UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04329 5682

HOLY REDEEMER LIBRARY WINDSOR
TRANSF

7 9

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

ESPRIT

DES SAINTS

LES PLUS ILLUSTRES

ESPRIT
DES SAINTS
LES PLUS ILLUSTRES

PARMI LES AUTEURS ASCÉTIQUES ET MORALISTES
NON COMPRIS AU NOMBRE DES PÈRES ET DES DOCTEURS DE L'ÉGLISE
AVEC DES NOTICES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

TRÉSOR DE SPIRITUALITÉ

RECUEILLI

Par M. l'Abbé GRIMES
Ancien Prédicateur, Chanoine honoraire d'Évreux

OUVRAGE APPROUVÉ

Par son Éminence le Cardinal Donnet, Archevêque de Bordeaux
Par son Éminence le Cardinal Guibert, Archevêque de Paris
Et par plusieurs de Nosseigneurs les Évêques de France

TROISIÈME ÉDITION

Revue avec le plus grand soin et augmentée de l'Esprit de saint Philippe de Néri et de saint André Avellin

Quæsivi verba utilia.
J'ai cherché des paroles utiles
(Eccl., xii-10).

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

TOME III

BIBLIOTHECA
C. SS.
ad Sanctum,
MARIANOPOLI.
TRANSFERRED

TOURS
CATTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
1883

HOLY REDEEMER LIBRARY WINDSOR
TRANSFERRED

ESPRIT

DE

SAINT THOMAS DE VILLENEUVE,

ARCHEVÊQUE DE VALENCE EN ESPAGNE.

NOTICE.

1556.

Thomas, appelé souvent *l'Extatique* ou *l'Aumônier*, et aussi *Thomas de Villeneuve*, naquit à Fuenlana, en Castille, en 1488. Il reçut le nom de Villeneuve, de *Villanova de los Infantes*, petite ville où il fut élevé, et qui n'est qu'environ à deux milles du lieu de sa naissance. Il était fils d'Alphonse Thomas Garcias et de Lucie Martinez. Son nom d'Extatique lui vient de son ardent amour pour Dieu, qui le faisait comme fondre en extase; et celui d'Aumônier à cause de son incomparable charité et générosité envers les pauvres. Cette vertu qui s'annonça en lui dès la plus tendre enfance, le rendit

non-seulement admirable par ses effets, mais produisit en lui toutes les autres vertus qui en ont fait l'ornement de l'Église d'Espagne. Il avait une dévotion toute particulière envers la sainte Vierge, dont il ne parle qu'avec l'accent de l'âme la plus tendrement pieuse.

Il fit ses études à l'université d'Alcala. Son application et ses talents lui méritèrent une place dans le collége de Saint-Ildefonse. Il fut ensuite professeur à Salamanque, célèbre université fondée, en 1200, par Alphonse IX, roi de Léon; il reçut la prêtrise en 1520, fut choisi pour annoncer la parole de Dieu, et excella si bien dans ce ministère, qu'il fut appelé l'Apôtre de l'Espagne. Enfin, après avoir été successivement prieur de Salamanque, Burgos, Valladolid, deux fois provincial d'Andalousie et de Castille, il fut nommé archevêque de Valence, en 1545.

Sa bienheureuse mort, qui couronna la plus belle vie épiscopale, arriva en 1555, à la soixante-septième année de son âge. Il fut enterré, selon ses vœux, dans l'église des Augustins de Valence. — Paul V le béatifia en 1618, et Alexandre VII le canonisa 1658.

Nous n'avons de saint Thomas de Villeneuve que des sermons pleins d'onction et de ferveur, surtout lorsqu'il traite de l'amour de Dieu et de l'auguste Mère de Jésus-Christ.

ESPRIT

DE

SAINT THOMAS DE VILLENEUVE,

TIRÉ DE SES SERMONS.

Dans le premier sermon sur le Jugement dernier, après avoir établi que seul entre tous les êtres animés, l'homme est doué de raison et capable de rendre compte à Dieu de sa conduite, parce qu'il jouit du libre arbitre et qu'il est maître de ses actions, il prouve que ce jugement ou cette reddition de comptes doit avoir lieu pour deux raisons :

« Premièrement, parce que toutes les œuvres de Dieu sont parfaites et que sa sagesse qui atteint avec force d'une extrémité jusqu'à l'autre, ne laisse rien d'imparfait en quoi que ce soit. Or, si ce dernier compte des actions de l'homme n'avait point lieu, il y aurait quelque chose d'imparfait dans le monde, et même dans l'homme; par exemple, le bien et le mal, le mérite et le démérite, puisque le mérite serait privé de récompense, et le démérite de châtiment. De sorte que l'homme aurait été fait pour mériter ou démériter, et cependant le mérite et le démérite seraient sans salaire ou sans punition ; ce qui serait une imperfection dans l'ouvrage de Dieu et dans l'homme surtout, pour qui toutes choses ont été faites.

» Secondement, parce qu'il y aurait dans ce monde le plus affreux désordre et que le monde lui-même ne serait

qu'une Babylone et une espèce de labyrinthe. L'ordre règne dans toute la nature, Dieu a daigné y pourvoir par des voies admirables ; n'y aurait-il que le monde moral où dussent régner la confusion et la désharmonie? Quoi de plus opposé à la sagesse divine ? et quelle plus grande confusion que là où le bien et le mal demeurent sans récompense ou sans châtiment? Que dirons-nous donc ? Dirons-nous que Dieu a créé, en effet, toutes choses avec sagesse, mais qu'il ne sait pas gouverner son ouvrage ? Loin, loin de nous un tel blasphème ! ce monde est la maison de Dieu, et elle est la mieux gouvernée. Elle est comme il convient que soit la maison d'un si grand Roi. Que s'il y a des choses désordonnées et qu'il permet néanmoins, elles rentreront dans l'ordre parfait par la justice et le châtiment mérité : car Dieu n'est pas moins sage gouverneur que sage créateur. Tout cela paraîtra plus clairement par des exemples. — Pourquoi Dieu a-t-il fait l'homme ? Est-ce afin que profane, sacrilége, contempteur de la divinité et de tout ce qui est sacré sur la terre, il le blasphème, il l'outrage, il le méprise, et foulant aux pieds les ordonnances du Seigneur, il s'en joue et les couvre de son sarcasme ? Est-ce pour que le riche qui a vécu dans l'opulence, les délices, la mollesse et la débauche, meure tranquille, sans rien de plus au delà ? Est-ce encore pour que certains dépouillent, persécutent, oppriment et mettent à mort leur prochain vertueux, bienfaisant, juste et innocent sans que personne n'ait le droit de leur dire : Pourquoi en agissez-vous ainsi, sans que le prochain lui-même offensé par eux ose se défendre par crainte, et qu'ainsi ils meurent heureux, paisibles, regorgeant de biens, comblés d'honneurs et de dignités et rien au delà ? Est-ce afin qu'un autre, coupable de tous les attentats et de tous les crimes, obscène, impudique, détruise, pour satisfaire sa débauche, toutes les lois de la nature, toutes les règles des mœurs, vive en liberté, commette le stupre, l'adultère, et remplisse tout de ses débordements ? Est-ce afin qu'il confonde tout, bouleverse

toutes les lois, et parce qu'il est puissant, et qu'il ne peut être réprimé par d'autres juges supérieurs, qu'il demeure dans les délices, qu'il vive heureux et joyeux de son impunité, et rien ensuite au delà de la vie? Où est donc le Dieu? où est l'équité, la loi, la vérité, la justice? Où est enfin la beauté de ses œuvres? Où est l'ordre immuable? Si telles sont les règles de ce monde, il n'y a point d'être plus exécrable, plus déréglé et plus infortuné que l'homme! Or, Dieu serait-il sage et juste, Dieu serait-il bon s'il avait fait l'homme ainsi (T. 1, p. 4 et 5)? »

De la connaissance de soi-même.

Voici son dessein. — Combien est utile à l'homme la connaissance de lui-même. — Qu'il doit connaître trois choses de lui-même, ce qu'il est par sa nature, ce qu'il est par sa condition, ce qu'il est par ses devoirs. Du côté de la nature, il doit savoir qu'il est homme et connaître alors ce qu'il est et quant au corps et quant à l'âme.

Du côté de sa condition, il doit savoir qu'il est chrétien. Ce que c'est qu'être chrétien, et quelles sont les étroites obligations du chrétien, à cause de la profession émise au baptême, à cause de la règle qu'il a embrassée et des exemples de conduite que le Christ a donnés et que nous devons imiter.

Quant à ses devoirs, s'il est empereur, roi, prince, député, comte, juge, préteur, décurion, préfet, magistrat, censeur, etc., qu'il voie à quoi chacun est tenu et comment il répond à ses obligations.

Enfin, la raison de tout cela est : que l'homme doit très-souvent entrer en lui-même dès cette vie, pour mériter de jouir éternellement de la félicité de l'autre.

Son texte est celui-ci : *Tu quis es?* qui es-tu (S. Jean 1-19)? « Thème bien court, dit-il, mais vaste océan de vérités! Plût à Dieu que vous comprissiez ce *tu quis es*, qui

es-tu ? Cela nous servirait davantage que toutes les sciences et les bibliothèques du monde ! De quoi vous sert, en effet, de connaître les mouvements des cieux, les influences des astres, les propriétés des herbes, les qualités et les espèces des animaux et toute la nature, si vous vous ignorez vous-même ? » Saint Bernard disait au pape Eugène : « Que votre » étude commence par vous, et se termine à vous ; soyez à » vous-même le premier et le dernier. Vous n'êtes point doué » de la sagesse si vous n'êtes pas tout entier à vous-même. » Voilà que vous êtes tout occupé de votre maison, de votre héritage, de vos affaires, de votre famille, des bêtes que vous avez dans vos étables, et il n'y a que vous que vous négligez ! Vous donnez à toutes les autres choses une partie de votre journée, de votre vigilance, et aucune à vous-même ? Vous êtes la seule chose que vous estimez assez peu pour n'en daigner jamais prendre aucun soin. O âme misérable ! que fais-tu en errant ainsi par curiosité hors de toi-même ? Tu es répandue, divisée de tout côté, et tu es toujours éloignée, exilée de toi-même ? Recueille-toi, reviens à toi, et demeure avec toi ; ne sois pas comme l'œil qui voit tout et qui ne se voit pas lui-même. A quoi peux-tu mieux employer ton intelligence et tes méditations qu'à te connaître toi-même ? Et qu'y a-t-il que tu puisses contempler avec plus de plaisir que toi-même ? Je te le dis, il n'est pas de pire ignorance que celle de soi-même !... De là vient qu'Augustin demandait toujours ceci à Dieu : « Seigneur, que je vous connaisse, que » je me connaisse. » Dans ces deux sciences consiste la parfaite et véritable sagesse. Or, voici les trois choses qu'il faut connaître de soi-même. Ce qu'on est par nature, ce qu'on est par profession, ce qu'on est par office.

» Voulez-vous savoir ce que vous êtes quant au corps par la nature ? Interrogez les morts, et ils vous répondront : Allez auprès des tombeaux, au cimetière, et vous le verrez ! Vous n'avez pas besoin d'une autre école : *O que tu es vil et abject, ô homme ! tu n'es que poussière et la proie des vers !*

Loin de toi, ô homme, un orgueil si déplacé, puisque tu aboutis à une telle fin (Job 25-6). Enfle-toi, élève-toi tant que tu le pourras; que tu veuilles, que tu ne veuilles pas, telle est ta fin. Que tu sois roi, pontife ou soldat, qui que tu sois, voilà ta fin. Pourquoi donc, misérables mortels, détournez-vous les yeux pour ne point voir? Pourquoi toujours dissimuler?... O lamentable cécité! *Le foin est séché, la fleur est tombée, et l'homme aussi vite et aussi promptement que le foin et la fleur a passé à son tour* (Isaïe 40). Voyez cette jeune personne éclatante de beauté, fraîche comme une rose naissante. Attendez un peu de temps et vous la trouverez vieillie, couverte de rides, difforme, hideuse, abominable! O jeune fille, dis-le moi, où est-elle ta beauté? Qu'est devenu cet éclat, cette vive fraîcheur, ce blanc, ce rouge, cet assortiment merveilleux? Qu'as-tu fait de ces agréments, de ce sourire, de cette joie, de cette légèreté, de cette vivacité des sens, de ce sel dans la parole? Le foin est séché, la fleur est tombée. — Cette rose toute belle, toute odoriférante est fanée à jamais! O femmes mondaines et misérables, qui employez tout votre art et votre temps à polir ce foin, à l'orner, à le farder, à le couvrir de riches vêtements, de bijoux précieux et d'autres puérilités; vous qui cherchez toutes les vanités avec tant d'empressement, qui en voulant plaire devenez comme les lacets du démon pour prendre les oiseaux, ou des toiles d'araignée pour prendre des insectes, comme si la corruption de notre nature que nous déplorons, hélas! ne suffisait point, sans chercher encore d'autres artifices pour irriter les passions et fasciner les regards. O femmes, dis-je, que vous serez cruellement trompées à l'heure de la mort, lorsque vous verrez que vous avez perdu et votre vie et vos soins! — De sorte donc, mes Frères, que la suprême sagesse consiste à connaître et à approfondir ce que nous sommes. Platon lui-même l'a dit : « La souveraine philosophie consiste dans la méditation continuelle, assidue, de la mort. »

» Mais ce n'est pas une moindre sagesse encore, que de se connaître par rapport à son âme ; car c'est une ingénieuse et noble créature, un être permanent et immortel, très-semblable à l'Ange, fait à l'image de Dieu, destiné à le posséder et à habiter les cieux en la société des esprits bienheureux. *Nous avons un trésor dans un vase d'argile* (2 Cor. 4), dit saint Paul. O âme, si tu connaissais donc ton excellence, ta dignité perpétuelle, et la gloire ineffable, et le haut rang que tu dois occuper ; comme tu dédaignerais de t'abaisser jusqu'à l'amour et à la poursuite des biens terrestres ! comme tu aurais horreur de souiller ta beauté immortelle à la boue des débauches de cette vie! Oh ! comme tu mépriserais cette vaine fumée, ce vent futile des honneurs de ce siècle !..... Vois-tu donc, ô homme, quel mal c'est de t'ignorer toi-même ? Oh ! apprends donc à savoir qui tu es ! apprends la grandeur et la noblesse de ton âme, afin que ta vie soit telle qu'est elle-même ta nature ! Tu es homme ; mène donc une vie humaine, et ne dégénère pas en une vie de brute ; vis comme un être intelligent par nature, et à qui la raison a été donnée comme une règle pour diriger ses actions ; vis ta vie raisonnable ; et qu'est-ce autre chose qu'une vie raisonnable, si ce n'est une vie adonnée à la vertu ? Car qu'entend-on par vertu, sinon une habitude ou une action réglée par la raison ? Vous le voyez, c'est la nature elle-même qui vous oblige à la vertu !

» O homme, te dit saint Ambroise ! vis selon ton espèce ; n'altère pas ta nature : veux-tu savoir qui tu es ? L'Apôtre le dit : Nous sommes de la race de Dieu ; *Genus cum simus Dei* (Act. 17). Et saint Bernard ajoute : Le bois répond à son espèce, et toi tu ne réponds pas à la tienne. Le grain de froment jeté en terre, conserve sa qualité, et tu dégénères de la tienne. Les fruits ne trompent point la vérité de leur semence, et toi tu altères la pureté de ton âme, la vigueur de ton esprit, la chasteté de ton corps. Etant homme, tu ne rougis pas de mener une vie animale, de manger, de boire,

de dormir, de te livrer aux basses passions comme la brute ! A quoi bon, je te le demande, es-tu doué d'une âme raisonnable ? Certainement c'est en vain que tu l'as reçue, comme dit le Psalmiste : *Car elle est oisive et inutile. L'homme est mort en toi, il n'y a que la brute qui vit* (Ps. 23). Tu n'as que la figure d'un homme ; pour tout le reste tu es une brute. Quelle vileté de sentiments ! quelle abjection ! que de misères ! — Diogène avait raison de chercher en plein midi *un homme*, avec un flambeau, et il ne trouvait que des brutes !...

» Voyez-vous combien est utile la connaissance de soi-même par rapport à la nature ?... Voyons encore ce que nous sommes par rapport à notre caractère.

» Qui es-tu par condition, par profession ? Tu es chrétien, et qu'est-ce qu'être chrétien, sinon être disciple du Christ, de l'école du Christ, soldat du Christ, imitateur du Christ ? C'est là, en effet, la règle que vous avez embrassée tous, savoir le christianisme. D'où il suit que votre vie doit être une vie chrétienne. Or, pour qu'elle le soit, il faut considérer trois choses : la profession en elle-même, la règle qu'on professe, et l'exemple de la règle à laquelle on doit se conformer.

» Votre profession est très-relevée en elle-même ; et je crois que vous tremblerez si vous la considérez bien. Voyez, dans le baptême, lorsque vous avez choisi cette profession et que votre parrain se faisant votre caution répondit pour vous devant Dieu et devant l'église, on vous demanda d'abord : Renoncez-vous à Satan et à toutes ses pompes ? Et par leur bouche vous avez répondu : J'y renonce. Car vous ne pouviez servir Dieu et le démon en même temps. Ayant donc renoncé à Satan, vous avez été mis au nombre de la famille du Christ. On vous a plongé dans l'eau et vous avez été enseveli avec le Seigneur, pour ne vivre que pour lui seul, lui qui a donné sa vie pour vous, et voilà que vous êtes mort au monde. On vous a oint ensuite du saint chrême et de l'huile sainte, et vous avez été consacré comme le tabernacle, le domicile, le sanctuaire perpétuel de la divinité.

On vous a revêtu d'une blanche robe, et par là est signifiée l'innocence que vous avez retrouvée dans le baptême, qui vous a lavé de la souillure d'origine. On vous a remis un flambeau allumé qui représentait la foi appuyée sur la charité, et vous avez promis de la conserver ardente et brûlante jusqu'à la mort. — Voilà votre profession. Y êtes-vous fidèle? Voyez; considérez-le. Certainement vous n'avez rien fait de ce que vous avez promis au Christ. »

Il explique chacun des articles ci-dessus, et puis il dit :

« Ainsi donc vous vivez comme si vous aviez précisément promis le contraire. Et vous n'avez eu aucun souvenir jusqu'ici ni de vos vœux ni de vos promesses. Mais que direz-vous donc au jour du jugement? Chrétien seulement de nom et de profession, païen de vie et de mœurs! As-tu bien osé, ô profane! mentir de la sorte au Christ et tromper ainsi le Saint-Esprit? Ne sais-tu pas la punition qu'il a fait essuyer à Ananie et à Saphire?

» Mais passons à la règle que vous avez embrassée; vous ne l'avez observée qu'en peu de points, et peut-être en aucun. Votre règle, c'est l'Evangile : c'est la règle la plus parfaite, la plus pure, la plus étroite. Elle vous paraît large, elle ne l'est pas. Car, si nous en croyons saint Augustin, toute la vie d'un chrétien, s'il vit selon l'Evangile, n'est qu'une croix! *Ceux qui sont à Jésus-Christ*, dit saint Paul, *doivent crucifier leur chair avec ses vices et ses convoitises* (Galat. 5). »

Après quelques autres détails qu'il serait trop long de suivre, il ajoute :

« Mais croire, professer et vivre cependant d'une manière tout opposée, n'est-ce pas la pire de toutes les folies? — Au reste, venons au troisième article : comment suivez-vous l'exemplaire de cette règle, c'est-à-dire Jésus-Christ?

» Ici, je n'ai pas besoin de chercher; non-seulement vous ne l'imitez pas, mais vous vivez d'une manière toute contraire à ses exemples. Le Christ dans la pauvreté, vous dans les richesses; le Christ dans l'humilité, vous dans les honneurs;

le Christ dans les fatigues, vous dans les délices; le Christ dans les souffrances, vous dans les plaisirs et les voluptés criminelles.... Vous lui êtes tout opposé ! Vous êtes un Antechrist ! Et vous voulez cependant régner avec le Christ ?..... Voilà ce que vous êtes par votre profession. — Or, combien éloigné vous êtes de votre profession ! O hypocrite ! Ne faites-vous pas attention à ce qui est écrit : *Quiconque pèche contre la loi, sera jugé par la loi* (Rom. 2-12) ? Votre profession, si vous ne changez pas de vie, sera votre condamnation. C'est un grand honneur d'être chrétien, mais c'est une chose difficile d'être parfait et bon chrétien.

» Il reste maintenant à connaître ce que vous êtes par office, par état.

» Sans doute, on n'a pas peu fait quand on a vécu selon la loi de la nature, qu'on a été un homme intègre et parfait; on a fait encore davantage, si on a vécu en bon chrétien et en vrai catholique; mais il reste encore à satisfaire à d'autres devoirs si vous avez un état. Car, combien d'excellents hommes et de vrais chrétiens se seraient sauvés dans un état inférieur et humble, qui se sont perdus soit par ignorance, soit par négligence dans de hautes dignités ! »

Il passe en revue les divers états, et nous le quittons pour le retrouver à la péroraison.

« Voilà donc les choses qu'il faut connaître, ô homme ! pour voir si tu réponds aux priviléges de ta nature, de ta profession, de ton état. Voilà ce qu'il faut attentivement considérer et placer souvent sous tes yeux afin de bien t'examiner toi-même, et de ne pas vivre à la façon des bêtes brutes, *car ceux-là*, dit le Psalmiste, *sont conduits à l'enfer comme un troupeau de brebis* (Ps. 48).

» Oh ! si vous vous rendiez souvent ce compte à vous-même, si vous vous présentiez ainsi vous-même à vous-même, et si vous repassiez soigneusement et en entier l'histoire de votre vie ! oh ! que de fruits naîtraient de cette considération ! Certainement vous vous humilieriez, vous connaîtriez vos dé-

fauts, vous les déploreriez, vous les corrigeriez, vous guéririez les blessures de votre âme, vous vous offririez à Jésus-Christ tout jugé, non à juger, et vous éviteriez la damnation.

» Cependant, non-seulement rien n'est plus utile que cette connaissance de soi-même, mais encore rien n'est plus doux, plus agréable. Je vous le dis en vérité, il n'y a point pour l'homme juste d'histoire plus intéressante que son histoire propre. Oh ! lorsqu'il considère tous les bienfaits qu'il a reçus de Dieu, les maux qu'il a évités et les miséricordes divines qu'il a éprouvées ; lorsqu'il se voit délivré de son premier aveuglement, affranchi de la servitude des passions et des vices, dégagé du nuage obscur qui couvrait son esprit, et qu'il se voit placé dans le jour le plus serein de la lumière de la foi, oh ! comme il est heureux, comme il tressaille de joie, comme il rend grâces à Dieu ! comme il invite toutes les créatures à se joindre à lui, trop insuffisant qu'il est, pour louer le Seigneur ! Comme il s'enflamme d'amour pour son bienfaiteur !... C'est pourquoi, veuillez m'en croire, entre toutes les connaissances il n'en est point de plus utile et de préférable à celle de soi-même, parce que par elle vous parviendrez à la vision que vous désirez ; vous irez *de vertus en vertus, vous ferez des degrés d'ascension dans votre cœur, et vous contemplerez le Dieu de Sion dans sa gloire* (Ps. 83-7), à laquelle nous conduise Jésus fils de Marie. Amen. »

Sur les quatre voix que Dieu fait entendre dans le désert pour ramener le pécheur.

« *Ego vox clamantis in deserto* (Luc 3-4). D'abord, dit-il, le désert c'est le cœur du pécheur, car il offre les conditions d'un désert ; il est horrible, inculte et ne reçoit aucune semence qui fructifie ou qui soit utile ; il ne produit que des épines et des chardons ; les sentiers sont tous couverts par les ronces épaisses des mauvaises pensées et des mauvais désirs ; les bêtes sauvages et féroces, les serpents et les scorpions y

habitent; ce sera, avait dit Isaie, *le lit des dragons et le pâturage des autruches* (Isaïe 34). Enfin, on ne trouve en lui que des glands pour les bêtes immondes, et la sécheresse, la stérilité, l'horreur et la frayeur. Quelle solitude là où Dieu n'est pas! quelle sécheresse là où la pluie céleste ne tombe pas! quelle stérilité là où le soleil ne brille pas et où l'esprit saint ne cultive pas! C'est à ce désert cependant que le Seigneur ne cesse point de parler, pour le convertir et le ramener; il emploie surtout quatre voies principales : la voie de la grâce et des bienfaits, la voix de la prédication, la voix de la correction, la voix de l'inspiration intérieure.

» La première voix est celle du bienfait : par elle Dieu traite le pécheur avec intérêt et bienveillance; il lui donne la santé, la prospérité des choses temporelles, les honneurs et les richesses; il fait que tout lui succède au gré de ses désirs pour voir s'il se convertira et s'il dira : Mon âme, il est juste que nous servions un Dieu si bon, si tendre et si généreux, qui nous traite avec tant de bienveillance.... Mais parce que nous sommes méchants et pervertis, le contraire arrive; car tous les bienfaits du Seigneur ne servent qu'à nous rendre pires, et de plus nous nous révoltons et lui insultons comme des serviteurs rebelles; la prospérité nous fait oublier notre bienfaiteur et ne sert qu'à nous rendre orgueilleux! ô ingratitude! ô dureté des enfants d'Adam! et par quelles expressions en rendre toute la noirceur! Toutes les bêtes féroces sentent un bienfait, et elles sont apaisées, et elles s'adoucissent et s'apprivoisent par les bienfaits. Voyez le lion le plus farouche qui se joue avec son maître, et l'ours indomptable, et l'éléphant monstrueux; toutes les bêtes sauvages reconnaissent leur bienfaiteur et rendent grâces des bienfaits qu'elles reçoivent. Toi seul, ô homme raisonnable! comme une bête menaçante et la plus sauvage de toutes, comme la vipère venimeuse, comme le basilic perfide, tu mords celui qui te nourrit, tu te soulèves contre ton maître, tu méconnais, tu blasphèmes, tu offenses ton bienfaiteur. O férocité digne du dernier supplice!

de quel côté que tu te tournes, tu entends la voix de la reconnaissance : toutes les créatures que sont-elles, te dit saint Augustin, sinon des voix de Dieu qui crient vers toi ? Le ciel te crie : ô homme, je ne roule que pour ton utilité et ton avantage ! Le soleil crie : O homme, c'est moi qui t'échauffe et qui t'éclaire ; je rends pour ton plaisir et ta consolation la terre au printemps comme un paradis ! La terre crie...., etc., la mer crie...., etc. Reconnais ton bienfaiteur, sois à ton bienfaiteur ! Mais nous, semblables aux animaux qui mangent leur nourriture tête baissée, nous n'écoutons pas ces voix. Reçois, rends, prends, garde, nous crie la nature entière !... nous sommes insensibles : s'il n'y avait point d'autre péché sur la terre, l'ingratitude suffirait pour mériter les feux de l'enfer.

» 2° Mais parce que cette voix est obscure et n'est pas comprise de tous, le Seigneur en fait entendre une autre pour ramener le pécheur, c'est celle de la doctrine, de la prédication, par laquelle il exhorte lui-même le pécheur à revenir à lui ; car la voix de la prédication ne doit pas être regardée comme la voix des prédicateurs, mais comme celle de Dieu lui-même ; de là vient qu'il est dit : *Je suis la voix de celui qui crie* (Jean 1), c'est-à-dire, par moi qui ne crie pas ; et ailleurs : *ce n'est pas vous autres qui parlez, mais l'esprit de votre père qui parle en vous* (Matth. 10) ; et enfin : *qui vous écoute m'écoute* (Luc 10). C'est avec cette voix que Dieu ne cesse pas d'appeler les pécheurs et il ordonne par Isaïe : *de ne point cesser de crier, d'élever la voix comme une trompette, de reprocher à son peuple ses crimes, et à la maison de Jacob ses iniquités* (Isaïe 58). O miséricorde divine ! et que vous importe ? il s'agit de mon avantage, c'est mon affaire ! Mais vous connaissez tous quelle a été la puissance de sa parole : par la prédication il a converti l'univers, maintenant elle est faible en apparence et ils sont en petit nombre les pécheurs qu'elle ramène !

» 3° C'est pourquoi, de nos temps, le Seigneur emploie souvent un autre langage, une autre voix, savoir celle de la

correction, du châtiment; le Seigneur excite donc le pécheur en le châtiant; il voit qu'on est sourd à la voix des bienfaits, à la voix de la prédication; il multiplie les fléaux et les adversités; il envoie les maladies, les revers, les afflictions aux pécheurs, afin de les faire revenir à lui. C'est ainsi que nous avons coutume nous-mêmes de réveiller ceux qui sont plongés dans un profond sommeil en les secouant et les frappant avec la main. Dieu en fait de même; il frappe pour voir si enfin ces revers nous ouvriront l'esprit. Mais, hélas! les uns ouvrent les yeux, disant : J'ai péché, j'ai commis le mal, et peu de temps après ils retombent dans leur premier sommeil; les autres se lèvent, se réveillent, se proposent de renoncer au péché, de renvoyer leurs concubines, de restituer leurs usures, ils se confessent, mais ils diffèrent chaque jour et n'exécutent point. Demain, disent-ils, demain, et ce demain ne vient jamais; et tout en différant, la mort approche et l'enfer les dévore; d'autres sont tellement retenus dans leur léthargique sommeil qu'ils ne sont pas même réveillés, et c'est étonnant de voir comment la main du Seigneur s'appesantit sur eux, les frappe rudement, et comment eux trompés par le sommeil du péché, ne veulent point se corriger, mais s'y livrent sans frein et avec plus d'ardeur... Malheur à nous, mes Frères, car nous sommes ainsi aujourd'hui!... O Seigneur, que vous appesantissez bien votre main sur nous! que de guerres, que de fléaux, que de calamités! et personne ne revient, personne ne veut faire pénitence; nous sommes devenus insensibles, et plus nous sommes châtiés, plus nous devenons insensés.

» 4° Que reste-t-il à ce pécheur audacieux et endurci? Rien, sinon la voix toute-puissante de l'inspiration intérieure : de là ce que le Psalmiste a dit : *Le bruit de votre tonnerre a retenti dans la roue*, c'est-à-dire dans le pécheur, car le pécheur est comme une roue qui tourne et retourne sans cesse; c'est pourquoi la voix de Dieu effraie la roue, pour qu'elle cesse de rouler dans les péchés; elle est comparée au

tonnerre, parce qu'elle est terrible et toute-puissante pour pénétrer dans les oreilles les plus sourdes : *Vox tonitrui tui in rota* (Ps. 76-18).

» .....C'est cette voix qui convertit Matthieu, Paul, Madeleine, le Publicain ; voix qui est appelée un *feu*, une *grêle*, un *marteau* par le prophète Jérémie ; un feu comme lorsqu'il embrasa d'amour le cœur de Madeleine, et lorsque les apôtres disaient, sur le chemin d'Emmaüs : *Notre cœur ne brûlait-il pas au-dedans de nous-mêmes pendant qu'il nous parlait sur la route* (Luc 24) ? une grêle, lorsque, par les reproches et les vives remontrances il ramène, comme il fit en disant à Paul : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu! Il est dur pour toi de résister à l'aiguillon dont je te perce* (Actes 5) ; un marteau, lorsqu'il annonce les souffrances qui vont façonner le pécheur et l'amollir au gré des desseins de Dieu : *Je lui montrerai combien il aura à souffrir pour mon nom* (ibid. 16) ; je dis que cette voix est très-forte, car qui est-ce qui peut lui résister ? Dieu alors reproche en Dieu, et je vous le déclare, il serait plus facile alors de soutenir les reproches du monde entier ; car être lié à une colonne au milieu d'une place publique, exposé à tout un peuple, ce n'est rien auprès de tels reproches de la part du Seigneur ; *cette correction brise les os de l'homme*, comme dit Job (33) : elle est insoutenable, mais à la fois aimable et désirable. David demandait au Seigneur, *de ne pas se taire en lui* (Ps. 27) ; au moins je veux, lui disait-il, que vous m'affligiez, je veux que vous m'accabliez de reproches, car qui ne sait que c'est le signe d'un grand amour.

» Ainsi par la première voix, Dieu inspire la honte et fait naître l'amour par la considération de ses bienfaits.

» Par la seconde, il inspire une crainte salutaire.

» Par la troisième, il réveille du sommeil et fait sentir sa main.

» Par la quatrième, il fait que ne pouvant plus se tromper ni soutenir ses reproches, on se rend enfin et on demeure en-

tièrement à lui. Voilà les voix du Seigneur, celles par lesquelles il parle au désert : *Si vous les avez entendues aujourd'hui*, dit l'Apôtre, *gardez-vous donc d'endurcir votre cœur* (Ps. 94). »

Sur l'amour de Dieu envers le pécheur dans le Sacrement de Pénitence.

Après avoir exposé au long ces paroles, *toties quoties*, autant de fois que vous péchez, vous pouvez être pardonnés ; après avoir parlé du renouvellement du sacrifice de la Croix, pour l'application du mérite du sang de Jésus-Christ, il épanche son cœur en ces termes :

« C'est donc ici que se révèlent les entrailles de votre tendresse et les prodiges de votre miséricorde! Oh ! comme vous m'aimez, ô mon amour! comme vous m'aimez! afin de me laver de mes péchés, afin de me laisser un remède efficace, afin que le pardon me fût aisé, que n'avez-vous pas souffert, que n'avez-vous pas voulu supporter! Oh! que c'est bien votre voix celle du Prophète qui dit : *Que ferais-je pour toi, Ephraïm, que ferais-je pour toi, Juda* (Osée 6)? Tu étais mort, j'ai voulu mourir afin de te faire revivre ; tu étais malade, je le suis devenu pour que tu devinsses plein de santé ; tu étais porté facilement au péché, je t'ai donné des moyens faciles de le réparer ; tu t'étais vendu, je t'ai acquis par mon sang et mes douleurs. Si tu cries vers moi, je t'écoute ; si tu demandes, je t'accorde ; si tu gémis, j'ai compassion de toi ; si tu attends, je viens pour te sauver ; si tu m'aimes, je t'aime encore davantage; que te ferais-je de plus, Ephraïm? Juda, que te ferais-je davantage? *Qu'ai-je dû faire à ma vigne, que je n'aie point fait* (Osée 6, Isaïe 5)? Je l'ai plantée, je l'ai environnée d'une haie, j'y ai placé un pressoir, j'y ai élevé une tour au milieu, je l'ai louée à mes vignerons! que puis-je faire au delà de ce que j'ai fait? ou plutôt, ô bon Jésus! qu'avez-vous dû faire que vous n'ayez fait? Bien plus, qu'avez-vous

pu souffrir que vous n'ayez souffert ? Votre vigne vous doit beaucoup pour ce que vous avez fait, mais elle vous doit bien davantage pour ce que vous avez souffert.

» O mes Frères, je voudrais changer de langage, car je suis couvert de confusion à cause de vous. D'où vient tant de négligence? d'où vient que vous méprisez la maison de Dieu ? Chaque jour nous péchons, chaque jour nous l'offensons tous ; pourquoi ne venons-nous pas chaque jour lui demander pardon ? pourquoi ne lavons-nous pas chaque jour les taches de notre âme ? Vous pensez que c'est assez une fois dans l'année : quel est celui qui souille son vêtement et qui attend un an à le purifier? O misérables que vous êtes! vous souffrez dans votre cœur ce que vous ne souffrez point dans votre chaussure ! Vous laissez sur votre âme ce que vous ne laisseriez point sur votre habit! Votre âme est impure, elle est hideuse, et vous riez, et vous feignez de ne pas le savoir ! »

Il exhorte à la fréquente confession, exalte la clémence infinie de Dieu, et dit qu'il est vrai, dans la stricte acception du mot, que depuis que Jésus-Christ est descendu sur la terre et qu'il a envoyé de toute part ses ministres pour remettre les péchés, *la terre est toute remplie de la miséricorde de Dieu* (Ps. 56) ; et il nous sauve presque pour rien : *pro nihilo salvos facies illos.* »

Sur les avantages et les fruits de la confession fréquente.

Notre Saint en compte sept entre tant d'autres tous excellents.

« Le premier, dit-il, est une quasi-certitude, ou du moins une conjecture bien fondée, de posséder la vie éternelle. Car, à moins d'un miracle, on n'en peut voir de plus grande dans cette vie : en effet, tant que le pécheur ne se confesse pas, il est en danger évident ; mais s'il se repent et qu'avec un ferme propos de ne plus offenser Dieu, il se présente au tribunal de la miséricorde, il fait dès lors ce qui est en son pouvoir, et

Dieu sachant qu'il accomplit tout ce qu'il peut, lui accorde le pardon. De là ne naît point, sans doute, une pleine et entière sécurité dans cette vie ; mais si elle n'est pas pleine cette sécurité, elle donne du moins une grande confiance en s'accusant. Car c'est la seule chose que Dieu exige pour pardonner le péché, et Dieu ne manquera point à sa promesse. Et quoique la contrition seule avec un ferme propos de se confesser, suffise au pardon, néanmoins la conscience n'est pas sûre et tranquille tant que la confession est négligée.

» Le second fruit, est le repos et la paix de l'âme ; car la confession apaise souverainement et étouffe le remords, ce ver intérieur qui ronge la conscience ; lequel, s'il n'est étouffé maintenant, déchirera éternellement l'âme par ses morsures : car il est écrit : *que le ver rongeur ne meurt pas* (Is. 66). Or, l'expérience prouve que rien ne mortifie autant que la confession de ses fautes. Que vous vous repentiez, que vous soyez très-affligé d'avoir péché, que vous jeûniez, que vous versiez d'innombrables aumônes, rien ne tranquillise autant la conscience, rien ne la soulage davantage du poids du péché, comme si vous approchez avec contrition du sacrement de pénitence. Et ce qui prouve l'efficace admirable de ce sacrement, c'est que rien ne soulage comme lui une âme oppressée, accablée. Tel est l'estomac chargé d'humeurs et plein de pourriture qui est toujours malade s'il ne se procure un vomissement ; telle la conscience qui ne trouve de repos qu'après avoir vomi son péché. C'est pour cela que ceux qui ont accoutumé de se confesser fréquemment éprouvent un grand tourment et un poids incroyable lorsqu'ils sont quelquefois empêchés ou forcés à différer. Et cette paix, et cet allégement de la conscience suffiraient, au besoin, pour porter à la fréquente confession.

» Le troisième fruit, c'est la facilité du pardon. Plus les péchés sont graves, plus de temps ils retiennent l'âme malheureuse liée et captive. Car tomber une fois n'est pas un si grand mal que de demeurer dans le péché et de ne pas se relever après l'avoir commis, et même d'y revenir avec un certain

plaisir et une certaine résolution. Pécher une fois, c'est l'effet de notre fragilité ; mais y persévérer et ne point vouloir avoir recours au remède, c'est un mépris. Cette négligence offense donc souvent davantage Dieu que la faute elle-même.

» Il faut, par conséquent, se confesser bientôt si on veut être bientôt guéri et ne pas périr ; il est plus facile de ne pas tomber en maladie que d'en être délivré une fois qu'on en est atteint, et plus nous sommes faibles et enclins à pécher, plus nous devons être diligents à nous relever, car cette promptitude de la pénitence nous sera imputée à justice devant Dieu.

» Le quatrième fruit, c'est la facilité d'éviter le péché. Car un péché, dit saint Grégoire, qui n'est pas effacé au plus tôt par la pénitence, en entraîne de suite un autre par son poids. Et saint Jean dans l'Apocalypse a dit : *Que celui qui est souillé se souille encore.* L'âme une fois tachée par le péché ne craint point de se tacher de nouveau ; mais dès qu'elle se voit pure, elle évite avec soin de se souiller encore, comme nous le lisons dans les Cantiques : *J'ai lavé mes pieds, comment reviendrai-je les salir* (Cant. 5-3) ? Il arrive donc ordinairement que ceux qui négligent de se guérir de leurs premiers péchés, venant comme à renverser le mur de la raison et de la crainte de Dieu, portent ensuite la malice ou le péché jusqu'à son comble : *Un abîme appelle un autre abîme* (Ps. 41-8). Ajoutez que notre force pour résister au péché est alors très-faible ; elle est, dit le prophète Isaïe, *comme une fumée, une vapeur légère* (Isaïe 1-31). Et si elle n'est aidée de la grâce, elle ne pourra soutenir longtemps l'impulsion des vices. Ce qui fait que l'âme qui est en état de péché, étant privée de la grâce, ne peut éviter les péchés ultérieurs.

» Le cinquième fruit est la facilité pour examiner sa conscience. Comment peut-on bien examiner sa conscience, quand on ne le fait qu'une fois l'an ? Voilà, nous oublions le lendemain ce que nous avons fait la veille, et nous voulons rappeler exactement ce que nous avons fait pendant l'année qui s'est écoulée ?.... C'est pour cela que ceux qui ne se con-

fessent qu'une fois l'an, ne se souviennent point de la dixième partie de leurs fautes. De là viennent les mauvaises confessions, ensuite les appréhensions et les scrupules, et, par conséquent, on n'est pas sûr du pardon en s'éloignant de la confession, comme en la fréquentant.

» Le sixième fruit, c'est la conservation des mérites. Car, tant que l'homme est en état de péché, ses bonnes œuvres ne lui sont point comptées pour la gloire future, et il perd sa vie avec ses œuvres. Lui étant abominable aux yeux de Dieu, comment ses actions pourraient-elles lui plaire? Nous lisons dans la Genèse : *Que Dieu regarda favorablement Abel et son sacrifice, mais qu'il détourna ses yeux de sur Caïn et de sur son offrande* (Genès. 4). Or, quelle perte que celle-là? Que si, au contraire, on se confesse aussitôt et qu'on quitte son péché, on gagne tout ce qui vit encore et on devient l'ami de Dieu.

» Le septième fruit, c'est l'augmentation de la grâce pendant cette vie et celle de la gloire dans l'autre. Car, comme, d'après le sentiment commun des docteurs de l'Eglise, le Sacrement confère la grâce *ex opere operato*, c'est-à-dire par lui-même; autant de fois qu'il est reçu dignement, autant de fois la grâce s'accroît, et par conséquent les degrés de gloire aussi. Or, quel gain n'est-ce point obtenir qu'un degré de gloire pour l'éternité? Aussi, ne serait-on pas coupable de péché mortel, c'est toujours un conseil très-salutaire de fréquenter la confession; parce que Dieu, si bon et si magnifique qu'il est, accorde à ceux qui sont repentants et confessés non-seulement le pardon de leurs fautes, mais encore par surcroît il donne des grâces abondantes.

» Ce sont là les effets, entre tant d'autres, que nous recevons lorsque, vraiment repentants, nous approchons de ce sacrement de pénitence. Plût à Dieu! plût à Dieu que vous voulussiez faire vous-mêmes l'expérience de ce que nous disons. Eprouvez-le, je vous en conjure, et vous verrez quelle consolation pour l'âme, quelle paix et quelle assurance pour

la conscience, quelle réformation de votre vie, quelle confiance de pardon auprès de Dieu, quel soulagement pour le cœur, quelle satisfaction pour votre corps ; enfin, quelle force de résistance dans l'occasion du péché, quelle facilité pour les bonnes œuvres, quelle correction pour les mœurs, quelle augmentation de ferveur, quelle plénitude d'esprit, quelle vivacité d'intelligence, quelle pureté de conscience, quelle joie de l'âme, quelle abondance de grâces et de biens spirituels vous en recevrez pour votre salut éternel. »

Des moyens d'obtenir la contrition.

Saint Thomas de Villeneuve, outre les qualités ordinaires de la contrition, en désigne cinq autres, qui sont : que la douleur d'avoir offensé Dieu doit être, 1° pure, c'est-à-dire pour Dieu, ou totalement ou principalement ; 2° pieuse, humble et douce; 3° grande et vive, appréciativement si ce n'est intensivement ; 4° perpétuelle, car la pénitence ne doit finir qu'avec la vie; 5° particulière, c'est-à-dire de chaque péché mortel qu'on se souvient avoir commis.

Il prouve ensuite que la contrition est un remède certain pour obtenir la rémission des péchés et qu'elle a été nécessaire dans tous les temps. Nous croyons bien faire de passer aux moyens de l'obtenir.

« Comment, dit-il en commençant, pourrons-nous parcourir ces moyens ? Sans doute, par la méditation et l'intelligence. Les oiseaux, quand ils volent, font certains tours et ensuite ils se portent très-haut. Faisons-en de même nous aussi. Allons tout autour par nos considérations, excitons notre affection toute terrestre et appesantie, et ensuite élevons-nous sur les ailes de l'intelligence. Mais comment cela pourra-t-il être réduit en pratique ? Ecoutez-le : retiré seul en oraison, considérez la clémence infinie et l'ardent amour de Dieu pour vous, sa bienfaisance inépuisable et les présents que vous en avez reçus, comment il vous a supporté et at-

tendu avec patience, comment pour tant d'offenses il vous a comblé de bienfaits, comment, tout offensé qu'il est, il vous invite à revenir à lui ; et ensuite considérez votre dureté, votre opiniâtre ingratitude et votre perversité. Oh ! que vous avez mal répondu à l'affection d'un si bon père ! Comment le méprisez-vous lorsqu'il vous avertit ? Comment le dédaignez-vous lorsqu'il vous appelle, et comment l'offensez-vous pour rien et l'accablez-vous de mille injures sans crainte et sans respect ? Avec quelle audace, vile et chétive fourmi que vous êtes, vous osez lever la tête vers une si grande majesté, et vous révolter contre celui devant qui tremblent les célestes principautés, et osez seul, aveugle et insensé, avec le démon, violer la loi que les anges, les cieux et toutes les créatures observent avec fidélité.... Considérez, dis-je, ces choses et autres semblables ; considérez-les profondément, attentivement, longuement, et si vous n'êtes pas une pierre, un roc, votre cœur se remuera et s'amollira certainement pour fondre en larmes à la vue de tant de bonté de la part de Dieu et de tant de malice et d'ingratitude de votre part. *Et dans cette méditation*, dit le Psalmiste, *le feu de l'amour et celui de la douleur vous échaufferont et vous embraseront* (Ps. 38-4).

» Que si vous ne pouvez par ce moyen vaincre la dureté de votre cœur, au moins, selon le conseil du Prophète, tournez-vous et considérez l'enfer, vous qui oubliez Dieu ; et là réfléchissez aux maux innombrables que vous vous êtes attirés par le péché ! aux vertus, aux faveurs et aux grâces que vous avez perdues, et comment vous avez si mal employé jusqu'ici votre vie ! Oh ! que vous seriez bien autre si vous vous étiez attaché au Seigneur et si vous aviez observé ses commandements ; comme dit le prophète Isaïe : *Plût au ciel que vous eussiez gardé les préceptes du Seigneur ! votre paix serait comme un fleuve, et votre justice comme les flots de la mer* (Isaïe 48).

» Pensez aussi à ces peines éternelles et à ces éternelles tortures que vous avez méritées, à la gloire que vous avez perdue, à l'esclavage tyrannique du démon que vous supportez, à

l'aveuglement que vous souffrez, à la bassesse et à la dégradation qui vous couvre de honte ! Oh ! que vous êtes devenu vil et abominable ! Oh ! qu'elle est déplorable la beauté de l'innocence que vous avez perdue ! Voyez comment vous êtes enchaîné par les vices, et comment votre noblesse et votre liberté sont soumises au joug odieux du péché ! Pensez, dis-je, à ce que vous avez échangé, avec quoi et avec qui. O insensé ! vous avez méprisé et échangé, pour la plus basse et la plus fugitive volupté, pour un moment de profit temporel, l'amitié de Dieu et sa grâce, ses bienfaits, sa gloire éternelle, ses richesses perpétuelles, la société des anges, la beauté incomparable de la justice et de l'innocence ; et en échangeant tout cela, vous vous êtes engagé dans la servitude du démon, à un désespoir et à des feux dévorants et éternels ! Quelle démence ! quelle folie ! quelle misère affreuse ! C'est comme si une reine magnifique et glorieuse, toute parée d'ornements royaux, quittait le roi son époux et méprisait la gloire de son royaume, pour suivre un vil esclave Ethiopien, pour le plus bas prix et pour essuyer avec lui toutes sortes d'ignominies. Pensez à cela ! roulez-le dans votre esprit ; afin que si l'amour de Dieu ne vous peut exciter, la vue de vos maux futurs vous excite du moins au deuil et au repentir. Que si par de telles considérations votre cœur n'est point encore amolli, ah ! déplorez au moins votre dureté, votre étrange insensibilité ; car vous êtes comme un frénétique qui, dans un grand danger de mort, au lieu de sentir son état et d'en être effrayé, rit et se réjouit.... et peu après il brûle dans les feux de l'enfer... Et vous, convertissez-vous au Seigneur et priez ! Priez pour qu'il vous arrache ce cœur de pierre et vous en donne un de chair ; pour qu'il ouvre dans vos yeux une fontaine de larmes et une veine d'eau qui jaillisse jusqu'à l'éternelle vie, et ne vous retirez point de la prière sans que vous ayez obtenu ; car certainement si vous persistez, vous serez exaucé.»

Pieuse et divine paraphrase du Pater.

Quoique nous ayons déjà donné quelques autres explications de la sublime prière que Jésus-Christ a daigné nous enseigner et que les Saints se plaisaient tant à développer, nos lecteurs auraient raison de regretter celle-ci, qui est, sans contredit, la plus belle, la plus précise, la plus tendre et la plus relevée à la fois.

« *Pater noster !* Notre Père (Matth 6-9).

» Ah ! misérable que je suis ! quel père et quel fils ! Pardon, Seigneur, pardon ! un vil vermisseau ose vous appeler son père ! mon Père qui m'avez créé ! mon Père qui m'avez racheté ! mon Père qui m'avez délivré du feu de l'enfer, des ténèbres et des ombres de la mort ! Ne sont-ce pas là les œuvres d'un père ? Mais où est le fils en moi ? où est l'amour, où est le respect, où est l'honneur ou du moins la crainte d'un fils en moi ? *Si je suis père*, dites-vous par Malachie, *où est l'amour qu'on a pour moi* (Malach. 1-6) ? Malheur à moi ! car vous êtes père et je ne suis point fils ! mais peut-il y avoir un père sans un fils ? Je suis donc fils par l'effet de votre bonté, mais un fils qui a dégénéré par son crime ! un fils, mais d'un autre. *Car ces fils d'étranger*, dit le Psalmiste, *vous ont manqué de fidélité* (Ps. 17-46). Vous n'êtes donc que le vrai Père de faux enfants ! fils menteurs et fils de la vérité. Votre vérité a absorbé notre mensonge (notre infidélité), pour que nous fussions vos enfants. Mais d'où sommes-nous nés, et comment nous a-t-il enfantés ? *Il nous a enfantés*, dit saint Jacques, *par la parole de vérité* (Jac. 1-18). Nous sommes fils en celui qui est fils par nature. *C'est lui qui nous a donné le pouvoir de devenir fils de Dieu en son nom* (Jean 1-12). Voyez, mes Frères, quel *amour a eu Dieu pour nous*, dit saint Jean, *de vouloir que nous soyons appelés et que nous soyons réellement ses fils* (Jean 3-1). Donc vous êtes notre père. Notre, dis-je, le père commun de tous. Car vous êtes le père

particulier de Notre-Seigneur, qui en vous priant dans le jardin des Oliviers vous disait : *Pater mi !* Mon Père, parce que vous n'êtes père par nature que de lui seul.

» *Qui es in cœlis*, qui êtes aux cieux (Matth. 6).

» Est-ce que vous n'êtes qu'aux cieux ? n'êtes-vous pas aussi sur la terre? n'êtes-vous pas dans l'abîme? *Oui, c'est moi*, dit-il, *qui remplis le ciel et la terre* (Jérém. 23-24). Partout présent, il est tout entier partout. Il est au dedans de tout et rien ne le renferme ; il est au delà de tout, il déborde tout et il n'est exclu d'aucun lieu? Pourquoi donc spécialement au ciel, si ce n'est parce que là vous y apparaissez, vous y êtes vu, vous vous y manifestez? C'est là, dis-je, que vous êtes. Là vous êtes présent, là vous vous montrez à tous.

» *Sanctificetur nomen tuum ;* que votre nom soit sanctifié (Matth. 6-9).

» Pourquoi sanctifier votre nom toujours saint, toujours glorieux? que lui manque-t-il en sainteté, ou que puis-je y ajouter pour qu'il soit vrai de dire qu'il est sanctifié en moi, de moi et par moi ? Sanctifier votre nom, qui de soi est très-saint! Comment est-il sanctifié en nous, sinon lorsqu'il est loué par nous, glorifié par nous ? sinon parce que nous nous sanctifions nous-mêmes par lui ? ou bien, ceci est très-certain, pour que votre nom soit connu, loué, béni, glorifié par tous les peuples et par toutes les nations.

» *Adveniat regnum tuum ;* que votre règne arrive (Matth. 6-9).

» Comment nous arrivera-t-il? *Car le royaume de Dieu est au dedans de nous* (Luc 17 - 21). Que ce soit donc votre grâce qui vienne en nous, et que par elle votre règne qui est au dedans de nous, paraisse au dehors dans nos mœurs. Régnez sur notre intérieur et notre extérieur ; sur nos pensées, nos affections et nos actions. Et alors *nous vous serons un royaume* (Apoc. 5-10). Que notre cœur et nos intentions soient dirigées à votre gré selon votre bon plaisir, et votre règne ar-

rivera alors en nous. Le premier règne est que nous vous connaissions; le second, que nous soyons gouvernés par vous, et le dernier, que nous vous suivions.

» *Fiat voluntas tua;* que votre volonté soit faite (Matth. 6-10).

» Soit pour la vie, pour la vie; soit pour la mort, pour la mort; soit pour l'élévation, pour l'élévation; soit pour l'abaissement, pour l'abaissement; et toujours que votre volonté en moi soit accomplie. Vous êtes le potier, et moi je suis l'argile; faites de moi tout ce qu'il vous plaira, soit un vase d'honneur, soit un vase d'ignominie, soit grand, soit petit dans votre maison (Rom. 9-21). Qui suis-je pour vous contredire? *Que votre volonté soit faite.*

» *Sicut in cœlo et in terra*, sur la terre comme aux cieux (Matth. 6-10).

» Comme elle est faite au ciel, sans opposition, sans dégoût et sans peine, mais avec joie, avec transport, qu'elle soit faite ainsi sur la terre, et que tous les hommes se soumettent à vous ici-bas, comme les anges sont soumis dans les cieux. Et n'est-ce pas pleinement que nous devons vous obéir? oui, pleinement, non par les forces de la nature, mais aidés de votre grâce. Donnez-nous donc d'abord de vous connaître, ensuite d'être régis intérieurement par vous, et enfin de vous suivre par nos œuvres. Daignez rendre parfaites ces trois choses en nous.

» *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie;* donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien (Matth. 6-11).

» Que reste-t-il, sinon de récompenser de votre pain ceux qui vivent selon votre volonté? Donnez-nous donc notre pain quotidien; le pain de votre douceur, le pain de la contrition, le pain de la doctrine, le pain de votre corps sacré, le pain, l'aliment quotidien dont nous manquons et pour le corps et pour l'âme. Accordez-nous-le aussi aujourd'hui : aujourd'hui, c'est-à-dire dans cette vie, *ce qui est surnommé aujourd'hui*, dit saint Paul (Hébr. 3-13), tant que dure *l'au-*

jourd'hui de cette vie ; nous ne cherchons pas le superflu, nous demandons le nécessaire, nous renonçons au vain temporel. C'est le devoir d'un père de nourrir ses enfants ; il est donc juste qu'étant notre père vous donniez à vos fils le pain de chaque jour. Donnez-nous-le chaque jour, donnez-nous-le continuellement. Donnez-nous maintenant celui-là, car vous nous donnerez un jour le pain supersubstantiel, le pain, dis-je, des Anges, et la manne céleste. Nous demandons celui-ci, nous attendons celui-là. Ici nous le mangeons voilé sur la table de l'autel, là nous le mangerons révélé, découvert sur la table de la gloire : *Heureux celui qui mange ce pain dans la maison de Dieu* (Luc 14-15).

» *Et dimitte nobis debita nostra ;* et remettez-nous nos dettes (Matth. 6-11).

» O bon Jésus ! quelles dettes ! quelles grandes dettes ! Qui pourra payer toutes ces dettes ? Nous vous devons tout ce que nous sommes, tout ce que nous pouvons, tout ce que nous valons. Vous avez planté l'arbre, c'est à vous que tout le fruit de l'arbre est dû. A vous l'honneur, la louange ; à vous l'amour, à vous la gloire, à vous la crainte, à vous le respect, à vous la dépendance, à vous le culte, à vous, en un mot, est due notre vie tout entière. Quel est celui qui vous a pleinement satisfait en quelques-uns de ces devoirs ? Quel est celui qui n'est pas resté votre débiteur ? Qui vous a aimé autant qu'il le devait ? Qui vous a loué autant qu'il le pouvait ? Il est donc votre débiteur celui-là même qui a excellé dans chacune de ces obligations. Le payement complet ne peut pas être fait par nous ; il reste donc que vous nous remettiez vous-même nos dettes ; car, par cela même que nous ne vous avons pas entièrement payé, nous demeurons vos débiteurs. Nous vous devons tous vos dons ; et ne vous devons-nous pas autre chose ? Oui, sans doute, nous vous devons encore nos péchés. Débiteurs de vos bienfaits, débiteurs de nos propres péchés, nous vous devons ce que nous ne vous avons pas rendu, et nous vous devons de plus ces crimes

pour lesquels nous avons mérité des peines éternelles. Ah! remettez-nous et l'une et l'autre dette : la dette de la louange et la dette du péché. Remettez-nous donc toutes nos dettes.

» *Sicut et nos dimittimus debitoribus nostris ;* comme nous-mêmes les remettons à ceux qui nous doivent (Matth. 6-12).

» Oh! qu'il en est autrement! Oh! que nous devons bien davantage que ce que les hommes nous doivent à nous! Quelle comparaison entre dette et dette? Que me peut devoir l'homme que je n'ai pas créé, que je n'ai pas racheté? S'il m'offense, il n'offense qu'un homme égal à lui; mais moi, j'offense en vous mon Créateur! Quelle proportion donc y a-t-il entre cette offense et l'autre offense, pour que par une si petite rémission on en obtienne une de si grande? Est-ce d'ailleurs qu'en remettant les dettes aux autres, c'est à vous que nous les remettons, pour que, en vertu de cette remise faite à autrui vous nous teniez quittes de nos dettes propres? Vous recevez vous-même gratuitement ce qui est accordé à votre serviteur. Vous regardez comme donné à vous ce qu'on donne à son frère. Sans doute, c'est des deux côtés une justice. Cependant, vous ne le voulez de cette manière, qu'afin que remettant de petites injures, nous soyons acquittés des plus grands crimes! Oh! daignez donc nous pardonner de grandes fautes, puisque, par rapport à vous, nous en pardonnons de petites.

» *Et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos à malo. Amen.* Et ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il (Matth. 6-13).

» Que nul ne dise, lorsqu'il est tenté, que c'est Dieu qui le tente : car *Dieu est incapable d'être porté au mal ou d'y porter personne* (Jacq. 1-13). Ce n'est pas vous, mon Dieu, qui tentez, vous ne faites que le permettre. Permettez-le donc de telle sorte, que vous ne m'abandonniez point; car si vous m'abandonnez, vous m'y induisez, et si vous ne m'en retirez pas, vous semblez m'y porter. Ne m'y induisez donc pas : que la tentation m'attaque au dehors, mais qu'elle n'avance

pas au dedans. *Eprouvez-moi, Seigneur, et laissez-moi tenter* (Ps. 20-2). Cependant, veuillez bien ne pas vous éloigner de moi. Je souffrirai d'être tenté, mais vous, ne souffrez pas que je sois vaincu. Je ne suis pas à tel point orgueilleux que de ne pas voulour supporter qu'on me tente, lorsque vous-même avez dit : *C'est vous qui avez resté constamment avec moi dans les maux et les tentations que j'ai eu à souffrir* (Luc. 22-28). Le Maître a été tenté, comment le serviteur ne le serait-il pas? Mais faites du moins, Seigneur, que la tentation ne soit point pour ma ruine, mais pour ma couronne et ma récompense. DEO GRATIAS. »

Du commandement de l'amour.

« Nous avons à parler maintenant de la chose la plus excellente et la plus utile qui soit au monde ! Daigne le Seigneur nous en donner l'intelligence et ouvrir lui-même la porte de ce discours, afin que nous sentions ce que nous devons, et que nous disions ce que nous sentons.

» Nous allons, en effet, traiter de l'amour de Dieu, duquel nul ne sait parler si ce n'est celui qui aime. Car l'amour a un idiome particulier et qui n'est connu que de celui que l'amour possède. Il n'y a donc que celui qui aime qui soit digne d'entendre ce sujet, comme il n'y a que celui qui l'emporte en amour sur les autres qui soit digne de le traiter. Car, plus on aime fervemment, plus on est un éloquent, un véhément et un puissant prédicateur de l'amour. O quelles paroles que celles des amants ! Qu'elles sont fortes, brûlantes, suaves, pénétrantes, puissantes ! Elles enflamment le cœur comme des étincelles qui jaillissent d'un brasier ardent ! Ni Démosthène ni Cicéron ne savent si bien parler que l'amour ! Alors vraiment la bouche parle de l'abondance, de la plénitude du cœur ; et d'un cœur plein s'élancent des propos pleins d'amour. *Ah ! que mon âme, ô mon Dieu, soit donc remplie comme de moelle et de graisse, et ma bouche fera*

retentir vos louanges avec des transports de joie (Ps. 62). Placez votre onction dans ma bouche et que ce soit elle qui m'instruise pour parler dignement de votre amour. Répandez aussi ce même amour dans nos entrailles, pour être notre précepteur; car c'est lui qui révèle les mystères les plus cachés. Faites cela en moi, ô très-doux Sauveur, à cause des prières que vous offre votre douce Mère dont nous implorons tous humblement les faveurs et la protection, en lui offrant l'hommage de l'angélique salutation. *Ave, Maria.* »

Il expose ensuite et relève magnifiquement la douceur, la justice et la facilité de ce commandement dont personne ne peut, par conséquent, se dispenser et en vertu duquel tous ceux qui préfèrent brûler de feux contraires seront abandonnés au feu de l'enfer. Et donnant ensuite l'essor à son amour, il s'élance en paroles enflammées et fait vibrer dans les cœurs les plus nobles sentiments.

« Vous m'ordonnez, Seigneur, de vous aimer en toutes choses et par-dessus toutes choses, et vous me l'ordonnez par le commandement le plus strict, le plus sévère. Eh quoi! est-il possible, ô mon Dieu, que je sois si injuste et si ingrat que d'avoir besoin d'un semblable précepte? Après m'avoir créé à votre image, racheté par le sang précieux de votre Fils et comblé de tant de grâces, de tant de bienfaits, comment est-il nécessaire que vous me commandiez de vous aimer? Ah! vous me confondez, Seigneur, par ce précepte, et me convainquez du peu que je suis. Mais, ô commandement infiniment doux, infiniment aimable, fardeau agréable et facile à porter! je vous rends, ô mon Dieu, d'immortelles actions de grâces de m'avoir obligé de vous aimer par une loi aussi sainte et aussi désirable, et d'avoir ajouté un aiguillon à notre amour naturel pour vous! Qu'y a-t-il de plus agréable, de plus juste et de plus glorieux que de vous aimer? Et qui donc peut vous connaître et ne pas vous aimer? Si vous me défendiez de vous aimer, une telle défense me

paraîtrait impossible et insupportable. Je pourrais plutôt souffrir tous les maux de l'enfer que la privation de vous aimer; car, en parlant des tourments de ce lieu horrible, ce qui effraie plus mon esprit que tous ses feux et toutes ses tortures, c'est qu'on dit que ces infortunés, au milieu de leurs supplices, vous haïssent et vous maudissent! O misérables et malheureuses créatures! voilà donc le retour dont vous payez les miséricordes sans nombre de votre Créateur, de votre Dieu? Loin de moi un tel malheur, ô mon Dieu! plutôt périr que de jamais cesser de vous aimer! Oh! si je puis vous oublier, si je puis cesser de me souvenir de vos bontés, s'il doit être un temps où vous ne soyez plus l'objet de mon amour, de mon bonheur, si vous, ô Dieu d'Israël, si bon envers ceux qui vous aiment, n'êtes pas toujours le Dieu de mon cœur, *ah! que ma droite elle-même soit en oubli, et que ma langue desséchée s'attache à mon palais* (Ps. 136).

» Considérez, mes très-chers Frères, considérez attentivement et voyez quel précepte plus doux, plus léger, plus aimable, plus praticable que celui que le Seigneur nous a donné! Il ne nous ordonne pas d'égorger nos enfants, comme l'ordonnaient autrefois les démons, dans les bras des statues de certaines idoles; il ne prescrit point de déchirer notre corps par des coups meurtriers, ni de marcher nu-pieds sur des pointes de fer. Qu'est-ce qu'il nous ordonne? De nous aimer les uns les autres.... d'aimer le Seigneur notre Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces. Je ne demande plus rien de vous, dit-il, je n'exige plus rien. Je ne désire que de l'amour pour tant de dons et de bienfaits; de cela je me contente. O homme! aime donc et règne! aime, et tout ce qui est à moi devient à toi! Avez-vous jamais entendu rien de plus doux, de plus bienveillant? Avez-vous jamais connu un maître qui n'ait exigé d'autre obéissance de ses serviteurs que celle de l'aimer?... Or, quoi de plus agréable que d'aimer? quoi de plus doux? quoi de plus aisé? Qu'est-ce que la vie sans amour, sinon la mort la

plus atroce? Celui qui n'aime pas, tout vivant qu'il soit, est mort par le cœur; car la vie du cœur c'est l'amour.

» Qui pourra donc s'excuser en n'obéissant point à ce précepte? Oh! qu'ils seront justement condamnés à l'éternel supplice ceux-là qui auront préféré brûler toujours que d'aimer pendant la vie! car qui aime par charité ne brûlera pas en enfer...

» Mais, qu'as-tu vu en Dieu, ô réprouvé! qu'as-tu vu en lui, pour que tu veuilles brûler plutôt que de l'aimer? Quelle justification pourras-tu apporter au dernier jugement pour n'avoir pas voulu aimer Dieu, même par commandement? On ne t'ordonne pas de sillonner les mers, de pénétrer jusqu'aux nues, d'aller nu-pieds jusqu'aux extrémités de l'Inde; du fond de ton cœur et sans sortir de toi-même, tu pouvais accomplir le précepte et tu l'as méprisé! Que diras-tu? Que pourras-tu répondre?

» Oh! qu'il est juste, Seigneur, et qu'il est équitable que vous soyez aimé par l'œuvre de vos mains! Vous l'avez fait gratuitement, vous l'avez créé volontairement, et vous n'aviez aucun besoin de le créer; pour qui donc sinon pour vous devrait-il vivre? Si un peintre faisait sur un tableau une belle image et qu'il pût lui donner la vue et l'intelligence pour se comprendre elle-même, pour admirer sa beauté et le génie de celui qui l'a produite, quel ne pensez-vous pas que serait son amour pour le peintre? Que ne ferait-elle pas pour louer, honorer et remercier celui à qui elle devrait de se voir et d'être si belle? N'emploierait-elle pas les jours et les nuits à le bénir et à lui rendre des actions de grâces pour un tel bienfait? Et toi, ô homme, tu n'es pas seulement une image faite par cet habile peintre, mais, ce qui est bien plus honorable, tu es sa propre image; il s'est peint en toi; tu portes sa ressemblance et il ne t'a accordé cette faveur, qu'afin que ta ressemblance même avec lui te portât à l'aimer davantage. Quelle n'est donc point ta dureté et ton crime en oubliant un tel bienfait et restant insensible à une si grande

faveur? Car c'est à lui que tu dois tout ce que tu es, tout ce que tu as, tout ce que tu peux, tout ce que tu aimes, toi tout entier, en un mot. A qui donc appartient le fruit si ce n'est à celui qui a planté l'arbre? C'est donc à celui qui t'a donné la faculté d'aimer que tu dois tout ton amour! Et il ne te fait point d'injustice en te commandant de l'aimer de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, parce que tu es à lui tout entier. Il a mis, en effet, en toi comme trois plantes remarquables, l'intelligence, la volonté et la mémoire; en te demandant le tribut de ces trois facultés, il ne fait que demander un fruit qui lui est dû....

» Mais il est encore une chose bien digne de nos méditations et qui prouve clairement la magnificence de notre Dieu, c'est que pour un précepte si doux et si facile, il promet une récompense éternelle. L'Apôtre nous en est témoin : *L'œil de l'homme*, dit-il, *n'a rien vu, l'oreille n'a rien entendu, le cœur n'a rien senti qui approche de ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment* (1 Cor. 2).

» O ineffable générosité! Il promet de si grands biens à ceux qui l'aiment! Et quelle raison de récompenser l'amour? Quel travail, quelle inquiétude, quelle difficulté, quel dommage éprouve-t-on à aimer? — Son amour n'est-il donc pas lui-même une grande récompense? N'est-il pas ce qu'il y a de plus doux et de plus désirable? Il aura cependant une récompense cet amour; et quelle récompense! O excès admirable de bonté! Vous nous donnez votre amour, et pour cet amour que nous recevons de vous, vous nous accordez le paradis! Vous donnez, parce que vous avez donné; vous donnez, pour donner, grâce pour grâce, don pour don.

» Lorsque vous récompensez nos mérites, qu'est-ce autre chose sinon vos propres dons que vous récompensez? Car notre mérite est encore un de vos dons. Qui ne sera saisi d'admiration à la vue de tant de bonté? C'est comme si on présentait à un homme affamé un rayon de miel, la nourriture la plus délicate, la plus douce, et qu'on lui donnât une pièce

d'or pour en avoir mangé ; ou si en présentant une coupe pleine de boisson à celui qui est très-altéré, on lui promettait une récompense pour avoir bu. C'est ainsi que vous en agissez, Seigneur, envers nous, lorsque altérés de votre amour, vous nous le donnez gratuitement et vous nous récompensez ensuite d'une gloire éternelle pour vous avoir aimé!...

» Que suis-je, au reste, devant vous, Seigneur, pour que vous fassiez tant de cas de mon amour ? Environné que vous êtes de mille millions d'anges qui brûlent sans cesse d'amour pour vous, vous daignez faire attention à un chétif vermisseau jeté un moment sur la terre, et vous voulez qu'il vous aime ? O grâces, grâces, Seigneur, pour me regarder avec tant d'indulgence !

» Mais ce n'est pas pour vous, c'est pour moi que vous voulez que je vous aime ; parce que vous m'aimez, vous voulez être aimé de moi ; car vous savez que tout mon salut et toute ma vie doivent être dans votre amour. Or, il est impossible de dire avec quelle miséricorde et quelle compassion pour nous vous le faites.

» Si, en effet, notre salut consistait dans toute autre œuvre, plusieurs en seraient exclus, d'autres pourraient s'en excuser et s'en défendre parce que cela ne leur serait pas possible, comme si c'était dans le jeûne, l'aumône, le travail, la science, la contemplation, la virginité, la pauvreté, que consistât uniquement le moyen de salut. Mais de l'amour, qui est-ce qui en est exclu? Qui peut légitimement s'en faire dispenser ? Il est facile et commun à tous, au plus sage et au moins sage, au pauvre et au riche, à l'enfant et au vieillard; personne n'est trop vieux pour l'amour; personne n'est trop pauvre pour aimer : car quel est celui qui ne sait pas aimer, qui ne peut aimer ? Toujours, en tout temps, l'amour est possible à tous !...

» O Jésus, tout-puissant, tout excellent, puisque vous m'ordonnez de vous aimer, donnez-moi ce que vous me commandez, et commandez ce que vous voudrez. Car, quoiqu'il

n'y ait rien de plus doux pour moi que de vous aimer, c'est néanmoins au-dessus de mes forces, au-dessus de mon pouvoir, et la nature seule n'est point capable de vous aimer comme vous l'ordonnez. Ce don est surnaturel, et ce n'est pas de ma volonté mais de votre générosité que je le puis tenir. Je n'en suis pas moins inexcusable de ne vous point aimer, puisque vous donnez votre amour à tous ceux qui le désirent ou qui le demandent. Je ne peux voir sans lumière; mais si je ferme les yeux en plein midi, je ne dois m'en prendre qu'à moi-même, et ce n'est point la faute du soleil. Il en est tout à fait de même de votre amour, ô Seigneur ! Qui me donnera donc d'oublier toutes choses et de ne chercher uniquement, de toutes mes forces et par tous les moyens, que cette seule perle précieuse ! O mortels, ô âmes courbées vers la terre et vides de désirs pour le ciel ! que prétendez-vous trouver dans ces biens périssables, tandis que vous négligez cette perle du plus grand prix? Que de sueurs, que de travaux n'essuient-ils pas les hommes infortunés qui cherchent avec tant d'avidité une science qui est bientôt détruite? Oh ! s'ils avaient autant d'ardeur pour acquérir l'amour de Dieu ! Cet amour qui est la meilleure et la plus utile des sciences, comme le prouvera le dernier jour !... Car cet amour n'est pas seulement précieux en lui-même, mais il est encore le prix de tous les autres amours. De quoi servent la science, l'éloquence, la prière, l'aumône, le jeûne, quelque œuvre que ce soit, sans la charité? Vous savez ce qu'en a dit saint Paul : *Si je n'ai point la charité, je ne suis rien, et sans elle, quoi que je fasse, tout cela n'est rien....* (1 Cor. 13-1).

» O âme ! lorsque tous ces mouvements du cœur cesseront, lorsque cette inondation de pensées sera passée, lorsque tous les flots qui te soulèvent seront apaisés, silencieux, et que tu te réjouiras de leur silence, alors, dit Isaïe : *Tu verras, tu seras toute éclatante de lumière, ton cœur s'étonnera et la joie le dilatera, et tu seras dans l'abondance; et alors comme un charbon enflammé, toute brûlante d'amour, tu seras entière-*

ment transformée en Dieu (Isaïe 60). Tu ne seras qu'un même esprit avec lui, c'est le Seigneur qui l'a dit : *Lui qui est le feu qui consume Sion, la fournaise allumée en Jérusalem* (Ib. 31). Oui, c'est là qu'est le feu qui brûle Sion, la fournaise ardente de Jérusalem. Vrai feu, véritable fournaise, dans laquelle sont jetés les vases des esprits célestes, et que le feu de l'amour très-vif, très-puissant, cuit, fond, transforme en Dieu et rend d'une force et d'une solidité incomparables, pour goûter et recevoir ce flux et reflux perpétuel, ce torrent impétueux de gloire et de félicité qui arrose la cité de Dieu, à laquelle daigne nous porter le distributeur et le précepteur de l'amour, et surtout notre très-ardent et amoureux Jésus-Christ notre Sauveur, à qui soient rendus honneur et gloire, avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen. »

Pourquoi Dieu doit-il être aimé ?

Saint Thomas de Villeneuve en donne trois raisons : la première, parce qu'il est Dieu ; la seconde, parce qu'il est Seigneur ; la troisième, parce qu'il est à nous.

« 1° Comme Dieu ; à cause de ce titre même, à cause qu'il est le souverain bien, celui qui renferme tout bien, celui d'où découle tout bien ; à cause de sa majesté, de sa bonté, de sa gloire, de sa sagesse, de sa puissance, de sa richesse, de sa douceur, de son bonheur, de sa lumière, &c., &c.

» O mon âme, dilate toute ta capacité, tous tes abîmes ! élargis ton cœur et tes affections ; étends comme des voiles tous tes désirs, et, comme dit le Prophète : *Choisis les lieux les plus grands pour dresser tes tentes ; étends le plus que tu pourras les pavillons et les rideaux de tes tabernacles* (Isaïe 54-2). N'épargne rien pour en rendre les cordages plus longs et en affermir les pieux ; car cette majesté, cette bonté surpassent ta capacité et tes désirs. Qu'est-ce que notre amour auprès de ce souverain bien, sinon une goutte auprès de l'Océan ?

» Dieu seul est donc digne d'être aimé pour lui-même, et tout amour pousse nécessairement à lui et vers lui.

» Il est le centre de toutes choses. Et que sont les inclinations des choses naturelles elles-mêmes, sinon des amours qui le portent vers Dieu? Qu'est-ce que la pesanteur dans la pierre si ce n'est l'amour de son centre? Qu'est-ce que l'agilité dans le feu si ce n'est l'amour de sa sphère? Ce que cherchent toutes choses, c'est le bien, et rien n'est ici-bas sans amour; et l'on peut même dire que l'amour du bien en toutes choses est un certain amour de Dieu. Or, Dieu est le centre des créatures intelligentes, de l'ange et de l'homme, et elles ne jouissent de ce privilége que pour graviter vers lui, pour le chercher comme leur souverain bien.

» L'amour est le poids de l'âme; c'est le mot de saint Augustin : *Mon amour*, dit-il, *est mon poids*. Partout où je me porte, c'est lui qui m'y porte. Car, comme le poids porte la pierre vers son centre, de même l'âme est portée par l'amour vers son centre qui est Dieu, lieu propre de repos pour l'âme, comme le centre l'est pour la pierre. O mon âme! imite donc, imite au moins la pierre insensible! Ne vois-tu pas avec quelle vitesse la pierre se porte vers son centre qui est sa place, son lieu propre? Regarde le bloc qu'on détache de la montagne; il roule avec impétuosité; il surmonte, il franchit tout jusqu'à ce qu'il arrive à son centre. O mon âme, surmonte donc tout ce qui t'empêche, traverse, passe, rends-toi dans ton centre; car, dit le Psalmiste, *pour aller à mon Dieu, j'ai franchi les murailles* (Ps. 17-30). Voyez ce grand rocher apostolique courant à Dieu avec vitesse et ne se laissant arrêter par aucun obstacle. *Qui nous séparera*, s'écrie-t-il, *de la charité de Dieu? La tribulation? la misère? la faim? la nudité? les dangers? les persécutions? le glaive? Je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la puissance des hommes, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni aucune autre créature ne*

pourra nous séparer jamais de l'amour de Dieu qui est fondé en Jésus-Christ Notre-Seigneur (Rom. 8). O poids, ô poids admirable d'une âme si sainte! O rocher impétueux, qui, par sa masse et sa volonté renverse toutes choses pour arriver promptement à son centre!...

» Et si nous consultons l'expérience, nous apprendrons et nous verrons que nous ne pouvons être heureux dans aucun autre amour, parce que tout nous repousse et nous renvoie à notre centre. Est-ce que vous n'éprouvez pas que lorsque vous aimez quelque autre chose pour elle-même, vous êtes dans l'agitation et l'amertume? Oh! que toute créature devient âpre et amère si on ne l'aime que pour elle! Consultez en cela les sots amants de la créature? que de tragédies n'auront-ils pas à vous raconter? Toute créature, ô mon âme, te repousse ignominieusement, elle te soufflette, en quelque sorte, pour que tu t'éloignes d'elle et que tu t'efforces de t'attacher à Dieu comme si elle te disait : « Que me veux-tu, » misérable? je ne suis pas le bien que tu cherches et que tu » devrais aimer; va, va où tu dois aller, et ne quitte pas le » vrai chemin. » Et toi follement aveugle et stupide, tu l'embrasses malgré sa résistance, et tu l'adoucis et la flattes de ton sourire, tandis qu'elle te chasse et te charge d'injures. Mais comme malgré toi et tandis que dans ton délire tu vas t'éloigner de Dieu, tu es comme forcée de revenir à lui. Car bientôt ces embrassements si tendres, ces étreintes amoureuses, se changent en dégoût, et tu méprises bientôt ce que tu avais tant adoré; et tu cours en chercher d'autres pour voir si tu pourras remplir le vide de ton cœur, et ce vide y existe toujours.

» D'où il est évident que Dieu est le souverain bien et que là où porte naturellement le cœur de l'homme, c'est-à-dire vers Dieu, son véritable centre, là est son unique repos et son bonheur!

» Voici donc un grand miracle parmi les hommes! un grand et mauvais miracle. Ne regarderiez-vous pas comme

un miracle, si vous voyiez d'énormes rochers suspendus en l'air, y demeurer sans y être retenus par aucun moyen? Qui est-ce qui, en les regardant, ne serait saisi d'étonnement? O mon Dieu, et comment se peut-il faire que toute âme créée par vous et pour vous, mais suspendue par le vent le plus léger, se prive d'un si grand bien que vous, et qu'elle s'en fasse un jeu? Comment, dis-je, peut-il se faire qu'une créature capable de vous connaître ne coure pas vers vous de toutes ses forces? O centre infini, ô bien infini et par conséquent d'une attraction infinie, qu'est-ce qui peut retarder l'élan vers vous d'une créature raisonnable?

» O grand poids du péché, qui posé sur le sommet de la tête des âmes les courbe, les fait demeurer penchées vers la terre, et les empêche de se hâter vers la sphère pour laquelle elles sont créées. Certainement cela paraît un aussi grand miracle de voir des âmes suspendues, que de voir des rochers en l'air sans soutien, et que dis-je, de voir surtout ces âmes suspendues par le vent le plus léger hors de leur centre, et ce qui est déplorable, de ne point s'en apercevoir? Car quel est celui qui en s'en apercevant le supporterait? O voile malheureux et très-incommode de ma chair, de quelle joie tu me prives! Qu'est-ce qui me retient que je ne te déchire de mes mains, et que je n'aille voir mon Dieu et jouir de lui et me reposer délicieusement en lui?

» D'où croyez-vous que vienne cette injuste patience de notre éloignement de Dieu? C'est de ce qu'il y a un voile entre nous, et que la nue de notre chair interceptant la lumière du soleil, la clarté ne peut briller aux yeux de l'âme. Otez le voile, et vous verrez avec quelle impétuosité l'âme se portera vers son unique centre! »

Il donne pour exemple les âmes des bienheureux qui, délivrées des chaînes corporelles, se portent avec une ardeur invincible vers Dieu; il dit que là la véhémence de l'amour brûle les âmes, qu'elles ne peuvent plus s'éloigner de Dieu, &c., &c.; d'où il conclut que c'est le poids du péché

qui entraîne l'âme comme un plomb vers la terre, et que, plus l'âme est pure et affligée par le jeûne, l'abstinence et les travaux, plus elle aime, plus elle voit la lumière divine, plus elle connaît les secrets de l'amour, et plus enfin elle gravite vers son centre et ensuite il s'écrie :

« Dis-moi donc, ô mon âme, dis-moi, réponds-moi, et explique-moi comment il se fait que tu ailles errer çà et là parmi les créatures, altérée de quelques gouttelettes et mendiant des eaux troubles et bourbeuses qui, loin d'apaiser ta soif, l'excitent davantage, tandis que tu abandonnes cette claire fontaine de tous les biens qui coule continuellement et dans laquelle tu peux entièrement satisfaire ta soif? Dis-le-moi, misérable; dis-moi, qu'y a-t-il que tu puisses désirer et que tu ne trouves parfaitement en Dieu? Aimes-tu la sagesse? Mais il est infiniment sage. Aimes-tu la beauté? Il est infiniment beau! Est-ce la force, la puissance? Qui est plus fort et plus puissant que lui! Est-ce la gloire et les richesses? *Mais la véritable gloire et les véritables richesses ne sont que dans sa maison* (Ps. 111-3)! Est-ce le plaisir, l'abondance et le rassasiement de tous les biens? *C'est lui qui nous enivre de félicité et nous comble de biens dans sa maison* (Ps. 35-9)! Misérable, tu quittes donc sciemment la source permanente de tous les biens et tu vas chercher avec inquiétude les petits, les arides ruisseaux des créatures! *O folie étonnante, ô le plus stupide aveuglement* (Jérém. 2-12, 13)!

» Quitte donc, ô mon âme, quitte, je t'en conjure, ces citernes entr'ouvertes que tu t'es creusées avec tant de fatigue, et accours au plus tôt vers la fontaine d'eau vive. Là, ta soif sera entièrement apaisée, là tu seras rassasiée à volonté de tous les biens, de toutes les délices les plus pénétrantes et les plus durables! »

Passant ensuite au second motif d'amour de Dieu, il dit : « Mais nous ne devons pas seulement aimer Dieu, en tant que Dieu, c'est-à-dire à cause de lui-même, d'un amour absolu, mais nous devons l'aimer encore comme Seigneur,

je veux dire à cause du soin qu'il prend de nous, en pourvoyant avec abondance à tous nos besoins. Il faut aimer Dieu parce que c'est un bien ; mais il faut l'aimer aussi parce que c'est une dette. Et quelle dette, certes, et comment la payer ! *Que vous rendrai-je pour tout ce que vous avez fait pour moi* (Ps. 115-12)? Vous m'avez donné moi-même à moi-même, mais vous m'avez encore donné tout ce qui était à vous-même ! et pour comble de munificence vous voulez vous donner vous-même ! vous m'avez racheté à si haut prix ! vous m'avez retiré du supplice, vous m'avez délivré de l'esclavage ! O honte, ô honte mille fois de ne pas vous aimer après tant d'amour et pour de si grands bienfaits ! Or, je vous suis débiteur de tout cela. Que vous rendrai-je donc, ô mon Créateur, mon gouverneur, mon rédempteur, mon juge, mon rémunérateur ? car voilà cinq grands créanciers que je ne sais comment payer !... Mais vous me répondez : Aime, et tu as tout payé ! c'est le seul tribut que je demande de toi. O attentat horrible ! ô monstrueuse ingratitude ! ô homme, si en n'ignorant pas tous ses droits sacrés, tu n'aimes pas ton bienfaiteur, place-toi donc au-dessous des animaux les plus féroces qui aiment et qui sont reconnaissants envers les maîtres qui les nourrissent.

» Que si le poids d'une si haute majesté et celui de tant de bienfaits ne peuvent t'attirer à aimer Dieu, tu l'emportes, par la dureté de ton cœur, sur les rochers eux-mêmes ; et si tu n'aimes point Dieu en tant que Dieu, si tu ne l'aimes point en tant que Seigneur, aime-le du moins en tant que tien.

» Qui est-ce qui n'aime pas son propre bien ? O homme, tu aimes ton habit, ta maison, ton champ, parce que c'est à toi : aime donc ton Dieu qui est à toi. Oui, aime-le comme t'appartenant ; car tu n'as rien qui soit tant à toi que ton Dieu. Il est à toi plus que toi-même.

» Dans le monde on appelle heureux celui qui possède de grands biens, de belles maisons, de riches héritages. Et

vous, Prophète du Seigneur, que pensez-vous qui doive faire appeler l'homme heureux? *Heureux*, dit-il, *le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu. Heureux l'homme à qui Dieu est* (Ps. 143-15). Oh! le bel héritage, oh! le plus riche des domaines! Dieu lui-même!... Heureux et véritablement heureux celui qui est possesseur de son Dieu. Or, si Dieu est à vous et que vous aimiez tout ce qui est à vous, donc vous devez aimer Dieu; car pourquoi le distinguer de tout le reste que vous possédez et que vous aimez? Et si Dieu seul est banni de votre amour, de votre cœur, n'a-t-il pas sujet de s'indigner contre un si outrageux mépris? Que te dirai-je, ô homme! que te dirai-je, misérable! N'es-tu pas confondu par tant d'injustices? Ne rougis-tu pas de tant d'ingratitude et de méchanceté?

» Que si enfin une si grande faveur et un bien si précieux ne peuvent t'exciter à l'amour, que l'amour de celui qui t'aime te porte du moins à le payer de retour. Car rien ne dispose plus à aimer que de se savoir aimé. Nous aimons ceux qui nous aiment, quoique souvent indignes de notre amour, par cela seul qu'ils nous aiment, et il n'y a, en effet, d'autre compensation digne de l'amour que l'amour. Car, quand même vous donneriez tout à un amant, en lui refusant l'amour, vous ne le payeriez jamais assez, soit par l'or, soit par l'argent, soit par les pierres précieuses, tant que vous ne lui donneriez pas l'amour pour compensation, si grand en est le prix! Que si vous doutez encore de l'amour que Dieu a eu pour vous, repassez les témoignages dignes de foi qu'il vous en a donnés. La croix, les clous, les souffrances, le sang à flots, la mort, la mort la plus cruelle qu'il a reçue pour vous, ne sont-ce point des témoins capables de vous convaincre (Ps. 92-5)? »

Moyens d'obtenir l'amour de Dieu.

Quoique nous ne puissions avoir l'amour de Dieu par nos

propres forces, et qu'il soit un don gratuit de sa bonté, il y a néanmoins plusieurs dispositions qui nous le font obtenir : 1° La pauvreté du cœur ; 2° un désir ardent de cet amour ; 3° la mortification ; 4° l'amour du prochain ; 5° la lecture de l'Incarnation et Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; enfin la méditation assidue de son amour pour nous (Tom. 2, pag. 490). Tels sont les moyens qu'il nous indique.

DIVERS EXTRAITS TOUCHANT LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Sur son enfantement.

Après avoit dit : « qu'elle n'avait pas plus perdu sa virginité dans cet enfantement qu'une fleur ne perd sa beauté en laissant échapper son parfum ; » après avoir parlé des délices ineffables qu'elle avait éprouvées à cette heure solennelle, il en rend compte ainsi qu'il suit : « Elle était enfin venue cette heure sacrée, cette heure dorée, cette heure si éclatante, si douce, heure bénite par-dessus toutes les autres, heure préparée dès le commencement pour être la consolation du monde. Et la nuit était au milieu de sa course lorsque soudain le visage de la vierge changea totalement ; ses joues se couvrirent d'incarnat ; sa figure, ordinairement blanche, présenta tout l'éclat de la pourpre, de telle sorte qu'on pouvait la comparer à des lis entrelacés avec des roses. Et aussitôt son âme très-heureuse fut animée de ferveur, elle se sentit enflammée d'une ardeur inaccoutumée ; elle bouillonnait intérieurement, et sa tendre et délicate poitrine ne pouvait contenir les flots pressés de bonheur qui l'agitaient. O bénite Vierge ! sont-ce donc là les douleurs de votre enfantement sacré ? Sont-ce donc là les souffrances intolérables, les tranchées, les convulsions qu'ont coutume d'éprouver celles qui sont dans ce rude travail ?... Elle connut d'avance, cette

douce mère, l'approche de l'enfantement, et remplie de l'esprit de Dieu, embrasée d'amour et de dévotion, les mains et les yeux levés au ciel, les genoux fléchis en terre, se dévouant tout entière à Dieu, elle attendait son bon plaisir.

» Et Joseph était présent, étonné de la nouveauté d'un tel spectacle; et il priait, et il attendait en silence l'issue de cette merveille; lorsque s'élança tout à coup du sein virginal ce ravissant enfant qui palpitait et vagissait devant eux sur la terre nue. Enfant tout-puissant! Enfant admirable dans lequel sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu! Petit enfant et Dieu immense! Tel que du sein de pourpre de l'aurore se lève le soleil resplendissant; tel que le rayon de lumière traverse le cristal sans l'offenser; telle que l'étoile jette son éclat; telle que la rose du printemps exhale son parfum; telle cette belle Vierge produisit de son sein son Sauveur. Et elle adore aussitôt le Fils qu'elle vient d'enfanter, et elle contemple comment elle est mère de son Créateur et Vierge tout à la fois!

» De quel côté me tournerai-je, mes Frères? que dirai-je? Je me vois hors de moi-même, placé entre les plus étonnants miracles! Un Dieu naît, une vierge enfante, un enfantement ne produit point de douleur, une vierge nourrit de son lait, elle nourrit le Tout-puissant, elle l'enveloppe de langes, le Verbe ne parle pas, la joie pleure, et celui qui porte l'univers est porté dans les plus faibles mains!....

» Quoi de plus admirable! Et qu'y a-t-il qui ne soit admirable dans cet enfantement. Cette nuit est plus éclatante que le plein et éblouissant midi; cette étable se change en paradis; le vil réceptacle des animaux est le palais des anges! O lieu plus sacré, plus magnifique que le temple de Salomon! lieu plus précieux que le Saint des saints, vénéré par les prophètes! Les anges y sont rassemblés en foule comme un essaim d'abeilles sur un rayon de miel; ils entourent, ils environnent, ils chantent de merveilleuses louanges sur cet Enfant! Car, je crois qu'il n'en resta aucun dans le

ciel et qu'il n'en fut pas un qui ne voulût assister à un tel spectacle et adorer son prince naissant. Et là se sont rendus les principautés et les puissances, les chérubins et les séraphins ! Là les rois, et les bergers, et les animaux qui adorent ensemble leur Créateur commun ; et nul ne méprise l'autre, ni ne lui dit : qui es-tu ? et qui suis-je ? Mais admirablement d'accord, les anges, oubliant leur dignité et leur élévation, ne dédaignent point d'adorer le Seigneur avec de simples bergers ! »

Du discours sur l'Annonciation.

Après avoir loué la prudence de la très-sainte Vierge à peser les paroles de la salutation de l'Ange avant de donner son adhésion et son consentement, il s'adresse aux âmes élevées et consacrées à Dieu, et leur prescrit les règles suivantes pour le discernement des opérations soit intérieures soit extérieures de l'Esprit-Saint :

« Lors donc que quelque esprit inconnu viendra se présenter à vous et qu'il voudra vous découvrir quelque grand mystère, ne donnez point votre consentement avec facilité ; n'accordez point une prompte réponse ; retenez votre pensée ; ne pressez pas votre discours ; réfléchissez longtemps vous aussi, à l'exemple de Marie, sur ce que peut être le langage qu'on vous tient. Considérez l'extérieur de celui qui vous parle, la manière dont il parle, l'honnêteté de ses expressions, l'utilité de son oracle, à quoi tend sa proposition, ce qu'elle produit intérieurement, ce qu'elle prétend faire à l'extérieur ; dans quelle intention on a commencé, comment on a fini, pourquoi on relève votre mérite, quel motif de vous parler ainsi, à quelle occasion on vous insinue de telles choses, quelle est la nécessité de les révéler, pour quel avantage il vous apparaît. Pensez longuement pour quelle raison, pour quelle cause on vous découvre des secrets cachés. Si cela s'accorde avec la sainte Ecriture ; si l'oracle est conforme

aux bonnes mœurs ; si l'œuvre proposée convient à votre état; voyez si l'orgueil de l'esprit n'a pas précédé cette révélation, si vous n'avez pas eu le désir d'éprouver de telles visions, si vous les avez demandées, si vous les avez cherchées ; si vous n'avez pas affecté de les avoir ; ce qui vous a mérité cette illusion.

» Enfin, priez le Seigneur, humiliez votre âme, consultez les hommes sages, requérez le jugement de ceux qui sont spirituels ; suspendez votre assentiment et votre croyance jusqu'à ce que la vérité se fasse jour et que *Lucifer, l'étoile du matin, se lève dans vos cœurs* (1-19), selon l'expression de saint Pierre. Prenez garde que, tandis que vous croyez concevoir Dieu dans votre intérieur, comme Marie par le souffle du Saint-Esprit, vous ne conceviez dans votre cœur le poison du péché par le souffle du serpent, et que vous n'enfantiez un fruit d'amertume dans votre œuvre.

» Car il est écrit : *Il a conçu l'affliction et il a enfanté l'iniquité* (Ps. 7-14). Or, ce discernement d'un tel esprit ne peut être enseigné par les hommes ; c'est à la grâce du Saint-Esprit de nous le donner, et à nous de le lui demander ; mais il faut le demander humblement et fréquemment, et le supplier de ne pas permettre que vous soyez le jouet du démon...

» Admirons toutefois la modestie et le silence de Marie. Qu'il est beau le silence dans une femme ! Et quoi de plus beau dans une vierge que de parler avec modestie ? Elle n'interrompt point celui qui lui parle, elle ne précipite point sa réponse; mais, prompte à écouter, elle est lente à parler ; elle écoute d'abord patiemment et répond ensuite sagement. Elle permet à l'Ange de tenir de longs raisonnements ; quant à elle, elle choisit la manière la plus courte de répondre ; et si elle rompt le silence en premier lieu, ce n'est que parce qu'elle comprend qu'il est question de sa pudeur. C'est la seule considération qui ait fait surmonter le silence à Marie. — O admirable soin de la pureté ! ô inestimable amour de la

virginité ! Elle est appelée Mère de Dieu par l'Ange, et elle n'est inquiète que de sa virginité. On lui annonce un Fils-Dieu, et elle n'agite que la question de sa pudeur. *Comment se pourra faire cela, puisque je ne connais point d'homme* (Luc. 1)? O vierges, quelle maîtresse et quel modèle de pureté vous avez en Marie ! Vierge de corps, vierge d'esprit, vierge de regard, vierge de conversation, vierge de conviction, vierge de pensée, vierge d'affection, vierge de parole, vierge d'action, vierge d'imagination, vierge de sentiment, elle est toute vierge, vierge de partout, toute pleine de virginité, toute sacrée, toute pure, toute immaculée ! »

Sur le Magnificat.

Dans le sermon pour le jour de la Visitation, après avoir raconté tout ce qu'il y avait de merveilleux dans ces deux femmes illustres, l'une vierge, l'autre stérile, et dans ces deux enfants qui se voient à travers le sein de leur mère, qui se connaissent sans s'être vus et qui s'aiment sans se connaître, il passe à l'éloge et ensuite à la paraphrase du *Magnificat*, que nos lecteurs nous sauront gré de leur rapporter fidèlement. Voici d'abord l'éloge :

« Après donc que cette Vierge royale eut entendu par les paroles d'Elisabeth que le mystère renfermé dans son sein avait été révélé, transportée de joie, pleine de l'esprit de Dieu, embrasée du plus tendre amour, elle chanta au Seigneur un suave et délicieux cantique. Elle fut, dis-je, pressée de chanter d'une voix sonore, tant l'esprit de Dieu l'enivrait de son inspiration, elle qui ne parlait que rarement. O excessive effusion de l'émotion divine ! ô immense fermentation de cœur ! Heureuses les oreilles qui méritèrent d'entendre de cette bouche virginale ce joyeux et mélodieux cantique ! On n'en a point entendu de semblable depuis le commencement du monde ; et c'est avec raison qu'il est appelé le cantique par excellence, le cantique des cantiques ; car il l'em-

porte sur tous et par la majesté de son auteur, et par la dignité du sujet, et par la magnificence du style. L'Ecriture nous rapporte bien quelques cantiques de femmes célèbres, pour ne pas parler aussi de ceux des hommes. Débora chanta sa victoire sur Sisara; Judith sur la mort d'Holopherne; la sœur de Moïse sur Pharaon submergé dans la Mer Rouge; Anne aussi chanta de longues actions de grâces à Dieu pour la naissance de son fils Samuel. Mais quel tout autre plaisir d'entendre le cantique de notre Prophétesse ! On reconnaît en elle un habile joueur de harpe qui chasse les démons par ses accords harmonieux; tel qu'autrefois David chassait par ses accords l'esprit qui agitait Saül. Sa harpe même n'était qu'une figure de celle de Marie, et certainement elle recélait un mystère, elle signifiait ce qui s'est accompli; car, par les accords de Marie, le démon est chassé, le précurseur est sanctifié, l'enfant tressaille et la mère prophétise.

» O merveilleux cantique! ô harmonie du céleste chanteur ! Jésus-Christ dicte au dedans, et la Vierge chante au dehors. D'un tel compositeur et d'une telle cantatrice quel ne dut pas être l'hymne enchanteur ! Mais la chose elle-même qui était l'objet du cantique est si relevée, qu'aucune louange ne peut en atteindre la sublimité. Elle ne chante pas les victoires des conquérants les plus fameux; la défaite de Pharaon et de son armée engloutie dans la mer; le passage miraculeux d'Israël à travers les vagues suspendues : elle chante de plus grands prodiges, elle a un plus noble motif de faire entendre ses accords. Elle célèbre de grands mystères; elle reconnaît de magnifiques bienfaits; elle rend grâces non point pour un fils prophète seulement, mais pour le Dieu et le Seigneur des prophètes. Elle chante le Créateur qu'elle porte en son sein, le Verbe qui se fait chair, les entrailles miséricordieuses de la bonté divine, les grands abaissés, les petits élevés, les pauvres enrichis, la puissance infinie de l'amour, la réparation du monde, la déroute du démon, la destruction du péché : voilà les nobles sujets qu'elle chante.

De Sapho coulait-il des chants aussi mélodieux? La lyre du poëte rendit-elle jamais des sons plus doux? Le style admirable répond à la hauteur du mystère; il est suave, succinct, fleuri, délicat, limpide, nombreux, orné, gracieux, aimable, rempli d'onction et de piété. Vous ne savez à qui donner la palme, si c'est à l'élégance ou à la sagesse. Une grâce ravissante règne dans tout le cantique; la méthode du discours en est brève, le sens qu'elle renferme est infini, les sentences qu'il contient sont des plus graves, des plus profondes. Jamais femme n'a parlé de la sorte, jamais vierge n'a fait entendre de si beaux chants. Muses de tous les siècles, taisez-vous! Et vous aussi, taisez-vous, Muses tant vantées du paganisme! Qu'elles gardent le silence les sybilles furibondes, que la poésie se cache, que la douce syrène se taise, que Philomèle aussi cesse son ramage! Taisez-vous, taisez-vous louanges harmonieuses des hommes et des oiseaux! La harpe royale retentit, la Vierge Mère de Dieu chante..... Mais écoutons-la donc chanter elle-même, cette Vierge divine.

» *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille de joie en Dieu mon Sauveur* (Luc. 1-47). Avec quelle grâce, avec quel charme elle chante la palinodie de ce qu'a avancé sa vieille cousine! avec quelle piété et quelle humilité elle renvoie à Dieu, suprême dispensateur de tous les biens, les louanges qu'on lui rend! Comme si elle disait : Vous, ma cousine Elisabeth, vous me glorifiez, et moi je ne me glorifie point moi-même; mais pour tout ce que vous venez de publier de moi, *mon âme glorifie le Seigneur*. Votre enfant, me dites-vous, à ma voix a tressailli dans votre sein, et dans moi, *mon esprit tressaille d'une joie ineffable en Dieu, l'auteur de mon salut*. Vous m'appelez du nom de bienheureuse, et vous n'êtes ni la première ni la seule; car *toutes les nations me nommeront ainsi*, et les enfants des enfants et ceux qui naîtront d'eux jusqu'à la postérité la plus reculée m'appelleront bienheureuse. Mais, d'où vient que je suis si heureuse? Est-ce de mon mérite? Non, c'est uniquement par

le regard divin ; car *le Très-haut a daigné arrêter ses yeux sur la bassesse de sa servante, et voilà pourquoi je serai appelée bienheureuse par toutes les générations.* Mais c'est avec raison et avec justice ; *car le Tout-puissant a fait en moi de grandes choses.* Je reconnais sa grâce, et à Dieu ne plaise que je veuille usurper sa grandeur. Je suis grande, il est vrai, mais je ne suis point grande par moi-même, *c'est parce que le Tout-puissant* a pu et a fait, a fait parce qu'il a voulu, de grandes choses en moi. *C'est pour cela que son nom est sanctifié,* béni et glorieux. Mais dire combien grands sont les prodiges qu'il a opérés en moi, et quelle est la puissance qu'il s'est plu à déployer, lui seul le sait et le connaît ! Pour moi, j'avoue mon insuffisance à le dire, mais j'en bénis son nom du plus profond de mon âme.

» Est-ce toutefois pour moi seule ? Non, c'est pour le monde entier que ce bienfait est accordé ; *car sa miséricorde s'étend de race en race et d'âge en âge,* pour tous, d'une manière suffisante ; mais *pour ceux qui le craignent,* d'une manière plus efficace. Or, de quelle miséricorde parlé-je ? De celle par laquelle il a délivré les hommes de la servitude du démon et les a rendus participants de l'héritage du royaume céleste ; car il a réparé les ruines des anges, et leur défection, en rachetant lui-même le genre humain coupable. Il a renversé les orgueilleuses puissances du ciel, et il a relevé miséricordieusement les hommes. *Car il a signalé la puissance de son bras* dans son Verbe, dans son Fils, et *il a dispersé les superbes,* soit anges, soit hommes, en se jouant des complots qu'ils formaient dans leurs cœurs. Les anges orgueilleux, il les a précipités de leur siége de gloire par sa puissance, et il a élevé de la terre les hommes humiliés. Il a de plus comblé des biens de sa grâce les peuples qui *avaient soif de lui ;* et il en a dépouillé et renvoyé vides les Juifs, naguère dans l'opulence, à cause de leur orgueil et de leur aveuglement. Voilà, dis-je, ce qu'il a fait si puissamment et si miséricordieusement depuis que j'ai trouvé grâce devant

ses yeux pour devenir sa mère. C'est, en effet, dans mon sein qu'il *a pris son enfant Israël sous sa protection*, non par aucun mérite de sa part, mais *parce qu'il s'est souvenu de sa miséricorde* et aussi de sa véracité ; car *il en avait fait la promesse à nos pères*, et spécialement *à Abraham et à sa postérité*, non pour un temps, mais *jusqu'à la fin des siècles*. Et ce qu'il a pris une fois, il l'a gardé à perpétuité.

» Voyez avec quelle admirable précision, dit-il, et avec quelle clarté elle a rendu l'incarnation du Verbe ! *Suscepit.* — Avec quelle élégance elle a exprimé le motif du mystère ! *Recordatus misericordiæ suæ ;* et avec quel art n'a-t-elle pas prouvé la véracité divine, par ces mots : *Sicut locutus est ad patres nostros ;* selon qu'il l'avait annoncé à nos pères ?

» Avez-vous jamais entendu un plus éloquent, un plus suave, un plus harmonieux cantique ? Quoi de plus sage que cette Vierge ? Quoi de plus délicat que cette poésie ? Quel goût ! quelle prudence ! Avec quelle étonnante briéveté d'éloges elle a rendu la manière, la nature, la raison, l'utilité, les circonstances et le temps de ce divin mystère ! Avec quel tact, avec quel art elle a défini en peu de mots ce qui n'aurait pu être expliqué par tout un long discours ! O la plus belle d'entre les femmes, faites-nous un jour entendre votre voix ; car *votre voix est douce et votre figure est infiniment agréable* (Cant. 2-14). »

Faisant ensuite allusion au voyage de Marie sur les montagnes de Galilée, il s'écrie :

« Et vous, vierges chrétiennes, imitez aussi cette glorieuse Vierge, et parcourez comme elle d'un pas rapide les collines et les montagnes des vertus ; volez sur le sommet de la perfection et franchissez les cimes escarpées de l'institution évangélique, car vous savez que ce doit être là la fin de votre vocation. Que demande, en effet, de vous la vocation à la vie chrétienne et religieuse, sinon le vol, la course, l'ascension ? Sans doute le chemin de la vertu est élevé et pénible, l'ascension à la vie parfaite est difficile, et il faut surmonter

avec courage les rigueurs de la pénitence ; il faut enfin un travail opiniâtre pour parvenir au faîte de la perfection. Aucun lâche, aucun paresseux ne doit s'engager sur cette route, aucun voluptueux ne doit espérer de la suivre. Et s'il en est quelquefois qui commencent avec ardeur, on les voit bientôt, après un peu de chemin, s'arrêter, se désister, et descendre honteusement jusqu'au bas, parce qu'ils ont été effrayés des difficultés de cette voie.

» Pour vous, ne vous laissez point décourager dans votre entreprise par les difficultés ; persévérez avec instance et poursuivez toujours avec joie ce que vous avez commencé. *Un travail opiniâtre fait triompher de tout* (Ps. 9-5). Bannissez de votre cœur cette crainte ténébreuse, car tantôt elle reprend les âmes lâches et fascine les yeux égarés pour qu'ils ne voient point la vérité, tantôt elle fait d'un petit tas une haute montagne, et de petits moucherons d'énormes éléphants.

» Oh ! s'il nous était donné de voir la chose telle qu'elle est, au lieu de ne la voir qu'à travers un miroir ! c'est un joug qu'on vous impose, je l'avoue, mais que ce *joug est doux !* c'est un *fardeau*, mais qu'il devient *léger !* il n'accable pas, mais il soutient ; il ne renverse pas, mais il relève ; il ne charge pas, il allége, au contraire. Ames religieuses, ne regardez pas les fossés du chemin, ne vous laissez pas effrayer par les endroits rudes et escarpés de la perfection, il y a aussi çà et là des prairies verdoyantes, de claires fontaines, de riants vergers où le voyageur retrouve plus de forces qu'il n'en a perdues dans la route. Et une fois ces sommets dépassés, on jouit sur ces hauteurs d'une vaste plaine, d'une vue agréable, d'une habitation commode et riante, et plus on s'est hâté d'y parvenir, plus tôt on oublie la fatigue passée, car un repos ineffable succède à cette fatigue momentanée. Soyez donc fermes et constantes, réservez-vous pour des jours plus heureux ; bientôt le temps va paraître où vous vous enorgueillirez de vos travaux. »

Pour la fête de l'Assomption.

« *Marie a choisi la meilleure part* (Luc 10-43). Il est vraiment étonnant qu'au jour d'une si grande solennité, l'Eglise chante l'Evangile de deux sœurs : c'est-à-dire comment Jésus entra dans un château fort (1), comment Marthe le servait et Marie était assise, comment Marthe se plaignit, et comment Jésus répondit pour Marie ; quel rapport a cela avec l'Assomption de la Mère de Dieu ?... Mais si vous considérez le sens mystique que l'Eglise se propose pour fin, vous reconnaîtrez bientôt que dans ce peu de mots est décrite la vie tout entière de la très-sainte Vierge ; que c'est le sommaire parfait de son histoire, et que tout dans l'Evangile, et dans celui de ce jour surtout, est rempli de mystère. C'est ce que nous allons examiner.

» *Jésus entra dans un certain château fort*, &c. Quel château plus fort, mieux gardé et plus beau que cette très-sainte Vierge? Dieu a tellement fortifié son âme par la grâce, qu'elle ne s'est jamais éloignée de Dieu, ni par parole, ni par pensée, ni par action. Oh ! quelle forte tour que cette âme sacrée que le démon avec toutes ses ruses ne put jamais vaincre ! que dis-je ? qu'il n'osa même jamais attaquer ; dont il n'obtint jamais, pas le moindre créneau ! Château imprenable, inexpugnable. Car, bien que l'ennemi ait voulu la persécuter, elle n'a jamais souffert de tentation dans la chair, selon qu'il est écrit : *Abimélech*, c'est-à-dire l'esprit infernal, *ne s'est point approché d'elle* (Genès. 20-4). Considérez et rappelez les plus forts enfants d'Adam depuis le commencement des siècles jusqu'à ce jour, vous ne trouverez rien de plus stable, de plus immuable, de plus ferme que cette Vierge sacrée. C'est la tour bâtie sur la pierre ferme, au sommet des

(1) Quoiqu'on traduise *Castellum* le plus souvent par le mot *bourg*, la suite prouvera que notre sens est le véritable.

saintes montagnes, sur un fondement inébranlable, car Dieu étant au milieu d'elle, qui est-ce qui l'ébranlera? *Deus in medio ejus, non commovebitur* (Ps. 45).

» C'est de cette Vierge dont il est dit au livre des Cantiques : *Votre cou est comme la tour de David qui est bâtie avec des boulevards où mille boucliers sont suspendus avec toutes les armes des plus vaillants héros* (Cant. 4-4). Oui, véritable tour de David, de ce David qui terrassa le superbe géant Goliath avec cinq pierres du torrent, c'est-à-dire avec ses cinq blessures et le bâton de la croix sur le mont du Calvaire. Elle est devenue, cette tour, le boulevard de l'Eglise et l'unique refuge des pécheurs, afin que tous les coupables, tous les affligés, tous les malades accourent à elle. et que sous sa protection ils soient délivrés de l'ennemi. O homme! en effet, dans quelque tribulation que tu te trouves, fuis aussitôt vers Marie : soit que tu sois affligé par le nombre de tes fautes, soit que tu sois écrasé par les persécutions, soit que tu sois agité par les tentations, cours te réfugier auprès de Marie! mille boucliers sont suspendus autour d'elle, et tu y en trouveras un surtout d'impénétrable pour te protéger contre toutes les ardeurs des passions, contre toutes les rages de l'ennemi de ton salut; car c'est là que sont aussi les *armes des plus vaillants*. En elle se trouvent la foi des apôtres, la force des martyrs, la pureté des vierges, la sagesse des docteurs, la pauvreté des solitaires, la piété des confesseurs; là, enfin, se trouvent réunis tous les genres de courage de tous les Saints. Car il n'est point de privilége accordé aux Saints qui n'ait brillé avec plus d'abondance dès le commencement de sa vie en Marie. Voilà donc le château le plus fort, la tour inexpugnable qui n'a jamais offert de tribut, ni engagé sa parole au démon.

» *Jésus y est entré lorsqu'il s'est fait chair et qu'il est venu habiter parmi nous* (Jean 1-14), pour combattre les ennemis de l'homme et recouvrer son royaume que le démon avait usurpé au commencement des temps. Tels les rois de la terre

lorsque leur royaume est révolté et qu'un tyran s'en est emparé, vont occuper un camp fortifié dans une partie de leurs états d'où ils puissent reconquérir toute leur domination : or, le démon est ce tyran dont Jésus est venu anéantir les lois et qu'il a chassé de son empire, selon qu'il le dit dans l'Evangile : *C'est maintenant que commence le jugement du monde ; c'est maintenant que le prince de ce siècle sera chassé* (Jean 12-31). Car ses sujets s'étaient révoltés contre lui en disant : *Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous* (Luc 19-14). Et comme il était dit aussi dans le Psaume : *Brisons les fers qu'ils nous imposent et jetons loin de nous le joug sous lequel ils veulent nous courber* (Ps. 2-3). Mais, à leur insu, Jésus-Christ entra dans un château fortifié, c'est-à-dire dans le sein de la Vierge, d'où il a subjugué le monde entier et l'a soumis à sa puissance. Car, du moment qu'il est sorti de cette place forte, il a commencé à lutter courageusement, à envahir le monde, à poursuivre le tyran, à le défaire, et après l'avoir dépouillé, il est rentré dans son héritage ; d'abord il a appelé auprès de lui des bergers, et ensuite il a rangé à son obéissance les rois éloignés de lui. C'est pourquoi il a porté le nom de spoliateur, comme nous le lisons dans Isaïe : *Appelez-le,* me dit le Seigneur, *appelez-le celui qui se hâte de prendre des dépouilles, de ramasser vite le butin, parce qu'avant que l'enfant sache nommer son père et sa mère, il sera cause qu'on emportera la puissance de Damas et les dépouilles de Samarie* (Is. 8-3,4). Il est donc venu ce céleste pasteur chercher la brebis égarée et trouver la drachme qui avait été perdue.

» Mais *il vint dans son propre royaume et les siens ne voulurent point le recevoir* (Jean 1-11), *et une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison* (Luc 10-38). O heureuse femme ! la plus heureuse de toutes les femmes ! couronne des femmes, gloire des femmes ! femme admirable, femme étonnante ! femme dont saint Jean contemplant les priviléges, dans son extase s'écriait : *J'ai vu ensuite un grand prodige*

dans le ciel ; c'était une femme revêtue du soleil, qui avait la lune sous ses pieds et sur sa tête une couronne de douze étoiles (Apoc. 12). C'est celle qui a reçu celui qui était dans le monde, par qui le monde a été fait, et que *le monde n'a point connu.* Car qui reconnaîtrait un Dieu caché dans un homme ? Qui se douterait d'un Dieu dans la nature de l'homme ? Or, elle seule, cette femme très-prudente, l'a connu, l'a reçu, l'a adoré, l'a vêtu, l'a nourri, l'a réchauffé, et l'a servi comme une Marthe très-fidèle. Elle l'a reçu dans sa maison, dans son sein, dans ses entrailles, dans son lit virginal ; elle a donné l'hospitalité à ce roi pèlerin ; et, comme une autre Sunamite, elle a fourni au sublime Prophète, au Seigneur de tous les prophètes, une table, un chandelier et un lit : le lit dans son sein, la table dans sa poitrine, le chandelier dans son esprit. Dans son sein, il s'est reposé ; sur sa poitrine, il a pris sa nourriture, et il a été cru par son esprit ; car sa lumière, son chandelier ne s'est pas même éteint durant la nuit de sa passion. — Heureuse donc encore une fois cette femme qui a ainsi reçu le Seigneur et qui a rempli, dit saint Anselme, envers lui toutes les œuvres de miséricorde !

» *Mais Marthe avait une sœur qui s'appelait Marie.* Saint Bernard distingue, dans cette très-haute Marie, deux parties ; elle est Marthe par le corps et Marie par l'esprit ; Marthe dans le ministère, Marie dans le repos de la contemplation ; Marthe dans le travail, Marie dans les transports de la joie ; Marthe en servant le corps du Seigneur, Marie en étant assise à ses pieds. Vous avez connu ce qu'était Marthe, apprenez à connaître Marie, car elles sont sœurs ; Marthe et Marie dans la Vierge ne sont pas différentes et leur union est intime. En effet, la vie de cette auguste Vierge présente cela d'admirable, que, tout en surpassant tout le monde dans l'une et l'autre vie, savoir l'active et la contemplative, elle les a néanmoins réunies en elle par le plus heureux accord ; car en elle l'action ne nuisait point à la contemplation, ni la contempla-

tion à l'action, mais comme par un art ingénieux du Saint-Esprit, elle servait avec tant d'application qu'elle priait toujours, et elle priait de telle sorte qu'elle servait sans cesse; Marthe lui rendait ses services comme à son Seigneur, Marie l'invoquait comme son Dieu.

» Vous avez entendu la sollicitude de Marthe, entendez maintenant l'occupation de Marie; assise aux pieds du Seigneur, elle écoutait toutes ses paroles.

» O très-doux Seigneur, qui pourra raconter la douceur, la ferveur, les délices, la joie dont était remplie l'âme de cette Vierge pendant qu'elle vous écoutait! Comme son cœur devait être enflammé intérieurement par les plus vives ardeurs! De quelle joie devait être enivrée son âme lorsqu'elle voyait chaque jour de ses yeux, et caressait de ses embrassements le Dieu de Sion! Nuit et jour elle portait sur son sein celui qui porte l'univers. Oh! de quels rayons ce soleil infini, couvert par la nue de la chair, devait irradier, décorer, empourprer l'intérieur de cette très-pure Vierge. Oh! quelle ferveur, du milieu de son sein, il devait imprimer à son cœur! De quel nectar elle devait être intérieurement enivrée pendant qu'elle le nourrissait de son lait! Tel qu'un nuage transparent devient tout resplendissant de lumière lorsqu'il est pénétré par les rayons de pourpre du soleil, telle éclatait l'âme de cette vierge illuminée par la présence du Dieu qu'elle portait.

» Que dirai-je de cette longue conversation avec Jésus enfant, adolescent, jeune homme et homme! Quelles paroles, quels entretiens, quelles réponses, quels mystères, quels secrets, quels oracles! Oh! heureuse école où le Dieu, le fils est le maître, et où la mère, la Vierge est l'élève! Que n'avez-vous pas dû apprendre pendant si longtemps, pendant un entretien continuel, par la fréquentation d'un si grand maître? Que n'avez-vous pas dû obtenir d'un Seigneur si beau, si puissant? A quoi pensiez-vous, ô Vierge, pendant ce temps-là? je vous conjure de me le dire: à quoi pensiez-

vous ? que sentiez-vous dans votre esprit ? Qu'est-ce qui se remuait dans cette poitrine très-sainte ? Je pense, en effet (et je ne crois pas me tromper), que, à moins que le Saint-Esprit ne l'ait soutenue d'en haut et ne l'ait fortifiée intérieurement par une vertu particulière, le corps très-délicat de cette heureuse Vierge, son esprit très-sensible, n'aurait pu résister à ces torrents de lumière et de jouissance qui jaillissent de cette vive fontaine ; car on ne peut, sans miracle, éprouver dans un corps mortel un tel goût, un tel bonheur, sans en perdre la vie ! Aussi dois-je avouer que je crois que ce ne fut que par miracle, et que ce fut le Saint-Esprit qui la rendit capable de vivre au milieu de tant de splendeurs, de tant de délices, de peur que, ravie en extase, elle n'eût pu remplir auprès du Seigneur les fonctions de Marthe. »

Pour expliquer ensuite la plainte de Marthe contre Marie, il dit, qu'en la mère de Jésus-Christ il faut distinguer, comme en son fils, deux parties, l'une supérieure, l'autre inférieure. Dans la partie supérieure elle accepte comme son fils le calice de la passion, dans la partie inférieure elle se plaint comme lui et refuse la passion.

« Il y avait donc, s'écrie-t-il, deux amours géants qui combattaient en pleine campagne dans le cœur de cette Vierge, l'amour de son fils et l'amour du salut du monde, et ils attiraient son esprit en sens contraire ; et quoiqu'avant la passion de son fils, elle éprouvât à la seule pensée de ses ignominies et de ses souffrances, une grande tristesse, la considération de la rédemption du monde, l'exaltation de son fils, les fruits précieux de son sang, enfin, la volonté de Dieu bien connue tempéraient en elle cette affection. Mais ensuite, quand approcha l'heure tragique du sanglant dénouement, lorsqu'elle vit son fils, le plus beau des hommes, pâle, couvert d'ordures et de blessures, nu, ensanglanté, crucifié entre deux voleurs, alors il ne lui resta plus assez de force pour ne pas se plaindre, mais comme abandonnée un moment par la partie supérieure, la partie inférieure s'écriait : *Seigneur, vous*

ne prenez pas garde que ma sœur me laisse seule dans mon ministère (Luc 10-40) ? »

Il se livre encore, en finissant, à quelques autres considérations sur l'état de Marie, partagée par les sentiments de mère et de coopératrice du salut du monde (page 385).

Dans un autre discours, il se plaint à Marie en ces termes :

« O heureuse Vierge, qui avez bu si longtemps le nectar de la sagesse lorsque vous penchiez votre Fils sur votre sein, pourquoi, je vous en prie, nous avez-vous privés de tant de richesses ? Pourquoi ne pas nous dire ces charmants dialogues ou conversations familières, ces secrets mystérieux qu'il vous confiait ? Pourquoi cacher des trésors si désirables à vos serviteurs ? Pourquoi n'avez-vous pas écrit pour notre instruction et notre consolation de si douces paroles ? Qu'y aurait-il pour nous de plus agréable, de plus délicieux, de plus utile que de nous nourrir de cet aliment si savoureux, si salutaire ? Nous entendrions la Mère interrogeant le Fils touchant les choses célestes, et le Fils répondant à sa Mère. Mais non, il n'a pas convenu que vous jetassiez les perles précieuses au-devant de tous, et vous n'avez pas voulu publier devant tout le monde ces mystères sacrés dont il n'est point donné à une bouche humaine de parler. Tout ce qu'il a été nécessaire que nous sussions, votre Fils ne nous l'a-t-il pas lui-même enseigné (Page 412) ? »

Sur la vie contemplative de la sainte Vierge, tiré du 4e sermon sur l'Assomption.

« Que fut toute la vie de la sainte Vierge, sinon une incessante et une perpétuelle contemplation, une continuelle ferveur, un incendie spirituel non interrompu ? Je ne lis pas de vous, ô bienheureuse Vierge, de grands miracles, de prodiges nombreux ; je ne vois point dans le récit évangélique que vous ayez fait de longs pèlerinages, donné beaucoup d'aumônes, parce que vous n'aviez pas de quoi en faire ; je ne trouve point que vous ayez guéri des malades, racheté des

captifs ; je ne sache pas que vous ayez élevé à la piété des temples magnifiques ou établi de riches fondations. *Toute la beauté de la fille du roi*, dit le Psalmiste, *est dans son intérieur* (Ps. 44-14). Dans un cœur fervent, dans des franges d'or, c'est-à-dire dans de chastes pensées, dans des désirs ardents, dans la variété de tous les genres de toutes les vertus, comme il est dit de la Sulamite dans les Cantiques : *Que verrez-vous dans la Sulamite sinon qu'elle ressemble à un chœur de musique dans un camp* (Cant. 7-1); ce qui veut dire dans un camp de vertus.

» Pendant sa vie, comme ravie intérieurement en une continuelle extase, *elle conservait*, dit l'Evangile, *et repassait sans cesse dans son cœur toutes les paroles de son Fils* (Luc 2-19). Comme l'aigle à l'œil perçant, au vol sublime, du moment qu'elle eut fixé son regard sur la divinité, elle ne les abaissa plus sur la terre, et ne considéra plus rien de passager.

» En effet, si les paroles de Jésus-Christ et les mystères opérés en Marie, lorsque nous les contemplons, nous ravissent et nous entraînent tout tièdes et ignorants que nous sommes, que faut-il penser de Marie qui avait vu tout cela par l'esprit et l'avait éprouvé et senti par le corps ? A cette seule pensée nous autres nous nous évanouissons, comment elle a-t-elle pu soutenir le poids, le bonheur, le torrent de si grands mystères ?

» Après l'ascension de son Fils, nous ne lisons rien d'elle, si ce n'est que, renfermée dans son oratoire, elle repassait dans son esprit tous les mystères, tous les prodiges qu'elle avait vus et entendus. Voilà toute la vie de cette illustre Vierge, voilà le sommaire très-court de toute cette belle carrière.

» Au reste, aucun mortel n'aurait pu comprendre tout ce qu'il y a eu dans cette vie si sublime et si céleste, de mouvements de joie, de transports de bonheur opérés par le souffle et l'influence du Saint-Esprit : elle seule l'a connu,

qui seule avait mérité d'être éclairée et ombragée par l'esprit du Très-haut. Mais de cette seule faveur si excellente, pour en parler, il faudrait une histoire si vaste, un si long ouvrage que tous les volumes qu'on en pourrait faire, non-seulement ne l'épuiseraient pas, mais ne pourraient atteindre à sa hauteur. De sorte que lorsque l'homme finit d'en parler, c'est alors qu'il commence, ou plutôt c'est alors qu'il connaît qu'il n'a pas encore commencé. Et lorsqu'il voudrait ne jamais cesser de la louer, il ne trouve autre chose sinon qu'il faudrait en dire davantage. Le mouvement seul de votre cœur, ô Vierge incomparable, surpasse tous nos efforts ! Vous avez volé si haut que nos yeux n'ont pu vous suivre. Votre vie n'a pas dû être écrite, elle a dû être pensée, méditée ; parce que là où l'esprit ne peut atteindre, comment la plume y atteindrait-elle ? »

Sur la mort de la très-sainte Vierge.

« Il vint donc enfin ce jour aimable, ce jour tant désiré où il plut à Dieu de la rappeler de cet exil, et où, selon qu'on le rapporte, Gabriel vint lui apparaître lorsqu'elle était en prière et toute en larmes, et lui dit : Réjouissez-vous et soyez transportée de joie, car votre prière est exaucée et vos désirs sont remplis. Bientôt vous serez couronnée selon vos mérites et glorifiée de toutes les gloires du paradis. Oh ! quelle joie à cette heureuse nouvelle, et comme son esprit dut tressaillir une seconde fois en Dieu son Sauveur !

» Les Apôtres donc s'étant rendus de toutes parts et rassemblés autour d'elle avec les autres Saints qui étaient à Jérusalem pour l'assister, tandis qu'ils étaient en prières, comme le rapporte saint Denis, Marie à genoux, les yeux attachés au ciel, sans fièvre, sans agitation, sans regret, sans douleur, que dis-je? avec une immense joie et d'incroyables transports, rendit son âme très-sainte et très-belle dans le sein de son Fils.

» Mais ce ne fut que pour un peu de temps que le tombeau reçut son corps, car la terre n'était point digne de posséder un tel trésor; il ne convenait point que ce sanctuaire, dans lequel un Dieu avait pris notre chair, fût réduit en cendres, et qu'une chair sans tache éprouvât les horreurs de la corruption. Le même jour donc de sa mort bienheureuse, ou, d'après d'autres, le troisième, son Fils vint avec toute la cour céleste, réunit sa sainte âme à son corps, l'appela avec cette voix douce et majestueuse qu'aucune parole humaine ne peut rendre, et lui dit : Venez du Liban, vous serez couronnée, *veni de Libano, veni, coronaberis*. Réveillée comme d'un paisible sommeil, à ces paroles de son bien-aimé, elle se leva de son tombeau, plus éclatante que le soleil, plus belle que la lune, semblable à une reine glorieuse sortant de son lit nuptial, ornée de ses joyaux, de ses pierres précieuses, parée de ses beaux vêtements, pour être présentée à son époux. Elle s'éleva dans les airs, glorieuse, immortelle, au milieu des transports de joie des anges et des concerts de la cour céleste, et fut placée des mains de son Fils sur un trône au-dessus de tous les chœurs des anges.

» Nous ne dirons point ce qui distingua les derniers moments de cette sainte mort, les paroles qu'elle prononça, les recommandations qu'elle fit à ses Apôtres, les saintes femmes qui l'assistaient et les prières ou les louanges qu'elle accepta en quittant la terre et partant pour le ciel : outre que nous l'ignorons et qu'on n'en a que des relations apocryphes, tout ce qu'on en pourrait penser serait toujours au-dessous de la vérité.

» Quant à son entrée triomphante dans les cieux, quelle bouche pourrait la raconter !.... Mais, ô bienheureuse Vierge, dites-nous du moins ce que vous avez éprouvé lorsque, plus brillante que la lune, vous avez reçu les embrassements de votre Fils ; lorsque vous avez été saluée par ces mille millions d'anges accourus à votre rencontre et qu'ils vous ont exaltée par leurs admirables cantiques et leurs magnifiques

éloges!.... Oh! dites-nous quelle fut alors votre mutuelle conversation et vos saluts avec votre Fils! Que lui dites-vous alors? que vous répondit-il ce cher Fils? Comment pensez-vous que durent briller dans les cieux ces deux flambeaux resplendissants? Quelle joie pour la cité de Dieu que l'heureuse présence de ce Roi et de cette Reine! Réjouissez-vous-en, mes Frères, car nous le verrons bientôt, nous y serons présents, nous partagerons cette joie céleste, et nous dirons : *Sicut audivimus sic vidimus in civitate Dei nostri, in monte sancto ejus* (Ps. 47-9). Tout ce que nous en avions ouï dire, nous le voyons dans la cité de notre Dieu, sur la montagne de Sion. DEO GRATIAS. »

FRAGMENTS ET MORCEAUX CHOISIS.

Malheur de servir les passions.

« Vous avez lu que la voie qui conduit à la mort est large, et celle qui conduit à la vie étroite et difficile... Oui, il en est ainsi en commençant, mais ensuite le contraire arrive à tous ceux qui s'habituent à y marcher. Oh! qu'il est plus difficile de servir le péché que de servir Dieu! Autant de vices que le pécheur nourrit en lui, autant de démons à servir. Il est le misérable esclave du péché. Oh! qu'elle est rude, rapide, pierreuse la montée et la montagne de l'orgueil! Toujours à solliciter si on vous dédaigne, si on vous surpasse! Il en est de même de l'impureté qui rend esclave de la turpitude, qui avilit et qui dégrade à ses propres yeux; de même de la colère qui traverse le cœur par mille pointes, mille poignards; de même de l'envie qui ronge et fait sécher de douleur à la vue de la prospérité des autres. Oh! heureuse humilité, toujours en paix, parce qu'elle ne regarde point si quelqu'un l'emporte, si quelqu'un s'élève au-dessus d'elle.

Oh, heureuse pureté! toujours joyeuse par sa pureté même et par l'excellence de sa société! Oh heureuse charité! toujours prête à réchauffer ses frères et à partager leur joie et leur bonheur! Oh quelle gloire! oh quelle paix de conscience! » (Du Serm. du 4e dimanche de l'Avent, 197.)

Dangers et folie du renvoi de la conversion.

« Pardonnez ces comparaisons, dit-il à ceux qui diffèrent sans cesse leur conversion.

» L'homme est semblable à un sac rempli de foin, que le démon environne avec des torches allumées : quelle folie de s'exposer à chaque instant à être brûlé!

» Si un muletier avait quatre montures, dont trois grasses et une maigre, et qu'il mît sur la maigre le fardeau ou la charge des trois grasses, quelle route pourrait-il faire? Tels sont les quatre âges de votre vie; l'enfance, l'adolescence, la jeunesse et la vieillesse. Or, vous mettez le fardeau des péchés des trois premiers âges sur la vieillesse qui est maigre et qui est elle-même une pénitence.

» Enfin, vous êtes comme celui qui joue avec un autre sur un échiquier, et qui se laisse gagner toutes les parties, espérant qu'à la fin il gagnera. Vous vous laissez enlever toutes les vertus, tous les jours de votre vie, tous les âges de votre existence et vous espérez tout gagner dans la maison de la mort? » (*Ibidem*, 198.)

Prix et dignité de l'âme.

« L'âme est un grand trésor dans un vase d'argile; c'est l'image de Dieu dans une nature spirituelle, une pierre précieuse enchâssée dans un or très-pur. Voulez-vous savoir combien elle est grande? Elle peut contenir un Dieu, celui que le ciel et le ciel des cieux ne peuvent contenir. *J'habiterai en elle*, dit-il, *et je m'y promènerai* (Ps. 67). Désirez-vous

connaître combien elle est belle ? C'est la représentation et la ressemblance de Dieu. Enfin, voulez-vous savoir ce qu'elle vaut ? Elle vaut le sang d'un Dieu; un Dieu a été les arrhes de l'âme, un Dieu en a été le prix, un Dieu en est la récompense; pour elle, un Dieu a créé l'univers; pour elle, un Dieu est mort; pour elle, un Dieu se fait couronne et diadème de gloire ! Oh homme ! considère et vois ce que tu es, car tu n'es pas ce que tu parais être, mais tu es ce que tu ne parais pas. On ne voit que ton corps, tandis que tu es un esprit, un ange ou presque un ange, car le Prophète a dit : *Vous avez fait l'homme seulement un peu au-dessous de l'ange* (Ps. 8). Au-dessous, par son corps, égal par son esprit. » (Serm. du second dim. après l'Epiphanie, page 215.)

» O ingénue, ô noble, ô admirable fille du Très-haut ! pourquoi te fait-on dégénérer de ta noblesse en te dévouant au vice et au péché ? Pourquoi le temple auguste de la divinité est-il changé en une vile étable d'animaux immondes et de démons ? » (*Ibidem*, page 217.)

Rôle de la chair.

« Notre chair est le carquois de Satan ; c'est là qu'il tient les flèches par lesquelles il perce mortellement notre âme, si une fois elle s'adonne à la volupté et se fixe sur la terre. » (*Ibid.*)

Dieu précepteur de l'homme.

« C'est admirable comment Dieu instruit l'homme et parle bas à l'oreille de son cœur ; il ressemble à une mère qui enseigne à marcher à son enfant. » (Page 227.)

Soumission due à Dieu.

« Dieu a droit à notre obéissance, comme un potier a droit d'être obéi et servi par le vase qu'il a formé. » (231.)

Valeur des bonnes œuvres.

« La valeur de l'or, c'est sa couleur ; sans elle il ne serait regardé que comme du fer. Otez-lui la couleur, il n'a plus de valeur ; la valeur de nos œuvres est la foi et l'amour ; ôtez-les, nos œuvres ne sont rien ou peu de chose. Sans la foi l'œuvre est morte et l'amour est sans vie ! » (Page 233.)

Ce qu'est le cœur de l'impie.

« Le cœur de l'impie est une mer sans cesse agitée, bouillonnante, dit Isaïe, *mare fervens* (Is. 55). Est-ce qu'un avare n'est pas une mer ? le libertin et l'ambitieux une mer ? Y a-t-il plus de vagues sur la mer que de désirs dans leur cœur ? et dans quelles bornes les renfermerez-vous !

» Oui, c'est une mer ; les flots sont les désirs, les vents les tentations, le navire la conscience, le matelot l'âme, les pensées les voiles, les peines et les travaux les rames, et la mort le port. » (226.)

Diverses tentations.

« Il y en a qui sont tentés jusqu'à la suggestion, d'autres jusqu'à la délectation, d'autres jusqu'au consentement. La première est la tache, la seconde la plaie, la troisième la mort. » (*Ibidem.*)

Conduite du pécheur.

« Quand le nautonier se voit vaincu par la fureur de la tempête, il abandonne les voiles et laisse le vaisseau voguer dans tous les sens au gré des flots ; il en est de même du pécheur ; lorsqu'il voit qu'il ne peut plus résister à ses passions, il leur lâche la bride et se livre aux vents et aux flots de la concupiscence. » (P. 234.)

Châtiments à venir.

« Si un homme riche envoyait des ouvriers à sa vigne et qu'ils passassent la journée à manger, à boire, à danser et à jouer, à l'arrivée de la nuit, quelle récompense croyez-vous qu'il leur donnerait? Des coups de fouet et des coups de bâton! Quelles récompenses voulons-nous donc obtenir, misérables que nous sommes, nous qui laissons sans culture et sans fruit la vigne qu'il nous a confiée? La fin de la journée de ces ouvriers annonce la nôtre. » (Dim. de la Septuagésime, p. 243.)

L'homme oisif.

« L'oisiveté est la sépulture de l'homme vivant. L'homme oisif, inutile, ne devait pas naître. C'est un bloc de marbre, un tronc d'arbre, un figuier sans feuilles et sans fruits; il n'est propre qu'à brûler au feu! L'âme oisive est comme l'eau stagnante qui empeste, qui produit toute espèce d'animaux hideux et venimeux, mauvaises pensées, inclinations perverses, iniquités sans nombre. » (*Ibid.* 257.)

Fuite de l'oisiveté.

« Quatre choses doivent nous porter à fuir l'oisiveté : la grandeur de notre affaire, la briéveté du temps, l'imminence du danger et la multitude des ennemis qui nous environnent et qui chaque jour escaladent les fenêtres de la maison de notre âme pour nous piller ou nous incendier. Prenez exemple des mondains. Oh! avec quelle sollicitude ils travaillent, ils veillent..., etc. « Quand j'aurais autant d'années à vivre que Mathusalem, disait un religieux, le temps me manquerait pour rappeler les bienfaits de Dieu et déplorer mes fautes. »

Guérison spirituelle, rajeunissement de l'aigle.

« Certes, si quelqu'un, par son art ou par quelque moyen ingénieux, pouvait procurer au corps de tels avantages (la guérison, la force et le rajeunissement comme l'aigle), il serait plus riche et plus puissant que tous les rois; personne ne reculerait devant le sacrifice qu'il faudrait faire, quelque grand qu'il fût, pour obtenir un tel bienfait. Mais si on devait tant estimer la guérison et le renouvellement de ce corps périssable, combien plus doit-on estimer la guérison et le renouvellement de la jeunesse de l'âme qui est immortelle?

» Or, voici comment se fait le renouvellement de la jeunesse de l'aigle. Lorsqu'il est déjà vieux, il prend son vol et s'élève bien haut, jusqu'à ce que aux ardeurs du soleil, en plein midi, il se chauffe beaucoup; lorsqu'il se sent ainsi chaud, il descend aussitôt et se précipite dans l'eau froide d'une fontaine, dans laquelle il se mouille, et tout à coup, par cette immersion et ce brusque changement, il voit tomber son plumage et retrouve sa force et sa vue affaiblie, oblitérée par la vieillesse.

» Il en est de même de l'âme; à l'instar de l'aigle, elle se renouvelle par le vol, par la chaleur, par l'immersion; par le vol de la contemplation (ou de la prière), par la chaleur de la charité et de la contrition et par le bain des larmes de la pénitence. C'est dans cette pure et merveilleuse fontaine qu'elle voit ses taches disparaître, sa force revenir, et la beauté de sa première jeunesse renouvelée et florissante. Dans cette piscine salutaire tous les malades peuvent aller se laver et trouver la guérison et la santé (t. 1, page 416).

» O pécheur! continue-t-il, la cure de ta maladie n'est point difficile! Dieu ne demande pas de toi de grandes choses pour te guérir! Il n'exige pas que tu passes les mers; la parole puissante est dans ton cœur et dans ta bouche; dis tes iniquités et tu seras justifié! Qu'est-ce que cela pour re-

fuser de le faire ? Malheur aux misérables qui méprisent et négligent le remède qu'ils ont dans leurs mains, qui guérit leurs blessures et qui sont réprouvés ensuite. Oh ! comme ils sont rongés de douleur dans l'enfer par cette pensée ! Comme ils grincent les dents contre eux-mêmes ! (*Ibid.*, page 418.)

» Veux-tu être guéri, disait Jésus-Christ au paralytique ? O pécheur, Dieu ne demande autre chose de toi, sinon que tu veuilles être guéri ! Car si tu veux le salut d'une volonté prompte et efficace, tu l'obtiendras infailliblement. Quoi de plus facile, quoi de plus léger que de vouloir le salut? A toi de vouloir, de choisir, de demander, de désirer; à Dieu d'accorder. Oh ! si le médecin du corps ne demandait pas autre chose du malade, sinon de vouloir être guéri pour l'être, qui serait malade pour une heure seulement? Eh bien, le Seigneur le demandant à plusieurs, ils répondent qu'ils ne le veulent pas, si ce n'est en paroles du moins par leurs actions. Ce sont ceux-là qui ont fait une alliance avec la mort et un pacte avec l'enfer. (*Is.* 28, 15.)

» O homme, veux-tu donc? alors, lève-toi, prends ton lit et marche ! lève-toi du sépulcre, du bourbier du péché. Prends ton lit de volupté, porte sur toi la peine de tes fautes, et marche dans la voie des vertus et des bonnes œuvres. » (*Ibid.*, 421.)

Voix de Dieu pour ramener les pécheurs.

« Un bon joueur de harpe, pour tirer de son instrument une agréable harmonie, ne se borne pas à toucher une corde, mais il en touche plusieurs et en diverses manières. Dieu fait de même pour ramener les pécheurs ; tantôt il attire par la douceur, tantôt il réprime par le châtiment, tantôt il enflamme par l'amour, tantôt il effraie par la crainte, tantôt il perce par la douleur, tantôt il caresse par les bienfaits. Mais la principale de toutes ses voix, cependant, c'est la crainte salutaire. » (Tom. 1, pag. 424.)

Route qui mène au ciel.

« Qui a-t-on jamais vu, qui, pour aller en un lieu, choisisse le chemin opposé? et quel est celui qui en marchant par la route contraire espère arriver où il veut se rendre? C'est par les peines, les travaux, les souffrances et les privations qu'on va au ciel, et vous, vous choisissez les délices, la mollesse, la joie, les richesses! c'est la route opposée. Ce n'est pas là le calice que le Seigneur a dû boire; ce n'est pas le calice du salut, c'est le calice de mort et d'indignation. Ne vous séduisez pas, ne vous aveuglez pas, *on ne se moque pas de Dieu* (Galat. 6-7). Mais lui se moque de celui qui lui demandera la récompense. Déposez donc vos péchés et redressez vos sentiers. Sans cela votre route est celle de l'enfer et non du ciel. On y descend à l'abîme, on n'y monte pas au paradis. » (tom. 1, pag. 466.)

Portrait de l'avare.

« L'avare est un être contre nature, un ennemi public, un voleur caché, un homicide qui répand le sang de ses semblables. O cruauté de l'avare plus féroce que celle des brutes! ses greniers croulent sous le poids du froment, les vers y exercent leurs ravages, son or se rouille dans ses coffres; il voit des hommes affamés, pâles, malades, nus, et il n'est pas ému de compassion, et il ne vient point à leur secours. Y a-t-il une bête plus cruelle, plus sanguinaire? O avare, te crie saint Ambroise, celui que tu n'as pas nourri et qui est mort, tu l'as tué! *Quem non pavisti, occidisti!* Oui, tu es homicide d'autant d'hommes qui meurent abandonnés à cause de ta cruauté. C'est cette bête féroce qui apparut à Daniel et dont il dit : *Je vis ensuite une quatrième bête qui était terrible et étonnante : elle était extraordinairement forte, elle avait de grandes dents de fer, elle dévorait tout, elle mettait en pièces et foulait aux pieds tout ce qui restait* (Dan. 7-7).

Or, voilà l'avarice qui dévore et met en pièces les pauvres. Est-ce que le Seigneur ne punira pas tant de dureté?... Mais l'avare a déjà dans son sein le bourreau de la justice divine; il y est dans cette soif insatiable, inextinguible de l'or, dans cette faim enragée, dans ces vers qui rongent ses entrailles sans lui laisser goûter aucun repos. Nuit et jour il brûle, il est déchiré, dévoré par mille soins, mille désirs, mille affaires, toujours soupçonneux, toujours timide et tremblant. Il craint ses domestiques, il craint les étrangers, il craint ses propres enfants. Il ne se fie à personne, il est incommode à tout le monde, tout le monde l'abhorre, c'est un esclave condamné à la garde de son argent. Si le succès ne répond pas à ses vœux, il est torturé par le chagrin, il en tombe malade; si l'argent s'emploie, il pâlit, toujours inquiet, toujours tremblant et effrayé! O le plus grand des tourments! ô la plus grande des servitudes! ô folie détestable! ô aveuglement horrible! Il n'est point dans l'univers d'insensé comparable à l'avare! toujours dans la disette, toujours à la torture, toujours dans la fatigue. Il perd la vie, il sacrifie ses jours afin de gagner pour les autres! *il thésaurise, et souvent il ignore pour qui* (Ps. 38). Un père avare a le plus souvent un fils prodigue. Quelquefois ses biens passent dans les mains de ses ennemis!... Oh! si sortant du tombeau, rappelés à la vie, il leur était donné de voir quelle est la fin et l'emploi de leurs richesses et l'ingratitude de ceux auxquels ils les ont laissées, qu'ils seraient frappés d'étonnement et de stupeur! mais ce serait bien pire encore lorsqu'ils verraient que c'est pour enrichir des étrangers et peut-être des ennemis qu'ils brûlent dans l'enfer. » (Tom. 1, p. 568 et 570.)

Causes de l'avarice.

« Ce n'est pas la nécessité qui est la cause de l'avarice, mais l'orgueil et l'ambition. Car la nature se contente de peu de chose et des moindres choses : l'homme est né frugal, et

il se nourrit et se vêtit à peu de frais. Mais lorsqu'ils commencent à devenir riches, ils changent aussitôt d'état. Le commis de magasin devient marchand, le marchand se fait guerrier, le guerrier se fait grand, le grand se fait prince. De sorte qu'à mesure que la fortune augmente, l'éclat augmente aussi, et l'éclat augmentant, l'avarice survient. Car, pour fournir à tous les besoins, pour soutenir tant de pompe, pour suffire à une table splendide, à des vêtements précieux, à une maison somptueuse, à la famille, à l'apparat, aux dépenses immodérées, que ne faut-il pas imaginer? »

Misères de l'homme.

« Pourquoi l'homme a-t-il été créé si faible et rempli de plus de besoins qu'aucun des animaux? C'est pour deux raisons : la première, parce que Dieu lui a donné un art que les autres créatures n'ont pas, par lequel il supplée à son indigence, c'est la prière; la seconde, afin qu'il ait toujours les yeux levés vers Dieu, duquel lui doivent venir tous les secours et tous les biens, et qu'il ne doit jamais perdre de vue; plus il se connaît misérable, plus il sent le besoin de mettre sa confiance en la providence de Dieu. » (T. 2, page 140.)

Adversité, prospérité.

« L'adversité est un ennemi franc qui combat à force ouverte, et elle est moins à craindre parce qu'elle présente un front découvert d'ennemi; alors l'esprit rassemble ses forces, il s'appuie par des raisons, des conseils, des prières, et se prépare à résister si l'adversaire marche à l'attaque.

» Mais la prospérité est un ennemi caché, perfide, infidèle; tandis qu'elle caresse l'âme, elle l'opprime; pendant qu'elle réjouit l'esprit, elle se prépare à l'asservir; au moment où elle flatte, elle médite et dispose ses embûches. Elle surprend d'autant plus vite, qu'elle entraîne un ennemi imprévoyant

et sans défense; par d'insensibles degrés, peu à peu elle conduit l'âme à l'abîme. » (*Ibid.*)

Présence réelle.

« O chose admirable! l'ange par ses lumières naturelles ne peut comprendre la présence de Jésus-Christ dans la divine Eucharistie; eh bien! ce que l'ange ne peut atteindre par son intelligence, le fidèle le plus rustre l'atteint par la croyance : sa sainte simplicité peut lui faire croire davantage que la perspicacité de l'ange ne lui fait comprendre. O étonnante efficacité de notre foi! qu'elle est puissante! qu'elle est pénétrante! Interrogé si Jésus-Christ est vraiment caché sous les espèces sacramentelles, l'ange, s'il n'est instruit par la grâce et par la foi, se voit forcé de répondre : Je l'ignore. Et le fidèle le plus inculte, étant interrogé, répond : Je le crois fermement. Ainsi la foi du dernier des fidèles pénètre de plus grands mystères que n'en peut pénétrer la vue naturelle de l'ange.

» Notre foi croit l'incompréhensible, sans autre témoignage que la vérité de celui qui l'a dit, et c'est là son grand mérite; mais aussi, qui est plus grand, plus puissant que celui qui a dit : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang* (Luc 22)? Et sur sa parole, qui est-ce qui hésitera?

» Ah! ne considérez donc pas ce qui vous est dit, mais bien celui qui vous le dit : et comprenez ceci, je vous prie. — Si dans cette capitale votre empereur vous assurait de la vérité d'une chose, quoique difficile à croire, parce qu'il est empereur et à cause de son autorité vous l'en croiriez : vous en feriez de même si votre évêque vous le disait, par cela même qu'il est votre évêque; et vous croiriez faire injure à leur majesté et à leur véracité, si vous leur refusiez votre adhésion à leur parole. Or, si l'on doit ajouter foi aux paroles d'un empereur, comment ne point en ajouter à celles d'un Dieu? Que peut dire un Dieu de si difficile que son autorité et sa puissance ne rendent croyable? » (T. 3, p. 339.)

Cinq livres ouverts devant l'homme.

« Il y a cinq livres différents pour l'usage de l'homme : le livre de vie, le livre de la nature, le livre de l'écriture, le livre de l'exemple, le livre de la conscience.

» Le premier, le livre de vie, n'est pas entendu seulement de celui qui contient le nom de tous ceux que Dieu a choisis pour la vie, mais le livre de Dieu, le livre de sa sagesse, de son Verbe, où sont toutes les raisons, toutes les idées de toutes les choses et de toutes les créatures, et elles brillent comme dans un miroir très-pur. Le livre de vie où l'on voit tout, selon lequel et dans lequel tout vit. O combien d'intelligences subtiles, puissantes ont lu dans ce livre depuis le commencement du monde, et on ne l'a pas encore fini ! et on trouve toujours en lui de quoi apprendre et on y lit les secrets conseils de la sagesse de Dieu, les desseins de sa providence ; livre admirable dans lequel Paul a lu quand il a été ravi en extase jusqu'au ciel, et d'où il est descendu effrayé ! Livre dans lequel Jean, le disciple bien-aimé, a lu un moment pendant la cène et d'où il tira ces sublimes paroles : *Au commencement était le Verbe*, &c. ! Livre de première classe, livre des disciples ! Livre, enfin, des prédestinés, où nul ne peut lire tout ce qui y est écrit, si ce n'est les anges auxquels Dieu en donne le pouvoir.

» Le second livre est celui de la nature. Celui-là a été plus rapproché des yeux de l'homme ; là sont les rudiments et les premiers éléments ; la providence de Dieu le présente à parcourir à tous les hommes. Livre admirable cependant, où par les choses visibles l'homme s'élève aux invisibles ! Livre écrit en caractères magnifiques ! le soleil, la lune, les étoiles, le ciel, la terre, la mer, les différentes espèces d'animaux, d'oiseaux, d'arbres, de fleurs le composent ! Oh ! si nous savions bien lire dans ce livre ! Quelles grandes leçons ! quelle haute sagesse s'y trouvent renfermées !

» Le troisième livre est celui de l'Ecriture. C'est aussi la troisième école de l'homme. Il ne suffisait pas pour l'instruction du monde de lui ouvrir le livre de la nature, il avait encore besoin d'une sagesse et d'une science révélées. Oh ! qu'il doit être précieux ce livre ! Il n'est point sorti de la tête de Socrate, ni de celle de Platon, mais de cette fontaine perpétuelle, inépuisable, de cet abîme de sagesse qui est Dieu même. *La loi du Seigneur,* dit David, *est sans tache ; elle convertit les âmes ; c'est le fidèle témoignage de la vérité de Dieu, et elle donne la sagesse aux plus petits* (Ps. 18). Celui qui connaît bien ce livre, ne goûte point celui des philosophes !

» Mais, ô grande clémence, ô admirable providence de Dieu ! il a connu les bornes de notre intelligence, notre lenteur à apprendre, notre stupidité ; et voyant que nous ne pourrions comprendre en théorie la sagesse révélée dans le livre de la nature et de l'Ecriture, il nous l'a décrite d'une manière pratique dans le livre de l'exemple, qui peut être montré en figures d'une manière sensible. Comme ceux qui pour faire comprendre la forme d'une maison en tracent le plan, et ainsi par les lignes géométriques font saisir avec les yeux ce que les oreilles n'avaient pas perçu. Or, ce livre c'est le Verbe incarné, dans lequel nous est tracée toute la vie spirituelle et chrétienne qui est écrite dans l'Evangile et d'autres livres. Là, on la voit mise en relief, en scènes, en pratique par un homme comme nous. L'auteur de cet ouvrage c'est Dieu ; la plume, c'est l'Esprit saint ; le parchemin ou le papier, c'est le sein de la Vierge ; l'encre, son sang le plus pur. — C'est assez sur ce livre dont une langue humaine ne saurait parler.

» Il reste le cinquième, c'est le livre de la conscience, celui dont il est dit dans l'Apocalypse : *Le livre sera ouvert, et les morts seront jugés.* C'est le livre des preuves. Le livre où est écrit tout ce que nous avons fait, nos pensées, nos désirs, nos paroles, nos œuvres ; le livre dont le texte fera celui de notre sentence. Il renferme des choses qui semblent effacées en ce moment, mais qui apparaîtront alors. Comme cette

écriture qu'on fait sur certain papier avec une préparation dont les caractères ne paraissent point, mais qui approchés du feu ressortent aussitôt et sont vus de tous. Ainsi seront révélés et manifestés par le feu de la justice les conseils des cœurs qu'on ne peut voir pendant la vie. Ce livre, dit saint Bernard, est d'un papier très-fin et il est imbibé d'une encre qu'on ne peut effacer quoiqu'on n'en voie point la trace au dehors.

» Prenons donc garde à ce qui s'écrit dans ce livre de la conscience, afin que lorsque ce livre de vie paraîtra, de cette école des enfants nous passions à l'école des anges pour lire la sagesse de Dieu dans le livre de la gloire.

» Heureux l'homme qui a ces cinq livres dans sa bibliothèque et qui y puise souvent le sujet de ses lectures. » (T. 3, p. 491.)

Extase de l'âme.

« Qu'est-ce que l'extase de l'âme, si ce n'est la rupture du vase de notre cœur plein des parfums de Dieu et l'entière effusion de l'esprit ? » (T. 3, p. 395.)

Marie en contemplation.

« Les colombes quand elles mangent, ne fixent point leurs yeux sur la terre ; mais voyant un grain, elles le prennent vite et lèvent aussitôt leurs yeux au ciel. Tels étaient les yeux de Marie et tels doivent être ceux des âmes contemplatives ; ils ne doivent regarder la terre que rapidement, et parcourir fréquemment les régions célestes. » (T. 3, p. 410.)

Rang de Marie dans le ciel.

« Les âmes sont placées dans les chœurs de la hiérarchie céleste selon leurs mérites. L'âme qui a bien usé des choses

créées pour le service de son Créateur, est rangée avec les Anges. Celle qui a tout quitté du fond de son cœur pour préparer un trône à Dieu dans son âme, est placée avec les Trônes. Ceux qui ont bien rempli les devoirs de supérieurs, sont au rang des Principautés. Ceux qui ont éclairé les autres par leur doctrine, sont au nombre des Chérubins ; et ceux qui ont brûlé d'un grand amour pour Dieu, sont enfin au rang des Séraphins. Mais aucun, quelle qu'ait été sa sainteté, ne surpasse en gloire ces chœurs angéliques : il n'y a que la Mère de Dieu, l'illustre Vierge Marie, qui s'élève par sa dignité au-dessus de toutes les grandeurs célestes. » (T. 2, p. 300.)

Figure de l'homme spirituel.

« Les animaux que vit Ezéchiel avaient des ailes, et sous les ailes ils avaient des mains. C'est ainsi que doit être l'homme spirituel ; il doit avoir des ailes avec lesquelles il puisse s'élever en haut par la contemplation. Mais il doit avoir aussi sous les ailes des mains pour les bonnes œuvres et les saints exercices, afin que pendant que l'esprit s'élève au ciel par la prière, la main ne soit point retenue par la paresse dans l'oisiveté. » (T. 1, p. 609.)

NOTES SUR LES FILLES HOSPITALIÈRES

De la société de saint Thomas de Villeneuve et du tiers ordre de Saint-Augustin.

Le tiers ordre de Saint-Augustin serait peu connu en France, sans le zèle du P. Ange Proust, de l'ordre des ermites de Saint-Augustin, de la communauté de Bourges, qui, étant prieur du couvent de Lambale, en Bretagne, touché de compassion de voir tant de pauvres sans secours, institua une société de pieuses filles pour le service et le

rétablissement des hôpitaux. Ce fut dans l'exemple de saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence, qu'il puisa cette idée; il plaça même sa société sous l'invocation de cet illustre père des pauvres, et elle en a conservé le nom.

Le P. Ange Proust donna néanmoins à ces filles la règle de Saint-Augustin. Plusieurs Maisons furent fondées en Bretagne, à Moncontour, à Saint-Brieux, à Dol, à Saint-Malo, à Rennes, à Quimper, à Brest, à Landerac, à Morlaix, à Châteaubriand, etc. Elles eurent aussi une maison à Paris, au faubourg Saint-Germain, vers les Incurables.

Leur habillement consiste en une robe noire fermée par devant et serrée par une ceinture de cuir; pour coiffure elles ont des cornettes de toile blanche tombant en forme de voile sur les épaules; par dessous ces cornettes, descend un mouchoir de cou en pointe et un tablier blanc lorsqu'elles sont dans la maison. Lorsqu'elles sortent, elles mettent sur leurs cornettes une coiffe de pomille ou gaze noire et par-dessus un grand voile noir; leur figure est entourée d'une mousseline blanche, jointe sous le menton, et formant rabat, comme les Sœurs de Nevers.

Elles font des vœux simples; et en les prononçant, on leur met un anneau d'argent au doigt, puis une pauvre femme les embrasse, en leur disant : *Souvenez-vous, ma chère Sœur, que vous devenez la servante des pauvres.*

SUR LES ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN,

Dont saint Thomas de Villeneuve était provincial.

Le cadre des grands ordres de Mendiants fut complété, dit M. Henrion (1), par les ermites de Saint-Augustin. Mais, comparé aux trois autres, ce dernier institut n'a jamais rempli qu'un rôle secondaire; cela provient sans doute de ce que les Augustins n'ont pas su mettre leur ordre en relief, en lui imprimant un caractère particulier ou une destination spéciale; voici leur origine. Pendant les XIe et XIIe siècles, plusieurs associations d'ermites, vivant pour la plupart sans règle fixe, s'étaient formées notamment en Italie. Les plus remarquables de ces associations étaient celles des *Jean-Bonites*, *des Brittiniens*, *des ermites de Toscane*, *des Frères du Sac ou de la pénitence de Jésus-*

(1) Hist. des Ordres rel., t. 2, p. 144.

Christ (1) et des *Guillelmites*. Le pape Innocent IV donna à ces associations, pour les tirer de l'arbitraire, la règle de Saint-Augustin (elle résulte de deux de ses discours, intitulés, *de Moribus clericorum* et de son épître 109, adressée aux religieuses d'Hippone). Alexandre VI, ayant trouvé du désordre dans la multiplication de tant d'ordres, confondit ces différentes associations en une seule, et de cette façon naquit l'ordre des Ermites de Saint-Augustin. Il avait quatre provinces, la France, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie; le nom d'Ermites leur fut conservé à cause de leur premier genre de vie, mais alors ces religieux se rassemblèrent dans des couvents et vécurent comme les autres moines.

Satisfaits de cette union, les Papes accordèrent bientôt aux Augustins des priviléges importants. Ils eurent un général (le premier fut Lanfranc Septala) et un cardinal protecteur, chargé de soutenir les intérêts de l'ordre auprès du Pape. L'office de sacristain de la chapelle du souverain Pontife fut annexé à leur institut; il ne peut être conféré qu'à un ermite de Saint-Augustin, grâce d'autant plus importante, que le titulaire de cet office est le curé de Sa Sainteté.

En 1567, le pape Pie V mit cet institut au nombre des quatre ordres Mendiants, ne leur donnant le rang qu'après les Carmes, et à plus forte raison, après les Dominicains et les Franciscains qui ont la préséance au-dessus des autres.

La réforme des *Augustins-Déchaussés*, introduite en 1532, par le P. Thomas de Jésus, est la plus austère de toutes les congrégations de cet ordre. C'est à celle-là qu'appartenait saint Thomas de Villeneuve. (Voy. Henrion, Hélyot et autres.)

L'ordre des Augustins a produit Onuphre Panvini, l'un des plus beaux ornements de l'ordre dans le XVIe siècle, le cardinal Henri Noris, Abraham de Sainte-Claire, Louis Léon, etc., etc., et enfin, le trop fameux religieux apostat et hérésiarque Luther, qui imprima sur cet ordre une sorte de défaveur que n'ont point effacée leurs travaux pendant les XVIIe et XVIIIe siècles. Il n'y a guère maintenant d'Augustins qu'en Portugal, en Sardaigne et dans le Nouveau-Monde. Les religieuses Augustines datent d'une époque plus reculée que les Ermites; elles remontent au IXe siècle.

(1) Il y eut des *Sachets* et des *Sachettes* à Paris, à Poitiers, à Caen, etc. Saint Louis les appela, à la recommandation de la reine Blanche.

ESPRIT

DE

SAINT IGNACE DE LOYOLA,

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

NOTICE.

—

1556.

Ignace de Loyola, né au château de ce nom en Biscaye, l'an 1491, reçut le jour de parents nobles et vertueux. D. Bertram, son père, était Seigneur d'Oggnez et de Loyola; sa mère, d'une origine non moins illustre, s'appelait Marine Saëz de Balde. Ignace était doué des plus heureuses qualités; mais, élevé à la cour de Ferdinand V, auquel il était attaché en qualité de page, et dépourvu du frein nécessaire à son âge, il devint le jouet des passions. L'amour de la gloire et l'exemple de ses frères l'appela à l'armée; il se distingua au siége de Najare et reçut un coup de feu à la jambe, à Pampelune,

en combattant sur la brèche avec bravoure. Dieu se servit de sa convalescence pour le retirer de ses égarements et se l'attacher pour toujours. *La vie des saints* et celle de Jésus-Christ préparèrent l'œuvre de sa conversion. A cette lecture son imagination lui peignit vivement ses désordres passés, lui ouvrit le champ de la pénitence, et lui suggéra la pensée de quitter le monde pour se constituer le chevalier de Jésus-Christ et de la sainte Vierge, comme on parlait à cette époque. Après s'être consacré à Dieu, dans l'abbaye du Mont-Serrat, où, le lendemain d'une *veillée d'armes*, il suspendit son épée à un pilier pour marque de son renoncement à la milice séculière, il s'enrôla dans la milice de Jésus-Christ. La grotte de Manrèze devint sa retraite : là il jeûna, pria, se donna la discipline, interrogea le ciel, écouta sa réponse et s'élança comme un géant de sainteté pour s'ouvrir cette carrière prodigieuse qui a rendu si fameux son nom et celui de sa compagnie. Aussi, disait-il dans une occasion à l'empereur Ferdinand : « Je considère tous les autres ordres en l'armée de » l'Eglise militante comme des escadrons de gens d'armes qui » demeurent dans le poste qui leur est assigné, qui gardent » leur rang et font face aux ennemis en tenant toujours le » même ordre et la même manière de combattre. Mais pour » nous, nous sommes des chevau-légers qui doivent être » toujours prêts dans le temps d'alarme et de surprise, qui » attaquent ou soutiennent selon les différentes conjonctures, » qui vont partout et escarmouchent de tout côté. »

Ignace avait trente-trois ans lorsqu'il se rendit à Paris pour terminer ses études et passer maître ès arts. C'est là qu'il connut Xavier, Lefèvre, Lainez, Saimeron, Bobadilla et Rodriguez, dont les noms sont devenus ceux d'autant de héros. Le jour de l'Assomption de l'an 1534, dans la chapelle souterraine

de Montmartre, où l'on croit que fut décapité saint Denys l'apôtre de la France, après la communion, ces sept illustres colonnes de la compagnie de Jésus firent leurs vœux de renoncer à tout et de travailler à la conversion des infidèles. Ainsi, c'est à Paris que prit naissance proprement dit cet ordre dont on était bien loin, sans doute, de prévoir la splendeur et l'influence, comme aussi les persécutions que l'avenir lui préparait.

Paul III confirma l'institut, en 1540, sous le titre de *Clercs de la Compagnie de Jésus*, et leur ayant affecté la magnifique église de Jésus à Rome (*Il Gesù*), ils en reçurent le nom de Jésuites.

C'est à Manrèze qu'Ignace composa *ses Exercices spirituels*. Avant sa mort, il vit la compagnie répandue en Italie, en Espagne, en Portugal, en Allemagne, dans les Pays-Bas, dans le Japon, la Chine et l'Amérique. Ce ne fut qu'en 1550 que la Compagnie de Jésus pénétra en France. Telle est la genèse de cet ordre. Bientôt Ignace, le glorieux soldat de Jésus-Christ, le capitaine de cette nouvelle milice, alla recevoir des mains de Dieu les lauriers de l'immortalité ; c'était en 1556, le 31 juillet, à la 65e année de son âge. Son corps repose à Rome sous l'autel d'une chapelle de la superbe église de la Maison-Professe, que la foule des savants et des artistes ne se lassent point d'admirer (1).

(1) Rome possède peu de chapelles qui puissent être comparées à celle de Saint-Ignace par sa magnificence et sa somptuosité ; elle est décorée de quatre colonnes à ornements en bronze incrustées de lapis-lazuli, et dont les bases et les chapiteaux sont aussi en bronze doré. Les piédestaux des colonnes, l'entablement et le fronton, sont de vert antique. Sur le milieu du fronton se détache un beau groupe en marbre qui représente la Sainte Trinité, sculpté par *Bernardin Ludovisi*, à l'exception de la figure de Notre-Seigneur qui est de *Laurent Ottone*. Le globe, qui est soutenu par deux anges, est formé du morceau de lapis-lazuli le plus gros et le plus beau qu'on connaisse. Derrière le

Outre *les Exercices* de saint Ignace, nous avons quelques lettres, quelques *maximes* et *sentences*, et enfin ses *Constitutions* qui ne peuvent faire partie de ce travail. Partout le style est nerveux, vif, pressant et imagé. On devine qu'il devait avoir une imagination forte et riche.

tableau de l'autel, ouvrage du *P. Pozzi*, jésuite, est la statue en argent de saint Ignace. On conserve aussi le corps du Saint dans une vasque très-riche en bronze doré, ornée d'une quantite de pierres précieuses et de bas-reliefs qui sont exécutés, partie en marbre, partie en bronze doré. Les deux côtés de l'autel présentent aux connaisseurs deux groupes en marbre, dont l'un représentant la Foi chrétienne adorée par les nations les plus barbares, est l'ouvrage de *Jean Teodame;* l'autre, représentant la Religion, qui, armée de la croix, terrasse et foudroie l'hérésie, est de *Legros*. Le peintre *Baciccio* est l'auteur des belles fresques qui décorent la voûte de cette chapelle.

ESPRIT

DE

SAINT IGNACE DE LOYOLA,

TIRÉ DE SES LETTRES, DE SES EXERCICES, ET DE SES AUTRES ÉCRITS.

LETTRE SUR LA VERTU D'OBÉISSANCE.

Ignace de Loyola aux frères de la Compagnie de Jésus qui sont en Portugal.
La grâce et l'amour éternel de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Je ressens, mes très-chers Frères en Jésus-Christ, une grande joie en l'âme lorsque j'apprends avec quel soin vous travaillez à la perfection, et avec combien d'ardeur vous vous appliquez à procurer la gloire de Dieu par la miséricorde de celui qui, vous ayant appelés à cet institut, vous y retient par sa bonté, pour vous conduire à cette bienheureuse fin à laquelle ceux qu'il a élus ont le bonheur d'arriver.

» Et quoique, à la vérité, je désire que vous soyez fidèles à la pratique de toutes les vertus, je souhaite néanmoins sur toutes choses, comme je vous l'ai fait connaître autrefois par paroles, que vous soyez parfaits dans la vertu d'obéissance, non-seulement à cause des grands avantages qui accompagnent cette vertu, ce qu'on peut justifier évidemment par un grand nombre de passages tant du nouveau que de l'ancien Testament : mais aussi parce que, selon les sentiments de saint Grégoire le Grand, l'obéissance est la vertu qui produit et qui conserve toutes les autres dans l'âme : *Obedientia*

sola virtus est quæ virtutes cæteras menti inserit, insertasque custodit (Lib. 1, Mor. c. 12). Tandis que celle-là sera florissante, les autres le seront aussi, et elles produiront des fruits tels que je vous les souhaite ; et que celui-là le demande de vous, qui s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix, a racheté par son obéissance ceux qui s'étaient perdus par le mépris qu'ils avaient fait de cette grande vertu.

» Que tous ceux qui prétendent servir Dieu dans cette Compagnie, se signalent donc par la perfection de leur obéissance et par un renoncement général à leur propre volonté et à leur jugement. Je veux que les véritables enfants de cette société se distinguent des autres par cette marque ; surtout qu'ils ne jettent jamais les yeux sur ceux auxquels ils obéissent, mais sur Notre-Seigneur Jésus-Christ pour l'amour duquel ils obéissent. Car il ne faut pas obéir au supérieur parce qu'il a beaucoup de prudence, de sagesse et de sainteté, mais parce qu'il tient la place de Jésus-Christ qui dit : *Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise* (Luc 10). Comme aussi si le supérieur était privé de ces qualités, il ne faudrait pas pour cela relâcher de l'obéissance, d'autant qu'il représente celui dont la sagesse ne peut se tromper et que Dieu même supplée à tout ce qui pourrait manquer de sainteté et des autres vertus nécessaires à celui qui a l'honneur d'être son lieutenant et son ministre. Car le Fils de Dieu ayant dit en termes formels, *que les docteurs de la loi et les pharisiens étaient assis sur la chaire de Moïse*, ajoute : *Gardez exactement et observez ce qu'ils vous ordonnent, mais donnez-vous bien de garde de les imiter dans leurs actions* (Matth. 23-2).

» C'est pourquoi je désire que vous ayez un soin et une application particulière de reconnaître Notre-Seigneur Jésus-Christ en tous vos supérieurs, et que vous rendiez à la majesté souveraine de Dieu, en leur personne, le respect et l'obéissance que vous lui devez ; et cela vous surprendra bien moins si vous faites réflexion que l'apôtre saint Paul nous recommande

d'obéir aux puissances séculières et aux idolâtres comme à Jésus-Christ duquel toute puissance bien réglée prend son origine : *Obéissez à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, avec respect, dans la simplicité de votre cœur, comme à Jésus-Christ même ; ne les servez pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes, mais faites de bon cœur la volonté de Dieu comme étant serviteurs de Jésus-Christ, et servez-les avec affection, regardant en eux le Seigneur et non les hommes* (Ephes. 6). Et par là vous pouvez juger vous-mêmes de quelle manière un religieux doit considérer son supérieur, à la conduite duquel il s'est abandonné; s'il doit le regarder simplement comme un homme ou s'il ne doit pas le respecter et le considérer comme le lieutenant et le vicaire de Jésus-Christ.

» Je souhaite aussi de tout mon cœur que vous sachiez et que vous soyez pleinement convaincus que cette première sorte d'obéissance qui fait qu'on se contente d'exécuter la chose que le supérieur commande, est très-imparfaite et fort défectueuse, et qu'elle ne mérite pas de porter le nom de vertu, si elle en demeure là et si elle ne monte jusqu'au second degré qui fait une même chose de notre volonté, et de celle du supérieur et les unit toutes deux tellement ensemble, que l'une et l'autre veulent la même chose ou ne la veulent pas. C'est pour cela qu'on lit dans l'Ecriture, que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice : *Melior est obedientia quam victima* (1 Rois 15). Parce que, comme dit saint Grégoire le Grand, au livre premier de ses morales (chap. 12), par le sacrifice, on offre à Dieu une chair étrangère, et par l'obéissance, on lui immole sa propre volonté ; et parce que cette faculté de notre âme est très-excellente, de là vient que l'offrande que nous en faisons à Dieu par l'obéissance mérite d'être fort estimée.

» De là vous pouvez juger dans quelle erreur et dans quel aveuglement sont ceux qui se persuadent faussement qu'on peut, non-seulement dans les choses qui regardent la chair

et le sang se dispenser de l'obéissance qu'on doit aux supérieurs, mais encore dans les choses saintes, telles que sont les jeûnes et les autres actions de cette nature. Qu'ils écoutent ce que Cassien remarque fort sagement dans la conférence de l'abbé Daniel. « C'est, dit-il, une égale désobéis-
» sance de violer les commandements de son supérieur, ou
» pour un trop grand désir du travail ou pour l'amour de
» l'oisiveté; et il est également dangereux de blesser la règle
» du monastère, ou pour trop veiller ou pour trop dormir;
» ce n'est pas un moindre mal de désobéir à son abbé en li-
» sant quand il faut se reposer, qu'en dormant lorsqu'il faut
» lire. »

» L'action de Marthe fut sainte, la contemplation de Madelaine le fut aussi, la pénitence et les larmes dont elle arrosa les pieds de Jésus-Christ le furent de même; mais il a fallu que toutes ces choses se soient passées en Béthanie, c'est-à-dire dans la maison d'obéissance; pour nous faire entendre, dit saint Bernard, que les actions les plus saintes, comme sont le repos de la contemplation, les larmes d'une âme pénitente, etc., ne peuvent être agréables à Jésus-Christ si elles se passent hors de Béthanie, c'est-à-dire hors de la maison d'obéissance. C'est pour cela que je vous avertis, mes très-chers Frères, de renoncer, autant qu'il vous sera possible, à votre propre volonté; abandonnez et consacrez la liberté que Dieu vous a donnée, entre les mains de vos supérieurs, et ne croyez pas que votre liberté diminue lorsque par votre obéissance vous soumettez cette même liberté à celui qui vous l'a donnée; car, bien loin de la perdre et de l'anéantir par cette conduite, vous l'augmenterez et lui donnerez toute la perfection dont elle est capable, parce qu'alors vous aurez pour règle de vos actions la volonté de Dieu qui vous est manifestée par celui qui vous commande en son nom.

» Il faut donc prendre garde sur toutes choses que, devant considérer la volonté de votre supérieur comme celle de

Dieu même, vous ne devez jamais attirer sa volonté à vos desseins en le portant à faire ce qui vous plaît; car ce serait renverser l'ordre de la sagesse de Dieu, si, au lieu de conformer votre volonté à la sienne, vous prétendiez régler la volonté de Dieu par la vôtre. En effet, ceux-là se trompent grossièrement, lesquels, aveuglés par leur amour-propre, croient être obéissants, lorsqu'ils ont porté par leurs artifices le supérieur à faire ce qu'ils désirent.

» Ecoutez ce que dit là-dessus saint Bernard qui était très-expérimenté en cette matière : « Si quelqu'un, dit-il, ouvertement ou secrètement fait en sorte que son père spirituel » lui commande ce qu'il désire, il se trompe lui-même, il se » flatte sans sujet, s'il croit pratiquer en cela la vertu d'o- » béissance. Car ce n'est pas lui qui obéit à son supérieur, » mais c'est son supérieur qui lui obéit. »

» Cela supposé, il faut que celui qui prétend acquérir cette vertu monte à ce second degré d'obéissance, et qu'il ne se contente pas de faire simplement ce qu'on lui commande, mais il faut qu'il règle sa volonté sur celle de son supérieur et qu'il se dépouille entièrement de la sienne pour suivre en toutes choses celle de Dieu qui lui sera manifestée par son supérieur.

» Il faut que celui qui veut entièrement se sacrifier à Dieu et sans réserve, après qu'il lui a offert sa volonté, lui offre encore son entendement, et c'est le troisième et le plus haut degré de la vertu d'obéissance, qui consiste non-seulement à vouloir ce que le supérieur veut, mais encore à avoir les mêmes sentiments et à soumettre son jugement à ses décisions autant qu'une volonté soumise peut fléchir l'entendement; car, quoique cette puissance de l'âme ne soit pas aussi libre que la volonté et qu'elle soit déterminée naturellement à embrasser tout ce qui porte l'image et la ressemblance de la vérité, il y a néanmoins certaines occasions dans lesquelles la vérité n'étant pas assez claire pour forcer l'entendement à la recevoir, il peut s'attacher plutôt à un parti qu'à l'autre,

selon que la volonté le déterminera ; et c'est en cette conjoncture que celui qui fait profession de l'obéissance doit suivre le sentiment de son supérieur et être de son avis. Car comme l'obéissance est une espèce d'holocauste par lequel un religieux s'immole sans réserve à son Créateur par les mains de ses ministres, et comme cette vertu est aussi un renoncement général et entier par lequel un religieux abandonne volontairement sa liberté pour la consacrer à la providence de Dieu sous la conduite et par les ordres de son supérieur, il faut avouer que l'obéissance ne se contente pas de la simple exécution de la chose que le supérieur commande et de la volonté qui l'exécute avec joie, mais qu'elle exige encore la soumission de l'entendement, qui fait que l'inférieur est persuadé intérieurement que tout ce que le supérieur ordonne et approuve, est bon et juste, autant, comme je l'ai déjà dit, que sa volonté pourra soumettre l'entendement.

» Plût à Dieu que cette obéissance de l'entendement fût aussi parfaitement connue et aussi fidèlement pratiquée qu'elle est agréable à Dieu et nécessaire à tous ceux qui vivent en religion ; car, comme dans le globe céleste il est d'une nécessité absolue, afin que l'un entraîne l'autre, que l'inférieur soit placé sous le supérieur, avec une certaine proportion et un certain ordre, il faut de même parmi les hommes que lorsque l'un est gouverné par l'autorité de l'autre, ce qui se fait par l'obéissance, il faut, dis-je, nécessairement que celui qui dépend de la volonté de l'autre soit soumis à sa direction et reçoive ses impressions. Or, il est impossible que cette manière d'obéir avec perfection subsiste, si le sentiment et la volonté des inférieurs sont différents de ceux des supérieurs.

» Que si après cela nous venons à faire réflexion sur la fin et la cause de l'obéissance, nous verrons que notre entendement se peut aussi bien tromper que notre volonté dans le choix des choses qui nous sont convenables. Or, comme pour empêcher que notre volonté ne tombe dans quelque dérégle-

ment, il est nécessaire qu'elle soit unie à celle du supérieur, de même, de peur que notre entendement ne se trompe, nous le devons conformer à celui de notre supérieur. *Ne vous appuyez point sur votre prudence*, dit la sainte Ecriture; et c'est un sentiment commun parmi les Sages, qu'il faut nous défier de nos propres lumières et de notre prudence, même dans les choses du monde et surtout dans nos propres affaires dans lesquelles difficilement pouvons-nous porter un jugement équitable, à cause du déréglement de nos passions. S'il est donc vrai que dans nos propres affaires nous devons soumettre nos jugements à celui d'un autre, quoiqu'il ne soit pas notre supérieur, à plus forte raison devons-nous préférer le jugement de celui à la conduite duquel nous nous sommes entièrement abandonnés, le regardant comme le lieutenant de Dieu, l'interprète de sa volonté; et cette précaution est d'autant plus nécessaire à l'égard des personnes spirituelles et des affaires du salut, que le danger est plus grand.

» Que si cette obéissance de l'entendement vient à nous manquer, il est impossible que la soumission de notre volonté en exécutant les choses qui lui sont prescrites, ne soit extrêmement défectueuse, car la nature a disposé les puissances de notre âme de telle manière que celles que nous appelons affectives suivent naturellement celles que nous appelons appréhensives. De là vient que dans les choses que l'entendement désapprouve, la volonté ne saurait obéir longtemps sans se faire une violence extrême... La force qui est nécessaire pour entreprendre des choses difficiles nous abandonne; la vigueur, le mérite et tout ce que l'obéissance a de plus excellent nous manquent, et la douleur et le chagrin, la lenteur, la lassitude, les murmures, les excuses, et une foule de grands et grossiers défauts qui ruinent entièrement le prix et la valeur de l'obéissance, succèdent à leur place. C'est pourquoi saint Bernard, parlant de ceux qui supportent avec peine qu'on leur commande des choses qui ne leur sont pas agréables, dit : Si vous ne faites pas avec plaisir ce qui vous

est commandé, si vous jugez et condamnez témérairement votre supérieur, si vous murmurez intérieurement contre lui, quoique vous exécutiez au dehors ce qu'il vous commande, on ne peut pas dire que vous pratiquez véritablement la patience, mais vous vous en servez comme d'un voile pour couvrir votre malice. Que si vous cherchez la paix et la tranquillité de l'esprit, il est certain que celui-là n'en jouira jamais qui portera au dedans de lui-même le sujet de son trouble, c'est-à-dire l'opposition de son propre jugement à la loi de l'obéissance.

» Tout ce que nous venons de dire jusqu'ici fait assez voir combien l'obéissance de l'entendement est nécessaire.

» Il est également facile de prouver combien cette vertu est parfaite et combien elle est agréable à Dieu. Premièrement, parce que c'est par elle qu'on lui consacre la partie de l'homme la plus excellente, et celle qui lui est la plus chère. En second lieu, parce que celui qui obéit de la manière que nous venons de dire, devient un holocauste vivant et très-agréable à Dieu, ne se réservant rien et lui donnant tout ce qu'il lui peut donner. Enfin, parce que c'est elle qui fait entreprendre à l'homme un combat fort difficile, dans lequel celui qui obéit se surmonte lui-même et renonce à cette inclination naturelle que nous avons de suivre et d'adhérer à nos sentiments. D'où vient que quoiqu'il semble que ce soit le propre de l'obéissance de perfectionner la volonté, puisque c'est elle qui la rend dépendante et soumise au moindre signe de son supérieur, néanmoins cette obéissance se doit encore étendre sur l'entendement, comme nous l'avons dit, pour la faire entrer parfaitement dans tous les sentiments de celui duquel nous dépendons. Et de cette manière il arrive qu'en joignant les forces de la volonté avec celles de l'entendement, nous exécutons avec beaucoup de promptitude ce que nos supérieurs nous commandent.

» Or, voici les moyens que je vous propose pour acquérir cette obéissance de l'entendement.

» Le premier consiste à ne regarder jamais le supérieur comme une personne sujette à beaucoup de défauts et de faiblesses ordinaires aux hommes, mais à considérer uniquement en lui Jésus-Christ qui est la souveraine sagesse, la bonté consommée et la charité infinie qui ne peut être trompée et ne veut pas lui-même nous tromper. — Par conséquent vous devez recevoir leur commandement et écouter leur voix comme celle de Dieu même.

» Le second moyen que je vous propose consiste en l'obligation que vous avez de défendre et de justifier avec zèle tout ce que le supérieur commande, et de ne le condamner ni de le contredire en aucune manière.

» Le troisième moyen que je vous propose pour acquérir cette soumission d'esprit qui est le plus facile et le plus sûr, et qui a été mis en pratique par les saints Pères, consiste en ce que vous soyez bien persuadé que ce que le supérieur vous ordonne n'est autre chose que le commandement et la volonté de Dieu. Car, comme nous sommes portés à croire avec une grande soumission d'esprit les vérités que la foi nous propose, de même dans les choses que le supérieur commande, nous devons nous soumettre à l'aveugle et obéir fort exactement et sans aucune sorte d'examen. C'est ainsi, comme il y a grande apparence, qu'obéit Abraham lorsque Dieu lui commanda d'immoler son unique fils Isaac. C'est de cette manière qu'ont pratiqué l'obéissance plusieurs saints Pères du nouveau Testament dont Cassien fait mention, et entre autres l'abbé Jean qui n'examinait jamais si les choses qu'on lui commandait étaient utiles, comme lorsque avec un travail infatigable il arrosa durant un an un arbre qui était sec. Et on a vu souvent que Dieu a fait connaître par de grands miracles que cette obéissance lui était fort agréable. » (Il cite saint Maur qui, étant entré dans un lac par un ordre du supérieur, marcha sur l'eau, et un autre qui ayant reçu l'ordre d'amener une lionne au supérieur, le fit sans aucune difficulté). »

Il ajoute ensuite que cette subordination doit être observée non-seulement par les particuliers à l'égard de leurs supérieurs immédiats, mais aussi par les recteurs et supérieurs, &c., envers les provinciaux, et de ceux-ci envers les généraux. Sans cela, dit-il, point de société, point de bon gouvernement. C'est ainsi que la Providence divine a tout établi parmi les hiérarchies des anges, parmi les corps célestes, etc. (1), et il ajoute :

« C'est pourquoi, pour finir cette lettre par où je l'ai commencée, je vous en conjure par Notre-Seigneur Jésus-Christ qui ne s'est pas contenté d'enseigner la vertu d'obéissance par ses paroles, mais qui a bien voulu nous donner l'exemple en se rendant obéissant jusqu'à la mort, appliquez-vous de tout votre cœur à cette vertu ; et, animés du désir de remporter une glorieuse victoire en vous surmontant vous-mêmes, assujettissez à votre supérieur la partie de l'âme la plus excellente et la plus difficile à vaincre, c'est-à-dire, votre entendement et votre volonté, afin que la connaissance et l'amour sincère de Jésus-Christ attirant parfaitement en soi vos cœurs, il les gouverne et les conduise durant le cours de cette vie, et que vous puissiez arriver avec beaucoup d'autres que vous aurez attirés par vos soins et vos exemples, à la dernière et très-heureuse fin, qui est la béatitude éternelle. Je me recommande fort à vos prières.

» A Rome, le 26 mai 1553.

» IGNACE. »

(1) Après la lecture de cette lettre on reconnaît la vérité de ce qu'a dit le cardinal de Richelieu (qui devait s'y entendre quelque peu), qu'avec des principes si sûrs (que ceux des constitutions), avec des vues si bien dirigées, on gouvernerait un empire égal au monde.

Lettre de saint Ignace, à Isabelle Rozel.

Elle avait formé le dessein de se retirer du monde et de vivre selon les conseils évangéliques, sous l'obéissance de la Compagnie de Jésus. (Il lui donne congé.)

« Vénérable dame, ma mère et ma sœur en Jésus-Christ,

» A la vérité, je voudrais bien, pour la plus grande gloire de Dieu, contenter vos bons désirs et procurer votre avantage spirituel, en vous tenant sous mon obéissance, comme vous y avez été quelque temps : mais les indispositions continuelles auxquelles je suis sujet, et toutes mes occupations qui regardent le service de Notre-Seigneur, ou de son vicaire en terre, ne me le permettent plus. D'ailleurs, étant persuadé, selon la lumière de ma conscience, que cette petite compagnie ne doit point se charger, en particulier, de la conduite d'aucunes femmes qui nous soient engagées par des vœux d'obéissance, comme je l'ai déclaré amplement à notre Saint Père le Pape, il m'a semblé que, pour la plus grande gloire de Dieu, je ne devais plus vous regarder pour ma fille spirituelle, mais seulement comme ma bonne mère, ainsi que vous l'avez été plusieurs années à la plus grande gloire de Dieu. Tellement que, pour le plus grand service et le plus grand honneur de la bonté éternelle, je vous remets, autant que je le puis, entre les mains du souverain Pontife, afin que prenant son jugement et sa volonté pour règle, vous trouviez du repos et de la consolation à la plus grande gloire de la majesté divine.

» A Rome, le 1er octobre 1549.

« Signé, IGNACE. »

Voilà l'esprit de saint Ignace, dit le père Bouhours ; voilà les paroles qu'il avait sans cesse à la bouche : *A la plus grande gloire de Dieu.*

Au duc de Gandi.

(Il lui avait écrit pour l'entretenir de sa résolution d'embrasser l'état religieux s'il vivait plus que sa femme, et de choisir sa compagnie.)

« Très-illustre Seigneur,

» La résolution que vous avez prise, et que la bonté divine vous a inspirée, me donne beaucoup de joie. Que les anges et toutes les âmes bienheureuses en rendent à Dieu d'éternelles actions de grâces dans le ciel : car nous ne pouvons bien reconnaître sur la terre l'insigne faveur qu'il fait à sa petite compagnie, en vous y appelant.

» J'espère que la divine Providence tirera de votre entrée des avantages considérables, et pour votre avancement spirituel et pour celui d'une infinité d'autres personnes qui profiteront de cet exemple. Pour nous qui sommes déjà dans la Compagnie *de Jésus*, excités par votre ferveur, nous commencerons tout de nouveau à servir le bon père de famille qui nous donne un tel frère, et qui a choisi un tel ouvrier pour cette nouvelle vigne, dont il a voulu que j'eusse le soin, tout indigne que j'en suis.

» C'est pourquoi je vous reçois dès maintenant, au nom du Seigneur, pour notre frère, et en cette qualité vous me serez toujours très-cher, comme le doit être celui qui entre dans la maison de Dieu avec autant de générosité que vous faites et pour le servir parfaitement.

» Comme nous pourrons éclaircir les autres choses de jour en jour selon les diverses occurrences, et que je vous écrirai régulièrement, je ne vous dirai rien davantage. J'attends votre réponse au plus tôt, et je supplie la souveraine bonté qu'il lui plaise de répandre sur vous, de plus en plus, ses divines miséricordes.

» IGNACE. »

Lettre par laquelle il refuse le généralat, et qu'il adressa à l'assemblée au lieu de s'y rendre.

« A mes très-chers Frères en Notre-Seigneur, les Frères de la Compagnie de Jésus.

» Après diverses réflexions que j'ai faites à loisir, sans qu'aucune passion m'ait obligé de les faire, je vous dirai sincèrement devant mon Créateur et mon Dieu, qui doit me juger pour une éternité, ce que je crois devoir être à la plus grande gloire de la Majesté divine.

» En considérant mes péchés, mes défauts, toutes mes infirmités et corporelles et spirituelles, j'ai pensé plusieurs fois que j'étais bien éloigné d'avoir les qualités qui sont nécessaires pour soutenir le fardeau que vous m'avez mis sur les épaules. Je désire donc, au nom de Notre-Seigneur, qu'on cherche et qu'on élise quelqu'un qui s'acquitte mieux, ou plutôt qui ne s'acquitte pas si mal que moi de cette charge : mais quand un autre ne devrait pas mieux faire que moi, je souhaite que l'on remplisse ma place.

» Ayant considéré cela mûrement, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je me dépose et renonce simplement et absolument au généralat. Je conjure, en Notre-Seigneur et de toute mon âme, les profès et tous ceux avec qui il leur plaira délibérer là-dessus; je les conjure, dis-je, tous de recevoir ma démission, que je fais devant Dieu pour de si justes raisons. Mais s'il y avait quelque diversité d'avis parmi eux, je les supplie, par l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de recommander bien la chose à Dieu, afin que l'on fasse en tout sa très-sainte volonté, à sa plus grande gloire et au plus grand bien des âmes et de la compagnie.

Signé, IGNACE. »

Quelle humilité! quelle abnégation! quel oubli de soi-même, quand on est le propre fondateur de cette compa-

gnie! Aussi cette lettre remplit-elle l'assemblée des plus vifs sentiments d'admiration.

Sur la manière de servir Dieu.

Après avoir prouvé que la fin de l'homme est de servir Dieu; que, soit que le monde crie, soit que la chair se révolte, il faut le servir, parce que c'est la fin essentielle, unique, dernière, la plus grande de toutes pour lui; après avoir dit que toute langue dans le ciel, sur la terre et dans les enfers proclame ce devoir, il ajoute ces belles paroles :

« Et il faut le servir de la manière dont il le veut..... En doutez-vous ?... Certes, le paysan lui-même ne souffre pas que le serviteur qu'il a loué, travaille pour lui d'une autre manière que celle qu'il lui a prescrite; pourquoi donc n'y aurait-il que Dieu qui le souffrît ? Aucun homme ne paie le service qu'on lui rend d'une autre manière qu'il ne l'avait commandé; pourquoi Dieu récompenserait-il donc de semblables services ? Les bienfaits eux-mêmes sont méconnus et perdent leur prix, s'ils nous sont accordés d'une autre manière que nous le désirons; que sera-ce des services qui sont dus ? Les œuvres les plus saintes, si elles ne sont pas faites suivant le bon plaisir de Dieu, ne sont d'aucun mérite. *Mon affection n'est point en vous*, disait autrefois aux Israélites le Seigneur des armées; et pourquoi ? parce que *votre volonté se trouve dans vos jeûnes*. En effet, ils ne les faisaient pas de la manière que le ciel le voulait, aussi étaient-ils en abomination devant Dieu.

» De tout ceci, et à n'invoquer que la seule autorité de la raison, il s'ensuit évidemment que nous devons servir Dieu non pas de la manière qui nous convient, mais de la manière qui lui plaît. Que cette vérité fondamentale soit bien remarquée, qu'elle soit profondément gravée en votre âme et écrite en lettres d'or. Si cet être infiniment sage veut que vous le serviez dans le mépris et la pauvreté, dans les ma-

ladies, les chagrins et les persécutions, vous lui opposez donc une résistance impie, en choisissant obstinément de ne lui rendre le service qui lui est dû que dans les honneurs, les aises, la santé et le bonheur; donc il faut que vous soyez *indifférent à toute manière*, dont le souverain créateur de toutes choses a résolu d'être servi par vous; indifférent à tout état de vie auquel vous seriez appelé ou dans l'état que vous auriez déjà choisi, à tout degré de perfection dans lequel il a résolu que vous le serviez; et cette indifférence, réduite en pratique, est le principal fruit que nous devons recueillir (de cette connaissance de notre devoir), même au prix de tous nos efforts.

» Or, nous nous y établirons solidement en pénétrant : 1° Notre intelligence de la connaissance vive et claire de cette vérité : *j'ai été créé de Dieu et pour Dieu ;* 2° votre volonté de cette résolution très-ferme et très-efficace de vouloir, *en général*, *servir Dieu* désormais, *de la manière qu'il lui plaira* et qu'il daignera nous faire connaître par les voies qu'il se choisit.

Horreur que doit inspirer le péché.

Après en avoir tracé les caractères, signalé la malice et les châtiments dont Dieu l'a puni, saint Ignace s'écrie : ...

« Assurément, mes crimes multipliés et montés à leur comble, attestent que je suis plus dégradé que le démon. O mon Dieu, qui sondez les reins et les cœurs, aux yeux de qui rien n'est caché ! ah ! comme Antiochus, je me *rappelle* avec un triste gémissement *les maux que j'ai faits dans le cours de ma vie !* Hélas ! les trois puissances de mon âme, qui auraient dû réfléchir, comme un miroir fidèle, votre divine présence; qui auraient dû être le tabernacle d'or de la divinité, la demeure éternelle de la Trinité adorable, ont été le réceptacle de tous les maux, le repaire de toutes les turpitudes, *l'abomination de la désolation établie dans le lieu saint.*

» Mon imagination était remplie des plus vives images ; mon esprit s'abandonnait honteusement aux pensées les plus vicieuses ; ma volonté se rendait coupable de péchés sans nombre. Les cinq sens de mon corps se plongeaient dans la fange ; ils étaient les instruments de toute sorte d'iniquités et des portes ouvertes à tous les vices. Toute la suite de mes années n'est qu'un enchaînement d'erreurs et d'essais de pénitence. L'ensemble de mes actions journalières fourmille de défauts et de divers manquements. Hélas ! tout jeune encore, j'étais déjà un grand pécheur. Devenu plus grand, ma malice s'est accrue avec mes forces. Ma jeunesse, ô souvenir honteux ! était souvent esclave de passions déshonorantes ; des mouvements dépravés m'assiégent dans la maturité de l'âge ; peut-être ma vieillesse subira-t-elle la domination invétérée de ma nature corrompue. En un mot, toute ma vie n'est qu'un péché continuel. *Oh ! qui donnera donc à mes yeux une source de larmes pour pleurer la multitude de mes égarements ?* Qui mettra dans mon cœur une vive haine pour en abhorrer la laideur.

» *O mon Dieu ! je suis couvert de confusion et je rougis de lever les yeux devant vous, parce que mes iniquités se sont multipliées au-dessus de ma tête et que mes péchés se sont accumulés jusqu'au ciel* (1 Esdras, 9-6). *La multitude et la laideur de mes crimes me rendent indigne de regarder et de voir la hauteur des cieux. Mes offenses* surpassent le nombre des grains de sable de la mer (Prière de Manassés). Je suis devenu devant vos yeux comme *un fruit avorté que la lèpre du péché a déjà dévoré entièrement* (Nombres, 12-12). »

Qu'il faut fuir l'élévation et les honneurs.

Après avoir parlé de la vie cachée de Jésus-Christ et prouvé la sublimité de ce mystère, voici la vérité qu'il exhorte chacun, et surtout les ministres sacrés, à méditer.

« S'il en est ainsi, notre perfection ne consiste donc pas à

faire de grandes choses; grandes, dis-je, selon l'opinion des hommes, comme de remplir les villes du bruit de nos prédications, d'être, par nos connaissances, la gloire des académies, d'illustrer notre patrie par l'éclat de nos actions, &c., de diriger la conscience des rois, d'être réputés des hommes célèbres; notre perfection, dis-je, ne consiste nullement en cela, mais elle consiste à faire la volonté de Dieu, c'est-à-dire, à vivre avec perfection dans le lieu, la place et l'emploi dans lesquels celui qui gouverne l'univers veut que nous vivions : telle est la grande et importante vérité que la Sagesse incarnée nous a enseignée par son exemple pendant l'espace de trente ans. Mais, direz-vous, pourquoi donc le ciel m'a-t-il donné ces qualités, s'il ne veut pas que je m'en serve? Je réponds : Pourquoi donc le Père céleste a-t-il réuni tant de talents en Jésus-Christ s'il n'a pas voulu qu'il les manifestât durant trente années? Ecoute, homme superbe : Dieu t'a accordé ces dons de la nature pour que tu eusses quelque chose à lui sacrifier, car l'encens offert à sa divinité n'est pas perdu, et celui-là n'enfouit point ses talents dans l'oisiveté, qui, même en ne faisant rien, fait ce que Dieu veut.

» Si donc le souverain Maître veut vous laisser dans la poussière, dans des charges inférieures, dans tout emploi vil, oublié, méprisé, toujours ignoré de tout le monde, oh! je vous en conjure, vivez content de votre sort, rejetez loin de vous ces plaintes : *Je suis inutile, je suis à charge, je ne suis bon à rien, capable de rien.* Ah! celui qui accomplit la volonté du Père éternel en fait assez! Que cette précieuse devise, *Dieu le veut*, soit pour vous comme un bouclier céleste avec lequel vous résisterez à tous les assauts de l'orgueil, de votre volonté et de votre amour-propre, et vous repousserez vivement toutes les plaintes qui vous viendront, surtout à l'égard de votre emploi, de votre situation, de votre place et de votre santé. O paroles d'une expression courte mais pleine de sens : *Dieu le veut!* O paroles puissantes dans celui qui aime Dieu, mais non dans celui qui s'aime lui-même ou qui aime le monde! »

MAXIMES CHOISIES

Pour la conduite des chrétiens en général.

I. — Les vrais chrétiens doivent se soumettre aux décisions de l'Eglise avec une simplicité d'enfant. Il faut se bien persuader pour cela que c'est l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui anime l'Eglise son épouse, et que le même Dieu qui donna autrefois les préceptes aux Israélites, gouverne aujourd'hui la société des fidèles.

Bien loin d'improuver ce qui est en usage dans l'Eglise catholique, on doit avoir toujours des raisons prêtes pour les défendre contre les impies et les libertins.

II. — Quelqu'éclairés qne nous soyons, nous ne devons jamais juger des choses divines par des vues humaines ; mais nous devons toujours soumettre notre jugement aux principes de la foi et à l'autorité de l'Eglise, n'étant pas juste que les choses certaines soient réglées par celles qui sont douteuses ; et étant raisonnable, au contraire, que les choses douteuses se décident par celles qui sont certaines.

III. — Tout ce qui vient des hérétiques doit être suspect, les livres surtout, quelque bons qu'ils soient. Car, quand on lit un livre d'un méchant homme, on s'affectionne insensiblement à l'auteur, jusqu'à croire quelquefois que tout ce qu'il a écrit est raisonnable et orthodoxe.

IV. — S'il n'y avait point d'autre vie que la vie présente ni d'autre gloire que celle du monde, on aurait peut-être raison de ne songer qu'à paraître et à s'élever parmi les hommes ; mais y ayant une éternité comme il y en a une assurément, à quoi pense-t-on de borner ici ses désirs ? et pourquoi préférer ce qui passe comme un songe à ce qui ne finira jamais ?

V. — Puisque nous ne sommes pas sur la terre pour goûter les plaisirs des sens ni pour acquérir des richesses, de la

gloire, des connaissances curieuses, mais que l'homme a été créé pour servir le Seigneur son Dieu, et que toutes les créatures ont été faites pour conduire l'homme à sa fin, nous ne devons rechercher les choses du monde ni en user qu'autant qu'elles nous aident à honorer et à aimer Dieu.

VI. — Les choses qui servent de moyens pour une fin, tirent tout leur prix, non pas de ce qu'elles sont en elles-mêmes, mais de ce qu'elles sont en regard de la fin où elles se rapportent. Il faut donc juger des richesses et de la pauvreté, de la gloire et de l'humiliation, de la santé et de la maladie, non par le bien ou par le mal que nous en recevons dans la vie présente, mais par les avantages qu'elles nous donnent ou par le tort qu'elles nous font pour l'éternité.

VII. — Nous devons encore nous tenir dans une parfaite indifférence à l'égard de toutes ces choses, en sorte que nous ne cherchions pas plutôt la santé que la maladie, que nous ne préférions pas les richesses à la pauvreté, l'honneur au mépris, une vie longue à une vie courte. Si nous avons cependant à nous déterminer d'nn côté plutôt que d'un autre, la raison veut que nous choisissions ce qui nous mène droit à notre fin.

VIII. — L'examen particulier est un des plus sûrs moyens de réformer une âme mondaine. Il consiste à faire la guerre au vice qui nous domine davantage, en l'attaquant seul, en le combattant sans relâche par une attention continuelle sur soi-même pour n'y pas tomber et par un retour douloureux vers Dieu toutes les fois qu'on y tombe.

IX. — Il y a peu de gens qui comprennent bien ce que Dieu ferait d'eux s'ils le laissaient faire. Un tronc d'arbre rude et informe devient une belle statue entre les mains du sculpteur. Plusieurs vivent à peine en chrétiens, qui seraient des saints s'ils ne s'opposaient point aux desseins de Dieu et aux opérations de la grâce.

X. — Il ne faut pas se laisser séduire par un certain zèle qui nous rend inquiets sur les désordres du monde. Nous

devons commencer par nous réformer nous-mêmes, et voir ensuite, pour ce qui regarde les autres, de quoi Dieu nous demandera compte au jour du jugement.

XI. — On n'a pas raison de se plaindre des infidélités du monde ; il n'a fait en nous trompant que ce qu'il a coutume de faire. Ce n'est pas nous avoir trompés proprement que de nous avoir fait connaître combien les espérances y sont mal fondées ; au contraire, ce monde ingrat et qui récompense si mal les services, nous avertit lui-même que nous devons le quitter.

XII. — Il n'y a rien de plus important que le choix d'un état ou d'une forme de vie; et voici les temps qui sont propres pour faire ce choix :

1° Quand Dieu touche tellement le cœur, qu'il ne reste pas le moindre doute que ce ne soit une vocation divine, ainsi qu'il est arrivé à saint Matthieu, à saint Paul et à quelques autres;

2° Quand l'impression de la grâce n'est pas si forte, mais qu'elle l'est néanmoins assez pour donner une espèce d'assurance que c'est le Saint-Esprit qui nous appelle ;

3° Quand l'âme, éclairée des lumières de la foi et exempte des troubles qui peuvent lui faire faire de faux jugements, est en état de résoudre ce qui lui sera le meilleur pour son salut.

XIII. — Celui qui consulte Dieu pour savoir ce que Dieu veut de lui, soit dans le choix d'un état de vie, soit en d'autres choses qui regardent son salut, doit d'abord se mettre devant les yeux la fin pour laquelle il a été créé, et se tenir autant qu'il pourra en une parfaite indifférence à l'égard de la chose dont il délibère, sans pencher ni d'un côté ni de l'autre, dans la disposition néanmoins d'embrasser généreusement ce qu'il connaîtra le plus convenable à la gloire de Dieu et au salut de son âme.

Ensuite, ayant demandé humblement à Dieu sa lumière sur l'affaire dont il s'agit, il doit chercher les raisons qui sont pour et contre, les opposer les unes aux autres, pesant

la force de chacune, les regardant toutes dans la vue de l'éternité et dans le rapport qu'elles ont à la dernière fin de l'homme. Que si après cette discussion il reste quelque doute touchant le parti qu'on a à prendre, il faudra penser devant Dieu ce que l'on conseillerait à un autre en telle rencontre, et ce que l'on voudrait avoir fait soi-même à l'heure de la mort et au jour du jugement.

XIV. — Si nous sommes une fois engagés dans une condition fixe et immuable, telle qu'est la prêtrise, le mariage, il ne faut plus raisonner sur le parti qu'on a pris, quand même notre engagement se serait fait par des motifs fort humains ; mais il faut travailler à acquérir la perfection que demande l'état où nous sommes.

XV. — Pour ne prendre point de mauvais parti en ses propres affaires, il est à propos de les regarder comme si c'étaient les affaires d'autrui, et en juger sans nul intérêt. Mais, après avoir considéré la chose dont il s'agit selon toutes les règles de la prudence, il ne faut rien conclure qu'on ne l'ait examiné devant Dieu selon les principes de la foi, car il arrive souvent qu'avec toutes les vues de la prudence humaine on ne peut discerner les choses que la prière humble et fervente fait connaître, ou que la lumière des vérités éternelles manifeste d'elle-même.

XVI. — Celui qui n'est pas appelé de Dieu à ce sublime et premier degré de la perfection, qui consiste à ne posséder rien en ce monde, doit s'efforcer de parvenir au second, qui consiste à n'être pas esclave de ce qu'on possède. Si nous ne quittons pas nos biens pour l'amour de Dieu, il faut du moins en avoir le cœur détaché et en faire un bon usage.

XVII. — Quand nous sacrifions nos intérêts au service de Dieu, il avance plus nos affaires que nous n'aurions fait nous-mêmes si nous avions préféré nos intérêts à son service.

Pour ne pas condamner plusieurs actions du prochain qui paraissent criminelles, il faut avoir recours à l'intention qui est souvent innocente. Mais quand l'action est si évidemment

mauvaise, qu'on n'y peut donner un bon sens, il faut s'excuser sur la violence de la tentation, et nous dire en même temps à nous-mêmes, que nous en ferions autant si nous étions tentés de la sorte, que nous en ferions peut-être pis dans une tentation plus légère.

Maximes pour la conduite des personnes qui font profession de piété.

I. — Sans une inspiration évidente du Saint-Esprit, on ne doit point prendre des voies écartées pour s'avancer dans la perfection chrétienne. Il faut renoncer tout à fait au monde ou y vivre selon son état. La véritable vertu consiste à remplir les devoirs de l'état où Dieu nous a mis, et nous sommes dans l'erreur si nous ne voulons être saints de la manière dont Dieu veut que nous le soyons.

II. — Quand Dieu nous a marqué une voie, il faut la suivre fidèlement, et se garder bien d'en prendre une autre, sous prétexte qu'elle semble plus droite et plus sûre.

III. — Quand le démon ne peut retirer une âme de l'état qu'elle a embrassé pour servir Dieu, un de ses artifices est de lui mettre devant les yeux un autre état, saint à la vérité, mais éloigné, ou au moins différent du sien, afin que l'amour de la nouveauté la porte au changement, et que, prenant un genre de vie qui lui paraît bon, elle quitte celui où Dieu la veut et qui est le meilleur pour elle.

Il en use de même, à peu près, à l'égard des actions de piété. Afin qu'on abandonne le bien qu'on fait, il excite à des choses plus utiles et plus grandes en apparence; pour y engager, il représente ces choses fort aisées et il en donne des désirs ardents : mais dès qu'il voit qu'on s'y affectionne et qu'on s'y attache tout de bon, il en dégoûte aussitôt par les difficultés qu'il avait cachées auparavant et qu'il fait paraître alors comme insurmontables.

IV. — La raison, qui nous distingue des bêtes, doit servir non-seulement de bride à nos passions, mais aussi de règle à

nos vertus ; en sorte que dans le bien que nous faisons, nous agissions toujours avec mesure, et que notre ferveur ne nous emporte jamais au delà des bornes de notre état.

V. — Les vains honneurs de la terre sont peu de chose pour une âme noble et généreuse. Le seul royaume du ciel est digne d'elle : il nous est permis d'être ambitieux, pourvu que nous portions notre ambition au-dessus des choses humaines et que nous méprisions tout ce qui est périssable.

VI. — Le moindre acte de charité, d'humilité, de patience, est préférable aux plus hautes connaissances acquises ou infuses. Un homme simple, plein de l'amour de Dieu et fort intérieur, vaut incomparablement mieux qu'un homme très-habile, peu fervent et peu dévot.

VII. — Il y a parmi les actes des vertus divers degrés d'excellence : le plus sublime et le plus parfait n'est pas toujours le meilleur pour chaque personne en de certaines circonstances, et si Dieu dans la prière excite une âme à la componction, elle ne doit pas tourner son cœur d'un autre côté, ni se réjouir, par exemple, des perfections infinies de la majesté divine.

VIII. — On n'est pas seulement chrétien par la foi et par la charité, on l'est encore par l'espérance, et on n'a occasion de bien exercer cette vertu, que dans le manquement de toutes choses. Une parfaite confiance tient lieu de tout.

IX. — Il y a de l'illusion à fuir la compagnie des autres, pour éviter l'occasion de se mettre en colère ou de s'impatienter : c'est en résistant, et non pas en fuyant qu'on surmonte ces sortes de vices.

X. — Si c'est pour l'amour de Dieu que nous travaillons, nous sommes bien coupables d'être tièdes et paresseux à son service. Ce n'est pas un grand mal que de se négliger en servant les hommes, mais c'est quelque chose d'horrible que de servir Dieu lâchement.

XI. — C'est en contemplant les souffrances et la mort du Sauveur que l'âme enflammée de son amour prend la réso-

lution de souffrir tout pour lui plaire, et de persister constamment dans la pratique des vertus chrétiennes malgré toutes sortes de traverses.

XII. — Ceux qui font de longues prières doivent être fort sur leur garde pour ne pas abuser du commerce qu'ils ont avec Dieu. Il y a des personnes naturellement opiniâtres, qui, à force de prier sans garder les règles de la discrétion, ni sans avoir bien envie de vaincre leur jugement propre, se dessèchent le cerveau, et s'entêtent si fort de leurs pensées, qu'on ne peut leur rien ôter de l'esprit. Il y en a d'autres qui, persuadés que tout ce qu'elles sentent dans l'oraison vient de Dieu, prennent leurs sentiments pour la règle de leur conduite et ne suivent que les mouvements de la nature en pensant suivre les mouvements de la grâce. Les personnes séduites de la sorte tombent souvent en des erreurs très-grossières, et leurs chutes discréditent l'oraison parmi les gens du monde qui s'en prennent à l'oraison même, et non pas au mauvais usage qu'on fait d'une si sainte pratique.

XIII. — La dévotion ne consiste pas dans les visions, dans les ravissements, dans les goûts spirituels : on ne doit jamais souhaiter ces faveurs, on doit même les fuir et les tenir pour suspectes. Mais quand Dieu les communique, il faut les recevoir avec crainte, et n'en point parler, à moins que l'obéissance ou la charité n'y oblige. Il vaut mieux connaître son néant que d'avoir des révélations et des extases; et c'est moins de ressusciter les morts, que de mortifier les passions.

XIV. — Plus une âme pénitente a de peines intérieures, plus elle doit être exacte et constante dans ses pratiques de pénitence.

XV. — Les macérations de la chair avancent peu une âme dans les voies du ciel, si elle n'étouffe en elle-même les mouvements de l'orgueil et de l'amour-propre.

XVI. — On doit estimer bien davantage l'esprit de mortification que l'esprit d'oraison ; ou, pour mieux dire, ces deux

esprits sont inséparables, et l'un ne peut subsister sans l'autre.

XVII. — La mortification du corps est peu de chose, si la mortification de l'esprit ne l'accompagne. Le principal soin d'une âme véritablement dévote doit être de rechercher la plus grande abnégation de soi-même. La voie la plus courte pour parvenir à la perfection, est de se vaincre en toutes choses, et de se faire une violence continuelle.

XVIII. — La mesure des austérités ne peut pas être égale pour tout le monde, ni même en tout temps pour chaque personne. Si la chair se révolte contre l'esprit dans les tentations extraordinaires, il faut la dompter par des macérations extraordinaires. Mais si elle est en bonne intelligence avec l'esprit, et que nous soyons disposés d'ailleurs à mourir plutôt que d'offenser Dieu, il faut régler nos pénitences en sorte que le corps ne succombe pas.

XIX. — Il est assez difficile de se tenir dans de justes bornes au regard des macérations du corps. La ferveur emporte quelquefois trop loin, quelquefois aussi l'amour-propre séduit tellement, que des austérités légères nous paraissent altérer notre santé et intéresser même notre vie. On ne doit pas en croire la chair dès qu'elle se plaint, et il ne faut pas l'épargner pour tout le bruit qu'elle fait; mais il faut changer de mortification et en faire d'une autre sorte qui ne soient point toutefois moins rigoureuses jusqu'à ce que la raison ou une lumière spéciale de Dieu nous fasse connaître au vrai ce que nos forces peuvent porter.

XX. — Si Dieu vous envoie de grandes croix, c'est signe qu'il veut faire de vous un grand Saint; et si vous voulez acquérir une haute sainteté, priez-le qu'il vous donne beaucoup à souffrir.

XXI. — Les prospérités nous doivent causer plus de frayeur que de joie; et on ne doit jamais tant craindre que lorsque tout va selon nos désirs.

XXII. — Si en méditant on tombe dans la sécheresse et

dans le dégoût, bien loin de retrancher quelque chose du temps destiné à l'oraison, on doit la faire un peu plus longue pour combattre son ennui, et pour se vaincre soi-même, en attendant dans le silence et avec humilité la visite du Saint-Esprit.

XXIII. — On ne saurait trop s'appliquer à discerner les pensées qui viennent de Dieu, d'avec celles qui viennent du malin esprit lorsqu'il se transforme en ange de lumière. Les premières remplissent l'âme de consolation, et lui donnent au dedans d'elle-même une paix profonde : les autres lui causent d'abord un plaisir sensible, mais elles lui laissent à la fin je ne sais quel trouble qui la rend toute inquiète et toute chagrine. Les unes portent constamment au bien qu'elle a résolu d'embrasser après une mûre délibération, les autres l'en détournent, ou la portent à quelque chose de moins parfait.

XXIV. — Il faut s'étudier à découvrir toutes les ruses du démon. Il nous ôte quelquefois la crainte de tomber, pour nous faire tomber plus sûrement. Quelquefois aussi il nous remplit de vaines frayeurs, afin que perdant courage, nous nous croyions tout à fait vaincus. Le remède à ces deux maux est de nous défier toujours de nous-mêmes et de ne nous abattre jamais.

XXV. — Il y a des temps fort périlleux pour les personnes dévotes, le temps de la consolation et le temps de l'aridité. Dans le temps de la consolation l'âme peut devenir vaine, en regardant comme le fruit de son travaîl et la récompense de sa vertu, ce qui n'est qu'une faveur du ciel, et une aumône que Dieu fait souvent avec plus de profusion aux plus pauvres qu'aux plus riches. Dans le temps de l'aridité elle peut se laisser aller au chagrin, à la tristesse, à la défiance, comme si Dieu l'avait abandonnée, parce qu'il se cache à elle. Pour se bien conduire en ces deux états, il faut que l'un serve à soutenir l'autre. Quand nous n'aurons aucun goût spirituel, et que nous serons comme une terre sèche

devant Dieu, souvenons-nous des consolations que nous avons eues autrefois sans les avoir méritées. Au contraire, quand nous goûterons toutes les douceurs d'une dévotion sensible, mettons-nous devant les yeux ce que nous étions au temps de la sécheresse et ce que nous serons dès que Dieu arrêtera le cours des bénédictions célestes.

XXVI. — Dans le temps du trouble et de la tristesse, il ne faut prendre nulle résolution contraire à celles qu'on avait prises auparavant, ni rien changer touchant son état de vie, ni faire surtout aucun vœu. Il faut presque en user de même quand nous nous sentons remplis tout à coup et comme enivrés de douceurs divines. La prudence veut que nous laissions un peu passer la chaleur de la dévotion, afin qu'étant revenus en quelque façon à nous-mêmes, nous soyons capables de nous engager, plus par une sage considération que par une ferveur indiscrète.

XXVII. — Quand le démon entreprend la ruine d'une âme, il considère d'abord en elle l'endroit le plus faible et le plus mal défendu ; il l'attaque toujours par là. Il étudie surtout son penchant et sa passion dominante. S'il lui trouve une grande délicatesse de conscience, il lui fait un péché de ce qui ne l'est pas, et la jette dans mille scrupules. Mais s'il reconnaît qu'elle n'a point la conscience tendre et qu'elle se soucie peu des péchés véniels, il s'efforce de lui ôter toute sorte de scrupules et la porte autant qu'il peut à regarder sans horreur les péchés mortels.

Afin qu'une âme fasse du progrès dans la vie spirituelle, il est nécessaire qu'elle s'oppose directement aux desseins de l'ennemi, c'est-à-dire que s'il tâche d'élargir sa conscience, elle la resserre elle-même ; et qu'au contraire s'il veut la resserrer trop, elle l'élargisse un tant soit peu.

SENTENCES ET PAROLES REMARQUABLES.

— Celui-là perd son temps et sa peine, qui, voulant réformer les mœurs des autres, ne commence pas par réformer les siennes.

— Que chacun tienne pour certain qu'il n'avancera dans les choses spirituelles qu'en proportion qu'il aura renoncé à l'amour de lui-même et à l'attache de toutes ses aises.

— Il faut s'appliquer encore davantage à dompter l'homme intérieur que l'homme extérieur, et à retenir les mouvements de l'âme qu'à briser les os du corps.

— Si la vérité n'est pas la compagne de la charité et de l'humanité, il n'y a ni humanité ni charité, mais tromperie et vanité.

— Plus on s'attache à Dieu et plus on est généreux envers sa majesté, plus on ressent les effets de sa libéralité.

— Quitter Dieu pour Dieu n'est jamais une perte, c'est au contraire un grand profit dans un profit spirituel.

— Il y a souvent plus de danger à faire peu de cas des petits péchés que des grands.

— S'abstenir des procès n'est pas seulement une chose louable et nécessaire à la paix chrétienne, c'est encore une chose fructueuse.

— Ne vous fiez point à une trop longue prospérité, car on a plus à craindre, à mesure que tout réussit au gré de nos désirs.

— Si vous voulez savoir ce que Dieu veut de vous, commencez d'abord par vous dépouiller de votre propre affection et de votre penchant à la vertu contraire.

— La prudence ne doit pas être chez celui qui obéit, mais chez celui qui commande.

— La prudence avec une médiocre sainteté l'emporte sur une grande sainteté avec une médiocre prudence.

— Ce que vous dites en secret, dites-le de la même manière que vous le diriez devant une grande assemblée.

— L'expérience m'a enseigné que ceux qui s'adonnent à une contemplation outre mesure souffrent davantage des suggestions du démon et deviennent intraitables.

— L'ennemi de notre salut n'est jamais plus fort contre nous que lorsqu'il attaque secrètement et en se cachant.

— Celui qui veut faire de grandes choses dans le service de Dieu, doit avant tout prendre garde d'être sage sans excès.

— Les ouvriers qui travaillent à la vigne du Seigneur ne doivent toucher à la terre qu'avec un pied, l'autre doit être levé et prêt à partir.

— Celui qui, méprisant le monde, l'a quitté, doit être comme une statue qui ne se plaint pas plus qu'on la revête d'une vieille casaque ou qu'on la dépouille de la pourpre qui l'ornait auparavant.

— Tout le miel qu'on peut recueillir sur les fleurs de ce monde n'a aucune douceur auprès du fiel et du vinaigre de Jésus-Christ.

— C'est notre paresse dans les choses spirituelles qui fait que nous sommes souvent privés, avec raison, des consolations divines.

— Aucun bois n'est plus propre à entretenir le feu de l'amour divin que le bois de la croix.

— Il n'est point de tempête plus à craindre que la tranquillité, ni d'ennemi plus redoutable que de n'en avoir aucun.

— Celui qui craint beaucoup les hommes ne fera jamais rien de grand pour Dieu.

— Dieu veille soigneusement sur celui qui s'oublie lui-même et tous ses intérêts pour lui obéir fidèlement.

— Aimez les hommes même les plus pervers. Aimez ce qui

reste encore en eux de foi en Jésus-Christ, et s'ils en sont privés, aimez les vertus dont ils sont dénués. Aimez l'image sacrée qu'ils portent en eux. Aimez enfin le sang de Jésus-Christ dont vous croyez qu'ils ont été rachetés.

— Dieu est un banquier clairvoyant et habile. Il estime plus dans les œuvres l'amour que les paroles.

— Ce n'est pas par l'air de la physionomie, par les gestes et la facilité de caractère ou par l'amour de la solitude qu'il faut juger de l'avancement dans la perfection, mais bien par la violence que chacun se fait.

— On chasse une habitude par une autre habitude, comme un clou par un autre clou.

— La vertu et la sainteté peuvent tout ou du moins beaucoup, non-seulement auprès de Dieu, mais encore auprès des hommes.

— Rien n'est difficile à celui qui veut bien, surtout quand les choses ne demandent que de l'amour.

— Puisque l'objet de notre amour est infini, il nous faut toujours avancer et nous perfectionner toujours.

— Il faut régler de telle sorte son homme intérieur, que l'homme extérieur en paraisse lui-même bien réglé.

— Ne vous découragez point lorsque vous vous apercevez que vous avez erré ; les erreurs elles-mêmes servent à notre amendement.

— Il ne faut point renvoyer la mortification du corps et des passions au temps de la vieillesse, car, outre que ce temps est incertain, il ne permet pas une grande sévérité.

— Si la règle et la modération manquent dans nos actions, le bien dégénère en mal et la vertu en vice.

— Il faut se repentir de telle sorte que la contrition soit dans le cœur, la confession dans la bouche et la satisfaction dans les œuvres. »

Quant aux avis que saint Ignace a donnés pour la conduite des personnes religieuses, ils se trouvent renfermés dans la lettre sur l'obéissance que nous avons rapportée.

TESTAMENT DE SAINT IGNACE,

Ou ses dernières paroles sur la vertu d'obéissance.

Se sentant défaillir et considérant que la vertu d'obéissance était l'âme de son ordre, il dit au compagnon de son secrétaire :

« Ecrivez : Je désire que la Compagnie sache mes dernières pensées sur la vertu d'obéissance. » Et il lui dicta ce qui suit :

« 1. Dès que je serai entré en religion, mon premier soin sera de m'abandonner entièrement à la conduite de mon supérieur.

» 2. Il serait à souhaiter que je tombasse entre les mains d'un supérieur qui entreprît de dompter mon jugement et qui s'y attachât tout à fait.

» 3. Dans toutes les choses où il n'y a point de péché, il faut que je suive le jugement de mon supérieur et non pas le mien.

» 4. Il y a trois manières d'obéir : la première, quand nous faisons ce qu'on nous commande en vertu de l'obéissance, et cette manière est bonne ; la seconde qui est meilleure, quand nous obéissons à de simples ordres ; la troisième et la plus parfaite de toutes, quand nous n'attendons pas l'ordre du supérieur, mais que nous prévenons et que nous devinons sa volonté.

» 5. Il faut obéir à toutes sortes de supérieurs, sans distinguer le premier d'avec le second, ni même d'avec le dernier. Mais je dois regarder en tous également Notre-Seigneur dont ils tiennent tous la place, et me souvenir que l'autorité se communique au dernier par ceux qui sont au-dessus de lui.

» 6. Si le supérieur juge que ce qu'il me commande est bon

et que je croie ne pouvoir obéir sans offenser Dieu, à moins que cela ne me soit évident, il faudra que j'obéisse. Si néanmoins j'ai de la peine par quelque scrupule, je consulterai deux ou trois personnes de bon sens et je m'en tiendrai à ce qu'elles me diront ; que si je ne me rends pas après cela, je suis bien éloigné de la perfection que l'excellence de l'état religieux demande.

» 7. Enfin, je ne dois point être à moi, mais à mon Créateur, et à celui sous la conduite duquel il m'a mis. Je dois être entre les mains de mon supérieur comme une cire molle qui prend la forme qu'on veut, et faire tout ce qu'il lui plaît ; par exemple, écrire des lettres ou n'en point écrire, parler à une personne ou ne lui parler pas, et autres choses semblables.

» 8. Je dois me regarder comme un corps mort qui n'a de lui-même aucun mouvement, et comme le bâton dont se sert un vieillard, qu'il prend ou qu'il quitte selon sa commodité ; en sorte que la religion se serve de moi selon qu'elle jugera que je lui serai utile.

» 9. Je ne dois point prier le supérieur qu'il me mette en un tel lieu ou qu'il me donne un tel emploi ; je puis néanmoins lui déclarer ma pensée et mon inclination, pourvu que je me remette à lui de tout, et que ce qu'il m'ordonnera me paraisse le meilleur.

» 10. Cela n'empêche pas qu'on ne demande des choses qui ne sont pas de conséquence, comme serait de visiter les églises ou de faire d'autres dévotions pour obtenir de Dieu quelque grâce ; à la charge toutefois que nous serons dans une égale situation d'esprit, soit que le supérieur nous accorde ou nous refuse ce que nous lui aurons demandé.

» 11. Je dois dépendre surtout du supérieur pour ce qui regarde la pauvreté, n'ayant rien de propre et usant de tout comme une statue qu'on peut dépouiller sans qu'elle s'y oppose ni qu'elle s'en plaigne. »

Voilà le testament du P. Ignace et comme le dernier soupir de sa sainte âme.

PORTRAIT DE SAINT IGNACE.

Il était d'une taille moyenne, plutôt petite que grande; il avait le teint olivâtre, la tête chauve, les yeux enfoncés et pleins de feu, le front large, le nez aquilin : tous signes de sagesse selon les physionomistes. Il boitait un peu de la blessure qu'il reçut au siége de Pampelune. (Voyez Bouhours, *Vie de saint Ignace*, t. 2, p. 228.)

ÉPITAPHE DE SAINT IGNACE.

On la voit à l'église du Jésus à Rome, dans la chapelle du côté droit du grand autel. Elle est simple, mais éloquente.

Ignatio Societatis Jesu fundatori.

NOTES SUR LES JÉSUITES.

On ne peut prendre à sa naissance cet ordre si fameux sans le trouver déjà grand et puissant. Ignace de Loyola fut élu général en 1541; il établit sa résidence à Rome, et des missionnaires partirent aussitôt pour tous les pays, car c'est par les missions que l'ordre fonda ses succès et son influence. Déjà, en 1540, le Portugal avait demandé des Jésuites pour la conversion des Indiens, et François Xavier partait pour Goa, la côte de Comorin, Malaca, les Moluques, le Japon, etc. A l'imitation du Portugal, l'Italie se montra jalouse de posséder des Jésuites, et Paul III permit à l'ordre, l'an 1543, de s'étendre sans limitation de personnes ni de temps.

Ce n'est point le cas ici de mettre le pied sur le vaste champ des détails, des appréciations et des jugements divers portés sur cet ordre; notre tâche se borne à raconter ce qui doit fixer le lecteur. C'est seule-

ment une assez misérable manière d'envisager les choses, dit M. Henrion (1), que de concentrer son attention sur les détails sans oser lever les yeux sur le point capital, et de discuter des tracasseries dont l'importance, réelle à l'époque qui les vit naître, s'est effacée en présence du vaste et rapide développement de l'institution au sujet de laquelle une industrieuse jalousie les multiplia. Je laisse le jugement et l'appréciation des phases diverses de cet ordre et de l'acharnement dont il est l'objet à l'histoire impartiale, et à ce que chacun sait et voit de ses deux yeux. Je ne m'attache qu'à ce qui est du ressort d'une note. Je dis donc que quoique saint Ignace l'ait institué, quoiqu'il ait donné l'impulsion, ce n'est pas à lui principalement que cet ordre est redevable de son éclat et de sa propagation. Les Jésuites ont reçu de lui cet esprit d'obéissance qui a été le mobile comme il était la condition de leurs étonnants succès; mais le reste de ce qui dans l'organisation semble combiné avec tant de sagesse et de prévoyance est surtout l'œuvre des deux généraux Lainez et Aquaviva, dont l'activité a singulièrement agrandi les destinées de l'ordre. Lainez fut élu général en 1558. Les Jésuites possédaient déjà cent colléges. Lainez se trouva au colloque de Poissy, en 1561, alors qu'on consentit à tolérer les Jésuites en France. ils s'établirent aussitôt au collége de Clermont, qu'Henri IV, Louis XIII et surtout Louis XIV augmentèrent si fort, et que ce dernier monarque déclara de fondation royale. Le collége, en reconnaissance, prit le titre de *Collége de Louis-le-Grand.*

Aquaviva fit dresser la fameuse ordonnance connue sous le nom de *Ratio Studiorum.* Ce général était un homme de caractère, qui voulait avec constance et fermeté tout ce qui lui paraissait juste et raisonnable. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, notamment celui qui est intitulé : *Industria ad curandos animi morbos*, qui révèle une grande connaissance du cœur humain.

Nous omettons ici le catalogue des Saints et des grands hommes que cette célèbre Compagnie a nourris dans son sein, par la seule raison qu'il s'étendrait à l'infini, car y a-t-il un ordre qui ait été plus fécond en héros, en saints, en savants, en écrivains de tous les genres que celui des Jésuites? Il a toujours tenu et tien encore aujourd'hui le sceptre de la science, de la vertu et de l'érudition. (Pour notes très-amples, voy. Henrion, t. 3, des *Ordres religieux, Etablissement et Histoire des Jésuites,*)

(1) Hist. des Ord. relig., t. 3.

ESPRIT

DE

SAINT PIERRE D'ALCANTARA

RELIGIEUX FRANCISCAIN.

NOTICE.

—

1562.

Pierre d'Alcantara, fils d'Alphonse Garavito, gouverneur d'Alcantara, naquit dans cette ville en 1499. Dès son enfance, il se montra rempli d'amour de Dieu et de fidélité à ses devoirs. Après avoir terminé son cours de philosophie à Alcantara, il se rendit à Salamanque pour y étudier pendant deux ans le droit canonique. Mais, se sentant appelé à la vie religieuse, il fixa son choix sur l'ordre de Saint-François et en prit l'habit à seize ans, dans le couvent de Manjarez, situé sur les montagnes qui séparent la Castille du Portugal. Sa ferveur, son union avec Dieu, son esprit de détachement, son

zèle pour les humiliations et ses pénitences rigoureuses en firent bientôt un modèle de sainteté. Un seul repas par jour, de l'eau pour boisson, un cilice étendu sur la terre pour lieu de repos, des veilles continuelles incroyables, telles étaient ses pratiques habituelles de mortification; à l'âge de vingt ans il fut élu supérieur du couvent de Badajos, et en 1538, il fut nommé provincial de son ordre. Doué d'un beau talent oratoire, il paraissait dans les chaires comme un ange de Dieu pour prêcher la pénitence et embraser les cœurs du feu de l'amour divin.

La vue seule du Saint suffisait pour instruire, et l'on disait de lui qu'il suffisait qu'il parût pour opérer des conversions, pour toucher et faire couler des larmes. Passionné pour la retraite, il sollicita de ses supérieurs la faveur d'aller dans un couvent très-solitaire où il pût se livrer en toute liberté à l'exercice de la contemplation; on lui permit d'aller au couvent de Saint-Onuphre, à Lapa près Soriana, et ce fut là qu'il composa son traité *de l'Oraison mentale*, que sainte Thérèse, Louis de Grenade, saint François de Sales et Grégoire XV ont regardé comme un chef-d'œuvre, et qui a servi de modèle aux auteurs ascétiques pour faciliter aux chrétiens la pratique de l'oraison mentale, si utile à la piété et cependant si négligée.

Il est encore auteur d'un excellent traité *de la Paix de l'âme*, devenu si rare que toutes nos recherches en France, en Espagne et en Italie n'ont pu nous le faire découvrir. Son traité de l'Oraison fut composé en langue espagnole, à la prière d'un gentilhomme plein de piété qui avait été ravi en l'entendant discourir sur cette matière. Saint Pierre d'Alcantara était un sublime contemplatif; on l'a surpris plusieurs fois pendant une heure, les bras étendus et les yeux levés au ciel sans mouvement; il avait fréquemment des extases et goûtait

d'ineffables consolations dans l'oraison. Rien n'égalait les transports divins dont l'amour de Jésus-Christ le remplissait.

C'est lui qui opéra la réforne des Franciscains appelés de l'étroite observance ; on la fait dater de l'an 1555 ; le pape Paul IV l'approuva et l'affranchit de la juridiction des Franciscains conventuels par une bulle de février 1562. Cette réforme eut bientôt plusieurs établissements en Italie et plusieurs provinces en Espagne. Chaque province était composée d'environ dix maisons.

L'empereur Charles-Quint s'étant retiré, après son abdication, dans la province d'Estramadure, et ayant choisi pour sa demeure le monastère de Saint-Juste, de l'ordre des Hieronymites, appela Pierre d'Alcantara pour son confesseur ; mais le Saint qui voyait que cette espèce de ministère ne s'accordait point avec ses exercices, vint à bout d'obtenir le désistement de l'empereur. Cependant Jean III, roi de Portugal, le consultait souvent sur sa conscience, et il consentit plus tard à diriger sainte Thérèse, cette âme si haute, si pure, et qu'il porta par ses conseils à une si éminente sainteté.

Enfin, après avoir été l'apôtre de l'Espagne et du Portugal, l'édification de son ordre, le réformateur de la discipline monastique, l'exemplaire et le héros des plus belles vertus, il remit doucement son âme dans le sein de Dieu au couvent d'Arenas, le 19 octobre 1562, à la 73e année de son âge. C'était pendant sa visite dans les maisons qui avaient embrassé la réforme. Pressé par le comte d'Oropeza de venir chez lui pour recevoir les secours dont il avait besoin, il préfera, sentant sa fin prochaine, expirer dans les bras de ses frères. Sainte Thérèse, au chapitre 27 de sa propre vie, déclare avoir eu le bonheur de le voir après sa mort environné dans

le ciel d'une grande gloire. Elle ajoute : que Notre Seigneur lui dit un jour qu'on obtiendrait tout ce qu'on demanderait par l'intercession de son serviteur, et que, s'étant plusieurs fois adressée à lui, elle avait été toujours exaucée.

Le style de saint Pierre d'Alcantara est très-simple, mais ses raisonnements sont d'une grande force et d'une grande justesse. On y voit un homme profondément versé dans la science des voies de Dieu et des secrets de l'oraison.

Grégoire XV le béatifia en 1622, et Clément IX le canonisa en 1669.

ESPRIT

DE

SAINT PIERRE D'ALCANTARA,

TIRÉ DE SON TRAITÉ DE L'ORAISON.

CHAPITRE PREMIER.

De l'excellence de l'oraison et des avantages que nos âmes reçoivent dans la pratique de ce saint exercice.

« C'est en peu de mots que nous sommes obligé de traiter en ce chapitre de l'excellence de l'oraison, pour ne point grossir trop ce petit volume ; quoique d'ailleurs les avantages que nos âmes reçoivent en ce saint exercice exigeraient de nous un gros volume tout particulier : mais comme plusieurs personnes ont traité bien amplement cette matière, ce n'est qu'en passant que nous en parlerons pour donner l'occasion de quelque bon mouvement à ceux qui par un glorieux effet de la grâce de Dieu, auraient quelque désir de s'adonner à ce saint exercice qui nous est absolument nécessaire pour arriver à notre dernière béatitude : parce que notre nature se trouve si corrompue par le premier péché, que notre cœur penche ordinairement aux choses opposées à la volonté de Dieu. C'est ce qui faisait dire au vaisseau d'élection, saint Paul, ces paroles : *Je ne laisse pas de ressentir en moi certains mouvements de la concupiscence qui me veulent forte-*

ment persuader le péché, laissant la loi de l'esprit pour suivre celle de la chair.

» Voilà l'origine de nos maux, dont la dévotion est le seul préservatif, parce que, selon l'angélique docteur saint Thomas, elle n'est autre chose qu'un acte de la volonté agréablement soumise à ce qui touche le service de Dieu. Or, n'est-ce pas l'oraison qui, étant la nourriture spirituelle de nos âmes, leur donne un agréable rafraîchissement, comme si elle était une douce rosée du ciel, un fervent et dévot mouvement du Saint-Esprit qui nous communique cette affection surnaturelle, cette force de cœur, ce dégoût des choses du siècle, avec ce sentiment et désir extraordinaire que les personnes pieuses ont pour les choses du ciel. L'expérience nous met hors de doute touchant cette vérité, puisqu'une infinité de belles résolutions, de fermes propos de mieux faire à l'avenir partent de nos cœurs comme de glorieux et infaillibles effets de l'oraison, qui nous ayant fait connaître l'excellence des divines vérités, nous donne ensuite de si grands désirs de servir Dieu, que nous souhaitons avec ardeur de lui donner des marques sensibles de notre amour par la souffrance de grandes afflictions, de travaux et de fatigues inconcevables, jusqu'à l'effusion de notre sang, pour finir notre vie en considération de celui qui nous comble de ses faveurs dans l'oraison. C'est donc cette affection, ce sentiment que nous avons de Dieu que l'on peut appeler dévotion ; aussi est-ce pour cela que tous les plus grands Saints ont pris à cœur ce saint exercice de l'oraison comme un moyen infaillible de goûter les douceurs de la piété. Voici les agréables paroles de saint Bonaventure à ce sujet : « Voulez-vous recevoir, dit ce grand Saint, de la main de Dieu avec une égalité d'esprit les adversités et prospérités de cette vie? Aimez l'oraison. Désirez-vous avoir des forces pour triompher de toutes les tentations? Vous n'avez qu'à vaquer sérieusement à l'oraison. Voulez-vous porter de la modération à vos impétuosités naturelles et ensuite mortifier absolument votre volonté dans vos

plaisirs particuliers et dans vos appétits déréglés? Que vos satisfactions se trouvent en l'oraison. Et si vous souhaitez de découvrir les ruses et les adresses du mauvais esprit, vous n'avez qu'à être homme d'oraison. Voulez-vous être dans la consommation de la vertu qui est de souffrir et de se réjouir? Fréquentez pour cet effet l'oraison. Voulez-vous bannir de votre imagination ces pensées frivoles qui peuvent donner du chagrin aux plus vertueux? Vous ne le sauriez faire que par le moyen de l'oraison. Que si vous désirez travailler solidement au salut de votre âme et la remplir de bonnes pensées et de fervents désirs, faites-vous une sainte habitude de l'exercice de l'oraison. Qui voudra fortifier sa volonté dans les voies de Dieu, n'est pas obligé à autre chose qu'à s'adonner à l'oraison. En un mot, voulez-vous être agréables à sa divine Majesté, appliquez-vous fortement à l'oraison, parce que c'est là que vous trouverez l'onction et la grâce du Saint-Esprit qui vous rendra savants en toutes choses.

» Ce n'est pas tout, car si vous prétendez aller à l'excellence de la contemplation et aux doux embrassements du divin époux de vos âmes, il faut par nécessité que vous pratiquiez l'oraison, puisque autrement vous ne sauriez nullement goûter les choses du ciel.

» Qui est-ce qui pourrait, après cela, concevoir les excellences et les qualités admirables de l'oraison? Pour preuve de ces vérités, sans avoir recours au texte sacré, il suffira de faire un peu de réflexion, que nous voyons tous les jours des personnes de la dernière ignorance, comblées des faveurs du ciel, remplies de grâces et de vertus toutes admirables et extraordinaires par le seul exercice de l'oraison. Voyez après cela, s'il y peut avoir quelque possession plus avantageuse que celle-ci, et si vous avez encore quelque doute, lisez les paroles suivantes, tirées des écrits d'un très-saint et très-docte religieux sur ce sujet :

« L'âme, dit-il, par le moyen de l'oraison, se fait toute pure et exempte de l'ordure qu'elle a contractée dans le pé-

ché ; c'est dans l'oraison qu'elle trouve la charité et qu'elle s'y entretient, elle s'y rend toute fidèle, et s'y fortifiant dans la vertu d'espérance, elle s'y console infiniment ; en se purifiant elle découvre les vérités les plus précieuses , vient à bout de toutes les tentations, et bannissant toutes les tristesses qui lui surviennent dans cette vie misérable et languissante , elle entre dans de nouveaux et louables sentiments de ferveur par le moyen de l'oraison. C'est par elle que notre âme se dégage de l'impureté des vices pour brûler de l'amour et du désir des choses du ciel ; c'est enfin par la vertu de l'oraison que l'âme jouit de ses grands priviléges et excellentes prérogatives , jusque-là que l'on peut dire en toute vérité , que Dieu nous y écoute si agréablement , qu'en nous ouvrant son cœur, il ne nous cache aucun secret ; mais, par une faveur admirable, il veut que nous soyons assez puissants pour nous ouvrir le ciel. » De ces vérités l'on peut inférer facilement l'excellence et l'utilité du très-saint exercice de l'oraison.

CHAPITRE II.

Sur la matière de la méditation.

« Il semble fort à propos qu'après avoir parlé des avantages que nos âmes reçoivent dans la pratique de l'oraison, nous voyions en ce chapitre quelle doit être la matière de la méditation. A quoi, sans doute, il faut répondre, que nous ne saurions prendre de plus belles lumières qu'en méditant et considérant les choses qui nous donnent le plus immédiatement des motifs pour observer les commandements de Dieu ; parce que l'exercice de l'oraison est ordonné pour exciter et faire naître dans nos cœurs la crainte et l'amour de Dieu. Or , quoique toutes les créatures en général , avec toutes les vérités qui sont dans les saintes Ecritures, soient des motifs suffisants pour cela ; si est-ce pourtant que les mystères contenus dans le Symbole des apôtres sont beaucoup plus effi-

caces, parce qu'il y est fait mention des bienfaits de Dieu, du dernier jugement, des peines de l'enfer, de la gloire du paradis, qui sont les motifs les plus touchants pour que nos cœurs aient la crainte et l'amour de Dieu. La vie et la passion du divin Sauveur de nos âmes, faisant le second sujet du symbole, comme source principale de notre bien, nous servent ordinairement, avec les autres mystères, de matière pour nos méditations, étant les plus propres suj ts de nos oraisons; quoiqu'il faille observer que chaque particulier a le choix de la matière la plus touchante à son égard pour qu'il soit excité à cette crainte et à cet amour de Dieu. »

CHAPITRE III.

Des six parties de l'oraison en général.

« Il y a six parties dans l'oraison, qu'il faut savoir nécessairement avant que de pouvoir vaquer avec méthode à ce saint exercice, et de chaque partie nous en ferons un chapitre tout particulier.

» Il faut donc disposer son cœur à l'oraison, par le moyen de la préparation qui est la première partie. Après la préparation, l'on doit lire le sujet que l'on veut méditer, et pour cet effet la matière sera distribuée en la seconde partie de ce livre, ce qui soulagera beaucoup les commençants, en la manière que les choses seront déduites. La méditation étant achevée, l'on rendra grâces à Dieu des bienfaits reçus, et ensuite il faut offrir à cette souveraine Majesté notre vie, l'unissant à celle de Jésus-Christ, en reconnaissance de si grands biens qu'il lui a plu de nous faire. La dernière partie, c'est la demande en laquelle nous supplions Dieu qu'il nous donne ce qui nous est nécessaire pour nous, pour le prochain et pour toute l'Eglise.

» Ces six parties donnent une grande étendue à la matière de la méditation, laquelle étant ainsi diversifiée, empêchera les

distractions ; et ainsi, ces six parties étant bien ordonnées, seront fort utiles à ceux qui commencent, quoique d'ailleurs on ne soit pas obligé de les suivre toutes, ni même d'en observer l'ordre. Donc, ces parties ne sont pas ici données comme règle, mais seulement pour faciliter l'usage de l'oraison en faveur des commençants, qui pourront se servir de cette méthode jusqu'à ce que l'expérience et l'esprit de Dieu les conduisent d'une autre manière. »

CHAPITRE IV.

De la préparation avant l'oraison.

« C'est sans doute une manière fort méthodique de traiter de chaque partie de l'oraison, avant que d'exposer en particulier le sujet qui doit être considéré et médité; ainsi, nous parlerons en ce chapitre de la première partie de l'oraison, qui est la préparation. Celui donc qui voudra s'occuper en ce saint exercice, après avoir choisi le lieu le plus solitaire et le plus propre pour cet effet, se mettra à genoux ou se tiendra debout, ou bien assis (s'il se trouve incommodé dans les autres postures), et tâchant de recueillir son imagination, bannira de chez soi toutes les choses qui le pourraient divertir de la présence de ce grand Dieu qui le regarde. Elevant son cœur en haut, il se tiendra devant cette souveraine Majesté avec autant d'attention et de révérence que s'il voyait effectivement Dieu présent; et faisant ses derniers efforts pour concevoir une grandissime douleur de tous ses péchés en général, il s'excitera par quelque touchante formule, si c'est le matin, et à l'oraison du soir il examinera sa conscience, sans s'arrêter pourtant beaucoup sur les pensées, paroles, actions, oublis, infidélités, qu'il détestera de tout le cœur, en ce que Dieu lui fera connaître qu'elles auront été opposées à sa divine volonté, et s'humiliant devant cette suprême Majesté, il dira ces paroles du saint patriarche Abraham : *Quoi-*

que je ne sois que cendre et poussière, je ne resterai pas de parler à mon Seigneur, et de lui dire, comme le Prophète-roi : *Je porterai ma vue vers celui qui fait sa résidence dans le ciel et qui remplit toutes choses de sa présence.* Ou bien : De même que les fidèles serviteurs et les servantes ont les yeux pleins d'affection et de respect pour la personne de leurs maîtres ou de leurs maîtresses, ainsi, ô mon Seigneur et mon Dieu, je ne détournerai jamais ma vue de vous dans l'attente de vos miséricordes. Ayez pitié de moi, ayez compassion de moi, mon Dieu; Esprit-Saint, éclairez-moi; ou bien, *Veni, sancte Spiritus,* &c., &c.

» Il faut observer, en passant, sur la fin de ce chapitre, qu'il y a deux sortes de préparations, l'une éloignée et l'autre prochaine ; celle-là n'est autre chose que la fuite des occasions, avec le dégagement des choses du monde, autant que l'obligation de l'état où l'on est le peut souffrir : celle-ci, je veux dire la préparation prochaine, consiste dans la considération de la divine Majesté, qui produit en nous une affection de respect et de révérence pour la grandeur de Dieu et une affection toute passionnée pour sa bonté. Venons à la seconde partie de l'oraison. »

CHAPITRE V.

De la lecture.

« Il est assez indifférent que la lecture se fasse avant ou après la préparation, l'ordre n'étant pas nécessaire en ce point-là pour les personnes particulières, quoique dans les communautés il semble que l'on doive observer de faire plutôt la lecture que la préparation, et ordinairement on en use ainsi.

» La lecture des choses que l'on doit méditer en l'oraison, se doit faire posément et avec attention, tâchant de bien comprendre ce qui se lira, et mieux encore de le goûter, avec

désir de prier et de fortifier la volonté dans l'amour de Dieu. Lorsque l'âme sera touchée par la force de quelque passage bien dévot, elle s'y arrêtera un peu, pour le bien digérer, ce que l'on ne peut faire que par le moyen de la méditation, afin que les affections de la volonté s'excitent et s'élèvent à Dieu. Ainsi la lecture ne doit pas tenir de la longueur pour qu'elle n'occupe pas le temps de la méditation; il faut pourtant observer que les distractions survenantes pourront un peu prolonger le temps de la lecture, ou bien lorsqu'on se trouvera extraordinairement distrait, l'on pourra faire succéder de point en point la lecture à la méditation, afin que l'imagination et l'entendement ne s'égarent pas si facilement par la fréquente occupation à la lecture.

» Ce serait néanmoins beaucoup mieux de faire ses derniers efforts pour bannir ces pensées vagues et divertissantes par la persévérance dans le combat, à l'exemple du patriarche Jacob qui combattit incessamment toute la nuit. Car enfin l'âme pieuse trouvera sensiblement que la victoire succédera au combat; parce que Jésus-Christ, qui fait toujours glorieusement triompher ceux qui combattent pour son amour, lui donnera le lait de la dévotion qui est le fruit ordinaire d'une bonne oraison. »

CHAPITRE VI.

De la méditation.

« La troisième partie de l'oraison, c'est la méditation, qui n'est autre chose qu'un discours de l'entendement qui exhorte la volonté au bien ou la dissuade du mal, passant et repassant en l'imagination certaines choses touchant les grandes vérités qui nous sont offertes par la religion, ou bien par la voie de l'entendement, considérant les bienfaits de Dieu, sa bonté, sa justice, sa miséricorde et ses autres attributs ou perfections, pour exciter la volonté au service divin. Cette

dernière méditation est appelée intellectuelle et l'autre imaginaire. On les doit mettre toutes deux en usage selon la diversité du sujet que l'on considère. Lorsqu'elle est imaginaire, on doit se représenter chaque chose comme elle est ou comme elle pourrait être, supposant que le tout se passe au même lieu où l'on est; parce que les choses représentées en cette manière sont plus touchantes que celles qui nous sont absentes; et il sera encore beaucoup mieux de s'imaginer que ces figures sont dans notre cœur; car alors notre imagination sera moins en danger d'être lésée; cela ne doit donner nulle peine, puisqu'on n'a pas de difficulté à comprendre en soi de cette manière des villes et des royaumes, à plus forte raison pourra-t-on se représenter ces mystères dans soi-même, ce qui causera un parfait recueillement à l'âme; au lieu que l'imagination serait beaucoup travaillée si l'on voulait porter sa pensée, par exemple, jusqu'en Jérusalem, pour méditer les mystères de la Passion de Jésus-Christ sur les lieux où ils sont arrivés, et cela serait capable d'affaiblir extraordinairement le cerveau et la nature qui ensuite concevrait bien de l'horreur pour la méditation. »

CHAPITRE VII.

De l'action de grâces.

« L'action de grâces suit la méditation, parce qu'après qu'on a médité et qu'on a assez compris la force et la grandeur des bienfaits de Dieu, il est bien à propos de joindre l'action de grâces. Si, par exemple, dans la méditation l'on a pensé a la Passion du divin Sauveur de nos âmes, il faut concevoir des sentiments de gratitude à l'égard de cet adorable Seigneur qui nous a rachetés par ses travaux. Que si nos péchés ont servi de sujet à nos méditations, il faut remercier ce grand Dieu de ce que par sa bonté il nous a donné du temps pour faire pénitence. Si nous avons médité sur les mi-

sères de cette vie, il faut rendre grâces à cette divine Majesté de ce qu'il lui a plu nous délivrer de plusieurs chagrins qui la suivent incessamment (cette misérable vie). Cependant, il ne faut pas mettre en oubli les autres bienfaits de Dieu, comme ceux de la création, de la conservation, de la rédemption, de la vocation, &c. Après cela il faudra faire une petite récapitulation de tous les autres bienfaits que nous avons reçus de cette bonté suprême, pour toutes les créatures en général et pour chacun de nous en particulier. Après avoir conçu de grands sentiments de reconnaissance de tous ses bienfaits, il faudra se joindre à toutes les créatures du ciel et de la terre, et avec une affection qui doit partir du profond de nos cœurs, poussés de l'esprit de Dieu, il faut dire, par exemple, le cantique *Benedicite, omnia opera Domini, Domino*, ou bien le psaume *Benedic, anima mea, Domino.* »

CHAPITRE VIII.

De l'offrande.

« Comme la vertu de gratitude, ayant excité nos affections à rendre le réciproque, nous doit porter à faire nos efforts pour correspondre aux bienfaits reçus, par le moyen de plusieurs présents que nous devons offrir à celui auquel nous restons infiniment obligés, il est fort à propos que l'offrande suive l'action de grâces; et ainsi nos volontés doivent être portées naturellement à dire haut avec le Prophète royal : « Quels remercîments pourrai-je faire à ce Seigneur pour tant de grâces dont il lui a plu de me favoriser ? » Tout ce que je puis faire, mon Dieu, c'est de vous offrir les choses qui sont en mon pouvoir. Et ainsi, il faut que nous offrions premièrement de vivre et mourir ses esclaves, et qu'il dispose absolument de nous, selon ses volontés, dans le temps et dans l'éternité, désirant avec ardeur que nos pensées, nos paroles, nos actions et nos travaux contribuent de quelque

chose à la gloire de son saint nom. En second lieu, on doit offrir avec un soin tout particulier au Père éternel les mérites de son Fils adorable, avec toutes les douleurs et tous les travaux qu'il a soufferts depuis sa naissance jusqu'à sa mort. C'est avec une grande confiance que nous devons en agir de cette manière, puisque nous avons cet avantage de posséder ses précieux trésors comme des héritiers légitimes et testamentaires de tous les biens de cet aimable Rédempteur. Toutes ses richesses sont à nous, et c'est à bien juste titre que nous pourrons offrir en particulier avec beaucoup d'exactitude tous les services, tous les travaux, toutes les afflictions, toutes les soumissions, tous les tourm nts, toutes les douleurs, toutes les humiliations, toutes les bontés de cet adorable Sauveur, comme une offrande la plus excellente et la plus précieuse que l'on saurait faire au Père éternel. »

CHAPITRE IX.

De la demande.

« Nous sommes fondés en raison et en justice lorsque nous demandons des choses dont nous avons offert le prix; ainsi nous devons espérer d'obtenir toutes les grâces que nous demanderons dans nos oraisons, après avoir offert et donné à Dieu ce qui dépend de nous par sa bonté.

» La première requête que nous présenterons à cette suprême Majesté aura pour premier chef, le témoignage de notre zèle ardent à désirer et lui demander fort affectueusement que tous les peuples et toutes les nations du monde aient la connaissance de ce grand Dieu, et qu'ensuite tous le louent, l'aiment et l'adorent comme leur maître et leur Seigneur, disant du plus profond de notre cœur avec le Prophète-roi : Je souhaite, mon Dieu, que vous soyez reconnu de tous les peuples comme le seul qui mérite les adorations de tout le monde, &c.

» En second lieu, nous demanderons avec instance qu'il plaise à sa divine Majesté de nous donner toutes les plus excellentes vertus, comme la foi, l'espérance, la charité, la crainte, l'humilité, la soumission, la force, la patience, la pauvreté d'esprit ou de cœur, le mépris du monde, la discrétion, la pureté d'intention, et enfin, toutes les autres vertus qui nous sont nécessaires pour nous rendre consommés dans les voies de la perfection.

» Et pour un troisième, nous devons faire instance à Dieu de nous donner la vertu de la modération au boire, au manger, en la langue et en tous nos sens, avec cette grâce et douceur extérieure qui gagne, par le bon exemple, d'autant plus puissamment l'esprit et le cœur de notre prochain, que nous avons moins d'indulgence et plus d'austérité à l'égard de nous-mêmes; et enfin, nous achèverons nos demandes par les instantes et affectueuses prières que nous ferons fréquemment dans nos oraisons à Dieu pour qu'il nous donne son saint amour, duquel notre bonheur éternel dépend absolument, et ainsi nous pourrons dire avec toute l'affection et la confiance possibles, ces paroles suivantes :

Demandes particulières.

» Accordez-moi, s'il vous plaît, cette grâce, ô mon Dieu, qu'avec la possession de toutes les vertus je puisse vous aimer de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces et de tout mon pouvoir, comme vous me l'avez commandé. Vous êtes ma seule espérance, mon Seigneur et mon tout; vous êtes ma véritable gloire, mon refuge, ma consolation, ô mon bien-aimé par-dessus toutes choses, ô mon époux couvert de fleurs, époux de mon âme plein de douceur et de suavité, époux de mon cœur plus doux que le miel! O la vie de mon âme! ô la joie de mon esprit! ô beau jour de l'éternité! lumière brillante de mes entrailles, paradis de mon cœur, mon aimable principe, qui êtes le seul

en qui je puisse trouver mon repos et mes dernières satisfactions ! Préparez-vous, mon Dieu, en moi une sainte habitation, et disposez-vous pour toujours à venir y faire une agréable demeure. Oh! quand est-ce, mon aimable Rédempteur, que, bannissant de moi tout ce qui vous est contraire, vous serez le seul objet de mes complaisances ? Quand est-ce que je ne serai plus à moi pour vivre tout à vous ? Quand est-ce que l'ardeur de mon cœur me consumera dans les sacrées flammes de votre amour ?... O trois fois l'ami de mon âme, *la mignardise de mon cœur!* Ecoutez-moi, s'il vous plaît, Seigneur, non parce que je le mérite, mais seulement à cause de vos bontés infinies; enseignez-moi, éclairez-moi, dirigez-moi !... O Dieu de mon âme, pourquoi ne voulez-vous pas vous donner à ce pauvre mendiant qui se trouve dans la dernière indigence !... O Trinité suradorable, Père, Fils et Saint-Esprit, un seul vrai Dieu, je vous supplie de vouloir m'enseigner, me conduire et me donner du secours en toutes choses... Oh ! pourquoi est-ce que je n'ai pas en moi seul l'amour de toutes les créatures, pour le placer tout en vous : encore serait-ce bien peu de chose eu égard à vos mérites qui sont infinis...

» O Marie, Marie, Marie, Vierge très-sainte, mère de mon Dieu, reine du ciel, maîtresse du monde, dépositaire des secrets du Saint-Esprit, plus pure que les lis, rose mystérieuse de patience, paradis de délices, miroir de chasteté, vaisseau d'innocence, priez, priez pour ce pauvre exilé, en lui obtenant cette vertu de charité qui a éclaté si merveilleusement en vous.

» O Esprits bienheureux! ô Esprits glorieux! qui brûlez d'amour pour votre Créateur, et vous particulièrement, Séraphins qui embrasez le ciel et la terre par le feu de votre amour, n'abandonnez pas ce pauvre cœur misérable, mais faites que par votre ministère il soit purifié comme les lèvres d'Isaïe des souillures du péché; faites que par un rejaillissement et la communication de votre charité, il soit embrasé de

ses vives flammes pour que je n'aime que ce Seigneur adorable, que je ne cherche que lui seul, que je ne souhaite d'avoir mon repos qu'en lui seul, et que j'y puisse rester incessamment dans les douceurs d'une quiétude digne de mes souhaits et dans toute l'étendue de l'éternité. »

CHAPITRE X.

De neuf choses qui servent pour l'oraison.

« Il y a plusieurs choses qui aident beaucoup ceux qui veulent s'adonner à l'oraison.

» 1° Il faut qu'on s'y porte avec une extrême affection, qui parte d'un cœur ferme et déterminé à faire tout ce qui dépendra de notre pouvoir, puisque l'affaire est de la dernière importance, en ce que notre bonheur éternel en dépend ; il est bien juste que nous employions tous nos soins à y réussir. Ainsi donc, si nous travaillons un peu dans les commencements de cette sainte pratique, nous cueillerons à la fin des fruits délicieux, avec une consolation et un profit extraordinaires.

» 2° Après cette généreuse et ferme résolution que nous aurons prise de surmonter toutes les difficultés qui nous viendront au-devant, il faudra commencer de travailler en dégageant notre cœur de toutes les pensées oiseuses et vaines, de toutes les affections étrangères, de tous les troubles et mouvements de nos passions mal mortifiées, qui nous peuvent causer des distractions et empêcher le repos de nos cœurs, qui ne doivent pas être moins en paix pour prier et pour bien méditer, qu'il est absolument nécessaire d'avoir un luth qui soit bien d'accord avant que d'en pouvoir agréablement jouer.

» 3° Le défaut de recueillement provient de ce que nous nous remplissons de diverses imaginations qui troublent la paix et le repos de nos âmes, parce que nos cœurs prennent leurs écoulements par la langue, par les yeux et par les

oreilles; ainsi il faut être fort vigilant, pour que nos sens extérieurs ne tombent pas dans des égarements; et c'est la raison pour laquelle l'on dit volontiers qu'une personne qui veut s'adonner à l'oraison doit être sourde, aveugle et muette; car l'on est d'autant mieux recueilli au dedans, que l'on a été moins dissipé au dehors.

» 4° La solitude sert merveilleusement bien, parce qu'elle dérobe l'occasion de cet égarement à nos sens et à nos cœurs; et la personne solitaire, n'ayant plus l'objet externe du péché, tâche de mourir à soi-même, pour vivre à Dieu seul, auquel elle dit ce qu'elle veut, sans que la compagnie de qui que ce soit lui puisse interdire la parole.

» 5° Cette solitude doit être suivie de la lecture de livres spirituels et dévots, qui, fournissant de la matière pour entrer en méditation, retirent nos cœurs de l'application aux choses étrangères, pour nous faire goûter avec douceur les choses que la lecture a fait écouler dans notre mémoire.

» 6° Le sixième secours, l'une des principales instructions de la vie spirituelle, et l'un des meilleurs remèdes pour ceux qui n'ont pas le temps ni la commodité de s'adonner à l'oraison, c'est de se tenir fort en présence de Dieu durant la journée, avec l'usage des petites oraisons *jaculatoires*, comme les appelle saint Augustin. Ainsi dites, par exemple : Mon Dieu, détournez mes sens des choses qui vous déplaisent! Mon Dieu, faites que je vous aime de tout mon cœur! Mon Dieu! faites-moi miséricorde, ne méprisez pas un cœur contrit et humilié! Faites de moi ce qu'il vous plaira, mon Dieu! mais ne permettez pas que je vous offense... Ces petites élévations à Dieu, et une infinité d'autres que l'Esprit-Saint inspire aux personnes qui veulent être fidèles à l'oraison, entretiennent admirablement bien la ferveur dans nos cœurs, qui se trouvent toujours disposés à ce saint exercice en pratiquant cette maxime; et celui qui se fera une habitude de l'usage de ces petites élévations, s'avancera infailliblement dans fort peu de temps.

» 7° Nous trouvons dans les saintes Ecritures que les nuits ou les commencements des jours sont les temps les plus commodes pour l'oraison; les lieux solitaires et la persévérance dans les bons exercices y servent également beaucoup.

» 8° Les personnes austères qui, faisant abstinence, sont mal nourries, mal couchées, se servant des instruments de pénitence, tels que de la haire, du cilice, des disciplines et autres semblables, ces personnes-là, dis-je, sont les mieux disposées à faire l'oraison; parce que comme ces choses naissent de la dévotion, qui est la fin et le fruit de l'oraison, aussi elles fomentent, conservent et accroissent la racine de leur tige.

» 9° Enfin, les œuvres de miséricorde que nous faisons, nous servent beaucoup pour l'oraison, parce qu'elles nous donnent la hardiesse de nous présenter devant Dieu, sur la parole qu'il nous a donnée dans l'Evangile, d'avoir compassion des misères de ceux qui exercent les œuvres de miséricorde à l'égard du prochain. »

CHAPITRE XI.

De neuf choses qui empêchent l'oraison.

« Comme nous avons dit, au chapitre précédent, qu'il y a neuf choses différentes qui servent pour l'oraison, il se trouve aussi qu'il y en a un pareil nombre de celles qui lui font obstacle, entre lesquelles les péchés tiennent le premier rang.

» 1° Les mortels lui sont infiniment plus opposés que les véniels, qui lui portent nèanmoins beaucoup de préjudice, parce que, quoiqu'ils n'ôtent pas la charité, cependant ils en diminuent la ferveur qui est nécessaire pour bien vaquer à l'oraison. Ainsi nous devons faire nos derniers efforts pour les éviter, non pas seulement à cause du mal qu'ils nous font, mais encore pour les grands biens dont ils nous privent.

» 2° Le remords de notre conscience est le second empê-

chement qui, provenant de nos péchés, semble ne pouvoir jamais aller dans l'excès; mais il doit être assez modéré pour ne nous mettre pas dans une inquiétude capable de nous affaiblir et décourager entièrement pour les bons exercices à l'oraison.

» 3° Toutes les amertumes, étourdissements, et tristesses désordonnées nous préjudicient fort dans nos oraisons, parce qu'elles sont incompatibles avec les goûts, les suavités et les allégresses d'une bonne conscience, qui nous est pourtant toujours nécessaire pour nos oraisons.

» 4° Les pensées importunes, qui inquiètent nos âmes, nous empêchent beaucoup, et elles peuvent être comparées à ces petites mouches d'Egypte, dont parle l'Ecriture, parce quelles interrompent notre sommeil spirituel dans nos oraisons, nous travaillant si fort, qu'elles nous détournent de ce saint exercice.

» 5° Les occupations prises avec excès nous empêchent aussi, pour deux raisons. Premièrement, parce qu'elles prennent tout le temps; ensuite, parce qu'elles étouffent en nous l'esprit de Dieu d'une telle manière qu'elles lui ravissent notre cœur, avec le moyen et le loisir de vaquer à sa connaissance et à son saint amour.

» 6° Les délices et les consolations sensibles et désordonnées nous divertissent de l'oraison, parce que, comme dit le dévot saint Bernard, lorsque l'on fait estime des consolations du monde, l'on ne mérite pas celles de l'esprit de Dieu.

» 7° Les plaisirs de la bouche pour le boire et le manger ne nous empêchent pas moins de vaquer de la manière qu'il faut à l'oraison, parce que l'âme ne saurait aller à Dieu, quand le corps est rempli de viandes qui le tiennent attaché à la terre.

» 8° Le huitième empêchement est le désir qu'on a de parler, de voir, d'apprendre beaucoup de belles choses curieuses, polies et bien faites, car tout cela ne sert qu'à faire perdre le temps et à nous embarrasser en inquiétant et dissipant notre intérieur.

» 9° Le dernier empêchement, c'est l'interruption des saints exercices auxquels nous nous étions habitués ; cette interruption, dis-je, nous nuit extrêmement, si ce n'est que quelque pieuse ou pressante nécessité en soit la cause ; car, selon le sentiment des Saints, l'esprit de Dieu est si délicat, qu'après s'être retiré, s'il revient, c'est avec beaucoup de difficulté ; et comme les plantes veulent être arrosées, autrement elles se dessèchent, et que les corps s'affaiblissent si les viandes ordinaires viennent à manquer ; aussi cet esprit de tendresse et de dévotion vient à défaillir, si le rafraîchissement ou la viande de la considération des choses spirituelles ne s'y trouve pas, et c'est ce qui nous est enlevé par l'interruption des bons exercices, qui sont les véritables dispositions pour vaquer avec ferveur et dévotion à nos oraisons.

» Tout ceci est dit en passant, car l'essai et l'usage d'une longue expérience feront connaître la vérité du tout à ceux qui entreront dans quelque doute. »

CHAPITRE XII.

Huit avis nécessaires pour l'exercice de l'oraison.

« Nous donnerons dans ce chapitre huit avis nécessaires pour la forme et la manière que l'on doit observer dans l'exercice de l'oraison. Je sais bien que le Saint-Esprit en est le principal directeur ; mais l'expérience nous apprend qu'il y a des avis qui dépendent de nous et de nos directeurs que Dieu éclaire pour cet effet, parce que le chemin étant extrêmement difficile, on a besoin de guide pour ne s'écarter pas fréquemment et facilement. »

Premier avis.

« Lorsque nous viendrons à considérer quelque point du sujet et de la matière de la méditation, il ne faut pas s'y at-

tacher si fortement, que l'on ne puisse, sans crainte de faillir, passer d'un point à un autre, lorsque le goût, la dévotion et le profit s'y trouveront, parce que l'oraison n'ayant pour fin principale que la dévotion, c'est une suite nécessaire que les choses qui nous y disposent mieux, seront estimées les plus avantageuses, quoiqu'on ne doive pas facilement changer; si bien que, lorsque, par un sentiment de Dieu, quelqu'un se retirera de la matière qu'il avait choisie pour son oraison, se trouvant appelé ou diverti à d'autres sujets auxquels il n'avait pas pensé, il doit s'arrêter là et se laisser conduire où Dieu l'appelle, parce que c'est alors que la volonté commencera d'être enflammée; et ainsi l'on doit là briser tout le discours, faisant cesser la méditation, pour que l'affection prenne sa force et son accroissement; ou même il faut s'arrêter durant tout le temps destiné à l'oraison, parce qu'il faut prendre l'esprit de Dieu lorsqu'il souffle et n'aller pas chercher ailleurs avec incertitude ce qui nous est assuré, puisqu'alors nous avons tout ce que nous saurions désirer.»

Second avis.

« Il faut prendre garde de s'approcher du saint exercice de l'oraison, non pas avec une affection d'étude, s'appliquant à la méditation pour faire des recherches curieuses dans le dessein de composer des discours et de faire des sermons; ce serait plutôt dissiper son esprit que le recueillir, et ensuite ceux qui en useraient de cette manière resteraient dans les aridités et les sécheresses d'esprit sans nulle dévotion, avec autant de légèreté et de disposition aux vanités qu'ils avaient avant de s'appliquer à la méditation. Aussi, c'est avec un extrême désir de prier Dieu, et une sérieuse volonté de l'aimer, que nous devons venir à ce saint exercice, où nous devons considérer que nous y sommes plutôt pour écouter la voix de Dieu, afin de la réduire ensuite en pratique, que pour parler et discourir. Ainsi donc, pour éviter cet inconvénient, on

doit se présenter à l'oraison avec une humble et simple ignorance, dans la préparation d'esprit de goûter Dieu plutôt par les affections et les mouvements de la volonté, que de le connaître par les lumières de l'entendement; ceci provient ordinairement de la curiosité qui nous fait aller dans le fond des vérités divines, pour en parler et discourir par vanité dans les occasions, au lieu que nous devons aller à l'oraison dans le désir de connaître Dieu, de l'aimer, de pleurer nos péchés et d'accomplir sa sainte volonté avec une grande exactitude. »

Troisième avis.

« Le second avis modère le discours de l'entendement; et celui-ci servira de règle et de mesure aux mouvements, aux affections de la volonté, qui ne doit pas tâcher, par des efforts excessifs, d'exprimer des sentiments de dévotion, à l'exemple de quelques-uns qui, par des soupirs à perte d'haleine, veulent témoigner par des larmes forcées qu'ils compatissent aux douleurs de Jésus-Christ souffrant, lorsqu'ils méditent sur sa passion; ce qui est plutôt un effet de leur amour-propre et de leur naturel mélancolique qu'un véritable sentiment du cœur, qui devient, par ce moyen, sec, aride et indisposé à recevoir les visites de Dieu (selon le dire de Cassien); outre que ces efforts sont très-nuisibles à la santé du corps et laissent l'âme dans un si grand dégoût de l'oraison, qu'elle appréhende de se remettre en ce saint exercice, comme si elle se devait exposer à essuyer les violences extrêmes d'un fâcheux combat. Ainsi nous devons être satisfaits d'avoir accompli ce qui est en notre pouvoir, qui est d'avoir considéré avec attention ce que cet adorable Sauveur a souffert pour nous, ayant été fidèles à regarder d'un œil et d'un cœur pleins de douleur et de compassion, un Dieu souffrant, dans la disposition de nous soumettre absolument à recevoir avec une grande égalité d'esprit les afflictions et les consolations, les douleurs et les douceurs, suivant ses adorables volontés. »

Quatrième avis.

« Quoique la grande attention que nous devons porter à l'oraison doive être fort recommandée comme étant fort considérable et nécessaire, il est vrai cependant qu'elle ne doit pas être sans mesure pour qu'elle ne nuise pas à la santé, ou bien qu'elle ne soit pas contraire à la dévotion. Car, de même qu'il y a plusieurs personnes qui, par une attention déréglée, se mettent au hasard de perdre l'esprit, de même il y en a qui, pour éviter cet inconvénient, se laissent aller à tout moment dans une grande lâcheté. Or, dans ces deux mauvaises extrémités il faut prendre le milieu, de manière que dans cette conjoncture nous devons modérer notre attention sans nous contraindre ou fatiguer avec excès, de même qu'un bon cavalier ne doit pas retenir la bride à un cheval vicieux, crainte qu'il ne s'enlève, ni la lâcher avec excès, crainte qu'en bronchant il ne s'affaisse. Il faut donc bien observer ceci, pour que, surtout au commencement de la méditation, on n'affaiblisse le cerveau par une attention forcée, comme le voyageur se met dans l'impuissance de faire une bonne journée lorsqu'à la sortie du logis il commence à marcher à perte d'haleine. »

Cinquième avis.

« Cet avis est le plus essentiel de tous, et ainsi celui qui veut bien faire oraison le doit observer avec exactitude. Il est donc nécessaire qu'il soit ferme dans la résolution de ne quitter pas ce saint exercice, s'il tarde quelque temps à goûter les douceurs qu'il avait cru y recevoir dans le commencement; parce qu'il est fort juste que nous attendions constamment et avec persévérance la venue de ce Seigneur, qui, unissant les bontés infinies à ses grandeurs inconcevables, veut relever nos bassesses et nous combler des biens dont l'ex-

cellence exigerait de nous des attentes éternelles aux portes de son sacré palais pour en pouvoir mériter la possession.

» Si donc, après avoir resté fort peu dans cette attente, cet aimable Sauveur a la bonté de nous ouvrir la porte, se faisant connaître à nous, rendons-lui grâce pour ce bienfait. S'il nous semble qu'il tarde un peu trop longtemps, humilions-nous devant lui, considérant que ce que nous attendons est au-dessus de nos mérites, et soyons heureux d'avoir fait en cela un agréable sacrifice de notre volonté à Dieu, employant du moins nos efforts pour nous vaincre nous-mêmes et nous rendant les maîtres absolus de nos appétits qui ne sont que trop souvent, dans nos oraisons, soulevés et révoltés par l'instigation des démons. Que si vous n'avez pas adoré ce grand Dieu si sensiblement que vous le souhaiteriez, vous devez savoir qu'il suffit de l'avoir adoré en esprit et en vérité, comme il l'exige de vous. C'est ce qu'il faut bien remarquer, car plusieurs sont abusés en ce qu'ils croient que tout est perdu, s'ils n'ont pas eu dans leurs oraisons une dévotion sensible. Et enfin, si l'on croit perdre le temps et ne tirer nul profit de cette persévérance en l'oraison, mais qu'au contraire, il nous semble que notre entendement soit fort indisposé pour méditer, il sera fort à propos (après avoir fait tout ce qui dépendra de nous), que nous prenions un livre de méditations, le lisant fort posément, et que nous fassions avec attention un mélange de la lecture avec la prière, ce qui n'est nullement difficile à l'égard des commençants, ni des personnes les moins intelligentes et les plus grossières. »

Sixième avis.

« Il semble que cet avis n'est pas de moindre importance que le précédent, puisqu'il nous marque que nous ne devons pas nous contenter de répandre dans nos oraisons quelques larmes ou de sentir quelque légère componction de cœur sans vouloir aller plus avant ; c'est une erreur qui n'est que trop

commune, car, tout de même que les terres ne portent pas de fruit si elles ne sont pénétrées de l'abondance des eaux, parce que les petites rosées ou des pluies légères, ne faisant que les humecter au dehors et détremper la poussière, les laissent infructueuses ; aussi faut-il à proportion que l'abondance de la rosée du ciel, qui est l'eau de la grâce, fasse produire à nos âmes de bonnes œuvres. Nous devons donc vaquer à l'oraison durant un temps considérable, sans discontinuation, parce que s'il est interrompu, on ne saurait profiter beaucoup, quittant ce saint exercice, lorsque nos sens intérieurs commencent à trouver leur repos ; il s'ensuit qu'il faudrait prendre une heure et demie ou deux heures sans discontinuer, parce que demi-heure se passe avant que les instruments, qui sont les sens intérieurs, soient d'accord, et le temps qui restera sera bien nécessaire pour jouir du fruit de l'oraison. Il est pourtant fort certain que lorsque l'oraison est prévenue immédiatement par l'office divin, par la messe, par quelque lecture dévote ou par quelque oraison vocale, l'on se trouvera mieux disposé. Dans ce cas, l'oraison pourrait n'excéder pas une heure ; et comme le feu se prend plus facilement au bois qui par sa sécheresse est plus dans la disposition de brûler qu'à celui qui est humide, de même le temps du matin se trouve plus propre pour ce saint exercice que le soir, qui est ordinairement suivi des distractions de la journée, et ces distractions font bien plus de résistance au feu de l'amour de Dieu, que ne fait l'humidité du bois au feu matériel de ce monde. Mais, nonobstant tout cela, lorsqu'on sera beaucoup occupé ailleurs, se trouvant hors de la commodité d'employer un temps considérable à l'oraison, l'on ne doit pas laisser d'offrir à Dieu ce peu qui sera en notre pouvoir, et que Dieu recevra comme le denier de la pauvre veuve de l'Evangile. Ainsi, pourvu qu'il n'y ait point de négligence de notre part, nous devons nous assurer que ce grand Dieu, qui pourvoit merveilleusement bien à toutes les nécessités de ses créatures, aura une bonté et une provi-

dence toute particulière pour celui qui observera ces maximes avec exactitude. »

Septième avis.

« Il faut savoir, en septième lieu, que lorsque l'esprit de Dieu souffle quelque part que ce soit, l'on doit prendre cette inspiration comme le sifflement du pasteur qui appelle sa brebis au pâturage où elle se doit arrêter comme en une belle occasion qui lui est offerte, pour profiter plus dans une heure qu'il ne saurait faire de bien longtemps sans ce secours.

» Saint François en usait de cette manière, et saint Bonaventure écrit qu'il prenait le contenu de ce présent avis si fort à cœur, que si, même dans les voyages, il se sentait touché de quelque mouvement particulier de dévotion, il faisait marcher ses compagnons, et s'arrêtait lui-même pour mieux goûter et digérer à loisir cette viande céleste et délicate; ceux qui n'en usent pas ainsi sont ordinairement punis avec justice, en ce qu'ils ne trouvent pas Dieu lorsqu'ils le cherchent, de même que Dieu ne les a pas trouvés lorsqu'il les a cherchés. »

Huitième avis.

« Le dernier avis, qui sera le plus long, et qui semble plus considérable et plus nécessaire que tous les autres, c'est qu'il faut mettre tous nos soins à joindre la méditation avec la contemplation : celle-là doit être comme un degré pour monter à celle-ci. Car nous devons savoir que, de même que l'on bat un fusil avec la pierre pour en tirer du feu, ainsi c'est le propre de la méditation de considérer avec soin et attention les choses divines, discourant de l'une à l'autre pour faire prendre à nos cœurs le feu de l'amour de Dieu dans la contemplation, qui ensuite, sans discours, sans nulle spéculation de l'entendement, d'une vue pure et simple de la vérité, met notre âme dans une paisible jouissance du saint

amour : et de là vient qu'un saint docteur ne faisait pas difficulté de dire qu'en la méditation l'on fait les discours avec peine et profit; mais que dans la contemplation il n'y a point de travail, quoiqu'il y ait beaucoup de fruit; dans celle-là l'on cherche; dans celle-ci l'on trouve; dans celle-là on mâche la viande, dans celle-ci on la goûte, parce que l'une s'amuse à discourir sur les choses dont l'autre jouit par une simple vue; ainsi l'un est le moyen et l'autre la fin; l'une peut être appelée le voyage, l'autre le terme ou le lieu de repos; celle-là le mouvement, et celle-ci la borne ou la fin de l'action.

» L'on tire de là un axiome commun parmi les maîtres de la vie spirituelle, quoique bien peu de personnes l'entendent comme il faut; c'est que, de même que les moyens cessent lorsqu'on est venu à la fin et que la navigation finit lorsqu'on est arrivé au port, ainsi le discours pénible de la méditation est tout-à-fait inutile, lorsque dans la contemplation nous avons Dieu comme présent à nos yeux et que c'est là qu'il donne des mouvements d'amour, d'admiration et de joie à nos volontés, et en cela consiste la fin de nos oraisons et non pas en la haute spéculation de notre entendement, qui doit céder la place, pour que dans cet état notre âme prenne sa force et ses accroissements par les charmantes douceurs qui l'ont rendue esclave des divins mouvements. La raison pour laquelle un docteur donne cet avis de laisser toutes les pensées les plus sublimes, lorsque notre volonté commencera d'être enflammée, c'est que c'est un plus grand bien, vu que les discours les plus relevés de la méditation doivent être méprisés, comme destructeurs du repos de la contemplation, qui doit être préférée à la méditation, comme la fin au moyen et le repos au travail : après donc qu'on a vaqué à la méditation pendant quelque temps, il faut donner du repos à notre entendement pour la contemplation, et c'est lorsque nous devons faire cesser toutes les imaginations, tenant la mémoire fixée en Dieu sans nulle particulière spéculation, que l'on doit être alors satisfait de la connaissance que Dieu nous

donne de lui, faisant que notre volonté produise des actes d'amour; et l'entendement ne doit pas agir autrement que s'il était tout-à-fait convaincu qu'il n'y a au monde d'autre créature que lui et l'âme à laquelle Dieu parle seul et immédiatement : je dis plus, c'est que l'entendement ne devrait pas seulement s'oublier soi-même, mais encore tout ce qu'il fait, parce qu'il n'y a rien de plus véritable que ce que disait un Père de l'Eglise : *que l'oraison est parfaite lorsque celui qui prie est si abstrait en Dieu, qu'il ne sait pas même discerner s'il est en oraison.*

» Nous devons faire ces pauses toutes les fois que ce sommeil spirituel nous prendra dans l'oraison, et ainsi lorsque notre entendement se trouvera assoupi de cette manière et que notre volonté se trouvera tout éveillée et excitée par la jouissance de cette viande délicieuse, il faudra profiter du temps en goûtant et digérant cette viande, et ensuite nous devons continuer l'exercice de la méditation, si l'heure destinée n'a pas fini. L'exemple du jardinier fait bien à ce propos, puisque pour arroser sa terre il arrête le fil de l'eau jusqu'à ce qu'elle soit bien abreuvée, lui jetant de l'eau de temps en temps, par intervalle, pour que la terre sèche s'imbibe à loisir; il en est de même de l'âme; si bien qu'on ne saurait exprimer la consolation, la paix intérieure et la charité qu'elle ressent dans les ravissantes douceurs de la contemplation où elle a reçu les eaux abondantes de la grâce.

» Au reste, il faut observer qu'il y a certaines personnes qui sont si fort éprises d'amour pour Dieu, qu'à peine pensent-elles à lui; elles se trouvent tout enflammées au seul souvenir de son nom : ceux-là n'ont pas plus besoin de discours et de considération pour aimer ce grand Dieu qu'une mère ou une épouse ne doivent être persuadées par des raisons, pour que la mémoire du fils ou du mari leur donne de la joie : aussi y en a-t-il qui s'oublient eux-mêmes par un glorieux effet de leur extrême attachement et abstraction en Dieu, et cela ne leur arrive pas moins à l'heure de l'o-

raison que dans les autres occupations; c'est une chose qui semble bien extraordinaire ; et néanmoins elle ne doit pas nous surprendre, puisque les effets de l'amour de cette beauté infinie doivent surpasser sans comparaison les effets de l'amour des créatures qui expose ses partisans à la rage et à la fureur, au lieu que celui-là nous enlève toujours par ses douces violences ! Soyons donc d'accord qu'il faut donner plus de pouvoir à l'amour de Dieu qu'à celui des créatures, puisque la grâce est plus forte que la nature et le péché, et qu'à moins de réciter des prières d'obligation, il faut laisser toutes les autres et faire cesser le discours de la méditation dans toutes les rencontres où nous nous trouvons portés à la contemplation, parce qu'elle a cela de propre qu'elle meut énergiquement nos volontés aux affections des choses du ciel. »

CHAPITRE XIII.

Des tentations ordinaires qui travaillent ceux qui s'adonnent à l'oraison et de leurs remèdes.

« Je crois qu'il sera fort à propos de traiter en ce chapitre des tentations en général, qui éprouvent ordinairement ceux qui pratiquent l'exercice de l'oraison, auxquelles nous indiquerons neuf remèdes, qu'on appliquera selon la diversité des épreuves.

» Les tentations les plus fréquentes sont celles-ci : 1° Le défaut de consolations spirituelles; 2° les fâcheuses attaques des pensées importunes; 3° les pensées de blasphème; 4° celles d'infidélité; 5° de crainte désordonnée; 6° le trop long sommeil; 7° la défiance du profit et la présomption sur l'utilité qu'on en a déjà retirée; 8° le désir de savoir; 9° le zèle indiscret de s'avancer. Voilà les tentations générales et les plus ordinaires; en voici les remèdes, suivant l'ordre des susdites tentations. »

1er Remède.

« Il est constant que ceux qui n'auront pas de consolations spirituelles dans leur oraison, croiront que cet exercice leur est inutile, parce qu'ils le trouveront insipide. Mais il faudra alors nous représenter devant Dieu comme criminels, examinant notre conscience, pour qu'en cas que la grâce se soit retirée par notre faute, nous suppliions très-instamment ce grand Dieu de nous pardonner. C'est avec une grande confiance, sans hésiter, qu'il faudra faire cette demande, suivant l'avis de l'Apôtre, et pour nous y exciter, il sera nécessaire que nous entrions en considération de la pénitence et de la miséricorde infinie de Dieu, qui paraît merveilleusement en faveur de ceux qui ne savent faire autre chose que l'offenser; par ce moyen ces aridités ou défauts de consolation nous seront utiles, puisque de là nous prendrons occasion de nous humilier, ayant considéré la multitude de nos péchés, et nous produirons ensuite de grands actes d'amour de Dieu, qui a eu tant de bonté que de nous pardonner un si grand nombre de fautes dont nous nous serons trouvés coupables dans un sérieux examen de conscience; et si avec tout cela nous ne trouvons pas de douceurs en ces exercices, nous ne devons pourtant pas les laisser, parce que les choses, pour être insipides, ne restent pas d'être souvent très-utiles.

» Et, en effet, l'expérience nous apprend que toutes les fois que l'on joint la persévérance dans l'oraison à la diligence et à l'attention, c'est avec une consolation sensible que l'on sort de ce saint exercice, dans la pensée que nous n'avons rien oublié de ce qui a été en notre pouvoir.

» Si nous recevions plusieurs consolations, nous n'aurions point tant de mérite, parce que nous n'aurions pas plus d'amour de Dieu et nous aurions moins de difficulté à vaquer longtemps à l'oraison. Mais quand la consolation n'est pas grande, si nous sommes satisfaits du peu que nous avons,

c'est ce qui plaît à Dieu, outre que l'humilité, la patience et la persévérance que nous pratiquons en cet état d'aridité et de sécheresse spirituelle, sont des marques infaillibles que nous profitons et que nous aimons Dieu. Nous devons en ce temps-là mieux observer l'exactitude et la vigilance au recueillement de nous-mêmes, examinant avec soin nos pensées, nos paroles et nos actions, pour qu'au défaut de la joie spirituelle qui est absolument nécessaire aux personnes d'oraison, nous ayons plus de soin de nous précautionner pour obtenir des grâces particulières de Dieu. Autrement, dit le pieux saint Bernard, lorsque nous nous trouvons en cet état nous courons risque de notre salut, parce que les sentinelles de notre corps de garde sont endormies et la muraille qui nous couvrait étant renversée, ne nous peut plus défendre. Ainsi, le tout dépend des succès de nos propres armes ; c'est à notre épée, l'épée de l'esprit, et à notre adresse qu'il faut avoir recours. Oh ! que la gloire de l'âme qui combat de cette manière est grande ! elle se défend (s'il faut ainsi parler) sans bouclier, elle vient aux mains avec son adversaire sans être couverte, elle a de la force sans secours, et, se trouvant dans le champ de bataille, elle prend dans la mêlée un grand courage et des forces admirables.

» C'est en cela, enfin, qu'on imite à la dernière perfection Jésus-Christ souffrant; ce qui nous est beaucoup plus glorieux que si nous prenions à cœur de nous conformer à ce divin Sauveur dans les autres actions où il a reçu de plus sensibles consolations que dans les mystères douloureux de sa passion. De manière que celui qui souffrira avec Jésus-Christ, ayant moins de consolations, aura plus de gloire, parce qu'il l'aura plus parfaitement imité, et dans cette imitation nous pourrons dire que nous avons bu le calice de sa passion, tout pur, sans mélange d'aucune liqueur étrangère, ce qui est la pierre de touche de la vraie ou fausse amitié ; pour cela, Dieu nous fortifie par sa grâce. »

2e Remède.

« Il faut combattre avec beaucoup de vigueur quoique avec beaucoup de travail contre les pensées importunes. C'est une chose qui dépend plus de la grâce et de l'humilité qui doit être en nous, que de notre force ; mais c'est une consolation de savoir que c'est une faute bien légère que d'avoir ces pensées, si elles ne sont pas volontaires.

» Ainsi, c'est sans chagrin, avec humilité et dévotion que celui qui en est travaillé doit avoir recours à Dieu et lui dire : Vous voyez, Seigneur, ce que je suis et que vous ne devez attendre de moi que de la boue et des ordures qui sortent de ce sale vaisseau. Que pouvez-vous cueillir, Seigneur, que des chardons et des épines d'une terre maudite, comme moi, qui les produit? Voilà tout le fruit que vous en tirerez si vous ne me purifiez !... Et après de telles ou semblables paroles, l'on doit se remettre au premier état, et attendre avec patience que Dieu nous visite ; il ne manquera pas, si notre prière a l'humilité pour compagne. Que si ces pensées ne cessent pas pour cela de nous importuner, nous devons être certains qu'en les rejetant de toute notre force, cette résistance nous sera plus avantageuse que si nous avions été toujours parmi les douceurs d'une dévotion sensible. »

3e Remède.

« Le souverain remède touchant les tentations sur les pensées de blasphème, consiste dans le mépris qu'on en doit faire : c'est la tentation qui donne le plus de peine et qui pourtant est la moins dangereuse ; on ne doit donc point en faire cas en l'appréhendant pour que la crainte excessive ne donne de nouvelles forces à ces pensées qui ne sont jamais criminelles, jusqu'à ce qu'y prenant plaisir, nous donnions notre consentement, ce qui n'arrive jamais, tandis que nous voudrions ne les avoir pas. »

4e Remède.

« On ne saurait mieux remédier aux tentations d'infidélité, que de se mettre en vue la bassesse de la créature et la grandeur infinie du Créateur, considérant sans esprit de curiosité les œuvres de Dieu qui sont inconcevables à notre égard, ne voulant pas entrer dans la connaissance de ses divins mystères, en approchant avec révérence et humilité, ayant dans le cœur la simplicité et la douceur de la colombe et non pas la prudence et la malice du serpent; car il y a cette différence entre les ouvrages de Dieu et ceux des hommes, que le raisonnement, qui est nécessaire en ceux-ci, détruit en nous la connaissance que nous pourrions avoir des autres. Le remède donc de cette tentation, qui ne donne pas moins de peine que l'autre, c'est encore de n'en faire point de cas, la traitant de bagatelle dans nos esprits, car n'étant nullement volontaire, elle ne sera pas non plus criminelle en aucune manière. »

5e Remède.

« Il y a certaines personnes qui sont d'une nature si timide, qu'elles se trouvent saisies de crainte toutes les fois qu'elles se retirent pour prier la nuit en quelque lieu, si peu écarté qu'il soit. Le remède à cette tentation est de faire ses efforts pour ne quitter pas le poste qu'on a pris, en persévérant avec fermeté dans ce saint exercice; car on en viendra comme cela facilement à bout. Au lieu que si l'on avait recours à la fuite, ce serait le moyen d'augmenter la crainte qui prend ses accroissements en ceux qui fuient, tandis que, au contraire, la hardiesse prend ses forces dans le combat. Et, pour cet effet, on considérera cette vérité, que le démon, ni autre chose que ce soit au monde, ne peut nullement nous porter préjudice sans un ordre particulier de Dieu, qui nous aime si fort, qu'il nous a donné un ange gardien pour nous conserver et nous défendre contre nos ennemis, ayant beaucoup

plus de soin de nous dans nos oraisons qu'ailleurs, étant toujours prêt à nous fournir du secours contre nos adversaires, et incessamment disposé à présenter nos prières à Dieu. »

6e Remède.

« La tentation de sommeil qui nous prend dans nos oraisons peut provenir de trois causes différentes : la première, c'est la nécessité de la nature; la seconde, c'est l'infirmité de la personne; et la troisième, c'est notre paresse ou le démon qui la provoque. Pour ce qui est de la première, elle ne doit avoir d'autre remède que d'accorder à nos corps le repos nécessaire. C'est une chose si juste que nous ne devons pas faire difficulté de la lui accorder, autrement il serait fondé en droit de nous refuser ce que nous pouvons justement prétendre de lui.

» Lorsque notre infirmité est cause du sommeil, nous ne devons pas nous affliger, puisque en cela nous ne sommes pas criminels; mais, sans perdre courage, nous devons résister et faire nos derniers efforts pour tenir bon dans nos oraisons, puisqu'elles ont cet avantage de nous procurer les plus grandes consolations, et, qui plus est, les dernières assurances de notre salut. Pour ce qui est du remède à la tentation du sommeil provenant de notre paresse ou de l'instigation du démon, c'est de ne boire pas de vin, si ce n'est modiquement, de se tenir debout ou à genoux, ou de faire quelque austérité qui soit sensible à la chair. En un mot, le remède général et souverain pour cette tentation et toutes les autres, c'est de le demander avec une grande instance à Dieu qui ne saurait nous refuser quoi que ce soit si nous persévérons avec confiance incessamment dans nos demandes. »

7e Remède.

« La diversité essentielle des remèdes est une suite nécessaire de la diversité des maux : or, comme la tentation de la

défiance du profit est manifestement opposée à celle de la présomption, aussi faut-il conclure que le remède en doit être bien différent : si bien donc, que dans la tentation de défiance du profit, le remède qui y doit être appliqué, c'est la considération que le bon succès de nos oraisons dépend beaucoup moins de nos forces que de la grâce de Dieu qui l'accorde volontiers à ceux qui, se défiant d'eux-mêmes, mettent toute leur confiance aux seules bontés de sa Majesté divine à qui tout est possible.

» Pour ce qui est de la présomption, il faut croire que c'est une marque convaincante de notre éloignement de la perfection que de penser en être bien près, parce qu'en ce chemin ceux qui découvrent plus de pays, se hâtent davantage, voyant qu'ils sont bien loin de leur but, et dans leur sentiment tout ce qu'ils font n'est pas considérable eu égard à ce qu'ils désirent. Il faut aussi que ceux qui sont tentés de présomption se représentent comme dans un miroir la vie des Saints et même la vie de plusieurs personnes dévotes qui vivent encore, et ils trouveront qu'ils sont moins que des fourmis, dans les choses de la spiritualité, en comparaison des autres qui courent comme des géants dans la perfection, et cette considération leur servira de contre-poids dans leur orgueil. »

8e Remède.

« La tentation sur le désir excessif de vouloir savoir doit être combattue par la réflexion que l'on doit faire que, comme la sagesse de Dieu surpasse infiniment la prudence humaine et que la science est au-dessous de la vertu, aussi l'on doit être pleinement convaincu qu'il faut s'occuper dans l'exercice de l'oraison avec un désir d'être plus sage et vertueux que savant et prudent dans l'esprit des hommes ; car, en effet, la gloire de la sagesse du monde avec toutes ses grandeurs doit finir avec la vie. Quel aveuglement donc n'est-ce pas que de vouloir acquérir par beaucoup de travail ce qui

peut ne durer qu'un moment? Tout ce qu'on peut savoir ici-bas n'est presque rien; mais vaquer à l'oraison pour aimer Dieu, c'est toutes choses, parce que c'est en lui que nous verrons tout et que nous posséderons tout. Hélas! faisons un peu réflexion qu'il ne nous sera pas demandé, au jour du jugement, si nous avons beaucoup lu, beaucoup discouru ou bien prêché, mais si nous avons beaucoup fait et bien fait. »

9e Remède.

« C'est être bien indiscret que de vouloir s'avancer en donnant du secours au prochain et en nous préjudiciant à nous-mêmes. Cette tentation n'a pas de meilleur remède que de bien raisonner de cette manière, savoir : qu'il n'est pas juste que nous nous employions si fort au service de nos frères pour le bien de leur conscience, que nous ne réservions préalablement du temps pour nous mettre en état de le faire. Et ainsi nous ne devons pas volontiers nous exposer à ces entreprises que nous ne soyons plutôt, par un effet d'une longue et profonde oraison, si dévots que d'être plus en Dieu qu'en nous-mêmes. »

CHAPITRE XIV,

Où sont expliqués huit petits avertissements nécessaires pour ceux qui s'adonnent à l'oraison.

Premier avertissement.

« C'est une chose si difficile de savoir comment il faut traiter en cette vie familièrement avec Dieu, qu'on ne peut pratiquer ce saint exercice (sans un danger évident d'égarement) qu'avec un bon directeur et quelques avertissements que nous allons expliquer avec toute la clarté et la brièveté possibles.

» Le premier aura pour sujet la fin qu'on doit se proposer dans l'exercice de l'oraison. Ainsi il faut considérer que cette

communication avec Dieu est si agréable et si charmante, que plusieurs personnes sont enlevées par la douceur de ses attraits, jusqu'à la prendre pour motif principal de leurs oraisons, de leur lecture spirituelle et de la fréquentation des sacrements. Mais c'est un abus et une erreur d'une infinité de personnes; car la fin de toutes nos œuvres est d'y aimer et chercher Dieu en toutes choses, sans intérêt, sans se satisfaire soi-même, c'est-à-dire sans rechercher le souverain bien par amour-propre, en la manière des anciens philosophes païens. Aussi est-ce dans les termes de la spiritualité une certaine luxure et gourmandise spirituelle qui n'est pas moins dangereuse pour ceux qui s'adonnent à l'oraison que la luxure et la gourmandise de la chair. De là provient un plus grand abus de ces personnes qui ne se contentent pas d'être toujours dans la recherche de ces goûts et faveurs spirituelles, mais qui vont encore jusqu'à porter jugement de la plus ou moins excellente perfection de ceux qui reçoivent plus ou moins de goût et de plaisir dans leurs oraisons. Contre ces deux erreurs, il faut savoir une maxime générale qui est que la fin de la spiritualité c'est l'obéissance aux préceptes de Dieu ou l'accomplissement de sa sainte volonté, ce que nous sommes dans une impuissance absolue de faire, si nous n'allons toujours contre notre propre volonté pour laisser agir celle de Dieu qui lui est en cela positivement contraire.

» Mais comme pour une si grande victoire il faut que sa divine Majesté nous donne un secours et une faveur tout extraordinaires, nous devons pour cet effet avoir recours à l'oraison, et c'est là que nous prendrons des adresses et des forces pour sortir avec honneur de cette glorieuse entreprise. Ainsi, si nous voulons demander à Dieu des douceurs dans nos oraisons, ce sera avec la pureté d'intention du Prophète-roi, lorsqu'il disait : *Redde mihi lætitiam salutaris tui, et spiritu principali confirma me;* rendez-moi la joie de votre assistance salutaire, et fortifiez-moi par un esprit qui me porte à agir. Et c'est ce qui nous doit donner la connaissance de la

fin de nos exercices, pour juger de là si nous avançons dans la vertu ou si nous nous en éloignons, non pas parce que nous aurons reçu beaucoup ou peu de goûts sensibles, mais par la violence que nous nous serons faite à laisser notre volonté dans les souffrances pour accomplir celle de Dieu, ce qui doit être la fin de toutes nos lectures et oraisons.

» Quiconque voudra donc savoir s'il a beaucoup profité dans l'oraison, il faut qu'il voie un peu en quoi est-ce qu'il s'est corrigé; s'il a beaucoup avancé dans l'humilité, dans la patience, ne prenant pas en mauvaise part les injures qu'on lui fait, excusant les défauts du prochain, lui faisant la charité dans l'occasion, sans consentir à aucune pensée de mépris ou d'indignation; qu'il fasse aussi un peu d'attention s'il a de la confiance en Dieu dans les afflictions, s'il a de la facilité d'entrer dans le recueillement, modérant sa langue dans les rencontres; s'il mortifie bien ses passions, s'il prend avec égalité d'esprit les adversités comme les prospérités, s'il sait se comporter avec prudence et discrétion en toutes choses, et si l'honneur et les plaisirs du monde lui sont indifférents. Voilà les véritables marques de notre avancement; au lieu que toutes les douceurs que nous goûtons dans nos oraisons sont incapables de faire le discernement de nos vertus ou de nos imperfections. Nous serons donc vertueux, si nous avons un soin particulier de joindre la mortification avec l'oraison; mais si nous les séparons, nous ne saurions jamais être parfaits. »

Second avertissement.

« Si, dans la voie de la perfection, il ne nous est permis de souhaiter des consolations spirituelles, que précisément en tant qu'il nous est nécessaire pour notre avancement dans la vertu, à plus forte raison devons-nous moins désirer des visions, des révélations, des extases, et d'autres semblables choses qui ne sont que trop capables de nous causer de l'orgueil, nous faisant perdre le fondement de tout édifice spi-

rituel qui est la vertu d'humilité. Ainsi l'âme pure et simple, prudente et humble doit, en résistant, rejeter les révélations et les autres visions, sans crainte de déplaire à Dieu qui lui découvrira les choses qu'il voudra, d'une telle manière que, nonobstant toute la résistance, l'âme se trouvera dans une certitude infaillible, sans nulle appréhension de tromperie, et par ce moyen elle ira, sans erreur, à l'union d'amour. »

Troisième avertissement.

« Le dévot saint Bernard dit, que ceux qui tendent à la perfection doivent écrire en gros caractères dans leurs chambres : *Mon secret est à moi seul :* ce qui doit servir d'instruction pour ceux qui ne gardent pas sous le secret les faveurs que Dieu leur fait dans l'oraison et qu'ils ne doivent point communiquer à qui que ce soit, hormis à leur directeur, pour prendre quelque lumière à ce sujet. »

Quatrième avertissement.

« Le grand docteur de l'église, saint Augustin, parmi les familières communications qu'il avait avec Dieu, avait si bien appris à se réjouir avec un esprit de crainte devant cette suprême Majesté, que nous ne saurions mieux faire que de l'imiter en cela. Tâchons de nous entretenir avec Dieu le plus humblement et avec le plus de respect et de révérence qu'il nous sera possible, de manière que plus nous recevrons des faveurs du ciel, plus nous devrons nous humilier dans l'aveu que nous devons faire de nos bassesses, qui nous rendent indignes de paraître en présence de cette divine Majesté. »

Cinquième avertissement.

« Ceux qui veulent s'adonner à l'oraison, doivent faire leurs efforts (comme nous avons dit) pour trouver chaque jour quelque temps destiné à cet effet : mais cela ne suffit pas ; car

il faudra qu'ils quittent dans certains temps toutes les occupations, même les plus innocentes, pour vaquer entièrement aux exercices spirituels qui donnent de nouvelles forces à l'âme affaiblie par la diversité des emplois extérieurs qui ne nous occupent que trop souvent au dehors. Cette pratique doit être observée en plusieurs occasions différentes, mais encore plus particulièrement dans le temps des fêtes de l'année, dans les afflictions, dans les adversités et autres fâcheux accidents; après les longs voyages, et ensuite des grandes affaires et des autres rencontres, qui sont tout autant de sujets de dissipation de notre intérieur, qu'il faut réparer par quelques recueillements extraordinaires. »

Sixième avertissement.

« La discrétion est nécessaire en ce saint exercice à ceux qui y recevant des grâces et des faveurs avec abondance, trouvent que cette conversation avec Dieu est si douce et si charmante qu'ils y emploient sans mesure les jours et les nuits, étant transportés par les douceurs qu'ils goûtent dans cette occupation. Mais comme les corps s'affaiblissent par les longues veilles et par des austérités indiscrètes, leur nature se trouve enfin si fort accablée par la pesanteur de ce fardeau, qu'ensuite ils viennent à se rebuter, prenant ce saint exercice à contre-cœur, d'une telle manière qu'ils contractent une certaine inhabilité aux fonctions du corps et de l'esprit; et comme les commençants ont plus de ferveur et de consolation, moins de discrétion et d'expérience, ils doivent prendre un soin tout particulier d'y porter la modération requise, par le moyen de la distribution du temps, qui leur sera donnée par un directeur qui ait de la prudence et de l'expérience. Car autrement on pourrait tomber dans une autre extrémité qui porte un grand préjudice à ceux qui, par une lâche tépidité, sous prétexte de discrétion, s'épargnent, ne voulant nullement se faire violence dans leurs peines. Ceci est encore

beaucoup plus dangereux à l'égard des commençants, parce que, comme nous dit le dévot saint Bernard, il est moralement impossible que celui-là persévère longtemps dans la vie spirituelle, qui voudra user d'une telle discrétion dans le beau commencement, que de vouloir se gouverner comme une personne qui a vieilli dans les exercices spirituels, et qui n'a pas néanmoins plus de prudence qu'un jeune homme, ni plus d'expérience qu'un novice; si bien qu'il est difficile de bien juger laquelle de ces deux extrémités est la plus dangereuse. L'on peut dire cependant, avec Thomas à Kempis, qu'il y a moins de remède pour la première que pour la seconde; parce que le corps qui a conservé la santé, est moins incurable que celui qui l'a perdue par l'indiscrétion. »

Septième avertissement.

« Il y a plusieurs personnes spirituelles qui ont si fort éprouvé l'excellence de l'oraison, ayant expérimenté que tous les fruits de la vie spirituelle en dépendent, qu'il leur semble que l'oraison toute seule suffit pour les sauver. Si bien que ne faisant pas estime des autres vertus qui sont les pierres fondamentales et les arcs-boutants de cet édifice, ces âmes s'affaiblissent, et venant à faillir, le bâtiment va par terre, ne pouvant tirer nul profit de l'oraison, si elles laissent l'exercice des autres vertus. Pour ne pas donc tomber dans cette erreur, les hommes spirituels ne doivent pas s'attacher à une seule vertu, mais à toutes en général et à chacune en particulier, parce que tout de même qu'une corde de luth ne fait pas toute l'harmonie si on ne touche toutes les autres en leur rang, aussi une seule vertu ne saurait suffire pour faire une consonnance spirituelle si les autres n'y contribuent. Et de même encore qu'une horloge s'arrête soudain si elle se trouve retenue par une seule dent de ses roues, ainsi l'horloge spirituelle n'avancera point lorsqu'une seule vertu lui manquera. Il faut pourtant observer qu'on ne saurait prendre à

cœur ce saint exercice de l'oraison (en la manière requise), sans être bientôt parfait, c'est-à-dire, sans être bientôt dans une possession avantageuse de toutes les vertus. »

Huitième avertissement.

« Tout ce que nous avons dit jusqu'ici doit être pris en qualité de disposition pour recevoir la grâce de Dieu, travaillant avec exactitude de notre côté. Et, dans la défiance de nous-mêmes, nous devons nous reposer sur la bonté de Dieu qui est le fondement de nos espérances. Je dis ceci, parce qu'il y a certaines personnes qui croient qu'en observant bien toutes ces règles, elles posséderont infailliblement tout ce qu'elles souhaitent dans les voies de la spiritualité, de même que ceux qui réduisent en pratique les maximes d'un exercice qui ne surpasse pas la nature, peuvent espérer de réussir suivant les règles de l'art. Ces personnes, dis-je, se trompent fort, en ce qu'elles veulent par là que les pures libéralités d'un Dieu soient dans une dépendance absolue des préceptes et artifices des hommes, donnant la qualité de servante à la maîtresse qui est la grâce. Il ne faut donc pas prendre tous ces avertissements comme des dépendances de l'art, mais comme des instruments de la grâce; si bien que le principal moyen que les aspirants à la perfection doivent prendre fort à cœur, c'est une profonde humilité, dans un grand et véritable sentiment de leur faiblesse, de leur pauvreté et misères, avec une grande confiance en la miséricorde de Dieu. La connaissance de ces deux extrémités sera la médiatrice d'une bonne oraison, parce que la personne qui se représentera en cet état, en versant une grande abondance de larmes provenant d'un cœur contrit et humilié, obtiendra de Dieu l'accomplissement de ses désirs, et en attribuera la cause à la seule bonté de Dieu, comme à la source de toutes les grâces que nous recevons. »

ESPRIT

DE

SAINT FRANÇOIS DE BORGIA,

TROISIÈME GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

NOTICE.

—

1572.

François de Borgia dut le jour, après Dieu, à Jean de Borgia, troisième duc de Gandie et grand d'Espagne, et à Jeanne d'Aragon, fille d'Alphonse, fils naturel de Ferdinand V, roi d'Aragon. La famille de Borgia était depuis longtemps une des plus illustres et des plus riches d'Espagne; mais elle fut encore singulièrement ennoblie lorsque Alphonse de Borgia fut élevé sur le saint siége apostolique, sous le nom de Calixte III.

François naquit à Grenade, ville du royaume de Valence, en 1510, et s'il porta le nom de François, ce fut à cause de

la vénération de sa pieuse mère pour saint François d'Assise, auquel elle avait promis, si par son crédit devant Dieu elle obtenait un fils, de lui donner son nom.

Après avoir reçu la première éducation au sein de sa famille, sous la direction du docteur Ferdinand, François la compléta sous les yeux de son oncle, Jean d'Aragon, archevêque de Saragosse. A l'âge de dix-huit ans, il se sentit de grandes dispositions à l'état religieux; pour l'en distraire on l'envoya à la cour de Charles-Quint, en 1528, espérant que ce nouveau genre de vie lui donnerait d'autres pensées. Mais la cour ne changea ni son cœur ni son inclination; il y vécut avec tant de piété que l'empereur l'appelait *le miracle des princes*. Cependant on le fit consentir au mariage et on lui destina Eléonore de Castro, princesse portugaise d'une éminente vertn.

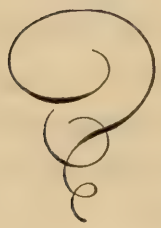
Le duc de Gandie passa par plusieurs maladies dangereuses; il perdit son aïeule dona Maria Henriquez : son intime ami Garcias de Véga fut tué au siége de Provence en 1537; enfin, deux ans après, il vit mourir l'impératrice, et, ayant été chargé de la conduire à Grenade, au moment où l'on découvrit le cercueil pour lui faire jurer que c'était là le visage de l'impératrice, il fut si frappé des ravages de la mort sur cette majesté naguère éblouissante, qu'il s'écria : « Est-ce » vous, dona Isabelle? Est-ce l'impératrice, ma souveraine, » ma maîtresse ? » L'impression que fit sur lui un tel spectacle fut aussi durable que sa vie. Le lendemain, ayant entendu le célèbre Jean d'Avila prêcher sur la vanité des biens de ce monde, il l'appela, lui ouvrit son âme et résolut de quitter le monde pour toujours. Mais l'empereur, loin de consentir à sa retraite, le nomma vice-roi de la Catalogne et le créa chevalier et commandeur de l'ordre de Saint-Jacques,

le plus honorable des ordres militaires d'Espagne. François changea bientôt la face de la Catalogne par l'habileté de son administration ; il fit fleurir la religion et devint lui-même l'exemplaire de toutes les vertus. Eléonore, son épouse, fut attaquée de la maladie dont elle mourut : c'était le 27 mars 1546. Quelques jours après, le P. Lefèvre, le premier compagnon de saint Ignace, passant en Espagne, rendit visite au duc de Gandie. Celui-ci fit une retraite sous la conduite de Lefèvre, et ce fut après les entretiens qu'il eut avec lui, qu'il composa les petits traités que nous en avons. Ils sont au nombre de quatre, dont le plus fameux est celui appelé *Collyre spirituel.* Les trois autres sont des exercices divisés pour chaque jour de la semaine, un discours sur les larmes de tendresse que versa Jésus-Christ sur Jérusalem, et le *Miroir des actions* du chrétien, qui n'est qu'une règle de conduite et un recueil d'actes d'humilité, de confusion, &c., &c. ; il est suivi de quelques prières préparatoires à la sainte communion. On y trouve une paraphrase du psaume *Benedicite, omnia opera Domini, Domino.*

Après avoir longtemps consulté le Seigneur, le duc de Gandie ayant résolu de se donner entièrement à lui pour le reste de ses jours, se détermina à entrer dans la Compagnie de Jésus. En sortant de Gandie, il prononça ces paroles d'Israël délivré de la servitude d'Egypte : *Voilà donc mes chaînes brisées ; mon âme est comme l'oiseau échappé des piéges du chasseur.*

Eloigné de toute ambition et de tout honneur, François de Borgia refusa la dignité de cardinal, et ce ne fut qu'avec peine qu'il accepta celle de général de la Compagnie de Jésus. Il appelait la pénitence « le grand chemin du ciel » ; ce fut par elle qu'il voulut y arriver, car, après une carrière rem-

plie de mortifications et d'austérités, ne pouvant plus se soutenir de faiblesse, son corps succomba et son âme s'envola dans le sein de Dieu, le 1er octobre 1573, à la 62e année de son âge. Le cardinal duc de Lerma, son petit-fils, premier ministre de Philippe III, roi d'Espagne, fit transférer son corps dans l'église de la maison professe des Jésuites à Madrid. Urbain VIII le béatifia, et Clément IX le canonisa en 1671.



ESPRIT

DE

SAINT FRANÇOIS DE BORGIA,

TIRÉ DU COLLYRE SPIRITUEL.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

« Il est aisé de reconnaître, par les malheurs que l'orgueil a causés dans le ciel et sur la terre, quels sont les avantages de l'humilité. L'Ecriture sainte et les Pères donnent d'autant plus de louanges à cette vertu que sa pratique est plus nécessaire à la vie spirituelle, et qu'elle est la base et le fondement de toute la perfection chrétienne. Certainement, il serait peu utile d'avoir acquis la science, la force, la libéralité, et toutes les autres vertus, si elles n'étaient accompagnées de l'humilité. Car, enfin, que nous servira l'aumône, si elle est vide d'humilité et pleine de vaine gloire? Quel avantage retireront de leurs belles actions, ceux qu'on estime braves et vaillants, s'ils ne sont humbles? On peut en dire de même de toutes les autres vertus. Les suites funestes de l'orgueil sont connues de tout le monde. Il a précipité l'ange rebelle du ciel dans les enfers; il a privé l'homme de cet heureux état de justice et d'innocence dans lequel il avait été créé. Mais comme je n'ai pas dessein de parler de la nécessité et des avantages de l'humilité, sans laquelle toutes nos actions, quelque saintes qu'elles paraissent aux yeux des hommes, sont abominables de-

vant Dieu, je proposerai seulement les moyens d'acquérir cette vertu si excellente et si nécessaire.

» Persuadez-vous donc, mon cher lecteur, que les ennemis de votre salut useront de tant d'artifices pour vous enlever ce précieux trésor, que sans une extrême vigilance, vous serez à tout moment en danger de le perdre. Préparez-vous donc soigneusement contre les surprises de l'orgueil, et apprenez la manière de combattre et de vaincre un ennemi si redoutable. Car si vous conservez l'humilité dans le fond de votre cœur, vous y conserverez aisément l'innocence, puisque l'Ecriture nous enseigne que le Seigneur donne sa grâce aux humbles et qu'il abaisse les superbes. Enfin, il suffit, pour vous inspirer de l'amour pour cette vertu, de considérer que la très-sainte Vierge, quoiqu'elle fût enrichie de tous les dons du ciel, ne parle que de son humilité lorsqu'elle veut glorifier le Seigneur : *Il a daigné*, dit-elle, *regarder l'humilité de sa servante ;* et que le Sauveur du monde nous recommande sur toutes choses *d'apprendre de lui la douceur et l'humilité.* Il est certain que la principale cause de l'orgueil et de ce désir déréglé des grandeurs du siècle, vient d'une vaine estime que nous avons de nous-mêmes, et que l'ennemi de notre salut tâche encore d'augmenter, en nous remplissant l'esprit d'une infinité de fausses images, qui nous empêchent de connaître la vérité, et qui nous cachent à nous-mêmes ce que nous sommes. Ainsi, pour nous guérir d'un aveuglement si dangereux, il faut y appliquer des remèdes contraires, et nous remplir l'esprit de tout ce qui sera capable de nous faire connaître notre néant, et de nous inspirer les véritables sentiments que nous devons avoir de nous-mêmes; et parce que l'orgueil est un poison infiniment subtil, qui se glisse partout, même dans les plus saintes actions, il faut aussi tout mettre en usage pour le combattre ; il faut y employer la considération de Dieu et des créatures, des choses spirituelles et des corporelles, des intérieures et des extérieures. Mais, afin de le faire avec quelque ordre, ce petit traité sera divisé

en trois parties, qui enseigneront la manière de s'humilier et de se confondre soi-même : 1° par la considération des choses qui sont au-dessous de la terre ; 2° par la considération de celles qui sont sur la terre; 3° et enfin par la vue de celles qui sont au-dessus de nous, comme les anges, les saints et Dieu même. J'espère que l'âme qui s'appliquera à cet exercice, deviendra bientôt humble devant Dieu avec le secours de sa sainte grâce. »

PREMIÈRE PARTIE.

Combien la considération des choses qui sont au-dessous de la terre, nous doit confondre devant Dieu.

« Il y a plusieurs choses dans l'enfer dont la considération est infiniment capable de rabattre l'enflure de notre orgueil, de nous remplir de confusion et de nous faire connaître l'abîme de notre néant ; car il faut avouer que c'est un grand sujet d'humiliation pour vous, que les démons aient été condamnés aux peines éternelles, pour un seul péché, et que vous ne l'ayez pas été après en avoir tant commis : que Dieu ait exercé contre ses anges la dernière rigueur de sa justice, et qu'il vous traite avec tant de bonté et de miséricorde : s'ils avaient eu comme vous le temps de reconnaître leur faute, ils en auraient sans doute témoigné un extrême repentir, et ils auraient fait des fruits dignes de pénitence : et vous qui avez offensé la Majesté divine plus souvent et plus grièvement qu'eux, vous êtes si ingrat que vous n'en faites pas pénitence, quoiqu'il ait la bonté de vous en donner le temps.

» Nous ne lisons point que Lucifer ait usé de tant d'artifices pour engager ses complices dans le péché qu'ont accoutumé de faire les hommes pécheurs pour y porter leurs frères ; car ils ne se contentent pas de leur mettre devant les yeux l'occasion du péché, comme fit Lucifer ; ils les prient, ils les

pressent, ils y emploient leurs richesses, ils y hasardent même quelquefois leur crédit et leur honneur ; ce qui fait assez voir que notre malice surpasse celle de l'ange rebelle.

» En vérité, cela nous devrait bien confondre, et cette confusion devrait être suivie d'un regret et d'une douleur capables de nous délivrer de la confusion éternelle, qui nous est préparée dans l'enfer pour punir une si grande méchanceté.

» Elle paraît encore en ce que, par nos habitudes vicieuses et par le penchant funeste que nous avons au mal, nous invitons en quelque façon le démon à nous tenter, et nous l'aidons nous-mêmes à nous faire tomber dans le péché. C'est pourquoi ceux-là se trompent qui attribuent à la tentation les désordres de leur vie, quoiqu'ils en soient les principaux auteurs et qu'ils aient eux-mêmes attiré le démon à leur perte ; ainsi ils se doivent estimer les plus coupables ; et comme les grands criminels sont remplis de tristesse et de confusion, lorsqu'ils paraissent au milieu de leurs complices devant les juges du monde, les pécheurs doivent aussi paraître en cet état devant le tribunal du souverain Juge, au milieu des démons qu'ils ont fait servir à leurs crimes.

» Si le pécheur considère attentivement toutes ces choses, il lui sera aisé de reconnaître combien il a sujet de se confondre et de confesser devant Dieu qu'il a mérité de souffrir de très-grands supplices, non-seulement dans le temps, mais encore dans l'éternité : de sorte que quand il endurerait en cette vie tout ce qui se peut endurer de tourments et d'ignominie, il doit être convaincu que ce serait trop peu de chose, en comparaison de ce qu'il endurerait dans les enfers. Dans cette vue, il devrait s'anéantir de confusion, confesser sa propre misère, et demander à Dieu miséricorde, en se reconnaissant néanmoins indigne de l'obtenir.

» Mais, parce qu'il y a des personnes qui, se trouvant exemptes des déréglements dont je viens de parler, se persuadent peut-être qu'elles n'ont nul sujet de s'humilier devant Dieu, je crois être obligé de les détromper d'une erreur si

grossière, en les priant de considérer que personne ne se peut défendre d'un sentiment si juste, et que ceux qui se croient vertueux et que tout le monde estime saints, ont le plus sujet de se confondre; car il est certain qu'il n'y a point de moment auquel Dieu ne les délivre de l'enfer par la conservation de sa grâce, sans laquelle ils tomberaient à toute heure dans le péché et se rendraient dignes des peines éternelles.

» N'est-il donc pas bien juste qu'ils rendent à Notre-Seigneur des grâces immortelles pour un si grand bienfait, et qu'ils s'anéantissent devant lui, en considérant que non-seulement ils étaient d'eux-mêmes entièrement indignes de tant de miséricordes, mais qu'ils sont encore incapables de l'en remercier. Que chacun considère donc quelle obligation il aurait à celui qui le délivrerait de l'enfer après y être tombé, et qu'il reconnaisse qu'il n'en a pas moins à celui qui l'empêche d'y tomber, en le prévenant de ses grâces. Si l'on s'occupait souvent de ces pensées et de la reconnaissance qu'on doit à Dieu pour une faveur si inestimable, on se sentirait sans doute le cœur tout pénétré d'une confusion salutaire, et cette confusion serait suivie d'une paix et d'une consolation intérieures que le monde ne connaît point. Car Dieu aime sur toutes choses la louange d'un cœur confus et humilié, selon cette parole du Prophète : Celui qui est humble et confus devant Dieu ne sera point rebuté : *le pauvre et le nécessiteux loueront le nom du Seigneur.*

» Enfin, si l'homme a sujet de se confondre à la vue des démons, combien plus le doit-il faire à la vue des âmes condamnées au feu éternel. Je sais bien que l'on dit de l'ange, que parce qu'il est esprit, il n'y avait point en lui de lieu à la miséricorde après le premier péché. Mais que dira-t-on des hommes, à qui il n'a servi de rien pour le salut, d'être formés de terre, et d'avoir une chair si fragile et si faible ? Car, enfin, il y en a qui, après le premier péché mortel qu'ils ont commis, ont été ensevelis dans l'enfer.

» Hélas ! que le pécheur qui considère l'énormité de ses

crimes, qui sait combien il est aisé de tomber à tous moments dans le péché et qui voit que plusieurs qui étaient moins faibles que lui, sont damnés à jamais pour y être tombés une seule fois, que ce pécheur, dis-je, doit avoir de confusion de lui-même! car si celui qui n'a fait qu'un péché a mérité les peines éternelles de l'enfer, que mérite celui qui en a tant commis ?

» Nous pourrons, en second lieu, tirer de la considération des limbes un grand sujet de nous humilier et de nous confondre devant Dieu en faisant réflexion sur la grâce qu'il nous a faite de nous préserver nous et nos mères, depuis notre conception jusqu'au baptême, d'une infinité d'accidents fâcheux auxquels notre vie est exposée. Pleurons donc notre ingratitude d'avoir si mal reconnu une faveur si considérable; car les âmes qui sont aux limbes n'ont jamais offensé Dieu, et nous, en l'offensant si souvent, nous avons mérité d'être ensevelis dans l'enfer, qui est un lieu beaucoup plus bas et plus profond que les limbes. Ces pauvres âmes sont au-dessous de la terre, quoiqu'elles soient sans péché, et nous qui en avons tant commis, nous sommes au-dessus d'elles. Hélas! si elles sont privées de la vue de Dieu tout innocentes qu'elles sont, avec quels yeux les osons-nous regarder, étant aussi criminels que nous sommes ? En vérité, si nous comparons bien leurs fautes avec les nôtres, nous en aurons tant de confusion, que nous n'oserons pas seulement lever les yeux vers le ciel.

» Mais la vue du purgatoire et de ces âmes fidèles qui y satisfont à la justice divine, est encore plus capable de nous donner de la confusion; elles y sont en assurance contre les tromperies du monde et les occasions du péché, parce qu'elles sont déjà arrivées au port, au lieu que nous sommes encore au milieu de la mer, exposés à la tempête, incertains de notre salut et environnés d'une infinité d'ennemis très-redoutables. Si elles souffrent de si grandes peines, quoiqu'elles soient déjà en un lieu assuré, quelles peines souffrirons-nous,

nous qui vivons parmi tant de dangers ? Mais si la considération de ce qu'elles souffrent pour leurs propres imperfections, n'est pas capable de vous humilier et de vous confondre, faites réflexion sur ce qu'elles souffrent pour les vôtres ; les unes pour avoir suivi les mauvais exemples et les conseils pernicieux que vous leur avez donnés ; les autres à cause du peu de soin que vous avez eu de les corriger lorsqu'elles étaient avec vous sur la terre et que vous le pouviez faire aisément ; et enfin plusieurs, à cause de votre dureté et de la négligence que vous apportez à les soulager par vos prières et par vos aumônes. Humiliez-vous donc en considérant combien vous avez eu de facilité à leur procurer la peine qu'elles endurent, et combien vous avez de négligence à les en délivrer : pensez que vos fautes sont plus grandes que les leurs, et que vous ne serez peut-être jamais jugé digne de les expier dans le purgatoire. »

SECONDE PARTIE.

Combien la considération des choses que nous voyons sur la terre nous doit donner de confusion.

« Quels sentiments devons-nous avoir de nous-mêmes à la vue des créatures qui n'ont jamais péché, après nous être jugés plus coupables que celles qui sont criminelles et que Dieu punit avec tant de rigueur ? Ces créatures qui n'ont jamais péché sont toutes les créatures inanimées et privées de raison, qui ne se sont jamais éloignées en rien des ordres du Créateur.

» Que l'homme a donc grand sujet de se confondre de sa désobéissance, puisqu'il n'y a que lui seul de toutes les créatures qui renverse l'ordre que Dieu a établi, et afin qu'il comprenne mieux toutes les raisons qu'il a de s'humilier, qu'il jette les yeux sur toutes les créatures qui l'environnent, qu'il considère que la terre est naturellement fertile en toutes sor-

tes de fruits, et qu'il est stérile de sa nature et incapable de produire aucun bien.

» Qu'il regarde que l'eau lui a été donnée pour arroser la terre et pour éteindre sa soif, et qu'il l'a refusée à celui dont il l'avait reçue, en la refusant au pauvre qui lui demandait à boire au nom du Créateur.

» Qu'il considère que le feu qui l'échauffe et qui prépare les viandes dont il a besoin pour sa nourriture dans cette vie, sera peut-être son supplice dans l'autre. Que ce même feu qui lui paraît si ardent n'est rien en comparaison de celui que la colère de Dieu prépare aux pécheurs.

» Que puisque l'air qu'il respire lui conserve sans cesse la vie, il est obligé de l'employer tout au service de celui qui le lui donne, et que c'est pour lui un grand sujet de confusion s'il manque de le faire.

» Qu'il fasse réflexion, en regardant les pierres, qu'elles se fendirent à la mort du Sauveur, et qu'il est insensible à la vue de tant de souffrances. Que la douceur du miel devrait se changer pour lui en amertume, après avoir fait goûter à Notre-Seigneur l'amertume insupportable de ses crimes.

» Lorsqu'il sent l'odeur des fleurs, qu'il se représente l'horrible puanteur de ses péchés.

» Qu'il considère que les plantes croissent et s'élèvent toujours, qu'il n'y a que l'homme pécheur qui s'abaisse sans cesse par l'attachement qu'il a aux choses terrestres; qu'il devrait imiter les arbres fertiles qui enfoncent leurs racines bien avant dans la terre, afin que leurs branches soient chargées de fruits; qu'heureux est l'homme qui jette de si profondes racines d'humilité, qu'il mérite de produire avec abondance les fruits de la vertu!

» Qu'il se souvienne qu'il s'est rendu par son péché semblables aux bêtes dont il se sert : qu'elles méritent moins que lui d'être maltraitées quand elles refusent de lui obéir, car elles sont dépourvues de raison; mais que lui se sert de celles que Dieu lui a données pour résister à ses volontés. Dieu ne

s'est jamais repenti d'avoir créé les bêtes, et il s'est repenti d'avoir créé l'homme : quel sujet de confusion pour lui!

» Qu'il s'accoutume, en considérant les différentes vertus des animaux, d'en tirer toujours quelque sujet d'humiliation. Qu'il compare son peu de prudence en ce qui regarde son salut, avec celle du serpent, qui met une de ses oreilles contre terre et qui couvre l'autre de sa queue de peur d'entendre la voix de l'enchanteur; qu'il se confonde de prêter si souvent l'oreille aux tromperies et aux enchantements du démon et du monde.

» En voyant la diligence avec laquelle la fourmi amasse durant l'été de quoi se nourir pendant l'hiver, qu'il fasse réflexion que le temps de pourvoir aux choses qui lui sont nécessaires passe vite et qu'il est bien à plaindre s'il néglige d'amasser des trésors de mérites pour le jour de sa mort. Mais il serait infini de rapporter ici tout ce qui peut nous humilier dans la vue des créatures dépourvues de raison; et d'ailleurs, celui qui voudra se rendre cet exercice familier, y trouvera aisément de lui-même des sujets de confusion.

» Considérez donc présentement les créatures raisonnables, c'est-à-dire vos frères, qui sont, ou vos supérieurs, ou vos égaux, ou vos inférieurs; et pour ce qui regarde les supérieurs, il suffit de dire que le pouvoir qu'ils ont sur vous, vous doit rendre humble et respectueux à leur égard, et que ce serait manquer de raison que d'en user autrement, connaissant, comme vous faites, quel est celui dont ils tiennent la place sur la terre. Confondez-vous donc en pensant qu'étant les ministres de Dieu, ils ne vous ont pas traité avec la rigueur que méritait un perfide qui s'est si souvent révolté contre lui. Ainsi, quand ils vous ordonneront quelque chose, qu'ils vous reprendront ou qu'ils vous puniront, quelque dure que votre peine paraisse aux autres, elle vous doit sembler légère en comparaison de celle que vous méritez et des services infâmes que le démon exigeait de vous, lorsque votre péché vous assujettissait à sa tyrannie; vous ne trouviez

point alors de difficulté à être homicide ou d'effet ou de pensée. Il se servait de vous comme d'un misérable esclave, pour jeter dans les enfers les corps et les âmes de ceux que vous portiez au péché par vos exemples et par vos paroles.

» Certainement, si vous considérez combien il est rude et honteux tout ensemble de servir un tyran si cruel, il vous sera infiniment doux de vous voir engagé au service de votre légitime souverain, qui vous commande sur toutes choses la douceur, la paix et l'union avec votre prochain. Humiliez-vous donc devant les ministres de sa puissance divine, et soyez bien persuadé que vous êtes indigne de leur obéir, et que vous mériterez néanmoins en leur rendant l'obéissance que vous leur devez, de posséder la gloire éternelle du paradis.

» Pour ceux qui vous sont égaux, ou par leur état, ou par leur emploi, ou par leur qualité, humiliez-vous en vous estimant indigne de leur être égal. Considérez que vous êtes peut-être beaucoup au-dessous d'eux devant Dieu; que vous connaissez vos péchés, vos désirs déréglés et vos pensées criminelles, tandis que vous ne pouvez sans témérité faire le même jugement des autres, ni par conséquent vous égaler à eux, puisqu'il est assuré que vous êtes pécheur et que vous ignorez qu'ils le soient.

» Quand vous verrez votre prochain malade et que vous vous porterez bien, ne vous imaginez pas que sa maladie soit la peine de son péché; croyez plutôt qu'elle est l'effet d'une bonté particulière que Dieu a pour lui, puisqu'il le traite de la même manière qu'il a traité son Fils unique, et que vous vous êtes peut-être rendu indigne de cette correction paternelle, si pleine de tendresse et d'amour. Si au contraire vous êtes malade et que votre prochain se porte bien, attribuez votre infirmité à vos péchés, qui méritent un châtiment beaucoup plus rigoureux, et croyez que celui qui est en santé, ne doit pas tant que vous à la justice divine.

» Si vous êtes riche, que cette parole de Jésus-Christ vous fasse trembler : *O qu'il est difficile que les riches entrent dans*

le ciel! Quand vous verrez que votre prochain possède de plus grandes richesses que vous, jugez alors qu'il a bien ménagé le talent que le Seigneur lui avait confié, et qu'il a mérité, par le bon usage qu'il en fait, qu'on le lui augmentât.

» Si vous êtes pauvre, attribuez votre pauvreté à un juste jugement de Dieu, qui vous punit pour avoir dissipé les biens spirituels dont il avait enrichi votre âme, ou pour avoir négligé de secourir les pauvres par vos aumônes, ou au moins par vos prières. Que si votre prochain est dans la nécessité, bien loin d'en avoir moins d'estime pour lui, croyez que Dieu le comble de richesses intérieures, afin de le rendre entièrement conforme à son Fils bien-aimé.

» Vous ne devez pas non plus mépriser ceux qui sont au-dessous de vous; au contraire, vous les devez estimer, puisque vous voyez que la providence de Dieu se sert plus souvent des personnes méprisables aux yeux du monde, pour l'accomplissement de ses desseins que de ceux qui y tiennent les premiers rangs. Si Dieu vous a fait naître dans la grandeur, ne l'attribuez pas à vos mérites, persuadez-vous plutôt qu'il a eu égard à votre faiblesse, qu'il a voulu vous ménager, que vous n'étiez pas propre à mener une vie laborieuse; que vous n'avez pas assez de force d'esprit pour supporter de grandes adversités, et que vous eussiez sans doute succombé aux fatigues que supportent ceux que la nécessité de leur condition engage à travailler jour et nuit pour le soutien de leur vie. Si vous avez des serviteurs, humiliez-vous de voir qu'ils vous suivent, qu'ils vous servent, et qu'ils vous honorent, quoique vous ayez souvent refusé de suivre votre souverain Seigneur, et de lui rendre l'honneur et les services que vous lui devez; enfin, vous ne manquerez pas de raisons de vous humilier à la vue de tous les hommes, quelque méprisables qu'ils vous paraissent, si vous faites réflexion qu'ils sont les ouvrages des mains de Dieu, qu'ils sont formés à son image, et que le Père éternel les a aimés jusqu'à abandonner son Fils unique à la mort de la croix pour leur rendre la vie.

» Les infidèles même sont pour vous un sujet de confusion. Jésus-Christ est mort pour eux aussi-bien que pour vous ; ils ont été créés à l'image de Dieu comme vous ; il est vrai qu'ils ne sont pas éclairés des lumières de la foi, et qu'ils sont privés de la consolation que l'on goûte au service du vrai Dieu; mais c'est ce qui doit vous confondre, car ils souffrent de très-grands travaux, il s'assujettissent à des jeûnes très-rigoureux pour honorer les fauses divinités qu'ils adorent, et pour leur rendre un culte vain et superstitieux. Et vous qui êtes chrétien, éclairé des plus pures lumières de la vérité, fortifié de la grâce du Saint-Esprit et animé de son amour, vous manquez de courage lorsqu'il faut souffrir quelque chose pour l'honneur du vrai Dieu et pour votre salut. Humiliez-vous donc à la vue de ces âmes infortunées : et dites-vous à vous-même : *O mon âme, si Dieu avait fait à Tyr et à Sidon les grâces qu'il t'a faites, ces villes infidèles auraient sans doute fait pénitence dans la cendre et dans le cilice.*

» Si vous vous comparez aux juifs, vous trouverez encore de quoi vous confondre : il est vrai qu'ils ont crucifié Jésus-Christ; mais ils ne l'ont fait qu'une seule fois, encore ne le connaissaient-ils pas. Et vous l'avez tant de fois crucifié en vous-même par les péchés que vous avez commis, quoique vous le connussiez parfaitement et que vous sussiez qu'il était le roi de gloire, assis à la droite de Dieu son père.

» Mais que dirai-je de la confusion que vous devez avoir, en considérant les chrétiens, qui sont les images de Dieu plus parfaites que le reste des hommes, et que l'Ecriture sainte ne fait point de difficulté d'appeler des dieux? *Je l'ai dit*, s'écrie le Prophète : *vous êtes tous des dieux, et les enfants du Très-haut.*

» Pour achever en peu de paroles ce qui me reste à dire sur cette matière, je crois qu'il sera très-utile, pour se conserver dans l'humilité à l'égard du prochain, de faire réflexion que le démon nous tend des piéges à tous moments pour nous faire consentir à l'orgueil, et que nous y tomberons sans doute,

si nous ne sommes extrêmement sur nos gardes. Ainsi toutes les fois que vous traiterez avec le prochain, observez-vous soigneusement; ayez pour lui, quel qu'il soit, le même respect que s'il était votre maître ou votre supérieur : écoutez-le quand il parle, comme si Dieu vous parlait par sa bouche; estimez les bons conseils et les sages instructions qu'il vous donnera; et surtout prenez garde à ne vous pas préférer à lui, de peur de vous abuser vous-même; car, outre que nous sommes de très-méchants juges en ce qui nous regarde, nous nous laissons le plus souvent tromper aux apparences, ou par notre peu de lumière, ou par le déguisement de ceux avec qui nous traitons. Ainsi le moyen le plus assuré de ne nous point tromper dans les jugements que nous faisons de notre prochain, est de croire toujours que nous pouvons nous tromper; de bénir Dieu du bien que nous voyons dans nos frères, de prendre toujours le parti le plus favorable dans les choses douteuses, de ne pas condamner celles qui nous paraissent mauvaises, puisque nous ne sommes juges que de nous-mêmes; de les excuser plutôt avec charité, en considérant que celui que nous voyons faire une mauvaise action, en a fait auparavant une infinité de bonnes; que si nous nous comparons à lui, nous aurons plus de sujet de nous humilier de nos fautes, que de nous scandaliser des siennes; qu'il a peut-être péché par ignorance ou qu'il s'en est déjà repenti, et qu'il est présentement en état de grâce; enfin, que sa chute lui procurera peut-être dans le ciel un plus haut degré de gloire par la grande pénitence qu'il en fera.

» On peut encore pratiquer cet exercice dans la conversation avec beaucoup d'utilité, en prenant occasion de s'humilier des choses dont on s'entretient : par exemple, lorsqu'on parlera de la douceur, pensez aux fautes que la colère vous a fait commettre; quand on parlera de la beauté, faites réflexion sur la laideur de vos péchés; quand on parlera de la puissance des grands du monde, considérez que vous n'êtes que faiblesse et qu'impuissance quand il faut entreprendre quelque

chose pour la gloire de Dieu, quelque résolution que vous en ayez faite; quand on parlera de l'avarice, souvenez-vous de vos déréglements et de la dissipation que vous avez faite des biens de la grâce dont Dieu vous avait enrichi; enfin, si l'on parle de l'humilité, jetez les yeux sur cet orgueil secret qui vous a fait faire de si grandes fautes, et qui a corrompu vos plus saintes actions.

» Ainsi vous profiterez également des vertus et des défauts de votre prochain, pour vous conserver dans l'humilité; ses défauts vous feront souvenir des vôtres, et ses vertus vous feront connaître combien vous êtes éloigné de la perfection à laquelle il est déjà arrivé. De sorte que la conversation des hommes, qui est d'ordinaire la cause de tant de péchés, deviendra pour vous une source de grâces et une école d'humilité.

» Mais parce qu'il serait infini de parcourir toutes les conditions des hommes, il suffit de dire qu'il n'y en a aucune qui ne puisse fournir de grands sujets de confusion, pourvu qu'on veuille se donner la peine d'y penser sérieusement.

» Ainsi, ce qui nous reste présentement, est de nous considérer nous-mêmes, et de nous humilier à la vue des choses qui sont au dedans de nous, comme sont les puissances du corps et de l'âme.

» Et pour commencer par la mémoire : n'est-il pas étrange qu'une faculté qui nous a été donnée de Dieu pour nous souvenir de lui n'ait été remplie que des choses de la terre? Dieu s'est servi de toutes sortes de moyens pour empêcher que nous ne tombassions dans l'oubli des choses éternelles. Il nous ordonne de prendre de la cendre au commencement du Carême pour nous faire souvenir de ce que nous sommes. Il nous exhorte sans cesse dans l'Ecriture à nous souvenir, tantôt de nos faiblesses, et tantôt de ses bontés. Souvenez-vous, dit-il, de la fin de votre vie, souvenez-vous de ma pauvreté et de mon passage sur la terre, du fiel et de l'absinthe que j'ai goûtés pour vous. Quel est donc notre aveuglement

de n'occuper notre mémoire que de choses inutiles, et peut-être criminelles, d'en éloigner ce qui peut contribuer à notre perfection et de nous priver nous-mêmes de la consolation qu'il y a de se souvenir de Dieu? *Mon âme était accablée de tristesse*, dit le Prophète, *je me suis souvenu de Dieu, et j'ai été aussitôt consolé.*

» Nous n'avons pas mieux usé de notre entendement que de notre mémoire. Les choses les plus périssables de la terre ont fait son occupation la plus ordinaire. Il avait été créé de Dieu pour être attaché à la contemplation du souverain bien, et nous l'avons détourné de la vue de son véritable objet, pour l'appliquer à des bagatelles.

» Mais que dirai-je de la volonté qui, nous ayant été donnée de Dieu pour l'aimer sur toutes choses, s'est si lâchement abandonnée à l'amour des choses les plus basses, que la seule pensée nous en doit donner de la confusion! Que cette volonté est aveugle de s'être éloignée de Dieu pour contenter les sens! elle pouvait mériter une gloire dans le ciel pareille à celle des Séraphins, par l'amour de son Créateur; et elle s'est rendue semblable aux bêtes, et digne de l'enfer par la bassesse des choses qu'elle a aimées.

» Souvenez-vous donc, âme chrétienne, que le déréglement de vos puissances est un grand sujet d'humiliation pour vous. Ainsi faites-y souvent réflexion, et n'éloignez point de vous une pensée si salutaire. Reprochez-vous d'avoir maltraité en vous-même l'image de Dieu; demandez à votre mémoire pourquoi elle a cessé de se souvenir de lui; à votre entendement, pourquoi il est devenu si aveugle, et à votre volonté, pourquoi elle s'est laissé séduire. Appliquez à votre âme les paroles de Jérémie : *Ses puissances sont devenues semblables à des béliers qui ne trouvent point de pâturages; parce qu'ayant quitté Dieu, qui est leur véritable nourriture, elles sont allées chercher des herbes empoisonnées, capables de leur donner la mort.*

» Et afin qu'il n'y ait rien en nous qui ne serve à nous humi-

lier, voyez l'usage que vous avez fait de vos sens. Considérez que Dieu vous a donné des yeux pour reconnaître ses perfections dans celles des créatures, pour l'aimer et le glorifier en toutes choses; et que vous vous êtes servi de ces mêmes yeux pour vous assujettir ces créatures, et pour usurper sur elles un domaine qui n'appartient qu'au Créateur.

» Que vous avez fermé les oreilles aux inspirations divines pour les ouvrir au sifflement du serpent; que votre langue, au lieu de bénir Dieu, s'est occupée à médire du prochain; que vous avez mis tant de soin à éloigner de vous toutes les mauvaises odeurs, et tant de négligence à éviter l'infection du péché; que les maximes de Jésus-Christ vous paraissent si rudes et si fâcheuses, et que celles du monde n'ont rien que d'agréable pour vous.

» Pleurez donc, âme chrétienne, le déréglement de vos sens en considérant la fin pour laquelle Dieu vous les a donnés, et l'usage que vous en avez fait; et si cela n'est pas encore capable de vous donner de la douleur et de la confusion, souvenez-vous que votre tête est sans épines, et que celle du Sauveur en a été couronnée pour votre amour; qu'il a eu les pieds et les mains percés de clous pour vous mériter la liberté des enfants de Dieu; et que vous vous servez de vos pieds pour le persécuter, et de vos mains pour lui faire de nouvelles blessures par vos actions criminelles. Enfin, si vous voulez ne vous point flatter, vous ne trouverez rien en vous qui ne vous humilie, non pas même vos bonnes œuvres, puisqu'à considérer l'inclination que vous avez au mal, et la peine que vous ressentez à faire le bien, vous devez être surpris qu'un pécheur comme vous puisse rien faire qui soit agréable à Dieu : car la bonne action est un fruit de la grâce de Jésus-Christ, et non pas de la nature ni du péché; et le peu de bien que vous faites ne vient pas de vous, mais de Dieu qui le commence, et qui l'achève en vous. »

TROISIÈME PARTIE.

Combien la considération des choses célestes nous doit humilier.

« Puisque je n'ai point de paroles capables d'exprimer les sentiments d'humiliation que nous devons avoir à la vue des choses de la terre, comment oserai-je lever les yeux vers le ciel? La seule considération des astres, dont le mouvement est si égal et si régulier, nous devrait donner de la confusion de nos déréglements. Ils reçoivent et communiquent leurs influences, selon l'ordre que leur prescrit le premier moteur : il n'y a que l'homme qui s'en éloigne et qui refuse de faire part à son prochain des faveurs qu'il a reçues de Dieu, et de recevoir celles que Dieu lui présente.

» Le ciel et les étoiles se parent de la lumière du soleil, et l'homme refuse de se revêtir de la clarté du soleil de justice, et préfère les ténèbres à la lumière.

» Humilions-nous en considérant la pureté des anges et le peu d'estime que nous avons fait de leurs conseils si prudents, si salutaires et si charitables. Comparons l'ardeur des Séraphins avec notre lâcheté et notre tiédeur, la lumière et la science des Chérubins avec notre aveuglement et notre ignorance.

» Mais, parce que quelqu'un pourrait se persuader que les hommes, n'étant que cendre et que poussière, ne se doivent pas comparer à ces esprits bienheureux qui sont des créatures si parfaites, je ne parlerai que des Saints, qui ont été des hommes comme nous, et que la faiblesse de leur chair n'a pas empêchés d'entreprendre de grandes choses pour la gloire de Dieu. Hélas! quelle confusion pour nous de comparer notre délicatesse aux tourments des martyrs, notre négligence au zèle des confesseurs, nos impuretés à la pureté des vierges, et surtout à celle de la Reine des vierges. Il faut avouer néanmoins que ce qui doit nous confondre davantage, c'est de

considérer que les souffrances du Sauveur sont les effets de nos crimes; que notre lâcheté lui a attaché les pieds à la croix, que notre désobéissance lui a ouvert le côté, que nos actions criminelles lui ont percé les mains, que nos paroles déréglées lui ont fait goûter l'amertume du fiel et du vinaigré, que notre orgueil l'a couronné d'épines; enfin qu'il n'y a rien en Jésus-Christ qui ne nous doive remplir de confusion, puisque ses tourments et ses humiliations sont l'ouvrage de nos mains.

» Mais quels doivent être les sentiments du pécheur à la vue de la sainte Trinité, après avoir trouvé dans les démons mêmes de quoi se confondre? Comment osera-t-il regarder le Père éternel? Ce Père de miséricorde avait envoyé son Fils unique sur la terre, pour nous retirer de la puissance des ténèbres, et, au lieu de le reconnaître pour notre légitime souverain, nous l'avons crucifié! Que lui répondrons-nous lorsqu'il nous demandera compte de tous les talents de nature et de grâce qu'il nous a mis entre les mains?

» Que répondrons-nous au Fils lorsqu'il nous demandera compte de son sang et de sa mort? lorsqu'il nous reprochera nos ingratitudes, et qu'il nous dira : Je suis descendu du ciel, j'ai quitté le sein de mon Père et ma propre patrie pour votre salut, pécheur ingrat et insensible, et vous n'avez pas voulu quitter votre péché, pour me témoigner votre reconnaissance? Je vous ai aimé le premier, je vous ai servi avant que vous eussiez rien fait pour mon service. O cœur dur et inflexible! vous me voyez attaché à une colonne tout couvert des blessures que j'ai reçues pour votre amour, et vous voulez encore demeurer attaché à vos désordres! O ingratitude sans égale! les bêtes me servent, les herbes et les plantes me louent; il n'y a que l'homme qui refuse de me reconnaître, et qui s'élève contre son Seigneur! Je suis devenu pour vous un agneau plein de douceur et de mansuétude, et vous avez toujours été un lion furieux et intraitable. Vous m'avez couronné d'épines par votre orgueil, et je vous ai couronné de

gloire par mon humilité; vous m'avez chargé de chaînes, et je vous ai délivré de la servitude du démon. Je vous ai cherché dans vos égarements, je vous ai invité, je vous ai pressé de revenir à moi, enfin je n'ai rien oublié pour me faire aimer de vous, et vous n'avez cessé de me persécuter et de renouveler les douleurs de ma passion par la multitude de vos péchés. Confondez-vous donc, âme ingrate, et souvenez-vous qu'au jour redoutable de mon jugement, vous serez remplie d'une confusion inconcevable, si vous ne la prévenez dès cette vie par une confusion sincère, et par une véritable douleur de vos fautes. Considérez que je vous ai recherché, moi qui suis votre Dieu; que j'ai appréhendé de vous perdre, moi qui n'ai nul besoin de vous; que je vous ai racheté au prix de mon sang et de ma vie, et que vous m'avez fui comme si j'eusse été votre ennemi, sans craindre ni ma haine ni la rigueur de mes jugements. Faites réflexion au malheureux état où vous a réduit un aveuglement si funeste : il est temps de reconnaître vos égarements et d'en faire pénitence, puisque vous ne savez ni le jour ni l'heure de votre mort.

» Que répondrez-vous enfin au Saint-Esprit, auquel vous avez si souvent refusé l'entrée de votre cœur, et que vous en avez chassé, après l'y avoir reçu, pour mettre le démon en sa place? Confondez-vous, ô hommes aveugles et insensés! vous aviez été créés pour être les enfants de votre Père qui est dans les cieux, et vous n'avez fait que des actions indignes de la noblesse de votre origine. La douceur de ce Père céleste est infinie, il est encore prêt à vous pardonner, et vous, par la plus grande de toutes les injustices, non-seulement vous refusez de pardonner à ceux qui vous ont offensé, mais vous offensez même ceux de qui vous n'avez reçu aucun mauvais traitement. Sa bonté est extrême, puisqu'il conserve ses ennemis, et qu'il fait du bien à ceux qui le méprisent; et vous, par une dureté insupportable, vous faites du mal à ceux qui vous aiment. Enfin, la sagesse et la providence avec laquelle il gouverne l'univers est admirable, et il semble que

vous ayez résolu d'en troubler l'harmonie, et de ruiner toutes choses, afin de régner dans le monde avec plus d'assurance. Mais quoi, dit Dieu par le prophète Isaïe : *Voulez-vous donc demeurer seuls sur la terre ?*

» Cette matière est d'une étendue infinie ; mais ce que j'en ai dit peut suffire pour faire comprendre à ceux qui veulent acquérir une parfaite humilité, l'avantage qu'ils peuvent retirer de cet exercice, pourvu qu'ils s'y appliquent sérieusement : et certainement chacun doit s'y appliquer avec d'autant plus de soin, qu'il n'y a point de moyen plus efficace pour faire en peu de temps de grands progrès dans la vertu, que la connaissance de sa propre faiblesse. C'est un fondement inébranlable sur lequel on peut élever sûrement l'édifice de la perfection chrétienne, et sans lequel on est toujours en danger de faire des chutes très-funestes. Les plus grandes grâces sans l'humilité, sont les piéges les plus dangereux, et les consolations spirituelles que l'on reçoit dans l'oraison, et qui sont si utiles pour détacher l'âme de la terre et pour la conduire à une haute sainteté, se changent pour elle en autant d'illusions, dont le démon se sert pour la perdre. Ainsi celui qui veut marcher avec assurance dans la voie de la perfection, doit commencer par se connaître et par s'humilier, parce que Dieu n'abandonne jamais celui qui a soin de se conserver dans l'humilité, selon cette parole du Prophète : *Seigneur, vous ne méprisserez point un cœur contrit et humilié.* L'humilité est cette robe nuptiale sans laquelle on n'est point reçu aux noces de l'époux, et dont Jésus-Christ s'est revêtu le premier : *J'ai toujours mon ignominie devant les yeux*, dit-il par le même Prophète, *et la confusion m'a couvert le visage.* Que si la confusion a couvert ce visage adorable, qui fait la joie des anges et des saints, quels doivent être les sentiments du pécheur, et comment osera-t-il paraître devant Dieu sans être pénétré de cette confusion si salutaire ? puisqu'il est écrit : *Que ceux qui me méprisent soient revêtus d'infamie, et qu'ils soient couverts de leur confusion comme d'un voile.* Les justes

ne doivent pas non plus s'en exempter s'ils veulent se conserver dans l'innocence ; *car, sur qui reposera mon esprit,* dit Dieu, *sinon sur celui qui est contrit et humble de cœur, et qui tremble à ma parole ?* Il semble même que les Saints dans le ciel aient de la confusion de voir combien la grandeur de leur récompense surpasse le mérite de leurs actions, et ils disent à Dieu avec étonnement : *Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons donné à manger ?* C'est-à-dire, selon saint Augustin, Seigneur, qu'avons-nous fait pour mériter la gloire que vous nous avez préparée ? S'il est donc vrai que l'humilité nous élève jusqu'à la possession de Dieu, n'est-il pas juste que nous en embrassions la pratique avec la même ardeur que l'on embrasse une planche dans le naufrage, afin de nous sauver des périls auxquels cette vie malheureuse nous expose sans cesse, et d'arriver enfin, par la miséricorde de Dieu, au port de la vie éternelle ? Ainsi soit-il. »

DE LA PARAPHRASE SPIRITUELLE

DU CANTIQUE DES TROIS ENFANTS DANS LA FOURNAISE.

Un mot seulement pour donner à nos lecteurs une idée de ce travail qu'il serait trop long de reproduire.

« Toutes les créatures sont invitées à bénir le Seigneur : *Benedicite, omnia opera Domini, Domino* (Daniel, 3).

» O mon âme, si tu n'es pas capable de bénir le Seigneur pour un seul des ouvrages de sa miséricorde, comment pourras-tu le louer dignement de toutes ses œuvres, dont la grandeur est telle que tous les livres qu'on pourrait faire à ce sujet ne seraient point contenus dans l'univers ? Cela n'est pas étonnant : des ouvrages innombrables réclament d'innombrables louanges. Que feras-tu donc, ô mon âme ; comment dans ta position pourras-tu louer de si grandes choses ? Commence donc et bénis le Seigneur en cinq de ses œuvres,

puisque tu ne saurais le bénir en toutes. Tu dois le louer, premièrement, de ce qu'il a donné tant de perfection et de beauté au monde qu'il a créé, plus encore, de ce qu'il l'a créé pour toi et, ce qui surpasse tous les bienfaits, de ce qu'il t'a faite à son image et à sa ressemblance. Secondement, de ce que, peu content de t'avoir tirée du néant, il s'est livré lui-même pour te racheter. Troisièmement, pour la grâce de la réconciliation sans laquelle tous les autres biens seraient inutiles, si, lorsque tu es tombée dans le péché, il ne te dégageait des chaînes du démon, en te prévenant par sa grâce, et te délivrant miraculeusement; repassant cela intérieurement et examinant avec attention combien de fois Dieu a accordé un bienfait de cette sorte à toi et aux autres pécheurs, commence ce cantique, et dis : *Benedicite, omnia opera Domini, Domino; laudate et superexaltate eum in secula.* Car c'est avec vérité qu'il a été écrit : *quàm magnificata sunt opera tua, Domine; nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ* (Ps. 91, 6). Quatrièmement, pour cet amour au moyen duquel il rend notre âme comme impassible. En effet, on peut voir ceux qui aiment parfaitement Dieu lorsqu'ils sont tourmentés par le froid, le chaud, les tribulations de toute espèce : non-seulement ils ont enduré toutes ces peines jusqu'à la mort, mais ils les ont désirées et ont trouvé en elles une grande volupté. Enfin, pour les saints désirs qu'il nous inspire et qui parfois nous donnent tous les mérites d'un martyr sans que nous le soyons par les souffrances, tant les saints désirs ont de valeur auprès de Dieu qui nous tient compte d'une bonne volonté comme des œuvres mêmes. Qui pourra donc, qui saura chanter les louanges de Dieu, surtout sur cette terre étrangère, où nous ne sommes que de malheureux exilés? Qui pourra glorifier dignement les ouvrages du Seigneur? »

Notre Saint développe ensuite avec lucidité chacun des versets du cantique.

ESPRIT

DE

SAINT LOUIS DE GONZAGUE,

RELIGIEUX DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

NOTICE.

—

1591.

Louis de Gonzague, fils de Ferdinand de Gonzague, prince du Saint-Empire, et de Marthe Tana Santena, fille de Tano Santena, seigneur de Chéry en Piémont, naquit au château de Chatillon, au diocèse de Bresse, le 9 mars 1568. Guillaume, duc de Mantoue, le présenta sur les fonts de baptême et le nomma Louis.

Elevé au sein des grandeurs, appelé à occuper un rang distingué dans le monde, destiné par sa famille, dont il était l'espoir, à fournir la carrière des armes et à s'élever à des grades éminents, le jeune prince, au contraire, ne chercha

que l'oubli, la fuite du monde, le service de Dieu et les choses du ciel. Après avoir coulé dans la plus parfaite innocence ses premières années, guidé par les conseils de l'illustre cardinal saint Charles Borromée qui admirait sa sainteté précoce, il entra au noviciat des Jésuites à Rome. On devine aisément toutes les oppositions que durent apporter à son projet les larmes de la tendresse maternelle et la volonté ferme d'un père qui fondait sur ce fils l'avenir de sa maison. Louis de Gonzague, animé de l'esprit de Dieu, sut triompher de tout et fouler aux pieds tous les plaisirs du monde, tous les honneurs et toutes les brillantes alliances qu'on pouvait lui offrir. A peine entré dans l'asile même des vertus, il s'y livra aux plus saintes pratiques avec une ardeur difficile à décrire. La mortification, l'abnégation, l'obéissance, l'humilité, la pureté, la charité enfin, furent portées au degré le plus héroïque, jusque-là qu'il succomba martyr de cette dernière vertu qui les couronne toutes, en servant les malades frappés de la cruelle épidémie qui faisait tant de ravages à Rome en 1591.

Moissonné par la mort à la fleur de la vie, il est devenu le patron, l'ami, le protecteur de la jeunesse. Ah ! c'est qu'on ne pouvait, en effet, lui offrir une sainteté plus admirable et des vertus plus propres à la former et à sympathiser avec cet âge.

Ce fut dans la nuit du 20 au 21 juin que sa belle âme s'envola vers le ciel au milieu des concerts des anges dont elle avait égalé la pureté. Il était à sa vingt-troisième année.

Le marquis Scipion Lancelotti lui édifia une magnifique chapelle qui porte son nom (1). On vénère aussi ses reliques à l'église du collége des Jésuites. Le pape Grégoire XV le béa-

(1) Voyez les notes à la fin de son article.

tifia en 1621, et Benoît XIII le canonisa en 1726. Le P. Cepario a donné sa vie et ses miracles.

Nous n'avons de saint Louis de Gonzague qu'une *Méditation sur les saints Anges*, qu'il écrivit par ordre de son confesseur, le P. Vincent Brun, lequel, connaissant sa grande dévotion envers ces esprits bienheureux, voulut qu'il laissât ce monument de sa tendre piété. On la lit avec un souverain plaisir, car elle est pleine d'onction, de grâces de style, d'aperçus heureux, d'invocations chaleureuses, en même temps qu'elle renferme des idées neuves et très-intéressantes. L'exhortation qu'on trouve dans les Bollandistes n'est qu'une allocution simple et familière qui ne peut figurer auprès de cette méditation; la matière d'ailleurs est peu importante. Ce sont là les deux seuls écrits qu'ait laissés ce jeune Saint si tendrement aimé. Nous avions vainement cherché partout la *Méditation des saints Anges;* mais nous l'avons trouvée à la fin des œuvres de saint François de Borgia. (Voyez *Pia opuscula R. P. Francisci Borgiæ, olim Gandiæ ducis. Tornoni MDCXI*). *Accessit meditatio devota de sanctis angelis, A. B. Aloysio Gonzagua conscripta.*

Sa vie ne fut qu'un continuel sacrifice de tout ce qui est doux à la nature, une recherche incessante de tout ce qui est difficile et dur aux sens, une immolation complète de tout ce qui n'appartient pas à la plus haute perfection, caractère de sainteté qui, à cet âge surtout, présente la marque visible des prédilections du ciel sur lui.

Quel spectacle pour la foi, s'écrie l'abbé Godescard en finissant sa vie, que de voir un jeune prince, l'espérance de sa famille et de son pays, sacrifier les avantages de la noblesse, les plaisirs et les honneurs, une souveraineté même, dans le dessein de se procurer plus de facilité pour conser-

ver le trésor de l'amour divin et pour parvenir à la béatitude éternelle ! Quel spectacle encore plus grand, ajoutons-nous, de voir ce jeune prince laver les pieds des malades pendant une épidémie, faire leur lit, panser leurs plaies et leur rendre les services les plus dégoûtants avec une joie sereine et un cœur satisfait, comme qui est au comble du bonheur, en remplissant les emplois les plus infimes ! Quel spectacle enfin, de le voir, si jeune encore, remercier Dieu de ce que sa fin était si proche, et prier un des Pères de la Compagnie de Jésus de réciter le *Te Deum* avec lui..... Et ce sublime cantique d'action de grâces achevé, *remettre son esprit entre les mains de Dieu*, et passer tranquillement dans le baiser de son amour ! Or, ce beau spectacle de sainteté, c'est notre jeune héros qui l'a fourni à l'admiration de tous les siècles.

ESPRIT

DE

SAINT LOUIS DE GONZAGUE,

TIRÉ DE SA MÉDITATION SUR LES SAINTS ANGES.

PREMIÈRE PARTIE.

Considérations générales.

Saint Louis de Gonzague fait précéder d'abord le passage de l'Evangile où il est rapporté que Jésus-Christ déclara *qu'il fallait être petit comme un petit enfant pour entrer dans le royaume des cieux* (Matth. 18). Il pose ensuite divers textes du psaume 12e, de Job, de Daniel, des psaumes 9e et 31e, enfin, de l'Ecclésiaste; après cela, il entre en matière comme il suit.

« Considérons comment le Christ Notre-Seigneur, à cause de l'amour immense qu'il a pour ses créatures, ne cesse jamais de nous présenter de nouvelles occasions d'obtenir sa grâce et d'avancer dans la vertu, pour nous faire arriver au but, c'est-à-dire, à la félicité éternelle qu'il nous a préparée.

» C'est pour cette raison qu'il a voulu que dans son Eglise on célébrât tous les mystères de notre rédemption, afin que le souvenir tous les jours renouvelé de ce que le Seigneur a fait et souffert pour notre salut nous excitât à l'aimer, à l'a-

dorer et à conformer nos actions au modèle qu'il nous a laissé dans sa très-sainte vie.

» Non content de cela, il a voulu qu'on célébrât en particulier, dans cette même église, la mémoire de sa bénie et très-sainte Mère, et de quelques-uns d'entre les bienheureux placés au-dessus des autres, afin qu'ils devinssent nos patrons et nos protecteurs, qu'ils nous secourussent dans nos besoins tant corporels que spirituels, et qu'ils nous donnassent l'occasion d'imiter leurs vertus et de suivre en tout leurs exemples; et, puisque par le ministère des saints anges nous recevons chaque jour tant et de si grands bienfaits, il a voulu qu'on fît tous les ans une fête solennelle en leur honneur. Certes, il était juste que les hommes leur donnassent quelques preuves de reconnaissance, puisqu'ils désirent avec tant d'ardeur notre salut et qu'ils y contribuent si efficacement. C'est pour ce motif que la sainte Eglise honore la mémoire du glorieux saint Michel et de tous les anges et archanges de la céleste hiérarchie; parce que tous, selon le témoignage de l'Apôtre, *sont des ministres occupés à assurer le salut des élus* (Hébr. 11). Ces esprits bienheureux ne dédaignent pas de s'abaisser au ministère des hommes, qui leur sont du reste si inférieurs, parce qu'ils voient que ce Dieu très-bon, très-grand, auprès duquel ils s'empressent avec tant d'ardeur, s'est abaissé au point que, pour sauver les hommes, il a pris lui-même la forme humaine.

» Ils ne dédaignent donc pas de tendre la main à l'homme et de l'admettre en leur société, afin que, de nous, faibles vermisseaux et vile poussière, soient reconstruits les murs de la céleste Jérusalem, et ses ruines réparées, car au-dessus d'eux ils adorent le Dieu fait homme.

» Considérez ici avec quel à-propos la sainte Eglise met sous nos yeux, à la fête de l'archange victorieux, l'Evangile qui fait mention de la vertu d'humilité; car, comme l'orgueilleux Lucifer, pour avoir voulu usurper les honneurs divins, fut précipité du trône le plus élevé jusqu'au plus profond

des enfers; de même l'humble Michel, avec toute l'armée des bons anges, pour s'être levé plein de zèle pour sa gloire contre l'insolent dragon, fut comblé d'honneurs et porté à la plus haute dignité. Cet Evangile nous est aussi proposé à la fête solennelle de tous les anges qui, avec le bienheureux Michel, ont obtenu par leur humilité la couronne de gloire, afin que les hommes comprennent cet ineffable et éternel décret de Dieu : que personne ne peut arriver à la gloire que possèdent les anges, si ce n'est par la voie de l'humilité dans laquelle ils sont entrés les premiers. Bien plus, c'est par le mérite de cette vertu que le Christ, notre Sauveur, a rendu son corps glorieux, selon ce que dit l'Apôtre : « *Il s'est humilié lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort,* &c. *C'est pourquoi Dieu l'a élevé* (Phil. 2). » Et ce serait une chose étrange que les fidèles voulussent entrer dans le royaume des cieux par une autre voie que celle de leur chef.

» 2. — Considérez l'excellence de ces habitants de la cour céleste, de ces princes du paradis; car, quoique notre esprit ne puisse en avoir une idée complète, profitant des faibles lumières que nous pouvons tirer des missions qu'ils ont eues à remplir auprès de nous, nous nous efforcerons de faire connaître, pour leur honneur, une partie de la dignité et de la gloire que le Seigneur leur a accordées. Il y a trois choses qui rendent ordinairement illustre ou la cour ou l'armée d'un grand prince. Premièrement, la noblesse des personnes qui y sont; secondement, leur nombre; troisièmement, leur ordre. C'est par ces trois choses que brillent surtout les esprits célestes. Si vous examinez d'abord leur nature, ils occupent la première place entre tous les ouvrages qui sont sortis des mains du grand ouvrier, de Dieu. Ils sont d'une substance spirituelle, d'une nature incorruptible, et les plus nobles de toutes les créatures. Ils sont doués d'une telle intelligence, que, en ce qui regarde les choses naturelles, ils sont exempts d'ignorance et d'erreur. A cette

si vive lumière de l'intelligence, ils joignent une volonté si ferme, si parfaite, que rien ne peut les troubler ni les vaincre. Si nous examinons l'état où ils se trouvent par le bénéfice de la grâce, n'ayant jamais commis de péché, ils ont obtenu la gloire et la félicité éternelle. De plus, quant à leur essence, ils ont été revêtus de la grâce divine qui les rend plus beaux et plus agréables en la présence de Dieu; dans leur intelligence, ils ont été doués d'une lumière brillante qui les rend capables de contempler face à face leur Créateur : et, pour ce qui est des sentiments de l'âme, ils ont reçu une puissance de charité qui leur permet de répondre à l'amour infini de Dieu, de sorte qu'ils deviennent ses enfants et ses amis. Contemple donc, ô mon âme, la beauté de ces citoyens du ciel, qui, comme les étoiles du matin, ou mieux, comme le soleil resplendissant, brillent dans la cité de Dieu; et semblables à des miroirs éclatants, réfléchissent les divines perfections du Créateur, sa puissance infinie, son éternelle sagesse, sa bonté ineffable et son ardente charité. Oh, que ces esprits bienheureux sont aimables et purs! Que de candeur! Que de zèle pour la gloire de Dieu! Avec quelle sollicitude ils désirent notre salut, et à ces titres, combien ne méritent-ils pas d'être tout particulièrement aimés et honorés des hommes! En effet, si l'honneur est (comme le disent les philosophes), une sorte de culte rendu à quelqu'un à cause de son excellence ou de sa vertu; si, en conséquence, nous accordons de plus grands honneurs à ceux qui l'emportent de quelque manière sur les autres, quoique selon la nature les hommes soient égaux entre eux, combien plus, nous, créatures viles et abjectes, si nous nous comparons aux esprits célestes, devons-nous leur rendre toutes sortes d'honneurs et de déférences, puisque le moindre d'entre eux surpasse de beaucoup les plus nobles des hommes mortels, par l'excellence des qualités que nous avons énumérées. Outre cela, si les saints anges, créatures si belles par les dons de la nature et de la grâce, quand on les compare à toutes

les autres, s'abaissent et rendent des honneurs à l'homme, parce que le Seigneur l'a aimé et honoré; il est, certes, beaucoup plus convenable que nous, petits vermisseaux, nous accordions toutes sortes d'honneurs et de sentiments de dévotion à ces esprits que Dieu honore et exalte à un si haut degré dans le ciel.

» Ce sont, en effet, des enfants chéris qui contemplent sans cesse la face de leur père, des lis blancs et sans tache au milieu desquels le Seigneur se complaît, des collines remplies d'aromates sur lesquelles l'époux céleste aime à diriger ses pas.

» 3. — Après la dignité et l'excellence de ces esprits célestes, considérez leur nombre et leur ordre; et d'abord, leur nombre est si grand, qu'il surpasse non-seulement celui des hommes qui vivent maintenant, mais encore de tous ceux qui ont jamais existé ou qui existeront encore jusqu'au jour du jugement. La multitude de ces esprits bienheureux est semblable au sable de la mer, et aux étoiles qui, d'après ce que dit le Sage, ne peuvent être comptées.

» Suivant ce que dit saint Denis l'Aréopagite, chaque ordre renferme plus d'anges qu'aucune classe d'hommes ne contient d'individus. *Mille milliers*, dit le Prophète, *le servaient, dix mille centaines de milliers se tenaient debout devant lui* (Dan. 9). En cela, l'Ecriture, selon l'usage, nous donne une quantité déterminée pour une quantité indéfinie, et elle emploie celle que les hommes regardent comme la plus grande, pour nous faire comprendre que leur nombre peut être connu de Dieu seul, et que ce qui est nombrable pour Dieu est innombrable et infini pour les hommes. Aussi lisons-nous dans Job : *Le nombre de ses soldats peut-il être compté* (Job. 25). Le Prophète royal, parlant des anges, dit encore au sujet de leur multitude : *Dieu a vingt mille chariots de guerre dans son royaume et des millions d'anges le servent; it est au milieu d'eux, dans son sanctuaire, comme autrefois sur le Mont-Sinaï* (Ps. 97).

» Le saint Evangéliste dit aussi, dans son Apocalypse, *qu'il a vu en présence de Dieu une foule immense de tout peuple, de toute langue, de toute nation, qu'il lui était impossible de compter*. Si le nombre des élus, que nous savons former la plus faible partie des hommes, est tel qu'on ne puisse le compter, que devrons-nous penser de celui des anges qui sont dix fois plus nombreux que tous les hommes ensemble; et c'est justement que le Roi du ciel s'est entouré de tant de courtisans : car si, comme dit le Sage, *la multitude du peuple fait la grandeur du roi, et le petit nombre des sujets est une honte pour lui* (Prov. 14); Dieu étant le Prince par excellence, le Roi des rois, le Seigneur de ceux qui commandent, il était convenable qu'il eût des serviteurs et des courtisans dont le nombre répondît à l'immensité de son royaume et de son palais. Oh! quelle joie, quelle consolation pour toi, ô mon âme, si tu pouvais voir cette multitude de créatures si nobles, comblées de tous les dons de la nature et de la grâce et heureuses même de leur nom glorieux! si tu pouvais un jour avoir le bonheur de te trouver au milieu de ces bataillons des Princes de la milice céleste, dans la société de ces enfants de Dieu qui seraient tes frères!!! car ces esprits sublimes et aimables ne rougissent pas de reconnaître les hommes pour leurs frères, parce que leur Seigneur, non-seulement n'a pas craint d'être appelé notre frère, mais a voulu même l'être réellement en se revêtant de notre chair. Avec quel empressement tu mêlerais ta voix à celle des anges, pour louer ton Dieu et le remercier d'un tel bienfait!

» 4. — Considérez ensuite l'ordre admirable que la divine Providence a prescrit à ces esprits angéliques, soit dans leurs rapports avec Dieu, soit dans leurs rapports entre eux, soit enfin dans leurs rapports avec les autres créatures de ce monde. Si vous les observez dans leurs rapports avec Dieu, il n'y a entre eux aucune différence, car ils sont unanimes pour l'adorer et le révérer comme le seul prince et le Seigneur de la cité céleste. Si vous les comparez entre eux, vous

ne verrez dans une si grande multitude aucune confusion, vous y trouverez au contraire un ordre parfait et une distribution qui s'harmonise merveilleusement à des modes si variés d'intelligence. Ils sont plus élevés les uns que les autres, selon que Dieu leur révèle ses secrets ou se sert de leur ministère pour le salut des hommes. En descendant à un examen particulier, nous voyons que toute cette multitude d'esprits glorieux se divise en trois hiérarchies, et chaque hiérarchie en trois chœurs. La première de ces hiérarchies contient les Séraphins, les Chérubins et les Trônes. Leurs noms peuvent facilement nous faire connaître leurs emplois, car c'est une des qualités de Dieu d'approprier les noms qu'il impose à ses créatures aux charges qu'il leur confie. Contemplez d'abord le chœur des Séraphins qui habitent dans les appartements secrets du Roi du ciel comme ses amis intimes, et qui, comme le fait connaître leur nom, non-seulement sont remplis et embrasés de charité, mais encore brûlent sans cesse de toute l'ardeur de l'amour divin, ainsi qu'un feu spirituel qui échauffe et éclaire les anges placés au-dessous d'eux. Contemplez ensuite les Chérubins qui ont reçu ce nom, à cause de la plénitude de la science et de la lumière de leur intelligence qui surpasse celle des esprits inférieurs en ce qu'ils voient Dieu d'une manière plus claire et qu'ils connaissent plus de choses. Aussi sont-ils comme les conseillers du roi du ciel, éminents par leur science et par leur sagesse qu'ils communiquent aux anges inférieurs. Contemplez ensuite les Trônes, qui, comme les confidents secrets et intimes du Seigneur, ont été honorés du nom de Trônes, parce qu'ils sont comme des siéges royaux sur lesquels repose la Majesté divine qu'ils emportent avec eux partout où ils vont comme sur une chaire pontificale. Descendez ensuite à la seconde hiérarchie qui contient les trois autres chœurs des anges, les Dominations, les Vertus et les Puissances, qui ont été attachés à chacune de ces charges inférieures. Contemplez d'abord les Dominations qui représentent l'empire de ce roi

suprême, et qui, semblables à des officiers royaux, commandent aux inférieurs et les envoient pour accomplir les mystères de Dieu dans le gouvernement du monde. Secondement, contemplez les Vertus qui, voilant de leur puissance et de leur force la puissance infinie du *Seigneur des vertus*, exécutent toutes les choses pénibles et difficiles et accomplissent dans les créatures les plus merveilleux effets pour la gloire de Dieu. Enfin, contemplez les Puissances qui, semblables à des juges, représentent l'autorité du Juge souverain et universel et sont chargées de réprimer les puissances aériennes et d'écarter des hommes les embarras qui pourraient leur fermer la porte du salut; enfin, en arrivant à la troisième et dernière hiérarchie, dans laquelle sont les trois autres chœurs, les Principautés, les Archanges et les Anges, contemplez d'abord les Principautés, ainsi appelées parce que cette dernière hiérarchie a été établie de Dieu pour exécuter ses ordres concernant les créatures; les Principautés qui sont les premiers anges de ce chœur et qui représentent le souverain, sont préposées au gouvernement des diverses provinces et des royaumes particuliers. Ces anges, comme étant les plus éminents, reçoivent immédiatement les ordres de Dieu et les transmettent aux anges inférieurs, leur prêtant même secours pour les accomplir. Viennent ensuite les deux chœurs des Archanges et des Anges, qui, comme l'indique leur nom, sont des députés, des messagers que Dieu envoie dans le monde pour diverses missions, qui sont quelquefois chargés de garder certains lieux et certains hommes. Il n'y a qu'une seule différence entre ces deux chœurs, c'est que les Archanges reçoivent des missions plus importantes que les Anges; ce peu que nous venons de dire est tout ce que nous pouvons comprendre de la divine architecture et de l'ordre de la maison de Dieu. Si la force de notre intelligence pouvait s'élever plus haut et approfondir la nature et les fonctions de chaque ange, elle verrait qu'ils occupent un rang conforme aux emplois et aux fonctions qu'ils ont à remplir

dans la Jérusalem céleste, et qu'ils servent chacun en son lieu à l'ornement de cette bienheureuse multitude de la cour céleste. En effet, comme nous voyons ce ciel qui tombe sous nos sens, orné de tant d'étoiles, se mouvoir avec un ordre admirable autour des planètes qui forment des mondes distincts et exercer son influence sur la terre qu'il domine ; de même, ce ciel spirituel et invisible a été embelli par l'ordre bien plus admirable et bien plus divin des anges, semblables aux étoiles variées du ciel matériel, et par leur canal, comme par autant de planètes influentes, le Dieu de l'univers fait couler sur le genre humain les fleuves de ses dons et de ses grâces spirituelles. Courage donc, ô mon âme, si la reine de Saba (3 Rois 10), témoin de la sagesse du roi Salomon, de la magnificence de son palais royal, du nombre et de l'ordre des officiers et des diverses classes de ceux qui le servaient, des échansons et des holocaustes qu'il offrait dans la maison du Seigneur, fut frappée d'étonnement, et hors d'elle-même, comme dit l'Ecriture, s'écria : *Heureux tes guerriers ! heureux tes esclaves ! heureux ceux qui sont toujours devant toi et qui entendent les paroles de ta sagesse !* Combien plus tu aurais occasion, non pas tant d'admirer avec cette reine que *de défaillir* avec le bon Prophète *à cause des désirs et de l'amour que ferait naître cette heureuse habitation*, si tu pouvais comprendre la dignité, l'excellence de la cour que ce vrai Salomon a composée et ordonnée dans son éternelle sagesse ! Quelle consolation, quelle joie ne goûterais-tu pas, si, après le cours de cette vie, tu pouvais avoir le bonheur de faire partie de la cour d'un si grand Maître, car le servir, c'est régner ! O Anges saints, Esprits purs, vous êtes vraiment heureux, vous qui jouissez continuellement de la présence et contemplez avec tant de joie la face du Salomon céleste, qui vous a doués de tant de sagesse, enrichis de tant de prérogatives et rendus dignes de tant de gloire. O étoiles brillantes qui étincelez dans cet empirée, faites sentir aussi dans mon âme, je vous en prie, votre salutaire in-

fluence ; faites que je conserve toujours une foi pure, une espérance ferme, des mœurs sans tache et une charité entière envers Dieu et envers le prochain ! Je vous conjure, Anges bienheureux, de daigner m'accorder vos secours et de me conduire par la main dans la voie de l'humilité dans laquelle vous êtes entrés les premiers, afin qu'après cette vie je mérite de contempler avec vous la face du Père Eternel et d'être mis à la place d'une de ces étoiles que l'orgueil a fait tomber du ciel. »

SECONDE PARTIE.

Des anges en particulier.

« 5. — Après avoir contemplé les hiérarchies des anges, il est juste que nous portions nos regards sur le chef invincible de l'armée céleste, l'archange saint Michel, qui, à cause de son zèle et de sa fidélité, a été établi prince de tous ces anges que Dieu envoie dans le monde pour remplir divers ministères. Cet esprit bienheureux fut honoré du nom de Michel, qui signifie : *qui est semblable à Dieu ;* car, lorsque l'orgueilleux Lucifer se fut levé contre Dieu dans le dessein de s'égaler à lui, ce valeureux archange ne pouvant supporter une telle insulte faite à son Seigneur, s'écria, dans les transports du zèle le plus ardent : *Qui est semblable à Dieu?* c'est-à-dire : qui est si audacieux, si puissant, pour oser s'assimiler à Dieu ? comme s'il disait : il n'y a dans le ciel ni dans l'univers aucune créature qui soit semblable à Dieu. O courageux Michel, vraiment digne de ce nom, soyez béni entre tous les anges, et que les hommes vous rendent les louanges et l'honneur que vous méritez pour votre fidélité et pour le zèle avec lequel vous avez vengé la gloire du Seigneur ! Ce glorieux archange reçut du Seigneur une multitude de priviléges, non-seulement dans l'église triomphante, mais aussi dans l'église militante ; car, dans l'ancienne loi, il fut fait protec-

teur et gardien de la synagogue, et dans la nouvelle, il est le prince et le défenseur de l'église de Dieu. C'est ce chef puissant, ce capitaine dont toute l'armée des bons anges imite le courage et la fidélité pour s'opposer à l'audace du serpent, *et qui, écrasant sa tête, obtint la victoire et le précipita du haut du ciel avec tous ses compagnons* (Apoc. 12). De plus, toutes les fois qu'on a eu besoin d'un secours céleste ou qu'il a fallu combattre pour le salut du peuple fidèle, l'invincible Michel a toujours été prêt. Il combattit en Egypte pour le peuple de Dieu, lorsqu'il fut délivré par plusieurs miracles de la servitude de Pharaon. C'est lui qui, dans cette nuit horrible, frappa tous les premiers nés de l'Egypte. C'est lui qui, pendant quarante années, marcha à la tête des enfants d'Israël et précipita dans la mer Rouge l'armée de Pharaon qui les poursuivait. C'est lui qui détruisit les peuples et les armées qui s'opposaient à leur passage et qui les introduisit sains et saufs dans la terre que Dieu leur avait promise. Après la mort de Moïse, lorsque l'artificieux démon s'efforçait d'entraîner le peuple de Dieu à l'idolâtrie au sujet du corps sacré de son chef, ce fut l'archange Michel qui, toujours ardent pour la gloire de Dieu et le salut de son peuple, s'opposa vigoureusement à ses desseins et le mit en fuite. Enfin, lorsque le peuple d'Israël eut été conduit en captivité à Babylone, ce fut ce glorieux archange qui, au terme de cette captivité, lui tendit une main secourable et écarta tous les obstacles qui s'opposaient à sa délivrance. Quoique dans plusieurs circonstances et dans plusieurs actions que nous avons déja citées, le nom de Michel ne soit pas exprimé; cependant, puisqu'il a été établi le protecteur et le gardien de ce peuple, nous pouvons croire qu'il est intervenu ou par lui-même ou par le ministère d'autres anges qu'il a chargés de cette mission. Outre la protection générale et l'appui qu'il doit accorder à la sainte Eglise, le glorieux archange a pour fonction spéciale de recevoir les âmes justes qui passent de cette vie à l'autre après avoir été délivrées des embûches et des attaques du démon,

et de les présenter au tribunal du Christ pour qu'elles y obtiennent la récompense que Dieu doit accorder à leurs mérites. Enfin, quand arrivera la consommation de ce monde, le courageux archange apparaîtra encore rayonnant de joie pour combattre l'Antechrist, qui, par de faux miracles, tâchera de pervertir les fidèles; mais Michel défendra l'église de Dieu contre cette terrible persécution. Après la victoire, lorsqu'il aura attaché le prince des ténèbres dans le puits de l'abîme, ce même archange fera retentir cette horrible trompette aux éclats de laquelle les morts se lèveront et se placeront en face du tribunal du Juge éternel pour entendre la dernière sentence qui donnera aux justes une gloire éternelle et plongera les méchants dans des supplices sans fin. Il n'y aura plus alors ni temps ni place pour la grâce et la miséricorde. La justice seule de Dieu s'exercera avec la plus étroite sévérité. Par un jugement équitable du Seigneur, chaque homme sera en ce moment placé dans le lieu qu'il aura mérité d'occuper par la vie qu'il aura menée en ce monde. O prince invincible, gardien fidèle de l'église et des âmes justes, toi qui brûlant de charité et de zèle as assisté à tant de combats, as remporté tant de victoires, non pour acquérir la renommée et l'estime des hommes, comme le font les généraux de ce siècle, mais pour conserver et défendre l'honneur, la gloire que nous devons tous à notre Créateur et pour sauver le genre humain : viens, je t'en prie, viens au secours de mon âme qui est attaquée continuellement et mise en danger par ses ennemis, la chair, le monde et le démon. Tu as conduit jadis le peuple d'Israël à travers le désert, daigne aussi être mon guide et mon compagnon dans les déserts de ce monde jusqu'à ce que tu m'ayes déposé hors de tout danger dans la terre des vivants, dans cette patrie bienheureuse dont nous avons été tous exilés. O mon âme, lorsque l'heure du départ aura sonné, cette heure pleine d'angoisses et de périls, lorsque tu seras forcée de sortir de ce corps tant aimé, d'entrer seule et nue dans l'étroite porte de la mort, et de t'avancer à travers les dragons infernanx au

milieu de tes ennemis mortels qui t'entoureront en rugissant comme des lions affamés prêts à t'enlever et à te dévorer, plaise à Dieu qu'en ce moment cet archange invincible qu'on a vu toujours prêt à prendre les armes au moindre danger des âmes fidèles, daigne aussi venir à ton secours avec sa glorieuse cohorte; qu'il combatte pour toi, et que, te couvrant du bouclier impénétrable de sa protection, il te fasse passer sain et sauf au milieu de tes ennemis jusqu'à la céleste patrie. Que s'il prenait ta défense devant le tribunal de ce Juge sévère, en répondant pour toi et obtenant par ses prières le pardon de tes péchés, et si, te recevant sous son étendard victorieux, il te conduisait lui-même au foyer de cette sainte et heureuse lumière dont il est inondé, lui et tous les anges et tous les enfants élus du Seigneur, au sein de la gloire du Très-haut, avec quelle consolation et quelle douce joie tu quitterais cette terre!

» 6. — Après le glorieux prince Michel, considère la dignité et la grandeur des prérogatives de l'archange Gabriel. Quoique les Ecritures le nomment simplement ange, nous ne devons pas croire qu'il fut de ceux qui sont placés au dernier rang de cette troupe vulgaire d'anges envoyés au secours et au service des hommes; mais il est supérieur aux anges, c'est-à-dire archange, et le premier entre les archanges. Car, comme le mystère qu'il vint annoncer n'est pas un mystère ordinaire, mais le plus grand, le plus digne de tous ceux que Dieu a révélés aux hommes, nous devons en conclure que l'ambassadeur qu'il a employé est un des plus nobles de cette hiérarchie. Ce ne peut être que l'ami fidèle du céleste Epoux qui, devenu témoin du profond mystère de son incarnation, l'a fait connaître au monde le premier. C'est ce confident sublime et intelligent qui, descendant des cieux, fut établi médiateur entre le Roi des rois et une humble vierge de Nazareth, entre le Verbe éternel et notre nature humaine. Pour mieux comprendre la dignité de cet archange, considère les emplois que Dieu lui a confiés; et d'abord, comme quel-

ques saints l'affirment, il n'est pas téméraire de croire qu'il fut donné pour gardien spécial à la bienheureuse Vierge, puisque le Seigneur n'a jamais eu ni dans le ciel ni sur la terre une créature plus pure, plus noble et qui l'ait aimé plus sincèrement que la Vierge Marie. Si tu considères que les princes de ce monde confient la garde des objets les plus chers à leurs amis les plus fidèles et les plus attachés, tu peux penser que dans la cour céleste le glorieux Gabriel est compté par le Roi du ciel parmi les meilleurs et les plus chéris. Considère ensuite un autre emploi de ce bienheureux archange envoyé par la très-sainte Trinité, pour une affaire sublime et de la plus haute importance, pour l'Incarnation de son Fils unique et pour la rédemption et le salut du genre humain tout entier. Aussi, c'est avec raison qu'il a reçu le nom de Gabriel, nom plein de mystère et qui est interprété l'*homme de Dieu ;* car il annonça au monde le Christ qui devait être à la fois Dieu et homme. Le nom de Gabriel est encore et plus proprement interprété *la force de Dieu,* pour indiquer le même mystère qu'il avait annoncé au monde, c'est-à-dire la triple chaîne qui marque l'union intime de la nature divine au corps et à l'âme très-sainte de Jésus-Christ dans une seule hypostase, dans la personne du Verbe éternel, ainsi qu'il a été écrit : *Une triple corde est difficilement rompue* (Eccl. 4). Il est appelé aussi la force de Dieu, car, par l'effet de son message il nous a communiqué la force divine, par cela même que Dieu en prenant la nature humaine s'est chargé de notre faiblesse. Aussi les hommes par le bienfait de cette force sont devenus si courageux, si vigoureux, qu'ils ont fait beaucoup de choses qui dépassent la mesure de la puissance humaine. O ange vraiment fort, qui as apporté aux hommes non-seulement la force divine, mais Dieu lui-même, ce Dieu fort qui a terrassé l'ennemi revêtu d'une puissante armure, qui exerçait depuis si long temps sur nous une cruelle tyrannie, et qui ayant enlevé ses dépouilles, nous a arrachés à l'esclavage et nous a rendus à la liberté des enfants de Dieu.

» 7. — Après avoir considéré le zèle et les hauts faits du prince Michel et la force mystique de l'archange Gabriel (Job 12), il nous reste à considérer l'officieuse charité de l'ange Raphaël, qui étant, d'après son propre témoignage, un des sept esprits toujours debout en présence de Dieu, doit être probablement un des anges principaux du paradis. D'après ce qui suit, nous considérerons les nombreux bienfaits que nous recevons de notre ange gardien, tant pour le corps que pour l'âme; car le glorieux Raphaël, soit par son nom, soit par la nature des services qu'il rendit aux deux Tobie (Tob. 6-11), est le type et la figure claire de ce que nous rendent nos anges gardiens. Et, d'abord, le nom de Raphaël lui convient parfaitement; ce nom signifie *médecine de Dieu*, tant à cause de l'effet du remède spirituel qu'il donna au jeune Tobie, que par celui du remède corporel qui rendit la vue à son père. Or, ton ange gardien remplit-il envers toi d'autres fonctions que celles de médecin spirituel et corporel ? Pour le mieux comprendre, considère qu'il y a trois époques dans la vie humaine : la première, lorsque l'homme passe dans le sein de sa mère ; la seconde, qui commence au moment où il naît pour finir à sa mort et au jugement particulier que subit son âme; la troisième est celle qui suit sa mort. Dans chacune de ces époques examine quels sont les offices qu'exerce à ton égard l'ange gardien, d'après les actions de l'ange Raphaël. Pour ce qui regarde la première époque, l'Ecriture rapporte que le vieux Tobie ayant conçu le projet d'envoyer son fils dans un pays éloigné, s'occupa de lui trouver un compagnon fidèle; et voilà que le bon jeune homme n'étant pas encore sorti de la maison de son père, un ange envoyé de Dieu s'offre à lui sous une forme humaine pour l'accompagner et le conduire durant tout ce long voyage. O charité immense ! ô soin plus que paternel du Créateur qui, avant que tu fusses sorti du sein de ta mère, avant que tu eusses aucune connaissance de tes ennemis, des dangers et des obstacles que tu devais rencontrer, t'a confié à un de ces esprits

bienheureux qui contemplent sans cesse sa face divine, ainsi qu'à celui qui a gardé ta mère, afin qu'il prît soin de toi et qu'il commençât, dans cette position délicate, exposé à tant de dangers, à te préserver ainsi que ta mère, afin que tu pusses sans obstacle arriver à la grâce du baptême et être inscrit au nombre des enfants de Dieu. Mais, que parlé-je des soins du Seigneur et du souvenir qu'il a eu de toi lorsque tu étais encore dans le sein de ta mère? De toute éternité, avant qu'il eût créé les anges et tous les autres objets, lorsque les abîmes n'étaient point encore, lorsqu'il n'avait point encore jeté les fondements du ciel et de la terre, il songeait à toi, homme misérable, il était inquiet de ton salut. Et quoique de toute éternité il eût prévu ton indignité et ton ingratitude, néanmoins, par un effet de sa pure bonté, sans y être provoqué par aucun mérite de ta part, non-seulement il résolut de te fournir ce secours, mais encore de t'accorder tous les bienfaits que tu as reçus dès le moment de ta conception dans le sein de ta mère, mais aussi ceux que tu recevras jusqu'à la fin, et le plus grand de tous, l'éternelle béatitude.

» 8. — Pour ce qui regarde la seconde époque de ton existence, lorsque tu es entré dans la lumière de cette vie, l'Ecriture sainte nous apprend comment l'ange Raphaël étant sorti avec Tobie de la maison de son père, promit d'être un guide fidèle durant toute la route et de l'amener sain et sauf jusqu'au terme du voyage. C'est ainsi que Dieu, dès l'instant de ta naissance, t'a fait accompagner d'un de ces citoyens du ciel, afin qu'il fût pour toi un gardien, un maître qui te prendrait sous sa protection et un avocat qui te défendrait dans le ciel auprès de sa Majesté. Car dans cette vie nous sommes tous comme des enfants; nous avons besoin d'un tuteur et d'un maître pour nous conduire et nous soutenir, de peur que nos pieds ne heurtent contre la pierre du péché ou ne nous jettent dans quelque grave danger, et pour nous recevoir dans ses bras afin que nous franchissions sans crainte tous les dangers et que nous ne les connaissions qu'après les

avoir évités. Secondement, comme l'ange Raphaël conduisant le jeune Tobie lui suggérait pendant le voyage les meilleurs conseils, lorsqu'il lui enseignait en particulier les motifs qui devaient le conduire en se mariant, qui ne devaient pas être ceux des hommes charnels, mais ceux qu'inspirent la crainte de Dieu et l'oraison fréquente; de même ton ange gardien te suggère sans cesse de bons desseins et te dirige dans toutes tes actions. En effet, il t'excite, te force en quelque sorte à faire beaucoup de bonnes actions que tu ne ferais pas sans lui, tantôt en t'attirant par l'exemple de Jésus-Christ ton Seigneur et des Saints, tantôt en enflammant ta volonté par la considération de la bonté de Dieu et de ses bienfaits infinis, tantôt, enfin, en éclairant ton esprit par le souvenir du jugement dernier et des peines de l'enfer. En troisième lieu, l'Ecriture continue l'histoire des bienfaits que Tobie reçut de l'Ange Raphaël, quant à sa personne et quant aux biens temporels. Lorsqu'il fut arrivé au fleuve du Tigre, comme il voulait y laver ses pieds, un poisson énorme s'élança vers lui pour le dévorer; mais l'ange le défendit et le délivra de ce danger : il voulut même qu'il prît le fiel de ce poisson pour rendre la vue à son père. De plus, non-seulement l'ange recouvra cette somme d'argent qui faisait le sujet de ce voyage, mais encore il rendit Tobie héritier de tous les biens de son beau-père Raguël. Les anges nos gardiens font-ils autre chose que de veiller sans cesse sur nous pour venir à notre secours dans nos besoins, semblables à une mère qui a toujours les yeux fixés sur son enfant, de peur qu'il ne tombe et qu'il ne se blesse. Examine donc de combien de dangers il t'a préservé, dangers contre lesquels tu pouvais échouer comme tant d'autres; combien il a été attentif à te procurer même les biens temporels, tels que la santé, les forces et les autres secours, afin que tu pusses vivre convenablement à ton état et surtout à cet état qui devait faciliter le salut de ton âme. Quatrièmement, comme l'ange Raphaël, ainsi qu'il le dit lui-même, se chargeait d'offrir à Dieu les prières et les

bonnes actions de Tobie, de même notre ange gardien remplit auprès de Dieu les fonctions de notre procureur, lui présentant nos oraisons, nos désirs et nos bonnes œuvres, de quelque genre qu'elles soient, et nous rapportant en échange quelques dons de la grâce céleste. Plût à Dieu qu'il nous fût permis de voir avec quel empressement les saints anges montent et descendent pour nous, ainsi qu'ils le faisaient dans l'échelle mystérieuse que vit le patriarche Jacob. Ils montent pour exposer nos besoins, pour prier Dieu qu'il nous accorde sa miséricorde : ils descendent pour nous rapporter du Père céleste de saintes inspirations, de bonnes pensées et autres secours du ciel, quelquefois même une correction paternelle qui nous excite à nous sonder nous-mêmes afin que nous ne soyons pas condamnés avec ce monde. Cinquièmement, de même que l'ange Raphaël enseigna à Tobie le moyen d'exterminer le démon, de telle sorte qu'il n'eût aucun pouvoir sur lui, combattant lui-même pour la défense du jeune homme : ainsi notre ange gardien est semblable à un capitaine fidèle qui, chargé de défendre une citadelle contre les ennemis, veille sans cesse afin qu'ils ne puissent s'en emparer par ruse ou par violence. Car ces anges sont les gardiens fidèles que le Seigneur dit être placés sur les murs de Jérusalem pour garder son troupeau pendant la nuit et empêcher que le monstre de l'enfer, notre ennemi, n'enlève notre âme, comme un lion qui emporte sa proie. C'est à ces anges gardiens que s'appliquent ces paroles de l'Apocalypse : *Veille et rassure* (Apoc. 2). L'ange gardien veille pour nous contre le démon, s'opposant à ses incursions, brisant et détruisant ses forces et réparant les coups reçus, de sorte qu'il ne se présente plus avec tant de confiance et d'audace. Il nous *rassure* aussi, tantôt en éloignant les occasions de péché, tantôt en nous écartant des vices et des fautes dans lesquels nous tomberions facilement si nous étions privés de son secours; tantôt aussi en nous donnant du courage et de la force au moment des tentations et des afflictions; enfin, en nous obtenant du

Seigneur les grâces nécessaires pour remporter la victoire. Sixièmement, ainsi que l'ange Raphaël, pour empêcher que le démon ne fît mourir Tobie comme les premiers maris de sa femme, l'ayant saisi, l'enchaîna dans le désert; de même notre bon ange nous assiste particulièrement à l'heure de notre mort, afin de nous défendre contre les piéges et les attaques du démon à cette heure à laquelle l'esprit malin a coutume de nous presser plus vivement que jamais pour nous dévorer; ensuite pour nous préserver de ces péchés auxquels nous sommes plus particulièrement exposés en ce moment, l'infidélité et le désespoir, afin que nous puissions ainsi passer librement des misères de ce monde à la céleste patrie. De plus, lorsque l'âme est sortie du corps, le même ange l'accompagne, la console, l'anime à se présenter avec confiance au tribunal de Dieu, plaçant sous ses yeux les mérites précieux de Jésus-Christ sur lesquels ils doivent mettre leur confiance au jour du jugement. Si cette âme est placée dans le purgatoire pour expier le reste de ses péchés, il la visite souvent, la console, l'instruit des prières que les chrétiens pieux font pour elle sur la terre, et enfin il lui donne la confiance qu'elle sera délivrée un jour.

» 9. — Pour ce qui est du troisième et dernier état de notre existence, considère ce que fit enfin l'ange Raphaël lorsqu'il eut donné une épouse au jeune Tobie, et qu'il l'eut enrichi de toutes les possessions de son beau-père, et comment il le ramena comblé de biens et de richesses dans la maison paternelle, où il fut reçu avec d'autant plus de joie qu'on avait éprouvé plus de chagrin de son retard qui avait fait craindre qu'il ne fût mort. Contemple l'office que remplit auprès de toi ton ange gardien qui, lorsque ton âme a terminé son long et dangereux pèlerinage, et qu'elle est purifiée de toute souillure, la prenant comme une épouse céleste unie au céleste époux, comblée de dons et de grâces divines et pleine de jubilation et de joie, la conduira au ciel dans la sublime Jérusalem notre mère, et là, au milieu de la joie et de l'allé-

gresse des anges et des saints du paradis qui l'attendaient depuis longtemps, il la présentera au Père céleste afin qu'elle reçoive de ses mains divines la couronne de gloire et de félicité qui lui a été préparée de toute éternité et pour laquelle nous gémissons et soupirons encore, nous malheureux, dans cette vallée de larmes. O mille fois heureuse l'âme qui, fidèle à son Créateur et docile aux conseils de son ange gardien, après avoir passé sa vie saintement, sera introduite par ce même ange dans cette fortunée patrie, dans ces tabernacles éternels destinés aux élus. Là seront célébrées les véritables noces de l'agneau avec son épouse chérie; là se trouveront une joie pleine, une paix parfaite et sans fin. Mais toi, ô mon âme, qui, pendant tout le cours de ta vie, n'as fait autre chose qu'offenser ton Créateur et affliger ton ange gardien, quelle consolation pourra-t-il trouver à te conduire en présence de ton Père? Et toi, de quel front oseras-tu paraître devant lui? Hélas! ô mon Dieu! faut-il donc que je désespère? non certes. Car puisque votre miséricorde est infinie, puisque dans la personne du bon père de l'Evangile vous avez reçu avec tant d'amour le fils pénitent, j'espère avec une entière confiance, que, si je reviens à vous, mon Père, par le repentir et la pénitence, je ne serai point rejeté et que je serai au contraire accueilli dans vos bras miséricordieux, sinon comme un enfant fidèle, du moins comme un fils repentant. Mais dès ce moment comment pourrons-nous reconnaître envers Dieu tant de bienfaits que nous en avons reçus? Car ce que nous devons aux anges dont les soins nous ont procuré ces bienfaits, nous le devons tout entier au Créateur, qui leur a ordonné de veiller sur nous partout où nous irons; quoique nous devions aussi de très-grandes actions de grâces à nos anges gardiens pour la charité immense et la fidélité qu'ils ont mises à remplir leur ministère. Et premièrement, c'est à ton ange gardien spécial qui t'assiste sans cesse par sa présence, que tu dois rendre l'honneur, le culte et la révérence qui lui sont dus, ayant soin de ne rien faire devant lui que tu

ne voulusses faire devant un homme qui serait ton supérieur. Malheur à toi, si cet ange offensé de tes péchés et de tes négligences, te regarde indigne de sa présence et de la visite des anges. Il y a aussi plusieurs vertus qui plaisent aux saints anges, qu'ils désirent voir dans nos âmes et que nous devons nous efforcer d'acquérir par toutes sortes de moyens. Ce sont la sobriété, la chasteté, la pauvreté volontaire, les gémissements fréquents mêlés de larmes pieuses et d'oraisons ferventes; mais par-dessus tout, l'union, la paix, la charité fraternelle; telles sont surtout les vertus que réclament de nous les anges de paix. O mon Dieu, ô mon âme, ô image magnifique du Créateur, plaise à Dieu que tu puisses comprendre ta dignité, combien tu es aimée du Seigneur et estimée des anges! Nul doute que, pour ne plus faire injure à celui qui t'a honorée de tant de manières et pour ne pas affliger ton fidèle gardien, tu ne te souilleras pas aussi facilement de la lie et des ordures du péché. Car si tous les anges éprouvent dans le ciel une si grande joie de la conversion d'un seul pécheur, songe quelle doit être la tristesse de ton ange gardien lorsqu'il te voit dépouillée par un seul péché de la grâce divine. S'il avait du sang et une vie qu'il pût sacrifier, à l'exemple du Sauveur, il la donnerait pour ton salut. Hâte-toi donc de te parer de ces vertus qui réjouissent les anges et qui glorifient le Créateur, afin que de ces semences de mérites précieux, en harmonie avec les vertus des anges, tu puisses retirer un fruit très-doux, semblable au bonheur des anges mêmes. »

COLLOQUE.

« Tu prieras le Seigneur notre Dieu qui, pour le bien des hommes, a distribué avec un ordre admirable divers emplois et divers ministères à ses anges, de t'accorder la faveur d'être toujours protégé et défendu contre tes cruels ennemis par ces esprits bienheureux qui sont toujours en présence de sa Ma-

jesté divine, prêts à le servir en toute circonstance. Et comme il les a comblés de tous les dons de sa grâce, qu'il veuille de même t'accorder celle d'imiter leur humilité, leur charité et leur pureté, afin que menant sur la terre une vie angélique, tu mérites un jour d'être rendu semblable aux anges dans le ciel et de jouir éternellement avec eux de la vue désirée du Dieu de gloire. Ainsi soit-il. »

NOTES SUR LA CHAPELLE DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE,

Sur son mausolée et son épitaphe.

C'est dans la magnifique église de Saint-Ignace, une des plus belles de Rome, et qui fut bâtie aux frais du cardinal Louis Ludovisi, neveu de Grégoire XV, sur les dessins du Dominiquin, de l'Algardi et du P. Grassi, jésuite, qu'on voit la superbe chapelle de saint Louis de Gonzague, exécutée d'après le dessin du P. Pozzi, célèbre jésuite, aussi habile dans la peinture que dans l'architecture. Elle est ornée des marbres les plus riches et les plus précieux, de bronzes dorés et de quatre colonnes torses plaquées en vert antique. On remarque sur l'autel un bas-relief très-estimé, exécuté par le Gros, représentant saint Louis de Gonzague. Sous l'autel est une urne plaquée en lapis-lazuli, qui renferme le corps du Saint. Cette chapelle appartient aux Lancellotti. Elle attire sans cesse l'admiration des artistes et des étrangers.

Le mausolée, quoique très-beau d'ailleurs comme objet d'art, et chargé de richesses, ne porte d'autre épitaphe que celle-ci :

Beatus Aloysius Gonzagua,
Princeps, marchio, è societatis Jesu,
Obiit anno Domini
MDXCI die XXI Junii.
Ætatis suæ XXIII imo XXIV.

ESPRIT

DE

SAINT JEAN DE LA CROIX,

PREMIER CARME DÉCHAUSSÉ.

NOTICE.

—

1591.

Ce fut à Fontibère, près d'Avila, dans la Vieille-Castille, que naquit en 1542, de Gonzalez d'Yépez, l'illustre Saint dont nous allons donner la vie et les écrits. Sa mère, tendrement pieuse envers la Reine des cieux, lui inspira de bonne heure cette dévotion si féconde et si touchante. Aussi en retira-t-il, comme tous ceux qui s'y livrent avec ardeur, la plus sensible protection.

Elevé par les mains habiles des disciples de Loyola, Jean fit bientôt de grands progrès tant dans les sciences que dans la vertu. Son esprit était pénétrant, son cœur sensible et cha-

leureux, son âme embrasée d'amour pour Dieu. A vingt-un ans, il prit l'habit chez les Carmes de Médina, et fut envoyé pour son cours de théologie à Salamanque. Là, comme à Médina, ses austérités furent extraordinaires : un ais creusé, semblable à un cercueil, était le lit qu'il choisissait; un cilice couvrait ses reins et la discipline le visitait souvent; enfin, le jeûne et les macérations de toute espèce furent les moyens qu'il employa pour mourir au monde et à lui-même. A vingt-cinq ans, il reçut la consécration sacerdotale. Bientôt après, sainte Thérèse l'ayant connu à Médina-del-Campo, lui annonça qu'elle était autorisée par le général des Carmes à établir deux maisons réformées pour les hommes. Jean de la Croix se retira à Durvelle, le premier monastère du nouvel ordre, qu'on transféra plus tard à Manrèze. La haute réputation de Jean attira un grand nombre de disciples, et il en devint le supérieur et le directeur.

Nous ne dirons point ici quel était son amour pour la croix du Sauveur ni son zèle à former en lui une parfaite ressemblance avec Jésus-Christ crucifié ; il suffit de lire ses œuvres pour comprendre combien il s'était avancé dans cette science divine. Jamais vie n'a offert plus de vicissitudes, de croix, de privations, d'épreuves, de visites et de faveurs célestes ; et jamais homme n'a peut-être pénétré plus avant dans les secrets mystères de la conduite des âmes.

Coadjuteur de sainte Thérèse, il contribua puissamment à l'établissement des saintes règles que cette héroïque réformatrice voulait introduire. Directeur de sa conscience, il l'éleva par ses conseils au faîte des vertus.

Jean de la Croix n'adressait que trois demandes à Dieu : la première, de ne passer aucun jour sans souffrir quelque chose; la seconde, de ne point mourir supérieur ; la troi-

sième, de finir sa vie dans l'humiliation, la disgrâce et le mépris. La vue seule d'un crucifix, le nom seul de la croix le faisait fondre en larmes, le jetait en extase ou dans des ravissements. La passion du Sauveur était le sujet ordinaire de ses méditations ; aussi la recommande-t-il fréquemment dans ses écrits. C'est là qu'il puisait lui-même ce grand amour de Dieu qui le rendait si éloquent dans ses prédications, et qui le faisait embraser le cœur de tous ceux qui l'écoutaient. Son cœur, dit Godescard, était comme une immense fournaise d'amour qu'il ne pouvait contenir en lui-même, et qui éclatait au dehors par des signes extérieurs dont il n'était pas le maître.

C'est à Pegnuela, dans les montagnes de Sierra-Morena, qu'il mit la dernière main aux traités mystiques qui composent le recueil de ses ouvrages. Les deux premiers ont pour titre : *De la montée du Carmel* et *De la nuit obscure ;* les autres sont des expositions de cantiques appelés : *La vive flamme d'amour*. Viennent ensuite quelques lettres, des avis, des maximes et des sentences spirituelles. On voit dans saint Jean de la Croix un esprit éminemment philosophique, et une âme parvenue aux dernières hauteurs de la contemplation. Son style est simple, mais clair et énergique. La méthode qui accompagne ses écrits facilite l'intelligence des vérités d'ailleurs les plus abstraites et les plus mystiques.

Sainte Thérèse a dit de lui qu'il était un Saint, même avant d'avoir embrassé la réforme, et que Dieu lui avait communiqué les plus grands trésors de lumières.

Dieu l'appela à lui, pour le récompenser, l'an 1591, le 14 décembre, à l'âge de quarante-neuf ans, après en avoir passé vingt-huit dans la vie religieuse. Deux heures avant sa mort, il récita tout haut le *Miserere* avec ses frères ; il se fit lire

ensuite une partie du livre du Cantique des cantiques, et pendant cette lecture il ressentait les plus vifs transports de joie. A la fin, il s'écria : *Gloire à Dieu !* puis prenant le crucifix sur son cœur, il dit : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains*, et expira dans la plus douce tranquillité.

Plusieurs miracles ayant signalé devant les hommes le crédit dont il jouissait devant Dieu, le pape Benoît XIII le canonisa en 1726. Le père Dosithée de Saint-Alexis a donné sa vie et ses révélations. Les œuvres de saint Jean de la Croix forment trois volumes imprimés à Avignon sur la traduction française du père Maillard, de la Compagnie de Jésus ; elles offrent un attrait particulier aux âmes contemplatives et versées dans la science des choses intérieures.

ESPRIT

DE

SAINT JEAN DE LA CROIX,

TIRÉ DE LA MONTÉE DU CARMEL.

PROLOGUE.

Dans ce traité, notre Saint se propose d'élever les âmes qui suivront sa doctrine jusque sur le haut de la montagne de la perfection. Or, la voie qu'il trace pour y monter est celle-ci : Le *tout* de Dieu ; le néant, le *rien* de la créature ; l'union intime de l'âme avec Dieu et la nuit obscure où il faut entrer pour s'unir intimement avec Dieu. Cette sublime doctrine se trouve renfermée dans douze vers, selon la manière des anciens de mettre en vers leurs lois et leur morale ; voici ces vers (*Montée du Carmel*, liv. 1, chap. 13) : Nous parlons de vers espagnols, car ici ce n'est que la traduction.

1° Pour goûter tout, n'ayez du goût pour aucune chose.

2° Pour savoir tout, désirez de ne rien savoir.

3° Pour posséder tout, souhaitez de ne rien posséder.

4° Pour être tout, ayez la bonté de n'être rien en toutes choses.

5° Pour parvenir à ce que vous ne goûtez pas, vous devez passer par ce qui ne frappe point votre goût.

6° Pour arriver à ce que vous ne savez pas, il faut passer par ce que vous ignorez.

7° Pour avoir ce que vous ne possédez pas, il est nécessaire que vous passiez par ce que vous n'avez pas.

8° Pour devenir ce que vous n'êtes pas, vous devez passer par ce que vous n'êtes pas.

9° Lorsque vous vous arrêtez à quelque chose, vous cessez de vous jeter dans le tout.

10° Car pour venir du tout au tout, vous devez renoncer du tout au tout.

11° Et quand vous serez arrivé à la possession du tout, vous devez le retenir en ne voulant rien.

12° Car si vous voulez avoir quelque chose dans le tout, vous n'avez pas votre trésor tout pur en Dieu.

Tels sont ces douze préceptes dont le savant père Berthier a dit : « Nul législateur, nul philosophe n'a rassemblé dans » un ouvrage de poésie des vérités comparables à celles que » notre saint auteur présente dans l'étendue de ces douze » vers. »

Mais pour entendre maintenant la pensée de saint Jean de la Croix et pénétrer sa profonde science dans les voies intérieures, il faut savoir que, « pour arriver à ce *tout*, qui est Dieu, et entrer dans ce *rien* ou néant, qui est la créature, et par là parvenir à la perfection, l'âme doit passer par des nuits différentes auxquelles les maîtres de la vie spirituelle donnent le nom de purgation de l'âme ou de mortification. Il les appelle nuits obscures, parce que l'âme marche alors dans l'obscurité sans connaître sa voie intérieure, comme on marche dans les ténèbres de la nuit sans apercevoir son chemin. De là trois parties, l'une pour la mortification ou purgation de la partie animale, l'autre pour la purgation de l'esprit en tant que l'âme agit elle-même pour se purifier, la troisième pour l'état passif de l'âme ou sa manière de recevoir les opérations divines.

» Le passage par où l'âme va à l'union divine est appelé nuit obscure pour trois raisons : la première se prend du terme d'où l'âme s'éloigne pour s'approcher de son Dieu ; elle doit priver ses passions de la satisfaction des choses qui sont en sa possession, ce qu'elle ne peut faire qu'en y renon-

çant, et ce renoncement est une espèce de nuit à l'égard des passions et des sens de l'homme : la seconde vient du moyen ou du chemin par lequel l'âme tend à cette union ; ce chemin est la foi qui paraît obscure à notre esprit, comme la nuit paraît obscure à nos yeux : enfin, la troisième se retire du terme où l'âme prétend arriver et qui n'est autre que Dieu ; et parce que Dieu est infiniment élevé au-dessus des créatures, on peut dire qu'il est une nuit obscure à l'âme pendant cette vie. Celui donc qui aspire à l'union de Dieu doit passer par les trois nuits. »

Notre Saint en trouve une figure dans la conduite de l'Ange conduisant le jeune Tobie et le faisant passer par trois états différents.

Après avoir prouvé la nécessité pour l'âme qui veut arriver à l'union de Dieu de passer par la nuit obscure de la mortification des passions, il traite de la sorte cette importante matière.

Des passions.

« Les passions, dit-il, causent à l'âme deux dommages, dont l'un est privatif et l'autre est positif. Le premier consiste en ce que les passions privent l'âme de l'esprit de Dieu, et le second, en ce qu'étant fortes, elles fatiguent l'âme, elles la tourmentent, elles la remplissent de ténèbres et de taches, elles l'affaiblissent ; c'est ce que Jérémie exprime en ces termes : *Mon peuple*, dit-il, *a fait deux maux : il m'a quitté, moi qui suis la fontaine d'eau vive, et il s'est fait des citernes qui sont percées de tous côtés et qui ne sauraient garder de l'eau* (Jérém. 2, 13). Une seule opération de la passion produit ces deux effets dans l'âme, car aussitôt que l'âme s'affectionne à quelque créature, plus cette affection jette de profondes racines, moins l'âme est capable d'aller à Dieu, puisque l'amour de Dieu et l'amour des choses créées sont contraires et ne peuvent subsister ensemble dans le cœur.

» 1° Les passions fatiguent l'âme parce qu'elles sont comme des enfants inquiets qui demandent à leur mère tantôt une chose, tantôt une autre, et qu'on ne peut satisfaire.... Que si elle leur donne tout ce qu'elles demandent, elles ne cessent pas néanmoins d'être fort incommodes, n'étant jamais pleinement rassasiées et ne trouvant dans les créatures que des citernes percées, qui ne conservent point l'eau suffisamment pour éteindre leur soif ardente.

» De plus, les passions fatiguent l'âme, parce qu'elles l'agitent comme les vents agitent l'eau; elles ne lui laissent aucun repos, selon cette parole d'Isaïe : *Le cœur de l'impie ressemble à une mer quand elle est agitée et ne peut jamais être paisible* (Isaïe 29-8).

» Enfin, les passions fatiguent l'âme lorsqu'elle veut les contenter, parce que, en suivant le désir de sa volonté et ne trouvant que du vent, du vide, de la frivolité, sa faim ne fait que l'irriter davantage et ne peut satisfaire ses passions dont l'ardeur s'allume de plus en plus. Car elle est comme le feu qui s'augmente en proportion qu'on y met du bois. *Il ira à la droite et il aura faim, il mangera à la gauche et il ne sera pas rassasié* (Isaïe 9-20).

» 2° Les passions affligent l'âme, car dans cet état elle est semblable à un homme chargé de chaînes, et qui ne saurait se délivrer de la douleur qu'il en reçoit avant qu'il s'en soit tout à fait dégagé. De plus, comme celui-là souffrirait beaucoup qui serait couché tout nu sur des épines; de même l'âme qui s'abandonne à ses passions est extrêmement tourmentée, car ses passions la piquent comme des épines... Or, plus la passion se porte violemment vers un objet, plus elle tourmente l'âme; et plus l'âme accorde à la passion, plus elle sent de peines et de tourments. Alors elles la dépouillent de ses forces, elles l'aveuglent, elles l'attachent à la concupiscence comme à un moulin; elles l'affligent enfin de toutes les manières, selon la diversité et la violence de leurs emportements. C'est pourquoi Notre-Seigneur nous invite à

aller à lui lorsque nous sommes accablés du poids de nos peines, et il nous promet, si nous renonçons aux passions, de nous soulager et de remettre notre âme en paix.

» 3° Les passions déréglées obscurcissent l'âme; car, comme les exhalaisons et les vapeurs de la terre obscurcissent l'air en arrêtant les rayons du soleil, comme l'haleine ternit le miroir, et comme la boue épaissit l'eau de telle sorte qu'on n'y peut voir son visage; de même les passions recouvrent l'âme de ténèbres si grossières, que ni les rayons du soleil naturel, qui est la raison humaine, ni les lumières de la sagesse divine ne peuvent la pénétrer ni l'éclairer. Or, quand l'entendement est obscurci, la volonté devient languissante, et la mémoire s'affaiblit tellement, que l'âme ne fait plus ses opérations avec facilité, car ses puissances, dépendant de son entraînement, tombent dans le désordre lorsque lui-même y tombe.

» De plus, la passion aveugle l'âme parce qu'elle est aveugle elle-même; et comme elle ne regarde nullement la raison, qui est le guide naturel de l'âme, si elle conduit elle-même l'âme, elle l'égare, comme un aveugle égare celui qui s'abandonne à sa conduite.

» 4° Les taches de l'âme sont le quatrième dommage qui naît des passions déréglées; car elles font le même effet que fait la poix en ceux qui la touchent, et qui se gâtent les mains, dit l'Ecclésiaste (13-1). Pour entendre cette comparaison, il faut remarquer que les créatures sont semblables à la poix noire; que, comme un diamant est plus noble et plus brillant que la poix noire, de même l'âme est plus excellente et plus sublime que les créatures; et que, comme ce diamant serait fort sale si on le plongeait dans la poix fondue, de même l'âme est toute remplie d'ordures lorsqu'en s'abandonnant à ses passions elle s'attache aux choses créées; ou bien, comme de la boue qu'on mêle avec de l'eau claire la trouble, et comme la suie qu'on jette sur un beau visage le défigure, de même le plaisir que l'âme prend dans les créatures la cor-

rompt et la rend difforme aux yeux de Dieu..... Qui peut donc comprendre la grandeur et la difformité des taches d'une âme qui s'est livrée au désordre de ses passions ? si on le pouvait expliquer, on ne pourrait certainement qu'être touché d'une extrême compassion de voir les plaies et les souillures dont chaque passion la couvre.

» 5° Mais le désordre des passions débilite tellement l'âme, qu'elle ne peut ni s'adonner à la vertu, ni persévérer dans la pratique du bien. Car, lorsque la passion recherche plusieurs objets ensemble, elle est plus faible que si elle n'embrassait qu'une chose, et plus elle en désire en général, moins elle a de force pour en goûter en particulier, suivant le sentiment des philosophes, qui disent : que la vertu est plus forte quand elle est unie que quand elle est divisée ; ce qui prouve que la volonté perd la force qui lui est nécessaire pour acquérir la vertu, lorsqu'elle veut des choses de différente nature ou contraires à Dieu.

» De plus, les passions rebelles épuisent les forces de l'âme, parce qu'elles ont de la ressemblance avec les rejetons qui naissent au pied des arbres fruitiers et qui consument leur suc et les rendent moins fertiles, ou comme les vipereaux qui rongent les entrailles de leur mère à mesure qu'ils croissent dans son sein et la font mourir...

» Mais, parce que plusieurs ne s'exercent pas à cette mortification, c'est une chose déplorable de voir combien les passions qui dominent dans leur âme la rendent misérable, odieuse à elle-même, désagréable au prochain et négligente dans le service de Dieu. Il n'y a point de fluxion, quelque maligne qu'elle soit, qui puisse mettre un homme dans une si grande impuissance de marcher et de manger, que les passions abattent l'âme et la jettent dans l'impuissance de marcher à la vertu et de la goûter. »

Nécessité de dompter jusqu'à ses moindres passions pour entrer dans l'union divine.

« On me demandera peut-être s'il faut surmonter toutes ses passions sans réserve avant que d'arriver à l'état d'une sublime perfection, ou s'il suffit d'en dompter quelques-unes des plus violentes et de négliger celles qui semblent être de moindre importance. On croit aisément que c'est une chose trop difficile et trop fâcheuse à l'âme d'acquérir une si grande pureté et un si grand dénûment qu'elle ne s'attache d'affection à quoi que ce soit au monde.

» Premièrement, je réponds que toutes les passions ne sont pas également pernicieuses à l'âme et ne lui apportent pas des obstacles d'une égale force dans la poursuite du bien. Car les passions, quand elles ne sont que des premiers mouvements et quand on ne leur donne point de consentement, n'éloignent pas l'âme de l'union divine, ou du moins ne l'en détournent que très-peu.

» Secondement, je réponds que l'âme ne peut parvenir à une parfaite union avec le Créateur, avant qu'elle se soit dégagée de toutes les passions volontaires qui la portent ou au péché mortel, ou au péché véniel, ou aux moindres imperfections. La raison est que l'état d'union divine consistant en ce que la volonté de l'âme soit toute transformée en la volonté de Dieu, de sorte que la volonté de Dieu soit le seul principe et le seul motif qui la fassent agir en toutes choses, la volonté de Dieu et la volonté de l'âme ne doivent être qu'une volonté. Or, cette transformation est nécessaire, puisque sans elle l'âme pourrait avoir du penchant pour des imperfections qui déplairaient au Seigneur; car elle voudrait des choses qu'il ne voudrait pas. Mais je ne parle ici que des passions volontaires qui l'engagent dans les plus petites imperfections et auxquelles elle consent avec vue; car ce sont toujours des imperfections et des habitudes qui éloignent de l'union de Dieu et

même de la perfection chrétienne : comme, par exemple, l'habitude de parler beaucoup, l'attachement, quelque léger qu'il soit, à une personne, à un habit, à un livre, à une chambre, à une espèce de nourriture, à certaine manière de converser, au petit plaisir qu'on prend à savoir, à entendre ce qu'on rapporte, et à cent autres choses semblables; car, quant aux imperfections qu'on ne connaît pas, on en commet infailliblement par surprise ou par inconsidération; et comme elles n'échappent que contre la volonté et par l'humaine fragilité, elles ne lui sont pas nuisibles au point que le sont les imperfections connues, volontaires et habituelles.

» Toutefois, les imperfections connues et volontaires empêchent absolument l'âme de devenir parfaite, parce que, comme il n'importe que le fil dont on attache un oiseau soit épais ou menu, puisqu'il l'empêche également de s'envoler, de même il est indifférent qu'une imperfection soit grande ou petite, puisqu'elle empêche également l'âme de voler à la perfection et à l'union de Dieu. C'est pourquoi on ne peut voir sans compassion certaines personnes qui sont chargées des richesses de la grâce, de la vertu et des bonnes œuvres, et qui n'arrivent jamais au port d'une parfaite union avec Dieu, parce qu'elles n'ont pas le courage de détruire l'attachement qu'elles ont à une petite satisfaction des sens, à une amitié toute naturelle, à quelque bagatelle, &c., quoique, aidées du secours de Dieu, elles aient brisé les chaînes de l'orgueil, de la sensualité, de plusieurs vices grossiers et de plusieurs péchés griefs.

» Mais ce qui est pire, c'est que, loin d'avancer en la perfection, elles reculent et perdent ce qu'elles ont acquis avec beaucoup de travail; car il est certain que ne point faire de progrès dans la vie spirituelle en se surmontant soi-même, c'est retourner en arrière, et ne pas faire de nouveaux profits, c'est souffrir la perte de ses anciennes possessions. Quand un vase est plein de liqueur, la moindre fente qui s'y trouve suffit, si on ne la bouche, pour la faire couler jusqu'à la der-

nière goutte; de même, si l'âme qui est remplie de la précieuse liqueur des vertus et des grâces, ne ferme l'ouverture qu'une légère imperfection fait dans son cœur, cette liqueur en sort peu à peu et se dissipe jusqu'à la moindre partie.

» Il faut donc passer toujours plus outre dans le chemin de la perfection, en surmontant ses passions jusqu'aux moindres mouvements pour arriver au terme qu'on se propose. »

Quelques moyens pour entrer par la foi dans la nuit ou la mortification des sens.

» Il me reste à donner des avis à l'âme pour entrer dans la nuit ou la mortification des sens, ce qu'elle peut faire en deux manières, l'une active, l'autre passive. La première consiste en ce que l'âme, aidée par la grâce divine, agit de son côté pour y entrer; la seconde est que l'âme ne fait rien d'elle-même, mais que Dieu opère en elle par les secours particuliers qu'il lui donne, et qu'elle ne fait que recevoir et souffrir l'opération divine en y consentant.

» Or, quelques instructions que nous allons donner ici pour vaincre nos passions, pourront être efficaces et très-utiles à ceux qui s'en serviront avec diligence et fidélité. Les voici :

» La première est d'avoir continuellement le désir et le soin d'imiter Jésus-Christ en toutes choses, de méditer pour cet effet sa vie et ses actions, de s'y conformer entièrement et de se comporter dans toutes les occasions comme il s'y fût comporté lui-même s'il les avait eues.

» La seconde est que, pour accomplir ce dessein, ils doivent renoncer, pour l'amour de Notre-Seigneur, à tous les plaisirs des sens, puisqu'il s'en est privé lui-même, n'ayant point d'autre satisfaction en ce monde et n'en voulant point avoir d'autre que celle d'exécuter la volonté de son Père.

» Au reste, le meilleur moyen, le plus méritoire et le plus propre pour acquérir les vertus; le moyen, dis-je, le plus

sûr pour mortifier la joie, l'espérance, la crainte, la douleur, est de se porter toujours aux choses non pas les plus faciles, mais les plus difficiles; non pas les plus savoureuses, mais les plus insipides; non pas les plus agréables, mais les plus désagréables; non pas à celles qui consolent, mais à celles qui affligent; non pas à celles qui donnent du repos, mais à celles qui causent de la peine; non pas aux plus grandes, mais aux plus petites; non pas aux plus sublimes et aux plus précieuses, mais aux plus basses et aux plus méprisables. Il faut enfin désirer et rechercher ce qu'il y a de pire, et non ce qu'il y a de meilleur, afin de se mettre, pour l'amour de Jésus-Christ, dans la privation de toutes les choses du monde et d'entrer dans l'esprit d'une nudité parfaite.

» Mais il est nécessaire d'agir sincèrement, et d'embrasser cet ouvrage avec toute l'ardeur de la volonté et toutes les forces de l'âme; car si on travaille avec affection, avec soin et avec ordre, on y trouvera en peu de temps, de grandes sources de délices spirituelles. »

De la seconde cause de la nuit spirituelle, qui est la foi.

« C'est le plus admirable moyen d'aller au terme qui est Dieu, car la foi qui est entre Dieu et l'âme est comparée au minuit, parce qu'elle est encore plus obscure que la nuit des sens, et parce que l'une regarde la partie supérieure et raisonnable, et par une suite nécessaire elle est intérieure et plus obscure : car elle dépouille l'âme de sa lumière raisonnable, ou pour mieux dire elle l'aveugle, non pas en détruisant sa raison et sa lumière, mais en élevant l'âme à la lumière surnaturelle de la foi et en la perfectionnant par les actes de la foi dans les choses divines et dans la manière de les connaître.

» Or, que la foi soit comparée avec raison à une nuit obscure, la raison et l'Ecriture l'établissent de concert. »

L'âme doit demeurer dans l'obscurité autant qu'il lui est possible, afin que la foi la conduise à une éminente contemplation.

« Je dis donc que l'âme, pour être élevée à ce sublime état, doit demeurer dans l'obscurité, non-seulement selon sa partie inférieure, qui regarde les choses créées et matérielles, mais encore selon sa partie supérieure, qui regarde Dieu et les choses spirituelles. Car il est certain que pour arriver à la transformation surnaturelle d'elle-même en Dieu, elle doit être obscurcie, c'est-à-dire privée de la lumière qu'elle peut recevoir de tout le sensible et de tout le raisonnable, qui ne sort point des bornes de la nature, puisque tout ce qui est surnaturel surpasse les choses qui ne sont que naturelles et qui demeurent dans un rang inférieur.

» C'est pourquoi l'âme se doit épuiser, et pour ainsi dire s'anéantir de telle sorte, que, quoiqu'elle jouisse de plusieurs dons surnaturels, elle se regarde toujours comme si elle en était dénuée, elle demeure comme un aveugle dans les ténèbres, en s'appuyant sur la Foi, en la prenant pour sa lumière et pour sa conduite, et en ne s'attachant point aux choses qu'elle peut connaître, ou goûter, ou sentir, ou imaginer : soit parce qu'elles lui sont à son égard des ténèbres qui l'occupent et l'éloignent de la vraie lumière, soit parce que la Foi surpasse toutes les connaissances naturelles de l'âme, tout le goût qu'elle a des créatures, et toutes les opérations des sens ; de sorte que si elle ne s'en prive, elle ne pourra jamais arriver à la parfaite intelligence des choses que la Foi lui enseigne. »

Ce que c'est que l'union de l'âme avec Dieu.

« Je ne parlerai ici que de l'union totale et permanente de l'âme selon sa substance, et de l'union de ses puissances en ce qui concerne l'habitude et non l'acte d'union. Or, je dis qu'elle

se fait, non par la présence substantielle de Dieu à toutes les créatures par laquelle il conserve l'être, mais par l'amour qui transforme l'âme en Dieu, de telle sorte qu'il y ait une ressemblance d'amour entre Dieu et l'âme : c'est pourquoi on l'appelle union de ressemblance, parce que la volonté de l'âme et la volonté de Dieu sont si semblables et si uniformes, que l'âme veut tout ce que Dieu veut, et qu'elle ne veut pas tout ce qui n'est pas conforme à la volonté de Dieu.

» Mais il faut remarquer que cette union et cette transformation ont des degrés différents, selon les différents degrés de l'amour des âmes qui sont unies à Dieu et transformées en lui : car les unes ont plus de degrés d'amour, les autres en ont moins, d'autres aiment Dieu de toutes leurs forces ; et par ce moyen les unes ont la volonté plus conforme à la volonté divine, les autres l'ont moins conforme, les autres l'ont conforme totalement et sans partage. C'est pourquoi Dieu se communique à elles suivant cette différence d'amour et de conformité à sa volonté et il les transforme surnaturellement en lui, ou moins ou plus parfaitement.

» Venons-en à une comparaison qui rendra cette vérité plus facile à comprendre. Lorsque le soleil donne sur les vitres d'une fenêtre, si le verre a des taches noires et fort épaisses, les rayons ne peuvent le pénétrer, comme ils le pénétreraient s'il n'y avait point de taches ; cependant ce n'est pas le soleil qui manque à éclairer le verre, mais c'est le verre qui manque à recevoir les rayons du soleil. Que si le verre est tellement plein de lumière, qu'il ne paraisse plus qu'un rayon, quoiqu'il soit de nature et d'une substance différente de la nature et de la substance du rayon, nous pouvons alors l'appeler un rayon, par la participation de la lumière que le soleil répand sur lui, parce que son éclat ne semble être que la lumière même du soleil. Ainsi l'âme est devant Dieu comme un verre ; la lumière de l'essence divine rejaillit continuellement sur elle, ou pour mieux dire, elle demeure en elle de la manière que nous l'avons expliqué.

Lors donc que l'âme se met en état de recevoir cette lumière, en se purifiant des plus petites souillures, et en unissant sa volonté à celle de Dieu par un parfait amour, elle est toute remplie des rayons de la divinité et toute transformée en son créateur. Car Dieu lui communique surnaturellement son être, de telle sorte qu'elle semble être Dieu même, qu'elle a ce que Dieu a, et que tout ce qui est à Dieu et tout ce qui est à l'âme, semble être une même chose par cette transformation. On pourrait même dire que l'âme paraît être plus Dieu par cette participation qu'elle n'est âme, quoiqu'il soit vrai qu'elle retient son être, et que son être est distingué de l'Etre divin, comme le verre est distingué du rayon qui l'éclaire et le pénètre. Il est facile d'inférer de là, que la grande pureté et l'amour parfait sont les dispositions nécessaires pour unir l'âme à Dieu et pour la transformer toute en lui. »

Notre Saint expose la manière d'introduire dans la nuit spirituelle, les trois puissances de l'âme, l'entendement, la mémoire, la volonté. « Cela se fait, dit-il, par les trois vertus théologales par lesquelles l'âme acquiert l'union divine et qui produisent la nudité et l'obscurité chacune dans chaque puissance, savoir : la foi dans l'entendement, l'espérance dans la mémoire, et la charité dans la volonté. L'entendement doit se perfectionner dans les ténèbres de la foi, la mémoire dans le vide et le dépouillement de l'espérance, et la volonté dans la nudité de l'amour. » Il établit ensuite combien le chemin qui conduit à la vie est étroit, selon la parole de Jésus-Christ, et combien il faut être libre et dégagé de toutes choses pour y marcher. Il prescrit la mort à tout, l'anéantissement complet de soi-même, l'abnégation de tout ce qui peut être commode et consolant dans la piété ; présente Jésus-Christ comme le vrai chemin qui mène à la vie, l'exemple de sa mort à toutes choses terrestres, l'impuissance de toutes les créatures pour nous conduire à l'union divine ; et après

avoir longuement disserté sur les représentations, les imaginations et les révélations, il passe à l'explication de deux sortes de visions intellectuelles qui arrivent dans les voies surnaturelles. Il y montre les piéges qu'on doit éviter dans les révélations, et explique ensuite les paroles intérieures qui sont présentées surnaturellement à l'esprit et leurs différences, article auquel nous croyons devoir consacrer quelques moments.

Des paroles intérieures et de leurs différences.

« Le lecteur ne doit point oublier, dit notre Saint, que je me suis proposé de conduire l'âme à l'union divine par la pureté de la foi et par toutes les connaissances naturelles et surnaturelles qu'elle peut avoir, de telle sorte qu'elle ne tombe point dans l'erreur et l'égarement; voilà pourquoi je viens l'entretenir des paroles intérieures et surnaturelles, lesquelles se forment dans l'esprit des personnes spirituelles sans que les sens spirituels opèrent. Quoiqu'il y en ait de plusieurs espèces, je les réduis à trois : aux paroles successives, aux paroles formelles, aux paroles substantielles. J'appelle successives, les paroles et les raisonnements que l'esprit recueilli et resserré en lui-même a coutume de former et de faire. J'appelle formelles les paroles distinctes et formées que l'esprit, soit qu'il soit recueilli, soit qu'il ne le soit pas, entend et reçoit de quelque autre personne. J'appelle, enfin, substantielles les paroles qui sont formées et imprimées dans l'esprit, en son recueillement ou hors de son recueillement, lesquelles produisent dans le fond et l'intérieur de l'âme la substance, la vertu et la force qu'elles signifient. Nous allons traiter de chacune en peu de mots. »

Cause, utilité et dommages de la première espèce de paroles intérieures.

« L'esprit forme ordinairement les paroles que nous avons appelées successives, lorsqu'étant rentré en lui-même, il

s'applique fortement à la considération de quelque vérité : il s'y absorbe tout entier ; il fait alors de très-justes raisonnements sur son sujet, avec facilité, avec clarté, avec distinction ; il y découvre des choses qu'il ignorait auparavant ; il lui semble que ce n'est pas lui-même qui opère, mais que c'est un autre qui lui parle, qui lui répond, qui l'instruit intérieurement. Et véritablement il a lieu de le penser et même de le croire ; car il parle lui-même avec lui-même et il se répond, comme si un homme s'entretenait avec un autre homme. Et, en effet, cela se passe chez lui de la sorte ; parce qu'encore que ce soit l'esprit lui-même qui produit ces effets, néanmoins le Saint-Esprit lui donne souvent le secours de sa grâce pour former des pensées, des raisonnements et des paroles conformes à la vérité qu'il médite. D'où vient qu'il prononce ces paroles et qu'il se les dit à soi-même comme si c'était une personne distincte ? Car l'entendement étant uni à la vérité de l'objet qu'il contemple, étant joint aussi à l'esprit divin qui l'aide, il se représente successivement les vérités qui sont des suites nécessaires de l'objet qu'il considère ; mais il n'agit de la sorte qu'avec l'assistance du Saint-Esprit qui lui en donne l'ouverture, qui l'éclaire et qui l'enseigne ; et c'est là une des manières dont Dieu se sert pour instruire l'entendement.

» Toutefois, quoiqu'il n'y ait ni mensonge ni tromperie en cette communication et en cette lumière de l'esprit, considérées en elles-mêmes, il peut néanmoins s'en trouver, et en effet il s'en trouve souvent dans les paroles et dans les raisonnements que l'entendement forme sur ces connaissances ; car, comme la lumière qu'il reçoit d'en haut est quelquefois si subtile et si spirituelle qu'il ne la connaît pas parfaitement, et comme c'est lui-même qui raisonne de son propre fonds, ses raisonnements sont quelquefois faux et quelquefois vraisemblables et toujours défectueux ; parce qu'ayant commencé par la contemplation de la vérité solide et certaine et se servant pour opérer de sa capacité ou plutôt de sa grossièreté et

de sa bassesse, il lui est facile de prendre le change et d'inventer beaucoup de choses, comme si c'était un autre qui parlât.

» Or quand ces paroles intérieures causent en nous de l'élévation, et que nous nous y plaisons, c'est souvent un très-grand obstacle à l'union divine, parce que l'âme qui en fait état s'éloigne de la foi obscure où l'entendement doit demeurer, afin d'aller à Dieu par amour et non par la lumière de plusieurs raisonnements, et parce que plus l'âme est pure et exacte en la perfection d'une foi vive, plus elle a de charité infuse; or, plus elle a de charité infuse, plus elle est enrichie des lumières et des dons du Saint-Esprit. L'âme doit donc appliquer sa volonté à Dieu simplement, sincèrement, avec amour, sans faire aucun effort d'esprit pour connaître les biens que Dieu lui donne surnaturellement, car c'est par les mouvements de l'amour qu'il les communique. Aussi ni la capacité naturelle de l'entendement, ni l'effort d'aucune autre puissance de l'âme ne peuvent atteindre à des choses si sublimes, puisqu'elles ne sont infuses dans l'âme que surnaturellement et d'une manière passive. Tellement que l'esprit qui s'efforcera de les comprendre, les rétrécira, les changera, les rendra différentes de ce qu'elles sont en elles-mêmes, et de cette sorte il s'exposera au péril de se tromper, en faisant des raisonnements que son propre sens lui suggérera, où il n'y aura rien de surnaturel ni d'élevé, et où tout sera naturel, fort vil et fort abject. Il est donc nécessaire de s'accoutumer à mépriser ces choses et à se fonder dans la solidité d'un amour vraiment humble et dans le continuel exercice des bonnes œuvres. Il faut encore imiter la vie souffrante du Fils de Dieu, se mortifiant sévèrement en toutes choses, puisque c'est par cette voie et non par plusieurs discours intérieurs, qu'on acquiert les biens spirituels et surnaturels.

» Les paroles de la seconde espèce sont celles que nous appelons formelles. Elles se forment surnaturellement dans l'esprit sans l'opération des sens corporels, soit que l'esprit

se recueille, soit qu'il ne se recueille pas. J'ai dit que ces paroles sont formelles, parce que l'esprit s'aperçoit formellement qu'elles sont proférées par un autre, sans qu'il y contribue de sa part, c'est pour cette raison qu'elles sont différentes de celles dont nous venous de parler. Elles sont formées quelquefois distinctement, quelquefois avec peu de distinction ; elles sont souvent dans l'esprit comme des pensées par lesquelles on lui dit quelque chose, tantôt en lui parlant, tantôt en lui répondant : quelquefois on entend une parole, quelquefois deux, quelquefois plusieurs qui se succèdent les unes aux autres. Ces paroles, lorsqu'elles demeurent dans le degré de paroles formelles et qu'elles n'ont rien de distingué, ne font dans l'âme qu'un effet médiocre ; mais quand elles sont l'ouvrage de Dieu, elles éclairent toujours l'âme, elles la rendent toujours prompte à exécuter ce qu'on lui commande et tout ce qu'on lui enseigne. Quelquefois néanmoins elles ne la délivrent pas de sa répugnance et de ses difficultés ; au contraire, l'âme les sent quelquefois davantage, Dieu le permettant ainsi pour l'instruire et pour l'humilier, surtout quand il lui ordonne des choses qui peuvent procurer à l'âme ou quelque honneur ou quelque degré d'excellence et d'élévation. Mais il lui donne en même temps beaucoup de facilité et de promptitude à embrasser les humiliations. On expérimente le contraire lorsque le démon est l'auteur de ces paroles et de ces communications.

» Toutefois, disons-le, l'âme ne doit pas beaucoup estimer les paroles formelles non plus que les paroles successives ; car, outre qu'elle tiendrait son esprit attaché à des objets qui ne sont pas des moyens propres et prochains pour s'unir à Dieu, telle qu'est la foi, elle serait encore facilement séduite par le démon. C'est pourquoi il est à propos de ne pas faire promptement ce que ces paroles signifient, quelque esprit que ce soit qui les ait formées intérieurement. Il faut enfin donner connaissance de toutes ces choses à un confesseur prudent et expérimenté ou à quelque autre personne docte et

discrète pour recevoir ses avis et ses instructions. Que si on ne trouve point d'homme d'une assez grande expérience en ces matières, il faut se contenter d'en tirer tout le fruit qu'on peut, de mépriser le reste et de ne le déclarer à personne... L'âme doit aussi se garder de rien entreprendre par les seuls mouvements de sa volonté, et de recevoir, sans beaucoup de prudence et de délibération, les choses que ces paroles intérieures expriment. Les tromperies qui s'y glissent sont si subtiles, qu'il est presque impossible de les éviter toutes, à moins qu'on n'ait de l'aversion pour ces sortes d'opérations.

» Disons enfin quelques mots des paroles substantielles. Celles-ci diffèrent des paroles formelles en ce qu'elles font dans l'âme un effet vif et réel que les autres paroles ne peuvent produire. Ainsi, quoique toute parole substantielle soit formelle, néanmoins toute parole formelle n'est pas substantielle; celle-là seulement étant substantielle qui imprime véritablement et réellement dans l'âme ce qu'elle signifie, comme il arriverait, par exemple, si Notre-Seigneur disait formellement à l'âme : *Sois bonne;* et qu'aussitôt l'âme devînt bonne; comme s'il lui disait : *Aime-moi*, et qu'au même moment elle eût en elle et sentît la substance de l'amour, c'est-à-dire le véritable amour de Dieu ; ou si, étant consternée de crainte, il lui disait : *Ne crains point,* elle fût à l'instant remplie de courage, d'assurance et de paix. La raison en est que la parole de Dieu est toute-puissante et qu'elle fait réellement dans l'âme ce qu'elle exprime, et nous voyons, en effet, que c'est ce qui arriva à Abraham, qui fut élevé à la plus haute perfection et ne cessa d'être respectueusement en la présence de Dieu, depuis l'heure où Dieu lui dit : *Marche en ma présence et tu seras parfait...* Lorsque Dieu dit ces paroles substantielles à certaines personnes, elles font en leur âme des effets d'une si grande conséquence et d'une si grande valeur, qu'elles font toute la vie, toute la vertu, toute la force et tout le bien de ces personnes, car une seule pa-

role de cette nature leur est plus utile que tout ce qu'elles ont fait dans le cours de leur vie naturelle.

» Pour ce qui regarde ces paroles, l'âme n'a rien à faire d'elle-même ; elle n'a qu'à s'humilier et à s'abandonner à la conduite de Dieu en lui donnant un libre consentement ; elle ne doit aussi ni refuser les impressions divines ni les craindre, ni travailler pour accomplir ce qu'on lui présente ; Dieu fait lui-même tout cela en elle par ces paroles substantielles en opérant avec elle : elle ne doit pas aussi craindre d'être trompée, car l'entendement n'y a point de part, et le démon ne saurait en approcher, ni produire en l'âme aucun effet substantiel, ni en imprimer l'image ou l'habitude, quoiqu'il soit vrai néanmoins qu'étant maître des âmes qui se sont données à lui par des pactes volontaires, il puisse les engager par ses suggestions à faire des actions d'une extrême malignité ; le serviteur de Dieu n'a donc point à les craindre.

» Or, disons-le en finissant, ces paroles substantielles avancent beaucoup l'âme et l'aident à s'unir à Dieu ; et, plus elles sont intérieures, plus elles sont substantielles et lui apportent d'utilité. O qu'heureuse est l'âme à qui Dieu a parlé de la sorte ! *Parlez donc, Seigneur, car votre serviteur vous écoute* (Samuel, 1 Rois, 3-10). »

Dans la seconde partie ou dans la nuit active de la mémoire et de la volonté, après avoir établi les dangers des imaginations, représentations, fantaisies, &c., et la nécessité de dépouiller la mémoire de toutes ces espèces d'actes, afin que Dieu opère dans l'âme par la nuit de la foi et la nudité de l'esprit une parfaite union, il donne ces sages conseils :

« Il est de la dernière nécessité que l'âme se vide de tout ce qui n'est pas Dieu pour aller à lui et pour y parvenir par la foi ; la mémoire doit pour cette raison se dégager de toutes ses idées, afin de s'unir aussi à Dieu par l'espérance. En effet, la possession est contraire à l'espérance, puisqu'on n'espère que ce qu'on ne possède pas ; ainsi, plus la mémoire

se dépouille de ses espèces, plus elle a d'espérance et conséquemment elle est unie plus étroitement au Seigneur.

» A l'égard de Dieu, plus l'âme espère, plus elle obtient : or, elle espère plus quand elle se prive de toute possession, et lorsqu'elle en sera privée entièrement, elle possédera Dieu aussi parfaitement qu'on puisse s'unir à lui en cette vie.»

Après avoir prouvé que l'entendement et la mémoire doivent se vider de toutes leurs idées et de toutes leurs connaissances pour s'unir à Dieu par le renoncement, il établit que la volonté à son tour doit se dépouiller de tout son plaisir, de toutes ses joies, ses espérances, ses douleurs, ses craintes et ses affections aux biens naturels et aux vertus morales, pour arriver par cette abnégation à l'union divine : alors l'âme est véritablement dans la nuit obscure de l'entendement, de la mémoire et de la volonté, par le règne des trois vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité ; car la volonté sans la charité n'est rien, comme la foi sans les œuvres est morte.

DE LA NUIT OBSCURE DE L'AME.

Ce livre n'offre qu'une continuation et comme le complément de celui de la Montée du Carmel ; c'est la nuit des sens et la nuit de l'esprit. Ce sont les défauts dans lesquels tombent les commençants et que notre Saint compare aux péchés capitaux en leur prêtant une analogie spirituelle. Par exemple, l'orgueil spirituel qui leur fait concevoir de la joie de leur ferveur, qui leur fait souhaiter que leurs maîtres spirituels estiment et approuvent leur état, la passion de se faire connaître aux autres, de faire entrevoir leurs perfections intérieures, de faire des mouvements de tête, des gestes, &c. ; l'avarice spirituelle, qui fait qu'ils ne sont jamais contents de Dieu, qu'ils se désolent et se plaignent de n'avoir point assez de consolations spirituelles, &c., &c.; la luxure et la gourmandise spirituelle, ou les charmes, les tendresses délicieu-

ses, les satisfactions que l'on cherche dans la dévotion; l'envie spirituelle qui les rend chagrins et les afflige sensiblement à cause du bien des autres qui les surpassent en spiritualité : or, il veut qu'on renonce à tous ces défauts en entrant dans la nuit obscure des sens, en s'expropriant de tous ces goûts, de toutes ces passions naturelles pour entrer dans la seule voie droite de l'union avec Dieu par un dénûment absolu de tout ce qui ne peut que lui déplaire.

Il passe ensuite à la nuit de l'esprit : ici les sécheresses, les aridités, les privations, les ténèbres doivent trouver aussi leur direction ou plutôt leur immolation : il faut que l'esprit consente à tout perdre pour gagner Dieu, à se séparer de tout pour s'unir à lui seul; il faut que l'âme souffre comme un malade qu'on traite, et que par son abandon entre les mains de Dieu elle soit délivrée de ses défauts, qu'elle pratique les vraies vertus et devienne capable de recevoir les impressions du divin amour. Cette nuit offre, entre autres avantages, celui-ci, qu'elle l'humilie et lui ôte les imperfections de l'orgueil spirituel, de l'avarice spirituelle, de la gourmandise du même genre et des autres vices spirituels; alors l'âme se souvient presque continuellement de Dieu et craint beaucoup de reculer dans les voies de la perfection, en même temps qu'elle s'exerce dans toutes les vertus, s'excite aux bonnes œuvres, s'élève aux sublimes hauteurs de la contemplation, et reçoit sans s'en apercevoir de grandes douceurs d'esprit, un amour très-pur, des connaissances spirituelles fort subtiles et triomphe de la violence de ses ennemis, du monde, de la chair et du démon. Mais retraçons un article important.

Comment cette nuit, quoiqu'elle obscurcisse l'esprit, est une disposition pour l'éclairer.

« Il est vrai que cette heureuse nuit jette l'esprit dans les ténèbres, mais c'est pour lui communiquer une lumière qui

lui découvre toutes choses : elle l'abaisse à un état misérable, mais c'est pour l'élever à la jouissance d'une parfaite liberté ; elle le prive de toute affection naturelle, mais c'est pour lui faire goûter les douceurs de tous les biens de l'ordre supérieur ou surnaturel et de l'ordre inférieur ou naturel.

» Comme il est nécessaire que les éléments soient démêlés des couleurs, des odeurs, des saveurs particulières, pour s'unir ensemble dans les composés naturels et pour s'accommoder aux saveurs, aux odeurs et aux couleurs universelles, de même il faut que l'esprit soit simple, pur, débarrassé de toute affection naturelle, tant actuelle qu'habituelle, afin qu'il ait la liberté et la puissance de participer à la sagesse divine, et qu'il goûte d'une manière excellente les saveurs et les douceurs de toutes choses : sans ce dénûment, il ne pourra tirer aucune satisfaction de ces délices spirituelles, quoiqu'elles soient très-abondantes, puisqu'une seule affection particulière, soit actuelle, soit habituelle, est suffisante pour empêcher le sentiment, le goût, la communication de cette subtile et intime douceur que l'esprit d'amour qui contient en un degré très-éminent toutes les saveurs les plus charmantes a coutume de verser dans l'âme. En effet, comme les Israélites ne goûtaient pas la manne, quoiqu'elle eût toutes les saveurs que chacun souhaitait, parce qu'ils conservaient encore la mémoire et l'amour des viandes qu'ils avaient mangées en Egypte, ainsi l'esprit qui a quelque attache actuelle ou habituelle à quelque chose, ne peut jouir des plaisirs de la nourriture spirituelle : la raison en est que les affections et les connaissances de l'esprit purifié et élevé à la perfection, sont d'un rang supérieur aux affections et aux connaissances naturelles, car elles sont surnaturelles et divines : de sorte que pour en acquérir les actes ou les habitudes, il est nécessaire d'éteindre celles qui ne sortent point des bornes de la nature. C'est pourquoi l'esprit doit perdre dans cette nuit obscure les connaissances naturelles pour être revêtu de cette lumière très-subtile et toute divine, afin de

devenir lui-même en quelque façon tout divin dans son union intime avec la sagesse de Dieu ; et la volonté aussi doit se défaire de toutes ses affections pour recevoir les admirables effets de l'amour divin, qui est extrêmement subtil, délicat, intime, qui surpasse tous les sentiments naturels et toutes les affections de la volonté, qui est enfin tout divin, afin qu'elle soit toute transformée en cet amour par l'union qui lui est accordée dans la perte de tous les biens naturels; il faut en dire de même de la mémoire qui doit se dépouiller de toutes ses images : alors, par ce moyen, cette nuit obscure retirera l'esprit du sentiment commun et ordinaire qu'il avait des objets créés, et il lui imprimera un sentiment tout divin qui lui semblera étranger; en sorte que l'âme vivra comme hors d'elle-même et élevée au-dessus de la vie humaine.

» Sans doute, comme cette contemplation pleine d'obscurité dispose l'âme à une paix intérieure qui surpasse tout sentiment, l'âme doit être privée de cette paix des sens et de l'esprit, qui n'était pas une véritable paix, à cause des imperfections dont elle était remplie. Cette paix est troublée par l'inquiétude des soupçons, des imaginations, des combats intérieurs ; elle éprouve de la douleur, elle gémit, elle pousse des cris : mais cette guerre intérieure n'est cruelle que parce que la paix qui en doit naître est grande et véritable, et c'est aussi parce que la faiblesse et l'imperfection de l'âme qui n'est pas encore capable de ces hautes dispositions, et de cette infusion divine, ne lui permet point de recevoir sans douleur les impressions de son Dieu. »

Explication des dix échelons de l'échelle mystique de l'amour divin.

« Le premier de ces dix échelons qui composent l'échelle de l'amour de Dieu, consiste à affaiblir l'âme en elle-même, comme l'éprouvait l'Epouse sacrée lorsqu'elle disait : *Si vous trouvez mon Bien-aimé, dites-lui que je languis d'amour* (Cant. 5-8). Mais cette langueur n'est pas mortelle ;

cette âme sainte ne la souffre que pour la gloire de Dieu : car c'est cette maladie spirituelle qui la fait mourir au péché et à tout ce qui n'est pas Dieu et qui l'enflamme de l'amour divin. Cette infirmité n'arrive à l'âme que quand elle reçoit d'en-haut cette excessive chaleur, que je puis appeler en quelque façon fièvre spirituelle et mystique, et que le Prophète exprime en ces termes : *Mon Dieu, vous ferez tomber la pluie sur l'âme qui est votre héritage, et elle en sera infirme et malade; mais vous la perfectionnerez par ce moyen* (Ps. 67-10).

» Le second degré d'amour inspire à l'âme des soins empressés pour son Dieu ; il faut qu'elle le cherche partout comme Madeleine ; et que toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions ne tendent qu'à lui. Soit qu'elle mange, soit qu'elle se dispose à prendre le repos, soit qu'elle forme quelque dessein et quelque entreprise, elle ne s'applique qu'à l'objet de son amour.

» Le troisième degré la fait opérer avec courage et l'anime d'une chaleur vive et consolante qui l'empêche de se lasser en ses poursuites et de les abandonner. Aussi ne regarde-t-elle les plus grandes actions qu'elle fait pour son Bien-aimé, que comme très-petites, et quelque longtemps qu'elle consume en son service, il ne lui paraît qu'un moment, tant elle est embrasée d'amour.

» Le quatrième degré est une source de souffrance que l'âme supporte pour son Bien-aimé, sans se fatiguer, avec générosité et persévérance. L'amour, dit saint Augustin, rend léger tout ce qui est pesant, et agréable tout ce qui est fâcheux. En effet, *l'amour est ici aussi fort que la mort, et le désir qu'il a de posséder son objet, a plus de force que le tombeau* (Cant. 8-6). De là vient que l'esprit est le maître de la chair ; il la tient parfaitement assujettie à ses lois ; il n'en fait non plus de compte qu'un arbre se met en peine de perdre une seule de ses feuilles. Elle ne se propose plus ni consolation, ni goût, soit en Dieu, soit en la créature; elle

ne demande pas les dons du ciel en cette vue ; elle ne rapporte ses pensées, ses desseins, ses soins qu'à un seul point, celui de faire le bon plaisir de Dieu à cause de ses mérites infinis et de ses bienfaits..... Ce degré d'amour est fort sublime ; car l'âme est portée sans cesse vers Dieu par un véritable amour et par un sincère désir d'être chargée de croix pour lui.

» Le cinquième échelon imprime à l'âme une sainte impatience et des désirs véhéments de posséder Dieu : tellement que le moindre retardement lui paraît long et difficile à supporter ; elle s'imagine toujours qu'elle va trouver son Bien-aimé à chaque pas qu'elle fait. Mais lorsqu'elle voit que ses espérances sont vaines, elle tombe en défaillance et en langueur, selon le langage du Roi prophète. Dans ce degré d'amour il faut que l'âme possède son Bien-aimé ou qu'elle souffre les agonies de la mort. Elle n'a faim et soif que d'amour, ne se nourrit et ne se rassasie que d'amour, et c'est ce qui la conduit au sixième échelon de l'amour de Dieu.

» Le sixième degré de l'amour fait courir très-vite l'âme vers Dieu ; et son espérance soutenue des ailes de l'amour y vole avec force et avec rapidité. *Car ceux qui espèrent dans le Seigneur*, dit Isaïe en parlant de ce dernier, *changeront de force ; ils prendront des ailes comme des aigles ; ils courront, ils voleront sans peine, ils avanceront sans cesse* (Is. 40-31).

» La cause de l'agilité et de la vitesse que l'âme acquiert dans ce degré d'amour, n'est autre que l'étendue de sa charité, et la parfaite pureté que Dieu lui a communiquée en la faisant passer par ces épreuves.

» Le septième degré de cette montée donne à l'âme de la hardiesse, du courage et de la véhémence en ses entreprises. *Viam mandatorum tuorum cucurri cùm dilatasti cor meum*, disait David (Ps. 118).

» Le huitième engage l'âme à embrasser Dieu et à s'atta-

cher inséparablement à lui, comme le dit d'elle-même la sainte Epouse : *J'ai trouvé celui que j'aime ; je le possède et je ne le quitterai jamais* (Cant. 34). Dans ce degré d'union l'âme remplit tous ses désirs. Il s'y glisse pourtant quelque interruption, même on peut dire qu'il y en a qui s'en retirent et qui y demeurent peu de temps ; car s'ils y persévéraient, ils jouiraient en quelque manière dès cette vie de la gloire des bienheureux.

» Le neuvième degré de l'amour, qui est le degré des parfaits, conduit l'âme à une ardeur pleine de délices spirituelles. C'est le Saint-Esprit qui allume le cœur à cause de l'union avec Dieu. Les Apôtres en furent embrasés, remarque saint Grégoire, lorsque ce divin Esprit descendit visiblement sur eux. Pour les biens surnaturels dont l'âme est alors enrichie, il est impossible de les comprendre, et quelques livres qu'on pût faire pour les expliquer, il en resterait beaucoup plus à dire.

» Le dixième et dernier degré n'est pas de la vie présente mais de la vie future. L'âme y devient semblable à Dieu par la claire vue qu'elle en a lorsqu'elle est délivrée de son corps. Notre Sauveur lui promet cette félicité quand il lui dit : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur et net, parce qu'ils verront Dieu* (Matth. 58).

» Voilà donc cette montée secrète dont l'âme parle en son cantique ; voilà comment elle monte à Dieu par cet amour ardent qui la fait tendre toujours en haut, comme le feu qui tend vers sa sphère et son centre naturel. »

DE LA VIVE FLAMME D'AMOUR.

Quoique notre Saint ait parlé dans les deux livres précédents du plus éminent degré de perfection qu'on puisse acquérir en cette vie et qui est la transformation de l'âme en Dieu, ici cependant il traite d'un amour encore plus consommé et plus

parfait dans le même état de transformation. C'est l'âme qui se concentre de plus en plus en l'amour de Dieu, telle que le bois que le feu brûle d'abord, qui se l'unit ensuite, qui le change en lui-même, qui l'enflamme avec plus d'ardeur, qui le réduit, enfin, en étincelles et en cendres. Ainsi pénétrée du feu divin, dévorée par lui, unie à lui, l'âme se change aussi en une flamme vive; il en jaillit des étincelles, elle est comme en cendres au milieu de l'ardent brasier d'amour qui la fait passer tout entière dans l'amour de Dieu.

Or, ce sont quelques-unes de ces étincelles que nous allons reproduire; quelques-unes seulement, disons-nous, car quiconque connaît les explications ou paraphrases de chaque strophe de ces cantiques, sera aisément convaincu de l'impossibilité de mieux soigner ce difficile travail.

Premier cantique.

O llama de amor viva	O vive flamme d'amour,
Que tiernamente hieres	Qui frappe délicatement
De mi alma en el mas profundo centro!	Le plus profond centre de mon âme,
Pues ya no eres esquiva,	Puisque vous ne m'êtes plus fâcheuse,
Acaba ya, si quieres,	Achevez, s'il vous plaît, votre ouvrage;
Rompe la tela deste dulce encuentro.	Rompez la toile de cette douce rencontre.

« La flamme de cet amour n'est autre chose que l'esprit de l'Epoux, c'est-à-dire le Saint-Esprit, que l'âme sent en elle-même, non-seulement comme un feu qui l'a consumée et transformée en un doux amour, mais encore comme un feu ardent qui jette une grande flamme; et cette flamme attire sur l'âme les douces influences de la vie et de la gloire éternelle. Elle est si vive, qu'elle la fait vivre spirituellement en Dieu et qu'elle lui donne quelques impressions et quelques plaisirs de la vie de Dieu. Aussi elle dit qu'elle est touchée délicatement! Et où? *Dans le plus profond centre de*

son âme! Touchée délicatement, car l'amour divin blesse l'âme; ce sont des flèches ardentes mais délicates pour l'enflammer davantage. *Dans le profond centre de l'âme!* pour que ni le démon, ni le monde, ni les sens ne puissent aller jusqu'où le Saint-Esprit fait couler une joie divine; et parce que l'âme est délivrée dans cet état de la dépendance des sens corporels, elle n'est alors appliquée qu'à recevoir les opérations de Dieu qui peut seul la mouvoir sans le ministère des sens, et opérer tout ce qu'il veut dans le fond de son intérieur. Or, le centre profond de l'âme sont les dernières bornes où la nature, la vertu, la force des opérations divines et de leurs mouvements puissent atteindre. C'est là que l'âme ressent toute l'abondance et le plaisir et la gloire qu'une âme puisse ressentir ici-bas dans la transformation en Dieu et son union avec son dernier centre. *Puisque vous ne m'êtes plus fâcheuse,* c'est-à-dire puisque vous ne m'affligez plus, vous ne me gênez plus, vous ne me fatiguez plus comme auparavant, dans les commencements de la contemplation, lorsque vous vouliez détruire mes imperfections, mes habitudes, &c. : puisque vous ne m'êtes plus obscure et ténébreuse, comme vous me l'étiez, ô vive flamme d'amour, *achevez, s'il vous plaît, votre ouvrage!* c'est-à-dire élevez-moi à la vie bienheureuse de vous-même pour achever et consommer votre ouvrage. Les prémices qu'elle goûte, quoique résignée en tout à Dieu, lui font cependant désirer le repos éternel de la gloire. Elle dit : *s'il vous plaît;* car étant si heureuse, si tranquille, elle ne demande qu'avec tranquillité et soumission. Mais ce qui l'engage à faire cette demande à Dieu, c'est que les témoignages d'amour qu'elle reçoit de lui sont de telle nature, que de ne pas en demander la consommation, ce serait la marque d'un amour faible et imparfait. *Rompez la toile de votre douce rencontre;* enlevez l'obstacle qui s'oppose à l'achèvement d'un si grand bonheur; ôtez tous les empêchements à la parfaite et éternelle union : elle voit comme trois toiles : l'une temporelle, l'autre naturelle, l'au-

tre sensitive. Elle donne le nom de toile à cette vie grossière, pour trois causes : 1° parce que le corps et l'esprit ont une union naturelle et nécessaire ; 2° parce qu'elle divise l'âme d'avec Dieu ; 3° parce que comme la toile n'est pas pour l'ordinaire si épaisse que la lumière ne puisse la pénétrer et passer au travers, de même la divinité peut jeter sa lumière à travers la liaison de l'esprit et du corps jusqu'à l'âme. »

Second cantique.

O cauterio suave !	O blessure agréable !
O regalada plaga !	O plaie délicieuse !
O mano blanda ! O toque delicado !	O douce main, ô délicat attouchement !
Que a vida eterna sabe,	Qui a le goût de la vie éternelle ;
Y toda deuda paga,	Qui paye toutes mes dettes !
Matando, muerte en vida lo has trocado	En faisant mourir, vous changez la mort en la vie.

« C'est ici le grand ouvrage de l'union divine opéré par la très-sainte Trinité. L'âme se sert de ces mots *blessure*, *mains*, *attouchement*, pour peindre les effets délicats du feu du Saint-Esprit, de la main tendre du Père, de l'attouchement amoureux du Fils.

» Moïse dit dans le Deutéronome que Dieu est un feu consumant. C'est, en effet, un feu d'amour, mais un feu d'une vertu et d'une force infinie, qui peut consumer tout ce qu'il touche et le changer en lui-même. Toutefois, quand il s'attache aux hommes, il les brûle autant que chacun y est disposé et qu'il en est capable. Il brûle les uns plus, les autres moins, autant qu'il lui plaît, de la manière et dans le temps qu'il le trouve bon. Ce feu d'amour est infiniment grand, ses ardeurs sont quelquefois excessives ; c'est pourquoi elle appelle *blessure*, l'action de ce feu. *O plaie délicieuse !* celui qui fait la plaie, la guérit lui-même ; il la guérit lorsqu'il la fait et il la fait trouver délicieuse ; et le remède que

l'amour emploie pour guérir l'âme qu'il a blessée, c'est de la blesser davantage et de multiplier ses blessures jusqu'à ce que l'âme ne soit plus qu'une plaie universelle. De cette manière, l'âme n'étant plus qu'une plaie d'amour et toute changée en plaies, elle est guérie et elle trouve son état délicieux, car la nature de cette maladie est que celui qui est le plus blessé est le plus sain..... O heureuse plaie! puisque la même main qui te fait te guérit! O plaie agréable, puisque tu ne causes à l'âme que des plaisirs inconcevables! O plaie délicate, et d'autant plus excellemment délicate que tu descends plus profondément dans le centre de l'âme! *O main douce!* qui n'êtes pas moins généreuse que puissante et riche, et qui répandez abondamment vos dons sur moi! O main douce, d'autant plus agréable à l'âme quand vous la touchez dans votre amour, que vous lui seriez plus formidable si vous la frappiez rudement dans votre colère! C'est la main paternelle, la main de la miséricorde. Oh! quelles divines douceurs faites-vous goûter alors!.... O âme heureuse qui recevez des traitements si doux, publiez-les par toute la terre; donnez-en connaissance au monde! mais vous ne lui en parlez point, il ne sait ce que c'est que ces plaisirs tout divins!... *qui a le goût de la vie éternelle;* on sent dans cet attouchement, un avant-goût du paradis; de là vient qu'on ne peut expliquer la délectation inconcevable qui naît de cette divine communication. Ces délices ont cela de propre que celui qui les goûte en a quelque intelligence pour lui-même, mais il est obligé de les cacher dans le silence, ne pouvant les expliquer; il les sent, il en jouit, mais il ne peut en rendre les merveilles.

» *Qui paie toutes mes dettes.* Ceci doit s'entendre des travaux, des souffrances, des afflictions et de la violence qu'il faut se faire pour gagner le royaume des cieux; lors donc qu'elle voit comment Dieu récompense les travaux passés, comment les tribulations se changent en joie et les ténèbres en lumière, lorsqu'elle considère tous les biens surnaturels

que les désolations lui ont procurés, elle s'écrie : Tout ce que j'ai pu faire est abondamment payé.

» *Vous changez la mort en la vie;* c'est-à-dire que de la mort à tout, vous faites passer à la vraie vie, au goût de la vie éternelle ; *vous changez les gémissements en chants de joie, les vêtements de deuil en vêtements de fête, et vous environnez de gloire pour qu'on ne cesse point de chanter vos louanges* (Ps. 29-12). »

Troisième cantique.

O lamparas de fuego!	O flambeau de feu!
En cuyos resplandores	Dont les splendeurs
Las profundas cavernas	Eclairant les profondes cavernes
Del sentido,	Du sens obscurci et aveuglé,
Que estava escuro, y ciego,	Dans ces excellences extraordinaires
Con estranos primores	Donnent tout ensemble de la chaleur
Calor, y luz dan junto à su querîdo.	Et de la lumière à son Bien-aimé.

« L'âme, dans ce cantique, rend grâces à son Epoux des bienfaits signalés dont il l'a comblée par son union avec lui : ses puissances ont été éclairées et ensuite enflammées d'amour ; son sens, qui était auparavant obscurci et aveuglé, en a reçu de vives lumières, et l'âme embrasée et illuminée donne à son Bien-aimé tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle peut. *Dont les splendeurs ;* le flambeau divin jette dans l'âme des splendeurs étonnantes par les divines communications, dans la mémoire, dans l'entendement, dans la volonté ; toutes les puissances sont pleines de lumière et d'amour, car un flambeau éclaire et chauffe en même temps. *Eclairant les profondes cavernes,* c'est-à-dire les facultés de l'âme qui sont si profondes et si capables de contenir de grands biens que rien ne peut les remplir que ce qui est infini, et que les sens précipitent dans les ténèbres quand le flambeau divin ne les éclaire pas. *Du sens obscurci et aveuglé;* deux choses empêchent l'œil de voir, ou l'obscurité, ou une taie qui le cou-

vre. Dieu est la lumière et le véritable objet de l'âme : si l'âme n'est point éclairée de cette lumière, quoiqu'elle ait les yeux de l'esprit fort perçants, il faut dire qu'elle est dans l'obscurité; mais si elle est infectée du péché ou si elle occupe ses passions à la recherche et au goût de quelque objet sensuel, elle a les yeux couverts de taies ; il lui faut donc le flambeau sacré pour dissiper ou ses ténèbres ou son aveuglement.

» *Dans ces excellences extraordinaires donnent tout ensemble de la chaleur et de la lumière à son Bien-aimé.* Ces paroles signifient que dans une excellence et une sublimité d'opérations au-dessus de toutes nos pensées et nos paroles, les puissances de l'âme ainsi éclairées et enflammées du feu de l'amour sacré se donnent à Dieu et font rentrer en Dieu les lumières et les ardeurs qu'elles ont reçues de lui. Ensuite elles sont elles-mêmes transformées en flambeaux, en lumière, en amour, et l'âme fait rejaillir par une continuelle réflexion toutes les richesses spirituelles sur son Bien-aimé, comme un cristal pénétré des rayons du soleil les réfléchit et les lui renvoie. »

Quatrième cantique.

Quam manzo y amoroso	Avec combien de douceur et d'amour
Recuerdas in mi sono,	Vous éveillez-vous dans mon sein,
Donde, sacretamente solo moras	Où vous demeurez seul en secret!
Y en tu aspiras subroso,	Dans votre douce aspiration,
De bien y gloria lleno	Pleine de biens et de gloire,
Quam delicadamente me enamoras.	Que vous m'enflammez agréablement de votre amour!

« Voilà l'âme tournée avec amour vers son Epoux ; voilà l'Epoux qui reposait en l'âme qui vient de se réveiller et de faire sentir la douceur et l'ivresse de son amour. Or, le réveil qu'le Fils de Dieu fait en l'âme, n'est autre chose que le mouvement qu'il excite en elle ; mouvement plein d'excel-

lence, d'empire, de gloire, de douceur, qui surpasse la douceur de tous les parfums les plus exquis. Mais dire comment l'âme est ainsi mue, réveillée, comment se fait cette vue qu'elle a de Dieu, nulle bouche ne le peut dire; pour moi, je crois, autant que je le puis concevoir, que Dieu tire quelques-uns des rideaux qui sont entre l'âme et lui, afin qu'elle puisse le voir. Il ne les ôte pas tous, car il laisse toujours le voile de la foi; et alors Dieu se montre au travers de ce rideau, et l'âme voit ainsi sa face divine pleine d'éclat, de grâces et de beauté... Ah! levez-vous, Seigneur! réveillez-nous, réveillez-vous en nous, éclairez-nous, afin que nous voyions les biens que vous nous mettez toujours devant les yeux et que nous les aimions.

» *Où vous demeurez seul en secret.* Il est certain que Dieu demeure comme en cachette dans les âmes et dans leur substance. Mais il y demeure en différentes manières; dans les unes, il y est comme dans sa propre maison, où il commande, et où il gouverne tout; dans les autres, il y est comme dans une maison où on ne lui permet de rien ordonner, ni de rien faire. Lorsqu'une âme a étouffé ses passions, il y est plus seul, il y est plus content; il la conduit plus absolument, il y demeure avec une plus étroite union, le démon n'y peut entrer et l'esprit humain ne peut comprendre ces familiarités divines.

» *Et dans cette douce aspiration, pleine de biens et de gloire, que vous m'enflammez agréablement de votre amour!* Dieu dispose l'âme à cette admirable aspiration de la sorte. D'abord, il l'élève au-dessus de la connaissance des sens extérieurs et intérieurs et des choses matérielles. Ensuite il verse dans l'âme, par une infusion surnaturelle, la connaissance de la divinité et de ses perfections infinies, si bien que l'âme, toute pénétrée des rayons de ce soleil de justice, découvre d'une manière ineffable toutes les grandeurs de Dieu, autant qu'il est possible de les connaître dans cette vie mortelle. Il lui semble alors qu'elle est remplie en quelque sorte des lumières

que les bienheureux reçoivent dans le ciel, et qu'il n'y a presque plus de nuages qui lui dérobent la vue de Dieu et de ses attributs, tant sa connaissance est pénétrante et étendue.

» Dieu ayant ainsi préparé l'âme, il lui communique par cette aspiration le Saint-Esprit, et il le lui communique selon la mesure et la grandeur de ses connaissances. Et c'est en ces heureux moments que l'Esprit divin la pénètre, la remplit, l'absorbe toute en lui-même. C'est en ce temps qu'il allume en elle les flammes d'un amour très-ardent, très-agréable et tout à fait incompréhensible. Elle est tellement possédée de cet amour qu'elle ne pense qu'à aimer et que toutes ses opérations se réduisent à l'amour. Tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend, tout ce qu'elle souffre la porte à l'amour. Chaque respiration et chaque action sont autant d'actes d'amour, ou plutôt ce n'est qu'un amour continuel, sans aucune interruption.

» Mais parce que le Saint-Esprit la consume ainsi des flammes de son amour, il la transforme en lui-même de telle sorte, qu'il répand en elle tous les biens divins dont elle est capable. Il la comble aussi d'une gloire qui est une espèce de participation de la gloire des anges et des bienheureux : ainsi l'âme goûte par avance la douceur du paradis, et elle semble être déjà transportée dans le ciel. Mais comme ces choses surpassent la capacité de notre esprit et ne peuvent tomber dans notre sens, je n'en parlerai pas davantage et je mettrat fin à ce traité.

SENTENCES SPIRITUELLES.

Celui qui veut vivre sans direction d'aucun père spirituel ressemble à un arbre qui est planté seul dans un champ et qui n'appartient à personne. Tous ceux qui passent par là enlèvent ses fruits avant même qu'ils soient mûrs.

L'âme qui marche seule et sans directeur dans les voies

spirituelles est encore semblable à un charbon allumé, mais séparé des autres, lequel au lieu de s'embraser davantage, s'éteint tout à fait.

Celui qui tombe chargé d'un pesant fardeau, se relève difficilement avec sa charge. L'aveugle qui tombe ne se relève pas seul à cause de son aveuglement, et s'il se relève seul, il n'ira pas le droit chemin. Car demeurant aveugle, il ne peut que s'égarer et se perdre.

Dieu estime plus le moindre degré de pureté de conscience que toutes les actions que vous pouvez faire pour son service.

Il aime mieux aussi le moindre degré de soumission et d'obéissance que tous les grands services que vous vous efforcez de lui rendre.

Défaites-vous de toute sorte d'affections, et vous aurez ce que votre cœur désire.

Puisque vous savez que l'accomplissement de votre volonté augmente la peine intérieure que vous sentiez auparavant, refusez-lui la satisfaction qu'elle demande.

Celui qui se soumet dans l'aridité et dans les peines aux choses justes et équitables, est plus agréable à Dieu que celui qui, manquant de cœur dans les sécheresses, veut faire tous ses exercices spirituels avec beaucoup de douceurs intérieures.

Dieu agrée davantage une bonne œuvre, faite en secret sans désirer qu'on la connaisse, que mille autres bonnes œuvres d'éclat, et faites avec dessein d'en donner connaissance aux hommes.

Une œuvre pure et parfaite, entreprise et achevée pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, établit le royaume de Dieu dans le cœur tout pur de celui qui l'a faite.

Comme l'oiseau qui s'est pris à la glu a deux peines, l'une de s'en débarrasser, l'autre de se nettoyer; de même, celui

qui satisfait son appétit sensuel doit travailler à s'en détacher et à se purifier de son attache.

Celui qui n'obéit pas à ses passions volera en esprit facilement vers Dieu, comme un oiseau vole librement quand il a les ailes entières et fortes.

Un petit fil empêche aussi bien l'oiseau de voler qu'un gros fil. De même un petit attachement est à l'âme un aussi grand obstacle d'aller à Dieu qu'un grand attachement.

Une mouche qui, voulant goûter la douceur du miel, y frotte ses ailes, ne peut plus voler ; ainsi, l'âme qui veut se repaître de la douceur de l'esprit, n'a plus la liberté de s'élever à la contemplation.

Si vous souhaitez que la face de Dieu paraisse simple et claire en votre âme et y fasse briller son éclat, ne vous trouvez point parmi les créatures ; au contraire, séparez-vous-en, videz-en parfaitement votre esprit, et alors vous marcherez au milieu des lumières divines.

Pourquoi différez-vous si longtemps d'aller à Dieu, puisque vous pouvez en un moment occuper votre cœur à l'aimer ?

L'âme qui aime Dieu est douce, humble et patiente ; l'âme qui persiste en son amour-propre, s'endurcit ordinairement le cœur.

Celui qui interrompt l'exercice et le cours de l'oraison, ressemble à un homme qui tient un passereau en la main et qui le laisse s'envoler ; il ne peut le reprendre qu'avec peine.

L'unique pensée d'un homme vaut mieux que tout l'univers. C'est pourquoi Dieu seul mérite de l'avoir et elle est due à Dieu seul : ne pas la lui rapporter, c'est un larcin.

Lorsque l'appétit de l'homme s'applique à quelque chose hors de Dieu, il forme un obstacle à la lumière dont l'ange gardien se sert pour porter l'âme à la vertu.

Ce que vous désirez avec le plus d'empressement et de soin, vous ne le trouverez ni par toutes vos recherches, ni par la plus haute contemplation; mais vous l'obtiendrez par une profonde humilité et par la victoire que vous remporterez sur votre cœur.

Ne vous fatiguez point inutilement : vous ne goûterez point la douceur d'esprit que vous souhaitez, à moins que vous n'embrassiez le renonceme ntde la chose même que vous désirez.

Plus une fleur est délicate, plus elle sèche facilement et perd sa beauté et son odeur. Ce changement si prompt et si facile à faire vous apprend que si vous cherchez toujours les douceurs intérieures dans les voies spirituelles, vous serez changeant et inconstant.

Armez-vous toujours d'un esprit ferme, fort, inébranlable et qui n'ait inclination à aucune chose; vous jouirez alors d'une grande consolation et d'une paix solide. Les fruits qui viennent en pays froids sont les plus savoureux et de plus longue durée.

Ce qui naît du monde, est monde, et ce qui naît de la chair, est chair : le bon esprit naît de l'esprit de Dieu; ainsi, Dieu ne se communique jamais ni par le monde, ni par la chair.

Entrez en compte avec votre raison, afin que vous exécutiez dans la voie de Dieu ce qu'elle vous dicte. Cet examen vous sera plus utile que toutes les actions que vous faites sans cette réflexion, et vous en tirerez plus de fruit que des faveurs spirituelles que vous recherchez.

Heureux celui qui, méprisant et abandonnant ses goûts sensibles et son inclination, regarde les choses de telle façon, qu'il ne s'attache en les faisant qu'à la raison et à la justice.

Celui qui suit en ses œuvres la conduite de la raison res-

semble à un homme qui se nourrit de viandes solides et substantielles ; mais celui qui veut satisfaire le goût de sa volonté est semblable à celui qui mange des fruits insipides et à demi pourris.

Si vous aviez affranchi votre âme des passions et des désirs déréglés qui se portent aux objets extérieurs et étrangers, vous comprendriez les choses spirituelles ; et si vous aviez renoncé au penchant que vous sentez, vous connaîtriez ce qu'il y a de véritable et de certain.

Celui-là, sans doute, a vaincu toutes les choses de ce monde qui ne reçoit ni de joie de leur douceur, ni de tristesse de leur amertume.

Si vous voulez entrer dans l'intérieur de l'âme et y demeurer avec Dieu, il est nécessaire que vous viviez de telle sorte que vous ne laissiez pas entrer dans votre cœur les choses extérieures et que vous y renonciez dans une parfaite nudité et pauvreté d'esprit.

Celui-là ne pourra jamais arriver à la perfection, qui ne règle pas ses appétits, soit naturels, soit surnaturels, de telle manière qu'ils soient contents d'être privés de tout ce qui n'est pas Dieu. Cette privation est nécessaire pour jouir d'une paix parfaite et d'une entière tranquillité d'esprit.

L'âme qui n'a pas éteint ses désirs et ses soins pour les choses du monde, n'a pas moins de difficulté d'aller à Dieu, qu'un homme a de peine à traîner en haut un chariot fort pesant.

La volonté de Dieu n'est pas que l'âme reçoive des troubles et des peines. Si l'âme en souffre, cela vient de la faiblesse de sa vertu, puisque les personnes parfaites se réjouissent de ce qui attriste les personnes imparfaites.

Le chemin qui conduit à la vie ne demande pas beaucoup de travail : il exige davantage l'abnégation de sa propre volonté que les rares connaissances. Plus quelqu'un aura d'at-

tache pour les choses sensibles, moins il fera de progrès en cette voie.

Ne vous persuadez pas, je vous prie, que plaire à Dieu consiste à faire beaucoup de bonnes œuvres; c'est à les faire avec une volonté droite, sans amour-propre et sans respect humain.

Ne vous affligez pas des accidents et des adversités du monde. Vous ne savez pas, étant comme ils sont envoyés de Notre-Seigneur, quels biens ils apporteront aux justes pour leur utilité, et aux élus pour leur salut éternel.

Regardez Dieu comme l'époux de votre âme et comme votre ami, et marchez toujours en sa présence. Par ce moyen vous apprendrez à l'aimer très-purement; vous vous défendrez du péché, et ce qui vous sera nécessaire vous réussira heureusement.

Considérez bien que Dieu ne règne que dans l'âme pacifique et dépouillée de ses propres intérêts.

Quoique vous fassiez plusieurs bonnes œuvres, néanmoins, si vous n'apprenez à renoncer à votre propre volonté, à vous soumettre, à quitter le soin de vous-même et de vos intérêts, vous n'avancerez pas dans le chemin de la sainteté.

L'âme gagne plus en peu de temps avec les moindres dons de Dieu, qu'elle ne pourrait acquérir dans tout le cours de sa vie avec ses qualités naturelles.

Pour bien servir Dieu, il faut observer le silence tant des passions que de la langue, car Dieu entend seul le langage de l'amour et du cœur.

Réjouissez-vous sans cesse en Dieu qui est votre salut : examinez combien il est avantageux d'endurer patiemment tous les accidents de la vie pour l'amour de celui qui est infiniment bon.

Que sait celui qui ne sait pas souffrir pour Jésus-Christ?

Certainement, en matière de souffrances, plus elles sont nombreuses et désolantes, meilleure est la condition de celui qui les supporte.

Si vous êtes crucifié avec Jésus-Christ, dans l'intérieur et dans l'extérieur, vous aurez une joie pure en ce monde, et vous posséderez votre âme par votre patience.

Ne vous éloignez jamais d'une amoureuse attention sur Dieu; toutefois, ne désirez pas d'en obtenir aucune chose singulière.

Ayez une continuelle confiance en Dieu. Chassez de votre âme ce qui n'est pas spirituel de sa nature, sans cela vous perdriez la douceur et le goût de la dévotion et du recueillement.

Contentez-vous de Jésus-Christ crucifié ; souffrez et reposez-vous avec lui; n'aimez ni souffrances ni repos sans lui; étudiez-vous à détruire en toutes choses l'esprit de propriété et d'attachement à vous-même.

Comme on couvre de vêtements le pauvre qui est tout nu, de même Dieu revêtira des ornemeuts de sa pureté, de sa douceur et de sa volonté, l'âme qui se sera dépouillée de ses passions et de ses désirs.

Qui ne cherche pas la croix de Jésus-Christ rejette sa gloire, et quiconque désire posséder Jésus-Christ ne le cherche pas hors de la croix.

CHOIX DE MAXIMES SPIRITUELLES.

Touchant le renoncement à la créature et à ce qui plaît aux sens.

Je ne tiens pas cet esprit pour bon, qui ne poursuit que ce qu'il y a de doux et de facile, puisque ce n'est plus suivre la grande voie de la perfection qu'a suivie Jésus-Christ.

Le sentier qui conduit à Dieu est si étroit qu'il n'y peut passer que le néant.... le rien de toutes choses et de soi-même.

Ce qui n'est pas ne pouvant s'unir à ce qui est, on ne saurait jamais s'unir à Dieu si on aime la créature qui n'est que néant.

Tant qu'on a appétit pour quelque créature, on est dégoûté et mécontent.

Quand on trouve du goût en l'esprit, tout ce qui vient du sens est dégoûtant.

Qui ne sait se perdre aux sens, aux créatures et à soi-même, ne se trouve jamais.

Il n'y a point d'humeur, pour mauvaise qu'elle soit, qui empêche plus un malade de marcher que l'amour de la créature, comme aussi une âme de cheminer dans la route de la vertu.

Puisqu'en vous satisfaisant, votre amertume doit redoubler, ne vous contentez jamais dans aucune créature.

Si vous mettez votre tout dans le néant, vous trouverez partout dilatation de cœur et repos d'esprit. O heureux néant qui apporte tant de bien à l'âme !

Si vous ne désirez que Dieu, vous ne marcherez point dans les ténèbres, bien que vous soyez plein de ténèbres.

Si la volonté n'est pas appliquée à aimer Dieu, l'âme ne sera jamais satisfaite, fût-elle dans le ciel! Elle ne sera jamais contente en ce monde, bien que Dieu soit toujours avec elle, si son cœur aime autre chose que Dieu.

Si vous voulez avoir Dieu en toutes choses, n'ayez rien en toutes choses; car si le cœur est partagé, comment peut-il être tout à un!

Maximes touchant le renoncement au goût de l'âme.

Rechercher les consolations, c'est se chercher soi-même en Dieu; mais chercher Dieu en soi, c'est se priver de tout pour Dieu.

L'âme qui se plaît à la saveur de la dévotion sensible, n'arrivera jamais à la force des délices véritables qui se trouvent dans la nudité de l'esprit.

C'est vouloir arriver au but sans passer par le milieu, que de prétendre aux caresses de Dieu, sans vouloir passer par les travaux.

Plus on a de goût dans l'oraison, moins on traite Dieu avec respect.

Moins on a de goût dans l'oraison, plus on connaît sa misère, le mérite de son prochain et la grandeur de Dieu.

On est plus agréable à Dieu en se soumettant et faisant tout autre bien avec dégoût et aridité, que si on le faisait avec goût et facilité.

Si vous cessez de faire de bonnes œuvres à cause du manquement de goût et de saveur, c'est plus le goût que vous cherchez que les bonnes œuvres.

Sachez que le véritable amour ne consiste pas à sentir de grandes choses, mais à se renoncer et à souffrir d'un grand courage pour Dieu.

Maximes du renoncement à l'honneur.

Les révélations, les visions et les sentiments de Dieu ne valent pas le moindre acte de cette humilité qui ne s'estime rien, qui ne pense jamais mal que de soi, et qui juge toujours bien des autres et jamais de soi-même.

Jésus-Christ a fait sa plus grande œuvre, qui est la réconciliation des hommes avec son Père, dans le plus profond anéantissement; c'est aussi dans le plus grand anéantissement en elles-mêmes et devant les hommes, que Dieu fait ses plus grandes œuvres dans les âmes.

Par les degrés qu'on monte, l'on descend dans le néant de soi-même.

Ayez un soin particulier de mortifier le point d'honneur, même dans les plus petites choses, et ne pensez jamais qu'on vous a fait tort, que vous avez raison, que vous avez plus travaillé, que vous êtes plus capable; car il n'y a point de poison qui donne plus sûrement la mort que ne font ces pensées à l'âme en étouffant tout son esprit intérieur, et ruinant la perfection qu'elle aurait acquise.

Ne désirez autre chose pour récompense de vos travaux et de vos bonnes œuvres que de nouveaux mépris et de nouvelles souffrances, et persévérez constamment dans une vive mort de croix intérieures et extérieures.

Il faut cacher les bonnes œuvres, non-seulement aux hommes, mais encore à soi-même, n'y prenant nul goût ni complaisance et n'en faisant nulle estime.

La véritable contemplation est celle qui monte et descend

tout ensemble ; car la perfection consiste dans l'amour de Dieu et le mépris de soi-même.

La perfection ne consiste pas dans les vertus que l'âme connaît en elle, mais dans celles que Dieu lui connaît.

Maximes sur la contemplation et l'union avec Dieu.

Dieu ne se communique jamais pleinement ni suavement qu'à un cœur dénué de tout.

Pour aller à Dieu il faut se vider de tout ce qui n'est pas Dieu.

Une imperfection d'habitude empêche plus l'union avec Dieu, que plusieurs autres plus grièves qui ne se font pas par coutume, quoiqu'elles se fassent avec quelque advertance.

Pour jouir de l'union divine, tout ce qui est dans l'âme, grand ou petit, doit mourir.

Qu'importe à l'oiseau d'être arrêté par un simple fil ou par une corde, s'il ne peut voler ; qu'importe aussi que votre âme ait une grande ou petite attache si elle est empêchée de s'unir à Dieu !...

Il est déplorable de voir des âmes chargées, comme de gros vaisseaux, de richesses immenses de vertu, n'arriver jamais au port de l'union avec Dieu, pour n'avoir pas le courage de vaincre une petite imperfection, comme serait de trop parler.

L'union de l'âme avec Dieu se fait en tenant l'âme dans une totale transformation de sa volonté en celle de Dieu.

Lorsqu'il paraît à l'âme qu'elle fait moins dans l'oraison, c'est pour lors qu'elle est plus occupée en Dieu.

Plus le rayon de la contemplation est pur, simple et parfait, plus l'entendement le trouve obscur et le ressent moins.

Plus l'âme s'avance en esprit, moins sa vue se borne aux objets particuliers ; ayant pour lors un regard plus pur et plus vaste.

La marque certaine qu'on est beaucoup élevé à la contemplation, c'est quand l'âme prend plaisir d'être seule avec Dieu dans un simple regard, sans employer les opérations de ses trois puissances.

Il y a la même différence entre la méditation et la contemplation, qu'entre agir et jouir de ce qu'on a déjà fait, entre recevoir et profiter de ce qu'on a reçu, entre apprêter la viande et la manger après l'avoir préparée.

Il y a trois caractères du recueillement intérieur : le premier, si les choses de ce monde ne vous plaisent pas; le deuxième, si vous avez soin du plus parfait ; le troisième, si le silence et la solitude vous donnent du contentement.

Il est plus avantageux de représenter à Dieu nos nécessités par insinuation, que de lui demander remède ouvertement ; parce que sachant mieux que nous ce qui nous est utile, cette résignation lui plaît davantage et nous le rend plus favorable.

Le grand secret de surmonter le monde sans peine et de rompre peu à peu les obstacles qui empêchent l'union divine, est d'être assidu à l'oraison.

La moindre communication qu'on ait eue avec Dieu satisfait au delà de ce qu'on pourrait attendre pour toutes les peines qu'on aurait souffertes à son service.

Le souverain moyen d'obtenir de Dieu ce que nous voudrons, est de mettre toute la force de notre oraison à ne pas demander ce que nous voudrons, mais ce que Dieu voudra de nous.

L'âme qui se porte à parler et à converser beaucoup avec les hommes, ne converse guère avec Dieu; car la conversation avec Dieu attire l'âme à l'intérieur, au silence et à la fuite des créatures.

Quelque parfait qu'on soit, on trouve de grands dommages dans la conversation des hommes, si la raison, la charité, la nécessité ne le demandent.

Il y a moins de dangers d'être en la compagnie d'une troupe de démons, que d'une seule femme peu honnête.

Avec les dons de Dieu, vous gagnerez plus en une heure, que vous ne feriez en plusieurs années par votre industrie. Efforcez-vous donc toujours d'avoir un cœur pur, qui seul est capable des dons de Dieu.

AUTRES MAXIMES CHOISIES

Ou pensées sur divers sujets.

Le vrai progrès dans la vie spirituelle ne se trouve qu'en l'imitation de Jésus-Christ, par un continuel renoncement à soi-même et par le dépouillement ou la désappropriation de toutes choses.

Que vous sert-il de donner à Dieu une chose s'il en demande une autre? Considérez et voyez ce que Dieu veut de vous, afin de l'accomplir.

Celui qui cherche Jésus-Christ dans le lit de ses propres commodités ou de ses propres volontés, ne le trouvera jamais.

La dévotion consiste plus dans l'invisible que dans le visible.

Afin que notre volonté soit unie à Dieu, elle doit se vider et se dégager de toute sorte d'affection désordonnée, de tout appétit, de tout goût des choses terrestres, afin qu'exempte de tous ces goûts, elle s'emploie toute à aimer Dieu.

Il n'y a point de moyen plus propre pour conserver l'esprit que de souffrir, d'agir et de se taire, comme aussi de fermer les avenues des sens en aimant toujours ou en gardant en effet la solitude.

Vous subjuguerez tout le monde sans peine, et toutes choses vous serviront, si vous les oubliez et vous-même avec elles.

L'âme, par le marteau de la mortification, par l'exercice des afflictions et par le feu des tentations, est purgée et préparée pour obtenir la perfection et beaucoup de grâces de Dieu.

Dans la tribulation ayez recours à Dieu avec confiance, et ainsi vous serez conforté, instruit, éclairé.

Celui-là profitera beaucoup, qui pour l'amour de Jésus-Christ choisira toujours par affection, non le plus aisé, mais le plus difficile; non le plus savoureux, mais le plus insipide; non ce qui donne plus de goût, mais ce qui n'en a pas; non la consolation, mais la désolation; non le repos, mais ce qui est pénible, non le plus relevé et le plus précieux, mais le plus bas et le plus méprisable, &c., avec désir d'entrer dans un vrai dépouillement et une pauvreté absolue de ce qu'il y a au monde. (Notre Saint jugeait cette maxime si importante qu'il l'a répétée plusieurs fois dans ses écrits.)

L'âme qui aime Dieu est douce, humble, patiente : au contraire l'âme qui est sans amour, est rude et impitoyable, et elle s'endurcit dans son amour-propre.

La plus grande gêne d'une âme qui aime est la crainte de le perdre ou de l'avoir perdu, et de n'en pas jouir assez tôt.

Comme nous devons entrer dans le royaume des cieux par beaucoup de tribulations, c'est par le même chemin que nous devons entrer dans le royaume des délices spirituelles et des communications divines.

O âme spirituelle, quand vous verrez vos sens intérieurs dans les ténèbres, vos affections desséchées et fort resserrées, vos puissances rendues inhabiles à tout exercice spirituel, ne vous en affligez pas, au contraire tenez-le pour un bonheur, puisque Dieu commence à vous délivrer de vous-même, en vous ôtant des mains les facultés avec lesquelles vous n'eussiez su opérer si parfaitement, si entièrement, ni si sûrement.

L'âme fidèle aime Dieu avec plus de vérité et d'efficace dans l'affliction, dans la tentation, et même dans le délaissement que dans les douceurs et les consolations.

Il y en a plusieurs qui font de grandes choses, mais elles ne leur servent de rien pour acquérir la vie éternelle, à cause qu'ils se cherchent eux-mêmes et non pas la gloire de Dieu.

Quand Dieu veut exalter quelqu'un et lui faire de grandes grâces, il permet qu'il endure de grandes afflictions intérieures et extérieures, et qu'il ait de grandes tentations afin de le purifier.

Supposé que la porte de la perfection soit étroite, comme elle l'est en effet, il faut que celui qui veut y entrer s'étrécisse et qu'il se dépouille de toutes choses de la terre.

Encore que vous fassiez beaucoup de bonnes actions, si néanmoins vous n'apprenez à vous soumettre et à renoncer à votre propre volonté, laissant le soin de vous-même et de ce qui vous appartient, vous ne ferez point de progrès dans le chemin de la perfection.

Celui qui est détaché de l'affection des choses temporelles, en jouit tout autrement que celui qui y est attaché, l'un les goûte selon leur vérité, l'autre selon leur mensonge.

Notre bon Dieu ne nous mortifie jamais que pour nous vivifier, et jamais il ne nous humilie que pour nous élever plus haut.

Celui qui se contente de Dieu seul, trouve toutes sortes de contentements et de consolations en lui.

Dieu se communique davantage à l'âme qui excelle en amour, c'est-à-dire à l'âme qui se conforme plus parfaitement à sa divine volonté.

Celui-là aime Dieu en effet qui ne peut être satisfait et content d'aucune chose moindre que Dieu.

Un amant ne possède pas son cœur, mais il est possédé de ce qu'il aime; s'il aime Dieu, il est possédé de Dieu ; s'il aime la créature, il est possédé de la créature.

La mort ne saurait être amère à une âme qui aime Dieu ardemment; d'autant qu'elle lui donne autant de joie que d'assurance de son bonheur.

Ne suivez en rien votre volonté, mais faites tout avec conseil.

A la fin du jour on vous demandera compte de l'amour. Apprenez donc à aimer Dieu, comme il désire d'être aimé. C'est un signe évident qu'une âme aime Dieu, si elle a tout son cœur pour son Dieu et nullement pour elle-même. De sorte que si votre cœur est à Dieu, sachez que vous l'aimez. Si votre cœur est à vous, croyez que vous ne l'aimez point.

Les vertus qu'on acquiert sans goût et avec grande difficulté sont plus agréables à Dieu que celles qu'on acquiert avec un grand contentement d'esprit et sans peine.

Pour prier, il faut choisir le lieu où les sens et l'esprit soient moins empêchés d'aller à Dieu, comme tous les Saints ont fait.

Pour un plaisir que nous quittons pour l'amour de Dieu et

pour suivre la perfection de l'Evangile, il nous en rend cent, même dès cette vie.

Il n'y a que le cœur vide et solitaire qui soit capable de recevoir une grande abondance de grâces.

La retraite et l'éloignement de toutes choses créées rend l'esprit plus clair et plus libre, et fait naître dans la volonté le repos et la tranquillité avec une vraie soumission et une parfaite obéissance à Dieu.

Comme la moindre chose étant mise sur l'œil peut empêcher la vue, de même le moindre appétit déréglé est capable d'empêcher la contemplation et l'union divine.

Le sentier de la montagne de perfection demande des voyageurs qui n'aient aucune charge qui les rende pesants ou qui les empêche de monter jusqu'en haut.

Il y a plus à craindre de la tromperie du démon dans le bien que dans le mal.

L'appétit sensuel cause à l'âme un tourment d'autant plus grand que les inclination sont plus violentes ; de manière qu'il y a autant de sortes de supplices qu'il y a d'appétits différents. C'est pourquoi plus une âme se laisse emporter à ses appétits, plus elle souffre de tourments.

L'amour de Dieu est la santé de l'âme : plus il est grand, plus l'âme est saine; plus il est faible, plus l'âme est débile et infirme.

Les vertus qui s'acquièrent au temps de la jeunesse sont très-agréables à Dieu, à cause qu'alors il y a plus de contradictions de la part des vices qui en empêchent l'acquisition ; et du côté de la nature, plus d'inclination et de facilité pour les perdre.

Celui qui aime vraiment Dieu reçoit d'un même visage tout ce qui lui vient de sa part, soit prospérité, soit adversité,

même les châtiments, pourvu qu'ils lui soient agréables. Ainsi toute chose lui cause également du contentement et du goût.

Vous serez contemplatif, si vous savez aimer Dieu, car la contemplation est une haute science d'amour qui éclaire et qui enflamme l'âme, jusqu'à ce qu'elle l'ait élevée à Dieu son créateur.

Comme on escalade les plus hautes forteresses pour enlever les trésors qu'on y garde ordinairement, de même, par la contemplation, l'âme monte, s'élève, pour saisir les biens et les trésors du ciel.

Si vous voulez acquérir la vie spirituelle. qui n'est autre que la possession de Dieu par l'union d'amour, mortifiez vos vices et vos appétits, car c'est par ce moyen qu'on acquiert cette vie divine.

Accoutumez-vous à pâtir, à opérer et à vous taire, vous goûterez une paix abondante qui vous fortifiera par l'exercice des vertus les plus héroïques.

Quand le navire de l'esprit humain n'est pas fortement arrêté en Dieu par l'ancre de la foi, il est agité des flots et des tempêtes de mille tentations.

La vive foi c'est la clé dorée de la très-sainte Trinité, où l'âme humble est introduite presque à tout moment et où Dieu lui communique les lumières les plus précieuses et les plus grands secrets.

Si votre espérance en Dieu est constante et persévérante, vous obtiendrez tout ce que vous demanderez, car cette sorte d'espérance a tout pouvoir sur Dieu même.

A mesure que l'âme se purifie en passant par le feu de l'amour, elle s'enflamme davantage, de même que le bois s'échauffe et brûle davantage quand il est au milieu des charbons.

Comme l'eau chaude étant à découvert perd facilement sa chaleur, et comme la force de l'odeur des drogues aromatiques diminue aussitôt qu'elles sont exposées à l'air, de même l'âme qui n'est pas resserrée et comme renfermée dans l'amour de Dieu seul, comme dans son centre, perd la chaleur et la vigueur de la vertu.

Celui qui cherche la vaine gloire dans ses bonnes œuvres ne mérite point une récompense éternelle.

La vertu sans la charité ne fleurit point, mais au contraire elle se dessèche et n'est d'aucune valeur devant Dieu.

NOTES SUR L'ORDRE DES CARMES,

Ou religieux du Mont-Carmel.

En commençant cette note nous devons dire que de vives et longues controverses se sont élevées et ont régné des siècles presqu'entiers touchant la véritable origine ou l'antiquité de l'ordre du Carmel. Les plus animés des controversistes se trouvaient parmi les jésuites de Flandre et les religieux du Carmel. Ceux-ci prétendaient descendre d'Elie et d'Elisée et avoir pour ancêtres dans la congrégation de ces illustres prophètes, non-seulement une génération de moines ou ermites ayant habité ce mont sacré avant la venue du Messie, mais encore compter saint Basile, saint Louis roi de France et autres grands personnages pour disciples du Carmel; ceux-là ne voulaient leur accorder qu'une origine assez récente dans les siècles du moyen âge. Enfin les discussions devinrent tellement opiniâtres que le pape Innocent XII fut obligé de défendre à ces deux ordres d'écrire l'un contre l'autre. Plus tard, la dispute s'éleva avec les Basiliens de Rome, parce que les Carmes prétendaient avoir saint Basile pour père et législateur, c'est-à-dire avoir

reçu leur règle de lui. Mais l'impartiale vérité semble vouloir que l'ordre des Carmes ne remonte qu'à 1180 ou 1181, sous le pontificat d'Alexandre III. Baronius et Bellarmin sont de ce sentiment.

La règle qu'ils suivent depuis presque leur origine aurait été donnée par Albert, patriarche de Jérusalem, l'an 1205, à la demande de Lezana et de Brocard alors supérieur de l'ordre, car Berthold les avait déjà réunis. Ils auraient pu du reste suivre jusque-là celle de saint Basile, ou vivre comme des ermites sur le Carmel, à l'exemple d'Elie, et voilà peut-être la cause de cette dernière controverse.

Le grand patriarche Albert fut enlevé à l'église dont il était la lumière, le 14 septembre de l'an 1214, d'une manière bien tragique. Il fut assassiné pendant la procession de l'Exaltation de la Sainte-Croix, par un italien de Collussio au Mont-Férat, parce qu'il l'avait repris de ses désordres.

Ce fut sous le généralat du bienheureux Simon Stock (celui qui reçut le scapulaire des mains de la sainte Vierge) que l'ordre des Carmes prit une grande extension en Europe.

Mais le schisme qui divisa l'Eglise au XIVe siècle ayant divisé aussi cet ordre, puisqu'il avait à la fois deux généraux et deux partis différents, un chapitre général fut tenu en 1430, et l'ordre fut rétabli dans sa première perfection. Cependant le pape Eugène IV mitigea un peu la règle en 1431.

Lorsque ces religieux passèrent d'Orient en Europe, ils avaient leurs chapes barrées de blanc et de tanné, d'où on les appela les *Barrés*, et de là est venu le nom de la rue des Barrés à Paris, aujourd'hui celle de l'*Ave-Maria*. Plus tard leur manteau ou *Carpette* (car c'est le nom qu'ils donnaient à leur chape), fut blanche unie parce que le manteau d'Elie était blanc, disent quelques autres, et la raison des barres noires ou tannées aurait été que ce manteau ayant passé par le feu, les parties extérieures et ce qui se trouvait dans les plis avaient été noircis. Mais la robe est tannée ou couleur minime.

Ce n'est que vers l'an 1287 ou 1285 qu'ils commencèrent à porter le scapulaire.

Un des plus beaux ermitages des Carmes en France était celui que Louis XIV fit bâtir à une lieue de Louviers en Normandie, diocèse d'Evreux.

Nous ne rapporterons point les personnages illustres de cet ordre, tant par leur sainteté que par leurs dignités et leurs écrits, le nombre en serait bien trop grand. On peut consulter Jean-le-Gros de Toulouse, François de Saint-Ange et Dominique Tonstat qui ont donné des volumes entiers des hommes illustres qui en sont sortis. Comme aussi le

Verger du Carmel, les *Annal. Sacri prophetici et Eliani ordinis*, la *Vinea Carmeli*, le *Speculum Carmelitanum* et le *Paradisus Carmelitici ordinis.*

L'ordre des Carmes compte plusieurs congrégations. Celle appelée de *Mantoue*, qui fut fondée, selon toutes les apparences, par le P. Thomas Conecte, Français de nation, natif de Rennes en Bretagne, et fameux prédicateur, qui parut en Flandre et en Artois en 1428. Les Carmes de la province de Monte-Sancto, de l'étroite observance, ceux de la congrégation d'*Albe* ou des Réformés; les Carmes Déchaussés, les Carmes du tiers ordre; l'*Archiconfraternité* du Carmel, l'*ordre royal, militaire et hospitalier du Carmel;* enfin *les Chevaliers ecclésiastiques de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem* (Voy. Hélyot, t. 1.)

Voyez aussi, sur les Carmélites, la note après l'Esprit de sainte Thérèse.

ESPRIT

DE

SAINT PHILIPPE DE NÉRI,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DE L'ORATOIRE,

EN ITALIE.

NOTICE.

—

1595.

Il est peu de vies aussi remplies, aussi édifiantes, aussi célèbres que celle de l'illustre saint Philippe de Néri, dont nous allons ébaucher quelques traits dans cette notice. Elle renferme les preuves innombrables d'une haute sainteté, les œuvres admirables d'une profonde charité, et les miracles éclatants qui attestent son crédit auprès de la divinité. Né à Florence, en 1515, de François Néri, avocat, et de Lucrèce Soldi son épouse, tous deux issus d'honorables familles

de Toscane, il donna, dès sa plus tendre enfance, des indices non équivoques d'une éminente vertu. Son obéissance, sa patience, sa douceur et son humilité étaient déjà étonnantes à un âge où les autres enfants n'en savent même pas le nom, et le faisaient aimer et admirer de tous. Appliqué à l'étude autant qu'adonné à la prière, il fit bientôt des progrès surprenants tant dans la science humaine que dans la piété. A l'âge de onze ans, il ne sortait presque point des églises où ses plus chères délices étaient d'écouter et de méditer la parole de Dieu. A peine parvenu à sa dix-huitième année, sachant discerner le véritable prix des richesses de la terre et de celles du ciel, il quitta la maison d'un de ses oncles qui voulait le faire héritier d'une fortune considérable, et se retira à Rome pour s'y livrer à l'étude de la philosophie et de la vraie science qui mène à Dieu.

Telle était déjà son abstinence et sa mortification, qu'il ne prenait qu'un repas par jour, et souvent même après trois jours, et encore ce repas n'était-il composé que de pain et d'eau, de quelques olives ou d'une petite portion d'herbes. On le surprit plusieurs fois à consacrer les nuits entières à prier dans le cimetière de Saint-Calixte et à savourer dans ce saint exercice d'ineffables consolations. Ainsi préparé par le jeûne, le silence et la prière, son esprit naturellement pénétrant le fit avancer de la manière la plus rapide dans l'étude de la théologie. Toutefois sa supériorité sur tous ceux qui parcouraient la même carrière, loin d'éloigner ses condisciples, les portait à le rechercher et à le chérir, tant sa vertu était aimable et douce, tant sa simplicité faisait oublier l'élévation de son génie; pour lui, il n'était attentif qu'à éviter les compagnies dangereuses et les élèves dissipés. Que de fois il ramena, par la force de ses raisonnements et l'autorité de

son exemple, de jeunes libertins qui voulaient l'exposer à la perte de la plus belle des vertus ! Au lieu de fréquenter les sociétés où il semblait appelé à jouer un rôle honorable, il visitait les églises et les hôpitaux, instruisait les pauvres, consolait les affligés, et telle était sa tendre dévotion envers Jésus crucifié, qu'il n'en pouvait fixer l'image sans verser des larmes abondantes.

Elevé au sacerdoce, par pure obéissance, à l'âge de trente-six ans, il se livra tout entier au salut des âmes par l'administration du sacrement de pénitence et la prédication de la parole de Dieu. Tant de zèle, de ferveur, de science et de charité opérèrent des conversions sans nombre ; on accourait de toutes les parties de l'Italie pour l'entendre et se confesser à lui. Les plus célèbres professeurs et directeurs venaient le consulter ; c'était comme l'oracle de son siècle. Favorisé du don de prophétie, il avait aussi celui de pénétrer au fond des cœurs et d'en révéler l'infection, les vices et les pensées les plus secrètes. L'amour divin dont il était embrasé se manifestait en lui par des effets extraordinaires, quoiqu'il fût très-habile à les cacher. Ce même amour lui faisait venir les larmes aux yeux à la vue du refroidissement de la charité dans les cœurs, surtout envers les pauvres affligés et les malades. Ce fut par l'impulsion de ces sentiments qu'il institua dans Rome la Confrérie de la très-sainte Trinité où il produisit par ses conférences les fruits les plus prodigieux ; il établit en même temps un nouvel hôpital qui est encore très-florissant et un des mieux réglés du monde chrétien.

Pourrions-nous raconter les extases et les transports de joie qu'il éprouvait en recevant la sainte Eucharistie ou en célébrant le divin sacrifice ? Ce n'était pas un prêtre à l'autel, c'était un Séraphin. Souvent, pendant la ferveur de son orai-

son, on a vu son corps s'élever de terre et son visage devenir rayonnant de lumière. La conversion des Juifs et des pécheurs les plus endurcis était assurée, disent ses historiens, dès qu'il pouvait parvenir à leur adresser la parole, si grande était sa persuasion et la force de ses discours.

Pour quiconque néanmoins connaît les ruses de l'ennemi des hommes, il paraîtrait étonnant qu'une si prodigieuse sainteté n'eût pas été l'objet de ses attaques. Saint Philippe de Néri, comme tant d'autres Saints illustres, ne fut point à l'abri de la calomnie, des persécutions et des humiliations; mais sans qu'il prît le moindre soin de se justifier, sa vertu ne fit qu'en recevoir un plus grand éclat, et il ne faisait qu'en remercier le Seigneur et se réjouir de se voir ainsi attaqué comme son maître.

Récompensé de Dieu qui voulut faire briller à tous les yeux les mérites de son serviteur, il guérit miraculeusement plusieurs malades et ressuscita un mort. L'auguste Vierge mère de Dieu le favorisa plusieurs fois de son apparition.

Nous croyons devoir renvoyer aux notes les détails sur la fondation de la Congrégation de l'Oratoire qui rendraient cette notice beaucoup trop étendue.

Nous dirons seulement que tant de vertus, de travaux, de zèle et d'esprit, d'humilité et de pauvreté le firent aimer et respecter des papes Pie IV, Pie V, Grégoire XIII, Grégoire XIV et Clément VIII, et de tous les grands hommes qui vécurent de son temps.

Parvenu à un âge très-avancé, et consumé par une fièvre violente qui mit ses jours dans le plus grand danger, il fut guéri d'une manière miraculeuse à la suite d'une vision de la sainte Vierge, comme l'ont attesté quatre médecins et le P. Galloni; mais cette vie, quelque longue et pleine de pro-

diges qu'elle fût, devait cependant avoir un terme. Dieu avait réservé à son serviteur, après sa glorieuse journée d'ici-bas, le trône de gloire qu'il avait si bien mérité. Il lui avait fait connaître sa fin, et celui-ci l'avait prédite aux amis qui l'entouraient. Baronius, qu'il avait encouragé et dirigé dans la composition des *Annales Ecclésiastiques* et qui fut son disciple le plus célèbre et le plus affectionné, l'assista dans ses derniers moments et lui lut les prières de la recommandation de l'âme. C'est pendant qu'on les récitait que l'esprit de ce grand Saint s'élevant vers Dieu, comme un encens d'agréable odeur, alla continuer dans la céleste Jérusalem l'hymne de louanges qu'il avait chanté pendant tout son pèlerinage. Il mourut, le 25 mai 1595, à l'âge de plus de quatre-vingts ans. A peine eut-il rendu son âme à Dieu, que les prêtres de l'Oratoire lavèrent pieusement son corps, le revêtirent de ses vêtements sacerdotaux, et le transportèrent dans l'église. Tous les Pères de la Congrégation veillèrent autour de ce corps vénéré. Une foule innombrable se hâta de venir honorer ses dépouilles mortelles. La piété, dit un de ses biographes modernes, confondit les rangs et les conditions. Il fut visité par les cardinaux Borromée, Cusano, Palavicino, Paleotti et autres qui baisèrent ses pieds et ses mains en versant d'abondantes larmes.

Des évêques, archevêques et prélats, des seigneurs et de nobles dames, entre autres la duchesse de Sessa, femme de l'ambassadeur d'Espagne, se pressèrent autour de ce saint corps et le vénérèrent avec une profonde dévotion. Et comme pour justifier cette vénération universelle, Dieu se plut à glorifier son serviteur, en accordant le don des miracles à ces restes inanimés. Le jour même de sa mort, un jeune homme nommé Augustin, approchant la main du Saint de

son cou, fut guéri subitement de scrofules qui, pendant six ou sept ans, avaient résisté à tous les moyens employés par les hommes de l'art. D'autres prodiges sans nombre s'opérèrent depuis et s'opèrent encore sur le tombeau de cet illustre Saint. On peut les voir dans Galloni, tom. 4, et dans Bacci, tom. 5, où ils sont attestés de la manière la plus irréfragable.

Son corps repose à Florence, dans une magnifique chapelle, élevée par les soins d'un gentilhomme Florentin, de la famille de Néri.

Le pape Grégoire XV canonisa saint Philippe, en 1622.

ESPRIT

DE

SAINT PHILIPPE DE NÉRI,

TIRÉ DE SES LETTRES ET DE SES SENTENCES (1).

LETTRE PREMIÈRE.

A saint Charles Borromée, Archevêque de Milan.

Illustrissime et révérendissime Monseigneur,

J'ai reçu la lettre de créance que portait l'abbé Augustin, touchant l'affaire de Saint-Simon. Le père Jean-Paul peut dire à votre Seigneurie illustrissime ce que nous avons décidé avec lui, et par ce qui a été arrêté avec ceux que vous avez députés vers nous, vous pourrez comprendre tout le désir que nous avons d'aller travailler, pour le service de Dieu, à Milan, et partout où il plaira à la Majesté divine de nous appeler, quoique, selon la prudence humaine, notre établissement n'étant encore formé et affermi qu'à Rome, il ne paraisse pas convenable de nous lancer sitôt et si loin, surtout pour la première fois. Mais n'ayant jamais eu jusqu'ici, malgré notre désir et notre sincère volonté, l'occasion d'être agréable à

(1) Les lettres ont été traduites par l'auteur sur le texte italien *Della Biblioteca scelta*. — Volume 382, intitulé *Lettere di santi e Beati fiorentini raccolte ed illustrate dal canonico antonmaria Bisciori*, Milan 1839. Pour leur authenticité voyez les notes à la fin de l'Esprit de saint Philippe de Néri.

votre Seigneurie illustrissime, je suis heureux de me mettre à votre disposition aujourd'hui et toujours, et je demande instamment au ciel dans mes prières de m'accorder la faveur d'avoir quelque part au bien que le Seigneur opère par vos mains dans cette cité; le suppliant de le faire prospérer pour son honneur et pour sa gloire.

Je vous baise très-humblement la main et réclame de votre bonté de vouloir bien me bénir ainsi que ma petite congrégation.

Votre très-humble serviteur,
PHILIPPE NÉRI.

Rome, le 13 mai 1572.

LETTRE II.

A Madame Flore Ragui.

Quoique je n'écrive presque jamais à personne, je ne puis néanmoins le refuser à Mme Flore, qui est comme ma fille aînée en Jésus-Christ et laquelle je désire voir couverte de fleurs, afin qu'après les fleurs elle produise d'excellents fruits, des fruits d'humilité et de patience, des fruits de toute sorte de vertus, telle qu'un bon arbre et une habitation du Saint-Esprit, et qu'ainsi il lui communique souvent sa propre essence; que s'il n'en était point de la sorte, je ne la voudrais plus pour ma fille, et si elle l'était encore, elle ne serait qu'une fille ingrate, si bien qu'au jour du jugement, je me verrais obligé de m'élever contre elle (ce que Dieu ne permette pas), mais qu'il fasse au contraire que vous portiez des fleurs et des fruits, comme je l'ai dit plus haut, et qu'étant toute de feu pour son amour, vous puissiez réchauffer le cœur de votre pauvre père, lequel se meurt de froid. Je n'ai point autre chose à vous dire.

Votre tout dévoué
PHILIPPE NÉRI.

Rome, le 27 juin 1572.

LETTRE III.

A ma nièce qui m'est chère comme ma fille.

Vous recevrez avec ma lettre trente-trois couronnes bénies que vous m'avez demandées depuis plusieurs jours et que Sa Sainteté a daigné indulgencier elle-même ; peut-être trouverez-vous que j'ai un peu tardé à vous les envoyer, mais ce n'a été d'abord que pour vous être plus agréable, ensuite j'ai reçu tard votre lettre ; enfin, j'ai manqué d'occasion pour vous les faire parvenir par une personne sûre.

Parmi ces couronnes, il y en a trente de plus grandes que les autres pour remettre à votre Mère supérieure et qui sont faites en forme de noyaux d'olive, parce qu'elles ont paru plus belles que les rondes ; que si les religieuses ne sont pas satisfaites de ces couronnes, elles devront l'être du moins des grâces qui y sont attachées, car ce sont les indulgences les plus précieuses que Sa Sainteté ait jamais accordées et qu'elle ne veut accorder qu'à très-peu de personnes. Qu'elles en soient donc très-reconnaissantes à Sa Sainteté, et qu'elles se sentent obligées de prier Dieu pour elle, car elle nous l'a fait promettre expressément, lorsque nous lui avons demandé ces sortes d'indulgences. En outre, elles devront aussi prier pour moi, comme ayant été leur intermédiaire pour les obtenir, et vous encore plus particulièrement que les autres, parce que vous y êtes obligée et comme ma nièce et comme celle pour laquelle je ne manque jamais de prier et que je recommande sans cesse au Seigneur, afin qu'il vous donne la volonté de persévérer dans la sainte vie que vous avez commencée, vous ôtant du cœur tout amour terrestre et mondain et le remplissant de son céleste amour avec lequel vous conserverez en vous la pureté de l'âme et du corps, et que, mortifiant la volonté par la sainte obéissance à votre père spirituel (chose à laquelle je vous exhorte par-dessus tout),

vous puissiez devenir sa véritable épouse et de nom et d'effet.

Saluez toutes les Mères du monastère, vivez heureuse et que le Seigneur votre Dieu vous bénisse.

Votre oncle,
PHILIPPE NÉRI.

Rome, ce 24 avril 1575.

LETTRE IV.

A ma très-chère nièce et vénérée religieuse sœur Marie Victoire Trievi, à Saint-Pierre martyr, à Florence.

Ma très-chère nièce,

Je sais que la mort édifiante de votre père (que le Seigneur l'ait reçu avec lui dans sa gloire) a causé une grande douleur à sa famille autant par la perte en elle-même d'un chef si bon et si capable, que parce qu'il a laissé le fardeau de la maison sur les épaules d'un fils tout jeune et qui n'est pas encore d'âge à gouverner les affaires; car il faut avoir vécu et pratiqué beaucoup les hommes pour acquérir la prudence qui est nécessaire pour porter un bon jugement sur les choses et pour savoir mener et gouverner la barque, soit en temps favorable, soit durant la tempête. J'ai néanmoins la douce confiance que le Seigneur lui donnera la force et la sagesse pour suppléer à ce qui lui manque du côté des années. J'ai appris d'ailleurs qu'il a reçu une bonne éducation, et je crois que le sieur Barnabé, d'heureuse mémoire, a laissé ses affaires claires et en bon ordre, de sorte qu'en ayant soin de suivre la voie qu'il a tracée, je ne doute point que la maison ne continue à marcher selon ses bonnes coutumes, c'est-à-dire dans la crainte de Dieu et la bonne conduite où elle était du vivant de votre père. C'est sous ces rapports que j'ai ressenti une vive douleur de cette perte, et je n'ai pas manqué de prier

Dieu et de faire prier les autres pour son âme bénie, comme aussi je ne manque jamais dans mes sacrifices et mes oraisons de me rappeler de vous tous qui êtes ses enfants et mes neveux, afin qu'il vous aide, par sa divine bonté et sa sagesse, à vivre selon son Esprit, touchant le salut de votre âme, et qu'il vous protége aussi, quant au corps, dans vos affaires temporelles, comme il lui paraîtra que cela vous sera plus avantageux pour ce que nous devons avant tout espérer et aimer, qui est la gloire de Dieu, moyennant une bonne vie; que si je ne puis vous offrir de vous rendre de grands services comme je le désirerais et comme les liens qui m'unissent à vous tous m'y obligent, c'est parce que je ne puis guère temporellement vous être utile, car je suis pauvre par la grâce de Dieu, et de plus vieux et maladif; mais je m'emploierai toujours et de tous mes moyens pour vous autres, dans tous vos besoins; car je vous aime chrétiennement et sincèrement, soit par état, soit par parenté, comme si j'étais votre père.

Pour vous qui êtes engagée dans la vie religieuse, ne songez point aux changements et aux variations du monde. Bien que je croie très-fort que selon l'esprit de charité vous deviez être pénétrée de compassion pour vos frères et sœurs, néanmoins, comme vous le dites très-bien vous-même dans votre lettre, vous devez livrer toutes choses entre les mains de Dieu, vous conformant et vous remettant tout entière à son bon plaisir; car c'est la voie par laquelle on ne peut véritablement s'égarer, et qui seule fait goûter cette paix que les hommes sensuels et terrestres ne connaissent point. Remerciez le Seigneur du noble et sûr état qu'il vous a ménagé, et vous le ferez certainement, si vous savez apprécier, comme je l'espère, une si sublime vocation. Quant au désir que vous avez de vous confesser à moi (si toutefois je dois dire à moi), croyez, ma très-chère nièce, que vous avez pour appui de très-bons religieux, et que le Seigneur ne vous fera jamais défaut (si vous êtes sincère et si vous ouvrez votre cœur avec

simplicité à votre confesseur) et vous fournira tout ce qui sera utile à votre avancement spirituel, parce que Dieu ne nous manque jamais dans les choses nécessaires ; bien plus, il nous donne en abondance les superflues ; que si vous faites ainsi, vous n'aurez b soin que de passer par une seule main, vous ferez votre oraison, vous aurez la volonté d'être bonne, et le Seigneur votre Dieu sera dans la bouche de votre confesseur, serait-il un homme inepte, pour ne point tromper votre confiance et les dispositions de votre esprit. Mettez en pratique cette méthode de vous recommander humblement au Seigneur la première fois que vous irez à confesse, et que vous prendrez conseil, comme cela se fait, auprès de votre supérieur ; ne voyez en lui que la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pensez que c'est Dieu lui-même qui vous parle, et soyez prête à lui obéir et à vous fier à lui plutôt qu'à vous-même ou à vos compagnes qui n'ont que peu de lumières en cela, et vous verrez combien sont vraies ces paroles du Saint-Esprit qui a dit de nos supérieurs et de nos pasteurs : « Quiconque » écoute et obéit à ses supérieurs m'écoute et m'obéit à moi-» même, et quiconque les méprise et leur désobéit, me méprise » et me désobéit à moi-même. » Je sais bien que vous n'ignorez pas cela, ayant été élevée en bonne école ; mais afin de vous mieux affermir dans le bien, connaissant votre foi, je n'ai pas voulu manquer de vous dire ce peu de mots, quoique je sache que ce ne soit pas nécessaire. Sœur Saint-Denis, qui a été si longtemps malade, est digne de beaucoup de compassion, et son désir de la guérison (car il faut toujours sous-entendre si Dieu le trouve bon et avantageux pour le salut de son âme), ce désir, dis-je, se peut excuser, parce qu'avec de la santé on peut faire beaucoup de bien qu'on ne peut faire en étant malade ; je crois cependant que le plus sûr est de ne vouloir que ce que Dieu veut, et de demander la patience pendant qu'on souffre, parce que, une fois guéris, non-seulement nous ne faisons pas le bien que nous nous étions proposé de faire pendant la maladie, mais encore nous multiplions nos péchés

par notre ingratitude, et nous devenons délicats et sensuels pour notre corps. Je prierai néanmoins pour elle avec la condition ci-dessus.

Je me recommande à la fervente piété de vos novices et aux prières de toutes vos vénérables mères. Je ne veux point manquer de suppléer au défaut de quantité des couronnes, afin que vous puissiez en offrir une à chaque religieuse, mais il faut qu'elles prient, comme je l'ai dit, à mon intention, afin que je puisse faire quelque chose d'agréable à Dieu. Que le Seigneur vous bénisse ainsi que vos autres frères et sœurs, avec lesquels je désire que cette lettre vous soit commune et au souvenir desquels je vous prie de me rappeler.

Votre doux oncle,
PHILIPPE NÉRI.

Rome, le 8 décembre 1575.

P. S. Je vous enverrai les couronnes bénies par la première occasion.

LETTRE VII.

A Monseigneur l'illustrissime et révérendissime Dominique Pinelli, évêque de Fermo.

Le Seigneur notre Dieu sait bien que mon désir et celui de toute la Congrégation serait que notre institut de l'Oratoire se dilatât de jour en jour davantage pour produire les fruits que nous lui voyons porter continuellement; et nous nous emploierions très-volontiers à ces exercices, parce qu'il paraît que c'est notre vocation; mais lorsque nous venons à mesurer nos forces, nous nous trouvons toujours retenus d'établir de nouvelles maisons de l'Oratoire hors de Rome, bien que nous ayons reçu plusieurs pressantes sollicitations, et particulièrement de la part des illustrissimes et révérendissimes seigneurs Prenède et Paléotto, pour Milan et pour Bologne, auxquels nous avons toujours offert nos excuses, comme nous sommes

forcés de les faire agréer, pour les mêmes motifs, à votre Seigneurie révérendissime et à sa ville Episcopale qui nous y invite avec une si grande affection ; et croyez qu'il nous est bien pénible de ne pouvoir entièrement correspondre à la confiance et au dévouement que vous portez à notre Congrégation. Toutefois, comme nous désirons beaucoup pouvoir vous donner du moins quelque preuve de notre bonne volonté à seconder vos souhaits, nous avons pensé que votre Seigneurie révérendissime pourrait envoyer à Rome, pour quelques mois, deux des prêtres qui ont cette vocation et qui lui paraîtront avoir de l'aptitude pour les exercices de l'Oratoire, afin qu'en fréquentant et pratiquant nos études et nos observances, ils puissent, avec l'aide de Dieu, s'instruire de la même manière que s'ils étaient employés dans notre maison, et recevoir de nous toute initiation et introduction possible, et je m'offre à prendre d'eux le même soin que s'ils étaient mes disciples ; et si encore, pour la consolation de votre Seigneurie révérendissime et de votre ville épiscopale, vous trouvez bon qu'il en vienne un de la Congrégation pour donner commencement à votre maison ; je ferai tous mes efforts pour vous être agréable, espérant qu'ensuite elle s'augmentera par votre protection et deviendra plus importante peut-être que notre Congrégation. Du reste, daignez me croire entièrement à vous et tout ordonner à votre gré. Que le Seigneur vous conserve dans sa sainte grâce.

Votre serviteur,
PHILIPPE NÉRI.

Rome, le 13 janvier 1580.

LETTRE VIII.

A ma sœur Anne et ma fille très-affectionnée en Jésus-Christ.

Votre lettre m'a beaucoup étonné en y voyant que depuis quinze ans que vous portez le saint habit de la religion, vous

ne vous êtes pas encore renoncée vous-même. C'est néanmoins ce que vous auriez dû faire dès le commencement à votre prise d'habit; car en quittant votre maison, vos parents et vos amis, vous avez dû vous regarder comme morte; oui, morte et renfermée dans un tombeau environné de quatre murailles, changeant de nom, déposant votre volonté propre, votre propre jugement, et vous étant résignée entre les mains de Dieu et pour son amour, à la volonté de votre supérieur et de votre mère prieure, de sorte que vous devez être morte et ensevelie à toutes les créatures et à vous-même. Cependant ce pas, qui est le premier que vous aviez l'intention de faire, est le dernier que vous ayez fait, et vous êtes encore attachée fortement à cette peau de l'amour-propre qui couvre votre cœur, qu'il vous coûte tant et qu'il vous semble si douloureux d'arracher, car plus on coupe au vif, plus c'est sensible et difficile; Job ayant dit : l'homme donnera peau pour peau et tout ce qu'il a pour son âme; ce qui vient très à propos à notre sujet. Que toutes les peaux, c'est-à-dire toutes les choses extérieures (car la peau est quelque chose qui se voit en dehors de la substance de notre corps et qui couvre notre chair et nos os comme d'un voile délicat), que toutes les choses, dis-je, de ce monde, soient donc laissées pour la vie spirituelle, car par âme on veut dire ici la vie corporelle, et nous, nous l'entendons de la vie vertueuse que l'on mène en mortifiant ses vices et ses convoitises, ses pensées et ses affections, et s'exerçant à l'acquisition de toutes les vertus. Or, considérez, ma fille, combien de peaux brutes couvrent l'âme et combien il est nécessaire de les couper au vif avec le couteau de la sainte discipline. La taupe est un rat aveugle qui demeure toujours dans la terre; elle ne fait que creuser et manger de la terre et ne se rassasie jamais de se nourrir de terre. Tels sont les hommes et les femmes avares. Les femmes sont naturellement avares. Vilaine chose, toutefois, que l'avarice de la part d'un homme qui a tout reçu de Dieu avec l'existence, et pour qui toutes choses créés ont été faites;

que Dieu a établi seulement un peu inférieur aux anges, à qui il a donné son propre Fils, et à qui le doux Jésus, le Verbe incarné, s'est donné lui-même pour lui fournir tout ce qui lui est nécessaire, et qui, après avoir tout souffert jusqu'à l'ignominieuse mort de la croix, s'est encore donné tout entier dans l'auguste sacrement de l'Autel. Il a d'abord quitté le ciel, il a demandé ensuite à se faire homme pour nous, et ensuite il s'est dépouillé de tous ses vêtements sur la croix, a versé son sang, et son âme a été séparée de son corps. Or, toutes les choses créées sont dociles et généreuses; toutes reconnaissent à l'envi la bonté du Créateur. Le soleil répand à profusion sa lumière, le feu prodigue sa chaleur, chaque arbre étend ses branches qui sont ses bras, pour nous présenter les fruits qu'il produit; l'eau, l'air et toute la nature publient la libéralité du Créateur. Tandis que nous, qui sommes son image vivante, nous ne lui ressemblons pas, et par nos habitudes dégénérées nous semblons au contraire le nier par nos œuvres tout en le confessant de bouche. Voyez donc combien est monstrueuse l'avarice de l'homme! que sera-ce dans un homme ou une femme en religion, qui a fait vœu de pauvreté et s'est dépouillé de tout par amour pour son Dieu? Or, voilà la peau dont il s'agit de se défaire et qu'il faut quitter, enlever. Il paraît d'abord douloureux de le faire, mais nous ne sentirons rien, si nous considérons attentivement qu'aussitôt ce honteux vêtement arraché, nous serons revêtus de vêtements royaux et impériaux, c'est-à-dire de la vertu opposée à l'avarice et que nous nommons générosité, libéralité; et pour cela je n'entends pas parler seulement de mépriser l'or, l'argent, les plaisirs et les vaines joies qu'estime et recherche un monde aveugle et insensé, j'entends aussi qu'il faut donner la vie elle-même que nous aimons tant pour l'honneur de Dieu et le salut du prochain, c'est-à-dire, être prêts à faire ce sacrifice avec le secours de la grâce de Dieu. Et pour cela il faut commencer par se vaincre soi-même dans ses paroles, s'humilier de cœur et de corps envers tous,

se regardant comme une chose vile et comme un haillon dont on se sert pour nettoyer les sandales fangeuses des sœurs, et si je l'ose dire comme une grossière toile de cuisine, et désirer d'être ainsi traitée et regardée par tout le monde.

Maintenant que veux-je encore de vous ? je veux que vous vous quittiez vous-même, si vous voulez vous retrouver ou vive ou morte en recherchant du fond du cœur la vertu, en la demandant sans cesse à Dieu dans la prière, en vous mortifiant chaque jour, en vous efforçant de servir tout le monde en toute humilité et soumission de corps et d'esprit, et que vous arriviez à un tel mépris de la part de toutes les sœurs et du confesseur, que vous soyez regardée comme la plus inutile, la plus négligente, la plus tiède, la plus vaine sœur qui soit dans le couvent; et je ne dis pas qu'il faille pratiquer cette mortification pour montrer aux sœurs et au confesseur que vous devez en agir ainsi pour votre exercice et votre pénitence; non, mais que vous devriez désirer que Dieu permît qu'on eût cette opinion de vous et que vous fussiez chassée de la compagnie des autres sœurs comme une brebis infectée et séquestrée, et tenue en prison comme il arriva à saint Pierre, martyr, votre patron, lequel fut tenu pour infâme, et chassé, et jeté en prison pour avoir eu dans sa chambre la très-sainte Vierge, lui qui était un jeune homme vierge et pudique. Et néanmoins Dieu permit que la chose fût prise autrement et qu'il fût diffamé, comme il arriva aussi à sainte Catherine de Sienne qui fut diffamée par la malade qu'elle servait avec tant de charité, de telle sorte que la calomnie se répandit dans tout le monastère. Or, Dieu voulut qu'elle passât par cette rude épreuve, afin qu'elle se mortifiât, mais aussi surtout afin qu'elle se vît de ses propres yeux comme elle était, c'est-à-dire, toute attachée à l'honneur et à la réputation selon le monde; et c'est ce que lui reprochait l'œil du céleste époux qu'elle servait, et le témoignage de sa propre conscience, si bien que dans l'oraison elle s'en plaignait au Seigneur et elle en fut reprise par la présentation de deux couronnes, l'une d'épines et l'autre d'or, que son

doux époux lui offrit, comme vous pouvez le lire dans sa vie et dans sa légende. Et ce que je dis de la peau de l'avarice, je le dis aussi de toutes les autres peaux dont le cœur est couvert et recouvert ; car il y a plus de peaux de vices et de mauvaises habitudes que le chat n'a de poils sur son corps, et je dirais trop peu si je disais qu'elle n'en a que comme un oignon a d'enveloppes. Et vous savez comment les peaux se sèchent et deviennent dures, comment se sèche encore davantage une peau déjà dure qu'on expose à l'air en hiver et qu'on laisse appendue à la fenêtre ou sur le toit, à la merci des vents et du froid aquilon ; et par là vous pouvez juger s'il est prudent de laisser séjourner au dedans de soi-même une pensée qui semble ne faire que traverser l'esprit une fois l'an, ou bien s'il n'est pas mieux d'employer le fer et le feu, d'être sévère contre soi-même et surtout de couper comme avec le ciseau ou avec le rasoir ces fils subtils qui naissent sur notre chair, parce que si nous avons le soin de nous regarder promptement dans le miroir de l'oraison mentale, nous découvrirons facilement comment ils naissent et comment on les extirpe ; et comme sans l'examen de la conscience nous passons outre par négligence, il est bon de les arracher avant qu'ils ne viennent à croître en hauteur et largeur, et qu'ils ne deviennent comme des arbres forts avec du chevelu et des racines si profondes qu'on ne peut plus les arracher, mais autour desquels il faut creuser et sortir la terre afin d'arriver jusqu'au fond où ils sont attachés et se tiennent cramponnés. Que si dès le principe, alors qu'ils ne faisaient que de naître et de paraître, ils avaient été détruits, avec deux doigts vous auriez pu les arracher de terre. Je ne voudrais point toutefois, par ces raisonnements, vous inspirer trop de crainte et vous faire désespérer du succès de votre entreprise ; j'ai voulu seulement vous tout découvrir, afin que vous sachiez que par vous seule vous ne pourrez rien faire, parce que pour vous vaincre vous-même, il vous faut une force supérieure à celle que vous ne pouvez opposer livrée à vous-même. Deman-

dez donc la force de la grâce de Dieu et le secours des prières de votre père spirituel, de votre mère prieure ainsi que celui de toutes vos sœurs. Recommandez-vous aussi de tout votre cœur, lors du chapitre, aux oraisons de toutes celles qui vous aident. Quand vous irez vous confesser, suppliez de tout votre cœur et très-humblement votre directeur de prier pour vous et de vous offrir au Seigneur dans le saint Sacrifice; ensuite, affectionnez beaucoup la sainte obéissance, et tâchez qu'elle passe à vos yeux avant toutes les autres choses. Ne vous appropriez aucun objet qui ne vous ait été désigné auparavant et qui ne soit accompagné de la bénédiction de votre supérieur et de votre supérieure, et avec cette obéissance aimez aussi l'oraison. Oui, je vous engage surtout à désirer et aimer l'oraison et la communion autant qu'on peut les aimer et les désirer, en étant prête toutefois à laisser l'une et l'autre par obéissance; car vous devez toujours regarder l'obéissance comme une vraie oraison et communion, ainsi que l'entend Notre-Seigneur, parce qu'on ne doit faire ni désirer l'oraison et la communion à cause de cette douce affection et dévotion qu'on y trouve (car c'est alors se chercher soi-même et non pas Dieu), mais on doit fréquenter l'une et l'autre pour être humble, obéissante, douce, patiente, et quand toutes ces choses se retrouveront en vous, alors vous reconnaîtrez le fruit de l'oraison et de la communion, et surtout vous vivrez en paix avec tout le monde.

Que si le démon trouve dans un monastère l'union et la paix, il redoute plus ce bel ordre que tous les autres exercices de la vie spirituelle sans ce lien et ce nœud de fraternel amour qui doit régner dans un monastère et y tenir serrée par les douces chaînes de la charité l'âme de toutes les sœurs; et ceci vous sera rendu plus sensible par l'exemple suivant : si une grande armée, composée de beaucoup d'hommes de guerre, venait à combattre contre une autre armée de soldats valeureux, et que dans cette première armée régnât la discorde à tel point qu'un soldat se battit contre un autre soldat de la même armée, ne voyez-vous pas avec quelle facilité ceux-ci se-

raient vaincus par l'ennemi, puisque l'un se battrait contre l'autre et n'obéirait ni à capitaine, ni à colonel, ni à général; que si au contraire ils étaient unis entre eux et soumis à la discipline militaire et qu'ils combattissent avec beaucoup d'ensemble contre leurs adversaires, ne comprenez-vous pas combien plus forts et plus voisins de la victoire ils seraient en agissant de la sorte? Ainsi donc le démon, notre ennemi, qui combat sans cesse contre nous afin de nous vaincre, cherche avant tout à nous désunir; il s'applique à faire naître des querelles, des haines, des contestations, de la jalousie soit entre nous, soit entre divers monastères, assuré qu'il est d'une facile victoire dès que nous serons armés les uns contre les autres.

L'union et la paix sont donc nos armes les plus puissantes, celles que redoute le plus notre ennemi, parce que là où règnent la paix et l'union entre les religieuses, là aussi règne Dieu, et avec un tel chef qui pourrait douter de la victoire. Faites donc vos délices de la vie de communauté, fuyez la singularité, appliquez-vous à obtenir la pureté du cœur, car l'Esprit saint se plaît à fixer sa demeure dans l'âme simple et candide. C'est lui qui enseigne dans l'oraison et qui établit dans une paix et une allégresse continuelle qui sont un avant-goût de celles du paradis, tandis que la colère et la discorde entretenues dans un cœur aigri sont une sorte d'enfer. Dieu vous fasse la grâce de vous concentrer tellement dans son saint amour, et d'entrer si avant par la plaie de son côté dans la vive fontaine de la sagesse du Dieu fait homme, que vous vous noyiez vous-même dans cet amour et que vous ne retrouviez jamais de chemin pour pouvoir en sortir, et pendant que vous serez là dedans, souvenez-vous de moi et priez pour ce misérable et infortuné pécheur.

Tout vôtre comme un père,

PHILIPPE NÉRI.

Rome, 30 août 1585.

LETTRE IX.

A sœur Marie Victoire comme à ma fille chérie en Notre-Seigneur.

Voici ce que je pensais au sujet de votre nom, le jour où votre lettre me fut remise. Je me rappelais que ce fut en ce jour, il y a trente ans, que notre armée, avec le secours de Dieu, remporta la victoire sur mer contre les Turcs. Vous vous appelez Marie, et l'assemblage des eaux (qui sont comme de grandes urnes d'où sortent et où rentrent les fleuves) s'appelle dans le langage des livres saints et dans la langue latine *Maria*, mers, ce qui est seulement un peu plus bref que de dire *Maria*. Et Marie est cette Vierge auguste et glorieuse qui a conçu et enfanté, sans perdre sa virginité, celui que le ciel ne peut contenir dans son immensité, c'est-à-dire Jésus-Christ fils de Dieu et de Marie. Et cette sainte mère de Dieu se nomme aussi l'Etoile de la mer, d'où je conclus que ce n'est pas sans un grand mystère que ce nom lui a été donné; mais afin que, quittant le monde, elle fût sauvée par la main de Dieu des eaux de cette mer dans la traversée de laquelle la moitié des âmes sont submergées et dont très-peu se sauvent en comparaison de celles qui se perdent. Et vous, comme un autre saint Pierre, vous avez été prise par la main et tenue fortement; et c'est pour cela que vous avez marché, non à travers les eaux, mais par-dessus les eaux. Tels nos Pères de l'ancien Testament voyageaient à travers les eaux sans se noyer; car vous savez que la mer Rouge et le fleuve du Jourdain se divisèrent et qu'ils passèrent, avec le secours de Dieu, à travers les ondes, sans en éprouver aucun mal; mais l'Eglise chrétienne, plus privilégiée que la Synagogue, marche sur les eaux de la mer sans même se mouiller les pieds; elle se tient ferme par la foi et marche en assurance à la suite de son Epoux légitime qui est son guide. En disant que les anciens Patriarches marchaient sur les eaux,

on entend que, possédant les richesses et ayant femmes et enfants, ils marchaient sans se laisser plus détourner par l'affection de ces choses que s'ils ne les possédaient pas; parce qu'ils ne faisaient qu'en user et étaient prêts à les laisser par tous les chemins où il plaisait à la divine Majesté de les appeler, comme fit Abraham qui quitta sa maison, laissa sa fortune, ses amis et ses parents, et, obéissant à la voix de Dieu, marcha comme étranger sur la terre. Job lui aussi avait une épouse, des fils et des filles et une grande fortune; mais il la distribuait comme un bon ministre de la providence de Dieu, et il élevait ses enfants dans la vertu, les regardant plutôt comme les enfants de Dieu que les siens; et tout ce qu'il avait, la vie, la santé, il ne le tenait que pour un prêt que Dieu lui avait fait, et il voyait avec beaucoup de prudence que ces choses-là ne sont pas toujours avec nous, que nous les perdons avant de mourir ou toujours infailliblement à la mort, alors que nous rentrons tous dans le sein de la terre nus comme nous en étions sortis. Aussi lorsque Dieu permit au démon de tenter Job, celui-ci ne s'en troubla pas du tout, parce qu'il avait tout prévu et qu'il attendait ce jour à l'avance, c'est pourquoi, armé de la foi et de la patience, il disait : « Si j'ai joui longtemps de ces biens que Dieu » m'avait prêtés, pourquoi ne voudrais-je pas recevoir aussi » de la même main la pauvreté et la tribulation qui ne sont » que pour éprouver ma fidélité et ma vertu et pour m'enri- » chir ensuite des seules véritables et précieuses richesses, » celles du ciel? » David également, quoiqu'il fût roi, s'appelait pauvre et mendiant; mais saint Pierre surtout et les autres apôtres et après eux les hommes apostoliques et toute l'Eglise primitive de Jérusalem voyant que le fils de Dieu était né pauvre, avait vécu sans avoir rien en propre, sans même avoir où reposer sa tête, et le contemplant mort nu sur une croix, se dépouillèrent entièrement, ne conservant d'habit que ce qu'exige la pudeur, et ne gardèrent que ce qui est indispensable pour se soutenir dans les plus grandes nécessités, et embras-

sèrent la voie des conseils évangéliques, comme le font encore aujourd'hui, avec la grâce de Dieu, tous les vrais religieux et religieuses qui retracent vivante l'image et l'exemple de cet admirable fondateur de la perfection chrétienne; s'expropriant non-seulement de la possession de leur fortune et de toutes les autres choses qu'ils auraient pu retenir en bonne conscience, mais de leur propre jugement, de leur science et de leur volonté pour obtenir une victoire complète sur soi-même et afin que le règne de Jésus-Christ avec sa grâce et sa charité vienne s'établir dans leur âme, et bannir à jamais le démon de cette demeure qu'il habitait par le péché.

A présent, ma fille, vous êtes avec votre navire tout près du rivage de la terre promise, de cette belle patrie préparée aux élus de Dieu, dans laquelle les vrais religieux doivent occuper une place si élevée puisqu'ils seront dans le chœur de la plus haute hiérarchie, avec les Trônes, car ces esprits bienheureux sont appelés le siége de Dieu; et lorsque saint Pierre demanda à son Maître, au nom des Apôtres, quelle était la récompense qu'ils obtiendraient pour avoir tout quitté et l'avoir suivi, il lui répondit qu'ils seraient assis avec lui sur douze trônes au jour où il viendrait juger le monde. Ainsi donc les religieux et religieuses ayant tout abandonné pour suivre Jésus-Christ et leur ayant dit : Que quiconque aura quitté ses biens pour le suivre sera élevé sur un trône, nous pouvons conclure de là que celui qui aura observé ses vœux et suivi fidèlement sa règle, s'élèvera calme et tranquille, et triomphera dans la gloire sous l'aile de la protection de Jésus-Christ, au jour de la grande désolation et de la ruine universelle, lors de la grande catastrophe où l'univers sera embrasé, où la trompette de l'ange se fera entendre, où Lucifer avec les autres démons et les hommes réprouvés seront précipités dans l'enfer. Alors que, confus et repentants, les hommes charnels et mondains s'écrieront : Voilà ceux que nous méprisions, que nous tournions en ridicule et que nous traitions d'hommes mélancoliques et insensés, les voilà

rangés parmi les anges, placés sur des trônes élevés et au sein de la gloire ; et nous, frénétiques et insensés, nous sommes condamnés au feu inextinguible et perpétuel de l'abîme infernal. Or, puisque vous êtes ma cousine et ma fille très-chère, je vous dirai : A la vue d'un si grand bonheur, gardez-vous de vous tourner en arrière ; ne vous heurtez pas contre terre avec votre rame ; ne vous approchez pas du rivage ; ne retournez pas vers le monde par la pensée et par l'affection, parce que le monde est comme un bois où s'agitent et se rassemblent tous les passants, ou comme une forêt remplie de monstres et comme un camp rempli de soldats ennemis qui se livrent au vol et à la violence et qui dressent des embûches de toute sorte (sauf toujours le respect qui est dû aux bons, car il y en a toujours, bien qu'ils soient rares) et regardez ce monde comme une maison livrée aux flammes de laquelle vous vous êtes heureusement échappée quand elle était toute noircie par la fumée et calcinée par le feu ; par conséquent, n'ayez plus de désir d'en approcher, car elle noircit ou elle brûle quiconque y touche ; mais éloignez-vous des occasions de peur d'y périr ; attachez-vous aux exercices de piété ; soyez amie de la cellule, du chœur et de l'oraison, et par-dessus tout cherchez à l'emporter par l'obéissance et l'esprit de pauvreté.

Puisque vous êtes sortie de la mer, qui signifie le monde, avec ses agitations et ses tempêtes et que vous êtes affranchie de l'attache aux choses que vous avez laissées dans le monde, oubliez père, mère, frères, sœurs, amis, parents, maisons, vignes et toutes les autres choses ; et pour que vous ne croyiez pas que ce que je vous dis là est opposé à la piété chrétienne, vous avez l'autorité de la sainte Ecriture qui dit la même chose, et c'est l'Esprit saint lui-même qui vous parle ainsi par le Psalmiste : Ecoute, ma fille, et par ma parole reçois la lumière et la splendeur de la grâce, et à la faveur de cette lumière regarde ensuite, et voyant la terre bonne et pacifique qui t'est montrée, ne te souviens plus de cette autre terre

pleine d'angoisses et qui ne produit que des ronces et des épines, et oublie ton pays natal et la maison de ton père ; mais prête une oreille attentive et docile à ma voix, prépare tes épaules à porter la croix de la vraie mortification extérieure et intérieure, de toutes les mauvaises habitudes, pensées et affections, et place en moi toute ta confiance, ton espérance et ton amour ; car, en faisant ainsi, je te recevrai pour mon épouse, et je me complairai dans ta modestie et ton humilité, et je te donnerai de ces mets délicieux de ma table que j'ai coutume de donner à ceux qui me servent et qui m'aiment avec fidélité. Sans doute, il y a des tentations que je permets et des épreuves qui, dans le principe, vous paraîtront amères, mais ensuite, quand vous en aurez goûté, elles vous sembleront douces et vous reconnaîtrez que cette conduite que je tiens envers ceux que j'aime sont de véritables épousailles entre l'âme et moi. Or, comme je vous prends pour épouse, vous devez dire comme sainte Agnès, quand vous serez éprouvée par la tribulation : *Annulo suo subarrhavit me Dominus meus Jesus Christus ;* mon doux Seigneur Jésus-Christ m'a donné pour gage l'anneau de ses épouses ; et les supportant (ces tentations et ces tribulations) avec joie et patience, vous mériterez de porter le nom de Marie-Victoire.

Toutefois, il ne vous servirait de rien, ma Fille, d'être sortie de cette mer, si vous n'aviez quitté d'esprit comme de corps toutes les espérances et les affections mondaines ; parce que ceux des Hébreux qui passèrent dans le désert après Moïse leur chef, bien qu'ils eussent la mer Rouge entre eux et l'Egypte, se ressouvenaient encore des viandes qu'ils mangeaient à satiété, et à cause de ces souvenirs et de cette attache restaient de l'autre côté de la mer dans les profondes ténèbres de l'Egypte, ce qui signifie l'ignorance ou le defaut de connaître ce qui est bien et les bienfaits reçus, et ceux qu'on reçoit continuellement, et ceux plus grands encore que la miséricorde de Dieu a préparés au delà, dans la vie bienheureuse, pensées sans lesquelles non-seulement l'amour

ne se nourrit pas, mais se refroidit, et l'on ne rend point à Dieu le tribut de louanges que nous aurons sans cesse à lui rendre au delà de cette vie dans le ciel. Et ne croyez pas qu'il doive y avoir de la fatigue à dire avec les anges et avec tous les autres esprits bienheureux : *Saint, saint, saint ;* mais dans la surabondance des si grands biens que nous posséderons et qu'il nous a préparés de toute éternité, afin que nous en jouissions à jamais, nous aurons la vision et la possession avec la jouissance, et nous ne pourrons jamais nous rassasier de cette abondance, parce que le désir croîtra sans cesse et la faim aussi avec cette abondance de tout bien qui nous sera communiquée, et nous serons forcés de nous écrier de cœur, de bouche, de voix et de toutes nos forces : *Qu'il soit béni et sanctifié dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.*

Mais il est nécessaire que vous vous rappeliez dans votre oraison mentale de ceux qui passent cette mer périlleuse sans navire, sans pont, et qui la traversent à gué ; vous devez les recommander à la main puissante et compatissante qui vous a secourue, avoir grande compassion d'eux, et les porter dans votre cœur comme l'on dit que fait d'ordinaire entre autres choses le pélican. Quand il veut prendre sa nourriture, il s'en va sur le bord de la mer, avale des coquillages semblables à ceux que portent les pèlerins à leurs chapeaux et qui sont durs au dehors comme des pierres, tandis qu'au dedans se trouve l'huître et la chair la plus délicate, et les cuisant dans son estomac, par cette chaleur fait ouvrir la partie qui est dure, les rejette ensuite, et par ce moyen le pélican se nourrit de la chair de l'huître qui était auparavant si dure et si étroitement fermée. Vous aussi prenez dans votre cœur ces pécheurs endurcis et obstinés, et par la charité poussez des cris vers Dieu, imposez-vous pour eux quelque discipline, après en avoir demandé la permission, et Dieu leur enverra la componction, et ils s'ouvriront à la lumière de la grâce, et vous ressentirez dans cet exercice un goût si exquis, vous vous sentirez si enflammée de zèle pour la conversion

des âmes, que vous vous fondrez tout entière en délicieuses larmes en pensant à la joie que Dieu et les anges éprouvent dans le ciel à la conversion du pécheur, et vous croîtrez ainsi en charité et en mérite, et ces âmes ramenées par vos prières seront votre joie et votre couronne, non pas que ce soit vous qui ayez été la principale cause de leur conversion, non, c'est Dieu seul; mais il vous en donnera le fruit et ne se réservera que l'honneur, quoiqu'il ait été, lui, le principal auteur de leur conversion.

Soyez en bonne santé et demeurez toujours dans la grâce de Dieu.

Tout vôtre,

PHILIPPE NÉRI.

Rome, le 11 octobre 1585.

MAXIMES ET SENTENCES CHOISIES

de saint Philippe de Néri (1).

Quand est-ce que nous nous déciderons à commencer de faire le bien?... Nous ne devrions laisser passer un seul jour sans en faire quelqu'un : *Nulla dies sine linea.*

Pourquoi retarder le moment de faire le bien, puisque la mort ne retardera pas le moment de sa venue?

Quiconque désire autre chose que Jésus-Christ, ne sait pas ce qu'il désire; celui qui demande autre chose que Jésus-Christ, ne sait pas ce qu'il demande; et c'est ne pas savoir ce qu'on fait que de travailler pour un autre que pour Jésus-Christ.

Il faut arracher les voiles hypocrites qui nous font paraître ce que nous ne sommes pas.

(1) Tirées de l'opuscule intitulé : *Ricordi e detti di san Filippe Neri* (Turin).

Si Dieu est avec vous, ne craignez rien et n'ayez peur de personne.

L'homme doit s'humilier sans cesse, et ne jamais s'exalter à cause des grâces qu'il reçoit de Dieu.

Le nom de Jésus, prononcé avec respect et amour, a un pouvoir tout particulier pour adoucir le cœur.

L'obéissance est de tous les chemins le plus court pour arriver à la perfection.

Ceux qui veulent réellement progresser dans les voies de Dieu, doivent s'abandonner toujours et en tout entre les mains de leurs supérieurs. Quant à ceux qui ne vivent pas par état sous la loi de l'obéissance, ils doivent se soumettre volontairement à un sage et habile directeur, lui obéir comme à Dieu lui-même, lui ouvrir leur âme en toute liberté et simplicité, et ne prendre aucune importante résolution sans son avis préalable.

Rien ne donne à nos actions une plus grande sécurité, rien ne déjoue plus sûrement les piéges que nous tend le démon, que la pratique de suivre la volonté d'autrui plutôt que la nôtre en opérant le bien.

Avant d'arrêter votre choix pour un confesseur, pensez-y sérieusement devant Dieu, et priez l'Esprit-Saint de vous éclairer; mais une fois que vous l'aurez choisi, soyez constant à le garder, et ne le quittez point à moins de raisons graves et pressantes, adressez-vous, au contraire, toujours à lui avec une pleine confiance.

Ne savez-vous pas que lorsque le démon a mis tout en œuvre inutilement pour faire tomber quelqu'un, il s'attache, avant tout, à semer de la défiance entre le pénitent et le confesseur, et qu'il arrive ainsi peu à peu à ses fins diaboliques?

Le plus bel holocauste que nous puissions offrir à Dieu sur l'autel de notre cœur, c'est la sainte obéissance.

Pour être vraiment obéissant, il ne suffit pas d'accomplir ce que prescrit l'obéissance, il faut encore l'accomplir sans raisonner.

Les bonnes œuvres que nous faisons de notre propre volonté ne sont pas aussi méritoires que celles qui sont faites par obéissance.

La plus agréable prière que nous puissions faire à Dieu, consiste à lui dire : Seigneur, agissez envers moi selon votre bon plaisir et votre adorable volonté.

Pour être parfait, nous ne devons point nous contenter d'honorer nos supérieurs et de leur obéir; nous devons aussi honorer nos égaux et nos inférieurs.

Dans nos rapports avec le prochain, nous devons avoir des manières aussi polies que possible, afin de les gagner à la vertu par notre affabilité.

Celui qui prétend devenir sage sans la vraie sagesse, ou se sauver sans le Sauveur, n'est pas sain, mais malade; n'est pas sage, mais fou.

La perfection ne consiste pas dans les choses extérieures, telles que les larmes, les sanglots et autres choses semblables; mais dans les vraies et solides vertus.

Un certain enjouement fortifie le cœur; il nous aide à persévérer dans une vie sainte; il sied donc bien aux serviteurs de Dieu d'être toujours de bonne humeur.

Nous devons accepter les adversités qu'il plaît à Dieu de nous envoyer, sans trop raisonner sur elles, et nous devons nous persuader qu'il ne pourrait rien nous arriver de meilleur.

Il n'y a rien de plus propre à exciter en nous l'esprit de prière, que la lecture assidue des livres de piété.

Pensez toujours que vous avez Dieu devant vous.

Aux avenues de l'occasion de pécher, considérez bien ce que vous allez faire, prenez la fuite et repoussez le péché loin de vous.

Songez bien qu'après tout il nous faudra mourir.

Le plus grand secours qu'on puisse avoir pour persévérer dans la vie spirituelle, est l'habitude de la prière, surtout sous la direction de son confesseur.

Un homme sans prière est un animal sans raison.

L'état religieux est certainement le plus élevé, mais il ne convient pas à tout le monde.

La suavité qu'on éprouve dans la prière, est comme un lait dont le Seigneur fait savourer la douceur à ceux qui commencent à le servir.

La prière est comme un festin d'où il est bon de se retirer avec appétit et avec le désir d'y retourner plutôt que rassasié et fatigué.

Une ardente charité dans le service des malades est un court chemin pour arriver à la parfaite vertu.

Les jeunes gens qui veulent sauvegarder leur pureté, doivent, avant tout, fuir les mauvaises compagnies et fréquenter les sacrements, surtout la confession.

Ils doivent éviter aussi de nourrir trop délicatement leur corps et fuir l'oisiveté.

Etre sans pitié pour les chutes des autres, est un signe évident que l'on tombera bientôt soi-même.

En matière de pureté, il n'y a pas de plus grand danger

que de ne point craindre le danger; celui qui ne se défie pas de lui-même et qui marche sans crainte, est exposé aux plus graves périls.

C'est du sexe le plus faible que le démon se sert pour faire tomber les plus forts.

Le plus excellent moyen de se conserver purs, c'est de découvrir le plus tôt possible à son confesseur ses pensées les plus secrètes avec une grande sincérité et sans rien garder de caché.

Dès que vous êtes tenté, recourez à Dieu, prononcez dévotement quelque oraison jaculatoire, comme le faisaient les Pères du désert, disant, par exemple : *Seigneur, venez à mon secours; Seigneur, hâtez-vous de venir à mon aide;* ou cet autre verset d'un psaume : *O mon Dieu, créez en moi un cœur sans tache.*

Dans les combats avec la chair, il n'y a que les peureux qui sont vainqueurs, c'est-à-dire ceux qui prennent la fuite.

La puanteur de l'impureté devant Dieu et devant les anges est si forte qu'aucune autre dans le monde ne saurait lui être comparée.

Les malades doivent offrir à Dieu leur volonté. S'ils sont destinés à souffrir pendant longtemps, ils doivent se soumettre de bon cœur au bon plaisir de Dieu.

Une excessive tristesse provient presque toujours d'un excessif orgueil.

Que notre devise soit : charité et gaieté; ou encore : charité et humilité.

Il est très-nécessaire d'être gai, mais il faut bien se garder de la dissipation ou de la bouffonnerie.

La gaieté folle rend incapable de recevoir de Dieu une aug-

mentation de vie spirituelle ; elle dissipe au contraire ce qu'on avait acquis déjà.

Il n'y a pas d'expression dans la langue des hommes qui puisse peindre au juste la beauté d'une âme qui meurt en état de grâce.

Les hommes en général façonnent leurs propres croix.

Nous devons nous rappeler souvent que Jésus-Christ a dit : Ce n'est pas celui qui commence, mais celui qui persévère jusqu'à la fin qui sera sauvé.

Lorsqu'une personne scrupuleuse a une fois réfléchi qu'elle n'a pas consenti à la tentation, elle ne doit plus revenir sur cette pensée pour voir si elle a réellement consenti ou non, parce qu'en ramenant les mêmes réflexions on ramène le plus souvent les mêmes tentations.

Lorsque les scrupuleux veulent s'assurer s'ils ont consenti ou non aux suggestions du démon, en fait de pensées surtout, ils n'ont qu'à examiner si, pendant la tentation, ils ont toujours eu un véritable amour de la vertu opposée au vice qui les tentait, et s'ils ont détesté ce vice ; car, dans ce cas, ils doivent être persuadés qu'ils n'ont pas consenti.

Les scrupuleux doivent s'abandonner toujours et en toutes choses au jugement de leur confesseur, et s'accoutumer à mépriser leurs propres scrupules.

Les scrupules sont une maladie qui laisse des moments de trève à ceux qu'elle attaque, mais qui ne leur accorde presque jamais une paix complète. C'est l'humilité seule qui peut en triompher.

Il faut être toujours attentif à repousser les scrupules, parce qu'ils troublent l'âme et engendrent la mélancolie.

Tout l'amour donné aux créatures est dérobé au Créateur.

Tous les péchés déplaisent à Dieu, mais, plus que tous les autres, la sensualité et l'avarice, qui sont très-difficiles à guérir.

Celui qui veut atteindre la perfection, ne doit être attaché à rien.

La grandeur de notre amour pour Dieu doit se prouver par notre désir de souffrir pour son amour.

La très-sainte Vierge doit être notre amour et notre consolation.

La dévotion à la très-sainte Vierge est actuellement nécessaire, parce qu'il n'y a pas de meilleur moyen pour obtenir les grâces de Dieu que l'intermédiaire de sa très-sainte Mère.

La très-sainte Vierge est la dispensatrice de toutes les faveurs que la bonté divine daigne accorder aux malheureux enfants d'Adam.

Pour bien commencer et bien finir, la dévotion à Marie est tout-à-fait nécessaire.

Allons tous à la table eucharistique avec un désir véhément de nous nourrir de cet aliment sacré. Ayons-en soif! ayons-en soif!

Celui qui cache une grande faute en confession est complétement entre les mains du démon.

L'humilité est la gardienne de la chasteté.

L'amour de Dieu fait opérer de grandes choses.

La perfection consiste à soumettre sa volonté à Dieu, comme un sujet à son roi.

Rien de bon ne se fait sans mortification.

Nous n'avons pas le temps de nous endormir ici; le Paradis n'est pas fait pour les lâches.

Authenticité des Lettres de saint Philippe de Néri.

Le chanoine Biscioni, qui a formé le recueil des lettres des Saints illustres originaires de Florence, déclare les avoir reçues du P. Sandrini, excepté une qu'il reçut du docteur Joseph-Marie Bracchi, supérieur du séminaire de Florence. L'original des lettres écrites à ses nièces religieuses se conserve au couvent de Sainte-Lucie et de Saint-Pierre Martyr, à Florence où elles suivaient la règle de saint Dominique. Les deux premières lettres sont rapportées dans les *Mémoires historiques de la Congrégation de l'Oratoire, par Jean Marciano, prêtre de l'Oratoire de Naples*, livre II, p. 2; et l'original de la première, qui fut écrite à saint Charles Borromée, était au pouvoir du cardinal Litta qui en laissa prendre une copie le 7 janvier 1666.

Epitaphe du Tombeau de Saint Philippe de Néri.

Corpus
S. Philippi Nerii Congregationis Oratorii
fundatoris
ab ipso dormitionis die annos
quatuor et quadraginta
incorruptum divina virtute servatum
oculis fidelium expositum
a dilectis in Christo filiis
sub ejusdem Patris altari
perpetuæ sepulturæ more majorum
commendatum est
anno salutis M. DC. XXXVIII.
Urbani Papæ VIII. XVI
indictione VII
idibus aprilis.

NOTES

SUR LA CONGRÉGATION DES PRÊTRES DE L'ORATOIRE,

Instituée par Saint Philippe de Néri.

Le véritable berceau des Oratoriens de Rome doit être placé dans l'église de Saint-Sauveur *del Campo*, où saint Philippe institua des Conférences pour la conversiou des pécheurs. C'est là que des prêtres et des jeunes ecclésiastiques, s'associant à lui pour travailler de concert à la sanctification des âmes, en formèrent le noyau. Tous ces pieux auxiliaires ou associés furent appelés *Oratoriens*, parce que, outre leur ardeur pour vaquer à la prière, ils appelaient, à certaines heures, le peuple à l'église en sonnant une cloche. Parmi ces zélés disciples était le célèbre César Baronius, plus tard élevé à la dignité de cardinal par Clément VIII.

Saint Philippe de Néri, se rendant aux vœux de plusieurs prêtres, les réunit en un corps, leur donna des statuts pleins de sagesse, voulut qu'ils vécussent en communauté, sans toutefois s'engager par aucun vœu. La charité et la ferveur, dit un de ses biographes, lui parurent des liens assez forts pour ne former d'eux tous qu'un cœur et qu'une âme.

Travailler à leur propre perfection, prêcher l'Évangile et ramener les pécheurs, instruire les ignorants, enseigner les principes de la doctrine chrétienne, tel était le but de la Congrégation de l'Oratoire. Saint Philippe en fut le premier général. Baronius lui succéda. Grégoire XIII approuva les constitutions, et Paul V les confirma. L'église de Notre-Dame de Vallicella leur fut concédée par Grégoire XIII. Plus tard, on l'appela la *nouvelle Église*, parce qu'elle fut rebâtie par saint Philippe, sous la direction de très-habiles architectes. La Congrégation de l'Oratoire s'étendit considérablement du vivant même de son fondateur. Florence, Naples, San-Severino, Palerme, Lucques, Padoue, Ferrare, Thonon, etc., s'empressèrent de l'appeler dans leur sein. Ses membres prirent le nom de *Philippini* ou *Philippiens* du nom de leur fondateur. Ils sont encore fort répandus en Italie, et se vouent

à l'instruction de la jeunesse et aux fonctions laborieuses du saint ministère.

Les Oratoriens de France, quoique institués sur le même plan que ceux d'Italie, différèrent néanmoins en plusieurs points. Le but principal de l'Oratoire de France était de former des ecclésiastiques bien pénétrés de l'esprit de leur état. On sait que ce fut le célèbre cardinal de Bérulle qui les établit, en 1611, à la persuasion de saint François de Sales et du B. César de Buz : les Oratoriens de France n'étaient que des prêtres vivant dans la pauvreté volontaire, dans l'obéissance et l'exercice des fonctions du saint ministère. Ils n'étaient point religieux et pouvaient à volonté sortir de la Congrégation. On sait que cet ordre a produit parmi nous des hommes éminents en sainteté et en éloquence, entre autres les RR. PP. Condren, Bourgoin, Gault, le Jeune et Massillon, dont le nom seul suffirait pour immortaliser parmi nous le souvenir des Prêtres de l'Oratoire.

Le corps du cardinal de Bérulle fut déposé chez les Oratoriens de Paris, rue Saint-Honoré. On voit encore de lui une statue à genoux qui passe pour un chef-d'œuvre, et qui se trouve dans l'église des Carmelites de la rue d'Enfer, dans la même capitale.

Saint Philippe de Néri fit bâtir, avons-nous dit, en 1575, la vaste et belle église de Sainte-Marie *in Vallicella* ou *Chiesa nuova*, à l'Orient de la place Navone. L'intérieur fut richement décoré par l'infatigable *P. di Cortona* qui peignit la voûte, le dôme et la tribune. Au maître-autel, trois peintures de la jeunesse de *Rubens*. Dans la sacristie, une belle statue de saint Philippe de Néri, par *l'Algarde*. Le couvent contigu est un des meilleurs ouvrages de *Borromini*. Les plans en sont très-habilement entendus, mais la façade est déparée par d'extravagantes nouveautés. Riche bibliothèque.

Naples possède aussi une église en l'honneur de saint Philippe de Néri, et qui est regardée comme une des plus belles de cette capitale. La façade est de marbre, l'intérieur est décoré avec magnificence. La riche chapelle du Saint a été dessinée par *Giacomo Lazzari;* la coupole et la voûte ont été peintes à fresque par *Solimène*. Saint Philippe en gloire, tableau d'autel, copié d'après le *Guide*, est du plus bel effet. Beaucoup d'autres tableaux d'un grand mérite sont réunis dans le monastère annexé, vaste bibliothèque.

(Du P.)

ESPRIT

DE

SAINT ANDRÉ AVELLIN,

CLERC RÉGULIER THÉATIN.

NOTICE.

1608.

Castro-Nuovo, petite ville du royaume de Naples, a eu la gloire de voir naître en son sein l'illustre saint André Avellin, appelé *Lancelot* avant son entrée en religion. Il vint au monde en 1521. Dès l'âge le plus tendre, tout présageait en lui la haute sainteté à laquelle il devait parvenir. La crainte de Dieu qui est, selon le Psalmiste, le commencement de la sagesse, présidait à toutes ses actions et le préserva de bonne heure des dangers auxquels ses avantages personnels l'exposèrent souvent. Il fit ses études avec la plus grande application et les plus grands succès. Mais, démêlant de bonne heure, à travers les prestiges du monde, les piéges qui sont tendus à la jeunesse, et désirant les éviter, il embrassa l'état ecclésiastique. Pour compléter son éducation, il fut envoyé à Naples où il suivit les cours de droit civil et canonique, et fut élevé au doctorat. Peu de temps après, il fut promu au sacerdoce. A peine revêtu de ce caractère auguste, dont nul mieux que lui n'appréciait la sublimité, les devoirs et la responsabilité,

il se livra avec une ardeur incroyable à la pratique des vertus sacerdotales ; il porta même cette ardeur à un tel point qu'il crut devoir se lier par deux vœux bien parfaits sans doute, mais que la prudence chrétienne n'approuve pas toujours, à cause des scrupules qu'ils peuvent faire naître et de la facilité de les transgresser. Mais l'Eglise a reconnu qu'ils lui avaient été suggérés par un mouvement extraordinaire de la grâce, c'est ce qu'on a si bien exposé dans l'oraison qu'on récite le jour de sa fête : *Deus, qui in corde beati Andreæ confessoris tui per arduum quotidie in virtutibus proficiendi votum, admirabiles ad te ascensiones disposuisti.* Ces vœux consistaient, le premier, à combattre en toutes choses sa propre volonté ; le second, à tendre toujours, le plus qu'il serait en lui, à la perfection. On ne sera point surpris néanmoins de le voir porter l'amour de la vertu à ce point, si l'on se rappelle qu'ayant commis, jeune encore, un léger mensonge en plaidant une cause, et frappé de ces mots des livres saints : *La bouche qui profère le mensonge donne la mort à l'âme*, il abandonna pour toujours la profession d'avocat et se consacra uniquement à la pénitence et à l'exercice du saint ministère. Ce fut peu de temps après que le même amour de sa sanctification le pressa d'entrer dans la Congrégation des Clercs réguliers théatins qui embaumait la ville de Naples par sa sainteté, et qui était encore toute pénétrée de la ferveur que lui avait inspirée saint Gaëtan son fondateur ; il devint un des membres les plus distingués et les plus zélés de ce corps si justement renommé. Mortifié pour lui-même autant qu'indulgent et compatissant pour les autres, il joignait encore la plus grande abnégation et la plus parfaite charité. Humble et exproprié de lui-même, il se faisait tout à tous pour sauver tous ses frères. La prière, la contemplation, le jeûne, lui servaient de véhicule pour s'élever aux plus difficiles vertus.

Persuadé que nul n'était plus digne et plus capable que lui d'inspirer l'amour de la perfection et d'y conduire les âmes, l'archevêque de Naples lui confia la direction d'une communauté religieuse. Les suffrages unanimes de ses collègues l'appelèrent également au généralat de son ordre. Le cardinal Paul d'Arezzo, évêque de Plaisance, et saint Charles Borromée, archevêque de Milan, avaient pour lui une estime mêlée de vénération et lui demandaient des sujets formés de sa main. De toutes parts on appelait ce maître habile pour fonder des maisons de son ordre, et Dieu, de son côté, favorisa de ses plus abondantes bénédictions toutes les œuvres de son serviteur ; il lui accorda le don de prophétie et de miracles. Il pénétrait dans les plus secrets replis du cœur, révélait les choses absentes, annonçait les choses futures et guérissait plusieurs malades incurables par sa seule prière. Dieu voulut même faire briller de toutes les manières la haute sainteté de son serviteur en l'exposant aux outrages, aux calomnies et aux événements les plus douloureux. Il fut frappé pendant trois fois au visage par un sicaire jusqu'à en porter la blessure visible ; la calomnie se vengea de la manière la plus atroce de son zèle à rétablir la régularité dans une maison religieuse et à bannir du parloir des personnes qui en troublaient le recueillement ; il supporta sans trouble et sans murmure l'assassinat d'un de ses neveux qui lui était très-cher, et porta l'héroïsme jusqu'à solliciter la grâce du meurtrier. Tant de charité, de grandeur d'âme ne décèlent-ils pas un cœur rempli des plus beaux fruits de l'Evangile.

Cependant, épuisé par d'incessantes fatigues et succombant sous le poids des années, sa carrière touchait à son terme. Il se préparait à tout instant à la mort, comme si c'était le dernier moment de sa vie. Aussi quand cette terrible visiteuse vint le surprendre, elle le trouva prêt et le visage serein pour

la recevoir. Il montait à l'autel pour offrir l'auguste Sacrifice, et il eut à offrir celui de sa vie à la place de celui de l'Homme-Dieu. Frappé d'apoplexie aux premières marches de l'autel, il prononça trois fois ces paroles : *Introibo ad altare Dei*, sans pouvoir avancer davantage ; et aussitôt, muni des sacrements d'Eucharistie et d'Extrême-Onction, il fit, en effet, son entrée du pied de l'autel même dans le royaume de Jésus-Christ. C'était le 10 novembre 1698, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Son corps est conservé à Naples, dans l'église des Théatins de Saint-Paul. Seize ans après sa mort, il fut béatifié, et Clément XI le canonisa solennellement en 1712. Célèbre par ses miracles, il est devenu, en Sicile et à Naples, un des Saints les plus vénérés et le patron de plusieurs églises.

Nous avons de saint André Avellin plusieurs ouvrages de piété qui ont été imprimés à Naples, en 1733 et 1734. Ils forment cinq volumes in-4° ; ils sont écrits en italien. Nous les avons traduits pour la première fois en français. Nos lecteurs seront heureux, sans doute, d'en trouver ici la plus belle substance, et surtout ses lettres spirituelles.

ESPRIT

DE

SAINT ANDRÉ AVELLIN,

TIRÉ DE SES DIVERS OUVRAGES.

De ses Discours très-utiles pour exciter l'âme religieuse à la perfection.

CHAPITRE III.

Combien est délicate la consolation et la paix qu'on sent au cœur par la présence de Jésus, et combien facilement elle se perd par les moindres consolations que l'âme retire des autres objets, et enfin combien il est difficile de la recouvrer.

« Celui qui a véritablement retrouvé son Dieu, éprouve au cœur un contentement, des délices et une consolation si suaves que nul ne peut le savoir, si ce n'est l'âme sainte qui l'a goûté ; parce que si celui qui reçoit et goûte les consolations du monde et de la chair, peut l'exprimer, il n'en est pas de même des autres, comme nous voyons que saint Paul ne pouvait trouver de parole pour exprimer les divins secrets qu'il avait connus dans le ravissement et l'extase qu'il avait eue, parce que la consolation divine surpasse de beaucoup l'éloquence humaine.

» Celui qui veut goûter une telle suavité, doit non-seulement cesser de commettre le péché, mais éviter encore de chercher sa consolation et ses délices dans les créatures, parce

que, dit saint Bernard, la consolation divine est délicate, et ne se donne point à qui reçoit d'autres consolations, c'est-à-dire, d'autre chose que de son Créateur; c'est là ce sabbat délicieux et délicat qui est dû au Seigneur. Sabbat signifie cessation, et l'homme qui veut goûter Dieu, doit, non-seulement cesser et s'abstenir de commettre le péché, mais encore de prendre ses satisfactions dans les créatures. Par exemple, nous savons que les choses délicates et fragiles, telles que le cristal, se rompent et se cassent par le moindre choc d'une chose dure; de même, le repos et la consolation que l'on reçoit des choses divines est détruit et se perd facilement par un petit rire dissipé, par une parole oiseuse, par un mouvement déréglé du corps, par l'avidité de manger, par un regard curieux et par de semblables causes légères de péchés véniels par lesquels s'évanouit la dévotion spirituelle, qui ensuite ne revient pas facilement, selon ce qu'a dit le Prophète : *Spiritus vadens et non rediens* (Ps. 77). C'est pourquoi les vrais serviteurs de Dieu qui ont goûté la divine et très-douce consolation de la contemplation, fuient avec soin et dédaignent toute conversation et consolation charnelle et terrestre, afin de ne point perdre l'onction si suave et si douce qui lui rendait si agréables toutes les fatigues, les jeûnes, les veilles, les disciplines et toutes les autres macérations de la chair qui l'avaient rendue si docile à l'esprit (1 Cor. 9), lequel dominait la sensualité au lieu de la servir, et l'avait rendue si mortifiée que rien en elle n'élevait un seul murmure contre lui. C'était afin de ne rien perdre de cette très-suave et très-douce consolation spirituelle qu'ils choisissaient les solitudes les plus reculées du désert (Ps. 54), comme firent saint Jean-Baptiste, la pénitente Madeleine, saint Paul, premier ermite, saint Antoine, saint Hilarion et d'autres milliers d'hommes et de femmes délicates, et c'est pour cela aussi que tant de serviteurs et de servantes de Dieu se sont renfermés dans les cloîtres étroits des monastères où s'observent plus fidèlement les règles de la discipline, et particulière-

ment le silence qui aide si puissamment à méditer et à goûter les divins mystères, d'où naît ensuite la consolation divine. De là vient qu'on lit de saint Antoine, que s'étant retiré dans la solitude afin de mieux contempler les secrets divins, deux fois l'an on lui portait du pain (dont sans cela il n'aurait point mangé), afin de ne point rompre le silence qui l'aidait beaucoup à ne point perdre le goût si délicat de la contemplation divine. Et il ne voulait pas même dire ni écouter une parole de celui qui lui portait le pain. Et saint François étant dans la solitude du Mont-Alverne (où il reçut les stigmates) pour contempler les secrets divins et goûter les douceurs divines et ineffables qui découlent de la contemplation, avait ordonné à celui qui, au milieu de la nuit, allait le trouver pour réciter l'office avec lui, de ne pas lui adresser une seule parole, mais de commencer de suite par ces mots : *Domine, labia mea aperies*, craignant de perdre le goût très-doux et très-délicat de la contemplation du Dieu qui habitait dans son cœur très-pur, s'il lui était adressé quelque autre parole.

» Ce n'est donc pas sans raison que la sérénissime princesse de Plaisance et de Parme, issue du sang royal, habituée à goûter quelque peu des délices divines dans la méditation qu'elle faisait assidûment chaque jour dans son oratoire, ne voulait, en aucune manière, ni dire, ni entendre de parole de murmure ou inutile. Pourquoi donc plusieurs personnes adonnées à la vie spirituelle, se lamentent-elles de ce qu'elles n'éprouvent point le goût intérieur de la dévotion? C'est parce que, bien qu'elles ne commettent point de péché mortel, néanmoins elles tombent dans les paroles oiseuses et curieuses, dans la sensualité dans le manger, dans des excès de rire, de luxe et de sommeil, et autres péchés véniels qui, bien que ne privant pas de la grâce, empêchent néanmoins le goût délicat de l'esprit, lequel se perd facilement par toutes les petites délices des sens. Et s'il est vrai que ce goût spirituel si délicat se perde par les plus petites sensualités ou par les péchés véniels, combien plus doit-il se per-

dre par les grands et graves péchés. Comment donc pouvoir entendre se plaindre de ne point goûter les délices spirituelles dans l'oraison et la communion, ces personnes toutes bouffies d'orgueil, d'ambition et de vaine gloire, et qui ne sont occupées qu'à se parer et à s'embellir pour être louées plus que les autres ; et souvent elles avouent, au contraire, qu'elles sont orgueilleuses et ambitieuses, et taisent ceci et cela ; elles murmurent des honneurs qu'on rend aux autres, commettent des péchés graves, bien qu'ils ne leur paraissent que légers, et puis elles osent se fâcher si elles ne goûtent point des consolations dans la dévotion ou de douceur spirituelle. Saint Bernard a eu raison de dire que les consolations divines sont délicates, et qu'elles ne sont point accordées à quiconque en recherche d'autres.

» Si donc nous voulons ressentir et goûter quelques parcelles des délices divines qui surpassent infiniment les consolations humaines, quoique nous sachions bien que nous ne pouvons point être à l'abri des péchés véniels, nous devons du moins nous préserver des péchés mortels, et prendre garde le plus possible de ne point tomber dans les véniels, qui empêchent toujours la ferveur spirituelle. Et si nous ne pouvons imiter saint Jean-Baptiste, saint Antoine, saint François, imitons du moins la princesse de Parme et Plaisance, qui a vécu de notre temps, qui était jeune et mariée, visitée tout le jour par un grand nombre de seigneurs et de dames, occupée de beaucoup d'affaires, et qui, néanmoins, non-seulement se gardait de tout murmure, mais encore de toute parole oiseuse ou inutile, parce que le matin et dans le milieu du jour elle s'adonnait à la méditation des mystères de notre Rédemption et autres sujets de dévotion, et qu'elle prenait la résolution de s'abstenir de tout péché même léger qui pût empêcher la présence de Dieu d'où émane la divine et délicate consolation, qui se perd facilement par la plus petite distraction, et spécialement par les conversations vaines et l'affection trop humaine pour les parents et les amis. »

CHAPITRE IV.

Ce que doit faire celui qui désire les délicieuses consolations de l'esprit, qui surpassent toutes les consolations humaines.

Notre Saint propose, entre autres moyens, les cinq suivants : « 1° Il doit voir d'abord si le péché mortel, qui éloigne Dieu de nous, n'habite pas dans son cœur. 2° Se détacher de toute affection aux grandeurs humaines, parce qu'elles sont vaines. 3° Etre sobre en toutes les choses de la vie. 4° Fuir les consolations humaines et la société des personnes qui peuvent nous éloigner de Dieu. 5° Rechercher, autant que possible, la solitude. »

Ces moyens, il les propose comme préparation nécessaire à tous ceux qui veulent méditer avec fruit et goûter Dieu. Ensuite il continue en ces termes :

« Malheureux sont ceux qui cherchent les plaisirs, les consolations, la louange et la gloire des hommes et des choses mondaines, parce qu'ils ne goûtent ni le repos, ni la vraie consolation qui ne se trouve qu'en Dieu ; aussi par un juste jugement du Seigneur sont-ils toujours affligés et sans consolation, car le monde ne peut donner ce qu'il ose promettre faussement, et qu'en Dieu seul se trouve ce qui peut pleinement consoler. Celui-là donc qui ne fait que se servir des choses de ce monde sans y attacher son cœur, et qui n'y cherche point ses consolations pour ne point empêcher l'amour de Dieu qui est la souveraine consolation, celui-là vit dans la paix et le contentement durant cette vie, recevant de la main de Dieu le bien et le mal, pour aller ensuite jouir dans le ciel face à face de son Dieu, dans le sein duquel se trouvent tous les biens et toutes les consolations qui se peuvent donner et désirer. Il ne faut donc point croire à ce que suggère le démon qui dit : qu'il n'est pas possible, ou qu'il est du moins bien difficile dans ce monde de goûter les dou-

ceurs divines qui font mépriser les consolations humaines; car si c'était si difficile, ou impossible, elle n'aurait pas été goûtée par un nombre infini d'hommes et tant de nobles et délicates femmes qui ont méprisé le monde et leurs biens propres, et se sont retirés dans le désert et les monastères les plus réguliers et les plus austères, où ils ont, en effet, goûté les divines consolations et les douceurs ineffables, et moi-même j'en ai vu plusieurs de notre temps. Croyons donc au Prophète qui, en ayant fait l'expérience, nous dit : *Approchez-vous du Seigneur et vous serez illuminés, et vous connaîtrez la vérité, et votre front ne sera pas couvert de confusion parce que vous trouverez ce que vous cherchez et désirez* (Ps. 33); et il ajoute ensuite : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. Heureux l'homme qui espère en lui.* Et ailleurs : *Mon âme a refusé toute consolation; je me suis tourné vers Dieu, et je me suis trouvé rempli de délices* (Ps. 76). Et enfin il nous dit : *Cherchez vos délices dans le Seigneur, et il vous donnera tout ce que votre cœur peut désirer* (Ps. 36).

» Tout le mal provient de ce que l'on ne veut point croire ce que disent les amis de Dieu qui en ont fait l'expérience, et que, ne le croyant pas, on ne veut point quitter les vains et faux plaisirs du monde et de la chair qui éloignent de Dieu, et qu'on ne veut point se fatiguer à lire les livres sacrés et à bien méditer ce qu'on a lu.

» Or, il n'est pas possible, selon les voies ordinaires, de quitter le monde et de s'attacher à Dieu sans le secours de la méditation, dans laquelle, d'après le Prophète, s'allume le feu de l'amour divin qui éclaire l'intelligence et enflamme la volonté. Parce que, aussitôt que l'intelligence est éclairée et qu'elle connaît la grandeur, la beauté, la bonté et l'ineffable douceur de Dieu, la volonté, enflammée de l'amour des choses si excellentes que l'intelligence lui fait connaître et lui représente d'elle-même, se sent portée à mépriser toutes les choses de la terre comme très-viles, à les regarder comme de l'ordure, et à détester tous les plaisirs du monde et de la

chair pour jouir des biens excellents et précieux qui sont en Dieu, qui sont Dieu lui-même puisqu'il contient essentiellement en lui tous les biens et toutes les perfections. Ce que je dis ne sera compris que d'un petit nombre, parce qu'il y en a peu qui le goûtent, et moins encore qui le sentent.

» Oh! qu'infortunés sont ceux-là qui, trompés par le démon, suivent les plaisirs et les vanités du monde qui ne peuvent donner ni de véritable ni de pleine consolation, et qui par conséquent passent dans l'inquiétude cette vie pleine d'angoisses et descendent ensuite au profond de l'enfer pour y être tourmentés éternellement. Cherchons donc Dieu que nous avons perdu par nos péchés, et que nous retrouverons par un sincère repentir, et si nous le trouvons véritablement, alors nous éprouverons les effets que nous avons dit en commençant, c'est-à-dire, les mouvements d'un cœur qui se repent d'avoir perdu son Dieu, lequel revient de suite vers le cœur qui est contrit (Ps. 50) pour lui donner la consolation et la joie intérieure; et ensuite vient la fuite et la détestation du péché, la fréquente discussion et examen de conscience, afin qu'il n'y ait rien en elle qui déplaise à son Créateur; la réparation de sa vie passée et de ses mauvaises habitudes; le renouvellement et la réformation de l'esprit qui est l'homme intérieur; d'où naît ensuite le repos et la paix du cœur dans lequel habite le Seigneur, duquel il est dit dans l'Écriture, *in pace locus ejus* (Ps. 75); il fait sa demeure au sein de la paix. Attachez-vous donc à la méditation des choses saintes, et vous trouverez une abondante consolation, et votre cœur sera inondé de joie, et votre joie nul ne pourra vous la ravir, comme l'a dit le Seigneur en saint Jean (16) : *Nemo tollet à vobis.* » Un peu plus loin il continne en ces termes :

« Doux et suave est le Seigneur (Ps. 33), et de son sein jaillissent des fontaines et des fleuves d'éternelles douceurs (Ps. 35). C'est pour avoir été admise à ces délices que l'épouse des Cantiques (Cant. 2), c'est-à-dire l'âme fidèle au céleste Epoux, goûtait une si grande suavité que l'amour

qu'elle en avait la dégoûtait de tous les plaisirs et de toutes les consolations, de toutes les choses temporelles, de toutes les vanités du monde dont elle ne faisait que peu de cas, afin de jouir des embrassements du céleste Epoux, ce qui lui faisait dire : Il met sa main gauche sur ma tête, et de sa droite il m'embrasse (Ibid. 2-6), parce que l'épouse venant à lui est soutenue, pendant la vie présente, de sa main gauche qui veut dire la grâce divine, et dans la céleste patrie, c'est-à-dire dans la gloire de l'Epoux céleste elle sera embrassée et couronnée par lui. Voyez-vous combien de grâces et de faveurs reçoit du céleste Epoux l'âme fidèle qui méprise les vanités du monde dans la vie présente et la vie future? C'est pour cela qu'elle est soutenue par tant de grâces et nourrie par tant de douceurs pendant qu'elle est dans cet exil, et ensuite, lorsqu'elle sera délivrée et affranchie de cette obscure prison, elle sera embrassée et couronnée de gloire par le céleste Epoux.

» O heureuse l'âme qui fait peu de cas des vanités de ce monde, qui vit sur la terre paisible et consolée, et qui ensuite sera éternellement unie à son céleste Epoux, et toujours heureuse avec lui !

» Malheureuses, au contraire, ces âmes insensées qui se laissent entraîner par le démon aux pompes et aux autres vanités du monde, et qui, ne pouvant obtenir ces louanges vaines et ces honneurs qu'elles recherchent, vivent dans l'inquiétude et l'agitation dans cette misérable vie, et puis, partant bien chargées de péchés, sont précipitées dans l'enfer où elles seront éternellement tourmentées. Et heureuses les bonnes et vraies religieuses qui, fuyant la vanité du monde, s'appliquent uniquement à plaire au céleste Epoux duquel dès cette vie même elles sont consolées, et qu'elles suivront ensuite dans le ciel partout où il ira (Apoc. 14) : *Sequuntur agnum quocunque ierit.*

» Heureuses encore les vraies et saintes veuves qui s'éloignent soigneusement en tout des amusements et des plaisirs

du monde, et qui, humbles et cachées s'adonnent à la sainte méditation et fréquentent la communion afin de s'unir au céleste Epoux!

» Heureuses aussi les pudiques et honnêtes femmes mariées qui, fuyant les visites, s'attachent à donner tous leurs soins à leur maison! par le corps, elles vivent sur la terre, mais d'affection elles sont au ciel avec leur divin Epoux. Pensons donc qu'il faudra partir un jour, et que nous ignorons quand cela sera, et pour cela aimons Dieu de tout notre cœur, afin de pouvoir jouir de lui avec un grand amour. Ainsi soit-il. »

Du traité sur l'humilité.

Notre Saint donne, dans son traité sur cette vertu, la définition d'abord, puis la division et les motifs; il explique ensuite ces paroles de l'Apôtre : *Que chacun par humilité croie les autres au-dessus de soi; que chacun ait egard, non à ses propres intérêts, mais à ceux des autres* (Phil. 2-3).

A ce sujet, il dit : que la doctrine du grand Apôtre est très-nécessaire, soit pour tenir l'homme bas à ses yeux, soit pour faire fuir la vaine gloire et pour conserver la paix et la charité entre frères. Que la vaine gloire et les contestations sont la semence de toutes les discordes et de toutes les inimitiés qui règnent parmi les hommes; tandis qu'en vivant dans l'humilité, et s'estimant inférieur aux autres, cette vertu produit la concorde et la paix, éloigne l'envie et la haine, et rétablit l'ordre et la charité parmi les hommes.

« Et si vous me demandez, ajoute-t-il, comment je pourrai connaître si vous me regardez comme supérieur à vous et vous à moi, je vous répondrai que c'est si, en vous regardant véritablement et du fond du cœur supérieur à moi, je cherche à vous honorer de toute mon âme; si je trouve mauvais que vous m'honoriez, me reconnaissant véritablement indigne d'un tel honneur, et me sentant plutôt de l'affliction que de la vaine gloire de cet honneur dont je me répute indigne;

comme aussi, si étant injurié, affligé et même frappé par vous, je supporte tout avec patience, me reconnaissant digne de cet outrage, de cette affliction ; alors, dis-je, je saurai si je suis réellement humble, comme saint Paul lui-même nous en a donné l'exemple dans les tribulations qui ont rempli sa vie.

» Et si vous étiez véritablement très-noble d'origine, et savant, et exempt de défauts, et que vous en voyiez d'autres ignobles, ignorants et vicieux, et que vous désiriez savoir comment vous pouvez juger qu'ils sont supérieurs à vous, je vous répondrai de deux manières, selon la doctrine du saint Apôtre : la première, c'est qu'il y a deux choses à considérer dans l'homme, l'une humaine, l'autre divine ; si donc je suis noble, savant et sans défauts notables, et qu'un autre soit ignoble, ignorant et vicieux en apparence, je ne dois pas considérer en lui les défauts apparents qui viennent du côté humain, mais l'image de Dieu avec laquelle il a été créé, et le sang du Christ avec lequel il a été lavé dans le Baptême. Quant à moi, je dois considérer les défauts de l'homme qui sont en moi, et, à ce point de vue, me regarder comme inférieur à mon prochain que je dois estimer être mon supérieur ; parce que celui qui est véritablement humble, ne considère pas le bien qui est en lui, ne le regardant point comme venu de lui, mais de Dieu qui le lui a donné, tandis qu'il considère ses défauts comme venant de lui, et à cause de cela il s'en humilie et répute les autres supérieurs à lui, non point par feinte, mais se regardant comme vil du fond du cœur.

» Je réponds encore d'une autre manière, c'est que je peux juger et estimer que mon prochain, qui paraît être inférieur à moi, m'est supérieur néanmoins à cause de certains avantages cachés qui sont en lui. Et quoiqu'il y ait en moi quelque bien apparent (comme la noblesse, la science, la bonté et autres choses semblables) par lequel je pusse être cru supérieur à mon prochain, et à cause duquel l'homme injuste et superbe se croit supérieur et meilleur que les autres,

l'homme juste et humble au contraire se juge inférieur aux autres. Ces saintes pensées d'humilité diminuent l'orgueil, augmentent la charité, et font supporter les défauts de ses frères avec un esprit tranquille et bienveillant. Et d'abord la sainte humilité ne fait point considérer en soi les biens qui nous sont propres, mais ceux du prochain seulement, afin que nous les reconnaissions supérieurs à nous et que nous nous abaissions nous-mêmes. Et ensuite elle fait considérer ce qui a rapport à l'utilité du salut de son frère et non point ce qui peut tourner à notre utilité et commodité temporelle; de même que Jésus-Christ n'a point cherché ses satisfactions, mais l'utilité et le salut de nos âmes en s'humiliant jusqu'à la mort de la Croix, lui qui était égal à Dieu et éternel comme son Père. Si donc le Fils de Dieu s'est humilié jusqu'à ce point que de vouloir passer pour l'opprobre des hommes, être méprisé, réputé vil et regardé comme un scélérat par amour pour nous; pourquoi, nous qui sommes si méprisables, ne devrions-nous pas être inférieurs aux autres par amour pour lui ?

» Toutefois, nous devons bien faire observer que, quoique nous devions tenir les autres pour supérieurs à nous, néanmoins nous pouvons et nous devons sans orgueil estimer les grâces et les dons corporels et spirituels que le Seigneur nous accorde, non point pour nous en enorgueillir comme firent Nabuchodosor, Hérode et Lucifer, mais pour en rendre de plus grandes louanges et actions de grâces à la divine Majesté, comme fit la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, qui fut si humble que, considérant les grands bienfaits qu'elle avait reçus de Dieu, elle disait : *C'est parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante qu'il m'a rendue sa mère, et voilà qu'à cause de cette insigne faveur toutes les nations m'appelleront bienheureuse, parce que celui qui est tout-puissant a fait en moi de grandes choses, et que son nom est saint* (Luc. 1-48). Ainsi cette très-humble Vierge ne considérait pas les grandes faveurs que Dieu lui avait accordées pour

s'élever au-dessus des autres femmes, mais pour être plus humble et plus agréable à Dieu.

» Et saint Paul aussi disait, non par orgueil, mais pour attester la vérité et rendre croyable sa doctrine qu'il tenait de Dieu et non du monde : Pour nous, nous n'avons point reçu l'esprit de ce monde, c'est-à-dire la sagesse humaine (qui peut être vaine et trompeuse), mais nous avons reçu l'Esprit qui vient de Dieu (lequel est véridique et ne peut tromper), afin que nous sachions les choses qui nous ont été données de Dieu : ainsi nous devons bien connaître et apprécier les grâces, les faveurs et les grands bienfaits, et les dons que Dieu nous a accordés, afin d'être plus reconnaissants envers Dieu dans lequel seul nous devons nous glorifier, et non en nous ni en nos qualités. Parce que l'homme qui ne considère pas les bienfaits qu'il a reçus de Dieu ne peut lui en rendre les grâces qui lui sont dues ; et par conséquent il est bon qu'il reconnaisse les dons que Dieu lui a faits, soit naturels, comme la force, la beauté, la santé, la vivacité d'esprit, l'aptitude, l'agilité, et autres choses semblables ; soit surnaturels, comme sont les vertus chrétiennes, les dons du Saint-Esprit, la révélation, les inspirations, les divines consolations et autres semblables, par la considération desquels il ne doit point s'enorgueillir, ni s'estimer meilleur et supérieur aux autres, mais renvoyer la gloire au donateur et s'humilier en tout comme l'a fait la bienheureuse Mère de Jésus-Christ, saint Jean-Baptiste, saint Paul, saint François de Sales, et tous les Saints ; lesquels, plus ils recevaient des grâces et des bienfaits de Dieu, plus ils rendaient gloire à sa divine Majesté ; plus ils croissaient dans l'amour de Dieu, plus ils s'humiliaient devant Dieu et devant les hommes, se reconnaissant plus redevables, selon le conseil de l'Ecclésiastique (ch. 3-20), qui dit : Plus vous serez grand, plus vous devez vous humilier en toutes choses, afin de trouver grâce aux yeux de Dieu.... »

Plus loin il dit : « Les vertus sont des pierres précieuses,

mais parmi elles l'humilité est comme le plus beau joyau et l'emporte par son éclat ; et de même qu'une pierre précieuse est plus belle enchâssée dans l'or que dans le plomb, de même l'humilité jette un plus grand éclat quand elle se trouve dans une personne illustre que dans une personne du peuple.

» De plus, Dieu veut que les grands soient humbles, parce que l'humilité étant une vertu très-nécessaire pour le salut, il désire que chacun la possède, et comme les exemples des grands excitent davantage que ceux du peuple, Dieu veut que les grands soient plus humbles que les autres, afin que leur exemple porte les autres à acquérir cette vertu indispensable au salut de l'âme et du corps.

Dieu veut encore que les grands soient humbles, afin qu'ils soient aimés et respectés, parce que la grandeur et la supériorité sont odieuses au peuple qui est leur sujet ; et personne naturellement (si ce n'est que Dieu l'a ainsi établi) ne veut être sujet. Mais il fallait, d'après l'ordre de Dieu et le bon régime des hommes, que quelques-uns fussent supérieurs ou en dignité, ou en noblesse, ou en science, ou en autres dons surnaturels pour gouverner les autres. Or, si ceux-là sont orgueilleux et superbes, ils sont haïs et mal obéis ; mais s'ils tempèrent leur grandeur par la douce vertu d'humilité, les sujets les aimeront et leur obéiront avec plaisir, et eux-mêmes seront plus en sûreté ; c'est pourquoi Cicéron disait (Lib. Off. 3) qu'il vaut mieux, pour les supérieurs, être aimés de leurs sujets que craints.

» Enfin, les grands doivent être humbles pour mieux ressembler à Dieu, duquel ils tiennent leur grandeur. Or, Dieu s'est montré humble lui-même, puisque venant sur la terre, il a voulu servir les hommes : *Transiens, ministravit illis* (Luc. 2), et s'est soumis à toutes sortes d'humiliations. »

Il termine son traité en disant : « Que la cause pour laquelle la vraie humilité plaît tant à Dieu, c'est parce que l'homme humble est fidèle à Dieu en l'honneur duquel il fait toutes choses, et à la majesté duquel il rapporte tout, louange

et gloire, s'estimant indigne de toute grâce qu'il ne reçoit de la Majesté divine que par miséricorde et non par mérite, considérant sans cesse les mauvaises inclinations qui lui auraient fait commettre toutes sortes de fautes, quelque énormes qu'elles fussent s'il n'avait été prévenu par la grâce de Dieu; c'est pourquoi il se joint au grand Apôtre pour dire avec lui de tout son cœur : Ce que je suis, je ne le suis que par la grâce de Dieu : *Gratiâ Dei sum id quod sum* (1 Cor. 15). Ainsi le vrai humble ne considère pas le bien qui est en lui comme venant de lui, mais comme venant de Dieu qui en est la cause et auquel il en rapporte tout l'honneur et toute la gloire (Rom. 11), et c'est pour sa fidélité qu'il est si chéri de Dieu qui le prévient de l'abondance de ses grâces. Mais l'humble de cœur, plus il reçoit de grâces, plus il s'en humilie et se rend digne d'en recevoir de nouvelles. Et notre Dieu infiniment généreux trouvant le cœur de l'homme humble, dégagé de toute estime propre et s'estimant indigne de toute grâce, et ne croyant avoir fait que ce qu'il doit faire, et se réputant un serviteur inutile, non par hypocrisie mais du fond du cœur (Luc 17); Dieu, dis-je, par un effet de sa propre bonté, est forcé en quelque sorte d'accorder à ce serviteur si fidèle de nouvelles grâces et de plus grands bienfaits. Ce que voyant, l'humble véritable s'étonne de tant de libéralité de la part de son Dieu et s'humilie davantage, et reconnaît plus fortement sa bassesse et son indignité, parce qu'il a reçu de la grâce même une plus grande lumière; de sorte qu'il y a entre Dieu et l'homme humble une sorte de lutte incessante et amoureuse; l'humble, connaissant son besoin indispensable de Dieu, cherche sans cesse de nouveaux secours; et Dieu, trouvant l'humble vide de lui-même, verse dans son cœur des grâces plus abondantes, comme nous voyons qu'il le fit envers la glorieuse Vierge sa Mère, saint Jean-Baptiste, saint Pierre, saint Paul, la Madeleine, saint François et envers tous les autres Saints, qui n'auraient pas été saints s'ils n'avaient été humbles. »

Pour ces motifs, il invite chacun à la pratique de cette belle et utile vertu d'humilité, et à devenir comme un arbre fertile, qui abaisse d'autant plus ses branches vers la terre qu'il est plus chargé de fruit.

De son traité sur l'amour de Dieu.

Après avoir établi que Dieu a toutes les qualités pour être aimé et recherché, et les raisons pour lesquelles un si petit nombre l'aiment véritablement du fond du cœur, il expose les motifs pour lesquels Dieu nous commande de l'aimer.

« Si l'on me demande, dit-il, pourquoi vous, ô mon Dieu, nous avez commandé si étroitement de vous aimer et avec tant de circonstances, je ne saurai guère comment répondre mieux, sinon en disant que c'est à cause du grand et infini amour que vous nous portez, que vous voulez être aimé de nous, et aussi à cause de la grande utilité et des avantages qui nous reviennent de cet amour.

» Le premier avantage est de pouvoir s'acquitter ainsi de toutes les dettes contractées envers vous ; car l'homme est infiniment obligé et redevable à votre Majesté divine, non-seulement pour l'avoir créé à votre image et lui avoir donné l'empire sur toutes les créatures inférieures que vous n'avez créées que pour le service et la satisfaction de ce misérable corps, mais encore il vous est obligé au nom de toutes les créatures dont il est le maître et sans lesquelles il ne pourrait vivre naturellement, même un seul instant.

» Comment l'homme pourrait-il vivre, en effet, sans le feu qui le réchauffe quand il a froid, et qui sert à cuire son pain et les autres aliments dont il se nourrit ? Comment pourrait-il vivre sans l'air qui sert à sa respiration, sans l'eau qui sert à le rafraîchir, à le laver et à le désaltérer ? ou sans la terre par laquelle il est porté et dont il reçoit tant de fruits ? J'omets d'énumérer les autres bienfaits et les autres dons ac-

cordés au corps et à l'âme, qui sont d'autant plus grands en eux-mêmes qu'on y réfléchit et les connaît davantage.

» Mais que dirai-je, ô mon Dieu, du plus grand de tous les bienfaits, celui de votre amour, duquel nous viennent tous les autres biens ! Si nous vous sommes déjà tant obligés, ô mon Dieu, par les autres dons qui sont infinis, combien plus grande doit être l'obligation que nous vous devons pour l'amour infini que vous nous avez porté et nous portez encore ? Car, voyant, Seigneur, que l'homme n'a de lui-même rien en propre qui soit capable de satisfaire un tant soit peu à tant d'obligation qui vous est due, excepté l'amour qui naît de notre volonté propre (et cet amour est un don qui a besoin d'être accordé à chacun de nous), connaissant, Seigneur, que si l'homme donnait son amour à un autre objet, il vous resterait éternellement redevable à vous, mon Dieu, et ne trouverait aucun autre objet par où il pût s'acquitter ; à cause de cela, la bonté divine, désirant que l'homme restât libre et pût s'acquitter de tant de dettes, lui a commandé de ne point donner cet amour à d'autres, sinon à vous, ô doux Seigneur, en reconnaissance de tant de bienfaits qu'il en a reçus et de tant de dons que vous lui avez faits, et spécialement du don de votre amour infini. Et quoique l'amour de l'homme soit sans comparaison moindre que les bienfaits de Dieu, et les dons qu'il a reçus, et de l'amour que vous lui portez, Seigneur, néanmoins votre divine Majesté s'en contente et se tient satisfaite par ce petit don de l'amour de l'homme. Et non-seulement elle demeure satisfaite pour les bienfaits et les dons qu'elle a accordés, mais en outre, si l'homme vous donne son amour, à vous mon très-doux Seigneur, votre divine Majesté veut bien encore se donner elle-même à lui, vous qui êtes la véritable et éternelle félicité, la seule qu'on puisse désirer dans la céleste et glorieuse patrie. O bonté infinie ! ô immense libéralité de votre part, ô mon Dieu, de vouloir bien rester pleinement satisfait par ce petit don de notre amour, de tant de

bienfaits que nous avons reçus, et de vouloir bien encore vous donner vous-même, afin que nous vous aimions de tout le cœur, comme vous nous le commandez, non pour votre besoin, mais pour notre bien et notre grand contentement. O ingrat! ô infortuné! ô insensé celui qui ne vous aime pas!.....

» O mon Dieu! ôtez-moi la vie, ôtez-moi l'honneur, faites-moi souffrir tous les tourments possibles, pourvu que vous m'accordiez la grâce de vous aimer par-dessus toutes choses, de tout mon cœur, comme vous me l'ordonnez et que je le désire, afin que je puisse m'acquitter en partie de tout ce que je vous dois, ô mon Dieu, qui êtes tout mon bien, et que je puisse jouir de vous un jour face à face.

» Secondement, vous me commandez de vous aimer, ô mon Dieu, dans l'intérêt de mon repos, car toute autre chose que nous aimions hormis vous, nous donne de l'inquiétude; parce que, excepté vous, Seigneur, toute autre chose que nous aimions, dit saint Augustin, ne peut d'abord remplir notre cœur qui est capable de vous contenir, vous, le souverain bien, et ensuite parce que nous ne pouvons retenir toujours avec nous les autres choses, et que par là nous sommes toujours dans la crainte de les perdre, et en les perdant il n'est pas en notre pouvoir de les retrouver; et puis, soit en les possédant, soit en les perdant, nous sommes toujours inquiets et retenus dans l'affliction; mais si nous vous aimons, vous, ô Seigneur, nous sommes toujours en repos; premièrement parce que vous avez tout ce qu'il faut pour satisfaire notre appétit et nos désirs, et parce que l'âme qui est vraiment à vous par amour, à vous qui êtes le bien infini, ne désire plus autre chose; de plus, vous, Seigneur, vous êtes toujours avec nous, et ne voulez jamais nous quitter, à moins que ce ne soit par notre faute; et si vous nous quittez et qu'aussitôt nous nous repentions de notre faute, vous revenez de suite à nous et y demeurez toujours, parce que vous en faites vos délices (Prov. 8).

» Troisièmement, vous nous commandez, Seigneur, de vous aimer de tout notre cœur, afin d'être toujours joyeux, parce qu'aucun autre amour, sinon le vôtre, Seigneur, ne peut nous donner une joie permanente. C'est pourquoi saint Paul, sachant, par sa science et son expérience, que tous les autres amours ne sont que des occasions d'affliction, ainsi qu'on le voit par ceux qui s'attachent aux grandeurs, aux honneurs du monde, aux richesses, aux hommes, ou aux femmes d'un amour illégitime, aux pompes du siècle et aux autres vanités, qui portent toujours le chagrin en eux-mêmes, à cause de cela disait (Phil. 3-4) : *Gaudete in Domino semper*, réjouissez-vous toujours dans le Seigneur. Parce que l'homme, en effet, qui vous aime sincèrement, ô mon Dieu, est toujours joyeux tant dans les fatigues que dans les tribulations, comme nous le lisons des Apôtres, des Martyrs, des autres élus et de vos amis, lesquels dans l'infirmité, la pauvreté, les adversités, les douleurs et les tourments de toute sorte, vous rendaient grâce, ô Seigneur, et se trouvaient remplis de consolation et d'allégresse, comme nous voyons que saint Paul disait de lui-même : « Je suis rempli de consolations et je surabonde de joie au milieu de mes tribulations; » parce qu'il vous aimait tellement, vous, son souverain bien, qu'aucune tribulation ne pouvait le détacher ni le séparer d'un amour si doux que celui qu'il vous portait (Rom. 8). Que celui-là donc qui est dans l'affliction se plaigne de lui-même, et de ne pas savoir vous aimer, vous, mon Dieu, de tout son cœur, car s'il vous aimait véritablement, toutes choses lui tourneraient à bien, comme le dit encore le même Apôtre (Ibid.) : Aimons donc Dieu comme on doit l'aimer, et toutes choses (même les tribulations) produiront une vraie allégresse et une véritable consolation. Et il ne sera au pouvoir de personne de nous priver de cette joie, comme le Seigneur nous l'a promis (Joan. 16) ; parce que la joie véritable est un fruit du Saint-Esprit (Gal. 5), et accompagne la charité par laquelle on aime Dieu et le prochain pour l'amour de Dieu.

» Quatrièmement, Seigneur mon Dieu, vous nous commandez de vous aimer, afin de donner du mérite à l'exercice de nos bonnes œuvres, parce que sans la charité aucune bonne œuvre ne peut être digne de la vie éternelle, comme l'enseigne votre glorieux Apôtre (1 Cor. 13) qui dit : que sans la charité, ni la prophétie, ni la connaissance des secrets divins, ni la foi, ni de donner tout son bien aux pauvres, ni même le martyre, ne peuvent nous servir de rien. Voulant donc, ô mon Dieu, que tous nos travaux et toutes nos œuvres soient dignes de la gloire éternelle, vous nous avez commandé de vous aimer de tout notre cœur.

» O salutaire, ô doux, ô suave commandement par lequel tout pesant fardeau est allégé, et tout grave chagrin adouci!

» Cinquièmement, vous nous commandez de vous aimer pour nous donner la véritable force, parce que vous savez bien, vous, mon Dieu, que tant que nous sommes dans ce misérable exil, nous avons à combattre contre tant de puissants et cruels ennemis, et à soutenir plusieurs et diverses tentations et tribulations que l'on ne peut soutenir ou vaincre par la seule force humaine; c'est pourquoi vous ordonnez de vous aimer, parce que l'amour que nous avons pour vous, ô mon doux Seigneur, est plus fort que la mort (Cant. 8), à laquelle aucune puissance humaine ne peut faire de résistance, quelque énergique qu'elle soit, sans être vaincue. De là vient que tant de nobles et délicates vierges, remplies de votre divin amour, ont vaincu la chair, le démon et tant de cruels tyrans, et ont supporté avec tant de force et d'allégresse de si grands tourments, et la mort même la plus dure. De là vient aussi que saint Antoine, et tant d'autres saints Pères, pleins de votre divin amour, ont soutenu avec tant de facilité la faim, la soif et autres privations dans le désert, et ont soutenu, en outre, les coups des démons, ce qui était impossible à la fragilité humaine livrée à elle seule.

» Sixièmement, vous nous commandez, Seigneur, de vous aimer, afin de donner la vie à notre âme; car l'amour dont

nous vous aimons est comme le souffle de notre âme; et comme le corps ne peut exister sans l'âme, de même l'âme ne peut bien vivre de la vie de la grâce et de la gloire sans votre divin amour; et parce que vous voulez que nous vivions d'une vie éternelle, vous voulez aussi, ô Dieu plein de tendresse, que nous vous aimions toujours. De là vient que les réprouvés souffrent une mort éternelle, parce qu'ils ne vous aiment point, vous qui êtes la véritable et éternelle vie, de laquelle vivent tous les bienheureux, parce qu'ils vous aiment toujours de tout leur cœur. Si de croire en vous donne la vie éternelle (Joan. 3-6), combien plus celui qui vous aime la possédera-t-il cette vie éternelle. O heureux donc quiconque vous aime comme il le doit!

» Septièmement, Seigneur, mon Dieu, vous nous commandez de vous aimer, et c'est en retour de l'amour éternel que vous nous avez porté, et que vous nous portez encore; car quiconque en aime un autre, désire fortement en être aimé, et sans l'amour, tout ce qu'on peut lui donner ne saurait lui être agréable. Aussi, avez-vous dit, Seigneur, par la bouche de vos Prophètes, aux Hébreux, votre peuple ingrat, que les sacrifices qu'il vous offrait ne pouvaient vous plaire, parce qu'ils vous étaient offerts sans un amour qui partît du cœur, mais seulement pour observer extérieurement les préceptes et les cérémonies que la loi leur commandait. De sorte que l'observance extérieure sans l'amour qui vient du cœur, avec lequel on aime Dieu, ne sert que de peu de chose et n'est d'aucune valeur pour la vie éternelle.

» Hélas! ô mon Dieu! combien de prêtres séculiers, et peut-être encore combien de religieux d'habit et non de vie, disent l'office et gardent extérieurement les préceptes et les cérémonies de l'observance régulière, et ne font rien qui vous soit agréable, ô mon Dieu, parce qu'ils ne le font pas avec un vrai amour pour vous, mais par coutume et sans ferveur de dévotion. Plaise à vous, Seigneur mon Dieu, que je ne sois point du nombre de ceux-là! Je suis bien sûr, Seigneur,

qu'avant toute autre chose vous m'avez donné votre amour, et pour preuve de ce très-excellent don de votre amour infini vous me donnez beaucoup d'autres choses dont vous me faites jouir ; c'est ainsi que vous voulez que je fasse moi-même, c'est-à-dire que d'abord en retour de votre amour je vous donne le mien, et puis que je me donne moi-même, et toutes les autres choses, en témoignage de l'amour que je vous ai donné, et par ce moyen les dons que je vous fais vous sont agréables, et vous vous tenez pleinement satisfait pour toutes mes dettes. O mon Dieu, que vous êtes bon de vous contenter ainsi du tout petit don de mon amour, et de vous tenir pleinement satisfait de toutes mes dettes ! Et qu'est-ce que mon amour en comparaison de celui que vous avez eu pour moi ? Et que suis-je, moi, sinon un beau néant auprès de votre infinie Majesté ? Que sont mes dons en comparaison de ceux que vous m'avez faits et que vous voulez me faire dans l'éternité ? O ingrat que je suis ! ô méconnaissant ! ô infortuné ! ô malheureux, si je ne vous donne pas tout mon amour et tout moi-même !

» Quand je serai à vous tout entier, alors seulement je serai heureux et fortuné ; mais si malheureusement je suis à moi et si je ne me donne tout entier à vous, dès ce moment je serai malheureux et damné. C'est pourquoi, ô mon Dieu, dès ce moment et pour toujours, je vous donne mon amour et tout moi-même ; et je vous supplie, de toutes mes forces, de ne point permettre que je sois jamais plus à moi, mais bien à vous seul. Daigne votre divine bonté exaucer mon vœu !

» Huitièmement, vous me commandez de vous aimer de tout mon cœur, parce que cet amour me fait arriver à la plus claire connaissance de votre divine Majesté, parce qu'il fait naître en moi plus de goût pour les choses célestes et de mépris pour les choses de la terre qui sont viles et basses, et qui empêchent, en même temps, la connaissance et le goût des choses divines dans ceux qui les aiment et les recherchent avec ardeur (Tim. 6). Et bien qu'ordinairement la connais-

sance qui provient de l'intelligence doive précéder l'amour qui naît de la volonté (parce que la volonté ne peut se porter à aimer une chose, pour si minime qu'elle soit, si elle n'est auparavant connue par l'intelligence comme vraiment bonne ou du moins en apparence, s'il arrive que le sens soit trompé, comme cela arrive à tous les pécheurs, lesquels aiment le mal en le prenant pour le bien, à cause de l'erreur où les jette leur intelligence trompée) ; néanmoins dans les choses divines, l'amour produit une plus grande connaissance, et la plus grande connaissance produit une augmentation d'amour ; parce que la volonté enflammée par l'amour divin (qui est un feu suave et doux) qui embrase la volonté et illumine l'intelligence, commande à l'intelligence elle-même de vous bien méditer et contempler, vous, ô mon Dieu, qui êtes l'objet aimé. Et de cet amour et de cette contemplation naît une plus grande connaissance et un plus grand amour pour votre divine Majesté, mieux connue et appréciée. Aussi, lorsque vous avez envoyé à vos chers disciples votre Esprit-Saint, qui est votre amour, vous l'avez envoyé en forme de langues de feu (Act. 2), dont les propriétés sont conformes à votre divin amour, et ces propriétés sont celles-ci :

» Le feu en brûlant consume ; de même votre amour, ô mon Dieu, en brûlant le cœur y consume les racines du péché, parce qu'aucun péché grave ne peut régner dans le cœur qui est rempli de votre véritable amour. En outre, le feu enflamme et éclaire ; de même votre divin amour enflamme la volonté pour aimer davantage, et éclaire l'intelligence pour vous mieux connaître ; et plus l'amour augmente, plus la connaissance augmente aussi, et plus l'on vous connaît, plus on vous aime ; c'est pourquoi la connaissance qui n'est pas accompagnée d'amour ne sert de rien ou de bien peu, tandis que la connaissance qui provient de l'amour est si suave et si délicieuse qu'elle détache l'âme de l'amour des choses terrestres et l'élève aux choses célestes. » Il cite saint François d'Assise, sainte Catherine de Sienne et autres fem-

mes simples qui par l'amour seul de Dieu se sont élevés aux connaissances les plus sublimes de la divinité et de ses secrets, et par là se vérifie cette parole : que Dieu se manifeste aux humbles et aux simples, et se cache au contraire aux savants et aux sages selon le monde, qui ne cherchent pas la vérité par amour, mais par le moyen des raisonnements et des lettres humaines, qui ne peuvent enseigner ce que l'esprit humain par ses seules forces ne peut pénétrer sans l'humilité qui procède de l'amour de Dieu.

» Neuvièmement, vous me commandez, Seigneur, de vous aimer, afin que je m'unisse à vous, parce que nous avons dit que l'amour que nous avons pour vous est un feu, et que le feu a la propriété d'unir, comme nous le voyons unir ensemble deux pièces de fer et autres choses ; et sachant, ô mon Dieu, que l'homme qui s'attache par amour aux choses viles et basses, se détache de vous qui êtes le souverain bien, et s'en éloigne, tombant ensuite dans la misère et la nécessité (ce qui vous contriste, à vous qui êtes la bonté souveraine, qui voudriez l'homme toujours content et heureux, parce que vous faites vos délices d'être avec les enfants des hommes) ; pour cela vous lui commandez de vous aimer, afin que par cet amour il s'unisse à vous et qu'il soit délivré de la misère et de la nécessité.

» O mon Dieu ! combien vous aimez l'homme ! et que de moyens vous employez pour le rendre heureux et à l'abri de tout besoin ! O homme ingrat ! pourquoi ne veux-tu pas t'unir par amour à ce Dieu qui te veut rendre véritablement heureux ? Pourquoi préfères-tu t'unir par amour aux créatures qui te rendent misérable, inquiet et malheureux dans ce monde, et puis te conduiront à la peine éternelle ? Ah ! aime donc plutôt ton Dieu, si tu veux être délivré de toute infortune présente et future, et ensuite éternellement heureux.

» Finalement (pour laisser de côté tant d'autres raisons), vous commandez à l'homme, Seigneur, de vous aimer de

tout son cœur, afin de l'élever et de l'ennoblir, parce que l'amour, comme dit saint Augustin (au livre de la substance de l'amour), a le pouvoir de transformer celui qui aime en la chose aimée; et voyant, vous, ô mon Dieu! que si l'homme s'abaissant à aimer les créatures inférieures à lui, il devient semblable à elles et s'avilit (Ps. 48), votre bonté divine désirant que l'homme grandisse et s'élève par l'amour au-dessus même de ce qu'il est par sa nature, vous lui prescrivez de vous aimer à vous, afin que par cet amour il devienne Dieu et votre fils, ô Père céleste (Ps. 81)! et héritier de votre royaume pour régner ensemble avec le Christ, s'il veut souffrir ici-bas avec lui, comme le dit saint Paul (Rom. 8). Sachant donc que quiconque ne veut pas souffrir avec Jésus-Christ, ne peut pas régner avec lui, ce grand Apôtre embrassait de grand cœur la croix de Jésus-Christ, plaçait en elle toute sa gloire, et se réjouissait dans les tribulations qu'il éprouvait pour prêcher l'Evangile du Christ (Gal. 6; Rom. 8). Comment donc ces chrétiens délicats, qui ne veulent rien souffrir par amour pour Jésus-Christ, peuvent-ils présumer d'être les fils de Dieu et les héritiers du royaume céleste ensemble avec Jésus-Christ, qui, bien que fils naturel de Dieu, sans péché ni erreur, a dû nécessairement souffrir pour entrer dans sa propre gloire; comment peuvent-ils, dis-je, s'imaginer qu'ils y entreront en vivant dans les consolations, les délices et les plaisirs du monde?..

» Or, revenons à notre premier propos et à notre dernière raison. Pourquoi, vous, ô mon Dieu, nous commandez-vous de vous aimer? Nous avons dit que c'était pour nous grandir, nous ennoblir; et c'est ce que vous vous efforcez de faire, en nous attirant par toute sorte de moyens à vous aimer et à nous faire acquérir les avantages dont nous avons parlé, et beaucoup d'autres que nous avons omis.

» O misérables que nous sommes, si nous ne vous aimons pas! car si nous devons vous aimer, ce n'est pas pour votre besoin, c'est pour notre utilité, et votre Fils, en descendant

à un si grand abaissement, ne l'a fait que pour nous élever au faîte des grandeurs.

» Aimons donc notre Dieu, si bon, si grand, si puissant, si généreux, si sage, si beau, qu'il surpasse à l'infini toute la beauté des anges et des hommes, du soleil et de toutes les autres créatures. Ouvrons les yeux de l'esprit et contemplons son extrême beauté; et considérant combien il désire d'être aimé, et combien de moyens il emploie pour nous attirer à son amour, cause de tout notre bonheur passé, présent et futur, gardons-nous d'être aveugles et ingrats.

Du traité sur le très-saint Sacrement de l'Eucharistie.

Jésus-Christ a établi le très-saint Sacrement de son corps, non-seulement pour être la nourriture de ceux qui désirent conserver la vie spirituelle de la grâce et parvenir à la véritable vie de la gloire, mais encore pour démontrer son sublime amour, pour enseigner la vraie humilité si nécessaire à notre salut, et pour faire une seule et même chose avec l'homme. C'est pourquoi le très-saint Sacrement du corps du Seigneur est non-seulement un sacrement d'amour et d'union, mais de transformation, parce que l'amour, comme nous l'avons déjà dit plus haut, d'après saint Augustin, transforme l'amant en la chose aimée, et plus la chose aimée est noble, plus celui qui l'aime en est ennobli; or, de même que par l'infinie puissance de la parole de Dieu, furent créées les choses qui n'étaient point, de même aussi par cette toute-puissance la substance du pain est changée dans le réel et véritable corps du Christ uni à son âme et à sa divinité (Matth. 26). De manière que la substance du pain, par la transsubstantiation, est élevée et exaltée d'une exaltation telle qu'il n'en peut être, ni qu'on n'en peut imaginer de plus grande, puisque de créature, ce pain est changé en la substance du suprême Créateur. De même aussi celui qui reçoit

dignement le Sacrement du corps du Seigneur uni à son âme et à sa divinité, se change en Jésus-Christ lui-même (Jean 6), et se trouve exalté d'une exaltation la plus grande possible, puisqu'il est changé et transformé en Jésus-Christ; et comme la substance du pain, quoique invisiblement changée en vrai corps de Jésus-Christ, paraît néanmoins n'être visiblement que du pain dont les accidents subsistent, de même l'âme du chrétien qui est invisible et cachée (et qui est la substance de l'homme) se change invisiblement dans l'âme et la divinité de Jésus-Christ. Celui donc qui reçoit dignement l'auguste Sacrement de l'autel, s'y unit et s'y transforme tout en restant extérieurement le même par son corps, sa forme et sa nature, de même que le pain apparaît visiblement du pain, bien que sa substance soit changée au corps de Jésus-Christ, et le corps et l'âme du chrétien qui reçoit avec amour et dévotion ce très-saint Sacrement, sont exaltés d'une manière qu'on n'en peut imaginer ni désirer de plus grande dans cette vie.

Ce sacrement, reçu avec amour, dévotion et commémoration actuelle ou virtuelle de la passion et de la mort du Seigneur, non-seulement conserve la vie de la grâce, nous unit par l'amour à Jésus-Christ, nous rend ses membres et nous transforme en lui-même, mais encore représente et renouvelle la passion et la mort du Fils de Dieu lui-même, lequel a dit que toutes les fois que nous offrirons ce sacrifice et que nous recevrons ce Sacrement, nous devons le faire en mémoire de sa passion et de sa mort, et qu'alors il communique et rend participant des mérites infinis de cette passion et mort comme si nous l'avions soufferte, et que nous satisfaisons à son Père éternel pour toutes les dettes que nous avons contractées; de sorte que chaque fois que nous célébrons ce sacrifice ou que nous y communions, nous devons faire la mémoire actuelle ou virtuelle de la passion et mort du Seigneur, si nous voulons nous en appliquer les mérites; et plus nous aurons de dévotion et d'amour dans ce souvenir actuel ou vir-

tuel de la passion et de la mort du Sauveur, plus nous rendrons notre mérite infini ; et si nous avons, avant ou après avoir communié, ce désir de souffrir et de mourir pour l'amour du Seigneur, comme lui a souffert et est mort pour nous, ce désir et cette commémoraison rendront nos mérites infinis comme si nous avions souffert nous-mêmes la passion et la mort de notre Seigneur.

PARAPHRASE DE L'ORAISON DOMINICALE.

Pater.

Père.

O bonté infinie ! qui pourra jamais vous comprendre ? qui pourra jamais vous louer dignement pour une si grande bénignité de votre part ? Plusieurs grands de la terre daignent à peine admettre auprès d'eux, comme serviteurs et pour les emplois les plus infimes, certains hommes du peuple, et vous, ô Dieu infini, vous daignez nous recevoir pour vos enfants (Rom. 8), et pour héritiers de votre céleste et éternelle gloire. Ah ! quelle plus grande faveur, et quelle plus éminente dignité l'homme pouvait-il obtenir, puisque de coupable et de condamné qu'il était aux peines éternelles, il est devenu libre; puisqu'il est rendu immortel de mortel qu'il était, et tout céleste de terrestre qu'il était auparavant? Tandis qu'il était exilé dans cette vallée de larmes, il est fait citoyen de la céleste patrie (Éph. 2); tandis qu'il était pauvre, il est fait riche et environné de gloire ; tandis qu'il était esclave du démon, il est devenu fils de Dieu et maître dans le royaume du ciel. Qu'elle est donc grande cette dignité qui a été accordée à l'homme par Jésus-Christ!

Par conséquent, tout chrétien étant fait par la grâce enfant de Dieu (Rom. 8) et compagnon des habitants du ciel, il ne doit plus mener une vie charnelle et terrestre, mais une vie céleste et angélique, ou plutôt une vie divine, puisqu'il est

élevé à un si grand honneur que d'être fait Dieu et le fils du Très-haut (Ps. 81) !

Noster.
Notre.

En proférant ce pronom et cette parole, *notre,* que le chrétien soit, tant qu'il voudra, riche, savant, grand, puissant et noble, il ne doit en aucune manière s'en enorgueillir et se croire plus que les autres bien que pauvres, ignorants, vils, faibles et ignobles selon la manière de juger des hommes, puisque nous tous, chrétiens par la génération de la chair et par celle de l'esprit, nous sommes les fils du même père.

De plus, en disant *notre,* nous devons compatir aux misères de notre prochain comme aux nôtres propres, et nous réjouir du bien qui lui arrive, comme nous attrister du mal qui lui est fait (Rom. 12), de même que les membres du même corps et les frères issus du même père ont coutume de s'attrister du mal et de se réjouir du bien des uns et des autres, et de se secourir mutuellement dans leurs nécessités.

Enfin, en disant *notre* Père, le chrétien doit avoir une grande confiance d'être exaucé de Dieu, puisqu'il s'est fait véritablement tout sien.

Qui es.
Qui êtes.

En disant ces mots, *qui êtes,* le chrétien doit considérer la grandeur et l'immutabilité de son Père céleste (Ps. 101), de l'Être par excellence duquel découle l'existence de tous les autres êtres, sans la providence duquel toutes les créatures rentreraient dans le non-être ou le néant, et à cause de cette immutabilité de son Père du ciel, il doit espérer d'être secouru dans tous ses besoins, attendu que ce bon Père connaît tout, gouverne tout, et que rien ne peut arriver sur la terre sans

son immuable et ferme volonté, et qu'au contraire toute chose dépend, ou effectivement ou par sa permission, de sa divine Providence, et par suite il ne peut aucunement douter d'en être puissamment secouru.

In cœlis.
Aux cieux.

Par ces paroles, *qui êtes aux cieux,* le chrétien doit se rappeler qu'il est étranger et exilé dans cette vallée de larmes et de misères, et que sa véritable patrie n'est point sur la terre avec les bêtes brutes, mais au ciel avec les anges, là où habite son Père céleste, et où il a préparé à ceux de ses vrais enfants qui méprisent les choses visibles terrestres et passagères, pour s'attacher uniquement aux invisibles, célestes et éternelles, un éternel et glorieux héritage.

Et dès lors, bien qu'ils soient retenus par le corps sur cette terre pendant quelques années, néanmoins, par le cœur, par l'esprit et par les affections, leur conversation ne doit être toujours qu'avec le ciel (Phil. 3).

Sanctificetur nomen tuum.
Que votre nom soit sanctifié.

Le chrétien ayant une grande confiance dans l'immutabilité de son Père céleste, et à cause de cette confiance, ayant détaché ses affections des choses terrestres pour les placer dans la contemplation de l'héritage céleste qu'il espère obtenir et pleinement posséder avec l'aide de Dieu, doit s'occuper avec le plus grand zèle (comme un véritable fils), de procurer la gloire de ce Père céleste, disant de tout son cœur : *Sanctificetur nomen tuum*, que votre nom soit sanctifié. Mais en proférant de bouche cette demande, il doit en même temps s'efforcer de tout son cœur de réformer sa conduite par laquelle le nom de Dieu est honoré et sanctifié, c'est-à-dire, paraît saint et glorieux. Car, de même que par la vie déré-

glée des mauvais chrétiens, le nom du Père céleste est déshonoré et blasphémé (Rom. 2), de même par leur vie bonne et sainte, ce nom qui fut toujours saint se trouve glorifié et sanctifié, parce que le plus souvent la sainteté et la renommée ou la connaissance du Père est déshonorée et obscurcie par la mauvaise vie de ses fils, comme elle est honorée et louée par celle des fils qui sont bons et saints. D'où il suit que comme la vie de Jésus-Christ servit à manifester et à glorifier le nom et la connaissance de son Père, de même la bonne vie des chrétiens doit servir à glorifier Jésus-Christ et le vrai nom et la vraie connaissance de Dieu.

Adveniat regnum tuum.
Que votre règne arrive.

O Seigneur, mon Dieu, et mon très-doux Père! le péché de la concupiscence de la chair, le monde et le démon, cherchent à régner sur mon âme et à la courber sous la servitude de tous les vices pour la précipiter ensuite dans l'éternelle damnation. Eloignez, Seigneur, ces cruels tyrans de mon âme affligée, et établissez en elle votre pacifique domination, votre empire et votre autorité, parce que votre saint empire est suivi de tranquillité, de paix, de piété, de miséricorde et d'ineffable consolation. Vous êtes le Roi pacifique, le Roi de douceur (II Cor. 2), le Roi de miséricorde et le Dieu de toute consolation. Venez donc régner sur mon âme. Que le péché, le monde et le démon n'aient plus de pouvoir sur mon cœur; vous seul, ô mon doux Père, occupez mon intelligence, ma mémoire, ma volonté et tous mes sens intérieurs et extérieurs, afin qu'ils ne restent plus en possession de ces cruels ennemis : *Adveniat regnum tuum;* que l'orgueil de la vie, la concupiscence de la chair et la concupiscence des yeux ne règnent plus sur mon âme; que l'amour-propre, cause première de toute ruine, ne domine plus sur mon cœur; mais qu'à leur place, au contraire, votre amour, votre grâce

et votre justice, par laquelle je serai trouvé juste à vos yeux, viennent y régner pour toujours. *Adveniat*, &c., et non-seulement je désire que votre domination s'établisse en moi, mais que votre règne et votre grâce s'étendent à tous les peuples, à toutes les nations et à toutes les contrées de la terre, afin que tous ceux qui vous aimeront du fond du cœur puissent arriver un jour au royaume que vous nous avez préparé : *Adveniat ergo regnum tuum.*

Fiat voluntas tua.
Que votre volonté soit faite.

Mon Seigneur, mon Dieu et mon Père très-aimant, connaissant ma grande misère et mon impuissance à faire un bon usage et à conserver ce grand et précieux don de ma propre volonté, je ne veux désormais m'en servir que pour une seule chose qui est d'y renoncer et de la résigner tout entière à votre infinie bonté et à votre puissance, pour vous être toujours soumise et docile, à vous, mon Dieu, certain que je suis qu'elle n'aura jamais été et ne sera jamais aussi libre ni aussi paisible en mon pouvoir qu'au vôtre, et comme elle l'a été et le sera en demeurant fidèle à vous servir, vous, mon très-aimable Père, des mains duquel on ne pourra jamais la ravir (Joan. 10). Car de même que si l'on donnait à un pauvre une pierre très-précieuse, et que, n'étant pas prudent, il la remît entre les mains de quelqu'un de puissant, elle lui serait promptement enlevée et dérobée par les voleurs; de même, ô mon Dieu, si moi misérable indigent que je suis, je retire devers moi ce précieux trésor de ma liberté et de ma propre volonté, pierre la plus précieuse (par laquelle je vous suis semblable et si supérieur aux autres créatures privées de raison), soudain elle me sera enlevée de telle sorte que ce don qui devait me servir à mériter la vie éternelle ne me servira qu'à mériter l'éternelle damnation. Je répéterai donc sans cesse : que votre volonté soit faite, ainsi que nous l'enseigne Jésus-Christ : *Fiat voluntas tua.*

Je renonce donc en toute manière à ma volonté propre, et je prie votre divine Majesté de faire toujours en moi et de moi, en tout et pour tout, son adorable volonté qui ne désire autre chose que notre sanctification et notre salut éternel (Thess. 4). Seigneur, notre volonté est défectueuse, daignez la redresser toujours selon votre droite, juste et sainte volonté, et faites que la nôtre, toujours si inconstante, devienne conforme en tout et toujours à votre vouloir invariable, et comme au ciel chacun ne veut et n'exécute que ce que vous voulez, accordez-moi de même la grâce, ô mon très-doux Père, de ne rien vouloir et de ne rien faire qui ne soit conforme à votre divine volonté (Matth. 26).

Je sais, Père céleste, que rien ne vous fait plus la guerre, que rien n'éloigne plus de vous, que rien ne sépare plus de votre amour et n'assujettit davantage au péché, au démon et à la peine éternelle que notre volonté propre ; c'est pourquoi je vous prie de faire votre volonté, soit dans ce qui m'est favorable, soit dans ce qui m'est contraire, soit dans le spirituel, soit dans le corporel. Vous êtes notre doux Père, vous ne pouvez vouloir que ce qui est pour notre bien (Prov. 3). Si vous me châtiez, c'est parce que vous m'aimez ; si vous m'enlevez la fortune, les honneurs, les amis, la vie même, c'est toujours parce que vous m'aimez. Que votre volonté soit donc faite sur la terre comme elle l'est au ciel : *Fiat ergo voluntas tua sicut in cœlo et in terrâ.*

Panem nostrum quotidianum da nobis hodiè.
Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

C'est de vous, ô Père plein de bonté, que nous avons reçu l'âme et le corps ; c'est de vous que nous vient la vie spirituelle et la vie corporelle, aussi est-ce à vous que nous demandons la nourriture qui convient à l'une et l'autre de ces deux vies. Donnez-nous donc aujourd'hui notre pain quotidien. Donnez-nous premièrement le pain des saintes larmes,

afin que nous puissions être dignes de recevoir le pain de la grâce par lequel étant fortifiés, nous puissions goûter la suavité du pain de votre parole, et que, consolés et soutenus par lui, nous puissions recevoir et goûter les ineffables délices du pain sacramentel, et rechercher ensuite le pain céleste du festin des noces de l'Agneau (Ap. 19). Car, puisque le pain des larmes saintes est la nourriture de l'âme pénitente, le pain de la grâce, le véritable pain des combattants, le pain de votre parole, le soutien des affligés, de même le pain de votre auguste Sacrement est la force de ceux qui tendent à la perfection, et le pain du festin des noces de l'Agneau, et le suave aliment et l'allégresse de ceux qui triomphent dans la céleste patrie, là où la joie n'a point de fin. De toutes ces sortes de pains mon âme en a besoin pour sustenter sa vie spirituelle; mais j'ai surtout un grand besoin du pain supersubstantiel de la vie (Joan. 6), qui est le pain vivant, le vrai pain du ciel, la chair de votre Fils unique; pain qui a donné la vie à tous vos fidèles, et celui-là est notre véritable pain, c'est-à-dire le pain particulier à vos enfants, non le pain des gentils et des païens, mais celui qui est propre aux vrais chrétiens, pain veritablement céleste de notre Père céleste, et que nous devons demander de toutes les forces de notre cœur; c'est de ce pain que se nourrissent les fils de Dieu, et quiconque ne mange pas de ce pain ne pourra vivre éternellement. Donnez-nous donc, ô notre Père céleste, notre pain supersubstantiel.

Mais puisque nous sommes encore dans cette enveloppe mortelle, nous avons aussi besoin du pain matériel et des autres choses nécessaires à la nourriture et au soutien de cette vie corporelle et mortelle, et c'est pourquoi nous vous le demandons encore, ô notre bon Père; les voleurs, les usuriers, les assassins et autres scélérats ennemis de votre nom, ô Père céleste, cherchent par toute sorte de voies injustes à s'enrichir et à passer dans les plaisirs leur vie criminelle; mais nous, vos fils chéris, qui ne voulons vivre qu'à

l'ombre de vos ailes, nous ne désirons recevoir autre chose que ce qui nous vient de votre main. Nous ne sollicitons donc point de vous, Père céleste, ni de pompeux vêtements, ni des richesses, ni des plaisirs, mais seulement ce qui est indispensable à la conservation de cette périssable et misérable vie, et nous ne vous le demandons point pour un grand nombre d'années, ni pour plusieurs mois, ni pour plusieurs jours, mais pour les seuls besoins de la journée présente, parce que vous ne voulez point, ô mon Père, que nous nous tourmentions pour notre vie du lendemain, que nous ajoutions affliction sur affliction, attendu qu'à chaque jour suffit son mal, et c'est pourquoi votre Fils unique, notre très-sage maître, nous enseigne de n'avoir point de sollicitude pour les nécessités du lendemain, mais de ne penser qu'au jour présent (Matth. 6), afin que chacun ait sans cesse recours à vous pour obtenir de votre main ce qu'il lui faut (Ps. 103), car vous ouvrez votre main et vous comblez de vos bénédictions tous ceux qui espèrent en vous, et fournissez à chacun tout ce qui lui est nécessaire.

Vous n'approuvez point, ô très-doux Pére, que vos fils cherchent l'abondance des biens terrestres et des jouissances passagères, à cause que vous leur avez préparé des délices célestes et éternelles, car ceux qui voudront abonder en richesses terrestres et en délices passagères, ne pourront, sans aucun doute, jouir des célestes et éternelles. Donnez-nous donc notre pain quotidien, c'est-à-dire, donnez-nous aujourd'hui ce qui nous est nécessaire pour sustenter notre misérable vie.

Et dimitte nobis debita nostra.
Et pardonnez-nous nos offenses.

Nous savons, Père céleste, que les louanges des pécheurs ne vous sont point agréables, et que vous ne vous plaisez point à recevoir les sacrifices de ceux qui se croient justes (Luc 18); c'est pourquoi, connaissant la grandeur, la gra-

vité et le nombre de nos péchés qui nous rendent dignes des peines éternelles, nous avouons humblement nos fautes et la grandeur de nos dettes, et recourons avec confiance à votre bonté infinie, vous demandant avec une foi vive et une ferme espérance, le pardon de nos péchés ; et quoique nous soyons effrayés de la gravité de nos offenses, néanmoins la certitude de vos promesses nous console, parce que vous qui êtes un Père très-aimant, nous avez dit que vous ne voulez point la mort du pécheur (Ezech. 33), mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Et c'est pour qu'il vécût que votre Fils unique a voulu mourir sur l'arbre de la croix; nous ne doutons donc point d'obtenir le pardon de nos fautes si nous sommes vraiment repentants, puisque vous avez promis que vous ne nous puniriez point et que vous ne vous souviendriez point de nos iniquités si nous en faisions une sincère pénitence (Ibid.). Or, nous sommes repentants, et nous vous demandons très-humblement pardon, non point en alléguant des excuses, mais en confessant de tout notre cœur que nous sommes pécheurs : *Dimitte nobis debita nostra :* veuillez donc nous remettre nos dettes.

De plus, nous confessons que nous ne pouvons de nous-mêmes faire autre chose que pécher, et que, livrés à nos seules forces, nous ne pouvons point nous relever. Oui, il est vrai, nos fautes sont grandes, mais plus grande encore est, sans comparaison, votre miséricorde : *Dimitte ergo nobis debita nostra ;* pardonnez-nous donc nos offenses.

Sicut et nos dimittimus.

Comme nous pardonnons nous-mêmes à ceux qui nous ont offensés.

Nous sommes assurés que, sans votre grâce qui est inséparable de votre charité, les péchés ne sont point remis, et que sans elle nous ne pouvons être agréables à votre divine Majesté. C'est donc la charité qui couvre la multitude des péchés (1 Petr. 4) ; et, bien qu'avec la charité nous devions

vous aimer par-dessus tout, néanmoins vous voulez, ô notre très-doux Père, que nous vous donnions des preuves de cet amour que nous vous portons en aimant notre prochain, et le sacrifice que nous offrons ne vous est point agréable, s'il n'est point consumé par le feu de la charité fraternelle, voulant que nous ne fassions tous qu'une seule et même chose (Joan. 17), étant unis tous ensemble par le lien de la charité, comme vous n'êtes vous-même qu'une même chose avec votre Fils, et qu'ainsi nous vous aimions de ce parfait amour (1 Cor. 12) qui existe ordinairement entre les membres d'un même corps. Et afin que nous soyons encore plus vos vrais fils, ô Père céleste, vous voulez que nous aimions même nos ennemis (Matth. 5), que nous priions pour eux, que nous leur fassions du bien, et que nous leur pardonnions encore de tout notre cœur et sans délai les injures et les offenses qu'ils nous ont faites. Aussi votre Fils unique, en nous enseignant à prier, a-t-il voulu que nous disions : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons. Afin donc, ô très-doux Père, de devenir vos véritables fils et de pouvoir obtenir le pardon de nos péchés, nous pardonnons de tout notre cœur à ceux qui nous ont offensés, toutes les injures, les outrages et les fautes dont ils sont coupables envers nous, parce que nous savons que la sentence de votre divine Majesté est ferme et irrévocable ; que si nous pardonnons nous serons pardonnés, et si nous ne pardonnons point les offenses reçues, nous ne recevrons point le pardon de nos péchés ; mais puisque nous pardonnons aux autres, daignez alors nous pardonner à nous-mêmes les énormes et nombreuses dettes de nos péchés.

Sachant, en outre, ô Père très-aimant, que les seules paroles vraiment bonnes doivent partir du cœur, et que pardonner seulement du bout des lèvres, c'est vouloir attirer contre nous une cruelle vengeance ; étant plus que certains qu'on usera envers nous de la même mesure dont nous aurons usé envers les autres (Matth. 7), nous prononçons contre nous-mêmes la sentence, si nous ne pardonnons pas du

fond du cœur à ceux qui nous ont offensés : *Dimitte ergo nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.*

Et ne nos inducas in tentationem.
Et ne uous induisez pas en tentation.

O doux et tendre Père, ayez compassion de notre fragilité, parce que nous avons appris par expérience que pendant que nous sommes dans cette misérable vie, soit que nous mourions, soit que nous vivions, nous ne pouvons passer ni un mois, ni un jour, ni une heure, ni même un seul instant sans tentation (Job 7); car étant revêtus d'une si grande faiblesse et d'une nature si charnelle et si corruptible, circonvenus d'ailleurs par tant d'ennemis rusés et cruels, qui ne nous laissent pas même un instant sans combat et sans vexation, nous ne pourrons goûter un seul moment de repos, si votre puissante main, Seigneur, ne nous défend; car sans votre divine grâce, nous ne pouvons par nous-mêmes former la moindre bonne résolution, ni opérer le moindre bien. C'est pourquoi nous voyons que plusieurs hommes saints sont tombés dans de graves erreurs (11 Reg. 11), quoique ensuite, par votre grâce, ils se soient relevés, et que plusieurs déchus de votre grâce et précipités dans le péché, ont ensuite fini misérablement leur vie; c'est le motif qui nous porte à craindre toujours et à vous prier non-seulement pour les fautes passées, mais surtout pour que vous ne nous laissiez pas succomber à la tentation, ni tomber de l'état de grâce en d'autres erreurs : *Ne ergo inducas in tentationem.*

Nous ne vous demandons point, ô très-doux Père, d'être exempts de tentation, sachant combien vos élus ont retiré de profit des diverses et fréquentes tentations auxquelles ils ont été soumis, et que nul de vos plus chers amis, pas même votre cher Fils unique (bien qu'exempt de péché) n'a été à l'abri de la tentation (Matth. 4; Is. 35), mais seulement nous vous supplions humblement et de tout notre cœur de ne pas nous y

induire ou de ne point permettre que nous soyons vaincus et subjugués par la tentation, mais qu'avec le secours de votre grâce nous retirions de la tentation, du mérite, et le triomphe contre nos ennemis, n'étant point tentés au-dessus de nos forces; et afin que vous, ô notre excellent Père, soyez glorifié et exalté par la défaite de nos ennemis, qui sont aussi les vôtres, car ils ne cherchent par les tentations qu'à vaincre et à perdre nos âmes, et à vous ravir, par cela même, l'honneur qui est dû à votre Majesté. Qu'ils soient donc humiliés et couverts de confusion en étant défaits et vaincus par nous : *Ne nos ergo inducas in tentationem.*

Sed libera nos à malo.
Mais délivrez-nous du mal.

Père céleste, bien que nos péchés nous aient été souvent pardonnés et nos ennemis vaincus avec l'aide de votre grâce, nous sommes loin cependant d'être assurés de ne plus retomber, environnés que nous sommes d'un si grand nombre de maux. Et quoique nous soyons sans cesse molestés et combattus par les maux extérieurs de la tribulation, de notre misère, de la tromperie du monde, des ruses et de la malice des démons, néanmoins ils ne pourront rien contre nous, si nous ne sommes point livrés au mal intérieur, c'est-à-dire au péché de notre malheureuse concupiscence ; car voilà le grand mal, celui que redoutait le plus saint Paul, ce vase d'élection (Rom. 7). C'est ce grand mal que nous portons toujours en nous et qui ne nous quitte jamais tant que nous sommes revêtus de cette chair corruptible. C'est le grand mal qui nous invite et nous pousse à tous les autres maux. Oh! malheur à nous si, à notre honte, nous sommes toujours suivis, poussés et heurtés par ce grand mal du péché de notre propre concupiscence. Ah! Père très-saint, ayez donc compassion de notre triste et misérable vie, et daignez nous délivrer d'un si grand mal : *Sed libera nos à malo. Amen.*

DE L'EXPOSITION SUR LE *SALVE REGINA*.

Salve.
Salut.

Lorsque par ces paroles vous voulez saluer l'auguste Mère de Dieu, vous devez considérer qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme d'augmenter le salut de la Mère du Très-haut, comme on ne peut augmenter la gloire de Dieu lorsque nous le glorifions. Nous donnons seulement par là une preuve de notre amour et du désir que nous avons que le Seigneur notre Dieu soit connu, glorifié comme il l'est, et de ce désir provient la gloire que nous-mêmes avons en vue. Il en est de même du salut que nous adressons à la Mère de Dieu ; en lui rendant cet acte de respect, nous l'implorons pour notre propre salut.

Regina.
Reine.

O Reine très-glorieuse, si, par le passé, je ne me suis point rangé sous votre conduite et votre direction, c'est que ma mauvaise volonté a préféré régler elle-même mes actions ; mais je supplie votre bonté de vouloir bien me le pardonner, et je vous proteste que, dès aujourd'hui, je vous prends pour ma Reine et ma souveraine, et que je veux vivre et mourir sous votre doux gouvernement et votre saint service. Ne me repoussez point, ô Reine glorieuse, mais daignez me recevoir au nombre de vos plus humbles serviteurs.

Mater misericordiæ
Mère de miséricorde.

O ma Reine, je suis assuré que je ne mérite point d'être reçu pour votre serviteur à cause de mes péchés ; mais con-

naissant ma misère, je viens à vous, Reine de miséricorde ; car, bien que vous ayez mis au monde celui qui est le soleil de justice et le Dieu de miséricorde, vous n'avez retenu pour vous que le seul nom de Mère de la miséricorde, laissant de côté les rigueurs de la justice. Puisque donc vous n'avez retenu que ce doux nom de Mère de miséricorde, et que vous avez accepté tous les misérables pécheurs pour vos enfants, moi, misérable pénitent, repentant de mes péchés, j'ai recours à vous, Reine de miséricorde, et viens vous prier de me protéger et de me gouverner selon votre bon plaisir.

Vita.
Vie.

En proférant ce mot de *vie*, considérez que vous êtes morts par vos péchés, mais que par les mérites de la glorieuse Mère de Dieu vous avez recouvré la vie. Dites-lui donc avec la plus affectueuse confiance : O Vie destructrice de la mort qu'Eve notre première mère nous avait attirée ! ô Vie génératrice de la vraie vie qui est Jésus-Christ ! ô Vie qui avez ressuscité ceux qui étaient morts par le péché ! ô Vie qui ne connaissez point de mort, demandez pour nous la vie éternelle. Quiconque vous suit ne peut mourir ; tout le reste menace de la mort, vous seule promettez la vie. C'est donc à vous que j'ai recours, ô ma très-douce Vie.

Dulcedo.
Douceur.

O Mère très-sainte, quand je pense à mes péchés, tout me remplit d'amertume ; mais quand je réfléchis à la miséricorde et à la vie que vous avez enfantée, tout se change en douceur. C'est vous donc, ô Vierge glorieuse, qui êtes la douceur véritable, parce que vous avez ôté l'amertume du péché et que vous avez apporté la douceur de la grâce divine. O la dou-

ceur de mon âme et de mon cœur, c'est vous qui me fortifiez et qui adoucissez toutes mes peines et mes souffrances. Quand je me prends à contempler votre bonté et votre miséricorde, je me sens tout rempli de suavité, je ne redoute plus rien, parce que je sais que vous êtes le vrai soutien de mon âme et de mon corps.

Et spes nostra.
Et notre espérance.

Quand je songe aussi, ô ma Souveraine, à la multitude de mes égarements, à la difficulté de pratiquer le bien et à la froideur de mes prières, je me sens tenté de désespérer de tout; mais quand je tourne mes pensées vers vous, ô ma très-sainte Mère, vers vous qui êtes mon espérance, mon âme reprend courage, ses forces évanouies lui reviennent aussitôt, l'esprit se rassure, le cœur se fortifie, et toutes mes facultés abattues se relèvent pour opérer le bien.

O notre chère Espérance, vous qui avez enfanté la véritable espérance, si les démons s'efforcent de me tenter, si le monde me persécute, si la chair me tourmente, je n'aurai plus peur de rien désormais, parce que vous êtes mon espérance, et que quiconque espère en vous ne sera point confondu.

Salve.
Salut.

Je reviens vous saluer encore, ô mon Espérance! puisque c'est de vous que j'espère le salut de mon âme. Oui, ô ma douce Espérance! vous seule êtes ma reine, c'est vous seule que je veux servir, c'est pour cela que je veux vous saluer de nouveau; car quiconque a goûté de la douceur de votre service ne peut plus vous quitter. La première fois je vous ai saluée avec une sorte de crainte, mais sachant que vous êtes ma Reine, ma Douceur et mon Espérance, je suis revenu vous

saluer avec amour. Soyez donc saluée, ô ma douce Espérance! délices et encouragement de mon âme. Heureux celui qui vous goûte et qui vous invoque à toute heure.

Ad te.
A vous.

O Douceur et Espérance de l'âme, de mon âme surtout, j'ai recours à vous seule, parce que personne n'a été autant que vous agréable à Dieu; parce que vous seule avez mérité d'être l'épouse et la Mère de mon Sauveur; parce que vous seule êtes la Mère de la miséricorde et de la grâce, que vous seule avez fait cesser l'inimitié entre Dieu et l'homme, que vous seule avez fait descendre du ciel le Fils de Dieu et l'avez reçu dans votre sein virginal, et que vous seule êtes le refuge des pauvres pécheurs. Je ne veux, ni ne peux dire toutes vos perfections; en vous seule sont tous les biens, vous êtes la consolatrice des affligés; c'est pourquoi, me trouvant si affligé moi-même par la vue de mes péchés, j'ai recours à vous afin que vous daigniez m'apporter la consolation que mon âme demande.

Clamamus.
Nous crions.

Blessé par le péché, assailli par le démon, persécuté par le monde, molesté par la chair, accablé de tribulations et le cœur tout meurtri, je crie vers vous de ma plus forte voix : ma Mère, secourez-moi si vous ne voulez pas que je meure en désespéré. Hâtez-vous de venir et ne tardez pas; un grand soupir mêlé de gémissements annonce une grande douleur. O ma Vie, ô ma Douceur, ô mon Espérance, ne m'abandonnez pas, ne permettez pas que votre serviteur soit plus longtemps affligé; mais que dis-je, votre serviteur; je suis votre fils, car vous êtes devenue la mère des orphelins, et moi je suis un orphelin qui vous ai été confié.

Exules.
Exilés.

Bannis que nous sommes de la céleste patrie et éloignés d'elle par nos péchés, nous crions vers vous à haute voix : infortuné que je suis, je suis exilé de la patrie de ma Reine et de ma Mère, je suis privé de ses bonnes grâces, privé de la grâce de mon Dieu, éloigné de sa présence; ô ma douce et sainte Mère, vous seule pouvez donc me secourir. Voilà pourquoi je crie vers vous; que si je ne mérite pas de retourner de suite dans la céleste patrie, au moins consolez-moi dans cet exil jusqu'à ce que je revienne auprès de vous.

Filii Evæ.
Enfants d'Eve.

Comme enfant d'Eve, je mérite d'être chassé et exilé du Paradis, et plût à Dieu que je ne fusse que son enfant selon la chair, mais je le suis encore par la ressemblance et par l'imitation de ses mauvaises inclinations. Elle fut sensuelle, et je le suis aussi; elle fut ambitieuse, et je le suis comme elle; elle fut injuste et voulut dérober ce qui appartenait au Seigneur, et moi je le suis encore davantage, puisque je cherche à m'approprier ce qui appartient à Dieu et au prochain. Eve fut désobéissante, et moi je le suis beaucoup plus qu'elle; elle ne voulait manger que du fruit de vie et elle mangea du fruit de mort, et moi maintenant je ne veux point goûter du fruit de la croix de mon Sauveur qui est l'arbre de vie, tandis que je mange volontiers du fruit du monde qui donne la mort. Voilà, hélas! comment je suis un misérable enfant d'Eve.

Ad te suspiramus.
Nous poussons nos soupirs vers vous.

Je soupire donc vers vous, ô ma très-sainte Mère, parce

que n'ayant reçu que misère et douleur d'Eve ma première mère, je ne puis espérer d'elle ni salut ni consolation. Je pousse donc mes soupirs vers vous qui pouvez et désirez me secourir. Si Eve ne m'a donné que de mauvais exemples, vous pouvez m'enseigner les plus belles vertus. Si elle m'a donné la mort, vous pouvez, vous, ma très-sainte Mère, me donner la vie. Si d'Eve m'est venue l'amertume, de vous me vient toute douceur, et si Eve fut la cause de ma désolation, vous seule me donnez de l'espérance et de la protection; c'est pourquoi je pousse vers vous mes soupirs les plus affectueux, afin que vous veniez à mon secours.

Gementes.
Gémissant.

Ceux qui gémissent, se plaignent du fond du cœur, car ce mot *gémir* veut dire se lamenter avec des soupirs qui partent du cœur, mais sans verser des larmes extérieurement. Et moi aussi je gémis et me plains du fond du cœur, ô ma très-sainte Mère, en me voyant accablé du poids de mes péchés; et en me sentant privé de vos bonnes grâces, mon cœur se brise de douleur. C'est pourquoi je gémis devant vous, ô ma sainte Mère; ah! daignez venir au secours de ma douleur, car autrement mon âme qui est votre fille se mourra.

Et flentes.
Et versant des larmes.

Lorsque le cœur pleure, les yeux pleurent aussi, de sorte qu'on peut dire : *Pleurez, mes yeux, et tenez compagnie à mon cœur.* Et pourquoi pleuré-je, ô ma très-sainte Mère, sinon parce que mes ennemis se sont élevés contre moi et m'ont dépouillé de tout bien et de toute consolation pour me laisser ensuite affligé et désolé.

In hac lacrymarum valle.
Dans cette vallée de larmes.

Etant banni et exilé dans cette vallée de larmes, je ne puis, ô ma très-sainte Mère, me livrer à la joie. Comment, en effet, ô ma Reine, le prisonnier pourrait-il se réjouir pendant qu'il est dans la prison ? et comment celui qui est banni de sa patrie pourrait-il chanter les cantiques de l'exil ? C'est ce que répondaient autrefois les enfants d'Israël, captifs dans Babylone, à ceux qui les invitaient à chanter. Comment pourrions-nous, disaient-ils, chanter sur la terre étrangère ? C'est ainsi que répondent les vrais chrétiens animés d'un esprit de foi, quand ils se souviennent qu'ils sont exilés de la céleste Jérusalem leur patrie, et qu'ils demeurent dans Babylone, c'est-à-dire dans ce monde plein de confusion. Ils ne savent que se plaindre et pleurer; et quand on les engage à se consoler en participant à la joie des plaisirs passagers, ils répondent eux aussi : comment voulez-vous que nous prenions notre joie dans ces choses de néant ? Comment pourrions-nous chanter là où l'on ne doit pousser que des gémissements ? Ah ! plût à Dieu que tous connussent que nous ne sommes dans ce monde que pour pleurer et faire pénitence, que nous ne devons point aspirer à être heureux dans cette vallée de larmes, mais chercher la vraie félicité de la vie éternelle; et alors nous adressons nos supplications à la glorieuse Mère de Dieu afin qu'elle nous prête son secours pour supporter avec patience les maux de cet exil.

O enfants bénis d'une telle Mère, connaissez donc ce que c'est que cette vallée de larmes et de misères, et de tout votre cœur dites les paroles suivantes :

Eia ergo, Advocata nostra.
Venez donc à notre aide, ô vous notre Avocate.

Courage, ô notre avocate; comme si l'on voulait dire : J'ai

déjà reconnu que ce monde n'est qu'une vallée de larmes et de misère, et non le lieu pour chanter, mais pour pleurer. Jusqu'à présent, aveugle que j'étais, j'ai cherché le contentement et les plaisirs dans cet exil sans pouvoir les y trouver, et je n'y trouve pas davantage de moyen, une fois l'exil fini, de rentrer dans la céleste patrie; c'est pourquoi j'ai recours à vous, ô notre Mère, qui nous avez été donnée pour avocate auprès de votre très-saint Fils. Daignez donc, comme étant notre véritable mère et notre avocate, abaisser un regard sur nous, et c'est pour cela que nous vous disons :

Illos tuos misericordes oculos ad nos converte.
Tournez vers nous les regards de votre miséricorde.

Oui, tournez vers nous, très-sainte Mère, vos yeux pleins de miséricorde. Oh! misérable que je suis, je vous ai obligée par mes péchés à détourner vos yeux d'un autre côté, et vous n'avez point voulu m'accorder un regard de bonté. Infortuné que je suis de ne plus attirer sur mes misères les regards de votre miséricorde! Oh! ma douce Mère, avocate des pécheurs, daignez tourner néanmoins vers moi vos regards de compassion; considérez un peu ma profonde misère, et ne m'abannez point dans une si grande affliction. Je suis certain, ô ma Mère, qu'un de vos regards chasse les ténèbres, éclaire l'intelligence, rassérène la mémoire, adoucit le cœur, rassasie la volonté, refrène les désirs et rend l'âme contente au milieu de ses chagrins. Par le péché, je me suis donné la mort; si vous daignez me regarder, je reviens à la vie. Ah! fixez donc vos beaux yeux sur moi; considérez, ô ma Mère, combien grands sont mes maux. Quelle est la mère qui n'ait pitié de ses enfants? Et si une mère, quelque dure qu'elle soit, ne délaisse point ses enfants, comment, vous qui êtes la Mère de miséricorde, abandonneriez vous les vôtres?... Oh! non, je suis assuré, ma Mère chérie, que vous ne me délaisserez point, mais seulement je vous prie, par votre gracieuse

bonté, de ne point différer à tourner vers moi ce regard que j'implore.

Et Jesum benedictum fructum ventris tui.
Et Jésus le fruit béni de vos entrailles.

Notre première mère mit au monde son fils soumis à la malédiction du péché; mais vous, très-sainte Mère, vous avez enfanté le Sauveur du monde, et c'est le fruit béni de votre sein. Fruit béni, en effet, puisqu'il a ôté toute la malédiction qui pesait sur l'homme et qu'il a apporté toute sorte de bénédictions. Il a ôté la malédiction du péché et apporté la bénédiction de la grâce. Il a béni tous les éléments, il a béni la terre en marchant sur elle pendant trente-trois ans, et ensuite par sa sépulture; il a béni l'eau par son baptême et en marchant ensuite sur les flots de la mer; il a béni l'air en étant élevé sur la croix; il a béni le feu lorsqu'il a envoyé son Saint-Esprit sous la forme de feu; il a béni les cieux lorsqu'il s'est élevé au-dessus d'eux lors de son ascension; enfin, toutes les créatures ont participé à cette bénédiction. C'est donc avec raison, ô Mère très-sainte, que vous êtes appelée bénie parmi toutes les créatures bénies, et que le fruit de vos entrailles est appelé le fruit béni par excellence. C'est à cette précieuse bénédiction que mon âme désire participer.

Nobis post hoc exilium ostende.
Montrez-nous-le après le cours de cet exil.

Oui, nous désirons, dès que cet exil sera fini, pouvoir contempler le fruit béni de votre chaste sein; c'est pourquoi nous vous supplions, ô glorieuse Vierge, de vouloir bien nous montrer, après ce temps, Jésus le très-doux fruit de vos bénites entrailles. Je sais avec certitude, ô très-sainte Mère, que j'ai été placé dans cet exil pour pleurer mes péchés; aussi vous prié-je de toute mon âme de m'obtenir la grâce de vivre dans une si grande pureté, qu'après ce bannissement de la

céleste patrie, je puisse y retourner et n'être point tourmenté dans les ténébreuses prisons de l'enfer, et jouir au contraire de la présence de votre divin Fils. Mais, hélas! ô ma sainte Mère, je crois entendre retentir à mon oreille la voix de toute l'Ecriture sacrée qui dit : que rien de souillé, rien d'impur ne peut entrer dans le royaume des cieux, et que tout doit être exempt de tache et avoir pratiqué la justice, c'est-à-dire avoir rempli tous les devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers soi-même. Or, misérable que je suis, pourrai-je mériter de voir Dieu, étant si impur et si souillé par le péché, car je n'ai point observé la justice envers Dieu en ne lui rendant pas le culte et la vénération qui lui est due; envers le prochain, en ne lui portant pas l'affection que je lui dois; envers mon corps, en ne le mortifiant pas comme il le mérite; envers mon âme, en la privant de la nourriture spirituelle et du pain des anges; et si j'ai fait quelques œuvres bonnes en apparence, j'en ai terni le mérite par le désir de la vaine gloire. Ayant donc omis de faire le bien et ayant commis le mal, hélas! infortuné que je suis, que deviendrai-je ?.. J'ai donc recours à vous, ô ma très-sainte Mère; obtenez-moi le temps de faire pénitence, afin que je puisse me purifier de mes péchés, et devenir digne que vous me montriez un jour le fruit béni de vos entrailles.

O clemens! ô pia!
O mère clémente! ô mère pieuse!

Si je croyais que vous n'exaucez les pécheurs que selon le degré de leur justice, je n'aurais point la hardiesse de paraître en votre présence, me connaissant indigne d'être exaucé; mais puisque vous êtes clémente et pieuse, clémente pour exaucer, clémente pour plaider avec zèle la cause des pauvres pécheurs et des nécessiteux; pieuse pour compatir, pieuse pour consoler; à cause de cela je viens à vous, afin que vous daigniez m'exaucer et intercéder pour moi, misé-

rable pécheur, et qu'ayant compassion de mon âme et la consolant, vous m'accordiez en même temps vos bonnes grâces.

O dulcis Virgo Maria !
O douce Vierge Marie !

Vierge, vous êtes douce à celui qui vous invoque, douce aussi à quiconque vous prie à toute heure, douce à qui vous contemple, à qui vous révère de cœur. Ah ! par votre lumière dissipez les ténèbres de mon âme obscurcie ; vous qui êtes l'étoile de la mer tempêtueuse, guidez mon âme vers le port assuré du salut. Calmez mon cœur qui vous aime jusqu'à l'adoration, et éclairez mes yeux de vos vives splendeurs. Dirigez vous-même la nacelle de mon âme, afin qu'elle ne fasse point naufrage. Vous savez, ô ma Mère, combien me sont contraires les vents des tentations, c'est ce qui me rend timide à gagner le port sans un guide expérimenté ; venez donc, venez à mon secours, ô très-douce Vierge Marie ! Ainsi soit-il.

LETTRES SPIRITUELLES DE SAINT ANDRÉ AVELLIN

Ecrites à diverses personnes.

Au vénérable Père Paul d'Arezzo, Clerc régulier Théatin et ensuite Evêque de Plaisance, Cardinal de la sainte Eglise romaine et Archevêque de Naples.

Il sert de peu ou même de rien aux religieux d'avoir renoncé au monde, d'avoir abandonné les richesses, les plaisirs, les honneurs et les autres vanités passagères, s'ils ne renoncent en même temps à leur propre volonté, à la réputation et à tous leurs contentements, bien que spirituels,

pour ne faire que le bon plaisir de Dieu et ce que commande la sainte obéissance, quoique cela leur déplaise. C'est ce que nous a enseigné Jésus-Christ dans sa passion, lorsque, malgré les efforts de la nature humaine qui suait jusqu'au sang, et qui répugnait à boire le calice très-amer de sa cruelle et honteuse mort qu'il prévoyait, néanmoins il s'écria de bouche et plus encore de cœur : « Mon Père, que votre volonté se fasse et non la mienne ; » et quoiqu'il fût persuadé qu'il prouverait sa puissance en descendant de sur la croix, sans y mourir, et en sauvant sa réputation, il préféra perdre la vie au milieu de tant d'humiliations, et ne pas manquer à l'obéissance, voulant par là nous donner des preuves et des exemples de charité (puisqu'il mourait et priait pour ses ennemis), comme aussi d'humilité, de pénitence et d'obéissance plutôt que de puissance, pour nous apprendre à nous, qui faisons profession de renoncer à nous-mêmes et de le suivre, de quelle manière nous devons obéir, et comment, pour aucun motif ni aucune consolation, quelque licite et sainte qu'elle soit, nous ne devons point faire à notre manière, mais seulement selon qu'il plaît à Dieu et à nos supérieurs qui tiennent la place de Dieu. Qu'il soit donc béni notre très-doux Jésus, de ce que, par son très-pur amour, il nous unit doucement, et nous sépare suavement, et de ce qu'il ne permet point que par cette séparation l'amour que se doivent entre eux ses serviteurs soit diminué, puisque dans toutes leurs œuvres ils n'ont d'autre fin que de servir et de satisfaire sa divine Majesté.

Par conséquent, en toute chose, soit favorable, soit contraire, le propre jugement demeure sans trouble et sans inquiétude, parce que si l'on n'atteint pas la fin qu'on désire selon le jugement des hommes, on atteint la fin principale, qui est de faire la volonté divine. C'est pourquoi, mon Père chéri, dans toutes nos œuvres, nous ne devons rechercher autre chose sinon de faire la volonté de Dieu, laquelle, bien que paraissant cachée au commencement de nos œuvres, se

manifeste, néanmoins, presque toujours à la fin. Après cela ne faites et ne veuillez rien, s'il est possible, que ce que Dieu veut ou permet; et néanmoins l'homme doit s'efforcer par toute sorte de moyens d'atteindre la fin qu'il se propose; mais si ensuite la fin ne réussit pas selon sa volonté, il doit se contenter du résultat qui convient à Dieu, lequel sait mieux que nous ce qui est plus avantageux, et de cette manière on travaille toujours avec fruit. Ayez donc sans cesse devant les yeux de faire en tout point la volonté divine, et mettez-vous peu en peine si cela plaît au monde, *car nous sommes donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes, et nous sommes comme insensés pour l'amour de Jésus-Christ.* Pourvu que nous ayons la conscience tranquille, que peuvent nous importer les murmures des hommes dénués de l'esprit de Dieu ? De sorte que, mon très-doux Père, nous devons demeurer fermes dans l'amour de Dieu, et tout tournera à notre avantage, car ce n'est pas selon la manière de voir, ou le jugement des hommes, que nous serons jugés en présence du juste Juge, mais selon la vérité de notre propre conscience, qui ne peut être clairement manifestée que par Dieu seul. Oh ! qu'infortunés sont ceux-là qui ne cherchent qu'à plaire au monde et non à Dieu ! Ils sont toujours dans l'affliction, ne pouvant obtenir ce qu'ils désirent, et cela pour plusieurs raisons. Premièrement, parce qu'on ne peut voir le cœur et les désirs des hommes, et que souvent l'homme croit plaire à plusieurs et déplaît au contraire à tous. De plus, les hommes sont de goûts et de volontés opposées, et si l'on réussit à plaire à quelques-uns, on déplaît néanmoins à plusieurs autres. Ensuite les hommes ne regardent les œuvres qu'à l'extérieur, et ne voient pas le cœur de celui qui agit, il est par conséquent impossible de satisfaire les hommes; c'est pour cette raison que nous devons uniquement chercher de plaire à Dieu, qui seul ne s'arrête pas aux apparences des œuvres, mais regarde le cœur avec lequel on les fait. Or, pour plaire à Dieu, il faut avoir le cœur pur

et sincère à son service, et ne diriger nos actions que pour sa gloire et notre utilité.

Nous devons donc nous conformer en tout et toujours à son bon plaisir, et désirer non ce qui nous plaît à nous, pauvres infirmes, ignorants et aveugles (qui ne désirons que ce qui est nuisible), mais ce qui est selon sa volonté sainte, laquelle est et sera toujours juste, bien qu'elle nous soit inconnue.

O heureuse l'âme qui, dépouillée de sa propre volonté, sait se soumettre en tout et pour tout au vouloir divin, croyant avec certitude et sans aucun doute que Dieu est père, et qu'il ne veut et ne nous procure autre chose, sinon ce qui est avantageux à notre âme pour laquelle il a créé et fait toutes choses, pour le salut de laquelle il a donné son Fils, et à laquelle il doit se donner ensuite lui-même tout entier dans le ciel pour sa glorification. Celui qui suit fermement et avec persévérance cette lumineuse doctrine de la foi, vit heureux, et aucune chose, ni prospère, ni contraire, ne peut le troubler, ni le séparer de l'amour de son céleste et très-doux Père; par conséquent, toute notre inquiétude prend naissance dans notre propre jugement et notre volonté qui veut voir et juger des choses à sa manière et non selon qu'il plaît à Dieu, auquel rien au monde ne fait tant la guerre que notre propre volonté, laquelle perd toujours ceux qui veulent la retenir avec eux. Heureux et vraiment heureux, par conséquent, peuvent se dire les religieux qui ont renoncé en tout à cette volonté propre, si fière, si pestilentielle, qui dévore notre âme, qui prive du ciel, et qui remplit l'enfer! Malheur donc à celui qui ne la chasse pas loin de lui!

(Lettre Ire, tom. I.)

A la très-illustre Dame Chrysostome Caraffa comtesse de Jorella.

Illustre et vertueuse Dame, si vous retirez de mes lettres une grande consolation, vous devez croire aussi (comme c'est la vérité) que j'en reçois à mon tour beaucoup par la réception des vôtres; car je ne reçois jamais vos lettres sans y trouver quelque parole qui me révèle quelqu'une de ces trois choses, qui sont : ou votre vif désir de vous unir à Jésus-Christ, ou la pureté et la sincérité de votre chaste amour pour lui, ou la trop grande affection que vous me portez dans Notre-Seigneur Jésus-Christ, et je crois même que je trouve dans votre Seigneurie non-seulement une de ces trois choses, mais toutes les trois ensemble, parce que quiconque désire s'unir à Jésus-Christ, ne peut être sans pureté de cœur, et quiconque porte de l'affection aux serviteurs de ce même Jésus-Christ, donne en même temps la preuve qu'elle veut s'unir à sa divine Majesté. Or, jugez du contentement que doit éprouver mon cœur, de voir une de mes filles les plus chères marcher par cette voie qui est si agréable à Dieu! Vous me direz peut-être : Et de quelle parole de ma lettre avez-vous jugé, vous, mon Père, que c'est là ma pensée? Je vous répondrai : De plusieurs; mais particulièrement de celle où vous me dites que vous m'avez obéi en ne souscrivant pas vos lettres du nom de *servante*. Votre Seigneurie ne peut comprendre de quel mérite est cette parole, car ni jeûnes, ni sacrifices, ni prières, ni aucune autre œuvre de miséricorde ne sont aussi agréables à Dieu, que la sainte obéissance, sans laquelle rien de bon ne lui peut plaire, et avec laquelle les œuvres louables méritent la vie éternelle. C'est pourquoi, si je voulais jeûner, veiller, ou faire d'autres bonnes œuvres, et qu'il me fût ordonné de manger, de dormir ou de faire autre chose agréable (et qui, bien entendu, ne serait pas un péché), j'acquerrais du mérite en mangeant, en dormant ou en pre-

nant d'autres satisfactions ; tandis que j'offenserais Dieu, si de mon propre chef je voulais jeûner ou faire d'autres bonnes œuvres ; de manière que les bonnes œuvres ne sont point agréables à Dieu, quand elles sont faites par notre propre volonté, et les œuvres qui plaisent, et qui ne sont point mauvaises sont méritoires de la vie éternelle, et nous voyons clairement la vérité de ce que j'avance dans le premier livre des Rois, lorsque Saül, pour offrir à Dieu un sacrifice pour la victoire qu'il avait remportée sur les Amalécites, conservant quelques troupeaux contre l'ordre qu'il avait reçu, tomba dans la disgrâce de Dieu, fut possédé du malin esprit et privé avec toute sa postérité du royaume d'Israël. Voilà comment, en voulant faire un sacrifice selon sa volonté propre, il s'attira la ruine et la confusion, au lieu d'en retirer du mérite. Et la glorieuse Vierge, en acceptant, par obéissance, d'être mère de Dieu (ce qui lui était un sujet d'honneur et de consolation), mérita une plus grande gloire qu'elle ne voulait (Luc 1). Par l'obéissance, Noé mérita d'échapper à la mort et à la ruine du déluge (Gen. 6). Par l'obéissance, Abraham mérita de devenir l'ami de Dieu, le père de tous les croyants, et de voir Jésus-Christ naître de sa race (Gen. 12 et 22). Et en omettant de citer les Pères de l'ancien Testament, que dirons-nous de Jésus-Christ, qui a préféré perdre la vie que manquer à l'obéissance (Philip. 2)? et à cause de cela son humanité sainte fut si exaltée, que toutes les créatures dans le ciel, sur la terre et dans l'enfer, ont dû s'incliner devant elle, et ce n'est que par la voie de l'obéissance que tous les élus de Dieu sont parvenus au ciel, parce que c'est la plus assurée.

Oh ! peut-être qu'avec votre humilité vous allez me dire : Mon Père, vous avez trop bonne opinion de moi ; je suis loin d'être humble et obéissante comme vous le pensez ; et moi je vous répondrai, que, confesser qu'on n'est pas humble, c'est de l'humilité, et dire qu'on n'est pas obéissante est le grand principe de l'obéissance, parce que si votre Seigneurie ne

connaissait ni l'obéissance, ni l'humilité, elle ne parlerait pas ainsi, tandis qu'elle éprouve le besoin de dire, et elle le croit de tout son cœur, qu'elle n'a aucune vertu et beaucoup de défauts; et à moi il me convient de croire et de dire qu'elle est pleine de toutes les vertus, parce que la connaissance de notre néant est le fondement de toutes les vertus, et si elle n'a point toute la perfection qu'elle devrait avoir et qu'elle désire, j'espère qu'elle y parviendra un jour. Cela suffit sur ce sujet : je vais maintenant répondre à votre lettre.

Et d'abord je la remercie de m'écrire avec tant de bienveillance, et d'agir en toute liberté et sans cérémonie, ce que je la prie de faire toujours, puisque je le fais moi-même; car quand je lui écris, je n'écris autre chose que ce que mon cœur sent. Mais je ne sais si je dois la remercier des belles aubes qu'elle a eu l'idée de nous envoyer, car il n'est pas d'usage, dans notre maison, d'en porter d'une si grande richesse. Quand le P. D. Paul les a vues, il en a été étonné; mais s'il voulait les donner à d'autres, je crois qu'on ne tiendrait pas assez compte de la valeur de ce présent; ainsi nous sommes résolus de les garder en souvenir de votre Seigneurie, mais je crois qu'elles resteront longtemps dans la maison comme des reliques précieuses. C'est pourquoi à l'avenir votre Seigneurie ne devra plus nous traiter en sensuels, quoique, malgré ce que je lui dis ici, son souvenir ait été très-agréable à tous nos pères et à tous nos frères, et que le R. P. Paul ait ordonné de prier le Seigneur pour vous.

Ma chère Fille, les présents doivent avoir quelque signification. De là vient que Dieu, répandant la grâce du Saint-Esprit dans le cœur des Apôtres, la leur donna sous la forme de langues de feu, pour signifier qu'ils auraient à prêcher l'ardente charité de sa Majesté envers nous, et encore pour d'autres mystères que je passe sous silence. De même votre Seigneurie nous a donné des linges éclatants de blancheur pour nous prouver la pureté et la candeur de l'affection qu'elle

nous porte en Jésus-Christ. Soyez assurée que vous êtes aimée de nous avec la même pureté, car vous méritez par vos vertus d'être vénérée de tout le monde. Puisse le Seigneur vous rendre pour nous ce que vous méritez, soit pour vos dons, soit pour l'affection pure avec laquelle vous nous aimez! Après quoi je vais terminer ma lettre pour ne point vous fatiguer, priant le Seigneur avec tous nos pères et frères, de vous donner sa sainte grâce, afin de faire sa divine volonté, ainsi qu'à tous les autres seigneurs de votre maison auxquels je me recommande.

De Naples, le 21 octobre 1565.

(Lettre Xe, tom. I.)

A sœur Camille Brancia à Saint-Jérôme d'Orversa.

ARGUMENT.

Il décrit le bonheur et la perfection de la vie religieuse, et combien ceux qui y sont engagés sont obligés à la reconnaissance envers Dieu; il l'exhorte à souffrir avec patience les contrariétés et à réprimer les saillies de l'amour-propre pour éviter la perdition.

Ma très-révérende et très-chère Fille en Jésus-Christ.

Votre lettre avec les disciplines m'ont été très-agréables; je vous en rends toutes les actions de grâces que peut rendre un serviteur inutile de Jésus-Christ, en priant le Seigneur de vous accorder lui-même tout ce que mérite un tel don et une telle charité. Ma chère Fille, soyons joyeux au service de Dieu, car si nous ouvrons les yeux de l'intelligence, nous verrons clairement qu'il n'est point d'état plus heureux que celui des religieux; parce que nous faisons sur la terre l'office que font les anges dans le ciel. De manière qu'un bon religieux ou une religieuse n'est autre chose qu'un ange terrestre. Puisque, comme les anges sont vierges par nature, exempts de tout amour désordonné, prompts à l'obéissance et appliqués à la contemplation divine et aux louanges de Dieu, de

même les vrais religieux et religieuses sont par la grâce très-purs par leur vœu de chasteté, dépouillés de tout amour désordonné des choses du monde par leur vœu de pauvreté, prompts à faire le bien par le vœu d'obéissance, et appliqués aux louanges de Dieu et à la contemplation des choses célestes ; ce que ne peuvent point faire facilement les séculiers, étant occupés des pensées et des affaires du monde et de l'amour désordonné. Mais si nous ne sommes pas reconnaissants envers Dieu d'un si grand bienfait, sa divine Majesté nous privera du goût de son amour, et nous serons toujours tristes et affligés. D'où vient que plusieurs religieux sont affligés ? c'est qu'ils ne sont point reconnaissants envers Dieu du grand bienfait qu'il leur a accordé en les appelant au saint état de la vie religieuse, et qu'à cause de leur ingratitude ils sont privés des divines douceurs que les bons religieux ont coutume de goûter en chantant et célébrant les louanges divines, et dans l'oraison en contemplant la Majesté suprême : tantôt en se fixant avec la hiérarchie des anges, tantôt en se promenant à travers les chœurs des Apôtres, tantôt en courant çà et là parmi les armées des martyrs, tantôt en chantant au milieu de la foule des confesseurs, tantôt en se réjouissant avec la troupe couronnée des vierges. Voilà quels sont les exercices, quelles sont les douces occupations, les fêtes, les banquets et les délices des bons religieux, et principalement des saintes femmes, lesquelles ne sont pas occupées comme eux à prêcher, à confesser et à visiter les malades. Ma chère Fille, soyons prudents et ne laissons pas écouler notre temps dans l'oisiveté et les paroles inutiles ; c'est maintenant le temps de jeter la semence des chastes et saintes pensées, des paroles utiles et des bonnes œuvres, ainsi que des larmes brûlantes, si nous voulons et désirons en recueillir pour fruit la vie éternelle et la gloire céleste. Ne trouvez pas trop pénibles les fatigues, les contradictions et les veilles; ne soyez point affligée par les jeûnes, les travaux et les souffrances du froid ou du chaud, par les

injures, le blâme, les malédictions et les tribulations qu'il faut souffrir pour l'amour de notre Epoux, qui a été lui-même calomnié, bafoué, injurié, flagellé, maudit et crucifié avec tant de honte; parce que les peines, les souffrances et les tribulations de cette présente et misérable vie n'ont aucune proportion avec la gloire future qui est préparée à ceux qui, par amour pour Jésus-Christ, méprisent le monde avec ses biens trompeurs et ses vaines délices, et embrassent avec un esprit prompt et joyeux la croix des tribulations qui passent vite. Soyons donc contents de notre vocation et servons le Seigneur avec joie, prévenus que nous sommes d'une si grande abondance de grâces, délivrés et retirés des ténèbres de ce monde trompeur, et de la tempête de cette mer agitée, conduits au port tranquille de la sainte religion, où, au milieu d'un grand calme, nous pouvons goûter le repos, si nous ne nous laissons point battre par les vents de l'ambition et de l'amour-propre; car si nous ne faisons pas bonne résistance à ce vent cruel de l'amour-propre, au lieu d'entrer au port nous ferons un triste naufrage. C'est pourquoi, ma Fille bénie, si vous tenez à vivre dans une grande tranquillité, dépouillez-vous de ce malheureux amour-propre, car celui qui en est tourmenté s'offense de tout et ne peut se rendre agréable à Dieu, vu qu'il pèche en tout ce qu'il fait : si les choses lui réussissent, il s'en enorgueillit, et, se gonflant de vaine gloire, il devient insolent et insupportable à tous, parce que dans sa présomption, il veut être préféré à tous les autres, se croyant plus digne d'honneur que personne. S'il lui arrive des contradictions, il se trouble et se plaint de Dieu et du prochain, accusant Dieu d'injustice et le prochain de malignité; et étant tout attristé, il afflige les autres par son impatience, désirant que tous les autres méritassent plus de chagrin que lui, et que lui seul, sans aucun motif, ne fût point affligé de Dieu; mais celui qui s'est dépouillé de ce pestilentiel amour-propre vit toujours gai et consolé, étant sans péché; parce que dans les sujets de satisfaction, il s'humilie, s'en réputant

indigne ; et dans les tribulations, il remercie Dieu et reçoit avec un esprit tranquille les punitions et les châtiments que lui envoie son céleste et tendre Père. C'est pourquoi, ma Fille bénie, quand nous sommes affligés, ne nous plaignons pas de Dieu et de notre prochain, mais de nous-mêmes qui retenons en nous notre ennemi qui est l'amour-propre, lequel nous torture et nous afflige sans cesse. Je ne veux pas vous raconter tous les maux qui en naissent ordinairement, parce que mon raisonnement deviendrait beaucoup trop long et que j'en ai déjà parlé ailleurs. Qu'il suffise de savoir que c'est de lui que sont provenus tous nos malheurs, et que s'il n'avait pas existé, le ciel serait déjà tout plein et l'enfer ne serait pas. Quiconque donc veut échapper à l'enfer et voler au ciel, et jouir dès cette vie de quelque repos, doit se dépouiller de l'amour-propre et se résigner à la sainte obéissance qui est le contre-poison de l'amour-propre. Et sur ce, je vous donne ma bénédiction.

De Naples, le 12 décembre 1567.

(Lettre III, tom. I.)

Au Révérendissime Monseigneur Paul d'Arezzo, clerc régulier, évêque de Plaisance et ensuite cardinal et archevêque de Naples.

Il expose d'abord trois motifs qui l'empêchent de lui écrire plus fréquemment ; il l'entretient ensuite de ce qui peut rendre vicieuses les œuvres bonnes en elles-mêmes, et l'exhorte à faire toujours le bien le mieux possible. Il termine enfin en se plaignant délicatement de la trop grande estime qu'il a pour lui et du respect qu'il porte à ses lettres.

Après donc s'être excusé sur le retard qu'il a mis à lui écrire, il s'exprime en ces termes : « Maintenant, mon Père, je vais répondre à ce que vous me marquez dans votre lettre quand vous dites que vous n'avez pas encore commencé à faire rien de bon, malgré le vif désir que vous en avez. Cela est bien vrai que nous ne faisons rien de bon ; au contraire,

nous gâtons les œuvres bonnes en elles-mêmes que le Seigneur se plaît à opérer pour sa gloire par notre ministère; parce que Dieu, étant souverainement bon, fait tout en bien, et ne sait ni ne peut agir autrement; mais nous gâtons souvent ses œuvres par notre obstination à ne vouloir point suivre ce qu'il nous inspire; d'autres fois, nous les gâtons par notre négligence à les exécuter et en y faisant entrer du retard, de la tiédeur et de l'indolence; et d'autres fois enfin (ce qui est pis encore) nous les gâtons par notre fol orgueil, cherchant notre propre gloire dans les œuvres saintes que sa bonté daigne nous faire opérer pour sa seule gloire et pour l'utilité du prochain, et nous glorifiant ainsi d'un bien qui ne vient pas de nous; et à cause de cela nous voilons la grande lumière de Dieu qui fait discerner le peu ou le néant des choses, afin d'éviter la damnation à cause de certaines œuvres qui seraient bonnes, si nous n'obscurcissions pas une si claire lumière. Et s'il arrive, par hasard, que des gens de bon esprit croient trouver que nous faisons le bien, nous ne devons pas nous glorifier de ce qu'on croit avec tant de facilité; d'abord, parce qu'il peut se faire que les pieuses dispositions de ces personnes, qui ne savent pas mal juger, fassent regarder comme bonnes des choses qui ne le sont pas parfaitement. Ensuite, parce que le monde étant au comble de l'orgueil et rempli de mauvais exemples, quand il voit quelques œuvres bonnes ou moins mauvaises, elles paraissent miraculeuses aux yeux du vulgaire, et il dit : Un tel religieux est un grand homme de bien, un tel évêque est un saint, et choses semblables; mais ce religieux et cet évêque qui savent bien ce qui leur manque pour l'accomplissement de leurs devoirs, doivent plutôt s'attrister que se réjouir de pareilles dérisions. D'abord, parce qu'ils doivent douter si de telles louanges, pleines d'exagération, ne sont point la seule récompense de quelque bon désir qu'ils ont conçu; et ensuite, parce qu'ils doivent considérer le dommage qu'ils portent à l'Eglise de Dieu par leur négligence, puisqu'on tient si grand compte de

ces sortes de bonnes œuvres, et qu'elles portent les autres à les pratiquer aussi ; et si les moins mauvaises sont entourées de tant d'estime, de quelle édification ne seraient pas celles qui seraient véritablement bonnes ? En outre, nous devons considérer que nous ne sommes pas certains si les œuvres qui paraissent bonnes aux yeux des hommes sont telles aux yeux de Dieu ; c'est pourquoi le Prophète s'écriait : *N'entrez point, Seigneur, en jugement avec votre serviteur, car nul ne pourra sortir justifié de devant votre présence.* Et quand même les œuvres qui paraissent bonnes aux yeux des hommes le seraient également aux yeux de Dieu, nous ne pourrions, ni ne devrions nous en glorifier, parce que, quoique la bonté divine, dans sa générosité, veuille bien accorder dans le ciel mérite et récompense à ces bonnes œuvres comme venant de nous, néanmoins tout leur mérite provient de la grâce de Dieu, d'où leur est venu le commencement, le milieu et la fin. C'est pourquoi nous devons dire de tout notre cœur : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* Ce n'est pas à nous, Seigneur, que doit en revenir la gloire ; non, ce n'est pas à nous, c'est à vous seul qu'elle appartient. De plus, nous devons considérer la sentence de Notre-Seigneur qui dit : *Quum hæc omnia feceritis, dicite : servi inutiles sumus :* et quand vous aurez fait tout ce que vous devez faire, dites en vous-même : Nous ne sommes que des serviteurs inutiles. Si donc, quand nous avons fait ces bonnes œuvres que nous sommes obligés de faire, nous devons nous réputer serviteurs inutiles, combien plus devons-nous nous humilier, craindre et pleurer, en ayant la certitude de n'avoir point fait tout ce que nous devions faire ; et que ce peu que nous avons fait n'est que la plus minime partie de ce qui nous reste à faire, et de plus que ce peu que nous avons fait est tout souillé et imparfait, comme nous l'avons dit plus haut. Quant à moi, j'avoue que, bien que j'aie quitté le monde et que je me sois fait religieux par le désir de souffrir avec Jésus-Christ, malgré cela néan-

moins, je ne me connais pas le mérite d'avoir dit un office, ou fait une oraison, ou célébré une messe, je ne dis pas comme l'on doit le faire, car ce ne peut pas être, mais seulement comme ma fragilité aurait pu le faire ; et le devoir d'écouter les confessions, comment l'ai-je rempli ? Hélas ! je n'ose le dire, bien que ma présomption m'ait fait croire que j'ai quelque peu satisfait et réussi à être utile aux âmes de mes pénitents.

Nous pouvons donc dire véritablement, sans hypocrisie, que nous n'avons pas encore commencé à faire quelque chose de bien, parce que nous ne sommes pas assurés que ce qui paraît être bon le soit, et que nous sommes obligés à faire beaucoup plus que ce que nous avons fait ou que nous n'avons fait que misérablement et négligemment. Faut-il donc désespérer, me direz-vous ? *Absit !* bien loin de là ; mais nous devons, comme des serviteurs inutiles, nous affliger de notre lâcheté et de notre tiédeur, et demander pardon et miséricorde à la divine bonté, en la suppliant de nous donner la grâce de faire toujours mieux, en nous excitant sans cesse par les exemples des Saints, en ranimant notre courage et espérant toujours de la miséricorde du Seigneur qu'il ne nous abandonnera pas ; parce que si, quand nous l'avons offensé sans douleur et sans repentir, lui cependant, par sa miséricorde, nous a invités à la pénitence ; comment pourrait-il nous bannir de sa présence et ne pas nous exaucer au moment où nous tâchons et désirons de le mieux servir ? Ayons donc bon courage, et humilions-nous sous sa puissante main qui nous sauvera par sa miséricorde.

Il n'est pas douteux cependant que nous devons beaucoup craindre pour tant de grâces et de bienfaits reçus, si nous devons rendre compte de la rémission de tant de péchés commis et de ceux que nous aurions pu commettre si nous n'avions été prévenus et aidés par sa divine grâce, comme s'il faut encore rendre un compte très-exact de tous les dons de la nature, de la fortune et de la grâce qui nous ont été

accordés, et que nous devions employer pour sa gloire, pour notre salut, et pour l'avantage de notre prochain ; mais, d'un autre côté, si nous avons du déplaisir et de la douleur de nos fautes passées, nous ne pouvons nullement douter que ce bon Père ne se fasse un plaisir de nous pardonner et de nous recevoir doucement dans sa grâce, pourvu que nous sachions faire un bon usage de sa bonté, en ne l'offensant plus volontairement et nous efforçant le plus possible de racheter le temps perdu en ne présumant rien de nous-mêmes, mais nous abandonnant dans ses mains compatissantes par la considération de sa surabondante miséricorde.

A présent, je veux me réveiller un peu, puisque votre Seigneurie révérendissime et celle de votre secrétaire, ou plutôt la vôtre, veut bien me dire d'écrire souvent et quand et comme je voudrai, parce que mes lettres seront toujours lues et observées volontiers avec cette attention que réclame l'affection et le respect que vous me portez. Eh bien! mon Père, je veux en venir encore un coup à examiner la compétence de chacun, et considérer qui vous êtes et qui je suis. Qu'y a-t-il en moi qui mérite que vous me portiez du respect? Peut-être voulez-vous que j'aie perdu la tête à tel point que de ne pas connaître celui que je suis? Quelle noblesse, quelle science, quel mérite de bonne vie et de vertu y a-t-il en moi, pour qu'un évêque comme vous doive me porter du respect? J'accepte votre affection, parce qu'il n'y a rien de bien étonnant qu'un homme, pour grand et illustre prélat qu'il soit, porte de l'affection à un autre homme quoique vil et bas, puisque Dieu a bien daigné aimer l'homme ; mais je n'accepterai jamais le respect de votre Seigneurie révérendissime si elle ne l'accepte pas elle-même d'un homme du peuple comme je suis. Ce ne sera pas, certes, une petite faveur pour moi si elle daigne m'aimer (comme je crois qu'elle le fait), et si elle daigne lire mes longues et fastidieuses lettres comme celle-ci ; il est vrai que ce n'est pas tout à fait ma faute, mais plutôt celle du désir que vous en avez qui me

pousse à jaser comme je fais, afin que vous n'ayez pas la pensée que c'est parce que cela me fatigue que je ne vous écris pas. Et sur ce je finis pour ne pas vous ennuyer davantage et je me recommande à vos bonnes grâces et bénédicdictions, suppliant le Seigneur de vous conserver sain d'esprit et de corps pour son saint service.

(Lettre XLIII, tom. I.)

A Madame Blanche d'Adi de Milan.

Il l'anime à souffrir avec patience les peines qui se rencontrent dans cette vie.

Mon excellente Dame et Fille très-chère et très-vénérée en Jésus-Christ ; que la consolation du Saint-Esprit soit toujours avec votre cœur très-sincèrement chrétien.

Je ne voudrais pas, ma chère Fille en Jésus-Christ, qu'il vous vînt en pensée que je vous ai oubliée, parce que je ne vous ai pas écrit depuis mon départ de Milan. Dieu m'est témoin que je vous suis très-attaché en Jésus-Christ, et que je prie pour vous tous les jours, afin qu'il vous donne la résignation et la force, connaissant votre saint désir d'aimer Dieu et de faire sa sainte et divine volonté comme aucun chrétien ne pourrait mieux la faire sans de grands efforts et de grandes peines ; puisque, quelque empressé qu'on soit de se décider à suivre Jésus-Christ et à faire sa divine volonté, le monde, le démon et la chair le sont encore davantage à s'unir et à s'entendre pour livrer de cruels assauts et d'incessants combats à la pauvre âme fidèle qui veut mortifier les appétits d'une chair délicate, mépriser la vanité du monde et sortir de la cruelle et tyrannique servitude du démon. C'est pourquoi l'Esprit-Saint, prévoyant tous les assauts et les chagrins que les valeureux soldats du Christ auraient à éprouver,

a dit par la bouche de son Prophète : Mon fils, en entrant au service de Dieu, demeurez ferme dans l'amour de la justice et de la crainte, et préparez votre âme à supporter la tentation : *Fili, accedens ad servitutem Dei, sta in justitiâ et timore, et præpara animam tuam ad tentationem*, comme s'il eût dit : Mon fils, en méprisant les plaisirs de la chair, les grandeurs et les vanités du monde, les suggestions perfides du démon, tu veux marcher avec ardeur au service de Dieu : eh bien ! demeure ferme dans l'amour de la justice et de la crainte salutaire, et dispose ton âme à faire face à la tentation; car aucun prince ne combat contre une ville qu'il possède en paix et avec sécurité, mais bien contre celle qu'il n'a jamais possédée et dont il veut faire son domaine, ou contre celle qu'il possédait autrefois et qui ensuite s'est révoltée. Or, qui de nous n'a été sous l'empire du démon, de la chair et du monde? C'est pourquoi il ne faut point s'étonner si, voulant quitter ou ayant déjà, par la grâce de Dieu, quitté le tyrannique empire du démon, d'un ennemi si cruel, nous sommes attaqués et troublés par diverses tentations et tribulations que le monde, la chair et le démon excitent contre nous pour faire échouer notre commencement dans le bien et dans l'amour de Dieu; mais le Seigneur ne permet pas que nos ennemis, combattant contre nous par leurs tentations et tribulations, soient victorieux et nous confondus; il fait au contraire que nous soyons vainqueurs et dignes de la couronne de la vie éternelle. C'est pourquoi, ô ma très-douce Fille, dans nos afflictions ne manquons pas de confiance, et ne croyons pas le démon qui nous dit que Dieu nous a tout à fait abandonnés; mais tenons pour certain au contraire que le Seigneur est avec vous dans nos tribulations, ayant dit par son Prophète : *Cum ipso sum in tribulatione; eripiam eum et glorificabo eum.* Je suis, dit le Seigneur, avec l'âme fidèle dans la tribulation; je l'en retirerai et je la glorifierai. Comment les martyrs auraient-ils pu, sans manquer de courage, soutenir de si cruels tourments avec une si grande joie, si le

Seigneur n'avait été avec eux ? et si plusieurs ne furent pas délivrés corporellement, ils le furent néanmoins spirituellement, et ils eurent une si grande force que jamais ils ne manquèrent de foi ni de charité soit envers Dieu, soit envers le prochain, et cette délivrance fut la plus grande et la plus glorieuse. Les souffrances sont le partage des bons comme des méchants ; les bons souffrent dans cette vie et courent à la vie éternelle, les méchants au contraire à l'éternelle damnation. Consentons donc, ma chère Fille, à souffrir la maladie, le déshonneur pendant cette vie avec Jésus-Christ et les Saints et tous les autres chagrins, afin d'être un jour avec eux dans le ciel éternellement glorieux et consolés ; ce que l'on souffre n'est qu'un fugitif instant auprès de l'éternité de gloire que l'on acquiert. Heureuse, ma chère Fille, si par ces épreuves momentanées vous volez à la gloire céleste ; et pour cela il faut avoir de la patience, car ce n'est pas la souffrance qui rend heureux, mais le motif et la manière avec laquelle on souffre. En effet, si la souffrance suffisait pour rendre heureux, les démons et les larrons qui souffrent comme les Saints seraient également très-heureux ; le motif, c'est-à-dire de souffrir pour Dieu, et la manière, c'est-à-dire de souffrir avec patience, voilà ce qui rend heureux. C'est pourquoi l'Apôtre dit : La patience vous est nécessaire, afin que faisant la volonté de Dieu (laquelle on ne peut omettre de faire sans un grand malheur), vous obteniez la récompense promise qui est la vie éternelle. C'est pourquoi, ma Fille très-chère, affermissez-vous le plus possible dans la patience qui est une œuvre parfaite, comme dit saint Jacques, parce que aucune œuvre n'est réputée parfaite sans la patience ; et comme votre Seigneurie est malade, je ne veux point la fatiguer davantage par la lecture de cette longue lettre. Ce peu de paroles suffiront pour lui faire connaître que l'amour de Jésus-Christ et le souvenir de ses souffrances, que vous n'oublierez jamais, je l'espère, puisque lui nous aime tant, que cet amour, dis-je, se prouve plus par

les effets que par les paroles. Et sur ce je finis, me recommandant à vous de tout le cœur, ainsi qu'à votre époux et à votre sœur Angèle qui m'est très-chère, suppliant le Seigneur qu'il vous conserve dans sa sainte grâce et vous donne les plus salutaires consolations.

De Plaisance, le 20 juillet 1571.

(Lettre LXIV, tom. I.)

Au Comte François Irivulzio de Milan.

Il lui représente quel compte redoutable chacun doit rendre un jour à Dieu, mais particulièrement les religieux, s'ils ne correspondent point aux obligations de l'état où Dieu les a placés et lui donne plusieurs avis pour avancer dans la vie spirituelle.

Très-illustre et respectable Seigneur en Jésus-Christ,

Je vous écrirais bien plus souvent que je ne fais, non qu'il en soit besoin pour vous donner de nouvelles preuves de l'affection que je vous porte (elle vous est trop connue), ni pour vous faire des compliments à la manière des gens du monde; mais si je m'en prive ce n'est que pour ne point occasionner à votre Seigneurie illustrissime la fatigue de me répondre. Je ne veux pas néanmoins manquer tout à fait à mon devoir et garder toujours le silence, de peur que vous ne pensiez que l'éloignement du lieu et la longueur du temps ne finissent par refroidir petit à petit l'affection que je vous porte en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que je ne perde votre souvenir, ainsi que celui de votre compagne, de Mme Justine et des autres personnes, dans mes prières quelque froides qu'elles soient. Dieu m'est témoin (car chaque jour je me rappelle de vos seigneuries illustrissimes), que je n'y manque jamais, et peut-être que mon affection est encore plus grande depuis que vous êtes absent, que quand j'étais

auprès de vous, et que je participais à vos grandes largesses, auxquelles je participe encore dans la personne de mes frères, parce que l'amour du prochain, qui prend sa source dans l'amour de Dieu, n'est borné ni par le lieu, ni par le temps, ni par la présence corporelle. Soyez donc assuré qu'où que ce soit, et où que j'aille, je porterai toujours avec moi le souvenir de M. le comte François, de madame son épouse, de Mme Justine et des autres seignenrs de Milan, comme je ne saurais oublier non plus mes dévots Napolitains dont je suis encore plus éloigné. Malheur à nous autres religieux, si nous ne remplissons pas notre devoir, car Dieu ne nous a retirés du milieu du monde et délivrés du soin des choses temporelles, en pourvoyant à tout ce qui nous est nécessaire pour la vie, qu'afin que nous puissions méditer et connaître ses divins bienfaits, et par cette connaissance aimer de tout notre cœur notre bienfaiteur et attirer les autres à l'amour de ce grand Dieu, par nos prières et l'exemple d'une vie sainte. A cèla sont également tenus ceux à qui Dieu a donné tant de biens et de commodités, non pour avoir plus de temps pour aller à la chasse, ou autres divertissements, et commettre d'autres péchés, mais pour pouvoir s'appliquer davantage à la connaissance et à l'amour de leur Créateur, et par leur vie exemplaire attirer leurs sujets à cette connaissance et à ce même amour de leur Créateur.

Considérons, Monsieur le Comte, si nous faisons bien notre devoir; quant à moi, j'avoue en toute vérité (et je n'ai pas honte de dire ma faute), que je ne fais comme je devrais le faire, ni l'oraison, ni les autres choses pour lesquelles Dieu m'a appelé, et ce qui est pire encore, je connais combien grandes sont mes obligations et mes dettes; je désire et prends la résolution de les bien remplir, mais, hélas! la meilleure chose manque au moment de l'exécution. Toutefois je ne désespère pas à cause de cela, sachant qu'on déplaît plus à Dieu par son désespoir que par tous les autres péchés; et en effet le désespoir en toutes choses est la néga-

tion de la puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu ; il éloigne l'homme de tout bien et le porte à faire le mal ; tandis que s'il espère, comme il le doit, il confesse la puissance, la sagesse et la bonté divine, et sachant aussi qu'espérer sans agir (quand on le peut), est pure présomption, je m'efforce autant qu'il est en moi de faire bien, parce que je sais que Dieu ne manque pas de donner le secours de sa grâce à celui qui de son côté fait tout ce qu'il peut. C'est pourquoi, mon cher Comte, il ne faut pas omettre de faire le peu de bien que nous pouvons, nous regardant toujours comme des serviteurs inutiles, et priant sans cesse la divine Majesté de nous porter à bien faire et à agir selon sa juste et sainte volonté, nonobstant notre manière de voir et notre volonté. Considérons souvent que nous avons eu plus de lumières et plus de grâces que beaucoup d'autres, et que par conséquent nous sommes obligés à plus de progrès dans la vie spirituelle. Ne regardons pas la négligence des autres, parce que les péchés d'autrui ne peuvent excuser les nôtres, et peut-être que ceux qui nous paraissent plus méchants sont plus agréables à Dieu que nous, comme cela se voit dans Judas et le larron, dans le Pharisien et le Publicain. Heureux celui qui a appris à lire dans son propre livre, et qui n'a pas le temps de lire dans celui des autres ! Que celui donc qui veut faire des progrès, fasse attention à lui-même. Ce peu d'avis suffisent pour vous apprendre à bien faire, si vous voulez commencer à marcher dans la vie spirituelle ; et sur ce, je suis de tout mon cœur, etc.

De Plaisance, le 8 septembre 1571.

(Lettre XXX, tom. I.)

A la Révérende sœur Paule Françoise Visconti, religieuse Capucine, à Sainte-Praxède de Milan.

Il l'entretient de plusieurs perfections de Dieu, et lui enseigne la manière de l'imiter en les mettant en pratique, afin de devenir parfaite comme son Père céleste est parfait.

Il me souvient encore de ce que vous me dites, il y a cinq ans, le premier dimanche de l'Avent, alors qu'ayant fini votre confession générale, à ma grande satisfaction, vous ajoutâtes : Mon Père, je crois bien que plusieurs personnes du monde qui mènent une conduite édifiante, se confessant, communiant souvent, et observant, autant qu'elles le peuvent, les saints commandements du Seigneur, se sauveront; pourtant je n'en suis pas certaine ; mais ce dont je suis plus assurée, c'est que saint Pierre, saint Paul, saint Jérôme, saint François et autres Saints sont sauvés ; et conformément à cette manière de penser vous prîtes la résolution de dire adieu aux pompes et aux vanités du monde, comme vous l'avez exécuté à ma très-grande consolation ; ce qui me fait connaître que la bonté de Dieu vous a appelée à la perfection de la vie, puisque vous avez répondu à l'appel du Seigneur. C'est pourquoi je veux vous guider et vous conduire le mieux que je pourrai, afin de vous faire arriver, avec l'aide de la grâce de Dieu, au port tranquille du salut. Déjà il a plu au Seigneur de vous enlever de bonne heure votre époux terrestre pour vous rendre l'épouse de son fils en vous faisant entrer dans le saint ordre des Capucines, et cela après avoir abandonné la vie douce que vous meniez pour embrasser la vie austère du R. P. saint François. Et comme je connais votre saint désir de vouloir faire de grands progrès dans la vie spirituelle, et que je ne puis vous les enseigner de vive voix, je n'omets point de vous aider chaque jour par mes prières,

quelque imparfaites qu'elles soient. Cependant, puisque vous désirez suivre cette parole du Seigneur qui dit : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait,* je veux dans la présente lettre vous décrire, non point toutes, mais quelques-unes des perfections de Dieu, que vous vous efforcerez d'imiter le mieux possible, parce que plus nous lui aurons ressemblé par nos habitudes, plus nous lui serons semblables dans la gloire. Ne craignons donc point une peine qui sera courte et rendue légère par le secours de Dieu, et qui sera suivie ensuite d'une gloire éternelle si grande, que la parole ne peut l'exprimer ni l'esprit le concevoir.

1° La première perfection de Dieu est sa stabilité et son immutabilité, selon qu'il l'a dit par son Prophète : *Ego sum Deus et non mutor ;* Je suis Dieu, et je ne change point. Et saint Jacques dit aussi : Ce Dieu en qui il n'y a jamais de changement. De même nous devons être stables et ne point manquer à nos saints engagements, soit dans l'adversité, soit dans la prospérité, comme l'ont été les Saints, et particulièrement saint Paul, lequel était si bien établi dans l'amour de Dieu, qu'il disait avec la plus grande confiance : Je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautés, ni les Vertus, ni les choses présentes, ni les choses futures (c'est-à-dire, ni l'espoir des choses favorables, ni la crainte des choses contraires), ni la force qui pourrait me faire violence, ni la hauteur dont nous pourrions être précipité, ni la profondeur où nous pourrions être englouti, ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu. Voilà, ma chère Fille, comment l'Apôtre était établi dans l'amour de Dieu. C'est ainsi que nous devons faire nous mêmes, de sorte que ni le froid, ni le chaud, ni la pauvreté, ni la maladie, ni la persécution, ni les tourments, ni les injures, ni les moqueries qu'on pourrait dire ou faire, ne doivent nous porter à quitter l'état religieux, ni même nous faire repentir d'y être entré. Et plus nous souffrirons, plus notre gloire sera grande. Oh! malheur à ces âmes qui sont

si inconstantes, qu'à la plus petite tribulation elles se repentent d'être entrées en religion; celles-là n'y sont pas entrées pour porter la croix avec Jésus-Christ, mais bien pour la fuir. Aussi sont-elles toujours dans la peine, tandis que ces âmes généreuses, qui entrent en religion pour porter continuellement la croix avec Jésus-Christ, se réjouissent de leurs tribulations même, comme saint Paul, saint André et d'autres Saints. A cause de cela, celle qui est affligée d'être en religion, ne se plaint pas tant des autres que d'elle-même et de son orgueil qui fait qu'elle ne veut pas être regardée comme vile et peu de chose et méprisable. Et de son impatience même naît son affliction, car elle ne veut pas souffrir avec Jésus-Christ. Quiconque donc souffre volontiers avec Jésus-Christ, se réjouira éternellement avec Jésus-Christ.

2° Une autre perfection, et qui est bien propre à Dieu, c'est d'être la souveraine bonté, et de se plaire dans les choses bonnes en détestant les mauvaises. De même la bonne religieuse regarde les vertus et les bonnes habitudes des sœurs qui sont bonnes et édifiantes avec le désir de les imiter, et ne regarde point ce qui est défectueux et qu'il a en aversion, comme faisait saint Antoine qui prenait en lui toutes les vertus qu'il voyait dans les autres, et feignait de ne point s'apercevoir des défauts pour ne point les imiter. Ah! malheur à ces âmes curieuses qui ne regardent point aux bonnes habitudes afin de ne pas les imiter, et qui considèrent curieusement les défauts des autres ou pour les suivre, ou pour les jeter à la face de ceux qui sont imparfaits! Ceux-là ressemblent au démon qui note minutieusement nos moindres défauts pour nous les présenter en face à l'heure de notre mort.

3° Une autre perfection de Dieu, c'est de prévoir toutes choses; les bonnes pour les récompenser, les mauvaises pour les punir dans le lieu des peines éternelles. De même la bonne religieuse doit toujours considérer et prévoir la gloire que Jésus-Christ a préparée aux bons, et les peines de l'en-

fer préparées pour les méchants, et avec cette prévoyance, elle doit régler sa vie, l'orner de vertus, fuir tous les vices, afin de ne point déplaire à Dieu, et de n'être point punie dans l'enfer.

4° C'est une autre perfection de Dieu que d'être très-patient; puisque se voyant offensé et si méprisé par plusieurs de ses créatures, il les supporte patiemment, se plaît à leur faire du bien, pourvoit à tous leurs besoins corporels, faisant fructifier la terre et leur offrant encore des fruits spirituels, s'ils veulent bien les accepter. Et quoiqu'il déteste leurs vices, néanmoins il les attend un certain temps pour voir s'ils se repentiront. C'est ainsi que nous devons faire nous-mêmes; bien que nous soyons offensés par notre prochain, nous devons cependant le supporter, aimer en lui la créature de Dieu, lui désirer toute sorte de bien, et subvenir à ses besoins autant qu'il sera en notre pouvoir, et par nos paroles et par nos œuvres, selon que nous l'enseignent Jésus-Christ et saint Paul. Malheur à ces âmes qui sont si impatientes envers leur prochain, et non-seulement envers ceux qui les ont offensées, mais encore envers ceux qui ne vivent pas selon leur goût, bien qu'ils n'en aient reçu aucune offense!

5° Une autre perfection en Dieu, c'est la rectitude, qui n'oublie jamais la miséricorde quand la justice doit s'exercer, et qui ne blesse jamais la justice quand il doit exercer la miséricorde. Mais nous, nous sommes si peu droits dans notre conduite, qu'en voulant exercer la justice, nous manquons souvent de miséricorde, tant nous sommes rigides et sévères en punissant les défauts des autres; et en voulant faire miséricorde nous sommes si indulgents que nous oublions la justice. Mais le Seigneur veut que la rigueur de la justice soit mitigée par la douceur de la miséricorde, et que la compassion soit réglée sur la droiture de la justice.

6° Une autre perfection de Dieu très-consolante, c'est sa facilité à pardonner; car, quoiqu'il lui soit fait grand nom-

bre et de graves injures, il est toujours prêt néanmoins à pardonner à tous ceux qui, du fond du cœur, lui demandent pardon. Jusque-là que non-seulement il ne les punit pas, mais qu'il oublie encore entièrement les injures qu'on lui a faites. Voilà comment doit faire tout chrétien, et surtout nous autres religieux qui faisons profession de tendre à la perfection et d'imiter Jésus-Christ. Mais, misérables que nous sommes, combien rares sont ceux qui se laissent véritablement apaiser quand ils sont offensés ! Et s'ils pardonnent, lorsque les coupables implorent leur pardon et leur offrent satisfaction ; néanmoins, quand ils se ressouviennent des injures qu'ils ont reçues, ils n'aiment pas de cœur ceux qui les ont offensés, et ils sont contents, au contraire, quand ils savent qu'il leur est arrivé quelque disgrâce. Ce n'est pas ainsi que fit Jésus-Christ, du haut de la croix ; car, non-seulement il pardonna à ceux qui l'avaient offensé, mais encore il priait avec larmes pour ceux qui le mettaient à mort, parce qu'ils ne savaient point ce qu'ils faisaient. Agissons-en de même, nous autres, si nous voulons être de vrais fils de notre Père céleste qui se laisse si aisément fléchir.

7° Une autre perfection en Dieu, c'est l'égalité d'âme qui ne se trouble jamais. Et lorsque l'Ecriture dit : que Dieu est irrité, ou qu'il s'est repenti, elle le dit ainsi pour se conformer à notre manière de parler et pour montrer les effets de ces passions, mais qui ne sont nullement en Dieu, lequel est impassible de sa nature. De même nous, nous devons autant que possible conserver la même tranquillité de cœur et d'esprit. Mais pour éviter le trouble et conserver la tranquillité, il faut que nous soyons absorbés en Dieu, que nous devons aimer par-dessus tout, car l'amour des créatures nous agite, tandis que l'amour de Dieu nous rend paisibles et tranquilles.

8° Une autre admirable perfection en Dieu, c'est la profonde humilité. Car, comme Dieu par sa divine Majesté, il est supérieur et surpasse infiniment les créatures les plus

nobles, et cependant il s'est mis au-dessous de tous les esprits bienheureux, et s'est humilié profondément pour servir chacune de ses créatures. O chose plus que surprenante, de voir un Dieu servir ses créatures! Qui donc sera assez orgueilleux pour ne point vouloir s'humilier en considérant cette profonde humilité de la part d'un Dieu? Faisons ainsi, de grâce; humilions-nous au-dessous de tous pour ressembler à Dieu, et non à Lucifer qui, dans son orgueil, voulant être supérieur à tous et occuper la place la plus élevée du haut du ciel, occupe dans l'enfer la place la plus basse et la plus humiliante.

Il est impossible de raconter toutes les perfections de Dieu; qu'il me suffise de vous en avoir écrit ce peu de lignes pour les tenir devant les yeux de votre cœur, afin de tâcher de les imiter le plus qu'il vous sera possible. Et avec la permission de votre révérende Mère, je termine cette lettre. Lisez-la souvent, priez le Seigneur afin que je puisse pratiquer ce que j'enseigne aux autres, et sur ce, je me recommande à vos prières et vous envoie, de la part de Dieu, mille bénédictions.

De Naples, le 12 février 1583.

(Lettre CII, tom. I.)

A Madame Camille Caraffa Marquise de Saint-Elme et Duchesse d'Airola.

Il lui fait savoir quelles sont les embûches continuelles que le démon tend à notre âme par le moyen du monde et de la chair, et il lui enseigne la manière de soumettre les sens à l'esprit et de faire l'usage modéré des choses du monde à l'avantage des œuvres de piété.

Ayant tardé à venir vous voir, je ne veux point tarder encore à vous écrire, et ayant écrit plusieurs fois à madame votre excellente Mère, et ces jours derniers à vos messieurs, je commence maintenant par votre Seigneurie illustrissime, qui

veut bien me donner tant de preuves de son sincère attachement filial.

Ma chère Fille, soyons toujours sous les armes, car notre ennemi ne dort point et ne fait autre chose sinon que chercher continuellement des moyens pour nous retirer de l'amour de Dieu et nous attirer à celui du monde qui est aussi notre ennemi, mais ennemi le plus familier et le plus dangereux; le démon, qui est très-rusé, sait fort bien que nous connaissons qu'il est, lui, notre mortel ennemi. C'est pourquoi il ne nous tente pas toujours à découvert, mais il se sert du monde et de la chair, desquels, bien qu'ils soient nos ennemis domestiques, il a besoin de se servir pour ses desseins; attendu que l'âme a besoin de se servir du corps pour jeûner, veiller et faire ces autres œuvres méritoires tant qu'elle est dans cet exil, et que sans le moyen du corps, elle ne peut ni prier, ni prêcher, ni faire l'aumône, ni exercer les œuvres de miséricorde, ni faire les autres actions dignes de la vie éternelle. Et le corps à son tour a besoin des choses du monde pour se soutenir dans cet exil. De telle sorte qu'il ne peut vivre sans la nourriture, sans le vêtement et autres choses nécessaires au soutien de cette misérable vie. Aussi l'âme doit consentir à ce que le corps gouverne avec modération, mais elle ne doit point souffrir qu'il demeure dans l'oisiveté et les délices, parce qu'ensuite il se révolte contre l'âme, et qu'il ne veut point travailler aux œuvres bonnes et vertueuses, mais se donne en proie aux divertissements et aux plaisirs, d'où naît la sensualité et les autres plaisirs des yeux, et il ne doit point tellement aimer les choses du monde qu'il abandonne l'amour de Dieu, dans lequel seulement l'âme doit prendre ses délices et ses consolations. Mais le démon plein d'artifice nous persuade de flatter le corps et de le bien soigner afin qu'il puisse soutenir plus de fatigue au service de Dieu. Voilà la tromperie manifeste du démon. Car il n'est pas possible que le corps vivant dans l'oisiveté, les délices et les satisfactions, puisse bien servir

Dieu ; il est, au contraire, plus disposé à servir les vices et les plaisirs. C'est pourquoi saint Jean-Baptiste, bien que sanctifié dès le sein de sa mère, sachant qu'il est impossible de servir Dieu en se livrant aux plaisirs et commodités de la chair, gagna le désert dès sa jeunesse pour y mortifier, par la pénitence, sa chair tendre et délicate. C'est ainsi qu'ont fait encore le prophète Élie, saint Antoine, saint Hilarion, saint Jérôme, saint François et autres Saints ; c'est pourquoi saint Paul, pour bien faire sentir cette vérité, disait : Je châtie mon corps et le réduis en servitude, parce que je ne pourrais point servir Dieu si je ne châtiais ce corps, qui est son ennemi, et qui combat sans cesse contre l'âme par ses mauvaises concupiscences. Aussi le même Apôtre disait-il : Tous ceux qui sont à Jésus-Christ, ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises. C'est pourquoi nous voyons que tous les vrais serviteurs de Dieu qui désirent sincèrement servir la Majesté divine, même les femmes délicates, mortifient leur corps par le jeûne, les veilles, les disciplines et les travaux. Mais le démon, afin de nous tromper, par le moyen de notre corps, qui est notre ennemi domestique, cherche à nous séparer de Dieu, et par cela même nous devons être très-attentifs à gouverner notre corps et à ne point lui accorder au delà de ses besoins ; mais tenir un sage milieu, qui est de le soutenir avec discrétion, pour pouvoir bien servir Dieu, mais non pour se révolter contre l'âme qui doit être la maîtresse..... C'est à cette fin que je vous affectionne, à cette fin que je vous écris, à cette fin que je dirige les prières que je fais pour vous, et pour cette fin encore, je suis prêt à supporter toutes sortes de fatigues pour votre Seigneurie illustrissime, pour ses fils et ses messieurs auxquels je me recommande de tout mon cœur.

De Naples, le 12 août 1584.

(Lettre CXXIII, tom. I.)

A Madame Flavie Caracciolo.

Il décrit les marques auxquelles on connaît ceux qui aiment véritablement Dieu et le prochain. Il l'anime à souffrir avec patience toutes les peines de cette vie par la considération de la grande récompense qui nous est préparée dans le ciel.

J'ai reçu votre troisième lettre, où je reconnais en vérité que vous avez pour moi un attachement de vraie fille, puisque vous désirez tant de me voir et de lire mes lettres. Je vous ai promis à la fin de ma dernière de vous écrire sur les signes caractéristiques de ceux qui aiment véritablement Dieu et le prochain. C'est ce que je vais faire dans la présente, s'il plaît au Seigneur de me donner cette grâce.

Le premier signe, c'est de se souvenir souvent de Dieu et de faire toutes choses en vue de lui plaire.

Le second, c'est d'observer ses divins commandements, selon que lui-même a dit : Si quelqu'un m'aime, il gardera mes préceptes, ce qui est la preuve d'un vrai amour.

Le troisième est, d'après saint Paul, d'être patient, parce que la charité est patiente et fait supporter, pour l'amour de Dieu, toute tribulation comme venant de lui.

Le quatrième, c'est la bonté qui fait aimer et pardonner ceux qui nous ont offensés.

Le cinquième, c'est de ne porter point envie au bien que fait le prochain, mais de l'aimer pour l'amour de Dieu.

Le sixième, c'est de ne point s'enorgueillir des dons que le Seigneur nous a faits plutôt qu'à d'autres.

Le septième, de ne rien faire méchamment, mais de faire toutes choses avec justice pour la gloire de Dieu.

Le huitième, de ne point ambitionner des grandeurs éminentes, mais de se contenter de sa position.

Le neuvième, de ne point chercher uniquement ses inté-

rêts, mais de procurer aussi le bien commun autant que possible.

Le dixième, de ne point s'emporter contre ceux qui nous offensent, mais de chercher à rendre le bien pour le mal.

Le onzième, de ne penser mal de personne, mais au contraire du bien de tous.

Le douzième, de ne point se réjouir de son iniquité ou de celle du prochain, car l'homme qui aime Dieu, s'il vient à tomber par fragilité, ne se réjouit point d'avoir péché (comme le font les libertins), mais ils s'en repentent comme firent David et saint Pierre; il ne se réjouit point de celui du prochain, au contraire il le déplore comme firent Moïse, saint Paul, J.-C. et tous les élus de Dieu qui ont une vraie et non feinte charité.

Le treizième, de croire tout ce qui a rapport à la foi, sans conserver aucun doute.

Le quatorzième, de souffrir toutes les adversités et aussi les défauts du prochain.

Le quinzième, d'espérer tout ce que Dieu a promis, et de travailler à l'obtenir.

La seizième, d'attendre avec patience et de demeurer ferme dans l'espérance, convaincu que si Dieu diffère de tenir ses promesses, néanmoins il ne manquera pas de les observer.

Le premier signe est enseigné par un prophète, le second par Jésus-Christ, les autres quatorze le sont par saint Paul aux Corinthiens. Voilà décrits en peu de mots, ma Fille, les signes du vrai amour que l'on porte à Dieu et au prochain, et par où l'on peut connaître quel est celui qui les possède véritablement.

Et si quelqu'un désire connaître le moyen de devenir patient, je le lui enseignerai en peu de mots.

Le premier sera l'amour de Dieu, duquel prend la source la patience et toutes les vertus.

Le second sera le mépris de nous-mêmes et des choses de ce monde, parce que l'amour de nous-mêmes et des créatures nous rend inquiets et pleins d'impatience.

Le troisième sera la fréquente confession et la communion, car l'âme qui demeure en Dieu est puissante pour soutenir patiemment toutes les tribulations de la vie et faire de grands profits.

Le quatrième est l'amour de la parole de Dieu, ainsi que nous l'enseigne Jésus-Christ ; car avec les paroles de la sainte Ecriture on est vainqueur de toutes les tentations du démon, et pour cela il faut lire aussi les livres de piété.

Le cinquième, c'est la méditation de la passion de Jésus-Christ, laquelle anime beaucoup à souffrir.

Le sixième, c'est de penser combien souffrent les méchants pour exécuter leurs crimes et s'attirer les peines de l'enfer, tandis que nous, nous souffrons pour la gloire du ciel. Et combien de Saints n'avons-nous pas sous les yeux pour nous donner bon exemple et nous porter à les imiter.

Le septième, c'est de vaquer à la prière, et c'est pour nous l'apprendre que Jésus-Christ, avant d'aller souffrir tant d'outrages, de tourments, de douleurs et une si cruelle mort, voulut se couvrir de l'armure de la prière.

Le huitième, c'est la considération de nos péchés, par lesquels nous méritons la peine éternelle ; mais si nous supportons avec patience les afflictions présentes, nous éviterons les éternelles.

Le neuvième, c'est l'espoir d'être les amis de Dieu, parce que tous ceux qui lui ont été chers, depuis l'origine du monde, ont été toujours affligés extérieurement, mais intérieurement consolés.

Le dixième, c'est de considérer que nous sommes tous placés dans ce monde pour souffrir, et qu'il n'y a pas un seul homme, de quelque condition qu'il soit, qui ne souffre ; il faut donc prendre la résolution de souffrir volontairement pour l'amour de Dieu, puisque aussi bien il est nécessaire que nous souffrions.

Finalement, il faut considérer que la vue de la grande récompense de la gloire céleste, qui s'acquiert en souffrant

avec patience et gaieté de cœur est le plus puissant moyen de supporter toute sorte de tribulations, et c'est pourquoi Jésus-Christ, voulant animer les Apôtres ainsi que nous à souffrir, leur disait : Réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans le ciel.

Voilà, ma chère Fille, quels sont les puissants moyens pour acquérir la patience qui nous rend paisibles sur la terre et glorieux dans le ciel. Et sur ce, etc...

Naples, le premier jour de juin 1587.

(Lettre CCVII, tom. I.)

A la très-excellente Dame J. Castriotta, Duchesse de Nocera.

Il l'exhorte à vouloir croître toujours dans l'amour de Dieu et lui propose la manière d'exprimer ses sentiments affectueux à ce souverain bien.

Si je suis si attaché à votre Excellence, ce n'est pas à cause des bienfaits que vous avez accordés à notre maison, mais c'est particulièrement parce que, sans aucun mérite de notre part, vous nous donnez tant de preuves de votre affection, et de plus parce que je vois en vous un grand désir de vouloir être véritablement bonne. Voilà les deux motifs qui me pressent le plus à vous tant affectionner et à prendre toute sorte de peine pour votre consolation ; et je ne crois point faire encore autant pour vous que j'y suis obligé, à cause des satisfactions que vous me donniez. Or, si la bonté que vous avez pour moi et l'affection que vous me portez, quoique imparfaits, m'obligent tant envers vous, combien plus la parfaite bonté de Dieu et le parfait et infini amour qu'il nous porte doivent-ils nous obliger à l'aimer, quand même nous n'en aurions reçu aucun bienfait ! Et quel plus grand bienfait peut-on recevoir que celui d'être aimé de Dieu ? Mais si nous ajoutons à tant de bonté et à tant d'amour les bienfaits qu'il

nous a accordés et les grâces dont il nous a comblés et qui sont innombrables (et nous en attendons de plus grands encore), notre cœur ne devra-t-il pas se fondre d'amour pour n'être pas ingrat envers tant d'amour et tant de bonté, surtout Dieu étant par lui-même si digne d'être aimé ? Par conséquent, celui qui ne l'aime pas de tout son cœur est digne de mille enfers, et même toutes les peines de l'enfer ne sont que peu de chose auprès d'une si énorme ingratitude ; c'est pourquoi, ma chère Dame, si jusqu'à présent nous n'avons aimé notre Dieu qu'imparfaitement, ou seulement comme des esclaves, afin d'être délivrés des peines de l'enfer, ou comme de vils mercenaires, espérant d'obtenir de sa divine Majesté des biens temporels ou la gloire éternelle, à l'avenir aimons-le parfaitement de tout notre cœur, sans autre intention que de l'aimer pour lui-même, parce qu'il est l'infinie et souveraine puissance, la sagesse, la bonté, la beauté infinie, qui renferme en lui toute sorte de biens, et qu'il est digne par conséquent d'être aimé pour lui seul. De plus, nous devons encore l'aimer à cause de l'amour infini dont il nous aime, amour qu'il nous a manifesté par tant de bienfaits, par tant de grâces, et nous en attendons de bien plus grands encore. Et si nous avons horreur de l'enfer, que ce ne soit pas pour ne point y souffrir des tourments éternels (ce qui ne serait pas par amour pour Dieu, mais par amour de nous-mêmes), mais haïssons-le, parce qu'il n'y a dans ce lieu que les vrais ennemis de Dieu, ceux qui ne l'aiment pas, qui ne le louent pas, ne le bénissent pas, mais au contraire ne vomissent que blasphèmes et malédictions ; et si nous désirons aller dans la céleste patrie, que ce ne soit pas seulement pour y jouir d'une félicité véritable et sans fin, mais absolument parce que dans cette patrie du ciel sont réunis les vrais amis de Dieu, qui ne cessent de l'aimer, de le louer, de le bénir, et qui sont toujours assurés de ne l'offenser jamais plus, mais de l'aimer et de le servir éternellement. Voilà, ma chère Dame, la véritable manière d'aimer Dieu ;

et quiconque l'aime de la sorte, commence à savourer, dès cette vie mortelle, quelques gouttes de la céleste douceur, surtout celui qui ne fait aucun cas des grandeurs, des richesses et autres choses de ce monde, de la vie même et de plus de ses propres enfants, comme fit la mère des sept frères Machabées, sainte Félicité et tant d'autres glorieuses mères, qui exhortaient leurs propres fils, quoique bien tendrement aimés, à soutenir les tourments et la mort la plus cruelle plutôt que de perdre l'amitié de Dieu qu'elles aimaient pardessus toutes choses, parce qu'il est digne par lui-même d'être aimé plus que tout, et qu'elles avaient à cœur de perdre tout et de tout souffrir pour donner à Dieu quelques parcelles d'amour en échange de l'immense amour de Notre-Seigneur pour nous, lequel s'est tant abaissé et a fini par souffrir pour nous la mort de la croix.

Il est temps ou jamais que nous croissions dans cet amour pour notre Dieu, lequel ne nous a tant aimés et n'a voulu demeurer dans la vie jusqu'à la maturité de l'âge, qu'afin de nous donner plus de lumières et de grâces pour le mieux connaître, et en le connaissant davantage pour l'aimer, et en l'aimant pouvoir nous donner une plus grande gloire dans la céleste patrie, où nous l'aimerons sans cesse et où nous le louerons, le bénirons et jouirons à jamais de sa face adorable. Revenons donc à notre Dieu, et de cœur disons-lui : O Seigneur, la vie de mon âme, je vous demande pardon de ma trop grande ingratitude et de ce que non-seulement je ne vous ai pas aimé comme je le devais, mais encore moins comme je le pouvais. Quand j'ai perdu quelque créature, pendant longtemps j'en ai ressenti une grande douleur, et cette affliction a fait couler de mes yeux des fontaines de larmes ; mais lorsque commettant le péché, je vous ai perdu, ô mon Dieu, vous qui êtes tout mon bien, je n'ai point ressenti la douleur que je devais en avoir, et depuis si longtemps je ne m'en suis point repenti, ce qui prouve évidemment que j'aimais plus la créature que vous, ô mon Créateur. Je vous rends

grâces, ô mon Dieu, du temps que vous avez daigné m'accorder et des lumières que vous m'avez données, afin que je connaisse bien mon erreur et que je m'en repente vivement; que votre divine Majesté daigne encore m'accorder la grâce de ne vous aimer, dès ce moment, que pour vous seul, qui êtes digne d'être aimé par-dessus toutes choses; mais vous savez, Seigneur, que je ne puis rien de moi-même : aidez-moi donc, ô mon Dieu, à exécuter ce saint désir que par votre grâce vous m'avez inspiré. Je ne veux que vous seul, je n'aime que vous sans partage, je ne veux m'approcher que de vous, parce que sans le secours d'aucun autre, vous seul me suffisez, et que sans vous il est impossible que toutes les choses créées ensemble puissent me donner le repos, mais vous seul pouvez remplir tous mes désirs. C'est, par conséquent, à vous que je me donne et je veux être tout entière à vous dans cette vie et dans l'autre. Daignez me recevoir, ô Seigneur mon Dieu, dans votre infinie miséricorde. C'est par cette donation de notre cœur que votre Excellence pourra se donner le repos et espérer son salut que je lui souhaite de tout mon cœur.

Naples, le 25 février 1589.

(Lettre CCCV, tom. I.)

A la très-excellente Dame Chrysostôme, Princesse d'Avellino.

Il l'exhorte à la mortification de son corps, afin qu'il soit toujours soumis à l'âme comme un serviteur l'est à son maître; et de plus il l'engage à supporter avec patience les tribulations de ce monde.

J'ai reçu votre très-agréable lettre du 2 de ce mois; et puisque votre Seigneurie illustrissime désire savoir comment je me trouve de mon mal au pied, je lui réponds que la douleur est très-peu sensible : plaise au Seigneur de me délivrer toujours du mal de l'âme, car je me mets peu en peine du

mal du corps ; au contraire, je ne suis pas fâché que mon corps, ce grand ennemi de mon âme, éprouve quelque mal, afin qu'il ne se révolte point contre l'esprit que je voudrais voir toujours occupé à faire la volonté de Dieu ! Mais ce corps animal le contrarie souvent, aussi Dieu fait-il bien de le châtier afin qu'il obéisse à l'âme qui, se trouvant en pays éloigné et étranger, est souvent molestée par le corps qui, se sentant dans son propre pays, s'en prévaut et ne veut point se soumettre à l'âme. Et il ne pense pas que c'est de l'âme qu'il reçoit tout bien (la vie, l'intelligence, la beauté et tout ce qu'il possède) ; c'est pourquoi celui qui est véritablement éclairé de Dieu, fait plus de cas de l'âme que du corps, lequel doit rester soumis à l'âme qui est la maîtresse. Aussi saint Paul disait-il : Je châtie mon corps et le réduis en servitude. Par conséquent, ma chère Dame, je suis content que mon corps souffre, afin qu'il soit docile à l'âme qu'on doit estimer par-dessus toute autre chose et en avoir une haute idée, parce que si l'âme est sauvée, le corps aussi sera glorifié, attendu qu'il doit participer à la béatitude dont l'âme doit jouir par la vue, l'amour et la possession de son Dieu ; mais si l'âme est damnée, le corps sera difforme, obscur et tourmenté en même temps que l'âme. Si donc votre Seigneurie illustrissime m'aime véritablement comme un père, elle devra se réjouir du mal qu'éprouve mon ennemi mortel, qui est mon corps : il me suffit que le mal ne soit pas tellement grave qu'il m'empêche de vaquer aux œuvres de charité.

Je ne manquerai pas d'aider votre âme, le plus que je pourrai, par mes prières, par mes lettres et par tout autre moyen qui sera en mon pouvoir, parce que je l'aime et que je désire la voir exaltée dans le ciel au sein de la vraie gloire, comme je l'ai vue exaltée dans le monde par de vains titres ; et je pense qu'en cela elle m'écoutera comme l'a fait l'excellente dame Jeanne Castriota, duchesse de Nocera, laquelle croît de plus en plus en humilité, patience et charité, et comme font encore plusieurs autres qui, suivant mes conseils, vivent de

telle manière qu'elles sont agréables à Dieu et d'un bon exemple pour le monde. Que votre Seigneurie illustrissime veuille bien m'en croire, les vertus reçoivent non-seulement la louange des bons, mais encore celle des méchants, parce que Dieu fait honorer ceux qui lui sont chers, et bien qu'il permette qu'ils soient injuriés, persécutés et maltraités pour un temps, afin de les purifier de leurs péchés, cependant à la fin il les délivre de tous leurs maux; et à cause de cela, ma chère Dame, les vrais élus de Dieu ne s'élèvent point d'orgueil dans la prospérité et ne désespèrent point dans l'adversité; mais recevant le bien comme le mal de la main du Seigneur, ils bénissent en tout temps du fond du cœur son saint nom. Dans la prospérité, ils se préparent à faire face à l'adversité, sachant bien qu'il n'est guère possible que dans ce monde plein de misères, on puisse avoir de continuelles consolations ou de vrai repos; car de même qu'il n'est pas continuellement jour, mais qu'après le jour vient la nuit, de même aussi après la prospérité arrive l'adversité. Aussi l'homme prudent est toujours prêt à recevoir de la main du Seigneur le bien comme le mal. Celui qui vit dans ces dispositions éprouve moins de fatigue au milieu du mouvement de la roue de ce monde qui tourne sans cesse et ne s'arrêtera enfin qu'au jour du jugement dernier, après lequel il n'y aura plus que trois lieux de séjour : les limbes pour les enfants non baptisés où ils souffriront non la peine du Sens, mais la peine du Dam, parce qu'ils seront privés de la vue de Dieu à cause du péché originel dans lequel ils sont morts. L'autre sera l'enfer, où sera la privation de tout bien et le comble de tous les maux et de tous les tourments. Le troisième sera la céleste patrie où l'on sera délivré de tout mal et comblé de tout bien. C'est là qu'on goûtera un vrai repos et toute sorte d'allégresse et de consolation, parce que là sont les véritables grandeurs, les vraies richesses, la beauté, la gloire et l'honneur, choses qui dans le monde sont fausses, n'ayant que l'apparence et non la réalité. Voilà pourquoi Jésus-Christ et ses imitateurs

les ont méprisées comme étant choses viles, et si quelque élu les possède en ce monde, il ne les estime pas et n'a les yeux fixés que sur la véritable et éternelle gloire, qui ne finira jamais. Ainsi fasse votre Seigneurie illustrissime, de laquelle je suis, &c.

Naples, le 7 février 1590.

(Lettre CCCXXXVI, tom. I.)

A Madame Jeanne Castriota, Duchesse de Nocera.

Il l'exhorte à s'appliquer aux vertus qui servent de préparation pour bien mourir.

L'amour que je ressens pour l'âme de votre Excellence et le désir que j'ai de son salut, me portent, non-seulement pendant la prière, où je me souviens de vous, mais encore en bien d'autres occasions, à penser comment je pourrai lui aider pour la vie présente et la guider vers la vie future où nous ne pouvons parvenir, si ce n'est par le moyen d'une bonne mort, à laquelle nous devons penser souvent et nous y bien préparer; parce que nous sommes certains qu'il faut mourir, et nous ne savons ni le jour ni l'heure, comme le dit le Fils de Dieu qui nous avertit de veiller sans cesse et d'être prêts, parce que nous serons appelés à l'heure où nous y penserons le moins, et que nous ne pourrons échapper à la mort. Or, il n'est plus temps de se préparer quand nous sommes appelés, car les cinq vierges folles qui voulaient se préparer quand l'Epoux viendrait les inviter, se trouvèrent chassées des noces célestes auxquelles furent admises les cinq vierges prudentes qui se trouvèrent bien préparées, ayant la lampe des bonnes œuvres allumée; et si tous doivent se trouver bien préparés, parce que nul ne connaît l'heure de sa mort, à plus forte raison devons-nous être prêts, nous qui sommes vieux; car si nous savons qu'il faut être bien prêt pour partir, nous savons

aussi que nous ignorons quand et comment cela doit se faire ; et pour se bien préparer à faire une mort heureuse, qui soit un commencement de vie éternelle, nous devons faire les préparations suivantes le mieux que nous saurons et que nous pourrons avec l'aide de Dieu, qu'il ne refuse jamais à ceux qui lui sont dévoués.

La première préparation sera de nous dégager de l'amour de toutes les choses temporelles et passagères, lesquelles, soit que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, il faudra toujours quitter. A cause de cette nécessité, il est bon de s'en détacher de cœur et d'affection avant que la mort arrive, afin de nous trouver bien libres et allégés pour faire notre voyage vers le ciel, et que, quittant l'amour des choses visibles, nous puissions nous tourner de toute la force de nos affections vers le Père céleste, cherchant à nous unir à sa divine Majesté par l'offrande de nous-mêmes en sacrifice perpétuel, priant la Mère de miséricorde et toute la Cour céleste de vouloir bien nous aider à conduire notre âme dans leur bienheureuse compagnie.

La seconde préparation sera de ne point nous appuyer ni nous confier dans nos bonnes œuvres, quelque grandes et nombreuses qu'elles soient, mais de placer toute notre confiance dans la divine miséricorde et dans les mérites d'une valeur infinie de Notre-Seigneur. Submergeons-nous dans ses plaies avec tous nos péchés et toutes nos négligences, parce que la plus petite blessure du Christ est plus que suffisante pour effacer tous les péchés de mille mondes. Et pour cela nous devons fréquenter souvent les très-saints Sacrements qui ont la vertu, par les plaies de Notre-Seigneur, d'effacer les péchés de tous ceux qui, par une vive foi formée par la charité, sont incorporés et unis à ce même Jésus-Christ, le chef de tous les vrais croyants ; et afin de fermer la voie à toute défiance ou désespoir, il est bon de dire souvent au Père éternel : « J'interpose la passion et la mort de votre divin Fils entre votre justice et mes péchés. » Et quoique nous devions obser-

ver les divins commandements et nous appliquer aux bonnes œuvres, si nécessaires à notre salut (quand nous avons le temps de les faire); néanmoins le Seigneur veut que nous nous regardions comme des serviteurs inutiles, parce que quelque nombreuses et quelque grandes que fussent nos œuvres, elles ne seraient point dignes de la vie éternelle (qui excède tous nos mérites), si elles n'étaient offertes par les mérites de Jésus-Christ, et par conséquent c'est sur lui que nous devons placer toute notre confiance.

La troisième préparation sera de nous attacher fermement et sans aucune hésitation à la vraie et très-pure foi de notre mère l'Église catholique romaine, et à l'obéissance des véritables pasteurs qui l'ont gouvernée depuis le temps des Apôtres jusqu'à nos jours, et de ne point oser entrer en dispute avec l'ennemi infernal de la vérité et de notre foi, si vous ne voulez être trompée par les démons, lesquels cherchent à ébranler les fondements de notre croyance par les doutes qu'ils sèment; et quiconque veut entrer en discussion avec sa seule faible raison, demeure séduit par cet ennemi, parce que ce que notre foi croit et tient pour certain, excède les forces de la raison humaine, étant purement surnaturelles.

La quatrième préparation sera de nous repentir grandement de nos péchés, avec le ferme propos de ne plus les commettre volontairement à l'avenir, et ce repentir du cœur ne doit pas être excité par la crainte de l'enfer, ou par toute autre appréhension, mais seulement pour avoir offensé Dieu le Père et Notre-Seigneur, desquels nous avons reçu tant et de si grands bienfaits, et qui doivent nous en accorder de plus grands encore. Et par conséquent nous devons concevoir plus de douleur d'avoir offensé celui qui nous aime tant et qui nous a fait tant de bien, que de crainte pour les peines de l'enfer. Or cette douleur procède non de la crainte, mais de l'amour.

La cinquième préparation sera de se soumettre en tout à la volonté de Dieu, s'offrant à elle en holocauste perpétuel

pour la gloire de sa divine Majesté, et, par amour pour elle, supporter avec patience toute sorte de maladies, de chagrins et de douleurs; et si l'on nous offrait mille années de plaisirs et de consolations contre la volonté de Dieu, nous devrions choisir plutôt sans hésiter toute peine, quelque grave qu'elle fût, avec sa grâce, que d'éprouver toute sorte de plaisirs et de satisfactions de la part du monde avec la disgrâce de sa divine Majesté. Quiconque est soumis de la sorte et s'offre de tout son cœur à Dieu, non-seulement sera délivré de l'enfer, mais encore des peines du purgatoire, parce qu'il est semblable en cela à Jésus-Christ, qui, pouvant s'arracher à toute souffrance, a voulu néanmoins, pour la gloire de son Père et pour notre salut, souffrir la mort la plus douloureuse.

La sixième préparation sera de joindre et d'unir nos souffrances à celles de Notre-Seigneur, et notre mort avec la mort cruelle et ignominieuse de Jésus-Christ. Recommandant notre âme au Père céleste avec celle de son divin Fils, désirant mourir entièrement au monde pour vivre avec Jésus-Christ, plaçant notre cœur dans son cœur transpercé, joignant tous les membres souffrants de notre corps avec ses membres endoloris et déchirés, et alors nous passerons tranquillement de ce monde au bonheur du ciel. Ce sont là les préparations qui nous feront faire une heureuse mort et parvenir à l'éternelle vie. Que votre Excellence lise souvent ces diverses préparations, afin qu'elle se trouve bien disposée au moment de la mort, et qu'elle l'embrasse bien volontiers pour aller jouir de la gloire éternelle; et sur ce, etc.

Naples, le 28 juin 1590.

ESPRIT

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES,

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE.

NOTICE.

—

1622.

Une des vies les plus attrayantes, les plus suaves, les plus saintes et les plus fécondes à la fois, c'est sans contredit celle de l'immortel François de Sales, évêque et prince de Genève. Né au château de Sales, à trois lieues d'Annecy, le 21 août 1567, il dut le jour à François, comte de Sales, et à Françoise de Sionas, tous deux d'une naissance illustre et d'un grand attachement à la foi catholique. Elevé sous leurs yeux avec le plus grand zèle, le jeune François répondit d'une manière admirable aux tendres soins de la plus vertueuse des mères. Cependant, à cause de sa rare précocité d'intelligence, il fut envoyé, à peine à sa sixième année, au collége de la Roche. Ses progrès, la vivacité de son esprit,

sa douceur incomparable, le brillant, la grâce, la beauté, toutes ces richesses que le ciel avait versées avec profusion dans son âme, non-seulement le distinguèrent de tous ceux de son âge, mais en firent plus tard l'admiration, l'amour et comme l'idole de son siècle et des siècles qui l'ont suivi. Arrivé à Paris pour y terminer ses études, en 1578, il fit sa rhétorique et sa philosophie au collége des Jésuites. De là il passa à l'Académie.

En 1584, son père l'envoya à Padoue pour étudier le droit sous le célèbre Gui Pancirole. Ce fut là qu'il connut le P. Antoine Possevin. De Padoue, François de Sales se rendit à Rome, à Lorette, aux principales villes d'Italie, et rentra enfin au château de la Thuile, où sa famille l'attendait. Déjà son père lui avait ménagé une riche alliance et préparé la place de conseiller au sénat de Chambéry. Mais alors le jeune comte révélant sa vocation, déclara qu'il désirait choisir et embrasser l'état ecclésiastique. Peu de temps après, il fut élu prévôt de l'église de Genève, dont il devint ensuite évêque titulaire. Ici qu'on nous dispense de parler, dans un espace si restreint que celui d'une notice, de ses missions dans le Chablais, les bailliages de Gex, de Terni, de Gaillard, et à Tonon surtout. Qui ne sait que de milliers de protestants il ramena au sein de la véritable Église par ses savantes controverses, sa douceur et sa piété. L'histoire seule de la Visitation, cet ordre si florissant, suffirait à l'éloge de tout autre, si nous faisions l'appréciation de la beauté de ses règlements, de la sagesse de ses pratiques, de son esprit et de ses fruits. Que dire encore du genre de sainteté de saint François de Sales, de sa bonté, de son onction, de sa charité, de ses lumières, de l'entraînement qu'il opérait? Comment donner assez de louanges au mérite de chacun de ses

écrits que tout le monde baise, lit et relit sans cesse? Son *Introduction à la vie dévote,* dont le célèbre évêque de Vence, Godeau, disait : « Que là François était un ange qui conduisait » les jeunes Tobies dans le voyage de cette vie »; son *Traité de l'amour de Dieu*, que le pape Alexandre VII nommait « un » Livre d'or », et dont on a dit aussi que l'auteur était un Séraphin brûlant qui répandait le feu de l'autel céleste dans le cœur des parfaits ; *ses Lettres*, *ses Entretiens*, *ses Controverses*, *ses Sermons* ; tout est ravissant d'esprit, de piété, d'amabilité. Que de fleurs, que de tours ingénieux, quelle naïveté heureuse! c'est une abondance toute naturelle, mais exquise et vraiment céleste. Quel cœur que celui qui recélait de tels trésors!...

Mais les plus beaux astres s'éteignent sur la terre; je me trompe : François de Sales est un de ceux qui brillent toujours d'un vif éclat. Ce n'est que sa vie qui s'éteignit pour se relever radieuse et éternelle dans le ciel.

Dieu lui avait fait pressentir sa dernière heure, et lui-même l'avait prédite à ses amis. Etant parti en effet, l'an 1622, pour Avignon où il allait saluer Louis XIII, qui venait de soumettre les Huguenots du Languedoc, il fut atteint d'apoplexie à Lyon, où il avait été obligé de suivre la cour, et succomba le 28 décembre de la même année 1622. Sa mort fut douce et belle comme sa vie; sa parole expira avec le son des plus moelleux cantiques de David, et alla continuer l'hymne d'amour dans les cieux.

Placé dans une boîte d'or, son cœur fut déposé dans l'église de la Visitation, à Lyon, et son corps porté à Annecy avec une pompe digne de son rang et de son mérite. Il fut déposé, selon le désir qu'il en avait manifesté, dans l'église

du premier monastère de l'ordre de la Visitation (1).

Peu de temps après, le roi Louis XIII, étant tombé malade à Lyon, désira vénérer le cœur de saint François de Sales : la prompte et miraculeuse guérison de Sa Majesté ne servit pas peu à accroître la confiance qu'on avait déjà dans le crédit de cet auguste et saint Pontife. Il donna, en témoignage de sa reconnaissance, un magnifique reliquaire d'or, orné de pierreries, pour l'y renfermer. Béatifié par Alexandre VII en 1661, il fut inscrit au catalogue des Saints par le même Pontife, en 1665.

(1) Une translation solennelle des restes vénérés de saint François de Sales eut lieu le 21 août 1826, dans l'église du nouveau monastère fondé par le Roi de Sardaigne Charles-Félix. Le Roi et la Reine étaient présents, dix Évêques et Archevêques, parmi lesquels étaient Mgr. de Quélen, archevêque de Paris, qui officiait à cette cérémonie, et un grand concours d'ecclésiastiques, accourus de divers pays, relevaient l'éclat de cette imposante cérémonie. On plaça les reliques du Saint dans une belle châsse d'argent, exécutée à Paris, et donnée par le comte de Sales, parent du saint Évêque. Quant au cœur de saint François de Sales, autrefois conservé dans l'église du monastère de la place Bellecour à Lyon, il a été pendant la révolution emporté à Venise, où est établie une maison de filles de Sainte-Marie, et où il est l'objet de la vénération publique. Voyez la note de Godescard, tom. I, pag. 507, édition de Lille, 1855.

ESPRIT

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES,

TIRÉ DE SES DIVERS ÉCRITS.

De la vérité charitable. — De la douceur.

La vérité, disait-il, qui n'est pas charitable, procède d'une charité qui n'est pas véritable.

— La vérité procède de la charité lorsqu'on ne dit cette vérité que pour l'amour de Dieu et pour le bien de celui qui est repris.

Elle procède encore de la charité quand elle est faite en esprit de douceur, et la douceur est la grande amie de la charité.

— Soyez toujours le plus doux que vous pourrez, et vous souvenez qu'on attire plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec cent barils de vinaigre. S'il faut pécher en quelque extrémité, que ce soit en celle de la douceur : jamais trop de sucre ne gâte de sauce.

L'esprit humain est ainsi fait : il se cabre contre la rigueur; par la suavité il se rend pliable à tout.

La parole douce amortit la colère, comme l'eau éteint le feu. Par la bénignité il n'y a terre si ingrate qui ne porte du fruit. Dire des vérités avec douceur, c'est jeter des charbons ardents au visage, ou plutôt des roses. Le moyen de se fâ-

cher contre celui qui ne combat contre nous qu'avec des perles et des diamants ?

Il n'y a rien de si amer que la noix verte : confite, il n'y a rien de plus doux et de plus stomacal. La répréhension est âpre de sa nature ; confite dans la douceur et cuite par le feu de la charité, elle est toute cordiale et toute délicieuse.

Des paroles d'humilité.

Réprouvant toutes les paroles d'humilité qui ne partent point d'un sentiment très-sincère et véritable, il disait :

« De semblables paroles sont la fine fleur, la crème, l'élixir de l'orgueil le plus délié. Le vrai humble ne veut point paraître tel, mais l'être en effet. L'humilité est si délicate, qu'elle a peur de son ombre et ne peut ouïr se nommer par son propre nom, sans courir le risque de se perdre.

Celui qui se blâme, va directement à la louange et fait comme celui qui rame, qui tourne le derrière au lieu où il tend de toutes ses forces.

Il serait bien fâché que l'on crût le mal qu'il dit de lui, et c'est par orgueil qu'il veut être estimé humble. »

— Plusieurs, disait-il ailleurs, me demandent des méthodes, des moyens, des secrets de perfection ; et je leur réponds que je ne sais de plus grande finesse que d'aimer Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soi-même à cause de Dieu ; et tout le secret d'arriver à cet amour, c'est d'aimer ; car, comme on apprend à étudier en étudiant, à parler en parlant, à courir en courant, à travailler en travaillant, aussi apprend-on à aimer Dieu et le prochain en l'aimant ; et ceux qui prennent une autre méthode, se trompent.

Et quand on insistait, il répondait toujours : le meilleur moyen d'aimer Dieu de tout son cœur, c'est de l'aimer de tout son cœur...

De l'humilité et de la chasteté. — De la crainte de la chasteté et de la chasteté de la crainte.

Il y a, disait-il, deux vertus qu'il faut pratiquer sans cesse et, s'il est possible, ne les nommer jamais ou si rarement, que cette rareté passe pour silence : ce sont les vertus d'humilité et de chasteté. La raison en est, continue-t-il, qu'on ne peut nommer ces deux vertus ni les louer, soit en elles-mêmes, soit en quelqu'un, sans les altérer.

Il n'y a point de langue humaine qui puisse dignement exprimer leur valeur, et c'est en quelque sorte diminuer leur prix que de les louer bassement.

Louer l'humilité, c'est la faire désirer par un secret amour-propre et y porter les gens par une fausse porte.

Louer l'humilité en quelqu'un, c'est le tenter de vanité et le flatter dangereusement; car il sera d'autant moins humble qu'il pensera l'être davantage, et il pensera l'être quand il verra qu'on l'estime tel.

Quant à la chasteté, 1° la louer en elle-même, c'est laisser dans les esprits une secrète et presqu'imperceptible imagination du vice contraire, et les exposer à quelque péril de tentation ; 2° la louer en quelqu'un, c'est en quelque façon le disposer à la chute et lui mettre devant les pieds une pierre d'achoppement, en lui enflant le courage d'un orgueil couvert d'un beau voile qui le porte au précipice ; 3° c'est qu'il ne faut jamais se fier à la chasteté passée, mais craindre toujours, d'autant que c'est un trésor que l'on porte en un vase fragile et de verre. Voilà pourquoi j'estimerais que c'est un acte de prudence de les nommer peu souvent.

Mais c'en est encore un plus grand de les pratiquer sans intermission, l'une étant une des plus excellentes vertus de l'esprit, et l'autre la belle et blanche vertu du corps.

Je ne dis pas pourtant qu'il faille être scrupuleux jusqu'à ce point qu'on n'ose les nommer aux occasions, même avec

éloge. Non, elles ne seront jamais assez louées, prisées, estimées, cultivées. Mais qu'est-ce que tout cela ? Toutes ces feuilles de louange ne valent pas le moindre fruit de la pratique.

C'est une bonne marque de la chasteté quand elle est craintive ; son rempart et sa forteresse, c'est la peur.

Entre les combats des chrétiens, dit saint Jérôme, les plus rudes sont ceux de la chasteté : ce sont les plus communs, et néanmoins ceux où la victoire est plus rare. Celui qui se fie sur sa chasteté passée, est en grand danger de tomber. Or, si la crainte est si nécessaire à la chasteté, nous n'avons pas moins besoin de la chasteté que de la crainte, pour faire notre salut avec frayeur et tremblement.

La crainte chaste et sainte est une crainte de révérence, d'amour, de respect, non servile, non mercenaire, mais filiale ; car *il faut craindre Dieu par amour, et non pas l'aimer par crainte* (c'était le grand mot de saint François de Sales).

Du zèle.

Il en est du zèle, disait-il, comme des bézoards ; de cent il n'y en a pas un de bon et qui chasse le venin.

Les bons ménagers disent que la nourriture des paons dans une maison de campagne est plus dommageable que profitable ; parce qu'encore qu'ils mangent les araignées, les chenilles, les souris et autres vermines ; d'autre part, ils découvrent les toits, ils effraient les pigeons par leurs cris et ils battent les autres volailles.

Le zèle, pour l'ordinaire, est impétueux, et bien que par les corrections qu'il fait il tâche d'exterminer le vice, il a d'ailleurs d'assez fâcheux effets s'il n'est conduit avec beaucoup de modération et de prudence.

Il y a un zèle âpre et farouche qui ne pardonne rien, qui agrandit les moindres fautes et fait comme le mauvais médecin qui rend les maladies plus fâcheuses.

Il y en a un autre si lâche et si mol, qu'il pardonne tout, pensant être en cela une mesure de charité qui souffre tout, qui endure tout, mais jamais le tort fait à Dieu, ce qui offense son honneur et sa gloire, en quoi il se trompe.

Le vrai zèle, accompagné de jugement et de science, suit ce précepte : *Inter utrumque vola, medio tutissimus ibis.* Dirigez votre essor entre l'un et l'autre, vous serez plus en sûreté au sage milieu. Il pardonne certaines choses ou au moins les dissimule pour les corriger à propos et utilement en temps et lieu, et en reprend d'autres sans attendre où il voit qu'il y a espérance d'amendement, ne laissant rien en arrière de ce qu'il pense pouvoir servir à la conservation ou augmentation de la gloire de Dieu.

Le zèle doux et gracieux est incomparablement plus efficace que celui qui est âpre et turbulent ; et c'est pour cela qu'Isaïe, voulant montrer la force du Messie à réduire tout l'univers sous le joug suave de son obéissance, ne l'appelle pas le lion de la tribu de Juda, mais l'agneau dominateur de la terre. « *La douceur est-elle survenue*, dit le Prophète-roi, *nous voilà corrigés* (Ps. 89-10). »

Des petites vertus.

Chacun, disait-il, veut avoir des vertus éclatantes et de montre attachées au haut de la croix, afin qu'on les voie de loin et qu'on les admire. Très-peu se pressent à cueillir celles qui, comme le serpolet et le thym croissent au pied et à l'ombre de cet arbre de vie. Cependant ce sont les plus odoriférantes et les plus arrosées du sang du Sauveur, qui a donné pour première leçon aux chrétiens : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (Matth. 11-29). Il n'appartient pas à tout le monde d'exercer les grandes vertus de force, de magnanimité, de magnificence, de martyre, de patience, de constance, de valeur. Les occasions de les pratiquer sont rares; cependant tout le monde y aspire, parce qu'elles sont

éclatantes et de grand nom ; et il arrive souvent qu'on se figure de les pouvoir pratiquer, on enfle son courage de cette vaine opinion de soi-même , et dans les occasions on donne du nez en terre.

Les occasions de gagner de grosses sommes ne se rencontrent pas tous les jours , mais tous les jours on peut gagner des liards et des sous ; et en ménageant bien ces petits profits , il y en a qui se font riches avec le temps. Nous amasserions de grandes richesses spirituelles et nous thésauriserions beaucoup de trésors pour le ciel , si nous employions au service du saint amour de Dieu toutes les menues occasions qui se rencontrent à chaque moment.

De l'égalité du saint amour.

Le vrai signe que nous n'aimons que Dieu en toutes choses , c'est quand nous l'aimons également sur toutes choses ; puisqu'étant toujours égal à soi-même , l'inégalité de notre amour envers lui ne peut tirer son origine que de la considération de quelque chose qui n'est pas de lui.

C'est la vraie pierre de touche pour connaître si notre charité et notre dévotion sont vraies ou feintes. Oh ! si notre arche était arrivée à ce point , nous pourrions dire qu'elle serait comme celle de Noé , posée sur le faîte des plus hautes montagnes et fondée sur les collines les plus élevées de la piété.

Tout nous serait égal , vie, mort, santé , pauvreté , richesse , et toutes les inégalités des événements de cette vie ne pourraient renverser notre barque, parce que nous en tiendrions le timon ferme et droit.

C'est en cette ferme et inébranlable assiette d'esprit que le grand Apôtre bravait toutes les créatures et les défiait de le séparer de l'amour de Jésus-Christ.

Des scrupules.

Saint François de Sales disait, qu'ils prennent racine dans l'orgueil le plus fin ; il l'appelle fin, parce qu'il est si délié et si subtil qu'il trompe celui-là même qui en est travaillé.

La raison qu'il en donne est que celui qui a cette maladie ne saurait se résoudre à acquiescer aux jugements de ceux qui sont éclairés dans les voies de Dieu, voulant toujours que son opinion prévale et l'emporte ; car s'il voulait se soumettre et renoncer à son propre jugement, il serait aussitôt guéri et en paix.

Fâcheuse maladie, ajoute-t-il, que le scrupule ; elle est est semblable à celle qu'on appelle jalousie, à laquelle toutes choses servent d'entretien et fort peu de remède. Il l'appelait aussi la fièvre quarte ou les pâles couleurs de l'esprit.

Rien ne nous arrive que par la volonté de Dieu. — Désirs terrestres et désirs célestes.

Rien, hormis le péché. — Oh ! quel bonheur pour nous si nous étions accoutumés à recevoir toutes choses de la main paternelle de celui qui en l'ouvrant remplit tout ce qui est animé de sa bénédiction ! Que d'onction adoucirait nos peines ; que de miel nous tirerions de la pierre et que d'huile des plus durs rochers ! Que de modération nous accompagnerait dans la prospérité, puisque Dieu ne nous envoie l'adversité et la prospérité que pour en tirer sa gloire et notre salut !

Pensons bien à cette vérité, et ne regardons que Dieu dans tous les événements, et tous les événements qu'en Dieu.

— Il y a des désirs terrestres et des désirs célestes. De ces derniers on n'en saurait trop avoir. Ce sont autant d'ailes qui nous élèvent à Dieu ; ce sont ces ailes de colombe que le Prophète demandait à Dieu pour voler dans le vrai repos. Pour les autres qui nous lient à la terre, on ne saurait en

avoir trop peu. Saint Augustin les appelle « la glu des ailes spirituelles. »

Des sécheresses dans l'oraison.

Pour moi, disait-il, j'ai toujours plus estimé les confitures sèches que les liquides ; la manne était un petit grain sec ; et il rapportait ces mots de David : Dans cette *terre déserte où je me trouve et où il n'y a ni chemin ni eau, je me suis présenté devant vous comme dans votre sanctuaire, pour contempler votre puissance et votre gloire.*

L'union de Dieu est plus étroite dans les dérélictions et abandonnements que dans les dévotions et consolations sensibles ; d'autant que plus l'âme s'amuse à la consolation de Dieu, moins elle s'attache au Dieu de consolation, tout de même que les abeilles qui font le plus de cire sont celles qui font le moins de miel.

Qui peut imaginer un plus grand abandonnement que celui de Jésus-Christ sur la croix ! qui lui fit dire : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné:* cependant qui peut douter qu'il ne lui fût très-uni !

Oh ! que bienheureuse est l'âme qui est fidèle dans les sécheresses et abandonnements sensibles ! C'est là le creuset où le pur or de la charité est parfaitement affiné.

Qu'il faut cacher ses vertus.

Ce n'est pas une moindre vertu de cacher les plus belles vertus, que ces vertus-là même que l'on cache. Dieu est un Dieu caché, qui aime à être servi, prié, adoré en secret, comme l'Évangile nous l'apprend. Vous savez ce qui arriva à cet inconsidéré roi d'Israël, pour avoir montré les trésors aux ambassadeurs d'un prince barbare ? il vint les lui ravir avec une puissante armée (IV Rois, 20-13) : *Crede mihi, bene qui latuit, bene vixit.*

Sur le jeûne.

La plus grande de toutes les austérités corporelles, c'est le *jeûne*, car c'est elle qui met la cognée à la racine de l'arbre; les autres ne font qu'effleurer, qu'égratigner, qu'émonder. Le corps nourri maigrement est plus aisément dompté; au contraire, quand il est bien nourri, il regimbe aisément, l'iniquité sortant ordinairement de la graisse.

Le jeûne est au corps ce qu'est le frein aux chevaux, qui les range facilement au devoir.

Saint François de Sales n'était point pour les jeûnes immodérés. L'esprit, disait-il, ne peut supporter le corps quand il est trop gras, et le corps ne peut supporter l'esprit quand il est trop maigre. Il aimait un traitement égal, disant que Dieu aime à être servi avec jugement, et ajoutait : qu'on peut diminuer les forces du corps facilement et quand on veut; mais qu'on ne peut pas les réparer avec tant de facilité quand elles sont abattues; il est aisé de blesser, non de guérir; l'esprit doit traiter le corps comme son enfant quand il obéit, sans l'assommer; mais comme un sujet rebelle quand il se révolte, suivant ce mot de saint Paul : Je châtie mon corps et le réduis en servitude; en cheval quand il fait la bête, et, comme disait le bon saint François d'Assise, « en frère l'âne. »

Avantages de la solitude.

La conversation avec Dieu dans la solitude vaut mieux que la foule qui presse la porte des grands du monde : misérable grandeur qui s'acquiert et se conserve par tant de peines et que l'on perd néanmoins avec tant de regret !

Il faut se plaire avec soi-même, quand on est en solitude, et avec le prochain comme avec soi-même, quand on est en compagnie, et partout ne se plaire qu'en Dieu qui a fait la

solitude et la compagnie ; celui qui fait autrement, s'ennuiera partout; car la solitude sans Dieu est une mort, et la compagnie sans lui est plus dommageable que désirable ; partout il fait bon avec Dieu , nulle part sans lui.

De la modestie.

Saint François de Sales, recommandant la modestie pour conserver la pureté, faisait à ce sujet deux comparaisons fort justes.

La première : que , pour douce, claire et polie que soit la glace d'un miroir , il ne faut que la moindre haleine pour la rendre si terne qu'elle ne sera plus capable de former aucune représentation.

La seconde : Voyez-vous un beau lis ? C'est le symbole de la pureté ; il conserve sa blancheur et sa douceur parmi les épines même, tant qu'on n'y touche point ; mais aussitôt qu'il est arraché , l'odeur en est si forte qu'elle entête.

Aussi voulait-il que pour conserver la pureté , on observât une exacte et scrupuleuse modestie , ne voulant pas qu'on se laissât toucher ni au visage , ni aux mains , pas même par jeu et divertissement , parce que , disait-il , quoique ces actions ne violent pas quelquefois l'honnêteté , elles lui causent néanmoins toujours quelque espèce de flétrissure.

Sur la ponctualité.

Celui qui est ménager sur les deniers et sur les liards, combien plus le sera-t-il sur les écus et les pistoles ! Il faut mettre cette comparaison en pratique par l'exactitude aux plus petits devoirs.

Manière de lire avec fruit.

Pour lire utilement, il ne faut qu'un livre à la fois, et en-

core le faut-il lire par ordre, c'est-à-dire d'un bout à l'autre ; ce n'est pas seulement l'utile qui nous doit porter à cette lecture, mais encore l'agréable ; car de cette façon nous faisons comme les voyageurs qui se délassent en marchant par la découverte de nouveaux objets et de nouvelles perspectives, nous allons toujours en de nouvelles pensées, ce qui réjouit l'esprit : ceux qui sautent d'un livre à l'autre, se dégoûtent bientôt de tous et se rebutent de cet exercice qui est la nourriture la plus agréable de l'esprit et l'un des plus doux charmes de la vie.

La lecture, disait saint François de Sales, est l'huile de la lampe de l'oraison.

De l'amour de Dieu.

Sans cet amour toutes les vertus ne sont qu'un amas de pierres, disait-il; car enfin de quoi sert de courir si l'on ne tend au but? Oh! combien de bonnes œuvres demeurent inutiles pour le salut, faute d'être animées de ce motif. Cependant c'est à quoi l'on pense le moins, comme si l'intention n'était pas l'âme de nos actions, et comme si Dieu avait promis de récompenser des œuvres qui ne sont pas faites pour lui et rapportées à son honneur.

La foi montre le chemin de la terre promise, comme la colonne de nuée et de feu, claire et obscure. L'espérance nous nourrit de la manne de suavité ; mais la charité nous introduit, comme l'arche d'alliance, en la terre céleste, promise aux vrais Israélites, en laquelle ni la colonne de feu ne sert plus de guide, ni on ne se repaît plus de la manne de l'espérance.

Tout par amour, rien par force.

C'était là comme le principal ressort de son gouvernement. Aussi disait-il souvent : En la galère royale de l'amour di-

vin, il n'y a point de forçats; tous les rameurs sont volontaires.

De la continence des yeux.

Il faut regarder, disait-il, superficiellement et en général, pour distinguer que c'est une femme à qui on parle, et non pas un homme, et se tenir sur ses gardes pour ne la regarder pas fixement et d'un regard arrêté et trop discernant.

Ainsi Job avait fait un pacte avec ses yeux pour ne penser pas même à une vierge, de peur que son œil ne ravageât son âme ; et Alexandre, tout païen qu'il était, ne voulait pas voir la femme du roi de Perse, qu'il tenait prisonnière avec sa mère, ni les filles de sa suite, disant : « Que les dames Persanes faisaient mal aux yeux ; » craignant que l'incontinence ne lui dérobât l'honneur de la victoire.

Saint Ambroise, à son tour, donnant des avis à une vierge pour la conservation de sa virginité, lui conseillait de ménager soigneusement ses regards, de peur que les larrons, c'est-à-dire les mauvaises pensées et les mauvais désirs, n'entrassent en son âme par les fenêtres.

De la sincérité.

La sincérité, disait-il, c'est cela même que le mot sonne, c'est-à-dire sans cire. — Savez-vous, poursuivait-il, ce que c'est que du miel sans cire? c'est celui qui est exprimé du rayon et qui est fort purifié; il en est de même d'un esprit quand il est purgé de toute duplicité ; alors on l'appelle sincère, franc, cordial, ouvert et sans porte de derrière. — L'homme double se défie de chacun, et chacun se défie de lui; vrai Ismaël de qui les mains sont contre tous et tous contre lui. Sa langue est un rasoir qui tranche des deux côtés, et lorsqu'il parle de paix, c'est alors qu'il couve quelque malignité.

De l'obéissance.

L'excellence de l'obéissance ne consiste pas à suivre les volontés d'un supérieur doux et gracieux, qui commande par prières plutôt que comme ayant autorité ; mais à plier sous le joug de celui qui est sévère, rigoureux, impérieux.

Il désirait que ceux qui conduisent les âmes gouvernassent en pères, non en maîtres ; plutôt par exemple que par domination : néanmoins il voulait un peu de verdeur en ceux qui sont en supériorité, et il désapprouvait dans les inférieurs cette tendresse sur eux-mêmes, qui les rendait impatients et peu endurants.

Voici de quelles comparaisons il se servait pour insinuer son sentiment : « La lime rude ôte mieux la rouille et polit davantage le fer qu'une plus douce et moins mordante. Voyez-vous comme on se sert de chardons fort aigus pour gratter les draps et les rendre plus lisses et plus fins, et avec combien de coups de marteaux on rend fine la trempe des meilleures lames d'épée ?

L'indulgence des supérieurs est cause quelquefois, quand elle est excessive, de beaucoup de désordres dans les inférieurs. On ôte le sucre aux enfants parce qu'il leur engendre des vers.

De l'égalité de l'esprit.

Saint François de Sales n'inculquait rien plus soigneusement que la sainte égalité d'esprit. Cette vie, disait-il, étant une navigation vers le port du salut, nous devons être semblables aux bons pilotes, qui tiennent toujours leur timon juste à l'inégalité des flots.

Pour cela il faut imiter ces mêmes pilotes qui se conduisent en la mer par le regard continuel du pôle, et quel est ce pôle, sinon la très-sainte volonté de Dieu, que nous de-

vons regarder continuellement pour nous y fixer? Car les inégalités d'esprit ne proviennent que du regard des créatures non rapportées à Dieu; et ainsi, selon la variété des accidents qui arrivent en cette vie, nous changeons d'humeur et d'inclinations.

Mais quand nous regardons toute cette diversité dans l'uniformité toujours égale de la très-sainte volonté de Dieu, qui distribue selon qu'il lui plaît les prospérités et les adversités, la santé et la maladie, les richesses et la pauvreté, la vie et la mort; et quand nous venons à penser que de tout cela nous pouvons tirer des sujets de glorifier Dieu, nous entrons dans cette aimable indifférence chrétienne qui produit la sainte égalité d'esprit.

De l'empressement.

Notre Saint faisait grand état de cette devise d'un empereur ancien : *Hâtez-vous lentement;* et de cette autre : *Assez tôt, si assez bien.*

Il ne voulait pas que l'on entreprît beaucoup de choses, mais que l'on fît bien le peu que l'on entreprenait. C'était un de ses mots ordinaires et chéris, *peu et bon.*

Il disait : qu'il se fallait bien garder de mettre la perfection en la multitude des exercices de vertu, soit intérieurs soit extérieurs. Et quand on lui disait : Que deviendra donc cet amour insatiable dont parlent les maîtres de la vie spirituelle, qui ne dit jamais : c'est assez; qui ne pense jamais être arrivé au but, mais qui avance toujours à grands pas? Il répondait : C'est par les racines qu'il faut croître en cet amour-là plutôt que par les branches; et l'expliquait ainsi : C'est croître par les branches que de vouloir faire une grande multitude d'actions de vertu desquelles plusieurs se trouvent non-seulement défectueuses, mais bien souvent superflues et semblables à ces pampres inutiles de la vigne qu'il faut retrancher pour faire grossir le raisin; et c'est croître par les racines

que de faire peu d'œuvres, mais avec beaucoup de perfection, c'est-à-dire avec un grand amour de Dieu, dans lequel consiste toute la perfection du chrétien.

Il vaux mieux faire peu d'actions bonnes et parfaites, que plusieurs, mais imparfaites.

Qu'est-ce que faire une bonne œuvre parfaitement (en état de grâce s'entend, car sans cela elle est non-seulement imparfaite, mais de nulle valeur pour l'éternité) ? C'est la faire : 1° avec beaucoup d'ardeur; 2° avec beaucoup de fermeté; 3° avec beaucoup de pureté d'intention. Une action faite ainsi vaut mieux qu'un grand nombre d'autres faites : 1° froidement; 2° lâchement; 3° et moins purement de la part de l'intention.

Pour faire donc un sérieux progrès dans la perfection, il n'est pas tant question de multiplier les exercices, que d'acquérir de l'ardeur, de la force, de l'amour, ce qui est incomparablement plus agréable à Dieu et lui apporte plus de gloire.

Des témoignages de bienveillance.

Le sens est comme une Dalila qui endort Samson pour le tondre, et qui surprend la raison quand elle sommeille. Ce n'est pas mal fait d'aimer en Dieu une personne qui nous est agréable, pourvu qu'en effet nous l'aimions plus à cause de Dieu, que parce qu'elle nous agrée; mais parce qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de regarder la glace d'un miroir sans s'y voir, et de s'y voir sans s'y considérer, et de s'y considérer sans s'y plaire : plaisir qui insensiblement nous fait oublier le miroir pour penser à notre image et ensuite à nous-même. Aussi est-il bien difficile de ne se regarder pas et de ne s'arrêter pas à soi dans l'amour que nous portons au prochain, au lieu que pour l'aimer purement, il ne faut l'aimer qu'en Dieu et pour Dieu, c'est-à-dire parce que Dieu est en lui, ou afin qu'il y soit.

Des esprits trop réfléchissants.

Il n'approuvait nullement les esprits trop réfléchissants qui font cent considérations sur des choses de néant. Ils ressemblent, disait-il, aux vers à soie qui s'emprisonnent et s'embarrassent dans leur travail.

Ces réflexions continuelles sur soi et sur ses actions emportent beaucoup de temps, qui serait mieux employé à agir qu'à tant regarder. Ce que l'on fait souvent à force de regarder si l'on fait bien, on le fait mal.

On ne dit pas qu'il ne faille point faire de réflexion sur soi-même et sur sa conduite, ce serait vivre en brute au contraire, et ne faire aucun usage de la raison. Mais chaque chose a son temps, dit le Sage. Il y a temps d'agir et temps de réfléchir sur son action. Le peintre ne s'arrête pas à chaque trait de pinceau pour juger de son ouvrage, il ne le fait que par intervalle.

Les fréquents examens de conscience sont fort bons, le soir, le matin et à midi. Tout chrétien affectionné à son salut doit avoir soin de remonter l'horloge de son cœur, et même durant le jour il est bon, de temps en temps, de prendre garde en quelle assiette il est ; mais de n'avoir autre occupation que de considérer ce que l'on fait, ce n'est pas avancer beaucoup la gloire du Père céleste ; et c'est une attention qui à la fin devient incommode et qui pour l'ordinaire ne se termine qu'à notre intérêt propre. Le sel et le sucre sont deux bonnes choses, mais il en faut user modérément.

De la mortification des inclinations naturelles.

Celui qui mortifie davantage ses inclinations naturelles, attire davantage les inspirations surnaturelles. Ceux qui portent la mortification de Jésus-Christ en leur corps et dans leur cœur, sont semblables à cette hostie du prophète Elie

sur laquelle descendit le feu du ciel, ou à cette boue dont il est parlé dans les Machabées qui prit feu aux rayons du soleil.

Comme la manne céleste ne fut donnée à Israël qu'après qu'il eut consommé toutes les farines qu'il avait emportées de l'Egypte, aussi les faveurs du ciel sont-elles rarement départies à ceux qui se conduisent encore selon les inclinations de la terre. « Mon esprit, dit le Seigneur, ne demeurera pas » avec l'homme, parce qu'il est chair. »

Mépris de l'estime.

Saint François de Sales voulait que l'on en eût soin ; mais plus pour le service de Dieu que pour son propre honneur, et plus pour éviter le scandale que pour en augmenter sa propre gloire.

Il comparait la réputation au tabac, qui, pris modérément et rarement, peut servir ; mais qui nuit et noircit le cerveau quand on en use trop souvent et avec intempérance.

Mon Dieu, s'écriait-il, qu'est-ce que la réputation, que tant de gens sacrifient à cette idole ?

Après tout, c'est un songe, une ombre, une opinion, une fumée, une louange dont la mémoire périt avec le son ; une estime qui est souvent si fausse, que plusieurs admirent de se voir louer de vertus dont ils savent bien qu'ils ont les vices contraires, et blâmer de défauts qui ne sont nullement en eux.

Ceux-là avaient la prudence de la chair qui ont fabriqué ce proverbe : « Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée », préférant la réputation aux richesses. Oh ! que cela est éloigné de l'esprit de la foi ! Y eut-il jamais réputation déchirée comme celle de Jésus-Christ ? De quelles injures n'a-t-il pas été attaqué ? De quelles calomnies n'a-t-il pas été chargé ? Cependant, *le Père l'a élevé à proportion qu'il a été abaissé ;* et les Apôtres ne sortaient-ils pas joyeux des assemblées où ils avaient reçu des affronts pour le nom de Jésus ?

Oh ! mais c'est une gloire de souffrir pour un si digne sujet. J'entends bien : nous ne voulons que des persécutions illustres, afin que notre lumière éclate au milieu des ténèbres, et que notre vanité brille parmi nos souffrances ; nous voudrions être crucifiés glorieusement.

Du sentiment de la divine présence.

On demande ce qu'il faut faire quand Dieu nous prive de ses consolations et de la douceur du sentiment de sa présence.

C'est alors qu'il faut montrer si nous suivons Jésus-Christ pour du pain, comme ces troupes qui le suivaient dans le désert, ou si nous avons le cœur assez bon pour dire avec les Apôtres : Allons et mourons avec lui. Que de personnes aiment le Sauveur sur le Thabor, qui l'abandonnent lorsqu'il est question de le suivre sur le Calvaire ! Hirondelles qui fuient les froides régions de l'adversité pour voler aux chaudes régions de la prospérité.

Savez-vous ce qu'il faut faire quand Dieu nous ôte ce goût sensible, cette suavité et cette consolation ? Il le faut remercier comme d'une faveur : tel un brave soldat qui remercie son capitaine quand il l'emploie en des occasions hasardeuses et difficiles ; parce que par là il lui témoigne l'estime qu'il fait de son courage, de son affection et de sa fidélité.

Désirez-vous savoir pourquoi j'ai dit qu'il faut remercier Dieu de ces sortes de soustractions ? C'est : 1° parce qu'il le faut bénir en tout événement, et adorer en toutes choses sa volonté, ses dispositions et les ordres de sa providence ; 2° parce qu'il ne fait rien que pour notre bien, même pour notre mieux ; 3° parce que tout se convertit en bien pour ceux qui l'aiment et qu'il aime ; 4° parce que nous sommes enfants de la croix et que nous devons nous réjouir en la participation des souffrances de Jésus-Christ ; 5° parce que dans la désolation et les sécheresses nous avons plus de moyens de

témoigner à Dieu notre fidélité ; 6° parce que le sucre des consolations sensibles engendre pour l'ordinaire les vers de la complaisance, et cette consolation produit l'orgueil qui est le poison de l'âme et le corrupteur de toute bonne œuvre ; 7° parce qu'enfin, dans les consolations, nous prenons aisément le change, et qu'au lieu d'aimer le Dieu des consolations, nous nous amusons à caresser et à chérir les consolations de Dieu : stratagème remarquable de l'ennemi juré de notre salut.

Des bonnes inclinations. — Du recueillement. — Des aspirations. — De la parole de Dieu.

— Si vous avez de bonnes inclinations naturelles, ayez soin de les bien employer au service de celui qui vous les a données. Plantez sur ces sauvageons les greffes de l'éternelle dilection que Dieu est prêt à vous donner, si, par une parfaite abnégation de vous-même, vous vous disposez à les recevoir.

— Tous les exercices spirituels sans le recueillement intérieur et les aspirations, sont des holocaustes sans moelle, un ciel sans étoiles et un arbre sans feuilles.

— Entre les marques de prédestination, celle-ci est une des meilleures : d'aimer à entendre la parole de Dieu. *Celui qui est de Dieu, aime à entendre la parole de Dieu*, dit Jésus-Christ ; *et qui aime Dieu, aime sa parole et la garde en son cœur.*

De la pénitence et de l'Eucharistie.

Ces sacrements sont comme les deux pôles de la vie chrétienne. Par le premier, nous renonçons à tout péché, nous détruisons tous les vices, nous surmontons toutes les tentations, et nous nous dépouillons du vieil homme. Par le second, nous nous revêtons du nouveau qui est Jésus-Christ

pour marcher dans la justice et la sainteté, allant de vertu en vertu vers la montagne de perfection.

Saint usage des offenses reçues.

La mission des vertus est de souffrir des affronts et des injures, parce que plusieurs vertus se présentent en foule pour y prendre part et s'y exercer.

1. — La justice, car qui est-ce qui ne pèche pas, et qui par conséquent ne soit digne de correction ? Etes-vous offensé ? considérez combien de fois vous avez offensé Dieu, et combien il est juste que toutes les créatures vous en punissent comme instruments de sa justice.

2. — Etes-vous accusé justement, il faut reconnaître simplement sa faute et en demander pardon à Dieu et aux hommes.

3. — Si l'accusation est fausse, il faut paisiblement et sans émotion rendre témoignage à la vérité : nous devons cela à cette vertu et à l'édification du prochain qui pourrait tirer scandale de notre silence comme d'un aveu tacite.

4. — Persévère-t-on à nous accuser, il ne faut pas se défendre davantage, mais faire place à la colère en pratiquant la patience, le silence et la modestie.

5. — La prudence y prend sa part aussi, car les outrages méprisés s'évanouissent. Si vous vous y opposez avec colère, il semble que vous les avouez.

6. — La discrétion vient ensuite de la prudence pour y exercer son acte qui est la modération.

7. — La force et la grandeur de courage, en se surmontant soi-même.

8. — La tempérance, tenant en bride les passions, de peur qu'elles n'échappent.

9. — L'humilité, puisqu'elle a cela de propre, de nous faire non-seulement connaître, mais aimer notre abjection.

10. — La foi même, qui a, selon saint Paul, fermé la gueule

des lions et qui nous fait regarder Jésus-Christ auteur et consommateur de notre foi, chargé d'opprobres et d'ignominie, et au milieu de tout cela devenu comme un sourd et un muet qui n'a aucune répartie.

11. — L'espérance qui nous fait attendre une couronne qui ne se flétrira jamais pour le léger moment de tribulation que nous endurons.

12. — Enfin, la charité, qui est patiente, douce, bénigne, gracieuse, qui croit tout, qui espère tout, qui endure tout, qui souffre tout.

O combien chéririons-nous les outrages et les affronts qui nous sont faits, si nous étions bien soigneux de notre salut ! et que ces occasions nous seraient précieuses, puisqu'elles nous fournissent le moyen d'exercer en même temps tant d'actions agréables à Dieu !

De la patience dans les calomnies.

Les coups de canon s'amortissent dans la laine, tandis qu'ils brisent tout ce qui leur résiste. La parole douce, avons-nous dit, éteint le courroux comme l'eau éteint le feu. Rien n'apaise plus un éléphant en furie comme la vue d'un petit agneau, et l'ours fuit devant un chat.

Dans les calomnies d'importance, regardez Jésus-Christ sur la croix au milieu de deux voleurs. Devant ce grand exemple de souffrances vous aurez honte de vous plaindre.

Quiconque peut garder la paix du cœur dans l'orage des calomnies, a fait un grand progrès dans le chemin de la perfection.

De la mortification et de l'oraison.

La mortification sans l'oraison est un corps sans âme, et l'oraison sans la mortification, une âme sans corps. Il ne faut point séparer ces deux choses, mais que, comme Marthe

et Marie, sans se quereller elles soient de bon accord au service de Notre-Seigneur. Saint François de Sales les comparait encore aux deux bassins de la balance, dont l'un s'abaisse quand l'autre s'élève. Pour élever l'esprit par l'oraison, il faut abattre le corps par la mortification, autrement la chair déprimera l'esprit et l'empêchera de s'élever à Dieu.

Le *lis* et la *rose de l'oraison et de la contemplation* ne se conservent et ne se nourrissent bien que parmi les épines de la mortification.

Lorsque nous sommes morts à nous-mêmes et à nos passions, c'est alors que nous vivons à Dieu et qu'il nous repaît en l'oraison du pain de vie et d'intelligence et de la manne des inspirations.

Il faut enfin vivre en ce monde comme si nous avions l'esprit au ciel et le corps au tombeau, selon cette parole : Que votre conversation soit dans les cieux ; et celle-ci : Vivez comme des blessés qui dorment dans les sépulcres et dont on ne se souvient plus, et soyez dans l'obscurité entre les morts du siècle.

Des péchés de participation.

Voici ce qu'il disait à une âme qui s'en inquiétait fort :

Dans les conversations, soyez en paix de tout ce qui s'y dit et qui s'y fait ; car s'il est bon, vous avez de quoi louer Dieu ; et s'il est mauvais, vous avez de quoi servir Dieu en détournant votre cœur de cela, sans faire l'étonnée ni la fâchée, puisque vous n'en pouvez mais, et que vous n'avez pas assez de crédit pour divertir les mauvaises paroles de ceux qui les veulent dire, et qui en diront encore de pires, si on fait semblant de vouloir les empêcher ; car ainsi faisant vous demeurerez tout innocente parmi les sifflements des serpents et, comme une aimable fraise, vous ne contracterez aucun venin par le commerce des langues venimeuses.

Du dégoût de l'état où l'on est placé.

Il n'y a rien de si fréquent dans le siècle et peut-être encore hors du siècle, que le dégoût de son état. Quand l'ennemi ne peut nous porter dans le mal par des tentations de droit front, il nous attaque de côté; et quand il ne peut nous faire trébucher, il fait tout ce qu'il peut pour nous inquiéter.

Voici le sentiment de saint François de Sales exprimé de la sorte :

Ne vous amusez pas à faire autre chose, sinon à vous tenir ferme en la barque où Dieu vous a mis pour faire le trajet de cette vie au port de la bienheureuse éternité. Ne semez point vos désirs sur le jardin d'autrui; cultivez seulement bien le vôtre. Ne désirez pas de n'être pas ce que vous êtes. Occupez vos pensées à vous perfectionner en cela et à porter les croix, ou petites ou grandes, que vous y rencontrerez.

Croyez-moi, c'est ici le grand mot et le moins entendu de la conduite spirituelle; chacun aime selon son goût, peu de gens aiment selon leur devoir et le goût de Notre-Seigneur. De quoi sert-il de bâtir des châteaux en Espagne puisqu'il nous faut habiter en France? C'est une vieille leçon, et vous l'entendez bien.

Des compagnies et des conversations.

Il en est qui, poussés par un beau zèle, mais pas assez éclairé, aussitôt qu'ils veulent se donner à la dévotion, pensent qu'il faut fuir absolument toutes les compagnies et les conversations du monde.

Saint François de Sales souhaitait que ceux qui s'adonnent à la piété, fussent la lumière du monde par leur bon exemple et le sel de la terre pour faire goûter la piété même à ceux-là qui n'en auraient pas le goût.

La perfection, disait-il, ne consiste pas à ne voir point le monde, mais bien à ne le point goûter et savourer. Tout ce que la vue nous apporte est le danger, car qui le voit est en quelque péril de l'aimer; mais à qui est bien résolu et déterminé, la vue ne nuit point. En un mot, la perfection de la charité est la perfection de la vie, car la vie de notre âme est la charité; nos premiers chrétiens étaient au monde de corps et non de cœur et ne laissaient pas d'être très-parfaits.

De l'exercice de l'abandon de soi-même entre les mains de Dieu.

Il faut savoir, dit notre Saint, qu'abandonner notre âme et nous laisser nous-mêmes, n'est autre chose que de quitter et nous défaire de notre propre volonté pour la donner à Dieu : car il ne nous servirait guère de nous renoncer et délaisser nous-mêmes, si ce n'était pour nous unir parfaitement à la divine bonté.

Mais comment cette union se fait-elle ? car c'est le grand fruit et le principal effet de cet abandon ? C'est par la totale soumission et conformité de notre volonté à celle de Dieu, tant signifiée que de bon plaisir. Or, cette application de notre volonté à celle de Dieu, qui nous est signifiée, se fait par la résignation ou l'indifférence, par le bon plaisir, la suspension ou l'attente, qui ne veut que ce que Dieu veut et en la manière qu'il le veut.

Le cœur est alors comme une cire molle, capable de recevoir toutes les impressions qu'il plaira à Dieu.

C'est là comme le très-aimable trépas de la volonté (non pas que par cette mort le libre arbitre nous délaisse, car ce libre arbitre n'est jamais plus libre que quand il est plus conforme à la divine volonté en l'obéissance de laquelle consiste la parfaite liberté des enfants de Dieu), mais parce que dès qu'une âme aperçoit en elle quelque volonté particulière, elle la fait incontinent mourir et trépasser en la volonté de Dieu,

en la manière que la clarté des étoiles passe tous les matins dans celle du soleil, quand il nous ramène le jour.

O que nous serions heureux, s'écrie-t-il (dans un sermon sur la Passion), si, quand nous nous consacrons au service de Dieu, nous commencions par cette pratique de remettre notre esprit absolument et sans réserve entre les mains de la bonté divine ! car tout le retardement de notre perfection ne provient que du défaut d'abandonnement, et il est vrai que si nous voulons faire progrès en la perfection, il faut commencer, poursuivre et finir la vie spirituelle par la pratique de cette vertu, à l'imitation de Notre-Seigneur, qui l'a toujours pratiquée avec une si admirable perfection.

Il s'en trouve quelquefois, lesquels venant au service de Dieu, lui disent bien : Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains ; mais à condition que vous me donnerez toujours des consolations et non des souffrances, et que vous me donnerez aussi des supérieurs qui seront selon mon inclination, et que rien ne contrariera ma volonté.

Hélas ! que faites-vous ? ne voyez-vous pas que ce n'est pas là remettre son esprit entre les mains de Dieu, comme fit Notre-Seigneur ? Ne savez-vous pas que c'est de ces réserves que nous faisons que naissent d'ordinaire tous nos troubles, nos inquiétudes et autres telles imperfections ; car sitôt que les choses n'arrivent pas selon que nous attendions et que nous nous promettions, voilà soudain la désolation qui saisit nos pauvres esprits ; et d'où vient cela ? sinon de ce que nous ne nous sommes pas remis avec indifférence entre les mains de Dieu. O que nous serions heureux, si nous pratiquions fidèlement cette vertu ! Sans doute, nous arriverions à la très-haute perfection d'une sainte Catherine de Sienne, d'une sainte Françoise, d'une sainte Angèle de Foligno et de plusieurs autres qui étaient par cette sainte indifférence et ce parfait abandonnement d'elles-mêmes, comme des boules de cire entre les mains de Notre-Seigneur et de leurs supérieurs, recevant toutes les impressions qu'on leur voudrait donner.

Soyez donc ainsi, et dites indifféremment, avec Notre-Seigneur, en toutes choses : *Mon Dieu, je remets mon esprit*, absolument et sans réserve, *entre vos mains*. Voulez-vous que je sois en sécheresse ou en consolation ? que je sois contrariée ? que j'aie des répugnances et des difficultés ? que je sois aimée ou non ? &c. *Je remets mon esprit entre vos mains*. Que ceux donc qui sont employés aux actions de la vie active ne désirent point d'en sortir pour s'adonner à la contemplative, et que ceux qui contemplent ne quittent point la contemplation, jusqu'à ce que Dieu l'ordonne; qu'on se taise quand il faut, et qu'on parle quand il en est temps ; et si nous faisons ainsi, nous pourrons bien dire, à l'heure de notre mort, à l'imitation de notre divin Sauveur : *Consummatum est !* Mon Dieu, tout est consommé ! j'ai accompli tout ce qui était de vos divines volontés en tous les événenements qui me sont arrivés par votre providence : que me reste-t-il donc à faire maintenant, sinon de remettre mon esprit entre vos mains à la fin et sur le déclin de la vie, comme je vous l'ai remis au commencement et au progrès d'icelle.

De l'usage des imperfections.

Les mouches et autres insectes en été sont extrêmement importunes ; mais elles ne sont pas cruelles. Elles peuvent bien exercer notre modération, mais non pas notre patience. On n'appelle pas une si grande vertu au secours d'un si petit mal que celui qui provient de la piqûre de ces faibles animaux.

Il y a des âmes qui ont la peau de la conscience si tendre et si délicate, que la moindre imperfection les fâche, et se fâchent quelquefois de s'être fâchées d'une fâcherie plus fâcheuse que celle qui les a fait fâcher. Tout cela procède d'un amour-propre d'autant plus difficile à guérir qu'il est plus secret, car les maux bien connus sont à demi guéris.

Elles ont si bonne opinion de leur perfection propre, que

quand elles y voient des manquements, elles en sont désolées; comme ces exquises beautés qui se troublent de la moindre rougeur qui leur vient au visage.

Elles ressemblent encore à ceux qui sont si occupés de leur santé, qu'ils croient être malades au moindre sentiment de douleur, et enfin ruinent leur santé à force de la vouloir conserver par trop de précautions et de remèdes.

Il faut faire de la terre même le fossé et le rempart de ses propres brèches, c'est-à-dire tirer profit de ses imperfections et les faire servir à nous établir et fonder dans une humilité courageuse, et ainsi tirer son salut de ses ennemis et de la main de ses adversaires.

Certes, quand nous prenons sujet de nous humilier à la vue de nos imperfections, nous gagnons beaucoup par cette perte; d'autant que le profit que nous faisons en nous avançant dans cette excellente vertu, répare richement le dommage qui nous peut arriver de nos imperfections.

Des dévotions sensibles.

Saint François de Sales n'en était pas ami, ni des âmes qui en étaient friandes, lesquelles, disait-il, sont extraordinairement tendres sur elles-mêmes, et ainsi perdent où elles pensent gagner; de même que ces mères qui sont trop tendres pour leurs enfants, les gâtent.

En servant Dieu sans consolation, ce n'est point la consolation de Dieu que nous cherchons, mais le Dieu de consolation, lequel nous aimons d'autant plus fortement que nous l'aimons plus purement, et d'autant plus purement que notre intérêt y a moins de part.

En effet, l'action que nous faisons est d'autant plus excellente qu'il y a moins du nôtre, parce que le moi, le mien, le nôtre, gâte ordinairement l'ouvrage....

Il répondit un jour à une personne qui se plaignait à lui de n'avoir aucun sentiment agréable dans la dévotion, comme

si Dieu lui eût ôté toutes les roses pour ne lui laisser que les épines : Tant mieux, dit-il, vous voilà donc hors de la bande de ces perdus qui disaient : Venez, couronnons-nous de roses. Et, au contraire, dans la compagnie de sainte Catherine de Sienne qui préféra la couronne d'épines à celle de pierreries. Dites-moi, continua-t-il, lequel aimeriez-vous mieux, ou une viande solide mais sans sauce, ou de la sauce sans viande? Ou une perdrix sans orange, ou une orange sans perdrix? Oh Dieu! jusques à quand, comme de petits enfants, aimerons-nous le lait et les pois sucrés, au lieu des nourritures plus grossières mais plus succulentes.

A quoi l'on peut connaître si l'on avance dans la vertu.

Entre plusieurs moyens, saint François de Sales faisait beaucoup de cas de celui-ci, savoir : d'aimer la correction et la répréhension; car, comme c'est le signe d'un bon estomac quand il digère facilement les viandes dures et grossières, aussi est-ce une bonne marque de santé spirituelle de supporter les corrections.

C'est un grand témoignage que l'on hait le vice et que les fautes que l'on commet procèdent plutôt de surprise, d'inadvertance et de fragilité que de malice et de propos délibéré, quand on a pour agréables les avertissements qui nous font penser à nos voies. Qui aime la correction, aime la vertu contraire au défaut dont il est repris, et fait son profit de ces avertissements pour éviter le vice qui lui est opposé.

Le malade désireux de sa santé prend avec courage les remèdes qui lui sont ordonnés, pour âpres, amers et douloureux qu'ils puissent être. Celui qui est désireux de la vertu, en laquelle consiste la pleine santé et la vraie sainteté de l'âme, ne trouve rien de difficile, pas même la correction et la répréhension, pour arriver à ce but.

Un autre moyen pour connaître si on avance dans la vertu, est de ne laisser passer aucune occasion de pratiquer l'humi-

lité, dont il y en a de passives et d'autres actives. La plupart ne veulent tâter que de celles-ci et ont les autres à contre-cœur. Je veux dire que nous prenons bien plaisir à nous humilier nous-mêmes, soit en paroles, soit en œuvres, mais non pas à être humiliés par autrui. Chacun se veut payer par ses mains et de telle monnaie qu'il lui plaît. Chacun se veut corriger et reprendre soi-même, et non pas être corrigé et repris par autrui.

Et cependant il est certain qu'une once d'humiliation venant d'autrui vaut mieux que plusieurs livres qui viennent de nous-mêmes. Notre choix, notre goût nous trompent et gâtent nos meilleures actions; de là vient que lorsque nous pensons qu'elles sont pleines de suc et de solidité, elles se trouvent pleines de vent et de poussière, comme ces fruits qui croissent au rivage de la mer Morte, qui ont l'écorce belle et vermeille, mais qui sont remplis de poussière.

Contre le découragement.

La plus lâche des tentations est celle du découragement; c'est aussi la plus dangereuse. Quand l'ennemi nous a fait perdre le courage de faire des progrès en la vertu, il a bon marché de nous, et nous pousse bientôt après dans le précipice du vice!

Voulez-vous corriger ce défaut? Ayez patience avec tous, mais principalement avec vous-même; c'est-à-dire, ne vous troublez point de vos imperfections, et ayez toujours le courage de vous en relever. Il n'y a pas de meilleur moyen pour bien achever la vie spirituelle que de toujours recommencer et ne penser jamais avoir assez fait.

Comment, en effet, souffrirons-nous les défauts du prochain, si nous sommes impatients sur les nôtres propres?

Comment reprendrons-nous les autres en esprit de douceur, si nous nous corrigeons avec dépit, aigreur et chagrin?

Qui se trouble de ses imperfections ne saurait s'en corriger; car la correction, pour être utile, doit sortir d'un esprit tranquille et reposé.

De la souffrance.

Il nous faut, dit saint François de Sales, immoler souvent notre cœur à l'amour de Jésus, sur l'autel même de la croix, en laquelle il immola le sien pour l'amour de nous. La croix est la porte royale pour entrer au temple de la sainteté. Qui en cherche ailleurs, n'en trouvera jamais un seul brin.

Aimer Dieu parmi les prospérités est un bon amour, pourvu qu'on n'aime pas les prospérités autant ou plus que Dieu, car Dieu ne veut avoir en notre cœur ni compagnon, ni maître.

Le chemin est bien plus court et moins embarrassé par les croix et les adversités, et on y est moins sujet à prendre le change, ou à s'amuser à la créature au lieu d'aller jusqu'au Créateur.

Des chutes.

Il voulait, quand on faisait des chutes, qu'on se relevât doucement, en paix et tranquillité, de peur qu'en se relevant avec trouble et chagrin, l'on ne retombât plus lourdement.

Quand, disait-il, il nous arrive de tomber par de soudaines saillies de l'amour-propre, ou de nos passions, prosternons-nous devant Dieu aussitôt que nous pourrons; disons-lui en esprit de confiance et d'humilité : Seigneur, miséricorde, car je suis infirme. (Ps. 6-3). Relevons-nous en paix et tranquillité, et renouons le filet de notre amour, puis continuons notre ouvrage. Il ne faut ni rompre les cordes, ni quitter le luth quand on s'aperçoit du désaccord. Il faut prêter l'oreille pour voir d'où vient le dérangement, et doucement tendre la corde, ou la relâcher, selon que l'art le requiert.

De la paix du cœur au milieu des embarras.

C'est un abus extrême de certaines âmes, d'ailleurs bonnes et pieuses, de s'imaginer qu'on ne puisse conserver le repos intérieur parmi les embarras. Y a-t-il un plus grand mouvement que celui que la mer apporte ? Les vaisseaux y sont-ils jamais sans quelque ébranlement ? et cependant ceux qui y sont ne laissent pas d'y reposer et dormir, et l'aiguille de la boussole d'y être toujours tournée vers le Nord.

Quiconque ne regarde que Dieu en toutes ses actions et n'a pas d'autre intention que de les rapporter à la gloire divine, trouve le repos partout, même dans les plus véhémentes agitations, parce que, rapportant même ses agitations à l'honneur de celui qui les permet et les envoie, il arrive par là à l'unique fin de ses prétentions, qui est d'honorer Dieu en toutes choses et en toutes occasions.

Au milieu donc de vos inquiétudes et de vos troubles, parmi les vents et les assauts du malheur, regardez toujours au ciel, et dites à Notre-Seigneur : O Dieu ! c'est pour vous que je vogue et navigue, soyez mon guide et mon pilote ! et puis consolez-vous de ce que, lorsque nous serons au port, les douceurs que nous y aurons effaceront les travaux pris pour y aller. Or, nous y allons parmi tous ces orages, pourvu que nous ayons le cœur droit, l'intention bonne, le courage ferme, l'œil en Dieu, et en lui toute notre confiance. Que si la force de la tempête nous émeut quelquefois un peu l'estomac, et nous fait un peu tourner la tête, ne nous étonnons point ; mais sitôt que nous pourrons, prenons haleine et nous animons à mieux faire.

Ne nous fâchons donc point de nos petits assauts d'inquiétude et de chagrins que la multiplicité des affaires domestiques donne ; non, car cela nous sert d'exercice pour pratiquer les plus chères et aimables vertus que Notre-Seigneur ait recommandées. Croyez-moi, la vraie vertu ne se

nourrit pas dans le repos intérieur, non plus que les bons poissons dans les eaux croupissantes des marais.

De la vie morte et de la mort vivante.

Il faut, disait saint François de Sales, que nous vivions d'une vie morte et que nous mourions d'une mort vivante et vivifiante en la vie de notre Roi, de notre fleur, de notre doux Sauveur.

C'était du reste le langage de saint Paul. « Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Jésus-Christ, en Dieu, etc., etc. Je ne vis plus, moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ! »

Vivre d'une vie morte, c'est vivre non selon les sens et les inclinations naturelles, mais selon l'esprit et les inclinations surnaturelles. C'est une mort selon la nature, mais une vie selon l'esprit. Car c'est faire mourir le vieil homme en nous, pour faire renaître de ses cendres le nouvel homme.

Et mourir d'une mort vivante et vivifiante, c'est mortifier et crucifier sa chair avec ses convoitises, pour faire vivre l'esprit de la vie de la grâce, laquelle nous a été méritée par la vie et la mort de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui sait tirer la vie de la mort comme Samson tira le rayon de miel et la viande de la gueule du lion dévorant. Certes, si nous ne mourons pas avec Jésus-Christ, nous ne vivrons pas avec lui !

De la mortification.

En fait de mortifications, celles qui sont intérieures sont incomparablement plus excellentes que celles qui sont extérieures et nullement sujettes comme celle-ci à l'hypocrisie, à la vanité, à l'indiscrétion.

Et celles qui nous arrivent de la part de Dieu ou de la part des hommes par la permission de Dieu, sont toujours plus exquises que celles qui viennent de notre choix et qui sont filles de notre volonté.

Cependant plusieurs choppent à cette pierre, et étant fort âpres à embrasser des mortifications que leur inclination leur suggère et auxquelles, quoique rudes en apparence, ils ont fort peu de peine, à cause de la facilité que leur donne leur propension ; quand il leur arrive d'une autre cause, elles leur paraissent insupportables pour si légères qu'elles soient.

Pour guérir cette maladie en une âme, saint François de Sales lui parlait de cette façon : Baisez souvent de cœur les croix que Notre-Seigneur vous a lui-même mises sur les bras. Ne regardez point si elles sont d'un bois précieux ou odoriférant. Elles sont plus croix quand elles sont d'un bois vil, abject et de mauvaise odeur. C'est grand cas que ceci me revient toujours en l'esprit et que je ne sais que cette chanson.

Sans doute, c'est le cantique de l'agneau ; il est un peu triste, mais harmonieux et beau : *Mon Père, qu'il soit fait, non selon que je veux, mais ainsi que vous voulez.* Madeleine cherche Notre-Seigneur en la tenant. Elle le demande à lui-même. Elle ne le voyait pas en la forme qu'elle voulait, c'est pourquoi elle ne se contente pas de le revoir ainsi, elle le cherche pour le trouver autrement. Elle le voulait voir en son habit de gloire et non pas en un vil habit de jardinier ; mais néanmoins elle connut que c'était lui, quand il lui dit : *Marie !*

Voyez-vous, c'est Notre-Seigneur en habit de jardinier que vous rencontrez tous les jours çà et là, en occurrence des mortifications ordinaires qui se présentent à vous ; vous voudriez bien qu'il vous offrît d'autres plus belles mortifications : ô Dieu ! les plus belles ne sont pas les meilleures. Croyez-vous, parce qu'il vous dit : *Marie, Marie !* Non, avant que vous le voyiez dans sa gloire, il veut planter dans votre jardin beaucoup de fleurs petites et basses, mais à son gré, c'est pourquoi il est ainsi vêtu. Qu'à jamais nos cœurs soient unis au sien et nos volontés à son bon plaisir !

De l'amour du prochain.

Cet amour est ou naturel ou surnaturel. Il est aisé d'enter le surnaturel sur le naturel et d'aimer pour l'amour de Dieu ceux que nous aimons d'un amour naturel; mais il n'est pas si aisé de ne l'aimer que d'un amonr surnaturel.

C'est un degré d'amour du prochain, où ne montent que ceux qui sont bien avancés en la vertu. C'est dans ce degré que se rencontre l'amour des ennemis et de ceux qui nous sont à charge ; car d'aimer ceux qui nous consolent ou qui nous font du bien, c'est chose facile et qui ne demande point de vertu ; mais de chérir ceux qui nous font du mal et qui nous sont incommodes, sans autre raison que parce que cela plaît à Dieu, c'est aimer le prochain d'un amour vraiment surnaturel et c'est l'aimer en Dieu et ne l'aimer qu'en Dieu.

Aussi, disait notre illustre Saint, il nous faut avoir un cœur bon, doux, et amoureux envers le prochain, et particulièrement quand il nous est à charge et à dégoût ; car alors nous n'avons rien en lui pour l'aimer, que le respect du Sauveur, qui rend l'amour sans doute plus excellent et plus digne, d'autant qu'il est plus dur et net de conditions caduques.

Qui dit pur, dit exempt de tout mélange ; qui dit donc aimer purement en Dieu, et pour Dieu, dit n'aimer que dans la vue de Dieu uniquement, sans aucun égard à la créature.

Est-ce à dire qu'il faut être aveugle pour ne pas voir ses vertus ou ingrat pour méconnaître ses bienfaits ? Non certes; mais il faut rapporter l'un et l'autre à Dieu ; car qui a fait celui qui est vertueux, sinon le Dieu des vertus ? Qui lui a donné le moyen de lui faire du bien, sinon celui de qui procède tout présent très-bon et tout don parfait ? L'aimer donc, parce qu'il est vertueux et bienfaiteur, en rapportant ses vertus et ses bienfaits à leur source première qui est Dieu, c'est toujours l'aimer en Dieu, et Dieu en lui en dernière fin.

Des frayeurs de la mort.

La nature a empreint en tous les hommes l'horreur de la mort : le Sauveur lui-même, épousant notre chair, n'a pas voulu s'exempter de cette infirmité, &c.

Mais voici les consolations que donnait notre Saint à une âme environnée et assaillie des frayeurs de la mort. Oh ! dit-il, cette mort est hideuse, il est bien vrai ; mais la vie qui est au delà et que Dieu nous donnera est fort désirable aussi, et il ne faut nullement entrer en défiance ; car, bien que nous soyons misérables, si ne le sommes-nous pas à beaucoup près de ce que Dieu est miséricordieux à ceux qui ont la volonté de l'aimer et qui ont logé en lui leurs espérances. Quand le bienheureux cardinal Borromée était sur le point de mourir, il se fit apporter l'image de Notre-Seigneur mort, afin d'adoucir sa mort par celle de son Sauveur. C'est le meilleur remède de tous contre l'appréhension de notre trépas, que la pensée de celui qui est notre vie, et de ne jamais penser à l'un qu'on n'ajoute la pensée de l'autre.

Il est vrai, certes, que dans la vue de nos péchés passés, nous devons toujours être en crainte et en amertume : mais il ne faut pas en demeurer là ; il faut passer outre et appeler à notre secours la foi, l'espérance et l'amour de la divine et infinie bonté ; ainsi notre amertume très-amère se convertira en paix ; notre crainte, de servile, deviendra chaste et filiale, et la défiance de nous-même, qui est un aloès fort amer, sera adoucie par le sucre de la confiance en Dieu.

Celui qui s'arrête à la seule défiance et crainte sans passer à l'espérance et à la confiance, ressemble à celui qui en un rosier ne cueillerait que les épines et laisserait les roses. Il faut imiter les chirurgiens, qui n'ouvrent point la veine que les bandages ne soient tout prêts pour arrêter le sang. *Celui*, dit le Prophète, *qui se confie en Dieu sera comme le mont de Sion, qui ne s'ébranle pour aucun orage* (Ps. 124-10).

Des peines intérieures.

Comme en la vie corporelle, les beaux jours sont plus rares que les ténébreux, pluvieux et fâcheux, cette vie étant ainsi faite que les épines y surpassent de beaucoup les roses, de même en la vie spirituelle, les abandonnements, les sécheresses et obscurités y sont bien plus fréquentes que les consolations et lumières célestes. Sous cette angoisse soupirait David, quand il disait à Dieu : *Redde mihi lætitiam salutaris tui, et spiritu principali confirma me ;* rendez-moi la joie de votre salut, et confirmez-moi dans votre esprit de force (principal).

Cependant c'est parmi ces détresses intérieures, comme sous l'étreinte de la clé d'un pressoir, que coule le pur vin du saint amour ; c'est là que la patience entée sur la dilection produit son œuvre parfaite.

Plusieurs ont tort de s'imaginer alors que Dieu soit courroucé, quoique leur cœur ne les reprenne point et que leur conscience leur donne bon témoignage ; car il a dit qu'il est avec nous en la tribulation, et que sans porter la croix on est indigne de sa suite. Le *Tau*, c'est-à-dire la croix, n'est-il pas la marque des élus ?

En la naissance de Jésus, tandis que les bergers étaient parmi les musiques et les lumières célestes, Marie et Joseph étaient dans l'étable, parmi les larmes du petit enfant et dans les obscurités de la nuit. Cependant qui préférera la condition de ceux-là à la condition de ceux-ci ? et qui n'aimera mieux être avec Jésus, Marie et Joseph parmi les obscurités, que dans les ravissements des bergers, leurs joies fussent-elles angéliques ?

Saint Pierre disait parmi les triomphes du Thabor : *Il est bon d'être ici, faisons-y trois tabernacles*, et pourtant il ne savait ce qu'il disait ; mais l'âme fidèle aime autant Jésus défiguré sur le Calvaire parmi les ténèbres, le sang, les croix,

les clous, les épines et l'horreur de la mort, et dit de tout son cœur, parmi ces abandonnements : *Faisons ici trois demeures :* l'une pour Jésus, l'autre pour sa sainte Mère, l'autre pour le Disciple bien-aimé.

Des longues maladies.

Les maladies longues sont de bonnes écoles de miséricorde pour ceux qui assistent les malades, et d'amoureuse patience pour ceux qui les souffrent; car les uns sont au pied de la croix avec Notre-Dame et saint Jean dont ils imitent la compassion, et les autres sont sur la croix avec Notre-Seigneur, duquel ils imitent la passion.

Vous êtes l'épouse, disait notre Saint à une âme qui était sur la croix; vous êtes l'épouse, non encore de Jésus glorifié, mais de Jésus crucifié; c'est pourquoi les bagues, les colliers et les insignes qu'il vous donne et dont il veut vous parer, sont des croix, des clous et des épines, et le festin des noces est de fiel, d'hysope, de vinaigre; là-haut, nous aurons les rubis, les diamans, les émeraudes, le vin épuré, la manne et le miel.

Le monde est une carrière en laquelle sont piquées et taillées les pierres vivantes qui doivent servir à la construction de la céleste Jérusalem.

Du support du prochain.

O Dieu! s'écriait notre Saint! quand sera-ce que le support du prochain aura sa force dans nos cœurs? c'est la plus excellente leçon de la doctrine des Saints. Bienheureux celui qui la sait! nous désirons du support en nos misères, que nous trouvons toujours dignes d'être tolérées; celles du prochain nous semblent toujours plus grandes et pesantes, et par conséquent plus intolérables et insupportables.

En matière de bien, l'envie nous fait toujours paraître ce-

lui du prochain plus grand que le nôtre : en matière de maux, l'amour de nous-mêmes nous fait toujours paraître le nôtre plus pesant que celui d'autrui ; et en fait d'imperfections, nous sommes des aigles sur celles d'autrui et des taupes sur les nôtres.

Des malades qui ne peuvent prier.

Toutes choses ont leur temps, dit l'Ecclésiaste ; autre est le temps de souffrir, autre celui de prier. Ce n'est pas au printemps ni durant l'hiver qu'il faut chercher du fruit sur les arbres ; il faudrait avoir une chair d'airain, pour agir en souffrant et souffrir en agissant : quand Dieu nous appelle aux souffrances, il nous décharge de l'action.

Il y a des malades qui, se voyant étendus sur un lit, ne se plaignent pas tant de leurs douleurs que de leur impuissance à rendre à Notre-Seigneur les services qu'ils lui rendraient en santé ; en quoi ils se trompent grandement, puisqu'une heure de souffrance par amour et par soumission à la volonté de Dieu, vaut mieux que plusieurs jours de travail fait avec moins d'amour.

Mais voici l'enclouure : c'est que nous voulons toujours servir Dieu à notre mode, non à la sienne ; selon notre volonté, non selon la sienne ; et nous aimons sa volonté quand elle est conforme à la nôtre, au lieu que nous ne devrions aimer la nôtre qu'en tant et qu'autant qu'elle est conforme à la sienne.

Quand il veut que nous soyons malades, nous voulons être sains ; quand il désire que nous le servions par la souffrance, nous désirons le servir par l'action ; quand il veut que nous exercions la patience, nous voulons exercer l'humilité, la dévotion, l'oraison ou quelque autre vertu, non parce qu'elle est plus à son gré, mais au nôtre : nous aimons la vertu avec la sauce douce, non avec le fiel et le vinaigre.

C'est, en un mot, que nous aimons mieux la santé que la

maladie, et ainsi nous aimons Dieu inégalement en la maladie et en la santé ; nous l'aimons mieux quand il nous caresse que quand il nous frappe, et ainsi nous prenons le change, et au lieu d'aimer l'amour de Dieu, nous aimons la douceur de cet amour ; car qui n'aime que Dieu, l'aime également en tout temps, de maladie et de santé, de prospérité et d'adversité, de souffrance et de jouissance, parce que Dieu étant toujours égal à lui-même, l'inégalité de notre amour envers lui ne peut venir que de quelque chose qui n'est pas lui.

Ne vous fâchez donc pas de demeurer au lit sans pouvoir faire la méditation : car endurer les verges de notre Sauveur, n'est pas un moindre bien que méditer ; non sans doute, car il est mieux d'être sur la croix avec Notre-Seigneur, que de le regarder seulement. Mais je sais bien que sur le lit vous jetez mille fois le jour votre cœur ès mains de Dieu, et c'est assez ; obéissez bien aux médecins, et quand ils vous défendront quelque exercice ou de jeûne ou d'oraison mentale, vocale, ou même l'office, hormis l'oraison jaculatoire, je vous prie tant que je puis, d'être fort obéissante, car Dieu l'a ainsi ordonné ; quand vous serez guérie et bien fortifiée, reprenez tout bellement votre chemin, et vous verrez que nous irons bien loin, Dieu aidant.

Dignité des malades.

Si les pauvres sont les membres de Jésus-Christ en qualité de pauvres, les malades le sont aussi en qualité de malades ; le Sauveur le dit lui-même en ces termes : « J'ai été malade, et vous m'avez visité. »

Le grand roi saint Louis servait les malades à genoux et tête nue, par cette considération qu'ils étaient les membres de Jésus-Christ et attachés avec lui à la croix.

« Pendant que je vous panserai affligée dans le lit, disait-il à une pauvre malade, je vous porterai (mais c'est à bon escient que je parle), je vous porterai une révérence parti-

culière et un honneur extraordinaire, comme à une créature visitée de Dieu, habillée de ses habits et son épouse spéciale; quand votre Seigneur fut sur la croix, il fut déclaré roi, même par ses ennemis, et les âmes qui sont en croix sont déclarées reines; vous ne savez pas de quoi les anges nous portent envie, certes de nulle autre chose que de ce que nous pouvons souffrir pour Notre-Seigneur et de ce qu'ils n'ont jamais rien souffert pour lui. Saint Paul, qui avait été au ciel et parmi les félicités du paradis, ne se tenait pour heureux qu'en ses infirmités et en la croix de Notre-Seigneur. »

Il se recommandait surtout aux malades, « car, disait-il, en ce temps-là, les prières, quoique courtes et du cœur, sont infiniment bien reçues. » Il engageait à demander à Dieu, pendant ce temps-là, les vertus qui nous sont le plus nécessaires.

De la compassion.

Voici ce qu'il disait à une personne désolée de la mort d'une sœur :

« O Dieu ! je n'ai garde de vous dire : Ne pleurez pas, non; car il est bien juste et raisonnable que vous pleuriez un peu, mais un peu, en témoignage de la sincère affection que vous lui portez, à l'imitation de notre cher Maître, qui pleura bien un peu sur son ami Lazare, et non pas toutefois beaucoup, comme font ceux qui, mettant toutes leurs pensées aux moments de cette misérable vie, ne se ressouviennent pas que nous allons aussi à l'éternité, où, si nous vivons bien en ce monde, nous nous réunirons à nos chers trépassés pour ne les quitter jamais. Nous ne saurions empêcher notre pauvre cœur de ressentir la condition de cette vie et la perte de ceux qui y étaient nos délicieux compagnons; mais il ne faut pourtant pas démentir la solennelle profession que nous avons faite de joindre inséparablement notre volonté à celle de notre Dieu. »

Voici encore comment il exprime la tendresse de ses sentiments en ces occasions douloureuses de ses plus chers parents et amis.

« Vraiment, dit-il, je pleure aussi bien moi en telles occasions, et mon cœur de pierre pour les choses célestes jette des eaux pour ces sujets : mais Dieu soit loué toujours doucement et toujours avec un grand sentiment d'amoureuse dilection envers sa providence; car depuis que Notre-Seigneur a aimé la mort et qu'il a donné sa mort pour objet à notre amour, je ne puis vouloir mal à la mort, ni de mes sœurs, ni de personne, pourvu qu'elle se fasse en l'amour de cette mort sacrée de mon Sauveur. »

Et dans une autre occasion, il parle ainsi :

« Il n'y a homme au monde qui ait le cœur plus tendre et affectionné aux amitiés que moi, et qui ait le ressentiment plus vif aux séparations. Néanmoins je tiens pour si peu de chose cette vanité de vie que nous menons, que jamais je ne me retourne à Dieu avec plus de sentiment d'amour que quand il m'a frappé ou quand il a permis que je sois frappé. »

Sur le vrai mérite des hommes et sur la vraie humilité.

— On connaît le vrai mérite comme le vrai baume. On fait l'essai du baume en le distillant dans l'eau; s'il va au fond et qu'il prenne le dessous, il est estimé fin et précieux; tout au contraire s'il surnage. Ainsi, pour connaître si un homme est vraiment sage, savant, noble, généreux, il faut voir si ces avantages sont fondés sur l'humilité et la modestie, car alors ce seront de vrais biens : mais s'ils surnagent et qu'ils demandent à paraître, ce seront des biens d'autant plus faux, qu'ils paraîtront davantage.... En effet, les vertus mêmes et les plus belles qualités des hommes qui sont reçues et nourries dans l'orgueil et la vanité, n'ont qu'une simple apparence; mais, dans le fond elles sont sans suc et sans solidité.

— La vraie humilité ne fait pas semblant de l'être. Elle ne désire pas seulement de cacher les autres vertus, mais elle souhaite encore sur toutes choses de se cacher elle-même ; et s'il lui était permis de mentir, de feindre, de scandaliser le prochain, elle produirait des actions d'arrogance et de fierté pour se cacher sous ses actions et y vivre entièrement inconnue. — Ou ne disons pas, continue-t-il, des paroles d'humilité, ou disons-les avec un vrai sentiment intérieur et conforme à ce que nous disons extérieurement ; ne baissons jamais les yeux qu'en humiliant nos cœurs ; ne faisons pas semblant de vouloir être dans le dernier rang, que nous n'y voulions être de fort bon cœur ; et je tiens, ajoute-t-il, cette règle si générale, que je n'y apporte aucune exception.

Propriété et excellence de la dévotion.

Ceux qui décourageaient les Israélites d'aller en la terre de promission, leur disaient que c'était un pays qui dévorait ses habitants, c'est-à-dire que l'air y était si malin, qu'on n'y pouvait vivre longuement, et que réciproquement les habitants étaient des gens si prodigieux, qu'ils mangeaient les autres hommes comme des locustes (sauterelles). Ainsi le monde diffame tant qu'il peut la dévotion, dépeignant les personnes dévotes avec un visage fâcheux, triste et chagrin, et publiant que la dévotion donne des humeurs mélancoliques et insupportables. Mais comme Josué et Caleb protestaient que non-seulement la terre promise était bonne et belle, mais aussi que la possession en serait douce et agréable ; de même, le Saint-Esprit, par la bouche de ses Saints, et Notre-Seigneur, par la sienne même, nous assure que la vie dévote est une vie heureuse, douce et aimable.

Le monde voit que les dévots jeûnent, prient et souffrent les injures, servent les malades, donnent aux pauvres, veillent, contraignent leur colère, suffoquent et étouffent leurs passions, se privent des plaisirs charnels, etc...

Mais le monde ne voit pas la dévotion intérieure et cordiale, laquelle rend toutes ces actions agréables, douces et faciles. Regardez les abeilles sur le thym ; elles y trouvent un suc fort amer, mais en le suçant elles le convertissent en miel, parce que telle est leur propriété.... Or, la dévotion est le vrai sucre spirituel qui ôte l'amertume aux mortifications et la nuisance aux consolations : elle ôte le chagrin aux pauvres et l'empressement aux riches, la désolation à l'oppressé et l'insolence au favorisé. Elle reçoit le plaisir et la douleur avec un cœur presque toujours semblable, rempli d'une suavité merveilleuse....

Croyez-moi, ajoute-t-il, la dévotion est la douceur des douceurs et la reine des vertus ; or, c'est la perfection de la charité. Si la charité est un lait, la dévotion en est la crème ; si elle est une plante, la dévotion en est la fleur ; si elle est une pierre précieuse, la dévotion en est l'éclat ; si elle est un baume précieux, la dévotion en est l'odeur, et l'odeur de suavité qui conforte les hommes et réjouit les Anges.

Sur le saint sacrifice de la Messe.

C'est, disait-il, *le soleil des exercices spirituels, le centre de la religion chrétienne, le cœur de la dévotion, l'âme de la piété*, le mystère ineffable qui comprend l'abîme de la charité divine et par lequel Dieu s'appliquant à nous, nous communique magnifiquement ses grâces et ses faveurs.

Il exhorte, si on ne peut y assister tous les jours, à y porter du moins son cœur par une présence spirituelle.

MAXIMES ET SENTENCES CHOISIES.

Maximes qui regardent Dieu.

1. — Il n'y a règle si générale qui n'ait quelquefois son exception, sinon celle-ci, fondement de toute autre : *rien contre Dieu.*

2. — Il ne faut jamais parler de Dieu ni des choses concernant le culte de la divinité, tellement quellement, par manière de devis et d'entretien ; mais toujours avec un grand respect, estime et sentiment.

3. — L'on demande des secrets pour s'avancer dans la perfection ; quant à moi, je n'en sais point d'autre que celui-ci, à savoir, d'aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même.

4. — Celui-là a moins de propre volonté, qui a plus de celle de Dieu.

5. — A qui Dieu est tout, le monde n'est rien.

6. — Il faut craindre les divins jugements sans découragement, et il se faut encourager sans présomption.

7. — Pour donner un bon maintien à notre âme, il lui faut commander de faire toutes ses actions en la présence de Notre-Seigneur et comme s'il lui ordonnait de les faire.

8. — Le temps mal employé durant l'oraison est dérobé à Dieu.

9. — C'est une grande œuvre de piété que de suivre toujours la volonté de Dieu et non pas son mouvement, ni ses propres inclinations.

10. — Là où la volonté de Dieu est accomplie, le pain quotidien ne manque jamais.

11. — Le grand profit de l'âme en la vertu ne consiste pas à beaucoup penser à Dieu, mais à le beaucoup aimer.

12. — Dieu ne diffère jamais sa miséricorde lorsque la confiance et la diligence opèrent.

13. — Le haut degré de la perfection consiste à participer à l'enfance sacrée de notre très-doux, très-humble et très-obéissant Sauveur.

14. — L'amour de la mort et passion de Notre-Seigneur donne la mort à nos passions, et en la mort de nos passions consiste la vie de notre pauvre cœur.

Maximes qui regardent le prochain.

1. — Il faut partout exercer le jugement et la prudence, mais en la conversation et au rencontre, ce précepte est important : *Ami de tous et familier à peu.*

2. — Rarement pouvons-nous dire une menterie, pour petite qu'elle soit, sans porter nuisance à autrui.

3. — Les païens aiment ceux qui les aiment; mais les chrétiens doivent exercer leur amitié à l'endroit de ceux qui ne les aiment pas, et envers ceux auxquels ils ont beaucoup de répugnance et d'aversion.

4. — L'âme de notre prochain est l'arbre de la science du bien et du mal; il est défendu d'y toucher pour en juger, sous peine d'être châtié, parce que Dieu s'en est réservé le jugement.

5. — Le sexe féminin mérite d'être aidé, parce qu'il se laisse conduire plus aisément à la dévotion que les hommes, lesquels font ordinairement trop les suffisants et les entendus.

Maximes qui regardent nous-mêmes.

1. — Je voudrais avoir une boutonnière aux deux lèvres, afin que je fusse contraint de les déboutonner à chaque fois qu'il me convient de parler; car par ce moyen j'aurais plus de temps pour considérer et peser mes paroles.

2. — Celui qui mortifie davantage les inclinations naturelles, attire davantage les inspirations surnaturelles.

3. — Il faut lier nos affections, inclinations, passions et aversions avec la chaîne d'or du saint et pur amour.

4. — Quand on a commis quelque faute, il se faut humilier devant Dieu, se relever à l'instant, n'y plus penser que lorsqu'on ira à confesse, et ne faire pas comme les petits enfants, lesquels étant tombés, s'amusent à regarder si quelqu'un les a vus tomber.

5. — Il faut vivre en ce monde comme si nous avions l'esprit au ciel et le corps au tombeau.

6. — C'est un grand mal que de ne point faire du bien.

7. — Celui qui est vraiment humble ne pense jamais qu'on lui fasse tort.

8. — En matière de bonnes œuvres, il faut peu penser, peu parler et beaucoup faire.

9. — Celui-là n'aura jamais assez, à qui ce qui est assez n'est pas assez.

10. — Il faut beaucoup dire, en se taisant par modestie, tranquillité, égalité et patience.

11. — Il ne faut jamais estimer de soi selon le jugement des hommes, d'autant que pour l'ordinaire il est fautif et flatteur.

12. — Mettez ordre que vos paroles soient douces et simples, que vos gestes ne soient contraints ni relâchés ; et, en un mot, faites si beau et si bien, qu'en toutes choses la suavité et modestie règnent, comme il est convenable à un petit enfant de Jésus-Christ.

13. — Nous sommes des géants à pécher et des nains à bien faire. Nous ressemblons à l'air, lequel en l'absence du soleil est toujours obscur.

Maximes qui regardent les vertus.

1. — La douceur et l'humilité sont les bases de la piété.

2. — Une once d'ouvrage fait parmi les ténèbres et sécheresses avec la pointe de l'esprit, vaut mieux que cent livres faites entre les consolations et sentiments.

3. — La vérité et l'innocence reprennent toujours le dessus, quoiqu'on les veuille abîmer.

4. — Celui qui assemble et veut faire amas de vertus sans humilité, est semblable à celui qui porte en ses mains de la poudre au vent.

5. — Ce n'est pas humilité de se reconnaître misérable, c'est n'être pas bête; mais c'est humilité de vouloir et désirer que l'on nous traite et tienne pour tels.

6. — L'âme qui désire l'humilité doit jeter pour fondement et poser pour principe qu'elle est indigne de l'acquérir et que tout son travail ne lui en saurait donner la jouissance, mais seulement la pure miséricorde de Dieu.

7. — Quand les larmes viennent, il les faut laisser couler; mais si elles viennent souvent et avec trop de tendreté, il faut relever l'esprit à goûter paisiblement la présence de Dieu en la supérieure partie de l'âme, faisant une simple et tranquille diversion de cœur à l'amour pur du Bien-aimé, par tels doux et suaves élans : Oh! que vous êtes aimable, mon Bien-aimé! O que vous êtes relevé en bonté! O que mon cœur vous aime!...

8. — Ne regardez jamais vos afflictions qu'au travers de la croix du divin Sauveur, et vous les trouverez petites ou du moins si agréables, que vous en aimerez plus la souffrance que la jouissance de toutes les consolations du monde.

9. — Aimons bien nos croix, car elles sont toutes d'or si nous les regardons du biais qu'il faut; et quoique d'un côté nous voyions l'amour de notre cœur, mort et crucifié entre les clous et les épines, de l'autre y trouverons-nous un bel assemblage de pierres précieuses pour en composer la couronne de gloire qui nous attend, pourvu qu'en l'attendant nous portions amoureusement celle d'épines avec notre unique et très-unique Rédempteur.

10. — Laissons courir çà et là les fantômes des tentations ; qu'ils entrecoupent tant qu'ils voudront notre chemin ; que nos ennemis invisibles grondent et frémissent seulement autour de nous ; voyons-les en Dieu, mais ne les regardons pas en eux-mêmes ; regardons fixement notre Sauveur qui nous attend au delà de la tourmente ; ayons un amour grand, ferme, magnanime et magnifique ; un amour, dis-je, qui ne se soucie ni du doux, ni de l'amer, pourvu qu'il puisse dire sans réserve : Vive Jésus, ne nous mettons en peine de rien.

11. — La sacrée Vierge se trouve volontiers auprès de la croix et de la crèche, et ne se soucie point si elle va en Egypte hors de toute récréation, pourvu qu'elle ait avec elle son cher enfant. Ah ! imitons-la cette notre chère maîtresse ; que notre Seigneur nous trouve à droite et à gauche ; qu'il nous conduise où bon lui semblera, allons joyeusement en sa compagnie.

12. — Dieu ne se plaît que dans les cœurs approfondis par humilité, avilis par simplicité et élargis par charité. Allons donc bassement ; aussi-bien n'avons-nous pas encore les bras assez longs ni assez forts pour atteindre aux cèdres du Liban. Nos impuissances nous empêchent bien de nous plaire en nous-mêmes et de monter au-dessus de nous-mêmes, mais non toutefois de rentrer en nous-mêmes et de nous bravement humilier.

13. — Hors de la grâce et de la gloire, il ne faut rien désirer, ni refuser, ains recevoir indifféremment tout ce qu'il plaira à Dieu de nous envoyer. Voyez-vous le petit Jésus dans la crèche ? il reçoit toutes les injures du temps ; il n'est pas écrit qu'il étendit jamais ses mains pour avoir les mamelles de sa mère, il laissait cela à sa prévoyance ; mais aussi il ne refusait rien de tous les petits soulagements qu'elle lui donnait.

14. — Celui qui peut exercer la douceur parmi les douleurs, la générosité parmi les alangourissements, et la paix entre les tracas, est presque parfait. La douceur, la suavité de cœur et l'égalité d'humeur sont des vertus plus rares encore

que la chasteté, et pourtant nous les devons avoir en grande recommandation. Il n'y a rien qui édifie tant que la charitable débonnaireté : en icelle, comme dans l'huile de la lampe, vit la flamme du bon exemple.

15. — La prière éclaire notre entendement de la lumière divine, et expose notre volonté aux saintes ardeurs de l'amour céleste. Rien ne purge tant notre esprit de ses erreurs et notre volonté de ses mauvaises affections. C'est une eau de bénédiction qui fait reverdir et fleurir, pour ainsi dire, les fautes de nos bons désirs, qui lave nos âmes de nos imperfections, qui désaltère nos cœurs et éteint cette soif que causent les mouvements déréglés.

— La mort a des pieds de coton, c'est-à-dire qu'elle vient si doucement qu'on ne s'en aperçoit point, et ainsi elle nous surprend.

PENSÉES SUR L'AMOUR DE DIEU.

Dans la sainte Église tout appartient à l'amour, tout est fondé en l'amour, tout aboutit à l'amour et tout est amour.

— Le salut est montré à la foi, il est préparé à l'espérance, mais il n'est donné qu'à la charité.

— Quiconque aime, éprouve qu'il n'est point de force si grande que celle de l'amour, ni rien de si aimable que cette force.

— Dieu qui a créé l'homme à son image, veut qu'en l'homme comme en Dieu, tout soit ordonné par l'amour et pour l'amour.

— Tant de soupirs que je pousse, tant de traits ardents que mon amour lance continuellement, n'obtiendront-ils jamais ce que je désire ? Il y a si longtemps que je cours, que

je me fatigue, que je m'élance ! Quand est-ce que je parviendrai au but que je me propose, qui est de m'unir au Dieu que j'adore, de m'unir cœur à cœur, esprit à esprit, à ce Dieu, mon époux et ma vie? Quand viendra le moment où mon âme s'envolant dans son cœur, et son cœur dans mon âme, nous nous unirons pour vivre ensemble et ne nous séparer jamais ?

— L'homme qui pense sérieusement à la divinité, sent au dedans de soi-même un doux mouvement qui semble lui dire que l'objet auquel il pense est véritablement le Dieu de son cœur.

— C'est par défaillance, par disette et par nécessité que nous avons besoin de l'abondance divine; c'est par excellence de perfection et par excès d'abondance que Dieu a besoin de notre indigence.

— Ah ! si nous pouvions nous former une idée nette du commerce continuel et de la correspondance que toutes les créatures ont les unes avec les autres, il n'en faudrait pas davantage pour nous jeter dans l'admiration et pour nous enflammer d'amour envers la souveraine Sagesse.

— Oserai-je le dire? Il semble que le cœur de Dieu soit passionné pour le nôtre. N'était-ce pas assez qu'il nous permît de l'aimer comme Laban permit à Jacob d'aimer Rachel ? Non, sans doute : une permission ne suffisait pas pour exprimer, ô mon Dieu, la tendresse et, si je l'ose dire, l'empressement de votre cœur !

Dieu désire que nous l'aimions, afin que nous soyons sauvés, et il désire que nous soyons sauvés, afin que nous l'aimions éternellement.

— L'amour commençant désire Dieu et le cherche; l'amour pénitent le cherche et le trouve; l'amour parfait l'embrasse et le possède.

— On ne court point à la grâce sans la grâce.

— Le salut est une espèce de commerce où l'on perd quand on ne gagne pas.

— La perfection est une échelle mystérieuse par laquelle on descend si on ne monte pas.

— La vie est un combat continuel et inévitable ; qui n'est pas vainqueur est vaincu.

Secundus Conventus Sacerdotum Adoratorum
e tota natione canadensi

ORATIO
quotidie recitanda post Completorium

(Excerpta e sacerdotali Oratione Domini Nostri Jesu Christi post Coenam. Joan. XVII.)

Pater, venit hora: Clarifica Filium tuum, ut Filius tuus clarificet Te... Ego te clarificavi super terram... Et nunc, clarifica me, tu Pater, apud temetipsum, claritate quam habui prius quam mundus esset, apud te.

Manifestavi nomen tuum hominibus quos dedisti mihi de mundo... Ego pro eis rogo... Pater sancte, serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi: Ut sint unum, sicut et nos... Non rogo ut tollas eos de mundo, sed ut serves eos a malo... Sanctifica eos in veritate... Sicut tu me misisti in mundum, et ego misi eos in mundum, et pro eis ego sanctifico meipsum, ut sint et ipsi, sanctificati in veritate... Pater, quos dedisti mihi, volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum, ut videant claritatem meam quam dedisti mihi.

300 dies ind.—Ind. plen. semel in mense, pro quotidiana recitatione.

Cor Jesu Eucharisticum, cordis sacerdotalis exemplar, miserere nobis. 300 dies ind.

Domina Nostra Sanctissimi Sacramenti, ora pro nobis. 300 dies ind.

Beate Petre Juliane, ora pro nobis.

Imprimatur: † Mauritius
Archiepiscopus Quebecensis

Litho. au Canada
Litho. in Canada

produire quel-
e tende à l'a-

r la grâce de
ıous sommes ?
ın à la volonté
ement raison-
ute bonté et la

dorant, parce
ɔrer en les ai-

rendre son vol
curiosité nous
e ce feu sacré.
ıdelle.
de progrès en
mourra dans

it toujours ai-
ıon-seulement

Dieu est Dieu,
ɔonté est infi-
puisque celui
de gloire.
: vit que pour
: est toujours

— L'amour met l'égalité entre ceux qui s'aiment : je vois le Bien-aimé de mon cœur, brûlant du feu de son amour dans

un buisson ardent et armé de pointes qui le percent de toutes parts ; n'est-il pas juste que je sois comme lui parmi les ronces et les épines, enflammé du même amour et en proie aux mêmes douleurs ?

— Celui qui aime Dieu sans désirer de l'aimer davantage, ne l'aime pas encore assez : les âmes qui se bornent et qui se contentent dans l'exercice de l'amour sacré, n'ont pas sujet d'être contentes.

— La vie passée est un objet d'horreur à celui qui aime, lorsqu'il a eu le malheur d'en employer les années à autre chose qu'à aimer la souveraine bonté.

— La baguette de Moïse à terre était un serpent horrible ; dans la main du législateur, c'était un instrument de miracle. Considérez les tribulations en elles-mêmes, elles sont affreuses ; voyez-les dans l'ordre de la Providence, ce sont des délices pour ceux qui aiment Dieu.

— Une preuve certaine qu'on aime, c'est de vouloir souffrir.

— Les révoltes de l'appétit sensitif sont à notre égard ce qu'étaient les Philistins à l'égard des Israélites, un ennemi qu'il faut combattre sans cesse, sans pouvoir jamais le détruire, qui vit autant que nous et qui ne meurt qu'avec nous.

— Si les douceurs divines étaient séparables de l'amour de Dieu, les âmes intéressées s'accommoderaient des douceurs et laisseraient volontiers l'amour. Cette séparation ne pouvant se faire, elles cherchent l'amour par la douceur, et dès que la douceur manque, elles comptent pour peu l'amour.

— L'amour qui est fort comme la mort pour nous tout ôter, est magnifique comme la résurrection pour nous rendre avec avantage tout ce qu'elle nous avait enlevé.

— Ce qu'il y a de plus parfait dans l'univers, c'est l'homme ; dans l'homme, c'est l'esprit ; dans l'esprit, c'est l'amour, et dans le genre de l'amour, c'est l'amour de Dieu.

— Dans la balance du pur amour, Dieu seul est autant aimable que Dieu avec tout l'univers.

— Jésus-Christ, avant que de remettre son esprit à son Père, poussa un grand cri ; ce fut pour montrer qu'il avait assez de force pour ne pas mourir, mais qu'il avait trop d'amour pour pouvoir vivre davantage, et qu'il était temps de mourir pour ceux qui ne pouvaient éviter la mort éternelle, ni prétendre à la véritable vie que par sa mort.

— Que de merveilles en peu de paroles ! nos souffrances nous humilient et elles sont la source de notre gloire ; elles sont légères, et elles produisent la solidité de la récompense ; elles ne durent qu'un moment, et elles renferment l'éternité tout entière.

— Le danger de mal placer son amour est inséparable de la facilité d'aimer.

— Aveugles et insensés que nous sommes ! si notre inclination nous porte à aimer, que n'aimons-nous ce qui est infiniment aimable ?

— O aimer ! ô aller à Dieu ! ô mourir à soi-même ! ô parvenir jusqu'à Dieu ! là est le bonheur !

— O affliction ! que vous êtes aimable, puisque vous sortez du sein plein de douceur du Père des miséricordes ! O croix ! mon cœur vous désire parce que vous venez du cœur de Jésus !

— Ah ! que nous serions véritablement libres si nous nous rendions volontairement esclaves de la volonté de Dieu !

O sacré Cœur de Jésus, source de la souveraine dilection, qui peut vous bénir assez ? Qui vous rendra jamais un amour égal à votre amour ?

— Tout amour qui ne tire pas son origine de la passion du Sauveur, est inutile et dangereux. Malheureuse la mort où l'amour du Sauveur ne se trouve pas ! Malheureux l'amour qui ne vient pas de la mort du Sauveur !

— Sur le Calvaire, on ne peut vivre que par l'amour, et on ne peut avoir l'amour que par la mort du Rédempteur. Hors du Calvaire, tout est ou mort éternelle ou amour éternel ; la sagesse chrétienne consiste à choisir entre ces deux extrémités.

— Ou aimer ou mourir ! mourir et aimer ! Mourir à tout autre amour pour vivre de celui de Jésus-Christ, c'est le moyen d'éviter de mourir ! Vive Jésus ! j'aime Jésus ! Vive Jésus que j'aime ! J'aime Jésus qui vit et qui règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DE SES ENTRETIENS SPIRITUELS.

Sur la confiance.

Vous me demandez si une âme ayant le sentiment de sa misère peut aller à Dieu avec une grande confiance. — Or, je réponds que cette âme non-seulement peut avoir une grande confiance en Dieu, mais qu'elle ne peut avoir une vraie confiance qu'elle n'ait la connaissance de sa misère; car cette connaissance et confession de notre misère nous introduit devant Dieu. Ainsi, tous les grands Saints, comme Job, David et les autres, commençaient toutes leurs prières par la confession de leur indignité et de leur misère; de sorte que c'est une très-bonne chose de se reconnaître pauvre, vil, abject et indigne de comparaître en la présence de Dieu..... D'autant que, plus nous nous connaîtrons misérables, plus nous nous confierons à la bonté et miséricorde de Dieu; car entre la miséricorde et la misère il y a une certaine liaison si grande, que l'une ne se peut exercer sans l'autre... Vous voyez donc que plus nous nous connaissons misérables, plus nous avons occasion de nous confier en Dieu, puisque nous n'avons rien de quoi nous confier en nous-mêmes. Il est bien bon de nous défier de nous-mêmes, mais à quoi nous servirait-il de le faire, sinon pour jeter

toute notre confiance en Dieu et nous attendre à sa miséricorde ? Ce petit reculement ne se fait que pour mieux s'élancer à Dieu par un acte d'amour et de confiance ; car il ne faut pas se confondre tristement et avec inquiétude : c'est l'amour-propre qui donne ces confusions-là, parce que nous sommes marris de n'être pas parfaits, non tant pour l'amour de Dieu que pour l'amour de nous-mêmes ; et si bien vous ne sentez pas une telle confiance, ne faut-il pas laisser d'en faire des actes.

Du parfait abandonnement de soi-même.

Passons maintenant à l'autre question, qui est de l'abandon de soi-même, et quel doit être l'exercice de l'âme abandonnée. Il faut doncques savoir qu'abandonner notre âme et nous laisser nous-mêmes, n'est autre chose que quitter et nous défaire de notre propre volonté pour la donner à Dieu ; car il ne nous servirait guère de nous renoncer et laisser nous-mêmes, si ce n'était pas pour nous unir parfaitement à la divine bonté. Ce n'est donc que pour cela qu'il faut faire cet abandonnement, lequel autrement serait inutile.

Il y a beaucoup de personnes qui disent à Notre-Seigneur : Je me donne tout à vous sans aucune réserve ; mais il y en a fort peu qui embrassent la pratique de cet abandonnement, lequel n'est autre chose qu'une parfaite indifférence à recevoir toute sorte d'événements, selon qu'ils arrivent par la providence de Dieu.

Cet état de délaissement de soi-même comprend l'abandonnement au bon plaisir de Dieu en toutes ces tentations, aridités, sécheresses, aversions et répugnances qui arrivent en la vie spirituelle. — Enfin, l'abandonnement c'est la vertu des vertus : c'est la crème de la charité, l'odeur de l'humilité, le mérite, ce semble, de la patience et le fruit de la persévérance. Grande est cette vertu et seule digne d'être pratiquée des plus chers enfants de Dieu. Mon Père, dit notre

doux Sauveur sur la croix, *je remets mon esprit entre vos mains.*

Or, maintenant vous me demandez à quoi se doit occuper intérieurement cette âme qui est toute abandonnée entre les mains de Dieu. Elle ne fait rien, sinon demeurer auprès de Notre-Seigneur, sans avoir souci d'aucune chose, non pas même de son corps ni de son âme ; car puisqu'elle s'est embarquée sous la providence de Dieu, qu'a-t-elle à faire de penser ce qu'elle deviendra ? Notre-Seigneur auquel elle s'est toute délaissée y pensera pour elle. Sainte Madeleine, qui s'était toute abandonnée à la volonté de Notre-Seigneur, demeurait à ses pieds et l'écoutait tandis qu'il parlait ; et lorsqu'il cessait de parler, elle cessait aussi de l'écouter, mais elle ne bougeait pourtant pas d'auprès de lui. Ainsi, cette âme qui s'est délaissée n'a autre chose à faire qu'à demeurer dans les bras de Notre-Seigneur, comme un enfant dans le sein de sa mère, qui se laisse porter ou mener où il lui plaît.

De la fermeté.

Saint Chrysostôme a dit que tout est inconstance, variété et instabilité dans les accidents de cette vie mortelle. Oh ! que cette considération est utile ! car le défaut d'icelle est ce qui nous porte au découragement et bizarrerie d'esprit, inquiétude, variété d'humeurs, inconstance et instabilité en nos résolutions ; nous ne voudrions rencontrer en notre chemin nulle difficulté, nulle contradiction et nulle peine ; nous voudrions avoir toujours des consolations sans sécheresses ni aridités, des biens sans mélange d'aucun mal, la santé sans la maladie, le repos sans travail, la paix sans trouble. Oh ! qui ne voit notre folie ? car nous voulons ce qui ne se peut. Ne savez-vous pas que ce n'est pas ici que le plaisir se trouve pur, sans mélange de déplaisir ? que cette vie est mêlée de semblables accidents ? Aujourd'hui que vous avez

de la consolation en l'oraison, vous êtes encouragée et bien résolue de servir Dieu ; mais demain que vous serez en sécheresse, vous n'aurez point de cœur pour le service de Dieu. Mon Dieu, je suis si alangourie et abattue ! dites-vous. Or, dites-moi un peu, si vous vous gouverniez par la raison, ne verriez-vous pas que s'il était bon de servir Dieu hier, il est encore très-bon de le servir aujourd'hui, et qu'il sera très-bon de le servir demain ? car c'est toujours le même Dieu, aussi digne d'être aimé quand vous êtes en sécheresse que quand vous êtes en consolation. Maintenant nous voulons une chose et demain nous en voudrons une autre. Ce que je vois faire à un tel ou à une telle à cette heure me plaît ; tantôt cela me déplaira en telle sorte, que cela sera capable de me faire concevoir de l'aversion. J'aime mieux maintenant une personne et me plais grandement en sa conversation ; demain j'aurai peine à la supporter. Et que veut dire cela ? N'est-elle pas autant capable d'être aimée aujourd'hui qu'elle l'était hier ? Regardons-nous en cela ce que dicte la raison ? Non, cela ne provient sinon de quoi on se laisse conduire à son inclination, à ses passions ou affections, pervertissant ainsi l'ordre que Dieu avait mis en nous, que tout serait sujet à la raison ; car si la raison ne domine sur nos puissances, sur nos facultés, nos passions, inclinations, affections ; enfin, sur tout ce qui sera de nous, qu'en arrivera-t-il, sinon une continuelle vicissitude, inconstance, variété, changement, bizarrerie qui nous fera tantôt être fervents, et peu après lâches et paresseux, tantôt joyeux et puis mélancoliques ? Donc, par cette remarque nous sommes incités et animés à considérer l'inconstance et la variété des succès tant aux choses temporelles qu'aux choses spirituelles, afin que par l'événement des rencontres qui pourraient effaroucher notre esprit, comme étant choses nouvelles et non prévenues, nous ne perdions pas courage, ne nous laissant emporter à l'inégalité d'humeur, parmi l'inégalité des choses qui nous arrivent, ains que soumis à la conduite de la raison que Dieu a

mise en nous et à sa providence, nous demeurions fermes, constants et invariables en la résolution que nous avons faite de servir Dieu constamment, courageusement, hardiment et ardemment, sans discontinuation quelconque.

De la simplicité religieuse.

Nous appelons communément une chose simple, quand elle n'est point doublée, brodée et bigarrée. La simplicité donc n'est autre chose qu'un acte de charité pur et simple qui n'a qu'une seule fin qui est d'acquérir l'amour de Dieu. Et notre âme est simple lorsque nous n'avons point d'autre prétention en tout ce que nous faisons. L'histoire tant commune des hôtesses de Notre-Seigneur, Marthe et Marie-Madeleine, est grandement remarquable sur ce sujet; car ne voyez-vous pas que Marthe, bien que sa fin fût louable de vouloir bien traiter Jésus-Christ, ne laissa pas d'être reprise par ce divin Maître, parce qu'elle s'émouvait grandement afin d'apprêter plusieurs mets... Cet acte donc de charité simple, qui fait que nous regardons et n'avons d'autre visée en toutes nos actions que le seul désir de plaire à Dieu, est la part de Marie qui est seule nécessaire, et c'est la simplicité; vertu laquelle est inséparable de la charité, d'autant qu'elle regarde droit à Dieu, sans que jamais elle puisse souffrir aucun mélange de propre intérêt, autrement ce ne serait plus simplicité, car elle ne peut souffrir aucune doublure des créatures, ni aucune considération d'icelles; Dieu seul y trouve place. Cette vertu est purement chrétienne. Les païens, voire ceux qui ont le mieux parlé des autres vertus, n'en ont eu aucune connaissance, non plus que de l'humilité. Notre-Seigneur même est descendu du ciel pour donner connaissance aux hommes tant de l'une que de l'autre vertu, autrement ils en eussent toujours ignoré cette doctrine si nécessaire : *Soyez prudents comme des serpents*, dit-il à ses Apôtres; mais passez plus outre et *soyez simples*

comme la colombe. Apprenez de la colombe à aimer Dieu en simplicité de cœur, n'ayant qu'une seule prétention et une seule fin en tout ce que vous ferez...

La simplicité bannit de l'âme le soin et la sollicitude que plusieurs ont inutilement pour rechercher quantité d'exercices et de moyens pour pouvoir aimer Dieu ainsi qu'ils disent; et il leur semble, s'ils ne font tout ce que les Saints ont fait, qu'ils ne sauraient être contents. Pauvres gens! ils se tourmentent pour trouver l'art d'aimer Dieu, et ne savent pas qu'il n'y en a point d'autre que de l'aimer; ils pensent qu'il y a certaine finesse pour acquérir cet amour, lequel néanmoins ne se trouve qu'en la simplicité.

La simplicité ne se mêle point de ce que font ou feront les autres, elle pense à soi; encore n'a-t-elle pour soi que les pensées qui sont vraiment nécessaires; car, quant aux autres, elle s'en détourne toujours promptement. Cette vertu a une grande affinité avec l'humilité, laquelle ne permet pas que l'on ait mauvaise opinion de personne sinon de nous-mêmes.

Vous demandez comment il faut observer la simplicité ès conversations et récréations? Je vous réponds : Comme en toute autre action, bien qu'en celle-ci il faut avoir une sainte liberté et franchise pour s'entretenir des sujets qui servent à l'esprit de joie et de récréation. Il faut être fort naïf en la conversation; il ne faut pourtant pas être inconsidéré, d'autant que la simplicité suit toujours la règle de l'amour de Dieu.

Vous voulez que je vous dise un mot de la simplicité que nous devons avoir à nous laisser conduire selon l'intérieur, tant à Dieu que par nos supérieurs? Il y a des âmes qui ne veulent, à ce qu'elles disent, être conduites que par l'esprit de Dieu, et leur semble que tout ce qu'elles s'imaginent sont des inspirations et des mouvements du Saint-Esprit, qui les prend par la main et les conduit en tout ce qu'elles veulent faire, comme des enfants. En quoi certes elles se trompent fort; car, je vous prie, y a-t-il jamais eu une vocation

plus spéciale que celle de saint Paul, en laquelle Notre-Seigneur lui parla lui-même pour le convertir ? Et néanmoins il ne voulut pas l'instruire, mais le renvoya à Ananie, disant : Va-t-en, tu trouveras un homme qui te dira ce que tu auras à faire ; et bien que saint Paul eût pu dire : Seigneur, et pourquoi non vous-même ne le diriez-vous pas ? Il ne le dit pas pourtant, mais s'en alla tout simplement faire comme il lui était commandé. Et nous autres penserons-nous être plus favorisés de Dieu que saint Paul, croyant qu'il nous veut conduire lui-même, sans l'entremise d'aucune créature ? La conduite de Dieu pour nous autres n'est autre que l'obéissance, car hors de là il n'y a que tromperie... C'est bien la vraie vérité que votre bien dépend de vous laisser conduire et gouverner par l'esprit de Dieu, suivant la direction de vos supérieurs, sans réserve, et c'est cela que prétend la vraie simplicité que Notre-Seigneur a tant recommandée. *Soyez simples*, &c.; mais il ne s'arrête pas là, leur disant de plus : *si vous n'êtes faits simples comme un petit enfant, vous n'entrerez point au royaume de mon Père.* Un enfant, pendant qu'il est bien petit, est réduit en une grande simplicité; il n'a qu'un seul amour qui est pour sa mère, et en cet amour une seule prétention qui est le sein de sa mère. Etant couché dessus le sein bien-aimé, il ne veut autre chose...

Contre le propre jugement.

La première question est : Si d'être sujette à sa propre opinion est une chose bien contraire à la perfection ? Sur quoi je réponds qu'être sujet à avoir des opinions, ou n'y être pas, est une chose qui n'est ni bonne ni mauvaise, d'autant que cela est tout naturel. Chacun a des propres opinions; mais cela ne nous empêche pas de parvenir à la perfection, pourvu que nous ne nous y attachions pas, ou que nous ne les aimions pas; car c'est seulement l'amour de nos propres opinions qui est infiniment contraire à la perfection, et c'est

ce que j'ai tant de fois dit, que l'amour de notre propre jugement et l'estime que l'on en fait, est la cause qu'il y a peu de parfaits. Il se trouve beaucoup de personnes qui renoncent à leur propre volonté, les unes pour un sujet, les autres pour un autre. Je ne dis pas seulement en religion, mais parmi les séculiers, et dans les cours des princes même : si un prince commande quelque chose à un courtisan, il ne refusera jamais d'obéir ; mais d'avouer que le commandement soit bien fait, cela arrive rarement. Je ferai ce que vous commandez en la façon que vous me dites, répondra-t-il ; mais.... Ils demeurent toujours sur leurs mais..., qui vaut autant dire qu'ils savent bien qu'il serait mieux autrement. Nul ne peut douter que ceci ne soit fort contraire à la perfection, car il produit pour l'ordinaire des inquiétudes d'esprit, des bizarreries, des murmures, et enfin il nourrit l'amour de sa propre estime ; de manière donc que la propre opinion ni le propre jugement ne doit pas être aimé ni estimé.

Le seul et unique moyen de guérir le propre jugement, c'est de négliger ce qui nous vient en la pensée, nous appliquant à quelque chose de meilleur ; car si nous voulons nous laisser aller à faire attention sur toutes les opinions qu'il nous suggérera à diverses rencontres et occasions, qu'arrivera-t-il, sinon une continuelle distraction et empêchement des choses plus utiles et qui sont propres à notre perfection, nous rendant incapables et invalides pour faire la sainte oraison ; car ayant donné la liberté à notre esprit de s'amuser à la considération de telles tricheries, il s'informera toujours plus avant et nous produira pensées sur pensées, opinions sur opinions, et raisons sur raisons qui nous importuneront merveilleusement en l'oraison, car l'oraison n'est autre chose qu'une application totale de notre esprit avec toutes ses facultés en Dieu.

LETTRES CHOISIES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

A Madame de Chantal.

Ne pas raisonner avec les tentations, ni les appréhender, ni même y réfléchir ; elles ne nous font pas de mal lorsqu'on n'y songe point.

Vous aurez maintenant en main, je m'en assure, ma Fille, les trois lettres que je vous ai écrites, et que vous n'aviez pas encore reçues quand vous m'écrivîtes, le 2 août. Il me reste à vous répondre à celle de cette date-là, puisque par les précédentes j'ai répondu à toutes les autres.

Vos tentations de la foi sont revenues, et encore que vous ne leur répliquiez pas un seul mot, elles vous pressent. Vous ne leur répliquez pas ! voilà qui est bon, ma Fille ; mais vous y pensez trop, mais vous les craignez trop, mais vous les appréhendez trop ; elles ne vous feraient nul mal sans cela ; vous êtes trop sensible aux tentations, vous aimez la foi et ne voudriez pas qu'une seule pensée vous vînt au contraire ; et tout aussitôt qu'une seule vous touche, vous vous en attristez et troublez, vous êtes trop jalouse de cette pureté de foi, il vous semble que tout la gâte ; non, non, ma Fille, laissez courir le vent, et ne pensez pas que le friflis des feuilles soit le cliquetis des armes.

Dernièrement j'étais auprès des ruches des abeilles, et quelques-unes se mirent sur mon visage : je voulus y porter la main et les ôter ; non, ce me dit un paysan, n'ayez point peur et ne les touchez point ; si vous les touchez elles vous mordront. Je le crus, pas une ne me mordit. Croyez-moi, ne craignez point les tentations, ne les touchez point, elles ne vous offenseront point ; passez outre et ne vous y amusez point.

Le jour de Saint-Augustin, 30 août 1605.

Lettre à une Supérieure de la Visitation.

Sur la fête de l'Assomption de Notre-Dame et sur la Dévotion à la Sainte Vierge.

Oh ! quelle est belle, cette aube du jour éternel, laquelle montant devers le ciel, va, ce semble, de plus croissant en bénédictions de son incomparable gloire ! Qu'à jamais les odeurs d'éternelles suavités, éparses sur les cœurs de ces dévots, remplissent celui de ma très-chère Mère comme mon cœur propre, et que notre chère petite congrégation, toute vouée à la louange de son Fils et des mamelles sacrées qui l'ont allaité, jouisse des bénédictions préparées aux âmes qui l'honorent !

Hier au soir j'eus un sentiment fort particulier du bien que l'on a d'être enfant, quoique indigne, de cette glorieuse Mère, étoile de mer, *belle comme la lune, élue comme le soleil* (Cant. ch. 6, v. 9).

O mon Dieu ! ma très-chère Mère, j'ai une spéciale consolation de voir comme elle donna une robe d'une blancheur nonpareille à son serviteur saint Ildefonse, évêque de Tolède (1) ; car pourquoi n'en donnera-t-elle pas une à notre cher cœur ? Voyez-vous, je retourne toujours à mes brebis : entreprenons de grandes choses sous la faveur de cette Mère ; car si nous sommes un peu tendres en son amour, elle n'a garde de nous laisser sans l'effet que nous prétendons.

O Dieu ! quand je me ressouviens qu'aux Cantiques, elle dit : *Entourez-moi de pommes* (Cant. 11-5), je voudrais

(1) C'était une très-riche chasuble que la Sainte Vierge lui donna en lui disant : « Recevez ce présent de ma main, je vous l'ai apporté du trésor de mon Fils.

Cette apparition authentique a été confirmée par un concile d'Espagne, tenu à Tolède sous l'évêque appelé Gille : en considération de cette faveur de la Sainte Vierge à Saint Ildefonse, on célèbre, sous le rit double, une fête dans tout le diocèse. *Voyez* t. 1, notes de saint Ildefonse.

volontiers lui donner votre cœur, car quelle autre pomme peut désirer de moi cette belle fruitière ? Je viens du sermon où je voudrais bien avoir plus saintement et amoureusement parlé de notre glorieuse et sainte Maîtresse : je la supplie qu'elle me veuille pardonner. Dieu nous fasse la grâce de nous voir un jour consommés au divin amour.

15 août 1606.

A une Dame.

Souhaits pour le nouvel an.

Après quelques paroles touchant sa santé, il ajoute : « O Dieu ! ma chère fille, elles s'en vont ces années et courent à la file imperceptiblement les unes après les autres, et en dévidant leur durée, elles dévident notre vie mortelle, et en finissant elles finissent nos jours. O que l'éternité est incomparablement plus aimable, puisque sa durée est sans fin et que ses jours sont sans nuit et ses contentements invariables.

Que puissiez-vous, ma très-chère Fille, posséder cet admirable bien de la sainte éternité en un si haut degré que je vous le souhaite ! Que de bonheur pour mon âme, si Dieu lui faisant miséricorde, lui faisait voir cette douceur ! mais en attendant de voir Notre-Seigneur glorifié, voyons-le des yeux de la foi tout humilié dans son petit berceau. Dieu soit à jamais au milieu de votre cœur, ma très-chère Fille ! Amen. Vive Jésus.

29 décembre 1606.

A Madame de Chantal.

Il lui enseigne quelles qualités doivent avoir les désirs de la perfection, et l'exhorte à tenir ferme dans les désolations.

C'est par notre bon Père gardien des Capucins, que je vous écris, ma bonne, ma très-chère Fille; mais que vous écrirais-je? Tenez votre cœur au large; ne le pressez point trop de désirs de perfection; ayez-en un bon, bien résolu, bien constant, c'est-à-dire l'ancien, celui qui vous fit faire vos vœux avec tant de courage; car pour celui-là, ma Fille, il le faut arroser souvent de l'eau de la sainte oraison; il faut en avoir grand soin pour le conserver dans notre verger, car c'est l'arbre de vie.

Mais certains désirs qui tyrannisent le cœur, qui voudraient que rien ne s'opposât à nos desseins, que nous n'eussions nulles ténèbres, mais que tout fût en plein midi; qui ne voudraient que suavité en nos exercices, sans dégoûts, sans résistance, sans divertissement, et tout aussitôt qu'il nous arrive quelque tentation intérieure, ces désirs-là ne se contentent pas que nous n'y consentions pas, mais voudraient que nous ne les sentissions pas; ils sont si délicats, qu'ils ne se contentent pas que l'on nous donne une viande de bon suc et nourrissante, si elle n'est toute sucrée et musquée; ils voudraient que nous ne vissions pas seulement les mouches du mois d'août passer devant nos yeux. Ce sont les désirs d'une perfection trop douce, il n'en faut pas avoir beaucoup.

Croyez-moi, ma Fille, les viandes douces engendrent les vers aux petits enfants, et en moi qui ne suis pas petit enfant; c'est pourquoi notre Sauveur nous les entremêle d'amertume.

Courage, ma fille, n'avons-nous pas occasion de croire que notre Sauveur nous aime? Si avant certes! et pourquoi

donc se mettre en peine des tentations ? Je vous recommande notre simplicité qui est si jolie et qui est si agréable à l'époux, et encore notre pauvre humilité qui a tant de crédit vers lui, et faites-moi une charité pareille en me le recommandant : ce que Dieu me dit par le prochain, m'émeut beaucoup, etc.

La veille de Saint-Laurent, 9 août 1607.

A la même.

Cause de la faim spirituelle de la communion ; effet et avantage de cette nourriture céleste.

Après quelques préliminaires, il lui dit : « Vous me dites que vous vous sentez affamée plus qu'à l'ordinaire de la très-sainte Communion ; il y a deux sortes de faim : l'une qui est causée par la bonne digestion ; l'autre par le déréglement de la force attirante de l'estomac.

Humiliez-vous fort, ma Fille, et échauffez fort votre estomac du saint amour de Jésus-Christ crucifié, afin que vous puissiez bien digérer spirituellement cette céleste viande ; et puisque assez demande du pain celui qui se plaint de la faim, je vous dis, ma Fille : Oui, communiez, le carême, les mercredis et vendredis et le jour de Notre-Dame, outre les dimanches.

Mais qu'entendez-vous qu'on fasse digestion spirituelle de Jésus-Christ ? Ceux qui font bonne digestion corporelle ressentent un renforcement par tout leur corps, par la distribution générale qui se fait de la viande en toutes les parties ; ainsi, ma Fille, ceux qui font bonne digestion spirituelle, ressentent que Jésus-Christ, qui est leur viande, s'épanche et communique à toutes les parties de leur âme et de leur corps ; ils ont Jésus-Christ au cerveau, au cœur, en la poitrine, aux yeux, aux mains, en la langue, aux oreilles, aux pieds ; mais

ce Sauveur que fait-il partout par là? il redresse tout, il purifie tout, il mortifie tout, il vivifie tout; il aime dans le cœur, il entend au cerveau, il anime dans la poitrine, il voit aux yeux, il parle en la langue, et ainsi des autres; il fait tout en tout, et alors nous vivons, non point nous-mêmes, mais Jésus-Christ vit en nous! O quand sera-ce, ma chère Fille? mon Dieu, quand sera-ce? Mais cependant je vous montre ce à quoi il faut prétendre : bien qu'il se faille contenter d'y atteindre petit à petit, tenons-nous humbles et communions hardiment : peu à peu notre estomac intérieur s'apprivoisera avec cette viande et apprendra à la bien digérer.

A une Dame.

Avantage qu'il y a d'être à Dieu. Exhortation à la joie spirituelle.

Quel bonheur, Madame, d'être tout à Dieu! car il aime les siens, il les protége, il les conduit, il les met au port de la désirable éternité. Demeurez donc ainsi, et ne permettez jamais à votre âme qu'elle s'attriste, ni vive en amertume d'esprit, ou en scrupule : puisque celui qui l'a aimée et qui est mort pour la faire vivre, est si bon, si doux, si aimable.

Il a voulu, ce grand Dieu, que vous fussiez sienne, et vous l'a fait vouloir, et vous l'avez voulu; et il vous a fait prendre tous les vrais moyens pour le devenir. Vous l'êtes donc, sans doute, ma très-chère Fille, dont je me réjouis infiniment, et en bénis sa miséricorde, comme étant en elle sans fin, Madame, votre, etc.

A une Religieuse de la Visitation.

L'obéissance est préférable aux austérités volontaires, à la mortification du cœur, à celle du corps ; le démon ne craint pas l'austérité, mais l'obéissance.

J'ai vu les suggestions que l'ennemi de votre avancement fait à votre cœur, ma très-chère Fille ; et vois d'ailleurs la grâce que le très-saint Esprit de Dieu vous donne, pour vous maintenir forte et ferme dans la poursuite du chemin auquel il vous a mise, ma très-chère Fille : ce malin ne se soucie pas que l'on déchire le corps, pourvu qu'on fasse toujours sa propre volonté ; il ne craint pas l'austérité, mais l'obéissance : quelle plus grande austérité y peut-il avoir que de tenir sa volonté sujette et continuellement obéissante ?

Demeurez en paix ; vous êtes amatrice de ces volontaires pénitences, si toutefois pénitences se doivent nommer les œuvres de l'amour-propre.

.... Mais, dites-vous, vous ne pourrez pas faire telle pénitence que vous voudriez. Oh ! dites-moi, ma très-chère Fille, quelle meilleure pénitence peut faire un cœur qui fait faute, que de subir une continuelle croix et abnégation de son propre amour ?... Je suis tout votre, etc.

A une Supérieure.

Les surprises des passions sont inévitables dans cette vie. L'amour-propre ne meurt jamais. Vertu de l'indifférence. Manière de remédier aux fautes contre l'indifférence.

Oh ! je vois, ma très-chère Fille, dedans votre lettre un grand sujet de bénir Dieu pour votre âme, en laquelle il tient

la sainte indifférence en effet, quoique non pas en sentiment.

Ce n'est rien, ma très-chère Fille, que tout ce que vous me dites de vos petites saillies.

Ces petites surprises des passions sont inévitables en cette vie mortelle; car pour cela le grand Apôtre crie au ciel : *Hélas ! pauvre homme que je suis !* Je sens deux hommes en moi, le vieil et le nouveau; deux lois, la loi des sens et la loi de l'esprit; deux opérations de la nature et de la grâce : *Eh ! qui me délivrera du corps de cette mort !* Ma Fille, l'amour-propre ne meurt jamais qu'avec nos corps. Il faut toujours sentir ces attaques sensibles ou ces pratiques secrètes, tandis que nous en sommes à cet exil : il suffit que nous ne consentions pas d'un consentement voulu, délibéré, arrêté et entretenu; et cette vertu de l'indifférence est si excellente, que notre vieil homme et la partie sensible, et la nature humaine, selon ses facultés naturelles, n'en fut pas capable, non pas même en Notre-Seigneur, qui, comme enfant d'Adam, quoique étant absent de tout péché et de toutes les appartenances d'icelui en sa portion sensible et selon ses facultés humaines, n'était nullement indifférent, ains désira ne point mourir en la croix; l'indifférence étant toute réservée et l'exercice d'icelle à l'esprit, à la portion suprême, aux facultés embrasées de la grâce, et en somme, à lui-même, selon qu'il était nouvel homme. Or sus, demeurez donc en paix.

Quand il nous arrive de violer les lois de l'indifférence ès choses indifférentes ou par les soudaines saillies de l'amour-propre et de nos passions, prosternons-nous soudainement, sitôt que nous pouvons, notre cœur devant Dieu, et disons en esprit de confiance et d'humilité : *Seigneur, miséricorde ! car je suis infirme* (Ps. 6-3). Relevons-nous en paix et tranquillité, et renouons le filet de notre indifférence; puis continuons notre ouvrage.

Il ne faut pas ni rompre les cordes, ni quitter le luth, quand on s'aperçoit du désaccord; il faut prêter l'oreille pour

voir d'où vient le détraquement, et doucement tendre la corde ou la relâcher, selon que l'art le requiert.

Demeurez en paix, encore une fois, ma très-chère Fille, écrivez-moi, etc.

A une Religieuse de la Visitation.

Ce que c'est que de vivre selon l'esprit et de vivre selon la chair.

Vivre selon l'esprit, ma bien-aimée Fille, c'est penser, parler et opérer selon les vertus qui sont dans l'esprit et non selon les sens et les sentiments qui sont en la chair. De ceux-ci il s'en faut servir, il les faut assujettir, et non pas vivre selon iceux; mais ces vertus spirituelles, il les faut servir et leur faut assujettir tout le reste.

Quelles sont ces vertus de l'esprit, ma chère Fille ? C'est la foi qui nous montre des vérités toutes révélées au-dessus des sens; l'espérance qui nous fait aspirer à des biens insensibles; la charité qui nous fait aimer Dieu plus que tout et le prochain comme nous-même...

Vivre selon l'esprit, c'est aimer selon l'esprit; vivre selon la chair, c'est aimer selon la chair; car l'amour est la vie de l'âme, comme l'âme est la vie du corps.

A un Ami.

Moyen de vivre dans une perpétuelle paix au milieu des tribulations.

Voulez-vous que rien ne traverse votre vie, ne souhaitez point de réputation ni de gloire du monde.

Ne vous attachez point aux consolations et amitiés humaines.

N'aimez point votre vie, et méprisez tout ce qui sera sensible à vos inclinations naturelles.

Supportez généreusement les douleurs du corps et les plus violentes maladies avec acquiescement à la volonté de Dieu.

Ne vous souciez point des jugements humains.

Taisez-vous de toutes choses, et vous aurez la paix intérieure, car pour vous et pour moi il n'y a point d'autre secret pour acquérir cette paix, que de souffrir à la rigueur les jugements des hommes.

Ne vous inquiétez point de ce que le monde dira de vous ; attendez le jugement de Dieu, et votre patience jugera alors ceux qui vous auront jugé. Ceux qui courent la bague ne pensent pas à la compagnie qui les regarde, mais à bien courre pour l'emporter. Considérez pour qui vous travaillez, et ceux qui voudront vous donner de la peine ne vous travailleront guère. Votre très-humble, etc.

A une Dame.

Il lui donne des remèdes contre l'impatience ès occurences du ménage.

Je ne vous dis pas bien, dans ma dernière lettre, ce que je désirais touchant vos menues mais fréquentes impatiences ès occurrences du ménage. Je vous dis donc qu'il faut que vous ayez une spéciale attention à vous y tenir douce, et qu'étant levée le matin, sortant de l'oraison, revenant de la messe ou communion, et toujours, quand vous rentrerez en ces affaires domestiques, il vous faut être attentive à commencer doucement et coup sur coup regarder votre cœur, voir s'il est doux : et s'il ne l'est pas, l'adoucir avant toutes choses : que s'il l'est, il en faut louer Dieu, et l'employer aux affaires qui se présentent, avec un soin spécial de ne point le laisser dissiper.

Voyez-vous, ma Fille, ceux qui mangent souvent du miel, trouvent les choses aigres, et les amères plus amères, et se

dégoûtent aisément des viandes après ; votre âme s'entretenant souvent aux exercices spirituels qui sont doux et agréables à l'esprit, quand elle revient aux exercices corporels, extérieurs, matériels, elle les trouve bien âpres et bien fâcheux ; c'est pourquoi aisément elle s'impatiente ; et pourtant, ma chère Fille, il faut qu'en ces exercices vous considériez la volonté de Dieu, qui y est, et non pas la chose même qui se fait.

Invoquez souvent l'unique et belle colombe de l'époux céleste, afin qu'elle impètre pour vous un vrai cœur de colombe et que vous soyez colombe non-seulement volant par l'oraison, mais encore dedans votre nid et avec tous ceux qui sont autour de vous. Dieu soit à jamais au milieu de votre cœur, etc.

A une Dame.

Les souffrances sont comme les matériaux qui composent l'édifice de notre salut.

Or sus, ma très-chère Fille, vous voilà toujours auprès de la croix parmi les tribulations. O que ces pierres qui semblent si dures sont précieuses ! Tous les palais de la Jérusalem céleste si brillants, si beaux, si aimables, sont faits de ces matériaux, au moins au quartier des hommes, car en celui des Anges les bâtiments sont d'autre sorte : mais aussi ne sont-ils pas si excellents ; et si l'envie pouvait régner au royaume de l'amour éternel, les Anges envieraient aux hommes deux excellences qui consistent en deux souffrances ; l'une est celle que Notre-Seigneur a endurée en la croix pour nous et non pour eux, du moins si entièrement ; l'autre est celle que les hommes endurent pour Notre-Seigneur : la souffrance de Dieu pour l'homme, la souffrance de l'homme pour Dieu.

Ma chère Fille, si vous ne faites pas de grandes oraisons parmi vos infirmités et celles de monsieur votre mari, faites que votre infirmité soit une oraison elle-même, en l'offrant à

celui qui a tant aimé nos infirmités, qu'au jour de ses noces et de la réjouissance de son cœur il s'en couronna et glorifia (Cant. 3-2).

AVIS

Sur la Tristesse et l'Inquiétude intérieure.

Art. 1er. — La tristesse et l'inquiétude se produisent l'une et l'autre réciproquement.

« La tristesse engendre l'inquiétude, et l'inquiétude engendre aussi la tristesse; c'est pourquoi il faut traiter de l'une et de l'autre ensemble, et les remèdes de l'une sont profitables pour l'autre.

Et afin que vous entendiez comment la tristesse et l'inquiétude s'engendrent l'une l'autre, sachez que la tristesse n'est autre chose que la douleur d'esprit que nous avons du mal qui est en nous contre notre gré, soit que le mal soit extérieur, comme pauvreté, maladie, infamie, mépris, ou qu'il soit intérieur, comme ignorance, sécheresse, mauvaise inclination, péché, imperfection, répugnance au bien.

Quand donc l'âme sent quelque mal en soi, elle se déplaît premièrement de l'avoir, et voilà la tristesse; secondement elle voudrait et désire en être quitte, cherchant les moyens de s'en défaire; et jusque-là, il n'y a point de mal, et ces deux actes sont louables; mais, troisièmement, l'âme cherchant les moyens d'être délivrée du mal qu'elle sent, peut les chercher pour l'amour de Dieu ou pour l'amour propre; si c'est pour l'amour de Dieu, elle les cherchera avec patience, humilité, douceur, attendant le bien non tant de soi-même et de sa propre diligence, comme de la miséricorde de Dieu; mais si elle les cherche pour l'amour propre, elle

s'empressera à l'acquêt des moyens de sa délivrance, comme si ce bonheur dépendait d'elle plus que de Dieu; je ne dis pas qu'elle pense cela, mais je dis qu'elle s'empresse comme si elle le pouvait, et cela provient de ce que, ne rencontrant pas, du premier abord, la délivrance de son mal, elle entre en de grandes inquiétudes et impatiences; voilà donc l'inquiétude arrivée, et peu après arrive, quatrièmement, une extrême tristesse, parce que l'inquiétude n'ôtant pas le mal, mais au contraire l'empirant, l'on tombe en une angoisse démesurée, avec une défaillance de force et troublement d'esprit si grand, qu'il lui semble ne pouvoir jamais en être quitte; et de là elle passe à un abîme de tristesse qui lui fait abandonner l'espérance et le soin de mieux faire.

Vous voyez donc que la tristesse, qui de soi n'est pas mauvaise en son commencement, engendre réciproquement l'inquiétude, et que réciproquement l'inquiétude engendre une autre tristesse qui de soi est très-dangereuse. »

Art. 2. — De l'inquiétude en particulier.

Je ne dirai que peu de chose de cette inquiétude, parce que ses remèdes sont presque pareils à ceux que je donne pour la tristesse, et aussi parce que je vous renvoie aux 14me, 15me, et 16me chapitres du Combat spirituel : je dirai seulement ces deux ou trois mots :

L'inquiétude, mère de la mauvaise tristesse, est le plus grand mal qui puisse arriver à l'âme, excepté le péché; car il n'y a aucun défaut qui empêche plus le progrès en la vertu et l'expulsion du vice, que l'inquiétude, et comme les séditions en une république la ruinent entièrement et empêchent qu'on ne puisse combattre l'ennemi; ainsi notre cœur étant troublé en soi-même, perd la force d'acquérir les vertus et de se servir des moyens qu'il devrait employer contre ses ennemis, lesquels ont, comme l'on dit, la commodité de pêcher en l'eau trouble.

Secondement, l'inquiétude provient d'un ardent et déréglé désir d'être délivré du mal que l'on sent ou en l'esprit ou au corps; et néanmoins tant s'en faut que cette inquiétude serve à sa délivrance, qu'au contraire elle ne sert qu'à la retarder.

Qu'est-ce qui fait que les oiseaux et autres animaux demeurent pris dans les filets, sinon qu'y étant entrés ils se débattent et remuent déréglément pour en vitement sortir, et ce faisant ils s'embarrassent et empêchent tant plus?

Ceux qui sont parmi les halliers et buissons, s'ils veulent courir et s'empresser à cheminer, ils se piquent, ils se déchirent; mais s'ils vont tout bellement, détournant les épines de part et d'autre, ils passent plus vitement et sans piqûre.

Quand nous cherchons trop ardemment une chose, nous la passons souvent sans la voir, et jamais besogne que l'on a faite à la hâte ne fut bien faite.

C'est pourquoi, étant tombés dans les filets de quelques imperfections, nous n'en sortirons pas par l'inquiétude, au contraire nous nous embarrasserons toujours davantage; il faut donc rasseoir notre esprit et jugement, puis tout bellement y mettre ordre; je ne veux pas dire négligemment, mais sans empressement, trouble, ni inquiétude; et pour parvenir à cela il faut lire et relire les 14me, 15me, 16me chapitres du Combat spirituel.

Il faut surtout tenir éveillée la sentinelle de laquelle parle le Combat spirituel, laquelle nous avertira de tout ce qui voudra émouvoir aucun trouble ou empressement en notre cœur, sous quelque prétexte que ce soit. Cette sentinelle qui doit être entrée dans l'âme peut être signifiée en ce que le mont de Sion était enclos en Jérusalem, qui veut dire vision de paix; et Sion, selon plusieurs, veut dire *sentinelle et échanguette* (1). Or cette sentinelle ne doit être autre chose qu'un

(1) Echanguette est un lieu couvert et élevé, pour placer une sentinelle et pour découvrir ce qui se passe à la campagne, *specula excubiæ;* il se dit particulièrement des tours et lieux élevés sur les côtes de la mer. (*Dictionn. univers.*)

soin très-particulier de la conservation du repos intérieur, lequel nous devons spécialement renouveler au commencement de tous nos exercices, au soir, au matin, à midi.

Quatrièmement, Notre-Seigneur ne voulut point que son temple fût édifié par David, roi très-saint, mais belliqueux, ni qu'en l'édification fût ouï aucun marteau, ni aucun fer; mais par Salomon, roi pacifique : signe qu'il ne veut pas que notre édification spirituelle se fasse, sinon en très-grande paix et tranquillité, laquelle il faut toujours demander à Dieu, comme enseigne le roi David. Demandez, dit-il, ce qu'il faut pour la paix de Jérusalem : *Rogate quæ ad pacem sunt Jerusalem* (Ps. 121-6); aussi Notre-Seigneur renvoyait toujours les pénitents en paix. *Allez en paix*, leur disait-il (Matth. 5-34). »

Art. 3. — De la tristesse en particulier.

« La tristesse peut être bonne ou mauvaise, selon le dire de saint Paul (11 Cor. 7-10). La tristesse qui est selon Dieu opère la pénitence pour le salut; la tristesse du monde, la mort.

Secondement, l'ennemi se sert de la tristesse pour exciter ses tentations à l'endroit des bons; car comme il tâche de faire réjouir les mauvais au mal, aussi tâche-t-il de faire attrister les bons au bien, et comme il ne peut procurer le mal qu'en le faisant trouver agréable, aussi ne peut-il détourner du bien qu'en le faisant trouver désagréable.

Mais outre cela, le malin se plaît en la tristesse et mélancolie, parce qu'il est lui-même triste et mélancolique et le sera éternellement : donc il voudrait qu'un chacun fût comme lui.

Troisièmement, la tristesse est presque ordinairement mauvaise; car, selon les Docteurs, l'arbre de tristesse produit huit branches, savoir : la miséricorde, la pénitence, l'angoisse, la paresse, l'indignation, la jalousie, l'envie et l'impatience : entre lesquelles, comme vous voyez, il n'y a

que les deux premières qui soient purement bonnes ; ce qui a fait dire au Sage en l'Ecclésiaste, que la tristesse en tue beaucoup et qu'il n'y a point de profit en elle (Eccl. 30-25), parce que pour deux bons ruisseaux qui en proviendraient, il y en a six de très-mauvais. »

Art. 4. — Signes de la bonne et mauvaise tristesse.

« La mauvaise tristesse trouble l'esprit, agite l'âme et la met en inquiétude. Donc le roi David ne se plaint pas seulement de la tristesse, disant : *Pourquoi es-tu triste, ô mon âme?* mais encore du troublement et inquiétude, ajoutant : *et pourquoi me troubles-tu?* Mais la bonne tristesse laisse une grande paix et tranquillité en l'esprit. C'est pourquoi Notre-Seigneur, après avoir prédit à ses Apôtres : *Vous serez tristes*, il ajoute : *et que votre cœur ne soit point troublé, et n'ayez point de crainte, voici que ma très-amère amertume est en paix.*

La mauvaise tristesse vient comme une grêle, avec un changement inopiné et des terreurs et impétuosités très-grandes, et tout à coup, sans que l'on puisse dire d'où elle vient; car elle n'a point de fondement ni de raison; ains après qu'elle est arrivée, elle en cherche de tous côtés pour se parer. Mais la bonne tristesse vient doucement dans l'âme, comme une pluie douce qui attrempe les douceurs des consolations et avec quelques raisons précédentes.

La mauvaise tristesse perd cœur, s'endort, s'assoupit, rend inutile ; faisant abandonner le soin de l'œuvre, comme dit le Psalmiste, et comme Agar, qui laissa son fils sous l'arbre pour pleurer. La bonne tristesse donne force et courage, ne laisse point, ni n'abandonne un bon dessein, comme fut la tristesse de Notre-Seigneur, laquelle, quoique si grande qu'il n'en fut jamais de telle, ne l'empêcha pas de prier et d'avoir soin de ses Apôtres. Et Notre-Dame ayant perdu son fils fut bien triste, mais elle ne laissa pas de le chercher dili-

gemment, comme fit aussi la Madeleine, sans s'arrêter à se lamenter et pleurer inutilement.

La mauvaise tristesse obscurcit l'entendement, prive l'âme de conseil, de résolution et de jugement. La bonne, ouvre l'esprit, le rend clair, lumineux, et, comme dit le Psalmiste, donne l'entendement.

La mauvaise empêche la prière, dégoûte de l'oraison, et donne de la défiance de la bonté de Dieu ; la bonne, au contraire, est de Dieu, assure la personne, accroît la confiance en Dieu, fait prier et invoquer sa miséricorde. *La tribulation et l'angoisse m'ont troublé, mais vos commandements ont été ma méditation* (Ps. 118, 143).

Bref, ceux qui sont occupés de la mauvaise tristesse, ont une infinité d'horreurs, d'erreurs et de craintes inutiles, de peines et de peurs d'être abandonnés de Dieu, d'être en sa disgrâce, de ne pouvoir se présenter à lui, etc., etc.

Mais la bonne tristesse fait ce discours : Je suis misérable, vile et abjecte créature ; et partant Dieu exercera en moi sa miséricorde ; car la vertu se parfait dans l'infirmité et ne s'étonne point d'être pauvre et misérable.

Or, le fondement de ces différences qui sont entre la bonne et mauvaise tristesse, c'est que le Saint-Esprit est l'auteur de la bonne et qu'il est charité, joie, paix, patience, etc.

Au contraire, le malin esprit, auteur de la mauvaise, est un vrai désolateur, ténébreux et embarrasseur, et ses fruits ne peuvent être que haine, tristesse, inquiétude, chagrin, malice, défaillance ; or, toutes les marques de la mauvaise tristesse sont les mêmes pour la mauvaise timidité. »

Notre Saint prescrit ensuite les remèdes suivants : 1° la patience ; 2° la résistance ; 3° le chant des cantiques ; 4° les œuvres extérieures indifférentes ; 5° les exercices de la piété extérieure ; 6° la discipline ; 7° la prière dont il parle ainsi :

« La prière y est souveraine, suivant l'avis de saint Jacques : *Quelqu'un est-il triste, qu'il prie !* Je ne veux pas dire qu'il faille faire en ce temps-là de plus longues méditations,

mais je veux dire qu'il faut faire de fréquentes demandes et répétitions à Dieu : il faut toujours s'adresser en ce sens-là à sa divine bonté, par des invocations pleines de confiance, ce qu'on ne fait pas quand on est en temps de joie et hors de la tristesse, où l'on peut croire que l'on a plus de besoin d'exciter en son cœur les sentiments de crainte ; par exemple, ceux-ci : O Seigneur très-juste et terrible! ô que votre souveraine Majesté me fait trembler! et semblables.

Mais dans les temps de tristesse il faut employer des paroles de douceur; par exemple : O Dieu de miséricorde, très-bon et très-bénin, vous êtes mon cœur, ma joie, mon espérance, le cher époux de mon âme, et semblables; et les faut employer bon gré malgré la tristesse, à laquelle il ne faut point donner d'audience, ni de crédit, pour vous empêcher de proférer et énoncer ces paroles de confiance et d'amour; et bien qu'il semble que ce soit sans fruit, il ne faut pas laisser de continuer, et attendre le fruit, qui ne laissera pas de paraître après un peu de contention.

Huitièmement, la fréquentation de la Communion : et cette intention est excellente, car elle nous donne le maître des consolations.

Neuvièmement; l'un des plus assurés remèdes est de déployer et ouvrir son cœur, sans y rien cacher, à quelque personne spirituelle et prudente, et lui déclarer tous les ressentiments, affections et suggestions qui arrivent de notre tristesse, et les raisons avec lesquelles nous les nourrissons; et cela il le faut faire humblement et fidèlement.

Et notez que la première condition que le malin met en l'âme qu'il veut affliger et séduire, c'est le silence, comme font les séditieux, dans les conspirations et fâcheux événements; car ils demandent surtout que leurs entreprises et résolutions soient secrètes. Dieu, au contraire, demande pour la première condition, la discrétion; ne voulant pas, à la vérité, que l'on découvre indiscrètement ses grâces et ses faveurs, mais bien que l'on les découvre avec prudence et

selon les règles d'une humble discrétion, aux personnes de qualités requises. »

Vrai caractère de la tristesse salutaire de la pénitence.

« La tristesse de la pénitence ne doit pas tant être nommée tristesse que déplaisir ou sentiment et détestation du mal : tristesse qui n'est jamais ennuyeuse ni chagrine ; tristesse qui n'engourdit point l'esprit, mais qui le rend actif, prompt et diligent ; tristesse qui n'abat point le cœur, mais qui le relève par la prière et l'espérance et qui lui fait faire les élans de la fervente dévotion ; tristesse, laquelle, au fort de ses amertumes, produit toujours la douceur d'une incomparable consolation, suivant le précepte du grand saint Augustin : que le pénitent s'attriste toujours, mais qu'il se réjouisse toujours de sa tristesse.

La tristesse, dit Cassien, qui opère la solide pénitence, de laquelle on ne se repent jamais, est obéissante, affable, humble, débonnaire, suave, patiente, comme étant issue et descendue de la charité ; de sorte que s'étendant à toute douleur de corps et d'esprit, elle est en certaine façon joyeuse, animée, et révigorée de l'espérance de son profit : elle retient toute la suavité de l'affabilité et longanimité, ayant en elle-même les fruits du Saint-Esprit, qui sont, la charité, la joie, la paix, la longanimité, la bonté, la bénignité, la foi, la mansuétude et la continence.

Telle est la vraie pénitence et telle est la bonne tristesse, qui, certes, n'est pas proprement triste ni mélancolique, mais seulement attentive et affectionnée à détester, à rejeter et empêcher le mal du péché pour le passé et pour l'avenir par le seul amour de Dieu, auquel il déplaît ; c'est-à-dire sans mélange d'aucun amour imparfait, sans aucune vue d'intérêt de la peine ou de la récompense éternelle.

Voici l'usage de cette repentance amoureuse, qui se prati-

que d'ordinaire par les élans ou les élèvements du cœur en Dieu, comme le pratiquaient les anciens pénitents.

Je suis vôtre, ô mon Dieu ! Sauvez-moi, ayez miséricorde de moi, car mon âme se confie en vous ; sauvez-moi, Seigneur, car les eaux submergent mon cœur ; faites-moi comme un de vos mercenaires ; Seigneur, soyez-moi propice, à moi pauvre pécheur.

C'est en ce sens qu'on dit que l'oraison justifie ; car l'oraison repentante ou la repentance suppliante, élève l'âme en Dieu ; et, la réunissant à sa bonté, obtient sans doute pardon en vertu du saint amour qui lui donne le mouvement sacré. »

NOTES SUR L'ORDRE DE LA VISITATION,

Fondé par saint François de Sales et sainte Chantal.

Nous pourrions nous dispenser, sans doute, d'offrir des détails sur un Ordre si répandu et si connu ; mais il y a toujours quelque lecteur qui désire en obtenir une plus parfaite connaissance.

Cet Ordre est comme un monument perpétuel de la charité de saint François de Sales, et l'on ne peut considérer l'éclat tout particulier dont il est environné, sans remarquer la main de Dieu qui a formé, qui soutient, qui propage et perpétue cette belle congrégation.

Ce fut le 6 juin 1610, que madame Frémiot de Chantal et ses compagnes, sous la conduite de saint François de Sales, commencèrent l'établissement de cet Ordre. Le saint Évêque, après les avoir confessées et communiées, leur donna les saintes règles qui devaient leur servir de modèle et de guide pour leur conduite.

Le premier monastère fut fondé à Annecy, en Savoie. Bientôt après, la douceur, la sainteté et la charité qui régnaient parmi les filles de la Visitation, en firent établir un grand nombre.

Dans le principe, les filles de la Visitation ne firent que des vœux simples ; elles ne gardaient point de clôture ; elles s'appliquaient aux œuvres de charité, visitaient, soulageaient, secouraient les malades. Mais le cardinal de Marquemont, archevêque de Lyon, ayant jugé convenable que cette congrégation fût érigée en religion, on accéda aux raisons que sa sagesse et sa piété lui suggérèrent.

La B. Mère de Chantal fut la plus zélée comme la plus habile coopé-

ratrice de l'illustre évêque et prince de Genève ; elle doit partager avec lui toute la gloire d'une si belle fondation.

Le pape Urbain VIII approuva les constitutions. Avant sa mort, saint François de Sales eut la consolation de voir treize monastères de l'ordre de la Visitation, et sainte Chantal quatre-vingt-sept; depuis il s'est étendu en Italie, dans le royaume de Naples, en Allemagne, en Pologne, etc., etc.

Cet Ordre peut mettre au rang de ses titres de distinction de hauts et saints personnages : tels que la duchesse de Montmorency, Marie-Félix des Ursins, fille de Virginio des Ursins, duc de Braciano, la B. Mère de Brechard, et beaucoup d'autres encore.

Trois sortes de religieuses entrent dans la composition de cette congrégation. Des choristes, des associées et des domestiques.

Saint François de Sales ayant institué cet Ordre pour la retraite des filles et des femmes infirmes, et comme le supplément des autres Ordres, ne les a point obligées à de grandes mortifications extérieures : leurs principales austérités sont au pied de la croix, dans l'immolation de sa volonté et de ses goûts propres, mortifications souvent les plus difficiles à pratiquer.

Aucune religieuse ne peut entreprendre des jeûnes, des austérités, etc., sans la permission expresse de la supérieure. Après la récréation du dîner, toutes les sœurs doivent se présenter à la supérieure pour apprendre d'elle ce qu'elles doivent faire jusqu'au soir, et le soir elles en font de même pour le lendemain.

Tous les mois elles doivent rendre compte de leur intérieur à la mère supérieure.

Elles ont deux oraisons mentales par jour. Une heure le matin, demi-heure le soir après Complies.

Les règles du silence y sont très-sévèrement prescrites. La pauvreté absolue y est si bien pratiquée, que tous les ans elles doivent changer de chambre, de lit, de croix, de chapelet, d'images et de toutes choses, enfin, qui sembleraient leur appartenir en les gardant longtemps chacune à son usage.

Quant à l'habillement, il est noir et très-simple. Les robes sont faites en forme de sac, assez amples néanmoins pour faire les plis convenables étant serrées par la ceinture. Les manches longues jusqu'à l'extrémité des doigts et assez larges pour pouvoir y mettre les mains. Elles portent une guimpe ou barbette de toile blanche sans plis, et une croix d'argent sur la poitrine. Un voile noir descend jusque sur le milieu du visage et retombe assez bas sur les épaules.

Les armes de cette congrégation sont un cœur, sur lequel est le nom de Marie en chiffre, surmonté d'une croix, et le tout enfermé dans une couronne d'épines.

(Voyez Marsolier, Henry de Maupas, Louis Jacob, *Bibliothèque des Femmes illustres.*)

ESPRIT

DE

SAINT VINCENT DE PAUL,

FONDATEUR

DE LA CONGRÉGATION DES PRÊTRES DE LA MISSION

ET DES FILLES DE LA CHARITÉ.

NOTICE.

1660.

Vincent de Paul, fils de Guillaume de Paul et de Bertrande de Moras, naquit en 1576, au village de Poy, dans l'ancien diocèse de Dax, département des Landes, aujourd'hui diocèse d'Aire. Il passa son enfance dans la petite ferme qu'entretenaient son père et ses frères. Pour lui, c'était le troupeau qu'il gardait. Mais un esprit pénétrant et solide, joint aux plus belles qualités du cœur, ayant fait entrevoir à son père des destinées plus qu'ordinaires, il résolut de lui don-

ner une éducation convenable. En peu d'années, Vincent sut se placer à la tête de tous ses condisciples et exciter l'admiration de ses maîtres. Ses vertus précoces étaient supérieures encore à ses talents. Une grande compassion pour les malheureux se révélait en lui. Il fit à Toulouse son cours de théologie et y reçut le grade de bachelier. En 1600, il fut ordonné prêtre. Peu de temps après, il partit pour Marseille. Il allait y recueillir un legs de quinze cents livres, mais il ne recueillit que les fers et l'esclavage. Le vaisseau qu'il avait pris de Narbonne à Marseille fut attaqué par trois brigantins d'Afrique ; trois hommes furent tués, tous les autres blessés, et Vincent, emmené prisonnier à Tunis, fut ensuite vendu au marché à divers maîtres.

Mais le doigt du Seigneur était là et son œil veillait sur lui. Sa captivité ne fut qu'un apprentissage de son apostolat et une sorte de triomphe. Il convertit son maître qui était apostat. Il rentra en France avec lui. Montorio, légat du saint-siége, reçut à Avignon cette abjuration mémorable. Il voulut prendre Vincent à Rome. Celui-ci le suivit. L'ambassadeur de France près le saint-siége apostolique admirant la vertu de cet homme si simple et néanmoins si grand, le chargea auprès de la cour de France, d'une haute mission. Vincent de Paul parut devant Henri IV. Henri, juste appréciateur du mérite, distingua celui de Vincent de Paul. Ces deux grandes âmes se comprirent ; elles étaient appelées à opérer ensemble les plus grands prodiges ; pourquoi fallut-il que le fer d'un assassin en brisant cette royale existence rendît la France inconsolable sur la perte du plus aimé des rois !

Vincent de Paul hérita de l'estime du fils de Henri, comme Louis avait hérité de l'esprit et du cœur de son père. Il fut le conseil de la reine régente que la Providence préparait à

lui servir d'instrument pour accomplir ses desseins sur la France et sur plusieurs nations.

Vincent de Paul fut l'apôtre et le réformateur de son siècle, le soutien et le bienfaiteur de l'humanité, et surtout le héros de la charité chrétienne; les monuments de son zèle qui s'élèvent de toutes parts, les prêtres de la mission, les filles de la charité, les courageux disciples qui sillonnent les mers pour convertir les infidèles, des milliers d'hôpitaux qui sont des arches impérissables où la triste humanité va se réfugier, tout cela parle plus haut que nos paroles.

Vincent de Paul, au faîte des honneurs, était simple, humble, doux, patient, désintéressé, d'un abord affable, d'une conversation bienveillante, d'un esprit élevé, vaste, réfléchi, circonspect, difficile à surprendre et capable de concevoir, d'exécuter et d'immortaliser les plus hautes entreprises. — Sa vie a offert à la terre un spectacle digne du ciel même, et sa mort a été une scène non moins belle que celle de sa vie. Son nom est dans toutes les bouches, et la reconnaissance dans tous les cœurs des malheureux.

Il mourut à Paris, le 27 septembre 1660. Son corps fut déposé dans l'église Saint-Lazare. Soustraites aux fureurs révolutionnaires et placées dans une chapelle des sœurs de la charité, rue du Bac, ses reliques furent transférées, il y a peu d'années, par Monseigneur de Quélen, archevêque de Paris, dans la nouvelle maison des Lazaristes.

Béatifié par Benoît XIII, il fut canonisé par Clément XII, en 1742.

Abelly, évêque de Rodez, et Collet, prêtre de la mission, en ont donné chacun une vie très-étendue.

Nous n'avons de saint Vincent de Paul, qui écrivit très-peu

et qui ne pouvait le faire au milieu de ses innombrables occupations, que *des maximes*, *des sentences*, *des avis*, qu'il avait confiés çà et là au papier et qu'on a retrouvés ou recueillis de sa bouche ; enfin *des lettres* en très-grand nombre, mais dont on n'a pas encore donné la vingtième partie ; le style est remarquable par une noble simplicité, mêlée de force, d'onction et de sainte originalité.

ESPRIT

DE

SAINT VINCENT DE PAUL,

TIRÉ DE SES DIVERS ÉCRITS.

EXCLAMATIONS SUR L'AMOUR DE DIEU.

Amour affectif et effectif.

Ecoutons d'abord comment il aimait Dieu; nous verrons ensuite comment il entendait qu'on l'aimât. Les aspirations rendent témoignage de ce qui se passe dans le cœur.

O Sauveur! ô mon Seigneur! ô bonté divine! ô mon Dieu! ô mon tout! ô mon amour! ô ma vie! quand nous ferez-vous la grâce d'être tout à vous et de n'aimer que vous! Telles étaient ses exclamations ordinaires.

Cependant, pour prémunir contre l'erreur qui peut naître de ces élans d'amour, il disait :

« Souvent tant d'actes d'amour de Dieu et autres affections d'un cœur tendre, quoique très-bons et très-désirables, sont néanmoins suspects quand on n'en vient point à la pratique de l'amour effectif. *En cela*, dit Notre-Seigneur, *mon Père est glorifié quand vous rapportez beaucoup de fruit.* Et c'est à quoi nous devons bien prendre garde; car il y en a plusieurs

qui, pour avoir l'extérieur bien composé et l'intérieur rempli de grands sentiments de Dieu, s'arrêtent à cela, et quand ils se trouvent dans l'occasion d'agir, ils demeurent courts. Ils se flattent de leur imagination échauffée ; ils se contentent des doux entretiens qu'ils ont avec Dieu dans l'oraison ; ils en parlent même comme des anges ; mais est-il question de travailler pour Dieu, de se mortifier, d'instruire les pauvres, d'aller chercher la brebis égarée, d'agréer les maladies ou quelque autre disgrâce, hélas ! il n'y a plus personne ! Le courage leur manque. — Non, non, ne nous trompons pas : *Totum opus nostrum in operatione consistit ;* toute notre tâche en amour consiste à travailler pour l'objet aimé.— Je tiens ceci d'un grand serviteur de Dieu : cet homme se trouvant au lit de la mort, me dit qu'il voyait clairement à cette heure-là, que souvent ce que quelques personnes prenaient pour contemplation, ravissements, extases, et ce qu'ils appelaient mouvements anagogiques, unions déifiques, n'était que fumée, et que cela procédait ou d'une curiosité trompeuse, ou des ressorts naturels d'un esprit qui avait quelque inclination au bien, au lieu qu'une bonne action est le véritable coin auquel est marqué l'amour de Dieu : *Totum opus nostrum in operatione consistit.* L'Apôtre nous déclare qu'il n'y a que nos œuvres qui nous accompagnent en l'autre vie. Faisons donc réflexion à cela, d'autant plus qu'en ce siècle il y en a plusieurs qui semblent vertueux et qui en effet le sont, qui néanmoins inclinent à une vie douce et molle plutôt qu'à une dévotion laborieuse et solide. L'Eglise est comparée à une grande moisson qui requiert des ouvriers qui travaillent, &c. Voilà comment nous devons témoigner à Dieu par nos œuvres que nous l'aimons. »

Il voulait qu'on fît tout en vue de Dieu, et rien ne lui était plus odieux que le respect humain. — « Il vaudrait mieux, disait-il, être jeté pieds et mains liés sur des charbons ardents, que de faire une action pour plaire aux hommes. »

Pureté d'intention.

L'intention, disait-il, est comme l'âme de nos œuvres; elle en rehausse grandement le prix et la valeur ; car, comme les habits ne sont pas ordinairement tant estimés pour l'étoffe dont ils sont faits que pour les broderies dont ils sont ornés, de même il ne faut pas se contenter de faire de bonnes œuvres, mais il faut les enrichir et les relever par le mérite d'une sainte intention, en les faisant uniquement pour plaire à Dieu.

Sur l'oraison.

Notre Saint disait que l'oraison est le centre de la dévotion ; il paraît qu'il en a fait aussi le centre de ses réflexions.

« L'oraison, dit-il, est une élévation d'esprit à Dieu, par laquelle l'âme se détache comme d'elle-même pour aller chercher Dieu en lui.

C'est un pourparler de l'âme avec Dieu, une mutuelle communication où Dieu dit à l'âme ce qu'il veut qu'elle fasse et qu'elle sache, et où l'âme dit à son Dieu ce que lui-même lui fait connaître qu'elle doit demander.

Ce que la nourriture est au corps, l'oraison l'est à l'âme ; et comme celui qui se contenterait de prendre de la nourriture de deux en deux jours, ou trois, ou quatre, on le verrait incontinent défaillir et en grand danger de ne pas vivre, ou, s'il vivait, ce serait en langueur et sans faire aucune fonction qui pût être utile, et il deviendrait enfin un corps sans force et sans vigueur; de même, l'âme qui ne se nourrit point de l'oraison ou qui ne la fait que rarement, deviendra tiède, languissante, sans force, sans courage ni vertu, ennuyeuse aux autres et insupportable à elle-même.

L'oraison est l'âme de nos âmes, c'est-à-dire que ce que

l'âme est au corps, l'oraison l'est à l'âme. Or, l'âme donne la vie au corps et le fait mouvoir, aller, parler et agir en tout ce qui est nécessaire ; et, s'il n'avait point d'âme, ce serait une chair corrompue qui ne demanderait que la terre. Or, l'âme sans l'oraison est presque la même chose en ce qui concerne le service de Dieu ; elle est sans sentiment ni mouvement, et n'a que des désirs bas et rampants des choses de la terre.

J'ajoute à cela, que l'oraison est comme un miroir dans lequel l'âme voit toutes ses taches et ses souillures. Elle remarque ce qui la rend désagréable à Dieu ; elle se voit dans lui ; elle s'ajuste en tout pour se rendre conforme à lui.

Les bonnes résolutions consignées par écrit sont, pour notre âme, comme un amas de provisions spirituelles auxquelles elle aura recours au temps de la disette ou de la tentation.

Nos âmes doivent, comme des abeilles mystiques, recueillir et méditer les paroles ou instructions pieuses qu'elles entendent, pour en composer le miel spirituel qui sert de nourriture dans les mauvais jours.

Une âme qui a reçu la grâce et qui la sait conserver et y être fidèle, ressemble à l'aube du jour qui n'est qu'un point à son lever et qu'on voit arriver, en peu d'heures à son midi en jetant un éclat de plus en plus éblouissant.

Qui peut soutenir notre fragilité au milieu des périls sans nombre qui nous entourent ? C'est l'oraison, qui est comme une manne céleste qui descend chaque jour pour servir de nourriture à nos âmes.

C'est dans l'oraison qu'une âme devenue aveugle et sourde retrouve la vue et l'ouïe.

Il faut être *saintement gai dans le Seigneur* : or, c'est dans l'oraison seulement qu'on apprend à le devenir.

Dans les emplois où la chair et le sang n'ont point de part, il nous sera impossible de faire le bien si nous n'allons puiser des forces dans l'oraison.

Le premier moyen de bien faire l'oraison est de n'y manquer jamais.

Le second est de demander à Dieu comme une aumône, avec l'humble importunité d'un mendiant, la grâce d'y faire quelque fruit.

Le troisième, de joindre la mortification à l'oraison ; ce sont deux sœurs inséparables ; la mortification précède et l'oraison suit.

L'oraison est l'âme de la dévotion : vous vous plaignez d'être aride, aimez et vous serez bientôt fervent ; l'oraison est la plus excellente occupation de l'âme ; quand on y cherche Dieu, on ne se rassasie point de la faire.

Toute la science de l'homme n'est qu'ignorance ; l'oraison nous donne la science de Dieu même.

Dans l'oraison, le cœur ne va pas méthodiquement ; il suit son impulsion naturelle.

L'humilité, la patience, la mortification, la charité sont les fruits de l'oraison, car sans l'oraison on ne pratique pas ces vertus qui répugnent à la nature, tandis qu'en sortant d'une oraison bien faite, l'âme est toute portée à en faire les actes.

Donnez-moi un homme d'oraison, et il sera capable de tout ; ce que l'épée est au soldat, l'oraison l'est à ceux-là surtout qui se consacrent au service des autels.

L'oraison leur est comme un rempart inexpugnable qui les met à couvert de toutes les attaques.

L'oraison est une prédication qu'on se fait à soi-même.

L'oraison est un grand livre pour les prédicateurs ; c'est là qu'ils puiseront dans le Verbe éternel, les vérités dont il est la source.

Le silence est pour parler à Dieu, c'est dans le silence que Dieu nous communique ses grâces ; il ne nous parle point hors du silence, car les paroles de Dieu ne se mêlent point avec les paroles de tumulte des hommes. » (Conf. sur l'Oraison, dernier mai 1648.)

De l'assiduité au règlement de vie.

« Hors le cas de contradiction (1) entre deux devoirs, il n'est pas loisible de les laisser. Comme quand le règlement vous appelle à l'oraison, il faut tout quitter, car c'est Dieu qui vous dit : *Venez, mes filles.* Voilà pourquoi il faut obéir au son de la cloche comme à la voix de Dieu, dans la croyance que lorsque vous serez venue au lieu de la prière, Notre-Seigneur vous regardera avec plaisir et prendra plaisir à vous considérer. Pourquoi ? c'est qu'il se voit là-dedans ; il voit ses vertus en vous, et ainsi il ne se peut qu'il ne vous aime.

Lorsque vous accomplissez votre règlement de vie, vous accomplissez toujours la volonté de Dieu ; car vous êtes assurées qu'il n'y a de règle si petite qui ne soit agréable à Dieu, et dans laquelle vous ne trouviez sa volonté. Que de consolation pour vous de savoir que non-seulement l'oraison est recommandable à Dieu, mais encore toutes les plus basses occupations quand elles sont selon le règlement, comme laver les pieds aux malades, les visiter, &c. Tout cela est si agréable à Dieu, qu'il préfère quelquefois ces moindres choses à de plus grandes.

Courage donc, mes Filles ; si vous êtes fidèles à cela, Dieu vous fera la grâce de faire de grandes choses à son service. J'ai toujours ouï comparer la peine que l'on a à l'observance du règlement de vie, à celle de porter un anneau au doigt. On n'a pas de peine de porter un anneau, parce qu'on est accoutumé à cela. Or, quand une personne est accoutumée à l'observance d'un règlement de vie, elle n'a pas non plus de difficulté qu'on en a à porter un anneau.

(1) Notre Saint avait dit plus haut que lorsque deux règles se contrarient et que toutes les deux sont bonnes, comme être appelé à l'oraison et être appelé également au service des malades, c'est l'obéissance qui doit accorder cela.

N'avez-vous jamais vu une belle robe de drap d'or ? Que cela est beau et éclatant ! Mais si vous y ajoutez des pierres précieuses, des escarboucles, des émeraudes, des rubis, elle est d'un prix beaucoup plus estimable qu'elle n'était auparavant. Mes Filles, vous ne ferez jamais une action par obéissance, que vous n'y ajoutiez comme un diamant ! C'est de l'or tout ce qui est fait par obéissance ; mais un or qui a pour rehaussement des pierres précieuses qui lui donnent un éclat qui éblouirait les yeux si on le pouvait voir.

Oui, celle-là qui fait une action par obéissance, porte un rayon qui va jusqu'au ciel, bien plus, qui va donner jusqu'à Dieu qui fait voir cela aux bienheureux, comme s'il disait : Voyez comme cette fille me sert et comme elle ne cherche qu'à me plaire dans tout ce qu'elle fait. » (Conf. du 2 décembre 1657.)

De l'humilité et simplicité des paroles et des actions.

Saint Vincent de Paul se donnait pour un ignorant, et dédaignant la pompe des paroles et le faste de l'éloquence humaine, il disait : « Notre-Seigneur Jésus-Christ pouvait donner un grand éclat à ses actions et une souveraine vertu à ses paroles ; il ne l'a pas voulu faire : il a même passé plus avant ; et pour confondre davantage notre orgueil par ses abaissements admirables, il a voulu que ses disciples fissent beaucoup plus qu'il n'a fait ? Pourquoi cela ? c'est qu'il veut se laisser surpasser dans les actions publiques pour exceller dans les plus basses et les plus humbles, dont les hommes ne connaissent pas la valeur ; il veut les fruits de l'Evangile et non les bruits du monde. Oh ! que ne suivons-nous l'exemple de ce divin Maître ! que ne cédons-nous toujours l'avantage aux autres ! que ne choisissons-nous le pire et le plus humiliant pour nous ! car c'est assurément le plus agréable pour Notre-Seigneur, et c'est tout ce que nous devons prétendre. Prenons donc aujourd'hui la résolution de le suivre et de lui

offrir les petits sacrifices : disons-lui et disons-nous à nous-mêmes : de deux pensées qui nous viendront dans l'esprit ne produisons au dehors que la moindre pour nous humilier, et nous nous en retiendrons la plus belle pour en faire un sacrifice à Dieu dans le secret de notre cœur. Oui, c'est une vérité de l'Evangile, que Notre-Seigneur ne se plaît en rien tant que dans l'humilité du cœur et la simplicité des paroles et des actions ; c'est là que réside son esprit ; en vain le cherche-t-on ailleurs. Si donc vous voulez le trouver, il faut renoncer à l'affectation et au désir de paraître, à la pompe de l'esprit aussi bien qu'à celle du corps, et enfin à toutes les vanités et même les satisfactions de la vie. »

Des procès.

Il disait qu'un procès est un morceau de dure digestion, et que le meilleur ne vaut pas le plus mauvais accommodement : « Nous plaidons le moins que nous pouvons, écrivait-il à un des siens, qui de son chef s'était embarqué dans une affaire où il avait échoué ; et quand nous sommes contraints à plaider, ce n'est qu'après avoir pris conseil et du dedans et du dehors : nous aimons mieux relâcher du nôtre que de mal édifier le prochain. »

Charité mutuelle.

Cette vertu, disait saint Vincent de Paul, est l'âme de toutes les autres, et le paradis des communautés ; le paradis n'est autre chose qu'amour, union et charité ; le principal bonheur de la vie éternelle consiste à aimer : les bienheureux sont sans cesse occupés de l'amour béatifique ; enfin il n'y a rien de plus consolant que de vivre avec ceux qu'on aime et dont on est aimé. L'amour chrétien l'emporte sur tous les autres ; par lui on aime ses frères en Dieu, selon Dieu et pour Dieu ; on les aime pour la même fin

pour laquelle Dieu aime les hommes, c'est-à-dire pour les faire des saints en ce monde et des bienheureux en l'autre. Un homme qui vit sans charité est, parmi tant d'humeurs et d'actions discordantes, comme un vaisseau sans ancre et sans gouvernail qui, au milieu des rochers, vogue au gré des ondes et des vents qui le poussent de tout côté et lui font faire naufrage.

— La charité est la robe nuptiale sans laquelle on ne peut plaire à Dieu.

— Pardonner une injure reçue, c'est guérir nous-mêmes la plaie de notre cœur.

— La charité est par-dessus toutes les règles ; il faut que tout se rapporte à elle.

— L'âme remplie de charité est un sanctuaire où Dieu se plaît à habiter.

— Les âmes simples, humbles et charitables sont des soleils sur la terre, que Dieu dans le ciel montre aux bienheureux qui l'entourent.

— Comme l'eau éteint le feu, l'envie tue la charité.

— Aucune vertu ne conserve mieux la charité que l'humilité.

— La charité qui ne se trouve point dans le cœur ne peut arriver jusqu'aux lèvres, puisqu'elle manque à la source qui est le cœur.

Conformité à la volonté de Dieu.

« Il n'y a aucun de ceux qui sont ici présents, disait-il un jour aux siens, qui n'ait tâché aujourd'hui de faire quelques actions qui, d'elles-mêmes, sont bonnes et saintes ; cependant il se peut faire que Dieu ait rejeté ces actions, parce qu'elles auront été faites par le mouvement de votre volonté propre. N'est-ce pas ce que le Prophète a déclaré, quand il a dit de la part de Dieu : *Je ne veux point de vos jeûnes ; vous pensez m'honorer par là et vous faites le contraire, parce*

que quand vous jeûnez, c'est votre propre volonté que vous faites et que par cette propre volonté vous gâtez et corrompez le jeûne. Or, ce qu'Isaïe disait du jeûne, on peut le dire de toutes les autres œuvres de piété; le mélange de notre propre volonté gâte nos dévotions, nos travaux, nos pénitences; il y a vingt ans que je ne lis jamais à la sainte Messe cet endroit du Prophète que je n'en sois troublé.

Que faut-il donc faire pour ne pas perdre notre temps et nos peines ? Il ne faut jamais agir par le mouvement de notre propre intérêt, de notre inclination, de notre humeur, de notre fantaisie; mais nous accoutumer à faire la volonté de Dieu en tout; je dis *en tout* et non pas *en partie*, car c'est là le propre effet de la grâce, qui rend la personne et l'action agréables à Dieu. »

Ce seul mot, *Dieu le veut*, calmait, en effet, toutes ses inquiétudes : « Laissons-nous conduire, disait-il souvent, par notre Père qui est aux cieux, et tâchons sur la terre de n'avoir qu'un vouloir avec lui. La volonté de Dieu doit être le propre élément de l'âme : c'est l'air qu'il faut qu'elle respire.

La volonté de Dieu est le trésor du chrétien, comme c'est l'occupation des Saints dans le ciel.

Dieu communique une force et une énergie toute particulière à ceux qui font sa volonté. »

S'en remettre à Dieu pour le soin de ses affaires.

Un jour où l'on pressait fort notre Saint de donner son consentement à une affaire très-avantageuse à sa congrégation, il fit cette belle réponse :

« Nous ferons bien de laisser là cette affaire pour le moment, tant pour émousser la pointe des inclinations de la nature, qui voudrait que les choses avantageuses fussent promptement exécutées, que pour nous mettre dans la pratique de la sainte indifférence et donner lieu à Notre-Seigneur de nous manifester ses volontés, pendant que nous lui offri-

rons des prières pour lui recommander la chose : tenez pour certain que s'il lui plaît qu'elle se fasse, ce retardement ne la gâtera en aucune façon ; et que moins il y aura du nôtre, plus il y aura du sien. »

Sur la protection de Marie.

A l'exemple de saint Bernard, saint Vincent de Paul réclamait toujours l'Étoile de la mer au milieu des orages dont sa vie fut si souvent agitée : « Chacun de nos jours, disait-il, est marqué au coin de la protection de celle qui veut bien être notre mère quand nous voulons être ses enfants. »

Différence de l'homme doux et de l'homme colère.

Celui qui fait profession de douceur est constant dans le bien ; celui au contraire qui se laisse emporter par la colère et ses passions est ordinairement fort inconstant ; le premier est semblable à ces rivières qui coulent sans bruit, mais aussi qui vont toujours et ne tarissent jamais ; le second ressemble aux torrents : comme eux il fait d'abord un fracas terrible, mais sa force passe avec son débordement ; il ne va que par boutade et ainsi il va très-mal : que faire donc pour réussir dans les affaires de Dieu ? Suivre partout l'exemple de Dieu même, aller comme lui fortement à son but, mais y aller par des voies pleines de suavité et de douceur : *Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter* (Sap. 8-1).

Sur la foi.

La foi est le fondement des vertus chrétiennes, la base du salut et l'aliment dont le juste se nourrit sur la terre.

Comme plus on porte ses yeux sur le soleil, disait-il, moins on le voit, plus aussi on veut raisonner sur les vérités de la religion, et moins on croît pour la foi. Pour croire,

il suffit que l'Église parle ; nous ne saurions manquer en nous y soumettant. L'Église est le royaume de Dieu : il est donc de sa providence de marquer aux pasteurs qui la gouvernent, la route qu'ils doivent tenir, et de ne pas permettre qu'ils en prennent une qui aboutirait à l'erreur.

Justice de l'humilité.

Rien n'est plus juste que le mépris que l'on a pour soi-même ; pour peu qu'un homme considère de sang-froid la corruption de sa nature, la légèreté de son esprit, les ténèbres de son entendement, le déréglement de sa volonté, l'impureté de ses affections et qu'il pèse ses affections et ses œuvres au poids du sanctuaire, il trouvera que le tout est digne de mépris ; que dans les plus saintes actions il y a de quoi se confondre ; que dans la plupart on se conduit mal et pour la manière et souvent pour la fin ; que si l'on veut bien ne pas se flatter, mais examiner comme il faut et la substance des choses et toutes les circonstances, on se trouvera non-seulement plus méchant que les autres hommes, mais en quelque façon pire que les démons ; puisque nous avons à notre disposition des grâces et des moyens dont ces esprits malheureux feraient mille et mille fois plus d'usage s'ils les avaient en main.

La paix est un des premiers fruits de l'humilité.

Depuis soixante-sept ans que Dieu me souffre sur la terre, disait-il aux siens, j'ai pensé plusieurs fois aux moyens d'acquérir et de conserver l'union avec Dieu et le prochain ; mais je n'en ai jamais trouvé de meilleur, ni de plus efficace que celui de l'humilité ; car, quand un homme s'abaisse toujours au-dessous de tous les autres, quand il ne juge mal de personne, il est difficile qu'il soit mal avec personne. Les âmes qui sont humbles sont toujours contentes ; leur joie rejaillit

jusque sur leur visage, et le Saint-Esprit qui réside en elles, les comble de paix, en sorte que rien ne peut les troubler. Si on les calomnie, elles le souffrent; si on les contredit, elles acquiescent; si on les oublie, elles pensent que l'on a raison; si on les surcharge d'occupations, elles travaillent volontiers; et, quelque difficile que soit une chose, dès qu'elle est commandée, elles s'y appliquent de bon cœur, se confiant en la vertu de la sainte obéissance. Les tentations qui leur arrivent ne servent qu'à les affermir davantage dans l'humilité et à les rendre victorieuses du démon de l'orgueil qui ne nous donne jamais de trève pendant cette vie, et qui attaque même les plus grands Saints tant qu'ils sont sur la terre. Hélas! vouloir être estimé, qu'est-ce que cela, sinon vouloir être traité autrement que le Fils de Dieu? Car pourquoi a-t-il voulu passer dans l'esprit du peuple pour un séditieux, pour un insensé, pour un pécheur, jusque-là même qu'il a bien voulu souffrir qu'un Barabbas, un brigand, un meurtrier, un très-méchant homme lui fût préféré. O mon Sauveur, que votre sainte humilité confondra de pécheurs, comme moi misérable, au jour du jugement! Prenons garde à cela! Prenez-y garde tous!

Une des raisons qui fait que Dieu aime l'humilité, c'est qu'il aime la vérité sur toutes choses : or, l'humilité est la *vérité*, au lieu que l'orgueil n'est que mensonge.

Songez à ce que vous avez été, à ce que vous êtes, à ce que vous serez un jour, et vous deviendrez humbles.

Toute singularité est une niche à orgueil.

L'humilité est la source de tout bien, comme l'orgueil est la source de tout mal.

L'art d'aimer Dieu, c'est de l'aimer; le moyen d'acquérir l'humilité, c'est de s'humilier et de se laisser humilier.

Quand votre peine vient de l'envie que vous portez à une personne, c'est que vous êtes possédé à son égard du démon de l'orgueil. Ce démon vous tient *à la bouche, aux oreilles, aux yeux et partout.*

Quand nous nous apercevons que notre esprit se livre à des pensées d'ambition et de vaine gloire : ah ! *de suite, exorcisons le démon.*

La simplicité unie à l'humilité est une nouveauté, un charme et un attrait pour tout le monde.

MAXIMES DÉTACHÉES.

Pensées de la mort.

Il est bon de penser à la mort, le Fils de Dieu l'a recommandé.

Mais cette pensée doit avoir ses règles et ses bornes; il n'est ni nécessaire, ni expédient que vous l'ayez toujours présente; c'est assez pour vous de vous en occuper deux ou trois fois le jour sans vous y arrêter trop longtemps. Il ne faut pas même vous y arrêter, en cas qu'elle ne continue à vous donner trop d'inquiétude.

Il disait cela à une dame qui en avait une vive appréhension. Mais c'était le moyen le plus assuré d'après lui de se soutenir dans la vertu.

Discrétion.

Les démons se jouent des bonnes œuvres découvertes et divulguées sans nécessité. — Elles sont comme des mines éventées qui demeurent sans effet.

Présence de Dieu.

Il ne faut rien faire en particulier qu'on ne voulût faire sur une place publique, parce que la présence de Dieu doit faire

sur nos esprits plus d'impression que la vue de toutes les créatures ensemble.

Correction fraternelle.

Il faut attendre, pour la faire, un temps favorable.

On ne donne pas, sans grande nécessité, médecine à ceux qui ont la fièvre.

Avantage des croix et des humiliations.

Il vaudrait mieux, disait-il, être livré aux insultes et à la rage de l'enfer, que de vivre sans croix et sans humiliations. — Personne n'est plus exposé à se perdre que l'homme à qui tout réussit et qui n'a point de contradictions à essuyer.

Envie, médisance.

Les traits de l'envie et de la détraction ne percent le cœur de ceux à qui on en veut, qu'après avoir percé de part en part le cœur de Jésus-Christ. — De là concevez de quelle horreur sont dignes de tels vices.

Fréquente réception de l'Eucharistie.

Vous avez un peu mal fait, écrivait-il à une de ses pénitentes, de vous être retirée aujourd'hui de la sainte communion pour la peine intérieure que vous avez ressentie. Ne voyez-vous pas que c'est une tentation et que par là vous donnez prise à l'ennemi de ce très-adorable Sauveur? Pensez-vous devenir plus capable et mieux disposée à vous unir à Notre-Seigneur en vous éloignant de lui? O certes, si vous aviez cette pensée, vous vous tromperiez beaucoup. Ce n'est pas merveille si on s'éloigne de la table du Seigneur, parce que la nature y trouve son compte; il lui en coûte pour acquérir

et conserver les dispositions nécessaires. La vigilance sur soi-même est un fardeau dont elle se décharge volontiers.

Voici cependant ce qu'il disait à ses Filles de la Charité :

« Confessez-vous et communiez les dimanches et fêtes principales et quelques autres jours de dévotion, mais toujours à condition que votre confesseur vous le permettra. O mes Filles ! je vous recommande d'être bien exactes à la pratique de ce point, étant de grande importance. Je sais bien que plusieurs de vous souhaiteraient de communier plus souvent ; mais, pour l'amour de Dieu, mortifiez-vous en ce sujet, et pensez qu'une communion spirituelle bien faite aura quelquefois plus d'efficace qu'une réelle. Je le sais, mes Filles, et je vous dirai volontiers que les communions trop fréquentes ont été d'un grand abus à plusieurs personnes ; non pas, mes Sœurs, à cause de la sainte Communion, mais par les mauvaises dispositions que souvent on y apporte. C'est pourquoi je vous prie de ne point communier plus souvent sans la permission de votre directeur (Conf. de juin et du dernier juillet 1643). »

De la mortification et du soin excessif de sa santé.

Si quelqu'un veut venir après moi, dit Jésus-Christ, *qu'il renonce à lui-même et qu'il porte sa croix*. Ces paroles, dit saint Vincent de Paul, tracent le premier pas qu'il faut faire dans le christianisme. Malgré cela, elles sont entendues de très-peu de personnes. L'on peut en dire ce que disait le Fils de Dieu dans une autre circonstance : *Non omnes capiunt verbum Dei*. Tous ne reçoivent pas cette parole. Le nombre, en effet, de ceux qui se donnent à Jésus-Christ pour le suivre sous des conditions si rigoureuses est fort petit. De tant de milliers de personnes qui pendant sa vie mortelle accouraient pour l'entendre, il s'en est trouvé bien peu qui ne l'aient pas abandonné, parce qu'elles manquaient de la première dispo-

sition qu'il exige de ses disciples, c'est-à-dire, de l'amour sincère de la mortification et des croix.

Or, la vraie mortification ne fait quartier au corps ni à l'âme. Elle doit sacrifier le jugement, la volonté, les sens, les passions, les penchants les plus doux et les plus naturels. — Car, ajoute-t-il, cette sollicitude immodérée de se bien porter, et cette crainte excessive de souffrir quelque incommodité qu'on voit en quelques-uns qui mettent toute leur attention aux soins de leur chétive vie, sont de grands empêchements au service de Dieu, qui leur ôtent la liberté de suivre Jésus-Christ.

O mes Frères, s'écriait-il, nous sommes les disciples de ce divin Sauveur, et cependant il nous trouve comme des esclaves enchaînés ! à quoi ? à un peu de santé...

O mon Sauveur ! faites-nous la grâce de nous défaire de nous-mêmes ; faites, s'il vous plaît, que nous nous haïssions, afin de vous aimer plus parfaitement, vous qui êtes la source de toute perfection et l'ennemi mortel de la sensualité. Donnez-nous l'esprit de mortification et la grâce de résister toujours à cet amour-propre qui est la racine de toutes nos sensualités.

Comme tous les jours il faut monter une montre, de peur qu'elle ne se détraque ; de même il faut toujours se mortifier en quelque chose, de peur de tomber dans le relâchement.

Le propre de la mortification est de donner le repos à l'âme.

Mortifiez vos sens, et bientôt vous verrez en vous du changement et une grande facilité pour le bien.

Du bonheur des afflictions.

Lorsqu'il était sans adversité, soit pour lui, soit pour sa congrégation, il disait :

« Ce grand calme me donne de l'inquiétude ; car le propre de Dieu est d'exercer ceux qui le servent et de châtier

ceux qu'il aime... Je me souviens de ce qu'on rapporte de saint Ambroise, qu'ayant appris du maître d'une maison où il entra dans un de ses voyages, qu'il ne savait ce qu'était qu'affliction, il en sortit brusquement en disant à ceux qui l'accompagnaient : Sortons d'ici, parce que la colère de Dieu va tomber sur cette maison. Elle y tomba, en effet, la foudre l'ayant renversée un moment après et écrasé sous ses ruines tous ceux qui étaient dedans.

Dieu, connaissant notre faiblesse, nous nourrit de lait comme de petits enfants, et fait que tout nous réussit presque sans que nous nous en mêlions. J'ai donc raison de craindre que nous ne soyons pas agréables à Dieu ni dignes de souffrir quelque chose pour son amour....

Ne vaudrait-il pas mieux, disait-il à un supérieur d'une de ses maisons, avoir un démon dans le corps, que d'être sans aucune croix ? Oui, car en cet état le démon ne nuirait pas à votre âme.

La maladie est un état presque insupportable à la nature, et c'est néanmoins un des plus puissants moyens dont Dieu se sert pour nous remettre dans le devoir, pour nous détacher des affections du péché, et pour nous remplir de ses dons et de sa grâce. C'est par là que les âmes se purifient et que celles qui n'ont point de vertu ont un moyen efficace d'en acquérir. On ne saurait trouver un état plus propre pour la pratiquer. C'est en la maladie que la foi s'exerce merveilleusement, l'espérance y reluit avec éclat, la résignation, l'amour de Dieu et toutes les vertus y trouvent une ample matière de s'exercer.

Quand la maladie se présentera ou toute autre affection, dites-leur : Soyez les biens-venues, faveurs célestes, grâces de Dieu ; je sais que vous venez d'une main paternelle et tout amoureuse pour mon bien. »

Deux raisons de supporter les maladies et les tribulations avec patience.

L'une, que les peines ne nous arrivent que par la volonté de Dieu, selon cette parole du Prophète : *Si est malum in civitate, quod non fecerit Dominus ?*

L'autre, que Dieu n'afflige ses serviteurs que parce qu'il a sur eux des desseins de miséricorde. Un seul jour de tentation produit plus de mérites que plusieurs années de tranquillité. Une âme qui est toujours dans le repos, est semblable à ces eaux croupissantes qui deviennent bourbeuses et infectes ; au contraire, celle qui est exercée par la tribulation ressemble à ces rivières qui coulent parmi les rochers et les cailloux, et dont les eaux sont plus douces et plus limpides. Les croix nous apprennent non-seulement la patience, mais encore la compassion envers le prochain. C'est en partie pour que nous eussions en sa personne un pontife qui pût compatir à nos infirmités, que Jésus-Christ a tant souffert.

Sur la prudence.

La prudence chrétienne tend à sa fin, et sa fin est Dieu : toujours elle choisit les moyens, elle règle les actions et les paroles, elle fait tout avec maturité, avec poids, nombre et mesure : comme son but est bon, ses motifs le sont aussi, elle consulte la raison ; mais parce que les lumières de la raison sont souvent bien faibles, elle consulte plus sûrement les maximes de la foi, que Jésus-Christ nous a enseignées, parce qu'elle sait que le ciel et la terre passeront, mais que les paroles de l'homme-Dieu ne passeront jamais.

Amour des pauvres.

« Dieu aime les pauvres, disait-il, et, par conséquent, il aime ceux qui aiment les pauvres ; car lorsqu'on a de l'affec-

tion pour quelqu'un, on en a pour ses amis et pour ses serviteurs.... Ainsi nous avons lieu d'espérer que pour l'amour des pauvres, Dieu nous aimera. Allons donc, mes Frères, employons-nous avec un nouvel amour à servir les pauvres, et même cherchons les plus abandonnés ; reconnaissons devant Dieu que ce sont nos seigneurs et nos maîtres... Tous ceux qui aimeront les pauvres pendant leur vie, n'auront aucune crainte de la mort... »

(Sa mort douce et tranquille a prouvé en partie ce qu'il avance à ce sujet.)

Sur les caractères de la douceur.

Après avoir recommandé et célébré dans plusieurs circonstances cette vertu dont Jésus-Christ nous a donné de si éclatants exemples, et qu'après lui notre Saint a si bien pratiquée, il disait :

« La douceur a trois principaux actes : le premier de ces actes réprime les mouvements de la colère et les saillies de ce feu qui trouble l'âme, monte au visage et en change la couleur. Un homme doux ne laisse pas de sentir une première émotion, parce que les mouvements de la nature préviennent ceux de la grâce, mais il tient ferme, de peur que la passion ne l'emporte ; s'il paraît chez lui et malgré lui quelque altération dans son extérieur, il se remet bientôt et rentre dans son état naturel. Lorsqu'il est obligé de reprendre, de châtier, il ne suit que la voie du devoir et jamais celle de l'emportement. En cela, il imite Jésus-Christ qui appela saint Pierre, *satan ;* qui dans la même occasion traita dix ou douze fois les juifs *d'hypocrites ;* qui renversa les tables des changeurs, et qui en tout cela fit avec une parfaite tranquillité ce qu'un homme sans douceur aurait fait par colère... Ceux qui conduisent ne peuvent donc faire trop d'attention, s'ils veulent faire un grand fruit, aux égards que le Sauveur a eus pour les siens. Personne ne veut être corrigé avec rigueur,

et chacun dit à peu près comme le Roi-Prophète : *Châtiez-moi, mais que ce ne soit pas dans votre fureur.*

Le second acte de la douceur consiste dans une grande affabilité, dans cette sérénité de visage qui rassure ceux qui nous abordent. On voit des personnes qui avec un air riant et agréable contentent tout le monde, et qui dès la première entrevue semblent vous offrir leur cœur et demander le vôtre. Il y en a, au contraire, qui se présentent avec une mine resserrée, et dont le visage sec, forcé, ridé, effraie et déconcerte.

Ceux qui par état sont obligés de traiter avec les pauvres gens de la campagne et autres, doivent travailler à acquérir ces manières insinuantes qui gagnent les cœurs. Sans cela ils ne feront pas de fruit; ils seront comme une terre sèche qui ne produit que des chardons.

Le troisième acte de la douceur consiste à bannir de son esprit les réflexions qui ne suivent que trop les peines qu'on nous a faites ou les mauvais services qu'on nous a rendus. Il faut alors s'accoutumer à détourner sa pensée de l'offense; à excuser celui dont elle vient, à se dire qu'il a agi par précipitation et qu'un premier mouvement l'a emporté : surtout, il ne faut pas ouvrir la bouche pour répondre à ceux mêmes qui ne chercheraient qu'à nous aigrir. Il faut même traiter doucement ceux qui nous ménagent le moins; et s'ils venaient à nous outrager jusqu'à nous donner un soufflet, il faut offrir à Dieu et souffrir pour son amour cet injurieux traitement; il faut encore arrêter les saillies de la colère, et préférer à tout autre langage celui de la douceur, parce qu'une seule parole de douceur peut convertir un endurci; et qu'au contraire une parole rude est capable de désoler une âme... »

Sur les tentations contre la pureté.

Après avoir prescrit les règles les plus sages à ceux de sa congrégation, pour conserver cette vertu angélique et se met-

tre à l'abri du moindre soupçon, il ajoutait, de peur qu'on ne s'alarmât mal à propos d'un déluge d'imaginations folles qui passent par l'esprit :

« Du reste, il ne faut pas vous étonner des tentations que vous avez : c'est un exercice que Dieu vous envoie pour vous humilier et vous faire craindre ; mais ayez confiance en lui. Sa grâce vous suffit, pourvu que vous fuyiez les occasions et que vous reconnaissiez le besoin que vous avez de son secours. Accoutumez-vous à porter votre cœur dans les sacrées plaies de Jésus-Christ, toutes les fois qu'il sera assailli de ces impuretés : c'est un asile inaccessible à l'ennemi. »

— Les principaux remèdes contre les révoltes de nos sens, sont : 1° une prière assidue, accompagnée d'une grande mortification dans le boire et dans le manger; 2° une assiduité soutenue aux devoirs de notre état ; 3° une communication sincère avec celui qui dirige notre cœur ; 4° une confiance filiale dans le secours de Dieu et dans la puissante intercession de la très-sainte Vierge. Mais tous ces moyens seront sans effet, si nous n'avons pas soin, sur toutes choses, de fuir, autant que nous pouvons, les occasions dangereuses.

Sur la reconnaissance.

La reconnaissance, disait-il, est un tribut que Dieu exige de sa créature : c'est pour lui faciliter le moyen de remplir ce devoir qu'il a établi dans la loi ancienne des sacrifices d'actions de grâces ; et dans la loi nouvelle celui de l'Eucharistie qui doit nous rappeler les merveilles qu'il a opérées pour notre amour. L'ingratitude est un péché qui tarit la source des grâces : le Fils de Dieu s'en plaignit, quand, après avoir guéri dix lépreux, il n'en vit qu'un revenir sur ses pas pour lui témoigner sa reconnaissance.

AUTRES MAXIMES PLUS COURTES,

Sur divers sujets.

— Le premier pas que doit faire celui qui veut suivre Jésus-Christ, c'est de renoncer à soi-même, c'est-à-dire, à ses propres sentiments, à ses passions, à sa volonté, à son jugement propre et à tous les mouvements de la nature.

Dieu demande de nous que nous ne fassions jamais le bien pour nous faire considérer, mais que nous ayons sa gloire pour motif dans toutes nos actions, et que nous ne fassions rien par respect humain.

— Un remède très-puissant et très-efficace pour tous les maux, un moyen pour se corriger de toute imperfection, pour triompher de toutes les tentations, pour conserver dans son cœur une paix inaltérable, c'est la conformité à la volonté de Dieu.

— Si nous avons à demander à Dieu quelque chose, demandons-lui son esprit, car cet esprit divin est la vie de nos âmes.

— Il n'y a que ceux qui ont une humilité profonde et un sincère mépris d'eux-mêmes, qui puissent être propres aux œuvres de Dieu.

— C'est tomber dans un bien grand défaut que de souffrir les maladies avec impatience.

— L'indifférence (c'est-à-dire le détachement de tout) est une vertu non-seulement excellente, utile, mais nécessaire à tous ceux qui veulent servir Dieu parfaitement.

— On doit regarder comme un jour heureux celui où l'on a empêché quelque mal ou fait quelque bien.

— L'amour-propre couvert du voile de la charité nous fait

croire souvent que nous servons Dieu, tandis que nous cherchons seulement à nous satisfaire.

— Nous ne devons jamais témoigner du ressentiment contre ceux qui nous persécutent par leurs injures, leurs calomnies, les maux qu'ils nous font, &c.; mais nous devons continuer à les traiter avec cordialité comme nous le faisions auparavant, ne disant d'eux que du bien, et leur rendant tous les services qu'il nous est permis de leur rendre.

— Il n'y a rien de plus contraire au succès des affaires que la précipitation : les délais sont ordinairement plus avantageux que nuisibles.

— La mortification dans le manger est l'alphabet de la vie spirituelle ; et celui qui ne sait pas maîtriser sa gourmandise triomphera difficilement des autres vices qui sont bien plus rebelles à vaincre.

— On doit mettre un délai de plusieurs heures et bien réfléchir devant Dieu avant de reprendre quelqu'un, surtout quand la faute est grave et que la personne est peu disposée à recevoir la correction.

— L'étude des sciences ralentit en plusieurs la ferveur de l'esprit ; ceux qui étudient doivent donc apporter tous leurs soins pour conserver la dévotion à l'aide des exercices de piété et spécialement de la méditation, afin que, tout en perfectionnant leur esprit par la connaissance de la vérité, leur volonté s'enflamme de l'amour de Dieu, qui est l'auteur de toutes les sciences.

— La curiosité est une peste dans la vie spirituelle ; fuyons-la donc comme la source de tous les vices.

— Il faut employer au moins autant de temps à remercier Dieu de ses bienfaits qu'on en a mis à les lui demander.

— L'affabilité jointe à l'amour est un moyen très-efficace pour s'insinuer dans l'esprit des hommes et pour les engager à embrasser les choses les plus répugnantes à la nature.

— Pour l'ordinaire, les œuvres de Dieu se font par degrés :

elles ont leur commencement et leur progrès. On ne doit donc pas prétendre faire toutes choses d'un coup, ni estimer que tout soit perdu parce qu'il faut des soins pour réussir; il faut aller pied à pied et adresser à Dieu de fréquentes prières.

— Nous connaissons bien mieux dans la maladie ce que nous sommes que lorsque nous jouissons de la santé... Heureux si nous pouvons découvrir le trésor qui est caché dans les maladies !

— Oh! qu'il faut peu de chose pour être saint ! Il suffit de faire en toute chose la volonté de Dieu.

— On ne doit pas regarder comme solide la vertu d'une âme propriétaire d'elle-même et attachée à sa propre volonté.

— On doit éviter dans la conversation cette condescendance trop facile, qui souvent ne s'oppose pas au mal, dans la crainte de contrarier le prochain.

— Après avoir connu la volonté de Dieu sur une œuvre qu'on entreprend, on doit la continuer avec courage, quelque difficile qu'elle soit, et on doit la suivre jusqu'à la fin avec d'autant plus de constance, que les obstacles que l'on éprouve sont plus grands.

— Un seul acte de résignation à la volonté de Dieu en tout ce qu'il ordonne de contraire à nos désirs, vaut plus que cent mille succès conformes à notre volonté et à nos goûts.

— La prière est une instruction que chacun se fait à soi-même, pour se convaincre du besoin qu'il a de recourir à Dieu, de coopérer à sa grâce, de déraciner les vices de son cœur et d'y établir les vertus.

— La douceur doit être accompagnée d'une fermeté et d'une constance qui nous empêchent de condescendre à ce qui blesserait une conscience délicate; quand nous n'avons pas à craindre ce danger, nous devons donner la préférence à la douceur, comme étant beaucoup plus puissante et plus efficace pour soumettre la volonté des hommes que ne l'est la rigueur et la sévérité.

— Le moment le plus favorable pour connaître le progrès

qu'une âme a fait dans la vertu, est celui de la tribulation et de la tentation.

— Le royaume de Dieu est dans la paix, et l'Esprit-Saint règne dans le cœur de celui qui demeure dans la paix.

— De tous les moyens que Dieu présente aux hommes pour réformer les désordres de leur vie, il n'en est pas qui produise des effets plus éclatants, plus multipliés, plus merveilleux que celui des exercices de la retraite.

— Les murmures sont des loups ravissants qui ruinent et qui détruisent le troupeau au milieu duquel ils pénètrent.

— Puisque l'on prend les médecines les plus amères pour recouvrer la santé du corps, on doit recevoir volontiers les peines, quelque répugnantes qu'elles soient à la nature, et les regarder comme des remèdes très-efficaces dont Dieu se sert pour purifier une âme et pour la faire parvenir à la perfection à laquelle il l'appelle.

— La charité fraternelle est le sceau de notre prédestination, puisqu'elle démontre que nous sommes de vrais disciples de Jésus-Christ. Elle est l'âme des vertus et le paradis des sociétés religieuses; car le paradis de la terre est comme celui du ciel dans la charité.

— La mort qui nous surprend les armes à la main pour le service de Notre-Seigneur, est la plus glorieuse et la plus désirable.

— Dans les orages qu'excite contre nous la calomnie, dans les injures dont elle nous accable, nous ne devons pas, si nous tendons sincèrement à la perfection, chercher à nous justifier; mais nous devons recevoir la confusion, tout supporter avec patience, et nous abandonner à Dieu en attendant que son heure arrive.

— On doit s'appliquer dans l'oraison à combattre spécialement la passion ou la mauvaise inclination qui domine en nous. On doit la mortifier avec une attention continuelle; parce que dès qu'elle sera détruite, on obtiendra aisément la victoire sur toutes les autres.

— Si l'orgueil nous sollicite de nous élever, nous devons nous abaisser ; s'il nous donne des pensées d'estime de nous-mêmes, nous devons penser à notre faiblesse et à notre incapacité ; s'il nous incite à nous faire connaître, nous devons nous abstenir de tout ce qui pourrait nous faire remarquer, et préférer les œuvres basses et viles à celles qui seraient grandes et honorables.

— Il ne suffit pas de faire de bonnes œuvres, il faut les bien faire, à l'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ dont il est écrit qu'*il a bien fait toutes choses ;* sinon nos bonnes œuvres elles-mêmes nous attireront plutôt des châtiments, qu'elles ne mériteront des récompenses.

Parmi les différents moyens que nous avons pour plaire à Dieu dans tout ce que nous faisons, un des plus efficaces, c'est de faire chacune de nos actions comme si ce devait être la dernière de notre vie. A chaque démarche que nous avons à faire, disons-nous à nous-mêmes : si tu savais devoir mourir après cette action, la ferais-tu? la ferais-tu de la manière que tu vas la faire?

Autres pensées diverses.

La parole de Dieu est un baume excellent qui ne se conserve que dans les cœurs purs.

— L'obéissance est une pierre philosophale qui change en or tout ce qu'elle touche.

— Le propre de Dieu est de réduire tout à bien ; moins il y a de l'homme, plus il y a de Dieu.

— La où la prudence humaine déchoit et ne voit goutte, là commence à poindre la lumière de la sagesse divine.

— Comme les cieux envoient leurs bénignes influences sur la terre, de même il faut que ceux qui sont au-dessus des autres répandent en eux l'esprit principal qui doit les animer. Pour cela, si vous êtes supérieur, vous devez être tout plein de grâces, de lumières et de bonnes œuvres; comme nous

voyons que le soleil communique de la plénitude de sa clarté aux autres astres.

— L'obéissance doit être dans l'entendement, c'est-à-dire qu'il faut soumettre son jugement à tout ce qui est ordonné. Obéir seulement quant à la volonté et non quant à l'entendement, c'est l'obéissance du démon ; car il obéit, mais nécessairement. N'imitons point cette obéissance de la force, car nous n'imiterions que l'obéissance de l'enfer.

— Il faut du support pour maintenir toutes choses, au physique comme au moral.

— La bonne confession est la base de la perfection.

— Les grâces de la Communion sont les arrhes de la vie éternelle.

— Nous sommes sujets aux tentations comme les branches des arbres sont sujettes à être secouées par les vents.

— La marque que Dieu a de grands desseins sur une âme, c'est lorsqu'il lui envoie désolations sur désolations et peines sur peines.

— Il n'y a que des miracles qui puissent convertir ceux qui ne sont pas rentrés dans le bon chemin, à l'aide des exercices spirituels de la retraite.

— L'orgueil est un vice incompatible avec la chasteté ; la luxure est le châtiment de l'orgueil. On doit fuir la conversation d'un sexe différent, hors le cas de nécessité ; il y a un venin entre l'un et l'autre sexe qui se communique imperceptiblement. La sainte Vierge craignait de voir un Ange sous la forme d'un homme.

— La patience est la vertu des parfaits.

— La pauvreté nous fait penser à Dieu et élève nos cœurs vers lui.

— C'est fuir son bonheur que de fuir la croix et les humiliations.

— Quand saint Bernard se sentait quelque répugnance dans la pratique d'une vertu, il se disait : *Bernard, Bernard, à quel dessein es-tu venu ici ?*

— On n'a qu'une vertu imaginaire lorsque dans les occasions on ne fait pas les sacrifices qu'exige la vertu véritable.

— Il n'y a point de vertu qui ne soit au milieu des vices.

— Excepté la vertu, les autres choses ne sont que des bagatelles ; elles ne servent qu'à faire perdre le temps et à empêcher l'union des âmes avec Dieu.

LETTRES DE SAINT VINCENT DE PAUL.

A Mademoiselle Legras (1).

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais.

Je suis bien aise de ce que vous avez pris comme il faut la nouvelle de Mlle de Potrincourt, de laquelle je n'ai point su de nouvelles depuis cinq ou six jours en ça ; mais je suis marri de ce que vous laissez tremper votre esprit en quelques vaines appréhensions, qui sont plutôt à empêchement qu'à avancement de votre salut ; mettez-vous toute dans la sainte direction qui opère la confiance en Dieu et le respect de soi. Mademoiselle, je vous en prie, laissez cette crainte qui me semble parfois un peu servile en ceux à qui Dieu n'a point donné les mêmes sentiments de lui qu'à vous, et surtout méprisez ces pensées qui semblent infirmer la sainte foi que Dieu a mise en vous et encore plus l'auteur dont elles procèdent qui n'a pouvoir que celui que vous lui donnerez. Or, *absit* que vous lui ayez jamais donné celui-là ; les larmes que la peine que vous en avez produisent, sont autant de témoigna-

(1) Mlle Legras de Marillac était la coadjutrice de saint Vincent de Paul dans l'institution des filles de la Charité. Si elle est appelée Mademoiselle, c'est que l'usage alors voulait qu'on nommât ainsi les femmes mariées qui n'étaient point de qualité. Pour être fidèles à l'autographe, nous avons dû écrire ainsi. (Voyez *Vies des Dames françaises*, Mlle Legras.)

ges de ce que je vous dis. Soyez donc en repos de ce côté-là; pour M. de Marillac, je veux tout ce que vous trouverez bon, mais prenez garde de vous embarrasser, il me semble cette chose qu'il faut être disposé à prendre l'avis que celui à qui l'on se conseille donne, et quand il vous dira quelque chose contre votre sentiment, il ne lui faudra point retourner deux fois; faites pourtant ce que Notre-Seigneur vous suggérera; d'une chose vous assuré-je bien, qu'il ne vous conseillera rien que de parfait, et que je suis en l'amour de Notre-Seigneur et de sa très-sainte Mère, votre très-humble serviteur.

VINCENT DE PAUL.

Autre lettre, à la même.

Mademoiselle,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais.

Mon Dieu, Mademoiselle, que je fais de fautes à votre égard! Je vous assurai hier que j'aurais le bien d'aller voir aujourd'hui votre beau et dévot paradis, et que je verrais madame la présidente Gaussault et mademoiselle Paullalion, et cependant je n'ai fait ni l'un ni l'autre et je m'en suis allé aux champs d'où je viens de revenir, c'est pour travailler à la charité de Champigny, qui requiert votre présence; je vous supplie très-humblement de me le pardonner, et de vous en aller demain à Villeneuve.... Vous ne trouverez que neuf Sœurs de la confrérie, vous tâcherez d'en gagner d'autres. Si nous le pouvons, nous vous donnerons M. Pavillon pour prêcher un dimanche. Notre-Seigneur vous conseillera ce que vous aurez à faire, et vous aurez soin, s'il vous plaît, de votre santé, et d'honorer la gaîté de cœur de Notre-Seigneur, et moi je prie Dieu qu'il vous ramène en parfaite santé et pleine de mérites, et chargée des dépouilles de l'ennemi de Dieu, en l'amour duquel je suis votre très-humble serviteur.

VINCENT DE PAUL.

A la même.

Mademoiselle,

La grâce de Notre-Seigneur soit toujours avec vous.

..... Madame la maréchale de Marillac est allée recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux. Or sus, ceci vous attendrira; mais quoi! Notre-Seigneur l'ayant voulu ainsi, il faut adorer sa Providence et travailler à nous conformer en toutes choses à son saint vouloir. Certes, je sais bien que votre chère Sœur ne demande pas mieux, et si la partie inférieure s'émeut, bientôt elle s'associera; le Fils de Dieu pleura Lazare. Pourquoi ne pleureriez-vous pas cette bonne dame? Il n'y a point danger, pourvu que, comme le Fils de Dieu, vous vous conformiez là dedans à la volonté de son Père, et c'est ce que je m'assure que vous ferez; mais comment vous portez-vous? Cet air subtil ne vous indispose-t-il pas? Quand irez-vous en Champagne? Cette bonne Fille profite-t-elle? Y a-t-il du bien à espérer? Un mot de tout cela, s'il vous plaît. Je ne vous puis rien dire de nouveau d'ici, sinon que nous avons la maladie vis-à-vis de céans, et que Notre-Seigneur nous conserve en bonne santé, Dieu merci, à ma petite fièvre près; je m'assure que vous ne m'oubliez pas en vos prières, Mademoiselle, et que vous croyez bien que je suis en l'amour de Notre-Seigneur et de celui de la sainte Vierge.

Mademoiselle, votre très-humble serviteur,

VINCENT DE PAUL.

A la même.

Mademoiselle,

La grâce de Notre-Seigneur, &c.

Je pense voirement qu'il est à propos de commencer à parler à cette Fille de l'Hôtel-Dieu, de sa propreté et gentillesse.

Mais comment ferez-vous de lui faire quitter sa manière de s'habiller ? Il semble n'être pas faisable ni expédient ; il semble qu'il serait à propos de lui ôter l'affection à paraître bien vêtue et à se négliger un peu de ce côté-là. Vous verrez. Pour l'Hôtel-Dieu, d'y être toujours n'est pas expédient ; mais d'aller et venir, il est à propos de le faire. Ne craignez pas de trop entreprendre en ce que vous pourrez faire sans aller et venir ; mais craignez seulement la pensée de faire plus que vous ne faites, et que Dieu ne vous donne le moyen de faire, et donnez-vous à sa divine Majesté pour ne faire jamais que ce que vous faites. La pensée contraire me fait trembler de peur pour ce qu'elle me semble un crime aux enfants de la Providence. Je loue sa bonté divine de ce que vous m'ôtâtes hier de cette peine-là. Je verrai vos Filles en particulier et puis en général, et vous-même tant qu'il vous plaira le plus tôt possible. Ne craignez pas ce grand voyage, il me semble que l'occasion diminue ; peut-être ne pourrais-je un de trois ou quatre jours seulement pour aller voir deux fermiers que la bonne madame la présidente de Bierse m'a recommandés à douze lieues d'ici. Priez Dieu pour moi cependant. Je suis en l'amour de Notre-Seigneur.

Votre serviteur très-humble,

VINCENT DE PAUL.

A la même.

S'il n'était si tard qu'il est, je vous irais voir ce soir pour apprendre de vous le particulier de ce que vous me mandez ; mais ce sera demain, Dieu aidant. Honorez cependant bien la peine de la sainte Vierge qu'elle eut en voyant son Fils dans la souffrance, et ajoutez à cet honneur celui de l'agrément du Père éternel dans la vue des souffrances de son unique Fils, et j'espère qu'il vous fera voir et connaître combien vous êtes obligée à sa divine Majesté de ce qu'il vous honore de la relation de vos souffrances aux siennes, et combien la

chair et le sang vous éloignent de la perfection du vrai amour que le Père éternel et la sainte Vierge avaient pour leur Fils. Pensez à cela, ma chère Fille, et consolez-vous. Je vous souhaite le bonjour, et que vous soyez toute forte, et que vous me croyiez en l'amour de Notre-Seigneur.

VINCENT DE PAUL.

A la même.

Quant à votre petite retraite, faites-la tout doucement, selon l'ordre de l'Introduction de M. de Genève; mais ne faites que deux oraisons par jour, une heure le matin, demi-heure l'après-dîner, et vous lirez pendant l'intervalle quelque chose de Gerson ou des vies des saintes Veuves auxquelles vous avez plus particulière dévotion, et le reste du temps vous l'emploierez à penser à la vie passée et à celle qui vous reste; mais tout cela bien doucement, s'il vous plaît, après que vous aurez changé de logis, et contentez-vous de faire cela six jours durant. Ne m'oubliez point en vos prières; peut-être que je ferai la mienne en même temps. Dieu vous fasse la grâce de la bien faire. Je suis en son amour et en celui de sa sainte Mère,

Votre très-humble serviteur,

VINCENT DE PAUL.

A la même.

Mademoiselle,

Il me semble que vous ne sauriez commencer vos exercices en temps plus propre. Les religieux et les religieuses les font pour la plupart à présent. Commencez demain lundi, s'il vous plaît.

Trois petits quarts d'heure vous suffiront par jour pour

votre oraison. Demi-heure pour les deux oraisons du matin, à huit et à dix heures et demie, et l'autre à quatre heures.

Bien volontiers j'entendrai votre confession à la chapelle ; pourrez-vous avoir un carrosse? sinon je tâcherai d'aller à Saint-Victor ; mais cela ne se fera pas sans quelque difficulté de ce lieu-là.

Vous finirez samedi au soir.

Soyez à la messe tous les jours.

Vous ferez dire que vous êtes empêchée et renvoyez ceux qui auraient à faire incessamment à vous, immédiatement après votre dîner et coupez court.

Vous communierez jeudi prochain. Prendre seulement les matières de l'oraison que M. de Genève met au commencement et à la fin de son Introduction et les répartir en façon qu'elles vous suffisent et les faire toutes, et en pourrez faire quelques-unes deux fois, selon l'attrait que Notre-Seigneur vous donnera.

Lisez le Nouveau Testament, outre les autres lectures que je vous ai proposées. Ecrivez-moi tous les deux jours sommairement ce qui se passera, et votre disposition du corps et de l'esprit.

Et tâchez sur toutes choses de ne vous pas empresser, mais faites tout doucement, comme vous pourriez vous représenter que faisait le bon M. de Genève.

Je ne vous prie point de vous ressouvenir de moi dans vos prières, parce que je ne fais point de doute qu'après le petit Legras vous ne me mettiez au premier rang, non pas que je le mérite, mais la connaissance que vous avez du besoin que j'en ai et la charité que Notre-Seigneur vous a donnée pour moi me le font espérer. Adieu donc, Mademoiselle, ménagez-vous tellement en cette retraite que vous nous laissiez le moyen de vous en conseiller d'autres.

J'oubliais de vous dire que vous ne vous surchargiez pas de règles, de pratiques, ains que vous vous affermissiez bien

à bien faire aller vos actions journalières, vos emplois; bref, que tout tourne à bien faire ce que vous faites. N'admettez point non plus les pensées de singularité qui vous ont tracassée d'autres fois; c'est un change que le malin esprit voudrait vous donner; or sus, je finis ici la prière que je fais à Notre-Seigneur, qu'il soit lui-même votre conduite en votre retraite et sa sainte Mère aussi, et suis en leur amour,

Votre très-humble serviteur.

VINCENT DE PAUL.

A la même.

Mademoiselle,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais.

Je ne vis jamais une telle femme que vous, ni qui prenne certaines choses si fort au criminel. Le choix de monsieur votre fils, dites-vous, est un témoignage de la justice de Dieu sur vous. Certes, vous avez tort de donner lieu à ces pensées et plus encore de les dire. Je vous ai déjà priée d'autrefois de ne plus parler comme cela. Au nom de Dieu, Mademoiselle, corrigez-vous-en et sachez une fois pour toutes que ces pensées aigres sont du malin et que celles de Notre-Seigneur sont douces et suaves, et souvenez-vous que les défauts des enfants ne sont pas toujours imputés aux parents, notamment quand ils les ont fait instruire et donné bon exemple, comme vous avez fait, Dieu merci, et que Notre-Seigneur permet par sa Providence admirable que des pères saints et des mères soient déchirés en leurs entrailles. Abraham le fut par Ismaël, Isaac par Esaü, Jacob par la plupart de ses fils, David par Absalon, Salomon par Roboam, et le Fils de Dieu par Judas, et par la grâce de Dieu vous n'en êtes pas là : ains au contraire, vous avez sujet de louer Dieu de ce que vous dit M. Holdeu, car je vous ai dit vrai. Monsieur

votre fils vint hier trouver M. de Farges, se confessa à lui et lui dit qu'absolument il est résolu de servir Dieu en l'état ecclésiastique et quelques autres circonstances qui m'ont fort consolé, mais je ne me ressouviens à présent quelles elles sont. Remerciez donc Dieu de cela et soyez bien gaie ; or sus, je vous souhaite la paix.

Votre très-humble serviteur,

VINCENT DE PAUL.

A la même.

Mademoiselle,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais.

Il faudra aviser par ensemble, à ce qu'il faudra faire, pour Saint-Leu ; l'on fut d'avis à la dernière assemblée que vous seriez priée de faire un essai des enfants trouvés, s'il y aura moyen de les nourrir de lait de vache et d'en prendre deux ou trois à cet effet. J'ai eu consolation de ce que la Providence s'adresse à vous pour cela. Je sais bien qu'il y a plusieurs choses autres. Nous en parlerons. Madame la présidente Gaussault ne me semble point bien forte. Ayez soin de votre santé Je vous souhaite un nouveau cœur et un amour tout nouveau pour celui qui nous aime incessamment aussi tendrement comme s'il commençait dès à présent de nous aimer, car les plaisirs de Dieu sont toujours nouveaux, plaisirs de variété, quoiqu'il ne change jamais.

Je suis en son amour avec pareille affection que sa bonté le veut et que je le dois pour l'amour de lui.

Mademoiselle, votre très-humble serviteur,

VINCENT DE PAUL.

Ce premier de l'an.

A la même.

(Elle désirait suivre la vie cachée de Jésus-Christ.)

Oui, enfin, ma chère Demoiselle, je le veux bien. Pourquoi non? Puisque Notre-Seigneur vous a donné ces saints sentiments, commencez donc demain et vous préparez à la salutaire revue que vous vous proposez, et après cela vous commencerez les saints exercices que vous vous êtes ordonnés. Je ne saurais vous exprimer combien mon cœur désire ardemment de voir le vôtre pour savoir comme cela s'est passé en lui, mais je m'en veux bien mortifier pour l'amour de Dieu, auquel je désire que le vôtre soit occupé. Or sus, je m'imagine que les paroles de l'Evangile de ce jour vous ont fort touchée, aussi sont-elles pressantes au cœur aimant d'un parfait amour. O quel arbre vous avez paru aujourd'hui aux yeux de Dieu, puisque vous avez produit un tel fruit! A jamais puissiez-vous être un bel arbre de vie produisant des fruits d'amour et moi en ce même amour,

Votre serviteur,

VINCENT DE PAUL.

A la même.

Mon Dieu, Mademoiselle, que j'ai été étonné ce matin, quand M. Portail m'a dit l'accident qui arriva hier chez vous, lequel j'ai dit à la compagnie et lui ai dit ce que Notre-Seigneur dit à ceux qui l'interrogeaient sur le sujet de ceux qui avaient été accablés sous les ruines de la chute de la tour de Jéricho, que cela n'était pas arrivé pour les péchés de ces personnes-là, ni pour ceux de leurs pères et mères, ains pour manifester la gloire de Dieu; et certes je vous dis de même, Mademoiselle, que cet accident ne vous est pas envoyé ni pour vos péchés, ni pour ceux de vos chères Sœurs, mais pour nous avertir, nous qui l'entendons, de vivre si bien

que nous ne soyons pas surpris à la mort, et que vous avez en cette rencontre un nouveau sujet d'aimer Dieu plus que jamais, en ce qu'il vous a préservée comme la prunelle de son œil dans un accident auquel vous deviez être accablée sous ses ruines. Si Dieu vient détourner le coup par son aimable Providence, nous en devons rendre grâces à Dieu, et tantôt, Dieu aidant, j'espère avoir le bonheur de vous voir céans, si vous venez à vêpres ou chez vous, et je vous envoie cependant ces lignes pour vous saluer et vous donner le bonsoir par advance qui suis votre serviteur.

VINCENT DE PAUL.

A la même.

Mademoiselle,

..... Que j'ai peine de votre peine! mais quoi! tel était l'ordre de la Providence : quel remede? Ains quel mal véritable en devez-vous appréhender? Eh bien, c'est un homme qui dit que vous lui avez promis mariage et il n'est pas vrai; l'on se plaint de vous à faux, vous souffrez dans votre intérieur à tort et sans cause, vous craignez qu'on ne parle de vous? soit : mais assurez-vous que c'est là un des grands moyens de conformité au Fils de Dieu que vous pourriez avoir sur la terre et que vous acquerrez par là des conquêtes sur vous, que vous n'auriez jamais pu avoir. Oh! que de vaines complaisances sont anéanties par là! et que d'actes d'humiliation sont produits par ce moyen! Or, sus, il ne vous en peut arriver que tout bien, et pour ce monde et pour l'autre. Fortifiez-vous donc là-dedans contre les sentiments de la nature, et le jour viendra que vous bénirez l'heure de ce que Notre-Seigneur vous exerce de ce côté-là, et je suis en son amour, votre très-humble serviteur.

VINCENT DE PAUL.

NOTES SUR LA CONGRÉGATION DES LAZARISTES

OU PRÊTRES DE LA MISSION,

Et des filles de la Charité, ou filles de Saint-Vincent de Paul.

Le berceau où Dieu voulut faire naître la célèbre congrégation de la Mission, fut l'ancien Collége fondé en 1248, et doté par saint Louis, sous le nom de collége *des Bons-Enfants*. C'est là qu'aidé par la comtesse de Joigny et son mari, général des galères, Vincent de Paul plaça Antoine Portail, un de ses compagnons, pour prendre possession en 1625. Le 17 avril, le contrat de fondation fut passé, et peu de temps après Vincent de Paul s'y fixa. L'archevêque de Paris, plein d'estime pour Vincent, confirma son institut authentiquement sous les clauses et les conditions portées par le contrat de fondation. Bientôt après, MM. de Coudray et de Lasalle, tous deux originaires de Picardie, s'offrirent au Saint pour vivre et travailler sous sa conduite.

La Providence qui avait fait naître la congrégation se chargea de la multiplier. Elle se répandit bientôt dans toute la France et à l'étranger. Le roi Louis XIII l'autorisa par lettres patentes du mois de mai 1627 et le pape Urbain VIII l'érigea en congrégation, par sa bulle du 12 janvier 1632. Plus tard, M. Lebon, prieur de Saint-Lazare, ayant voulu donner sa maison, que Vincent de Paul refusa pendant longtemps, les prêtres de la Mission prirent le nom de Lazaristes. L'esprit de saint Vincent de Paul fut leur esprit; pauvreté, charité, douceur, humilité, zèle pour les missions dans les campagnes et chez les infidèles, direction des séminaires, etc. Ce fut le noble but du fondateur, c'est celui que n'ont jamais cessé de se proposer ses enfants.

Mais l'œuvre de saint Vincent de Paul venant de Dieu souffrit longtemps contradiction. Presque tous ses premiers disciples trouvèrent la croix et la mort sur les terres étrangères où ils étaient envoyés. Le sang d'un grand nombre de martyrs cimenta les fondements de ce bel ordre qui est devenu si florissant. Vincent ne se découragea point ; il continua à envoyer des disciples : et qui pourrait compter les peuples qu'ils ont visités, convertis, éclairés, consolés ?

Les prêtres de la Mission n'ont autre chose de particulier dans leur costume que l'absence du rabat remplacé par une colletine blanche et la soutane sans la queue ordinaire aux autres prêtres. Ils font des vœux simples, ont un noviciat et des règlements particuliers pour l'intérieur.

Établissement des filles de la Charité.

Il y avait déjà plus de seize ans que Vincent de Paul avait établi les assemblées de charité en faveur des pauvres malades, lorsque, pour digne couronnement d'une œuvre si utile, il établit la congréation des Filles hospitalières ou de la Charité. Comme saint François de Sales avait trouvé une éminente coopératrice dans Mme de Chantal, Vin-

cent de Paul en trouva une non moins habile et non moins dévouée dans la personne de Mlle Legras. Ce fut en 1633 que notre Saint mit entre les mains de cette illustre fondatrice quatre sujets qu'il jugeait propres à bien faire. Bientôt l'édification, les hautes vertus, la charité active de ces premières filles frappèrent l'attention publique et plusieurs jeunes personnes s'enrôlèrent sous cette glorieuse bannière de la charité, qui est devenue un des plus beaux fleurons du catholicisme ; tels furent les commencements de cet ordre, véritable grain de sénevé, qui remplit aujourd'hui presque toutes les nations qu'éclaire l'Evangile, et qni compte trente-quatre maisons dans Paris seulement.

Serait-il besoin de faire ici leur éloge lorsqu'il est dans toutes les bouches et lorsqu'il est tombé de la plume de Voltaire lui-même, qui a dit : « Peut-être n'est-il rien de plus grand sur la terre que le sacri-
» fice que fait un sexe délicat, de la beauté, de la jeunesse, de la
» haute naissance, pour soulager dans les hôpitaux ce ramas de toutes
» les misères humaines, dont la vue est si humiliante pour l'orgueil
» humain et si révoltante pour notre delicatesse, etc. » Nous nous abstenons donc de plus longs détails. Tout ce qui concerne leur institution, leurs vœux simples, leurs règlements, les détails de l'intérieur est connu de tous. Tout le monde connaît aussi le costume de ces anges terrestres, de ces prêtresses de la Miséricorde, qui passent sans cesse en faisant du bien, et que chacun vénère, admire et bénit comme la charité incarnée de nouveau parmi nous.

(Voyez pour plus amples détails, Abelly, Collet et Ansart, Vie et Esprit du Saint ; enfin, M. Henrion, Tabl. des Congrég. religieuses.)

Description de la châsse qui renferme les reliques de saint Vincent de Paul.

Cette magnifique châsse est d'argent ; elle a la forme d'un carré long et environ six pieds de longueur sur trois de hauteur et sur une largeur à peu près égale. Trois des faces latérales sont fermées par de belles glaces. Le dessus est également fermé et a la forme un peu cintrée. Toutes les parties de cette châsse, les montants et le cintre sont ciselés avec goût. A chacun des deux montants du devant est adossé un petit enfant, aussi en argeut, de plus d'un pied de haut. Ces statues, représentant des orphelins, ont les mains jointes et regardent avec respect les reliques de leur bienfaiteur. L'une est nn garçon et l'autre une fille ; leur figure très-expressive produit un bel effet. Celle de saint Vincent de Paul à genoux et porté sur un nuage, surmonte la châsse et lui sert de couronnement ; le Saint y est représenté élevant les yeux et les mains vers le ciel, il est en habits sacerdotaux, avec l'étole. Autour de lui sont quatre anges portant les attributs de diverses vertus. La châsse est, à l'intérieur, toute garnie de velours violet, et renferme un beau coussin de même étoffe.

Ce fut le 23 avril 1830 qu'eut lieu la solennelle translation.

(Abelly, *Appendice*, t. 5.)

ESPRIT

DE

SAINT A.-M. DE LIGUORI,

ÉVÊQUE DE SAINTE-AGATHE DES GOTHS,

ET FONDATEUR

DES RÉDEMPTORISTES.

NOTICE

1787.

Alphonse-Marie de Liguori, l'une des gloires de l'Eglise pendant le dix-huitième siècle, naquit à Marianella, à quelque distance de la ville de Naples, le 27 septembre 1696, sous le pontificat d'Innocent XII. Joseph Liguori, son père, était issu d'une ancienne famille patricienne de Naples, et sa mère, Anne-Catherine Cavaliéri de Brindes, était sœur

d'Emile Cavaliéri, évêque de Troie dans la Pouille. A l'âge de dix ans, Alphonse fut placé chez les Oratoriens de Naples. A dix-sept ans, il termina ses études par les succès les plus brillants. Il entra au barreau : son nom, ses vastes connaissances l'y rendaient déjà célèbre, lorsqu'il crut devoir obéir aux volontés du ciel qui l'appelaient au sacerdoce.

A peine fut-il promu aux ordres sacrés, qu'on vit percer le zèle brûlant dont il était dévoré pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. En 1732, il jeta les fondements de l'Ordre dit *du très-saint Rédempteur*. Son exemple, sa réputation, ses écrits appelèrent en foule des disciples à sa suite. A la tête de ses missionnaires, partout ses pas étaient marqués par des conquêtes spirituelles. Les diocèses d'Amalfi, de Scala et plusieurs autres prirent une nouvelle face : toutes les populations accouraient en foule pour l'entendre, pour l'admirer, et rien ne résistait à la douceur de son éloquence, à la force de ses preuves, à l'étendue de son érudition, à sa miséricordieuse bonté surtout.

Nommé à l'archevêché de Palerme, il refusa; mais le Pape l'ayant forcé à accepter le siége de Sainte-Agathe-des-Goths, il obéit et fut sacré le 11 juillet 1762.

Sa vie d'évêque ne fut autre que ce qu'était auparavant sa vie de missionnaire. Toujours embrasé d'un zèle infatigable, ses jours, ses nuits, tous ses instants étaient consacrés aux soins de son troupeau, à la prédication de l'Evangile et à la direction des âmes. On s'étonne seulement qu'au milieu de tant de travaux incessants, il ait pu composer un si grand nombre de bons ouvrages. Ils forment, en effet, une collection de trente volumes in-8°, divisés en œuvres ascétiques, dogmatiques et morales. — Or, voici quel a dû être notre tra-

vail, par rapport à ses œuvres : la théologie, les traités dogmatiques, les questions de controverse, n'entrant point dans notre plan, nous nous sommes attachés à recueillir la fleur de ses œuvres ascétiques et morales; non de celles de pure dévotion qui sont entre les mains de tous, mais des plus relevées, des plus importantes et des moins connues.

En 1775, après tant de veilles et de missions, saint Liguori, accablé de fatigues, se démit de son évêché. Il rentra dans sa chère solitude de Saint-Michel-de-Pagani, au milieu de ses enfants, pour y terminer saintement une vie si utile et si bien remplie. En effet, après douze ans de préparation, mûr pour le ciel, Dieu brisa ses liens et reçut sa belle âme au royaume de ses élus, le 1er août 1787, à la quatre-vingt-onzième année de son âge.

Ses ouvrages rendent témoignage de l'activité de son esprit et des prodigieuses ressources de sa mémoire, de la tendresse de son cœur et de la solidité de son jugement. Sa théologie est adoptée dans presque toute la catholicité; ses livres de piété sont les délices des âmes fidèles : on y respire une dévotion indicible envers l'auguste Sacrement de l'autel, le grand monument de l'amour de Jésus-Christ, et une tendre et profonde vénération pour la sainte Vierge, saint Joseph et sainte Thérèse. Partout le style est simple, mais pur, abondant, facile, clair et chaleureux. Qui ne les connaît? qui ne les aime ces écrits? Nouveau François d'Assise, il a lui aussi ses cantiques d'amour et ses aspirations qui enflamment les cœurs.

Benoît XIV approuva l'ordre des Rédemptoristes en 1749. — Plusieurs miracles ayant constaté, soit avant, soit après sa mort, la sainteté d'Alphonse-Marie de Liguori, le pape

Pie VII le déclara bienheureux en 1816, et Grégoire XVI le plaça bientôt après au rang des Saints.

C'est ainsi que la divine Providence montre sans cesse le bien à côté du mal, et qu'elle condamne tous les genres de désordres d'un siècle tel que le dix-huitième, par le spectacle de toutes les merveilles de la vertu dans un seul juste.

ESPRIT

DE

SAINT A.-M. DE LIGUORI,

TIRÉ DE SES DIVERS OUVRAGES ASCÉTIQUES.

De la voie du salut.

Le pécheur, quand il délibère s'il donnera ou s'il refusera son consentement au péché, prend pour ainsi dire en main la balance, et examine froidement lequel vaut mieux de la grâce de son Dieu, ou d'un vil intérêt, d'un coupable plaisir, d'une aveugle vengeance. S'il consent à la tentation, que fait-il ? Il déclare que ce misérable plaisir vaut plus que la grâce de son Dieu (Chap. 2, p. 5.)

— Y a-t-il quelqu'un au monde qui use d'une aussi grande patience avec ses égaux que Dieu daigne le faire avec nous, ses créatures, lorsqu'après tant d'offenses il nous supporte et nous attend à pénitence? O mon Dieu, si j'eusse fait à un de mes frères, ou même à mon père, les injures que je vous ai faites, pour combien de temps n'aurais-je point été chassé de leur présence ? (Chap. 3, p. 9.)

— Il n'est pas de pauvre qui ne puisse, avec quelque ombre de raison, supposer qu'il deviendra riche, il n'est point de vassal qui ne puisse, sans trop de folie, porter ses regards sur une couronne ; mais éviter la mort, qui peut raisonnablement se le promettre ? (P. 8.)

Le jour de la mort est appelé par l'Ecriture le jour de *la perdition;* et avec raison, car l'homme perd tout. *Y a-t-il un seul roi*, disait saint Ignace à saint François-Xavier, *y a-t-il un seul roi qui ait jamais emporté dans l'autre monde un fil de pourpre en signe de sa puissance?* (P. 9.)

Saint Augustin appelait la pensée de l'éternité, *la grande pensée*. C'est cette pensée qui a envoyé tant de solitaires peupler les déserts, qui a captivé dans le cloître tant de religieux, jusqu'à des rois et des reines.... Le vénérable Jean d'Avila convertit une dame avec ces deux seules paroles : *Madame, pensez sans cesse à ces deux mots :* TOUJOURS ! JAMAIS ! Le même Avila disait : Quiconque croit à l'éternité et ne devient pas un Saint, mérite d'être enfermé avec les insensés. (P. 11.)

On ne se moque pas de Dieu. Cependant ce serait se moquer de Dieu que de vouloir continuer à l'offenser et de prétendre ensuite jouir de lui dans le paradis. *L'homme recueillera ce qu'il aura semé* (Gal. 6). Qui sème les bonnes œuvres, recueille des récompenses; qui sème le péché, recueille le châtiment. (P. 15.)

David dit : que le bonheur de la vie présente est comme le songe d'un homme qui s'éveille : *Velut somnium surgentium.* C'est ainsi qu'apparaissent aux pauvres mondains, au moment de la mort, les grandeurs et les honneurs de ce monde; cette fortune dont ils s'imaginaient jouir, s'évanouit pour eux comme les rêves du sommeil. Il était donc sage cet homme désabusé qui écrivit ces paroles sur une tête de mort : *Tout est vil aux yeux de celui qui pense à toi... Ainsi donc finissent les grandeurs et les couronnes de la terre*, dit saint François de Borgia, à la reconnaissance du corps de l'impératrice Isabelle, morte à la fleur de la jeunesse. (P. 16.)

Il est de foi qu'après notre mort nous serons aussitôt jugés suivant nos œuvres... O Dieu ! quel malheur pour une âme qui voit pour la première fois Jésus-Christ, son juge, que de le voir irrité; elle saura alors combien il a souffert pour l'amour

d'elle, toutes les miséricordes dont il a usé à son égard, tous les moyens de salut qu'il lui a ménagés... Elle verra toutes ces choses, mais sans fruit, parce qu'alors il ne sera plus temps de réparer ses erreurs. *Soyez prêts ; l'heure vient où personne ne peut plus travailler.* A la mort il fait nuit, on n'y voit plus, on ne peut plus rien faire. (P. 22 et 23.)

— Jésus est le médiateur de la justice, Marie est la médiatrice de la grâce, et comme l'ont dit saint Bernard, saint Bonaventure, saint Bernardin de Sienne, saint Germain, saint Antonin et plusieurs autres auteurs, Dieu veut que les mains de Marie soient le canal de toutes les grâces qu'il nous fait. Les prières des Saints auprès de Dieu sont des prières d'amis, mais les prières de Marie sont des prières de mère. Heureux ceux qui recourent souvent avec confiance à cette divine mère ! De toutes les dévotions la plus chère à cette Vierge sainte, c'est de s'adresser à elle et de lui dire : O Marie, priez Jésus pour moi. Il suffit de rechercher les faveurs de Marie pour les obtenir. Si nous en sommes indignes, elle nous rend dignes par sa toute-puissante intercession ; elle désire ardemment que nous recourions à elle, afin de pouvoir nous sauver. Et quel pécheur s'est jamais perdu, qui a su recourir avec confiance et persévérance à Marie, qui est le refuge des pécheurs ? O Marie, ma mère, mon espérance, je me réfugie dans vos bras, ne me repoussez pas comme je le mérite. (P. 27.)

— Le temps est un trésor qui n'a pas de prix, puisque dans un moment de ce temps, nous pouvons acquérir des trésors de grâce et de gloire éternelle.... On ne pleure pas dans le ciel ; mais si l'on pouvait y pleurer encore, l'unique sujet de le faire serait d'avoir perdu tant de temps en cette vie où l'on aurait pu acquérir une plus grande gloire. Que doit-il être des damnés dans l'enfer ?... (P. 41.)

Qu'est-ce que notre vie ? *Une vapeur qui paraît un instant pour s'évanouir aussitôt* (Jac. 4-15). Les vapeurs de la terre qui montent dans les airs présentent un bel aspect quand les

rayons du soleil les colorent, mais il ne faut qu'un peu de vent pour les dissiper, et tout est fini. O homme ! tu ne vois donc pas que dans peu tu deviendras cendre et poussière ? Que fais-tu de tes pensées et de ton amour ? (P. 47.)

Le Seigneur dit un jour à sainte Thérèse : *Je parlerais à bien des âmes, mais le monde fait tant de bruit en elles, que ma voix ne peut être entendue.* (Réflexions pieuses.)

Les âmes qui aiment Dieu trouvent leur paradis dans la vie cachée, qui les sépare du commerce des hommes. Non, ce n'est pas un ennui de s'entretenir avec Dieu dans la solitude, c'est un plaisir : *non habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium convictus illius, sed lætitiam et gaudium.* (Sap. 8-16.)

Les mondains ont raison de haïr la solitude, parce que dès qu'ils sont séquestrés de leurs divertissements, de leurs occupations terrestres, le remords parle plus haut dans leurs cœurs : c'est pour étouffer ou distraire leur conscience, qu'ils cherchent les hommes ; mais plus ils recherchent leur soulagement auprès des hommes et au milieu des affaires du monde, plus ils rencontrent d'épines et d'amertumes.

Le contraire arrive à ceux qui aiment Dieu, car ils trouvent dans la retraite un ami fidèle qui les console plus que la compagnie de leurs amis, de leurs parents, quand ce serait même les plus grands personnages de la terre. Saint Bernard disait : *Nunquam minus solus, quam cùm solus.* Je ne suis jamais moins seul que lorsque je suis seul et séparé des hommes, parce qu'alors je trouve Dieu qui me parle ; je suis alors plus attentif à l'écouter, et plus disposé à m'unir à lui. (Réfl. pieuses.)

Malheur à ceux qui vivent en paix avec une conscience chargée de péchés véniels ! Ils iront toujours de mal en pis, car les passions prenant chaque jour plus d'empire sur leur âme, elles finiront par les aveugler, et quand on est aveugle, on tombe facilement dans le précipice. Craignons de tomber dans la tiédeur : la tiédeur volontaire est semblable à la fièvre

étique, qui n'effraie pas beaucoup, mais qui est si maligne qu'il est presque impossible de guérir.

Divers extraits d'autres traités.

Un ancien philosophe, appelé Aristippe, voyageait un jour sur mer par un temps orageux; le vaisseau qui le portait fit naufrage, et le philosophe perdit tout ce qu'il portait avec lui ; mais étant enfin arrivé sur le rivage, il était si renommé par son savoir, que les habitants de cette contrée lui rendirent autant de biens qu'il en avait perdu. Quelque temps après, il écrivit à ses amis dans sa patrie, et leur recommanda de profiter de son exemple, et de ne se pourvoir pendant leurs voyages que de biens qui ne se perdent pas dans les naufrages. Eh bien ! c'est là ce que nous envoient dire nos parents et nos amis qui sont dans l'éternité; ils nous avertissent de ne nous pourvoir dans cette vie que des biens qui ne se perdent point avec le naufrage qu'on éprouve à la mort. (*Prép. à la mort*, 123.)

Philippe II, roi d'Espagne, au moment de mourir, fit appeler son fils, et quittant son habit royal, lui montra sa poitrine couverte de vers et lui tint ce langage : « Prince, voyez comme l'on meurt et comme se terminent les grandeurs de ce monde. » En même temps, il se fit attacher au cou une croix de bois, fit toutes ses dispositions pour sa mort, et dit encore à son fils : « J'ai voulu, ô mon fils, que vous soyez témoin de cet acte, afin que vous voyiez par vous-même comme la mort traite les monarques ; la mort des rois est semblable à celle des pauvres de la terre. Celui qui a mieux vécu, c'est celui qui sera mieux traité devant Dieu. » (*Ibid.*)

Si vous aviez dans vos mains un bijou du prix de mille ducats, le jetteriez-vous dans un fleuve en disant : Plus tard, je le chercherai avec soin et je le trouverai? Votre âme est ce bijou que vous tenez entre vos mains; Jésus-Christ l'a rachetée de son sang, et vous la jetez volontairement dans l'enfer

(par le péché mortel), et puis vous dites : mais j'espère la recouvrer, avant de mourir, par la confession. Et si vous ne la recouvrez pas? Pour la recouvrer, il faut une véritable contrition qui est un don de Dieu ; et si Dieu ne vous l'accorde pas ? et si la mort vient et que vous n'ayez pas le temps de vous convertir ?... (*Ibid.*, p. 222.)

Le démon est un grand ennemi, mais le monde en est un plus grand encore. Si le démon ne se servait du monde et des hommes méchants (car ce sont eux qu'on entend par le monde), il n'obtiendrait pas les victoires qu'il remporte : *Cavete autem ab hominibus* (Matth. 10-17). Les hommes sont souvent pires que les démons, parce que les démons sont souvent mis en fuite par la prière et par l'invocation des saints noms de Jésus et de Marie ; mais si de méchants amis excitent un homme à pécher et qu'il leur réponde quelque parole spirituelle, ils le tentent encore plus, se moquent de lui, le traitent d'homme vil, sans portée et sans couleur, hypocrite, fanatique, &c., &c. ; il y a des âmes assez faibles pour ne pas comprendre ces reproches et ces moqueries, et qui suivent misérablement ces ministres de Lucifer et reviennent à leur vomissement.... (*Ibid.* 306.)

Amour de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

« Le concile de Trente a dit que Jésus-Christ dans l'Eucharistie a tiré de son cœur toutes les richesses de son amour pour les répandre sur les hommes. (Sess. 13, 2.)

Quel raffinement d'amour, dit saint François de Sales, ne serait pas celui d'un prince, qui étant à table, enverrait à un pauvre une portion de ses plats? Quel ne serait-il pas encore s'il lui envoyait son dîner ? Quel ne serait-il pas enfin s'il lui envoyait un morceau de son bras afin qu'il s'en nourrît ! Jésus, dans la sainte communion, nous donne pour nourriture, non-seulement une partie de son dîner, une

partie de son corps, mais tout son corps : *Accipite et comedite, hoc est corpus meum.*

Il donne tant, qu'il ne peut pas donner davantage, dit saint Augustin, *plus dare non potuit.*

L'amour lui fait oublier sa dignité, dit saint Bernard : *amor dignitatis nescius.* L'amour, dit saint Chrysostôme ne s'enquiert pas des convenances, quand il veut se faire connaître à l'objet aimé : *Amor ratione caret et vadit quò ducitur, non quò debeat* (Serm. 145). Saint Bernard avait donc raison de dire que ce sacrement est *l'amour de l'amour*, et sainte Madeleine de Pazzi, d'appeler le jeudi saint, le jour *de l'amour.* (*Ibid.* 344.)

Oh ! si les fidèles comprenaient le grand bien que la communion fait à l'âme ! Jésus est le maître de toutes les richesses, car son Père l'a fait maître de tout : *Omnia dedit ei Pater in manus* (Jean 13-3). Or, quand Jésus vient dans une âme par la sainte communion, il apporte avec lui des trésors immenses de grâces; saint Vincent Ferrier disait qu'une communion fait plus de bien à l'âme qu'une semaine de jeûne au pain et à l'eau. Saint Grégoire de Nysse dit que la communion est cette cave dont parle le Cantique des cantiques, où l'âme s'enivre de l'amour divin, au point d'oublier la terre et toutes les créatures, et c'est là proprement ce qu'on appelle languir d'amour : *Introduxit me rex in cellam vinariam, ordinavit in me charitatem* (Cant. 2-4).

Oh ! qu'elles sont belles les flammes d'amour que Jésus allume dans les âmes qui le reçoivent avec un grand désir dans la sainte communion ! Sainte Catherine de Sienne vit un jour, dans les mains d'un prêtre, Jésus devenu sacrement, pareil à une fournaise d'amour ; sainte Rose de Lima disait qu'il lui semblait dans la communion recevoir le soleil.

Mais, dira quelqu'un : Je ne communie pas souvent, parce que je suis froid envers l'amour divin; celui-là, dit Gerson, ressemble à un homme qui ne veut pas s'approcher du feu parce qu'il a froid.

Quand vous devez communier, disait Jésus-Christ à sainte Mathilde, désirez tout l'amour qu'un cœur peut avoir pour moi, et moi je regarderai ce désir comme s'il était réellement l'amour que vous cherchez. (*Ibid.* 349.)

Pourquoi, dit le Seigneur, ne voulez-vous plus venir à moi? Est-ce que vous m'avez trouvé comme une terre stérile ou tardive, quand vous m'avez demandé des grâces? *Numquid solitudo factus sum Israeli, aut terra serotina* (Jer. 2-31). Saint Jean vit le Seigneur, la poitrine pleine de lait, c'est-à-dire de miséricorde, et ceinte d'une bandelette d'or, c'est-à-dire de l'amour avec lequel il désire nous dispenser ses grâces : *Vidi præcinctum ad mamillas zonâ aureâ* (Apoc. 1-13), et c'est dans le très-saint Sacrement qu'il a coutume de les distribuer avec plus d'abondance. De même qu'une mère, qui a le sein plein de lait, va chercher ses enfants pour le leur faire sucer, afin qu'ils la déchargent de ce poids, de même le Seigneur nous appelle à ce sacrement d'amour et nous dit : *Ad ubera mea portabimini : quomodò si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos* (Is. 66-13). (*Ibid.* 359.)

La comtesse de Feria, devenue religieuse de Sainte-Claire, demeurait autant de temps qu'elle le pouvait devant le très-saint Sacrement, c'est pour cela qu'on l'appelait l'épouse du saint Sacrement; là, elle recevait continuellement des trésors de grâces. Un jour qu'on l'interrogeait sur ce qu'elle faisait pendant tant d'heures devant le saint Sacrement, elle répondit : « J'y resterais pendant toute l'éternité; que fait-on devant le très-saint Sacrement? et que n'y fait-on pas? Que fait un pauvre devant un riche? Que fait un malade devant son médecin? Qu'y fait-on? on remercie, on aime et l'on demande! » Oh! que ces dernières paroles ont de valeur pour se tenir avec fruit devant le saint autel! (*Ibid.* 359.) »

FRAGMENTS DU TRAITÉ DE LA PRIÈRE.

« De même que la sève est nécessaire aux plantes pour vivre et ne pas sécher, de même aussi la prière est nécessaire à l'homme pour opérer son salut... Comme l'âme donne la vie au corps, ainsi la prière conserve la vie à l'âme. Celui qui cesse de se recommander à Dieu, commence à exhaler l'odeur du péché. (15 et 16.)

La prière est en outre l'arme la plus nécessaire pour nous défendre contre nos ennemis; et celui qui n'y a point recours est perdu, dit saint Thomas. (*Ibid.*)

Nous sommes faibles, mais Dieu est fort; lorsque nous lui demandons son aide, il nous communique sa force, et alors nous pourrions tout si nous voulions, comme le promettait avec raison l'Apôtre par ces paroles : *Omnia possum in eo qui me confortat* (Philip. 4-13).

Nos prières sont si chères à Dieu, qu'il y a des anges qui n'ont d'autre fonction que de les présenter aussitôt qu'elles lui sont adressées. L'Apocalypse dit que les prières des Saints sont cette fumée d'encens qui monte vers le Seigneur et qui est offerte par la main des anges; et le même saint Jean dit qu'elles sont comme des coupes d'or remplies d'odeurs suaves, et qui plaisent singulièrement à Dieu. (*Ibid.* 36.)

Dieu veut que nous nous sauvions, mais en vainqueurs. La vie est une guerre continuelle; tant que nous y sommes, il faut combattre, et pour vaincre il faut prier.

Les puissances de l'enfer ont de la force, mais la prière en a davantage. Oui, parce que l'âme par la prière obtient l'aide de Dieu, qui est au-dessus de toute puissance créée. Elle est une, dit Théodoret, mais elle est toute-puissante : *Oratio cùm sit una, omnia potest.* (37.)

Mais autant nous sommes agréables à Dieu lorsque nous le prions, autant nous lui déplaisons en négligeant de le prier. C'est ainsi qu'un roi, dit saint Bonaventure, regarderait

comme infidèle un capitaine qui, se trouvant assiégé dans une place, ne lui demanderait pas du secours. (38.)

La prière, dit saint Jean-Chrysostôme, est une ancre assurée pour ceux qui sont en péril de naufrage, un trésor infini de richesses pour ceux qui sont pauvres, un remède efficace pour ceux qui sont malades, et un gardien sûr pour ceux qui veulent conserver leur santé : *Oratio est fluctuantibus anchora, pauperum thesaurus, morborum curatio, custodia sanitatis.* (*Ibid.* 39.)

Allons, éloignez-vous de toutes ces angoisses, de toutes ces craintes, de toutes ces sollicitudes; priez, cherchez toujours, adressez-vous à Dieu, et rendez-lui grâces sans cesse pour les promesses qu'il a daigné vous faire de vous accorder tout ce que vous lui demanderiez. (*Ibid.* 40.)

La prière, dit saint Bernardin de Sienne, est un ambassadeur fidèle et bien connu du Roi du ciel, qui a l'habitude d'entrer jusque dans son cabinet, et de fléchir par ses importunités l'âme compatissante du Roi. (*Ibid.* 41.)

Quelques âmes pieuses emploient beaucoup de temps à lire et à méditer, mais elles s'occupent peu de prier Dieu. Il est hors de doute que la lecture spirituelle et la méditation des vérités éternelles sont choses d'une grande utilité; mais prier, dit saint Augustin, est beaucoup plus utile encore : en lisant et en méditant, nous apprenons à connaître nos obligations; mais en priant, nous obtenons la grâce de les remplir. (*Ibid.* 45.)

Les petits des hirondelles ne font que crier continuellement, afin d'exciter leur mère à leur donner l'aliment et la protection; ainsi devons-nous faire tous; si nous voulons conserver la vie de la grâce, nous devons crier sans cesse vers Dieu, &c. (*Ibid.* 46.)

La grâce du salut n'est pas une seule grâce, mais un enchaînement de grâces qui s'unissent à celle de la persévérance finale. Or, à cette chaîne de grâces doit correspondre, pour ainsi parler, une chaîne de prières. Si nous brisons la

chaîne de nos prières, la chaîne des grâces nécessaires se brisera aussi, et nous ne nous sauverons point. (*Ibid.* 77.)

Autres pensées.

« Le sénat romain, écrit saint Augustin, ne voulut point admettre Jésus-Christ au nombre de ses dieux, parce qu'il est, disaient les sénateurs, un Dieu superbe qui veut être adoré seul. Cela est vrai ; Jésus-Christ ne veut point avoir de compagnons dans un cœur qui l'aime; il veut en être le seul habitant, il veut être aimé seul. *Zelotypus est Jesus*, disait saint Jérôme ; Jésus est jaloux. (T. III, 423.)

Jésus-Christ, ne voulant point que sa mort le séparât de nous, institua le sacrement de l'amour pour rester avec nous jusqu'à la fin du monde. Mais, devant vivre comme reclus sur tant d'autels, comme dans autant de prisons d'amour, saint Bernard lui disait un jour : « Cela ne convient point à votre Majesté. » Jésus-Christ répondit : « Il suffit que cela convienne à mon amour. » (*Ibid.* 434.)

Le Seigneur disait un jour à sainte Mathilde : *Il n'y a point d'abeille qui désire plus ardemment se jeter sur les fleurs pour en sucer le miel, que je ne désire entrer dans les âmes qui soupirent après moi.* (*Ibid.* 445.)

Voici les signes auxquels on reconnaît que celui qui s'occupe d'une affaire spirituelle opère ou non par le seul amour de Dieu.

1° Il ne se trouble point, bien qu'il ne réussisse pas, parce qu'il ne peut pas vouloir ce que Dieu ne veut pas.

2° Il se réjouit sincèrement du bien opéré par les autres, comme si c'était son propre ouvrage.

3° Il lui est indifférent d'être employé d'une manière ou d'une autre ; il accepte avec reconnaissance le choix de ses supérieurs.

4° Après ses opérations, il ne sollicite ni actions de grâces ni approbation ; mais s'il arrive que d'autres les désapprou-

vent ou murmurent contre lui, il ne s'afflige point, parce qu'il sait qu'il a satisfait à Dieu, et cette pensée le console. Les louanges du monde, quand il les reçoit, ne l'enivrent point, et il rejette la vaine gloire qu'on lui présente pour qu'il s'en repaisse, comme le V. Jean d'Avila qui la rejetait en disant : « Loin de moi, loin de moi ! Tu arrives trop tard ; » j'ai déjà tout rapporté à Dieu. » (T. IV, 64.)

On dit que la pureté d'intention est une espèce d'alchimie qui convertit le fer en or; les actions, en effet, les plus ordinaires, faites en vue de Dieu, deviennent de l'or du saint amour. » (*Ibid.* 65.)

Il y a deux sortes de tiédeur : l'une inévitable, l'autre qu'on peut éviter. L'inévitable est celle dont les Saints mêmes ne furent pas toujours exempts; à elle se rapportent toutes les fautes de fragilité naturelle, c'est-à-dire sans le concours de notre pleine volonté.

La tiédeur qui peut être évitée et qui empêche tant la perfection, consiste dans les péchés véniels commis de propos délibéré; et toutes les fautes de ce genre peuvent bien être évitées avec le secours de la grâce divine. Ces péchés véniels, dit sainte Thérèse, sont des vers rongeurs qui ne se font connaître qu'après qu'ils ont rongé les vertus. Elle ajoute aussi : Avec ces petites choses le démon fait peu à peu des trous par où il introduit ensuite des choses plus grandes. (*Ibid.* 71.)

Que doit faire celui qui a eu le malheur de tomber dans cet état de tiédeur? Il doit, pour se guérir, mettre en usage cinq moyens, qui sont : le désir de la perfection même, le dessein pris d'y arriver, l'oraison mentale, la fréquentation des sacrements, la prière.

1° Les saints désirs donnent des ailes sur lesquelles nous nous élevons au-dessus de la terre.

2° Dieu, dit sainte Thérèse, ne veut de nous qu'une bonne résolution; il agit ensuite de son côté pour faire tout le reste. — Saint André Avellin fit vœu d'avancer chaque jour dans la perfection.

3° L'oraison mentale. Le savant Jean Gerson a dit (De med. cons. 7) : Que celui qui ne médite pas sur les vérités éternelles, ne peut sans un miracle vivre en chrétien ; et cela, parce que sans l'oraison mentale la lumière nous manque et que nous marchons dans l'obscurité. Les vérités de la foi ne s'aperçoivent pas avec les yeux du corps, mais avec ceux de l'âme ; l'âme les voit dans la méditation. L'oraison règle les affections de l'âme et dirige nos actions vers Dieu : c'est le foyer sacré où s'allume et se conserve le feu de l'amour divin. Oh ! qu'on recueille de biens dans ce saint exercice !

4° Le quatrième moyen d'arriver à la perfection et de conserver en même temps la grâce de Dieu, c'est la fréquente communion. Il n'est point de secours plus efficace que celui-là, d'après sainte Thérèse. Voilà pourquoi les saints Pères ont tant loué la communion fréquente et même quotidienne. Suivant saint Thomas, la communion détruit tout l'effet des suggestions du démon. Saint Chrysostôme dit qu'elle fait naître en nous un penchant décidé pour la vertu. Le moment qui suit la communion, dit sainte Madeleine de Pazzi, est le plus apte pour s'enflammer d'amour divin. Dieu, d'ordinaire, après la communion, ne paie pas trop mal son logement, dit sainte Thérèse, quand il a été accueilli par l'affection.

5° Enfin, le cinquième moyen, le plus nécessaire pour la vie spirituelle ainsi que pour gagner l'amour de Jésus-Christ, c'est celui de la prière. L'humble prière obtient tout de Dieu. Tant que tu ne négligeras point la prière, dit saint Augustin, sois assuré que la miséricorde de Dieu ne te manquera pas. (*Ibid.* 69 et suiv.)

Le superbe est comme un ballon plein de vent qui se trouve grand lui-même ; au fond toute sa grandeur se réduit à un peu d'air qui, en pressant le ballon, se dissipe et se perd. Celui qui aime Dieu est humble et modeste ; il ne s'enfle pas d'orgueil s'il aperçoit en lui quelque mérite, parce qu'il sait que tout ce qu'il a est un don de Dieu. (*Ibid.* 97.)

Oh ! si nous pouvions connaître le prix de l'humilité ! Un acte de cette vertu a plus de valeur que toutes les richesses du monde. (*Ibid.* 99.)

Si une personne qui prétend mener une vie spirituelle, prie, communie souvent, jeûne, se mortifie, et qu'ensuite elle ne puisse supporter un affront, une parole offensante, qu'est-ce que cela signifiera ? cela signifiera qu'elle n'est qu'un roseau vide, sans humilité et sans vertu ? (*Ibid.* 102.)

Dieu, dit saint Jacques dans la distribution de ses grâces, étend la main avec les humbles et la resserre avec les superbes : *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam* (Jacq. 4-16). Ces mots, *superbis resistit*, donnent à entendre qu'il n'écoute point leurs prières.

Que de vérités dans ces paroles de saint François d'Assise : *Je ne suis réellement que ce que je suis devant Dieu.*

Celui qui veut avancer dans l'amour de Jésus-Christ doit d'abord éteindre entièrement en lui tout sentiment d'amour-propre et toute recherche de l'estime des hommes ; l'ambition d'une âme qui aime Dieu est de surpasser toutes les autres en humilité. *In humilitate superiores*, disait saint Paul.

Là où sont des points d'honneur, disait sainte Thérèse, il n'y a point d'esprit. (*Ibid.* 104, 105.)

Lorsqu'un jeune néophyte se présentait jadis aux Pères du désert dans l'intention de s'adjoindre à eux, la première question qu'ils lui adressaient était celle-ci : Apportes-tu un cœur vide que l'Esprit-Saint seul puisse remplir ? » Sainte Gertrude entendit la même chose de la bouche de Jésus-Christ : Je ne te demande, lui dit-il, « qu'un cœur libre de l'amour des créatures. » (*Ibid.* 115.)

On raconte d'un dévot solitaire, qui vivait dans le désert, qu'il fut rencontré un jour par un prince qui lui demanda ce qu'il faisait dans ce désert et ce qu'il y cherchait. — Et vous, dit le solitaire, qu'y venez-vous faire ? — Je viens pour y chasser du gibier, dit le prince. — Et moi je chasse Dieu, répartit l'anachorète, qui disparut aussitôt et continua son che-

min. Telle doit être, dans cette vie, notre principale, notre unique pensée, chercher Dieu et accomplir ses volontés. (*Ibid.* 117.)

Le P. Granata appelle le choix d'un état, *la roue maîtresse.* Dans une horloge, dit-il, si la roue maîtresse a quelque défaut, toute la machine va mal; il en est de même pour ce qui concerne notre salut: si la vocation est manquée, on se conduira mal durant toute la vie. (*Ibid.* 121.)

Aimons Dieu comme il plaît à Dieu d'être aimé, non comme il nous plaît de l'aimer. (129.)

Celui qui ne cherche qu'à contenter son Bien-aimé, dit sainte Thérèse, est content de tout ce qui contente le Bien-aimé. (141.)

On se trompe lorsqu'on croit que l'union avec Dieu consiste en ravissements, en extases, en jouissances de Dieu: elle ne consiste que dans l'assujettissement de notre volonté à la volonté divine, et cet assujettissement est entier, quand notre volonté se trouve détachée de tout et tout à fait unie à celle de Dieu, de telle sorte qu'elle n'ait d'autres mouvements que ceux qui lui viennent de Dieu. (*Ibid.* 143.)

Quel est le moyen le plus sûr pour nous de connaître au juste, dans toutes nos actions, quelle est la chose que Dieu nous demande? Le meilleur moyen, c'est de recourir à nos supérieurs ou à nos directeurs. Les inspirations de Dieu se lient en quelque sorte à l'obéissance. A l'âme déterminée à aimer Dieu, Dieu ne demande que l'obéissance. (*Ibid.* 125.)

L'espérance fait croître la charité, et la charité fait croître l'espérance; il est bien assuré que l'espérance dans la bonté divine fait croître l'amour envers Jésus-Christ; c'est pour cela que le Seigneur ne veut pas que nous placions notre confiance dans les créatures. (*Ibid.* 176.)

L'eau stagnante, faute de mouvement, ne tarde pas à se corrompre; de même l'âme dans l'inaction, sans tentations et sans combats, est en péril de se perdre par quelque acte de vaine complaisance pour elle-même. Peut-être se flatte-

t-elle d'être arrivée à la perfection ; elle ne craint rien, elle fait peu de chose pour son salut, elle oublie de se recommander à Dieu, mais quand le jour des tentations arrive, et qu'elle se voit en danger de tomber dans le péché, elle a recours à Dieu et à sa sainte Mère, elle veut mourir plutôt que de pécher encore ; elle s'humilie, elle se jette dans les bras de la miséricorde divine ; elle acquiert ainsi plus de force et elle s'unit plus étroitement à Dieu ; l'expérience nous l'a souvent démontré. (*Ibid.* 192.)

Un pieux solitaire priait le Seigneur de lui enseigner ce qu'il devait faire pour l'aimer parfaitement : le Seigneur lui révéla que pour arriver à ce parfait amour, il n'avait pas besoin d'autre exercice que de méditer souvent sur sa Passion.

Une seule larme répandue en mémoire de la Passion de Jésus, dit saint Augustin, vaut mieux qu'un pèlerinage à Jérusalem et une année de jeûne au pain et à l'eau. (T. 1-10.)

Saint Bonaventure montrait à ceux qui lui demandaient où il puisait les belles doctrines qu'il publiait, un crucifix tout noirci des baisers dont il l'avait couvert, et il leur disait : Voilà mon livre, c'est là que je puise ce que j'écris ; le peu que je sais, c'est là que je l'ai appris ; ce fut là aussi que saint François d'Assise devint égal en amour aux Séraphins. » (*Ibid.*)

C'est ici le lieu de rapporter une partie des cantiques spirituels de saint Liguori, qui semblent inspirés par le même amour et le même génie.

DE SES CANTIQUES SPIRITUELS.

L'âme qui se donne.

« Monde, tu n'es plus rien pour moi, je ne suis rien pour toi; c'est à mon Jésus que j'ai donné toutes mes affections.

Mon Jésus, mes délices, je ne veux que toi, je me donne à toi tout entière, ô mon Dieu, ah! laisse-moi t'appartenir!

Mon Dieu, mon bien, mon tout, ton plaisir est mon seul plaisir; viens, ô Dieu, viens blesser mon cœur, ce cœur qui n'est plus à moi; ah! fais-moi mourir toute brûlante de ton amour. »

L'âme qui soupire après Dieu.

« Mon cœur soupire et il ne sait pas dire pourquoi; c'est d'amour sans doute, mais il ne m'en dit rien.

Réponds-moi, mon cœur; pourquoi soupires-tu? Je veux Dieu, répond-il, je soupire pour Jésus.

Soupire donc, mon cœur, soupire sans cesse... Fais que tes soupirs aillent blesser celui qui t'a blessé...

Allez, mes soupirs, allez trouver Jésus; restez à ses pieds, ne vous en éloignez plus.

Dites-lui que le cœur qui vous envoie brûle d'amour pour sa beauté; dites-lui ce que ce cœur demande, vos vœux seront exaucés... »

L'âme éprise de la beauté de Dieu.

« Aime qui voudra un autre objet que Dieu, je ne veux moi aimer que Dieu. Mon Dieu, ma vie, bonté infinie, si je ne t'aimais pas, qui voudrais-je aimer?

Ames qui courez sur la terre comme des insensées après de faux biens et des beautés menteuses, ne sentez-vous pas que vous ne trouvez pas de paix dans vos amours ? »

L'âme enivrée.

« Où suis-je? quel est cet heureux cellier où je respire un air si doux, où je soupire, où je brûle toute consumée du saint amour !

Qui m'a conduite à ce jardin fermé, si riche de fleurs odorantes dont les doux parfums remplissent mon cœur?

Un doux sommeil me rend heureuse : ô créatures, ne me réveillez pas ; laissez-moi, oh ! pour Dieu, laissez-moi longtemps plongée dans ce doux sommeil !

Un pur amour me lie ; il me détache de tout objet créé, mon cœur heureux et satisfait ne cherche plus rien.

Je me sens brûler sans feu, attaché sans chaînes, blessé sans flèches; vous ne me croyez pas? Cela est vrai pourtant.

Mille chaînes me pressent, mille flèches me percent le cœur, je souffre de mille plaies d'amour; mais je ne trouve pas celui qui me les a faites.

Je me sens fondre à ces douces flammes qui me donnent la vie et qui me consument ; je vis mourante, mais je ne changerais pas mon sort contre mille vies.

Je voudrais être seule et toujours me taire, je voudrais toujours parler d'amour, je voudrais m'arrêter, je voudrais voler et obliger tous les hommes à aimer.

Plus je me vois seule, mieux je me trouve accompagnée ; plus je me sens libre et plus se resserrent les liens qui m'unissent à mon amour.

Je cherche à m'abaisser et je me rehausse ; je laisse tout et je trouve ce qui est tout; je fuis les plaisirs et je trouve un plaisir qui me rend insensible à tous les autres plaisirs.

Je brûle et je voudrais brûler toujours ; je languis et je

voudrais toujours languir ; je voudrais vivre, je voudrais mourir ; ce que je veux, en vérité, je ne le sais plus.

Je cherche et je ne trouve pas ; j'ignore ce que je cherche ; j'aime et je ne comprends pas ce que j'aime ; tout ce que je conçois de mon amour, c'est que j'aime un bien infini.

Ames blessées, dites-moi quel remède vous avez trouvé ? Mais personne ne m'entend, personne ne me répond, et toi, mon Bien-aimé, plus tu entends mes soupirs et mes gémissements, plus tu parais sourd à ma voix.

Viens donc, mon amour, toi qui m'as blessée, dis-moi qui tu es ? Que veux-tu de moi ? Fais que je te voie au moins une fois, et puis fais-moi mourir si tu le veux ainsi.

Mais, mon Bien-aimé, laisse-moi te le dire : tu sais tout, cependant tu ne sais pas aimer, car tu n'as pas pitié d'un cœur qui t'aime et qui te plaît.

Puisque tu m'aimes et que tu m'aimes tant, pourquoi me remplir toujours de plus d'amour, si tu devais ensuite me délaisser, livrée à ma peine et si loin de toi ?

Cruel, cruel !.. hélas ! que dis-je ? Bien-aimé, c'est ainsi que je t'appelle. Mais ne sais-tu pas que je ne désire rien tant que de pouvoir te plaire ?

C'est l'amour qui me pousse à te parler ainsi. Pardonne ! je perds la raison, je ne sais plus ce que je dis ; ce trait que tu m'as lancé, ce trait ami des cœurs m'a rendue folle d'amour !

Unique objet de mon amour ! ô seul amour de mon cœur, beau, tout, seul, Dieu, lumière, vie, paix, bonheur !

O mon trésor ! que pourrai-je faire pour plaire à ton cœur ? Oh ! parle, apprends-moi comment avec mon amour je puis satisfaire ton amour !

Languir pour toi dans une douce flamme ? c'est trop peu, je le sens, mon Bien-aimé, c'est peu de souffrir, peu de mourir : me dissoudre tout entière ? c'est encore trop peu.

Eh bien ! puisque je ne sais pas dire autre chose, je te dirai : Accepte, Bien-aimé, accepte le don que je t'offre, je me donne à toi sans réserve. »

DES GLOIRES DE MARIE.

Du discours sur l'immaculée Conception de la Mère de Dieu.

« La ruine que le maudit péché causa à Adam et à tout le genre humain fut extrême ; car, en perdant malheureusement la grâce, le premier homme perdit en même temps tous les autres biens dont il avait été enrichi dès le commencement, et il attira sur lui et sur toute sa postérité le comble de tous les maux avec la haine de Dieu. Mais Dieu voulut exempter de cette commune disgrâce la Vierge bénie qu'il avait destinée pour être la mère du second Adam, Jésus-Christ, qui devait réparer tous les dommages que le premier avait causés au monde. Voyons maintenant combien il était digne de Dieu et des trois personnes divines d'en préserver Marie. Le Père devait le faire, parce qu'elle était sa fille ; le Fils, parce qu'elle était sa mère ; le Saint-Esprit, parce qu'elle était son épouse.

Premier point. — Il convenait d'abord que Dieu le Père préservât Marie du péché originel, parce qu'elle était sa fille bien-aimée et première-née, comme elle l'atteste elle-même : *Ego ex ore Altissimi prodivi primogenita ante omnem creaturam* (Eccl. 24-5). Les saints Interprètes, les saints Pères, et l'Église elle-même, dans la fête de la Conception, appliquent unanimement ce passage à Marie. Car, soit que Marie fût première-née, parce qu'elle fut prédestinée en même temps que son Fils dans les décrets divins, avant toutes les créatures, comme le veut l'école des Scotistes, soit qu'elle fût première-née de la grâce, comme prédestinée pour être la Mère du Rédempteur, depuis la prévision du péché, comme le veut l'école des Thomistes, ils ne s'accordent pas moins tous ensemble à l'appeler la première-née de Dieu. Cela posé, il

était bien convenable que Marie ne fût jamais l'esclave de Lucifer ; mais qu'elle fût, au contraire, toujours la possession du Créateur, comme elle le fut et comme elle le dit elle-même : *Dominus possedit me in initio viarum suarum* (Prov. 8-22). C'est donc avec raison que Marie a été appelée par Denys, archevêque d'Alexandrie : *Una et sola filia vitæ*, seule et unique fille de la vie, bien différente des autres, qui sont filles de la mort, parce qu'elles naissent dans le péché.

Il convenait en outre que le Père éternel la créât dans la grâce ; puisqu'il la destinait pour être la réparatrice du monde qui était perdu, et la médiatrice de la paix entre Dieu et les hommes, comme l'appellent précisément les saints Pères, et surtout saint Jean Damascène qui lui dit : *In vitam prodiisti ut orbis universi administram te præberes.* (Or. 1, de nat. Virg.)

C'est pourquoi saint Bernard la regarde comme figurée par l'arche de Noé où fut sauvé le monde. C'est pourquoi saint Athanase l'appelle, *la nouvelle Eve, mère de la vie* (de Deip.) ; saint Basile, *la médiatrice de la paix entre Dieu et les hommes*, et saint Ephrem, la pacificatrice de tout le monde : *Ave, totius orbis conciliatrix.*

Or, il ne convient certainement pas que celui qui négocie la paix soit l'ennemi de l'offensé, et il convient moins encore qu'il soit le complice de l'offensé même. C'est pourquoi Marie devant être la médiatrice de paix entre Dieu et les hommes, il convenait, sous tous les rapports, qu'elle ne parût pas, elle aussi, comme pécheresse et ennemie de Dieu, mais qu'elle fût tout amie de son Créateur et exempte de péché.

Il convenait encore que Dieu la préservât du péché originel, parce qu'il la destinait à écraser la tête du serpent infernal, qui, en séduisant nos premiers pères, causa la mort de tous les hommes. C'est ce que Dieu avait prédit : *Ipsa conteret caput tuum* (Gen. 3-15), parlant au serpent. Or, si Marie devait être la femme forte placée dans le monde pour

vaincre Lucifer ; certes, il ne convenait point qu'elle fût vaincue d'abord par Lucifier, ni qu'elle devînt son esclave...

Mais surtout il convenait que le Père éternel rendît cette fille bien-aimée entièrement exempte du péché d'Adam, parce qu'il la destinait à être la mère de son Fils unique ; qu'il était raisonnable qu'il la créât pure de toute tache, sinon pour un autre motif, du moins pour l'honneur de son Fils... Car on sait que le premier avantage des enfants, c'est de naître de parents nobles... Comment pourrions-nous donc penser que Dieu, pouvant faire naître son Fils d'une mère noble, en la préservant de toute souillure, ait voulu néanmoins lui faire prendre un corps dans le sein d'une mère infectée du péché, et qu'il ait permis que Lucifer pût lui reprocher l'opprobre d'une mère qui eût été son esclave et l'ennemie de Dieu ? Non, le Seigneur ne l'a point permis ; mais il a pourvu à l'honneur de son Fils, en accordant à sa Mère le privilége d'être toujours sans tache, afin qu'elle fût une mère digne d'un tel fils. Eh quoi ! s'écrie saint Anselme, Dieu a pu conserver intacts les Anges du Ciel, au moment de la chute d'un si grand nombre, et il n'aurait pu préserver la Mère de son Fils et la reine des Anges de la chute commune des hommes ?.. Oh non ! ce que Dieu a pu faire il l'a fait, parce qu'il était convenable, sous tous les rapports, que cette Vierge, à laquelle Dieu voulut donner son Fils unique, fût ornée d'une telle pureté, qu'elle surpassât non-seulement celle des Anges et des hommes, mais qu'elle fût encore la plus grande qu'on puisse imaginer après celle de Dieu. Aussi lisons-nous que Dieu l'appelle sa colombe, sa bien-aimée, le lis entre les épines, et qu'elle a été toujours sans tache.

Deuxième point. — En second lieu, il convenait que le Fils préservât Marie du péché, parce qu'elle était sa mère. Il n'est point donné à tous les autres fils de se choisir une mère selon leur bon plaisir ; mais si ce privilége était accordé, quel serait celui qui choisirait une esclave au lieu d'une reine, une roturière au lieu d'une mère de noble extrac-

tion? Or, si le Fils de Dieu a pu choisir, n'a-t-il pas dû choisir une mère telle qu'elle pouvait convenir à un Dieu?... Et comme il convenait à un Dieu très-pur d'avoir une mère pure de tout péché, il est certain qu'il l'a choisie telle qu'elle devait être pour être digne de lui. Car si la chair de Jésus-Christ, comme il n'est pas douteux, a été la même que celle de Marie, et que Marie n'ait pas été conçue sans péché, quoique son Fils n'en ait point contracté la souillure, il semble néanmoins que c'eût été une tache pour lui, que de s'unir à une chair quelque temps infectée de péché, vase de souillure et assujettie à Lucifer. Mais Marie ne fut pas seulement mère, elle fut encore digne mère du Sauveur, et c'est ainsi que l'appellent tous les Pères de l'Église... Or, dès qu'on admet que Marie fut digne mère du Sauveur, quelle excellence et quelles perfections ne lui convenaient point! La sagesse de Dieu, sa sainteté et sa puissance requièrent donc de tels priviléges en Marie.

Troisième point. — Enfin, s'il était convenable au Père de préserver Marie du péché, parce qu'elle était sa fille, et au Fils, parce qu'elle était sa mère, il n'était pas moins convenable que l'Esprit-Saint l'en préservât comme son épouse.

Marie, dit saint Thomas, est appelée le temple du Seigneur et le sanctuaire du Saint-Esprit, parce qu'elle fut mère du Verbe incarné par l'opération du Saint-Esprit. Or, qui doute que ce divin époux, préférant Marie à tous les Anges et à tous les Saints réunis ensemble, ne l'ait élevée en sainteté au-dessus de tous les autres?... C'est pourquoi, avant qu'elle fût mère de Dieu, l'Ange la trouva pleine de toute l'abondance des grâces et la salua ainsi : *Ave, gratiâ plena.* Or, si elle en était déjà pleine, dit Pierre de Celles, c'est qu'elle en avait été enrichie par le Saint-Esprit dès l'instant même de sa conception. Ce qui fait dire à saint Pierre Damien, qu'elle fut élue et préélue, *à Deo electam et præelectam, totam eam rapturus erat sibi Spiritus Sanctus.* Par ce mot *rapturus,* ce Saint veut expliquer la vélocité avec laquelle

le Saint-Esprit la prévint et la fit son épouse, avant que Lucifer pût la posséder,

Mais voici enfin quels sont les motifs qui me donnent la certitude et qui, à mon avis, devraient la donner à tout le monde, de cette croyance si pieuse et si glorieuse à la divine Mère, savoir : qu'elle a été préservée du péché originel. C'est qu'il y a plusieurs Docteurs de grand poids, comme sont les cardinaux Galatin, Cusan, de Pont, Salazar, Catharin, Navarre, Viva, de Lugo, Egidius, Richelieu et beaucoup d'autres qui soutiennent que Marie a été exempte de la dette du péché. Que par conséquent cette opinion est très-probable, et qu'elle est glorieuse à ma souveraine; c'est qu'Everard, Duval, Renaud, Losade et plusieurs autres la tiennent unanimement pour certaine, et même la regardent, selon leur expression, comme de foi. Je ne parlerai pas des révélations, telles que celles de sainte Brigitte, qui la confirment; mais je ne puis passer absolument sous silence les Pères de l'Église, tels qu'Origène, saint Ambroise, saint Ephrem, saint Augustin, saint Jérôme, saint Cyprien, saint Amphiloque, saint Jean Damascène, saint Bonaventure, etc., etc., dont les textes sont formels et établissent sans réplique cette vérité. Enfin, les fidèles, d'un consentement unanime qui semble dicté par la raison, reçoivent cette croyance; et l'Église par la voix d'Alexandre VII, dans la bulle célèbre, *Sollicitudo omnium ecclesiarum*, publiée en 1661, et par la célébration de la fête de la Conception immaculée, ordonnée par elle, qui est dirigée par le Saint-Esprit, mettent le sceau à nos preuves et confirment une croyance que nous établirions encore, s'il le fallait, par les grâces innombrables et miraculeuses que le Seigneur se plaît à opérer par la foi à l'immaculée Conception.

O ma Reine immaculée ! je me réjouis de vous voir enrichie d'une si grande pureté. Je remercie notre commun Créateur et je me propose de le remercier sans cesse, de ce qu'il vous a préservée de toute souillure, comme je le crois sans

hésiter et comme je suis prêt à le prouver en faisant, s'il est nécessaire, le sacrifice de ma vie même, pour défendre le grand, le singulier privilége de votre Conception immaculée. Je voudrais que tout le monde vous connût et confessât que vous êtes cette belle *aurore* qui a toujours été décorée de la lumière divine ; cette *arche* de salut, préservée du naufrage commun du péché ; cette *parfaite*, cette *immaculée colombe*, comme vous nommait votre divin Epoux ; ce *jardin fermé* qui fit les délices de Dieu ; ce *lis*, enfin, éclatant de blancheur, qui, étant né entre les épines des enfants d'Adam, où tous les autres naissent souillés du péché et ennemis de Dieu, avez été, dès votre naissance, toute pure, toute brillante et l'amie de notre Créateur. » (T. VII, p. 3 à p. 29.)

Du sermon sur la nativité de Marie.

« Puisque les hommes ont coutume de célébrer la naissance de leurs enfants avec l'appareil de la joie et de l'allégresse, quoiqu'ils devraient plutôt donner des signes de tristesse et de deuil, il est juste que la naissance de notre petite Marie soit célébrée par une fête et une joie universelle ; car elle vient à la lumière, petite quant à son âge, mais grande en mérites et en vertus.

1° Combien fut grande la première grâce de Dieu en Marie ; 2° Combien fut grande la fidélité avec laquelle Marie correspondit sans délai à cette grâce de Dieu. Tel est son dessein.

Il est certain, dit-il, que Marie fut la plus belle âme que Dieu ait créée ; elle fut même l'œuvre la plus grande qu'ait faite le Tout-Puissant en ce monde et la plus digne de lui après l'incarnation du Verbe : *Opus quod solus Deus supergreditur*, comme parle saint Pierre Damien.

La grâce que reçut Marie surpassa non seulement celle de chaque Saint en particulier, mais encore celle de tous les Saints réunis ; car Marie fut choisie de Dieu pour être la

mère du Verbe divin. Or, d'après saint Thomas, le Seigneur donne à chacun la grâce proportionnée à la dignité à laquelle il le destine. Marie donc étant appelée à la plus éminente dignité, devait être prévenue d'une grâce immense, supérieure, proportionnée à la sainteté de sa maternité.

Marie était appelée pleine de grâce, non pas à l'égard de la grâce même, mais pleine de grâce à l'égard d'elle-même, parce qu'elle eut une grâce immense, suffisante, correspondante à son auguste dignité, de telle sorte qu'elle la rendit propre à devenir la mère d'un Dieu.... Ce qui a fait dire élégamment à saint Bernard : « Que Marie fut si sublime en sainteté, qu'aucune autre mère que Marie ne convenait à Dieu, et qu'aucun autre fils que Dieu ne convenait à Marie.»

La deuxième raison par laquelle on prouve que Marie surpassa en sainteté tous les Saints réunis, dès l'instant de sa conception, est fondée sur le grand office de médiatrice des hommes qu'elle exerça dès le commencement. On sait combien ce titre de médiatrice est fréquemment donné à Marie par les saints Pères; or, voici comment on doit l'entendre. On dit qu'elle est médiatrice par mérite « *de congruité,* » parce que Jésus-Christ seul est notre médiateur par voie de justice, et par mérite « *de condigno,* » pour parler le langage des écoles, ayant offert ses mérites au Père Eternel, qui les a acceptées pour notre salut. Marie, au contraire, est médiatrice de grâce par voie de simple intercession et de mérite « *de congruo,* » ayant offert ses mérites à Dieu pour le salut des hommes, et Dieu les ayant acceptés, par grâce, avec les mérites de Jésus-Christ, de sorte que l'un est médiateur par justice, par mérites, l'autre médiatrice par grâce et par intercession. Or, si tous les hommes devaient devenir plus agréables à Dieu par l'intermédiaire de Marie, il fallait bien que Marie fût plus sainte et plus agréable à Dieu que tous les hommes ensemble. Autrement, comment aurait-elle pu intercéder pour tous les hommes ?

Cependant, il faut bien remarquer que nous recevons la

grâce de Jésus comme auteur de la grâce, et de Marie comme médiatrice; de Jésus comme Sauveur, et de Marie comme avocate; de Jésus comme source, de Marie comme canal. C'est pourquoi saint Bernard a dit que Dieu a établi Marie comme l'aqueduc des miséricordes qu'il voulait départir aux hommes. »

Dans la seconde partie, saint Liguori explique en peu de mots comment Marie correspondit par sa fidélité aux grâces de Dieu. »

Sur l'Assomption de Marie.

« Deux choses dans ce sujet : le départ de Marie de cette terre, et sa glorieuse assomption dans le ciel. Dans le premier discours, le départ; dans le suivant, l'assomption. Un mot de chacun.

Combien la mort de Marie fut précieuse : 1° par les avantages qui l'accompagnèrent; 2° par la manière dont elle arriva.

La mort étant la peine du péché, il semble que la mère de Dieu, qui était toute sainte et exempte de souillures, ne dut point y être assujettie, et qu'elle ne dut point éprouver le même sort que les enfants d'Adam, infectés du venin de l'iniquité. Mais Dieu, voulant rendre Marie semblable en tout à Jésus, il convenait qu'après la mort du fils, la mère mourût aussi; en outre, le Seigneur, pour donner aux justes un exemple de la mort précieuse qu'il leur prépare, voulut que la sainte Vierge mourût, mais d'une mort pleine de douceur et de félicité. Commençons donc par considérer combien fut précieuse la mort de Marie : 1° par les avantages qui accompagnèrent cette mort; 2° par la manière dont elle eut lieu.

Premier point. — Il y a trois circonstances qui rendent ordinairement la mort malheureuse et amère : l'attachement à la terre, le remords des péchés commis, l'incertitude du

salut. Mais la mort de Marie fut tout à fait exempte de ces amertumes, et elle fut au contraire accompagnée de trois avantages merveilleux qui la rendirent très-précieuse et très-agréable. Elle mourut comme elle avait vécu, toute détachée des biens de la terre ; elle mourut avec une grande paix de conscience ; elle mourut avec la certitude d'obtenir la gloire éternelle.

Et d'abord, il n'y a point de doute que l'attachement aux biens de la terre ne rendent amère et misérable la mort des mondains, comme le dit le Saint-Esprit : *O mors, quàm amara est memoria tua, homini pacem habenti in substantiis suis* (Eccl. 41-1). Or, quelle âme fut jamais plus détachée de ce monde et plus unie à Dieu, que la belle âme de Marie ?... Détachée de ses parents depuis l'âge de trois ans ; quittant tout avec courage pour se renfermer dans le temple... ; acceptant un époux pauvre et aimant toujours la pauvreté ; détachée des honneurs, chérissant la vie humble et abjecte... Quelles pointes la mort pouvait-elle avoir pour son cœur ?...

Mais les péchés commis durant la vie sont les vers qui tourmentent le plus et rongent le cœur des pauvres moribonds. Sur le point de paraître devant le tribunal du Juge souverain, ils se voient environnés en ce moment de leurs péchés qui les épouvantent et leur crient continuellement, comme dit saint Bernard : *opera tua sumus, non te deseremus ;* nous sommes les enfants de ton cœur, nous ne te quitterons jamais... Or, toutes les pensées, tous les désirs, toutes les affections de Marie ayant été pures et pour Dieu seul, ah ! sans doute, qu'à l'heure de sa mort, toutes les excellentes vertus qu'elle avait pratiquées durant sa vie, vinrent environner son lit, former un magnifique cortége et l'accompagner pour l'honorer dans le paradis où elle devait être établie reine des anges et des hommes...

Enfin, c'est l'assurance du salut éternel qui adoucit la mort. La mort est appelée passage, parce qu'elle nous fait passer d'une vie si courte à une vie éternelle. Ainsi, tandis

que les pécheurs sont tremblants de frayeur, les justes, les saints la reçoivent avec une douce joie. Une religieuse de l'ordre de sainte Thérèse fut si contente lorsque le médecin lui annonça la nouvelle de sa mort prochaine, qu'elle lui répondit : « Et comment, monsieur le docteur, me donnez-vous une si agréable nouvelle sans me demander des étrennes ? » Telle avait vécu l'amoureuse Marie, telle elle mourut : comme l'amour divin lui donna la vie, de même l'amour divin lui donna la mort ; car, comme disent communément les Docteurs et les saints Pères, l'amour fut la seule maladie qui la fit mourir. Saint Ildefonse, en particulier, dit : « Que Marie devait mourir d'amour, ou qu'elle ne devait point mourir. »

Mais, voyons comment arriva sa bienheureuse mort. Après que cette amoureuse Mère eut longtemps soulagé la tristesse de son dur exil, en visitant les lieux qui avaient été le théâtre des souffrances de son Fils bien-aimé, elle envoyait vers le Seigneur des soupirs continuels. Ah ! les soupirs brûlants de cette sainte tourterelle ne pouvaient ne point pénétrer le cœur de Dieu dont elle était aimée : *Vox turturis audita est in terrâ nostrâ* (Cant. 11-12). C'est pourquoi Dieu, ne voulant plus différer de consoler sa Bien-aimée, exauce son désir et l'appelle dans son royaume. Déjà l'ange Gabriel, d'après Cedreno, Nicéphore et Métaphraste, vient lui annoncer que ses désirs vont être accomplis. A l'ouïe de cette nouvelle de l'Ange, elle convoque autour d'elle les Apôtres et leur fait ses recommandations et ses adieux. Alors ceux-ci s'écrient, fondant en larmes : Est-il donc vrai, ô Marie ! que vous voulez nous quitter ? Sans doute que cette terre n'est point un lieu digne de vous, et nous sommes indignes nous-mêmes d'être dans la société d'une Mère de Dieu ; mais souvenez-vous que vous êtes notre mère..... Et Marie leur répondit avec une amoureuse douceur des choses ineffables ; — et elle les pria d'ensevelir son corps : elle les bénit, et ordonna à saint Jean, comme rapporte saint Jean Damascène, de donner ses deux vêtements, après sa mort, à deux vierges qui l'avaient servie

pendant quelque temps. Ensuite elle s'arrangea modestement sur son pauvre lit où elle se mit pour attendre la mort. — Déjà elle sent dans son cœur une joie qui est l'avant-coureur de la venue de l'époux et qui remplit de nouveau son âme d'une immense douceur. Les saints Apôtres voyant que Marie va quitter la terre, renouvellent leurs larmes; ils s'agenouillent tous autour de son lit; l'un baise ses pieds sacrés, l'autre lui demande sa bénédiction particulière, un autre lui expose quelque besoin personnel; tous pleurent amèrement... La tendre Mère les console, elle compatit à leurs privations, leur promet son secours, les encourage à l'œuvre du salut du monde, et les bénit affectueusement.....

Mais la mort de Marie était proche. L'amour divin avait déjà consumé tous ses esprits vitaux par l'ardeur brûlante de ses bienheureuses flammes, et déjà le phénix céleste perdait la vie au milieu d'un si grand embrasement. Alors les anges arrivaient par troupes nombreuses et dans l'appareil d'un grand triomphe au milieu duquel ils devaient l'accompagner en paradis..... Mais voilà Jésus lui-même qui vient prendre sa Mère pour la conduire au royaume des cieux. Il fut révélé à sainte Elisabeth que Jésus apparut à Marie avant qu'elle expirât, tenant en main une croix, pour lui faire voir la gloire spéciale qu'il avait tirée de la Rédemption, ayant acquis par sa mort cette auguste créature qui devait l'honorer éternellement plus que tous les anges et tous les hommes. Saint Jean-Damascène rapporte encore que Jésus lui-même donna à Marie la communion en viatique, en lui disant : Prenez, ma Mère, prenez de mes mains ce corps que vous m'avez donné; et Marie ayant reçu encore avec un plus grand amour cette dernière communion, lui dit, en rendant le dernier soupir : Mon Fils, je remets mon âme entre vos mains.... et elle s'envola avec lui dans les célestes demeures.

On dit, et c'est saint Jérôme qui le rapporte, que Marie étant à l'heure de la mort, on entendit une grande harmonie dans sa maison, et l'on vit aussi une grande lumière,

comme il fut révélé à sainte Brigitte. Cette douce harmonie et cette lumière si éclatante firent comprendre aux Apôtres que Marie quittait la terre ; alors ils renouvelèrent leurs larmes et leurs prières, et ils levèrent leurs mains vers le ciel poussant des cris et des soupirs..... Et la mort, rayonnante de lumière et d'allégresse, avait fini les jours de la Mère de Dieu ! Mais, quelle mort ! quelle mort !.. Disons mieux, non, c'est l'amour divin qui a rompu le fil de cette vie sublime ! Comme un flambeau jette un plus vif éclat avant de s'éteindre, de même, au milieu de ses dernières lueurs, cette Vierge, au moment où son Fils l'invite à le suivre, se plonge, comme le papillon, dans les flammes de la charité, et parmi tant d'amoureux soupirs, elle pousse un dernier et plus grand soupir d'amour. Elle expire enfin, elle meurt ! C'est ainsi que cette grande âme, cette belle colombe du Seigneur, brise les liens de cette vie et prend son vol vers la gloire céleste, où elle est et où elle sera, durant l'éternité, reine du paradis. »

Du second sermon sur l'Assomption de Marie.

« 1° Combien fut glorieux le triomphe qui accompagna Marie dans le ciel ; 2° combien est sublime le trône sur lequel elle fut élevée.

Après que Jésus-Christ notre Sauveur eut accompli par sa mort l'œuvre de notre rédemption, les Anges désiraient le posséder dans leur patrie céleste, en sorte qu'ils lui répétaient continuellement la prière de David : *Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ* (Ps. 131-8). Le Seigneur voulut enfin combler les souhaits des habitants du ciel, en appelant Marie au paradis. Mais s'il voulut que l'arche de l'ancien Testament fût introduite avec une grande pompe dans la cité de David, il ordonna que sa Mère entrât dans le ciel avec une pompe bien plus solennelle et bien plus glorieuse. Non-seulement des millions d'anges vinrent la ra-

vir à la terre, mais le Fils de Dieu même, qui était son Fils, vint à sa rencontre pour l'accompagner ; de sorte que cette entrée, après celle de Jésus-Christ, fut la plus éclatante.... Car, voilà que Jésus lui tend la main, et déjà la bienheureuse Mère s'élève dans les airs ; déjà elle traverse les nuages et les globes du firmament : la voilà parvenue aux voûtes du ciel. Lorsque les monarques font leur entrée solennelle pour prendre possession de leur royaume, ils ne passent point par les portes de leur capitale, mais on enlève ses portes, ou les princes passent par-dessus. Ainsi, au jour où Marie va prendre possession du royaume du ciel, les Anges qui l'accompagnent disent à ceux qui sont dans la cité : *Attollite portas, principes, vestras, et elevamini portæ æternales ; et introibit Rex gloriæ.* Princes du ciel, enlevez, ôtez vite les portes, parce que la reine de gloire va y faire son entrée.

Alors les Anges et tous les Saints vinrent la féliciter. Les saints Confesseurs, les Martyrs, les Prophètes, les Patriarches, les Vierges, saint Jacques, le seul Apôtre qui fût déjà dans le ciel, vinrent lui rendre hommage. Saint Siméon, Zacharie et Elisabeth vinrent la remercier. Mais que ne durent point lui dire saint Joachim et sainte Anne, ses bienheureux parents ! et saint Joseph, son époux béni !.... Maintenant, qui comprendra l'accueil que le Père fit à sa fille bien-aimée, le Fils à sa mère chérie, le Saint-Esprit à son épouse privilégiée ? Le Père la couronne en la faisant participer à sa puissance ; le Fils, en lui communiquant sa sagesse ; le Saint-Esprit, en lui inspirant le divin amour. Les trois Personnes l'ayant placée sur son trône, à la droite de Jésus, la déclarèrent reine universelle du ciel et de la terre, et elles ordonnèrent aux anges et à toutes les créatures de la reconnaître pour leur reine, de la servir et de lui obéir en cette qualité. — Considérons maintenant combien est sublime le trône sur lequel Marie fut élevée dans le ciel.

Si l'esprit humain, dit saint Bernard, ne peut parvenir à comprendre la gloire immense que Dieu a préparée dans le

ciel à ceux qui l'auront aimé sur la terre, comme l'Apôtre nous l'enseigne, qui pourra jamais concevoir quelle gloire il a préparée à sa Mère bien-aimée, qui l'a chéri sur la terre plus que tous les hommes, et qui même, dès le premier instant de sa création, l'aima plus que tous les hommes et tous les anges ensemble ? Aussi lisons-nous qu'elle ne voit au-dessus d'elle que son Fils; que Marie constitue une hiérarchie à part, qui est la plus sublime de toutes et la deuxième après Dieu ; il est donc impossible de comprendre la gloire dont elle est revêtue ; il est hors de doute que Dieu la récompense selon son mérite ; or, son mérite surpasse celui de tous les hommes et de tous les anges. Enfin, si on mesure, dit saint Bernard, la gloire singulière qu'elle obtient dans le ciel d'après la grâce singulière qu'elle reçut sur la terre, on sera convaincu que la gloire de Marie efface tout : *Quantùm enim gratiæ in terris adepta est, tantùm et in cœlis obtinet gloriæ singularis.*

La gloire de Marie est une gloire pleine, une gloire complète, bien différente de celle dont jouissent les Saints, car quoiqu'ils n'aient rien à désirer, il est vrai cependant que Marie est comblée de beaucoup plus de bonheur et de gloire qu'eux... De sorte que comme l'éclat du soleil surpasse la splendeur de toutes les étoiles réunies ensemble, ainsi, dit saint Basile, la gloire de la divine Mère surpasse celle de tous les bienheureux : nul ne peut s'unir à Dieu plus que Marie n'y est unie ; nul ne peut autant qu'elle mêler sa gloire à celle de Dieu ; nul, enfin, ne peut contempler Dieu de plus près que Marie.

Réjouissons-nous donc avec Marie du trône sublime auquel Dieu l'a élevée dans le ciel; réjouissons-nous-en aussi entre nous, puisque si notre Mère nous a ôté sa présence en montant radieuse dans le ciel, elle ne nous a point ôté son amour ; au contraire, se trouvant là plus près de Dieu, plus unie à lui, elle connaît mieux nos misères, elle y compatit davantage ; elle peut nous secourir plus efficacement..... (Gloires de Marie.) »

Du mérite des Vierges consacrées à Dieu (Relig. sanctif.)

« Telle est la puissance de la chasteté, qu'elle rend aussi chères à Dieu que les Anges, les âmes qui lui consacrent le lis de leur pureté.

Qui conserve cette vertu, dit saint Ambroise, est un Ange; qui la perd est un démon. (*Ambr.*, liv. 1, *de off.*)

Baronius raconte (ann. 480, num. 23) qu'à la mort d'une jeune vierge nommée Gorgia, on vit voltiger autour d'elle des essaims de colombes, et que lorsque le corps fut porté à l'église, elles le suivirent et se perchèrent sur le toit au-dessus de l'endroit où le corps était déposé : elles ne se retirèrent que lorsque le corps fut enseveli; on crut généralement que ces colombes étaient des anges envoyés pour servir de cortége à ce corps virginal. (Pag. 1re.)

Il est dit de l'Époux céleste qu'il paît parmi les lis, *qui pascitur inter lilia* (Cant. 1, 16); ces lis sont les vierges pures qui vouent au Seigneur leur âme, leur corps et toute leur vie pour lui plaire (*Ibid.* 9.)

Saint Bernardin de Sienne a dit : que la virginité a le pouvoir de rendre le divin Époux visible aux yeux de l'âme, même en ce monde. (*Ibid.* 10.)

Les principaux moyens que doivent employer les vierges pour conserver le lis de la virginité, sont : la prière ou l'oraison mentale, la communion, la mortification, la solitude. La joie de Jésus-Christ est grande au jour où il s'unit à une Vierge; il veut que le ciel entier se réjouisse et soit en fête. (*Ibid.* 15.)

Les vierges de Dieu, dit saint Cyprien, sont les fleurs du jardin de l'Église et la plus noble partie du troupeau de Jésus-Christ. (Cyp., lib. de H. virg.) »

Du désir de la perfection.

« Le premier moyen pour parvenir à la perfection, c'est de la désirer ardemment : le chasseur qui veut tuer sa proie au vol, ajuste toujours l'oiseau avant de tirer le coup. Ainsi, pour atteindre à la perfection, il faut avoir toujours les yeux au plus haut degré de sainteté auquel on puisse arriver : les pieux désirs sont les ailes bienheureuses qui portent l'âme des Saints loin du monde, au faîte de la perfection : *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ?* s'écriait David (Ps. 54-7).

Celui, dit saint Grégoire, qui, placé dans une nacelle au milieu d'un fleuve, ne ferait aucun effort pour résister au courant, et voudrait cependant rester au même point, sans avancer ni reculer, serait nécessairement entraîné en arrière, parce que le courant l'emporterait avec lui : si l'homme ne fait effort de plus en plus pour se perfectionner, le torrent de la concupiscence l'entraînera toujours en arrière. Saint Bernard a dit : *Non vis proficere? vis ergo deficere?*

Rien n'enflamme plus le cœur à la perfection que la pratique de la méditation : *In meditatione mea exardescet ignis* (Ps. 38-4).

Saint Bernard avait choisi pour stimuler sa ferveur, ce peu de mots : Bernard, à quel dessein es-tu venu ici? *Bernarde, ad quid venisti?*

Un autre puissant moyen de perfection est de tenir souvent les yeux fixés sur ceux qui sont fidèles à leurs devoirs et très-avancés en perfection.

Rien n'est plus utile enfin que la lecture de la vie des grands pécheurs qui sont devenus de grands Saints, tels que sainte Madeleine, saint Augustin, sainte Pélagie, sainte Marie Égyptienne, sainte Marguerite de Cortone. »

Mortification intérieure ; renoncement à son amour-propre.

« Malheur à l'âme qui se laisse conduire par ses propres inclinations ! Le démon et le monde sont nos ennemis ; mais le pire de nos ennemis, c'est l'amour-propre. Or, il y a deux espèces d'amour-propre ; l'un est bon, l'autre est mauvais : le bon est celui par lequel nous acquérons la vie éternelle ; le mauvais est celui par lequel nous acquérons les biens de la terre avec danger pour l'âme et dégoût des choses de Dieu. L'un comprend l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de nous-même ; l'autre, l'amour de nous-même poussé jusqu'au mépris de Dieu.

L'amour-propre, disait sainte Madeleine de Pazzi, ronge l'âme comme le ver ronge la racine des plantes, de sorte qu'il les prive de fruits et de vie.

— Qui vainc l'amour-propre, vainc tout ; c'est notre plus grand traître : comme Judas, il nous trahit en nous baisant ; si l'on ne peut le tuer d'un seul coup, qu'on l'empoisonne.

— Celui qui est toujours en face de l'ennemi, doit toujours tenir les armes en main pour se défendre.

— Les mauvaises herbes de nos passions, quoique souvent fauchées, repoussent toujours ; quoique arrachées, elles reviennent encore.

— Voir les bêtes féroces autour de nous et les entendre rugir, n'est pas la même chose que de les renfermer dans son sein et d'en avoir les entrailles dévorées.

— Notre cœur est un jardin où toujours croissent des plantes sauvages et venimeuses : il faut donc avoir sans cesse en main la faucille de la mortification pour les couper, les enlever, sans quoi notre âme devient un taillis de ronces et d'épines. *Vince teipsum*, c'était le mot favori de saint Ignace ; domptez l'amour-propre, brisez vos volontés.

A quoi sert-il de tenir les portes d'une place fermée si l'ennemi intérieur, qui est la faim, la dévore ? C'est-à-dire,

à quoi sert de mortifier les sens et de faire d'autres œuvres de dévotion, si l'on garde dans son cœur cette passion, cette affection à sa propre volonté, cette estime de soi-même, cette ambition, ces rancunes ou tout autre ennemi qui le ravage? (*Ibid.* 107.)

En mortifiant notre amour-propre, nous pouvons devenir saints en peu de temps, sans crainte de nuire à notre santé ou de nous enorgueillir, car Dieu seul est témoin de nos actes intérieurs.

Qui dompte sa passion dominante, domptera facilement les autres; mais si nous nous laissons gouverner par cette passion, nous ne pourrons jamais avancer dans la perfection. A quoi servent à un aigle ses grandes ailes si ses pattes sont liées ?

Quand nous avons terrassé une de nos passions, tâchons de terrasser l'autre, car une seule dans le cœur suffit pour nous perdre : si un navire bien achevé et bien fort a un seul petit trou dans le flanc, il fera naufrage.

Sainte Thérèse raconte que son confesseur s'attachait surtout à contredire ses désirs; elle ajoute que ce fut celui qui lui fut le plus utile. (*Ibid.* 113.) »

Sur l'obéissance.

« L'on ne peut offrir à Dieu de sacrifice plus agréable que celui de l'obéissance. En offrant ses richesses, son honneur, son corps, en se mortifiant, &c., on lui donne bien une partie de soi-même; mais celui qui lui sacrifie sa volonté en l'assujettissant à l'obéissance, lui donne tout ce qu'il a, et alors il peut dire à Dieu : Seigneur, après vous avoir donné ma volonté, je n'ai plus rien à vous donner.

L'obéissance entraîne avec elle dans notre âme toutes les autres vertus et les y conserve. Sainte Thérèse dit que Dieu n'exige que l'obéissance d'une âme qui veut l'aimer.

Le V. P. Sertorius disait que l'obéissance porte avec elle

le mérite du martyre. Car si dans le martyre on sacrifie sa tête, ici on sacrifie sa volonté qui est la tête de l'âme.

Parlant de l'obéissance religieuse, saint Louis de Gonzague disait : La religion est un navire à voile, où, même sans s'occuper de la manœuvre, on fait toujours son chemin.

Les marchands font assurer les marchandises pour que le gain soit certain; ainsi, pour vous assurer des trésors dans le ciel, cherchez dans toutes vos œuvres la garantie de l'obéissance.

Saint Anselme, étant archevêque de Cantorbéry et n'ayant point de supérieurs, se fit assigner pour supérieur, par le Pape, un de ses chapelains, à qui il obéit toujours. L'obéissance est le chemin du ciel le plus court et le plus sûr. (*Ibid.* 134.) »

De la mortification des sens, de celle des yeux surtout.

« Il n'y a point de remède : pauvres enfants d'Adam, vous serez jusqu'à la mort dans une guerre continuelle. La chair désire ce que ne veut pas l'esprit, et l'esprit désire ce que ne veut pas la chair. Mais c'est le propre des brutes de satisfaire leurs sens, et le propre des Anges de faire la volonté divine... Faisons-la donc et nous serons des Anges. Mais pour le devenir, il faut lutter contre la volonté des sens. Il faut changer de goût, nous plaire dans ce qui répugne à la chair, et nous déplaire dans ce que la chair demande.

Ainsi, presque toutes les passions qui font la guerre à notre esprit prennent leur origine dans nos yeux mal gardés, parce que c'est la vue des objets extérieurs qui excite le plus souvent en nous les passions et les affections désordonnées... C'est pourquoi Job avait cru devoir prendre un engagement avec ses yeux pour ne point les arrêter sur une femme... La pensée naît du regard, le désir naît de la pensée, et le consentement vient du désir; voilà pourquoi le démon nous

pousse tout d'abord à regarder, il est sûr de porter à désirer et puis enfin à consentir.

Saint Jérôme dit que le démon n'a besoin que de nos commencements, *nostris tantùm initiis opus habet*. Il lui suffit que nous commencions à lui ouvrir la porte, il saura de lui-même achever de l'ouvrir tout à fait... Les premières flèches qui blessent les âmes chastes et souvent les tuent, passent par les yeux ; c'est par les yeux que se perdit David si cher à Dieu.

Il faut réprimer les regards, sans quoi ils seront comme des harpons d'enfer qui entraîneront l'âme au péché malgré elle.

Sénèque disait : *pars innocentiæ cæcitas*. La cécité conduit à l'innocence. (*Ibid.* 194.) »

De la présence de Dieu.

« Les maîtres de la vie spirituelle l'appellent avec raison la base de la perfection, car celle-ci consiste dans la fuite du péché, dans la pratique de la vertu et dans l'union avec Dieu ; or, la présence de Dieu produit ces trois effets.

Quant à la fuite du péché, il n'est pas de moyen plus efficace, pour dompter les passions, pour résister aux tentations et éviter ainsi le péché, que de penser à la présence de Dieu. Saint Jérôme dit que le souvenir de la présence de Dieu ferme l'entrée au péché. Les hommes n'osent pas transgresser les ordres de leurs supérieurs, de leurs parents, de leurs rois, en leur présence ; comment oseraient-ils enfreindre les lois divines s'ils pensaient que Dieu les voit ?

Nous ne nous perdons, dit sainte Thérèse, que parce que nous croyons que Dieu est loin de nous.

Cette pensée donna à Susanne la force de repousser les vieillards qui la tentèrent et la menacèrent de mort. La même pensée convertit une impudique qui osait aller tenter saint Ephrem, et la fameuse Thaïs, qui voulait séduire l'abbé Paphnuce. Rien ne refrène plus les passions que cette pensée.

Quant au second effet, oh! avec quel courage se battent les soldats en présence de leur roi! La seule pensée que leur prince est là qui les voit, leur prête des forces surnaturelles. Quel courage ne doit donc point donner la pensée de la présence de Dieu?

Enfin, quant au dernier effet qui est l'union de l'âme avec Dieu, la règle infaillible, c'est que l'amour doit toujours augmenter en présence de l'objet aimé : combien donc s'enflammerait l'amour pour Dieu si nous le voyions toujours devant nous?

Mais disons un mot de la pratique de ce saint exercice. Elle consiste dans l'opération de l'esprit et de la volonté. L'opération de l'esprit, c'est de croire et de se représenter Dieu présent; celle de la volonté consiste à s'unir à lui par des actes d'abaissement, d'adoration et d'amour; par les yeux de la foi on peut voir Dieu toujours présent. Car qu'importe que nous ne le voyions pas des yeux de la chair? Nous ne voyons pas l'air, et cependant nous savons qu'il nous environne, que nous y vivons et que sans lui nous ne pourrions vivre. Or, n'est-ce pas en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être? *In ipso vivimus, et movemur, et sumus* (Act. 17-18).

Un autre moyen, c'est de reconnaître Dieu dans ses créatures, de le voir dans tous les objets, surtout au dedans de nous-mêmes, comme dans son temple. Avons-nous donc besoin de monter au ciel pour trouver Dieu?

Quant à l'application de la volonté, voici ce qui la facilite : 1° C'est d'élever le cœur à Dieu par de courtes mais ferventes oraisons jaculatoires; et comme on peut pousser ses élans et ses traits enflammés partout et en tout temps : « Mon Dieu, je ne veux que vous seul! Mon Dieu, je vous aime plus que moi-même! Mon Dieu, je ne veux que ce que vous voulez! » il s'ensuit que cet exercice, qui fait au ciel le bonheur des élus, peut faire d'avance celui de l'homme sur la terre.

Le deuxième moyen de conserver la présence de Dieu par les actes de la volonté, c'est de renouveler toujours l'intention

de travailler pour Dieu seul, surtout dans les opérations qui peuvent distraire.

Le troisième moyen, c'est de se retirer, de temps en temps, un instant en solitude, soit intérieure, soit extérieure, pour se reposer, pour voir et goûter Dieu.

Cet exercice inspire un amour immense et une grande confiance envers le Bien-aimé. (*Ibid.*, 2e p., pag. 42.) »

Des scrupules.

« Le scrupule n'est qu'une vaine crainte de pécher, née de fausses appréhensions, sans fondement. Ces scrupules sont utiles dans les premiers temps de notre conversion, car une âme sortie depuis peu du péché, a besoin de se purifier souvent; or, c'est là l'effet des scrupules. Ils la rendent humble, de sorte que ne se fiant plus à elle-même, elle se confie entièrement à son directeur. Saint François de Sales a dit : La crainte qui engendre des scrupules chez ceux qui viennent de sortir du péché, est le présage d'une conscience pure. Les scrupules, au contraire, sont nuisibles dans celui qui tend à la perfection et qui s'est donné à Dieu depuis longtemps. *Ces âmes-là*, disait sainte Thérèse, *sont folles, car elles finiront, avec leurs scrupules, par ne plus oser faire un pas dans la voie de la perfection.*

Or, les marques d'une personne scrupuleuse, les voici : 1° Craindre dans ses confessions de n'avoir pas de véritable douleur; 2° craindre de pécher dans les moindres choses, comme de faire un jugement téméraire ou de céder aux mauvaises pensées; 3° être inconstant dans ses doutes, croyant une même action, tantôt licite, tantôt illicite; 4° ne pas s'en rapporter à l'avis de son confesseur, &c. Du reste, c'est au confesseur à décider si l'on est scrupuleux ou non, parce que les pénitents scrupuleux croient que leurs scrupules sont de véritables péchés. Ils sont dans l'ombre et ne voient pas leur conscience, c'est le confesseur qui la voit. C'est pourquoi

le pénitent doit suivre ses conseils. Mais s'il veut décider lui-même, plus il voudra se tranquilliser, plus il se troublera, et il se mettra en danger de se perdre.

Quant aux âmes qui tendent à la perfection, c'est le démon qui les remplit de scrupules, afin que, pour s'en délivrer, elles quittent le bon chemin, s'abandonnent au désespoir et tombent en enfer. A combien d'âmes cela est arrivé! Un auteur moderne raconte (Scaramelli, t. 11, n. 438), qu'il connut deux personnes scrupuleuses dont l'une se donna un coup de couteau et l'autre se tua d'un coup de pistolet. On pourrait citer mille autres exemples Le moins que fait le démon, c'est d'inquiéter ces âmes, de les empêcher d'approcher de la Table sainte, de leur faire perdre la tête ou au moins de leur rendre la vie odieuse, &c., &c.

Les maîtres de la vie spirituelle indiquent plusieurs remèdes pour les scrupules, mais ils s'accordent à dire que le meilleur c'est de s'en rapporter à son père spirituel et de lui obéir aveuglément. En effet, Jésus-Christ a déclaré que celui qui obéit aux prêtres obéit à lui-même, et que celui qui les méprise le méprise lui-même. *Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit* (Matth. 16).

En obéissant au confesseur, dit saint Bernard, on ne se trompe jamais.

Le B. Henri Suzo disait que Dieu ne nous demande pas compte de ce que nous faisons par obéissance.

Ne dites pas : *Si j'avais saint Bernard pour confesseur, j'obéirais aveuglément ; mais mon confesseur n'est pas saint Bernard.* Il n'est pas saint Bernard ? mais il est plus que saint Bernard, car il tient la place de Dieu. Écoutez encore Gerson à ce sujet : Vous qui parlez ainsi, vous êtes dans l'erreur ; car vous ne vous êtes pas confié à un homme, parce qu'il est docte, mais parce que Dieu vous l'a donné pour guide. Obéissez-lui donc, non comme à un homme, mais comme à Dieu lui-même.

Mais, dites-vous, *je ne suis pas scrupuleuse, mes craintes*

sont fondées. Je réponds : Aucun fou ne se croit fou, et sa folie consiste à ne pas la connaître. Je vous dis également : Vous êtes scrupuleuse parce que vous ne voyez pas combien sont vains vos scrupules ; car si vous saviez qu'ils sont vains, vous vous en débarrasseriez. Tranquillisez-vous et obéissez à votre confesseur qui connaît bien votre conscience.

Mon confesseur est bon, ajoutez-vous, *mais je ne sais pas m'exprimer ; c'est pour cela qu'il ne comprend pas l'état de mon âme.* Vous vous faites mille scrupules hors de propos, et vous ne vous en faites pas de traiter votre confesseur d'ignorant, de sacrilége ! Ainsi, dans la crainte qu'il ne vous ait point comprise ou qu'il ait mal jugé vos scrupules ou mal prononcé, vous allez jusqu'à porter ce faux jugement. Le savant Perelli disait un jour à une âme scrupuleuse qui accusait son confesseur d'hérésie : « Mais enfin, dites-moi, ma sœur, dans quelle Université avez-vous étudié la Théologie, vous qui en savez plus long que votre confesseur ? Allez filer, je vous en prie, et ne parlez plus ainsi. » Je ne vous répondrai pas comme cet Évêque, mais je vous exhorte à vous en tenir à tout ce que dira votre confesseur. Quand il vous dit : Je ne veux pas en savoir davantage, taisez-vous et allez communier, &c. : obéissez-lui, et croyez qu'il vous a comprise.

Mais, dites-vous, *si je me damne en obéissant, qui me tirera de l'enfer ?* Cela n'est pas possible, car l'obéissance mène au paradis et jamais à l'enfer.

Les saints Docteurs (saint Antonin, Navarre, Suarez et autres) accordent communément deux priviléges aux âmes scrupuleuses, touchant leurs confessions passées, leurs doutes, leurs mauvaises pensées, leur consentement, etc., etc. :

1° Qu'elles ne pèchent pas en agissant contre leurs scrupules, quand elles le font par obéissance.

2° En ce qu'après l'action, elles doivent croire qu'elles n'ont pas consenti à leurs mauvaises pensées, si elles ne sont pas certaines d'avoir réellement donné un plein consentement au péché dont elles connaissaient toute la malice.

Quand elles en doutent, leur doute même prouve qu'elles n'ont pas accédé à la tentation par leur volonté, car sans cela elles ne douteraient point.

Mais, dites-vous, *je veux agir avec la certitude que je ne déplais pas à Dieu.* La plus grande certitude de lui plaire, c'est d'obéir à votre directeur et de surmonter votre scrupule.

Si vous voulez aller droit et avec assurance, obéissez ponctuellement à tous les ordres de votre directeur. Priez-le de vous donner des règles, non-seulement particulières, mais générales, et tenez-vous-en à cela. Je termine en répétant toujours : Obéissez, obéissez, et par charité, ne traitez pas Dieu de tyran. Si vous l'aimez et si vous le cherchez, jetez-vous dans ses bras, remettez-lui le soin de votre salut, et il vous délivrera de toutes vos inquiétudes : *Jacta super Dominum curam tuam, et ipse te enutriet ; non dabit in æternum fluctuationem justo* (Ps. 54-22). »

De la Communion.

« Ce sacrement est la consommation de la vie spirituelle, car de ce sacrement dépend la perfection de notre âme. La perfection consiste à s'unir à Dieu. — Or, le moyen le plus sûr pour s'unir à Dieu, c'est la Communion, par laquelle notre âme devient une seule et même chose avec Jésus-Christ.

Ce sacrement est comme un ruisseau d'eau fraîche qui éteint l'ardeur des passions.

C'est un sacrement où l'amour s'enflamme, puisque tous les trésors de l'amour y sont communiqués à l'homme. Sainte Madeleine de Pazzi appelait les jours de la communion des jours d'amour. Elle disait qu'on pouvait dire alors, comme Jésus sur la croix, *tout est consommé !*

D'après cela, que désirer de plus sinon de recevoir Jésus le plus souvent possible dans la sainte Communion ? Je sais

que le sentiment des Pères de la vie spirituelle diffère sur la plus ou moins fréquente Communion. Pour moi, je suis de l'avis de ceux qui recommandent la fréquente Communion ; car tel me semble être aussi, outre l'ancien usage des fidèles, le sentiment des SS. Pères et de toute l'Église, comme l'a prouvé le savant P. Petau contre le trop sévère Arnaud. »

Notre Saint cite ici plusieurs passages trop longs pour notre cadre. Il réfute les objections des âmes qui s'éloignent de la sainte Communion, et prescrit des règles déjà connues. Il recommande beaucoup la Communion spirituelle et les visites au saint Sacrement.

LETTRES CHOISIES.

A des Religieux de la congrégation du Saint-Rédempteur.

Vive Jésus, Marie, Joseph et Thérèse!

Scala, 3 juillet 1733.

Voici la belle conclusion où vous en venez : *Spiritus promptus est, caro autem infirma !* Voilà la récompense des grâces obtenues par l'entremise de Marie notre Mère ! Voilà où aboutit cette belle résolution de vous donner tout entier à Dieu : *Spiritus promptus est, caro autem infirma !*

De grâce, venez vite, vite et vite. Que parlez-vous d'affaires ? de mère ? de frères ? de pénitents ? *Audi, obliviscere populum tuum et domum patris tui, et concupiscet te rex.* Celui qui ne laisse pas tout pour Dieu, ne peut prétendre que Dieu se donne tout à lui. Point de retard ; plusieurs missions se préparent et nous vous voulons toujours avec nous. Votre mère est bien maintenant ; or sus donc, hâtez-vous de venir à Scala.

Voyez quand vous voudrez partir, et profitez de la commodité que je vous offre, car je ne veux pas vous exposer aux désagréments de l'autre voyage. Venez vite et vite; et pour être encore sollicité à venir plus vite, songez au désir que nous avons de vous posséder. Or, sachez que les fatigues vous manqueront encore moins ici qu'à Castellamare.

Priez pour moi Marie notre Mère. Vive Jésus, Marie et Thérèse!

Vive Jésus, Marie, Joseph et Thérèse!

Scala, 21 juillet 1733.

Mon cher D. Giuseppe : Et quand viendrez-vous? quand? Vous voulez donc, enfin, nous faire réellement acheter bien cher votre arrivée? Echappez-vous maintenant; qu'attendez-vous? Nous vous désirons, Jésus-Christ vous appelle, Marie notre Mère vous attend, et vous en êtes encore à dire : *Spiritus promptus est, caro autem infirma!* Mais je vous réponds : *Qui non odit patrem et matrem*, &c., *non potest meus esse discipulus.*

De grâce, faites diligence. Je veux vous faire préparer les instructions qui doivent servir aux missions prochaines. Venez trouver la solitude; venez trouver Dieu; *audi et obliviscere*, &c., sinon, vous ne serez jamais saint, non, non, non, non. Vive Jésus, Marie, Joseph et Thérèse!

Vive Jésus, Marie, Joseph et Thérèse!

Pagani, 4 juillet 1766.

Enfin, quand je reçois des nouvelles d'Iliceto, c'est toujours pour moi quelque nouvelle couleuvre à dévorer. L'autre fois on envoya un secours (1) et il disparut aussitôt.

(1) Il parle d'un secours d'argent envoyé à une de ses congrégations qui était fort pauvre.

Maintenant on vient d'en envoyer un autre, et j'apprends qu'il a disparu. Le P. N. veut faire la citerne, vous voulez faire l'architecte, et pour cela le P. N. me dit qu'il faudra des solives.

Je dis et je redis que je ne veux pas absolument qu'on dépense rien, rien, rien, hormis le pur nécessaire, pour la nourriture et pour quelques vêtements. Vous êtes sans linge, sans pain, &c.

Combien de fois ai-je ordonné qu'on ne fasse pas de dépenses extraordinaires! Et maintenant j'apprends qu'on veut prendre des planches à crédit! Et puis ne faut-il pas les payer? Ayez patience : faites en sorte de vivre pour le moment au jour le jour et rien de plus. Je vais réunir les consulteurs et voir quel expédient on pourrait prendre; il n'est pas possible que la barque puisse aller de la sorte. Je vous bénis tous. Vive Jésus, Marie, Joseph et Thérèse!

Vive Jésus, Marie, Joseph et Thérèse!

Naples, 21 mars 1752.

Mon cher Frère, J'ai été si étourdi du commandement que m'a fait le Pape d'accepter l'évêché par obéissance, que j'en suis demeuré comme stupide, songeant qu'il me faudrait quitter la congrégation, après y avoir été pendant trente années. Du reste, je vous remercie de ce que vous voulez bien me prêter de l'argent pour fournir à la dépense; mais si vous n'aviez pas voulu, j'avais déjà pensé à écrire en dernier lieu au Pape, que je ne savais comment faire pour les bulles et pour tant d'autres dépenses qui sont nécessaires; et qui sait si peut-être, à raison de cette impuissance, il ne m'aurait pas délivré de l'évêché? J'avais écrit pour que le cardinal m'aidât à m'en délivrer, et il a fait tout le contraire! Que puis-je dire? Je me sacrifie à la volonté de Dieu. Vous vous êtes réjouis, et moi je ne fais que pleurer. Fallait-il

qu'un évêché me fût réservé dans ma vieillesse ! Mais que la volonté de Dieu soit faite puisqu'il veut que je sois martyr dans les dernières années de ma vie. J'ai perdu le sommeil, l'appétit, et je suis devenu stupide en songeant que le Pape ne fait jamais de semblables commandements et qu'il a voulu m'en faire un à moi. Aujourd'hui, dimanche, je ne suis pas très-bien : ce matin la fièvre m'a pris, et ce soir, à l'heure que j'écris, elle ne m'a pas encore quitté. Vive Jésus, Marie, &c.

Vive Jésus, Marie, Joseph et Thérèse !

Nocera, 5 juillet 1774.

J'apprends que vous êtes tourmenté de scrupules. Vous êtes en proie à ce tourment, parce que vous ne voulez pas faire tout ce que tant de fois je vous ai recommandé. De toutes ces tentations, consentements, délectations, complaisances, &c., dont vous me parlez, ne vous en confessez jamais, jamais, jamais : je vous le dis sur ma conscience. Je vous assure de la part de Dieu, que ce sont des peines, mais non des péchés, non, non, non. Et, ce que je vous dis là serait dit aussi non-seulement par les probabilistes, mais par tous les probabilioristes et les tutioristes : cela vous serait dit encore par Concina, Sinichio, Vendroch, Fagnan. Quiconque vous dirait le contraire aurait perdu la tête. Et ainsi tranquillisez-vous, tranquillisez-vous. Vous êtes toujours dans l'amitié de Dieu, et dans ces suggestions que vous souffrez malgré vous, vous ne l'offensez point, non, mais vous amassez des mérites. Ainsi ne vous en confessez point et dites la messe en toute liberté et assurance. Vous ne voyez pas qu'en faisant autrement, en étant ainsi inquiet, vous perdez la vocation, l'oraison et la paix ? Recommandez-moi à Jésus-Christ. Je vous bénis spécialement. Vive Jésus, Marie, Joseph et Thérèse !

Vive Jésus, Marie et Joseph!

7 novembre 1767.

Ce n'est rien, ce n'est rien, au contraire tout va bien, parce que Dieu le veut ainsi. Vous pleurez, et moi j'en suis content, parce que je vois que Dieu vous veut sainte à tout prix, et c'est de cette manière que se font les Saints.

Dieu fit voir à sainte Rose de Lima plusieurs jeunes personnes qui sciaient le marbre, et l'eau c'étaient leurs larmes. Il n'y a pas d'autre remède : il faut scier du marbre et verser des larmes de douleur. C'est à ce feu que l'âme se purifie. Je sais que vous ne cherchez pas les consolations sensibles, mais vous êtes épouvantée de cette obscurité et de cette insensibilité pour les choses plus dévotes. Mais si vous n'aviez pas cette crainte et cette peine, où serait l'épreuve que Dieu veut faire de votre amour? Et si vous saviez que c'est là une épreuve de la part de Dieu, où serait alors la peine?

Je vous dis de la part de Dieu que maintenant vous marchez bien, sans qu'il vous faille chercher autre chose.

Vous devez en ce moment vous exercer à ceci ; 1° Humiliez-vous. « Seigneur, je l'ai bien mérité. » 2° Résignez-vous. « Seigneur, traitez-moi comme vous voudrez, il suffit que vous m'aimiez. » 3° Priez avec confiance, et cette confiance il n'est pas nécessaire que vous la sentiez, il suffit que vous la vouliez de la pointe de la volonté ; il suffit que vous disiez : « Seigneur, grâce! mon Jésus, miséricorde! ma mère, ne m'abandonnez pas! Mon Dieu, je ne veux pas de douceurs : faites que je vous aime, et puis faites de moi ce qu'il vous plaira. »

Les persécutions extérieures d'ailleurs augmentent ma joie et doivent augmenter la vôtre.

Dieu ne vous hait point; non, je vous assure qu'il vous aime et que vous l'aimez. Oh! quel plaisir pour moi de vous voir

ainsi misérable devant Dieu! et il est ainsi; mais Dieu aime les misérables qui veulent l'aimer.

Allez en avant de grand cœur et offrez à Dieu de demeurer ainsi jusqu'à la mort, et pour toute l'éternité s'il lui plaît ainsi. Chaque offrande semblable est plus agréable à Dieu et vaut plus que dix jeûnes au pain et à l'eau. Que l'Esprit-Saint remplisse votre cœur d'amour pour Jésus-Christ!

Vive Jésus, Marie et Joseph!

18 décembre 1767.

O mon Dieu! je ne veux plus entendre ces mots : « État déplorable. » Mais de grâce n'abandonnez pas la communion. Faites-la comme vous vous trouvez, froide, bien froide, distraite. Ne me parlez plus d'abandon de Dieu. Non, Madame, je ne veux pas que vous passiez jamais la nuit par terre. Quoi! vous voulez achever de perdre la tête? Maintenant que vous êtes souffrante, il n'importe pas que vous preniez un peu plus de repos et que vous soyez traitée avec quelque indulgence quant à la nourriture, pour réparer les forces perdues par la maladie? La communion, que vous a prescrite le P. N., je ne veux pas que vous l'omettiez jamais, jamais, jamais : vous savez combien je suis rigide en ce point! et il n'importe que vous ne vous soyez pas confessée.

Et ainsi, tranquillisez-vous, en vous reposant sur la volonté de Dieu, c'est une grande faute que de ne pas se tranquilliser. Quand la pensée vient, dites : Seigneur, vous l'avez voulu, je le veux aussi. » Allez en avant en vous traînant comme vous pourrez dans ce que vous faites, et Dieu vous sera en aide... Que Jésus-Christ vous remplisse de son saint amour!

Vive Jésus, Marie et Joseph !

Gloria Patri ! j'ai reçu de vous une lettre dans laquelle vous m'écrivez que vous avez fait la communion. Tous vos mauvais songes, l'esprit de blasphème, les défiances et la pensée que pour vous il n'y a pas de Providence, ne me donnent point de dégoût. Soyez obéissante et tout ira bien. Je pense qu'à l'heure qu'il est vous avez reçu mon livre *della pratica di amar Gesù-Cristo.* Lisez-y, au dernier chapitre, les désolations que souffrit sainte Jeanne de Chantal pendant quarante-un ans. Elle fut en proie à une désolation si violente, qu'il lui semblait qu'elle était sur le point de renoncer à son Dieu et de tout abandonner. Vous n'êtes pas la seule à être ainsi traitée de Jésus-Christ. Combien de pénitentes n'ai-je pas eues, qui presque jusqu'à la mort ont été ainsi traitées de Dieu! Une d'entre elles était continuellement tentée de haïr Dieu. Une autre disait sans cesse qu'elle avait été condamnée à ne pas aimer Dieu, et autres choses semblables. Elles sont mortes depuis, et mortes en saintes. Et vous, qu'avez-vous peur? Si vous n'aviez pas cette croix de la désolation, vous n'auriez pas de croix en ce monde, et sans croix, il n'y a pas de Dieu. Cette peine même que vous ressentez de ne pas aimer Dieu, est signe que vous l'aimez, parce que si vous ne l'aimiez pas, vous n'en ressentiriez pas de la peine. Celles qui ne l'aiment point ne souffrent point de la pensée qu'elles ne l'aiment pas. Dites-moi, si l'on voulait vous faire reine de Naples et du monde entier, à condition de ne plus aimer Dieu, le feriez-vous, quand bien même on vous promettrait toutes les délices du paradis?

Abandonnez-vous donc tout entière et toujours dans les bras de la divine miséricorde; ne quittez jamais l'exercice de la prière, et ne cherchez pas à sentir. Je crains que vous n'ayez trop d'empressement à sentir; mais Dieu ne veut pas que vous sentiez; il veut que vous l'aimiez sans le sentir. Je suis, &c.

Vive Jésus, Marie et Joseph !

Dans votre lettre vous m'écrivez que vous ne savez plus que faire. Voici ce que vous avez à faire : Communiez chaque matin, comme je vous ai écrit plusieurs fois; et quand vous m'écrirez, faites-moi savoir si vous avez fait ou omis la communion, parce que vous avez manqué cet acte d'obéissance bien souvent, ce qui m'a fait craindre pour votre persévérance et m'a plusieurs fois fait naître l'idée de vous écrire que je vous aurais abandonnée si vous eussiez continué de me désobéir au sujet de la communion. Je répète la même chose; savoir : que si vous continuez à y manquer, je ne vous répondrai plus. Je vous remercie pour les sucreries; mais vous savez bien que j'en use fort peu, et si vous continuez à vous abstenir de communier, vous pourriez m'envoyer tout le couvent en sucre, que je vous abandonnerais. Je le répète : quand au premier coup-d'œil vous ne vous reconnaissez pas certainement en état de péché mortel, communiez toujours, toujours. Avez-vous entendu? et je ne veux pas d'excuses. J'attends de la communion, et votre persévérance et les progrès de votre âme dans la perfection. Je vous bénis, &c.

Vive Jésus, Marie et Joseph !

9 mars 1782.

Je suis devenu comme un cadavre; ainsi, je ne suis plus en état de donner des avis ni de répondre aux lettres. Aujourd'hui, parce que je vous vois singulièrement affligée, je vous écris ce peu de lignes.

Vous n'avez jamais été autant en sûreté qu'à présent, parce que le chemin de la croix est le plus sûr et le plus court. C'est ce chemin que les Saints ont suivi, et le chef des prédestinés, qui est Jésus-Christ, y entra dès le premier instant

de sa vie. Sa très-sainte Mère mena une vie toujours crucifiée. Regardez le calvaire, le ciel et l'enfer, pour souffrir avec patience. Ne craignez rien ; Jésus-Christ à présent vous aime plus qu'autrefois, et quand vous le croyez bien éloigné, il est auprès de vous. Il est vrai que vous ne sentez pas sa présence ; mais que fait cela? il vous assiste par des moyens cachés. Seulement, je vous prie d'aller en avant et de ne pas omettre vos dévotions accoutumées, encore que vous ne le fassiez qu'avec la pointe de la volonté. Ne vous découragez pas, vous vous sauverez, et vous vous sauverez comme une grande âme. Les pillules que vous prenez à chaque instant sont amères au goût, je le vois bien ; mais elles font grand bien à votre estomac ; il faut les avaler avec courage. Or sus, de la gaîté et du contentement, et ne perdez plus de temps à vous inquiéter sans fruit.

Touchant l'oraison, celle qui se fait sans goût est la meilleure ; parce que, moins elle nous plaît à nous-mêmes, plus elle plaît à Jésus-Christ. Ne tenez aucun compte de ces représentations sensibles dans l'oraison ; méprisez-les et allez en avant, offrant à Dieu cette peine. Le démon voudrait que vous abandonnassiez l'oraison ; et vous, faites-le crever de dépit. Vive Jésus, Marie et Joseph !

MORCEAUX CHOISIS DE SES SERMONS.

De l'utilité des tribulations.

« C'est dans les tribulations que les âmes amies de Dieu reçoivent ses grâces les plus abondantes. Voyez saint Jean dans les fers ; c'est là qu'il apprend et connaît les œuvres de Jésus-Christ. L'utilité que nous procurent les tribulations est grande. Dieu nous les envoie parce qu'il nous aime ; rece-

vons-les avec résignation et action de grâces lorsqu'elles arrivent. »

Comment doit-on user des tribulations ?

« L'homme qui vit dans la prospérité, n'ayant point l'expérience du malheur, ignore entièrement son âme. Les tribulations lèvent le voile que le bonheur étend sur les yeux. Saint Paul ne connaît ses erreurs qu'au moment où il sent la main de Dieu. C'est dans les prisons de Babylone que Manassès se prosterne , reconnaît ses péchés et pleure. L'enfant prodigue ne revient à son père et à son Dieu qu'après avoir éprouvé la faim et les misères de la servitude.

Les tribulations rompent les liens qui nous attachent à la terre. Une mère veut-elle donner à son fils une nourriture plus forte que le lait de sa mamelle? elle trompe ses lèvres avides par l'amertume du fiel ou l'acidité du vinaigre. Dieu fait comme cette mère ; il couvre de fiel les bords de la coupe du plaisir , ou nous en fait boire la lie pour nous apprendre à les repousser.

La prospérité attire contre nous l'orgueil , la vaine gloire et la cupidité ; on veut des honneurs , des richesses , des plaisirs. Les tribulations nous délivrent de tous ces ennemis, en nous donnant l'humilité et l'amour de l'état où Dieu nous a placés.

Elles sont , en outre , un moyen de satisfaire pour les péchés, préférable aux pénitences volontaires que nous nous imposons.

Pourquoi pleures-tu , pécheur, disait saint Augustin , quand on veut te guérir de tes blessures ? La douleur que tu ressens n'est que l'effet du remède.

Les tribulations nous font lever les yeux au ciel et nous obligent à implorer la miséricorde de Dieu qui seul a le pouvoir et la volonté de nous soulager dans nos malheurs. Les

Hébreux infidèles, exposés à la rage de leurs ennemis, se rappelaient le Seigneur et revenaient à lui.

Les tribulations nous acquièrent de grands mérites auprès de Dieu, en nous donnant occasion de pratiquer les vertus qui lui sont les plus agréables et les plus chères, comme l'humilité, la patience, la soumission aux volontés du ciel.

Et puis chaque souffrance est une fleur ajoutée à celles de la couronne qui nous est préparée dans l'avenir. La croix du Christ n'est-elle pas la clef du ciel ?

En quoi a consisté la science des Saints ? A souffrir pour Jésus avec patience, depuis Job jusqu'à sainte Thérèse.

L'âme acquiert des puissances sous le poids des tribulations, comme le foyer sous l'air qui l'agite.

Il est donc nécessaire de souffrir les tribulations avec la paix des Saints ; de les recevoir avec résignation pour en retirer de précieux avantages ; d'y trouver la juste peine de nos péchés et une preuve convaincante de la miséricorde de Dieu envers nous ; quitter le mal et attirer sur soi les faveurs du ciel ; avoir confiance au cœur de Jésus qui est plein de miséricorde ; recourir à Dieu au lieu de ne recourir qu'aux moyens humains, et si nous invoquons le Seigneur, nous éprouverons qu'il ne dort pas, mais qu'il veille pour le salut de notre âme : *Non dormitabit neque dormiet qui custodit Israel* (Ps. 120-4). »

De la vraie sagesse.

« En quoi consiste-t-elle ? Quels sont les sages ou les insensés ? Telle est sa division.

Les pécheurs sont les insensés. — Quelle plus grande folie que celle de pouvoir être aimé de Dieu et de vouloir être son ennemi ; de se faire de gaîté de cœur une vie malheureuse et une éternité plus malheureuse encore ! de s'exposer à la haine de Dieu qui ne peut ne point détester le péché, son ennemi,

toujours en opposition à sa volonté, et ne pas détester en même temps le pécheur qui est uni au péché !

L'autre folie, c'est de mener une vie contraire à la fin pour laquelle il a été créé ; car qui ne connaît la fin de l'existence que le Créateur lui a donnée ? Qui ne sait que la vie présente, dit saint Grégoire, n'est que la voie qui conduit à la patrie !

Mais le malheur de la plus grande partie des hommes, c'est qu'en vivant ils rencontrent la folie ; parce qu'au lieu de suivre le sentier du salut, ils courent au chemin de la mort. L'un est fou de biens ; pour un vil intérêt il perd les richesses du ciel : l'autre est fou d'honneurs, pour un peu de fumée il sacrifie un trône dans l'éternité : un autre est fou de plaisirs grossiers ; pour une courte et misérable jouissance il perd la grâce de son Dieu et se condamne aux flammes vengeresses. Malheureux ! si après un péché l'on devait vous brûler une main, le commettriez-vous ?... Et ignorez-vous donc que les flammes de l'enfer vous attendent ?

En un mot, les pécheurs perdent le sens au point d'être comme la brute qui s'abandonne à son instinct et saisit ce qui réveille la chair, sans penser à ce qui est permis et à ce qui ne l'est pas ; ils ne pensent qu'au temps, sans jamais penser au terme. Quel est le pilote qui, interrogé sur le but de sa course, répondrait : Je l'ignore ! Qui ne dirait qu'il va contre un écueil briser son navire ? Tels sont les sages du monde ; ils savent amasser l'or, obtenir les grandeurs et les honneurs, et ils ignorent qu'ils ont une âme à sauver ! O ciel !..

La folie, c'est que tout cela n'aboutit ensuite qu'à des regrets, à des pleurs éternels.

Mais la plus folle des folies, c'est de rester dans le péché, en dépit de son amertume et de ses frayeurs ; c'est de chercher toujours des biens qui ne peuvent lui donner ni paix ni bonheur, et de la vanité desquels il est frappé.

Et qui ne sait ensuite la vie malheureuse des pécheurs !...

Les vrais sages sont ceux qui savent aimer Dieu et mé-

riter le ciel. Heureux ceux à qui Dieu donne cette science des Saints !

Dites-moi, mes Frères, de quel côté voudriez-vous être, de celui des savants du siècle ou des savants de l'éternité ? c'est le terrain des bonnes décisions. O la belle école qu'un champ de tombeaux pour connaître la vanité des biens de ce monde et apprendre la science des Saints !

Qu'avez-vous donc à faire ici-bas ? ce monde est un théâtre qui sera bientôt renversé pour chacun de nous, *tempus breve*. Le peu de temps que nous avons à y paraître, passons-le en sages, non pas de la terre, mais du ciel ; travaillons au salut de notre âme par la fuite des occasions périlleuses, par la prière et la fréquentation des assemblées pieuses, par la communion et la lecture des livres saints, &c. : ainsi nous deviendrons de vrais sages, et nous trouverons sur cette terre le commencement du bonheur de l'eternité. »

Sur la tempête de la vie.

« Jésus-Christ étant dans une barque avec ses disciples, une tempête s'éleva si terrible que la barque agitée par les flots était sur le point d'être engloutie : alors le Sauveur dormait ; mais ses disciples épouvantés le réveillèrent et lui dirent : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Jésus releva leur courage ; il commanda aux vents et à la mer, et le calme se fit.

La barque qui est sur la mer, c'est l'homme qui vit dans ce monde, comme une barque lancée en mer et exposée à mille dangers, à la fureur des monstres et des corsaires, aux écueils et aux tempêtes. L'homme en cette vie marche sur un chemin bordé d'écueils : tentations, scandales, mauvais conseils, occasions mauvaises, respect humain ; voilà les monstres de la vie, et puis encore les passions violentes figurées par les vents qui font la tempête et agitent la barque sur le penchant de l'abîme. Ainsi, dit saint Léon, notre

vie est tout entière dans les dangers, les embûches et les ennemis.

Que d'ennemis! le premier c'est nous-mêmes; le second est le démon, ce lion furieux et affamé, dont parle l'apôtre saint Pierre, qui rôde sans cesse en rugissant autour de nous. Puis les hommes, avec qui nous vivons, qui nous poursuivent, nous trahissent, nous trompent. — Or, si une place était remplie de rebelles, et entourée d'ennemis, y aurait-il espoir de salut? Qui pourrait la délivrer de tant ou de tels ennemis? Dieu seul.

Imitons donc les Disciples qui recourent aussitôt à leur Maître. Au milieu de la tempête, le pilote a toujours les yeux fixés sur l'étoile qui mène au port. Le Seigneur a voulu que notre vie fût une tempête continuelle, que nous fussions environnés d'ennemis pour nous forcer à nous mettre toujours sous la main qui seule peut nous sauver.

Au milieu des souffrances, de la pauvreté et des persécutions, recourons à Dieu.

Opérons notre salut avec crainte et tremblement. Un navire se trouvant un jour en pleine mer, une affreuse tempête survint et le capitaine tremblait. Il y avait dans le même navire un animal qui mangeait tranquillement, comme pendant le calme. Pourquoi donc aujourd'hui tant de crainte, dit quelqu'un au capitaine? Si j'avais, répondit-il, une âme comme celle de cet animal, je serais paisible et je ne craindrais pas; mais comme elle est raisonnable et immortelle, je crains la mort après laquelle il faut comparaître devant le souverain Juge.

Le premier moyen de salut est donc Dieu, la prière, le repentir, l'amour; l'autre est de délivrer son âme du poids de ses péchés par une confession générale. Lorsque la tempête est grande, on allège le vaisseau : pour se sauver on jette en mer tout ce que l'on possède. O folie des pécheurs! vous êtes au milieu des orages de la vie, vous marchez sur l'abîme; et, au lieu d'alléger le navire, de décharger votre

âme du poids de ses péchés, vous en ajoutez encore de nouveaux! Au lieu de fuir le péril, vous le cherchez!...

Il faut, au reste, mettre toutes ses puissances à triompher des passions déréglées. — Si l'on ne combat dès le commencement, elles deviennent plus impérieuses et plus terribles.

Finissons : quand les vents sont trop violents, trop impétueux, le pilote cale les voiles et jette l'ancre. Ainsi lorsque nous nous voyons dans quelque orage, avant tout baissons les voiles, fuyons tout ce qui peut augmenter sa fureur; et puis jetant l'ancre, fixons-nous au pied de la croix, et demandons au Sauveur de nous soutenir dans le danger. »

Dangers des âmes tièdes.

« Aujourd'hui, je veux vous faire voir la grandeur du péril d'une âme tiède dont la vie étouffe la lumière divine, ferme la main qui répand sur nous les grâces et les secours, sans lesquels il est difficile d'achever heureusement le voyage de la vie, sans lesquels il est difficile de ne pas échouer contre quelque écueil, c'est-à-dire, de ne pas tomber dans quelque péché mortel.

Une ame tiède n'est pas celle qui vit loin de Dieu : ce n'est pas celle qui commet le péché véniel, par pure fragilité, sans plein consentement... Qu'est-ce donc qu'une âme tiède? C'est celle qui tombe souvent dans les péchés véniels avec une pleine volonté, d'une manière délibérée, dans des mensonges délibérés, dans des actes d'impatience délibérés, dans des imprécations délibérées.... Or, une faute de ce genre, disait sainte Thérèse, nous cause plus de dommage que tous les démons de l'enfer.

Mais, objectera quelqu'un, les péchés véniels, quel que soit leur nombre, ne privent pas de la grâce de Dieu; je puis donc en m'en rendant coupable me sauver encore, et il suffit. C'est assez pour vous de vous sauver! dites-vous. Mais écou-

tez cette sentence de saint Augustin : *Ubi dixisti sufficit, ibi periisti.* Quand vous avez dit : il suffit, vous êtes perdu. Voilà la tiédeur et ses dangers, car il faut savoir que l'habitude de commettre de légères fautes conduit insensiblement à de plus grandes. L'âme, dit saint Grégoire, ne reste pas où elle tombe, toujours elle s'enfonce davantage. Ainsi la chute de bien des âmes dans de grands péchés est souvent l'effet des péchés véniels ; ils affaiblissent l'âme, et dans de fortes tentations la vigueur lui manque et elle tombe.

Nous lisons dans le Cantique des cantiques : On ne prescrit pas de prendre les ours ni les lions, mais les petits renards. Les ours et les lions épouvantent, et chacun, pour n'en être pas dévoré, se tient à une distance respectueuse ; mais les petits renards n'inspirent aucune crainte, et pourtant ils creusent et portent le ravage dans les vignes qu'ils coupent à la racine. Les péchés mortels épouvantent l'âme religieuse ; mais si elle se laisse aller à une foule de péchés véniels, l'œil ouvert et sans penser à les chasser, cette troupe de petits renards ravagera la vigne du Seigneur ; elle coupera les racines, c'est-à-dire les remords de conscience, la crainte de déplaire à Dieu et les bons désirs de croître en amour. Ainsi il ne sera pas difficile à l'âme refroidie et poussée par quelque passion de perdre misérablement la grâce de Dieu.

Celui qui agit d'une manière étroite et compte avec Dieu, mérite que Dieu compte avec lui strictement. Celui qui sème peu, ne moissonnera pas beaucoup. Le Seigneur ne lui donnera que les secours ordinaires qu'il ne refuse à personne, et lui déniera facilement les secours particuliers. Or, l'âme qui en est privée ne pourra persévérer, elle tombera sous le poids du péché.

Lorsque le démon ne peut dès l'abord obtenir beaucoup, il se contente de peu ; c'est un degré pour arriver à son but.

Le Seigneur a prononcé ces mots dans l'Apocalypse : O si vous étiez froide ! *Utinam frigida esses !* O si vous étez froide !

c'est-à-dire, mieux vaudrait pour vous que vous fussiez privée de ma grâce ; il y aurait pour vous plus d'espoir de retour; mais, parce que vous vivez dans la tiédeur, sans penser à vous corriger, *incipiam te evomere;* je commencerai à vous vomir, c'est-à-dire à vous abandonner. Ce que l'on rejette, on le rejette pour toujours.

La tiédeur, selon la doctrine d'un grave écrivain, c'est une fièvre étique à laquelle on ne fait pas attention; pourtant on en guérit difficilement : la comparaison est juste.

Venons aux remèdes. Il est difficile, il est vrai, qu'une âme tiède se guérisse. Pourtant, il y a des remèdes pour qui veut les faire. Quels sont-ils donc? Il faut d'abord que celui qui est tiède, veuille se délivrer de son état pitoyable et périlleux; il faut ensuite qu'il prenne des résolutions pour fuir ce qui a causé ses chutes, autrement point de remède ; il faut, enfin, qu'il prie le ciel de venir à son aide. Les forces humaines ne sont rien sans le secours de Dieu qui promet d'exaucer nos prières. Il faut donc prier et prier toujours : si nous cessons, nous sommes perdus ; si nous ne cessons pas, la victoire est à nous. »

Sur les rechutes.

« L'âme est guérie par le sacrement de pénitence ; mais elle n'est pas encore sauvée; en retournant au péché, on retourne à la mort, et le danger d'une rechute est plus grand que celui des chutes précédentes. Celui qui souffre d'une maladie mortelle et guérit, s'il retombe ensuite dans les mêmes attaques, ses forces naturelles se perdent et son rétablissement devient impossible. C'est ce qui arrive pour les maladies spirituelles. Saint Anselme dit que le démon acquiert sur ces sortes de pécheurs une telle puissance, qu'il les fait tomber et retomber à volonté : semblables à ces malheureux petits oiseaux qui servent de jouet aux enfants, de temps en temps ils se lèvent de terre ; mais, comme ils

sont attachés, ils retombent toujours sous la main qui les tient.

Ajouter un péché à un nouveau péché, dit Origène, c'est ajouter une blesssure à une nouvelle blessure. Quelqu'un a-t-il reçu une blessure dans un membre, ce membre perd nécessairement de sa force; en reçoit-il une nouvelle, toute sa force est perdue, il reste immobile, et il n'y a le plus souvent aucun espoir de le sauver. Tel est le ravage que fait une rechute; l'âme devient si faible, qu'elle ne peut plus résister aux tentations.

Tremblons donc, mes Frères, de retomber dans le péché. Celui-là se joue de Dieu et n'est pas pénitent, dit saint Isidore, qui retourne au péché qu'il a détesté. Tertullien disait qu'il n'y avait point de repentir là où il n'y avait point d'amendement : *Ubi emendatio nulla, pœnitentia vana* (Tert. de pœnit.).

Je veux qu'on se confesse, qu'on frappe sa poitrine, qu'on promette de se corriger; mais qu'est-ce que cela si on ne prend pas une résolution ferme de se corriger. Celui qui veut se corriger, persévère, ou au moins se maintient-il longtemps dans la grâce de Dieu. Mais ceux qui retombent aussitôt après leur confession, font voir, dit saint Paul, qu'ils n'ont point de repentir et que leur conversion n'est pas faite.

Mais n'y a-t-il donc plus d'espoir pour celui qui retombe? Je ne l'assure pas, mais je dis comme les médecins : Aux grands maux il faut de grands remèdes. Il faut que les pécheurs se fassent violence pour se mettre sur le chemin de la vie. C'est principalement dans les premiers jours de leur vie nouvelle qu'ils doivent faire de grands efforts pour extirper leurs habitudes mauvaises et conquérir les bonnes. Après la victoire, il leur sera facile, que dis-je? il leur sera doux de suivre les préceptes du Seigneur.

Mais, pour exécuter ce projet, il faut une vie réglée, il faut prendre les moyens nécessaires, ou tout est inutile. »

Obéissance au confesseur.

« Pour arriver au ciel, il faut marcher dans la voie du ciel. Demandez à l'un de cette foule de chrétiens, chrétiens sans œuvres, qui vivent dans le péché, plongés dans les plaisirs, &c.; demandez, dis-je, à l'un d'eux : Mon Frère, vous êtes chrétien, vous croyez à la vie éternelle, qu'il y a un paradis et un enfer : or, dites-moi, voulez-vous vous sauver? Et si vous le voulez, je vous dirai avec l'Évangile : *Quò vadis*, où allez-vous et que faites-vous? Je ne le sais, répondra-t-il, mais j'espère que Dieu me sauvera. Vous ne le savez pas ! Et comment espérez-vous que Dieu vous sauve si vous vivez comme on se perd? Comment prétendez-vous aller au ciel, si vous suivez le sentier qui conduit à l'abîme ?

Quittez donc ce sentier, mettez-vous entre les mains d'un bon confesseur, qui soit votre guide sur le chemin du ciel, et dont vous suiviez exactement les conseils. Jésus-Christ a dit : *Oves meæ vocem meam audiunt* (Joan. 10-27). Sur cette terre nous n'avons pas un Dieu dont nous puissions sensiblement entendre la voix ; mais il nous a laissé des ministres qui tiennent sa place, et il nous a dit : *Que celui qui les écoute, l'écoute lui-même, et que celui qui les méprise, le méprise* (Luc. 10-16). Heureux donc ceux qui obéissent à leurs pères spirituels ! et malheur à ceux qui ne leur obéissent pas ! parce qu'ils ne sont pas les brebis de Jésus-Christ. »

Assurance de salut d'un côté, grand péril de se perdre de l'autre, telle est la division de ce discours... Il l'adresse surtout aux âmes scrupuleuses si négligentes sur ce point, et qui y trouveraient, avec la paix du cœur, tant de facilité pour se sauver. Nous en avons déjà parlé plus haut.

De la conformité à la volonté de Dieu.

« Notre sanctification dépend de notre conformité à la volonté de Dieu. Que devons-nous faire pour nous y conformer? Deux propositions.

1° Il est certain que pour nous sauver il faut aimer Dieu; une âme qui ne l'aime pas, ne vit point, mais elle est morte. La perfection de l'amour est dans la conformité de notre volonté à celle de Dieu, *et vita in voluntate ejus* (Ps. 29-6). Le principal effet de l'amour, dit saint Denys l'Aréopagite, c'est d'unir les volontés dans un seul vouloir et les cœurs qui s'aiment dans un seul cœur. Ainsi toutes nos œuvres, communions, prières, mortifications, aumônes, ne peuvent plaire à Dieu qu'autant qu'elles sont conformes à sa volonté; si elles lui étaient opposées, ce ne seraient plus des actes de vertu, elles tiendraient du crime et seraient dignes de punition.

Jésus-Christ disait : *Que ceux qui font la volonté de Dieu sont ses frères, ses sœurs et sa mère* (Matth. 12-50), pour prouver qu'il ne regarde comme ses amis que ceux qui font la volonté de son Père.

Les Saints, dans le ciel, aiment parfaitement; en quoi consiste donc la perfection de leur amour? Elle consiste à être en tout conformes à la volonté de Dieu. C'est ce que Jésus-Christ nous apprend à demander dans l'Oraison dominicale, *fiat voluntas tua*. Sainte Thérèse faisait consister l'exercice de l'oraison dans la conformité à la volonté divine. C'est en cela que consiste en effet la plus haute perfection.

Un acte de parfaite conformité à la volonté d'en-haut suffit pour faire un saint. Voyez saint Paul : que dit-il? *Quid me vis facere?* Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Et il fut aussitôt déclaré un vase d'élection.

2° Que devons-nous faire pour nous conformer à la volonté de Dieu? Embrasser d'abord avec joie tout ce que le ciel

nous prépare et exige de nous ; c'est ainsi qu'agissait le saint roi David : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum* (Ps. 68-8) : Seigneur, mon cœur est prêt ; oui, il est prêt à tout. Il ne lui demandait que la pratique de la divine volonté : *Doce me facere voluntatem tuam* (Ps. 142-10).

Il faut sans réserve s'abandonner à Dieu, c'est-à-dire dans l'adversité comme dans la prospérité, dans les maux qu'il permet, dans les injures, injustices, &c. Sainte Thérèse vingt fois le jour offrait son cœur à Dieu, afin qu'il en disposât comme il voudrait.

Il faut ensuite ne se troubler de rien, et dire : Seigneur, vous l'avez voulu, qu'il en soit ainsi. Celui qui est fidèle à ce conseil, jouit de la paix qu'à la naissance de Jésus-Christ les Anges annoncèrent aux hommes de bonne volonté.

Celui qui se repose dans la volonté de l'Éternel est semblable à un homme placé au-dessus des nuages. Il voit les éclairs briller, il entend le tonnerre gronder, la tempête mugir sous ses pieds ; mais il domine leur fureur, et sa paix est inaltérable.

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi, au seul nom de volonté de Dieu, éprouvait une joie intérieure qui la ravissait.

Abandonnons-nous donc aux mains de Dieu qui ne se contente pas seulement de désirer notre salut éternel, mais qui vient sans cesse nous aider avec une sollicitude paternelle et qui nous donne une mort heureuse après une vie sans orage. »

Sur la passion dominante.

« Les passions par elles-mêmes ne sont ni mauvaises ni pernicieuses ; lorsque la raison et la prudence les gouvernent, loin d'être la ruine, elles sont l'édification de l'âme ; quand au contraire elles sont déréglées, elles causent des maux irréparables ; car lorsqu'une passion s'empare du cœur, elle met un voile devant la vérité et nous empêche de distin-

guer le mal du bien... Nous allons donc démontrer le péril imminent de quiconque laisse une passion prendre de l'empire sur son âme.

Lorsque Dieu créa l'homme, il lui donna une âme pure et droite; mais sa créature prêta l'oreille aux insinuations du serpent et elle tomba dans la lutte, elle se révolta contre Dieu; les passions se soulevèrent contre elle, et depuis lors établissent une guerre continuelle entre la chair et l'esprit, comme le dit saint Paul : *Caro enim concupiscit adversùs spiritum, spiritus autem adversùs carnem* (Gal. 5-17); pourtant avec le secours de la grâce de Dieu l'homme peut résister à ses passions; bien plus, il peut les dominer, les soumettre au joug de la raison. Dieu a établi en nous un trône que la volonté occupe, c'est la reine qui doit dominer sur tous les sens et toutes les passions. Quel plus bel honneur, quel plus beau privilége pour l'homme que d'avoir en main les rênes de ses passions!

La santé du corps consiste dans le tempérament des humeurs; lorsque leur harmonie se trouble, la mort n'est pas éloignée : celle de l'âme dépend de la puissance de l'esprit sur les passions; quand la raison ne domine pas, les passions enchaînent l'âme, et puis elles l'étouffent.

Deux passions principales règnent en nous, l'amour et la haine : j'ai dit deux passions principales, parce que chacune entraîne à sa suite un cortége de passions vicieuses, si elle l'est elle-même; l'une produit la témérité, l'ambition, l'avarice, la jalousie, le scandale; l'autre la vengeance, l'injustice, la médisance, l'envie. Dans la guerre des passions, dit saint Augustin, nous ne devons pas prétendre terrasser tous les ennemis d'un seul coup. Nous devons fouler aux pieds la passion renversée, pour qu'elle ne puisse plus se relever et combattre de nouveau, puis attaquer un autre ennemi.

Nous devons surtout chercher à distinguer la passion qui domine en nous : en triompher, c'est remporter une victoire complète; mais quiconque se laisse abattre dans la lutte est

perdu. Le roi de Syrie ordonna aux chefs de son armée de diriger tous leurs efforts contre le roi de ses ennemis, sans se soucier des autres : son ordre fut exécuté; Achab tomba sur le champ de bataille, et les Syriens remportèrent la victoire.

Il en est de même parmi nous : tuons la passion dominante, frappons le roi, et la victoire est à nous, nous sommes sauvés; lorsqu'une passion domine l'homme, elle l'aveugle d'abord et fait disparaître le péril qui est sous ses pas. Or, comment un aveugle peut-il éviter de tomber dans le précipice, lorsqu'il est conduit par un autre aveugle, par une passion qui aveugle l'esprit, ne caresse que les sens et ne veut que des plaisirs? Pour nous jeter dans d'horribles excès, dit saint Grégoire, le démon use d'artifice, il excite sans cesse les flammes de la passion qui domine en nous. Pour assouvir la passion de régner, Hérode se plongea dans le sang d'une multitude innocente. Par amour pour une femme, Henri VIII se jeta dans le crime, égorgea plusieurs personnages de distinction, et trahit enfin le Dieu de ses pères. Malheur à celui qui s'est laissé aveugler par sa passion! il lui sacrifiera son âme!

Il est donc nécessaire qu'au moment qu'une passion commence à régner en notre cœur, nous l'abattions sur-le-champ, comme dit saint Augustin, avant qu'elle ait pris racine. Si l'on ne bande pas une blessure, dit saint Ephrem, elle s'envenime et devient incurable. Saint Dorothée dit à un jeune moine auquel il avait ordonné d'arracher deux jeunes cyprès, ce qu'il fit sans peine, mais qui ne put arracher un troisième parce qu'il était fort et ancien : Mon fils, ainsi sont les passions de l'homme; lorsque leurs racines ont atteint le cœur, il est difficile de les extirper.

Cassien donne l'excellent conseil de détourner nos passions sur des objets différents, pour les rendre saintes de vicieuses qu'elles sont : mais le meilleur remède contre les passions, c'est la prière; il faut demander au ciel les secours de sa

grâce et redoubler d'instances, quand la passion s'allume davantage, alors il ne s'agit pas de raisonnements; les passions couvrent tout de leurs nuages : au contraire, plus on s'entretient, plus on raisonne avec elles, plus l'objet qu'elles nous présentent a de charmes pour nous. Il faut donc avoir recours à Jésus et à Marie, et leur dire au milieu des larmes et des soupirs : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons.... Seigneur, ne permettez pas que je me sépare de vous... Sainte mère de Dieu, nous nous plaçons sous votre protection... *Domine, salva nos, perimus. Ne permittas me separari à te... Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei Genitrix.*

Courage, âmes créées pour aimer Dieu, soulevons-nous de la terre; détournons nos pensées des choses viles de ce monde, enlevons notre amour à la fange, à la fumée, aux infectes exhalaisons; soyons à Dieu, au souverain bien, à celui qui nous doit faire partager sa gloire durant l'éternité. »

Sur les angoisses des mourants dont la vie n'a été qu'indifférence.

« Malheur à l'homme qui verra sur le bord du tombeau qu'il a fait aux créatures et à ses propres désirs le sacrifice de son Créateur! alors il cherchera la paix, mais il n'y en aura plus pour lui; d'épouvantables angoisses viendront l'assaillir, quelles seront-elles? Les voici : L'infortuné dira : « O ciel! je pouvais me sanctifier et je ne l'ai pas voulu! ô si j'avais le temps de remédier à tant de folie; mais le temps est passé! Je pouvais apporter quelque remède; mais ces courts instants ne suffisent pas à une si grande opération! »

Les Saints dont toute la vie n'a été qu'une pensée, celle de plaire à Dieu et de se sanctifier, vont avec confiance au-devant de la mort, qui vient les délivrer des misères et des périls de la vie présente et les unir intimement à Dieu; mais quelle espérance peut avoir celui qui, dans une vie follement dissipée, n'a pensé qu'à satisfaire ses goûts, oubliant de lever les

yeux au ciel et ne pensant point au compte qu'il devra rendre un jour au tribunal de Dieu? Pécheurs malheureux! ils bannissent la pensée de la mort lorsqu'elle se présente à eux, ils n'embrassent que l'allégrese de la vie, comme si la vie ne devait finir jamais; et lorsque cette fin est venue, ne recueillant alors que ce qu'on a semé, que d'angoisses! que de douleurs! que de regrets!

La première chose qui se présente au mourant, c'est le spectacle de sa vie passée! il ne verra plus les objets d'ici-bas sous les brillantes couleurs qui le séduisaient naguère. Ces vengeances qu'il croyait permises, ces scandales qu'il méprisait, cette licence de paroles qui faisait rougir ou qui déchirait tour à tour, ces plaisirs, &c., &c., lui apparaîtront sous leur jour véritable.

Aux lueurs du flambeau de la mort il verra tous les désordres d'une longue et désolante carrière. Des sacrements méprisés, des confessions sans repentir et sans ferme propos, des actions faites malgré les remords de la conscience, *videbit*, il verra... Il aura devant les yeux toutes les lumières, toutes les amoureuses invitations de la miséricorde, tous les avis des sages qu'il consultait, toutes les résolutions et les promesses presque aussitôt oubliées que faites... *Videbit*, il verra... Il se rappellera les maximes de sa vie : Il faut se faire estimer... mais en foulant aux pieds l'estime de Dieu... Il faut prendre le plaisir quand il vient... et tout en méprisant le ciel... Qu'importe, que voulez-vous qu'on fasse? nous sommes au monde pour y jouer notre rôle... Ainsi parlait-il autrefois... Malheureux, s'écrie-t-il maintenant, quel a été mon délire! qu'ai-je fait de ces longues années qui ne sont plus! pourquoi n'ai-je point rompu cette liaison, évité ce danger... je le pouvais facilement!...

Alors rien ne console, ni les plaisirs qu'on a eus, ni les grandeurs dont on était entouré, ni les hautes dignités, ni les vengeances assouvies; tous ces souvenirs, au contraire, ne sont que des épées tranchantes qui déchirent le cœur... Hier

tout était dans la joie, c'était lui qui animait tout; aujourd'hui ses amis viennent le voir, ils le trouvent dans la tristesse et l'affliction. Plus de bons mots, plus de ris; il garde le silence, ou s'il ouvre la bouche, il n'en sort que des paroles de terreur et de désespoir!...

2° Oh, dit-il, si j'avais le temps de remédier au mal!... Mais quand l'infortuné tient-il ce langage? — Lorsque la lampe est sur le point de s'éteindre, quand le signal est donné pour passer du temps à l'éternité. Oh! si j'avais le temps! Quoi, n'avez-vous pas joué des nuits entières? n'avez-vous pas, nombre d'années, tout sacrifié au plaisir des sens? Quel sujet d'angoisses!... le temps ne sera plus : *Tempus non erit ampliùs*. Il ne connaîtra d'autre mot que celui d'éternité!...

Quelle terreur, lorsqu'il se dit : Ce soir, demain au plus tard, je serai mort! Aujourd'hui dans cette chambre que j'aime, demain dans une fosse!... Et que deviendra mon âme?

3° Le temps de la mort ne peut remplacer le temps de la vie dans les affaires de la conscience, surtout si elle est chargée de vieilles et nombreuses plaies. En voici deux raisons.

La première, c'est que ce temps est très-court. Les premiers jours où la maladie prend un caractère inquiétant, on ne parle que médecins, remèdes et peut-être testament. Les parents, les amis, les docteurs ne semblent occupés qu'à flatter le malade d'une prochaine guérison. Aussi est-il long à se détromper, et à se persuader que la mort est sur sa tête. Quand le lui fera-t-on envisager? au moment d'en être saisi.

C'est la seconde raison qui prouve que le temps de la mort est peu propre à réparer les ruines de l'âme. Alors la faiblesse de l'esprit est en harmonie avec celle du corps; les maux de cœur, les spasmes, les évanouissements, et tous les déchirements d'un corps qui tombe en ruine accablent tellement l'esprit qu'il lui est impossible de réunir les pensées et les

œuvres du passé pour en gémir véritablement et donner la paix à sa conscience. La seule pensée de la mort qui va l'enlever le frappera si violemment qu'on ne saura plus s'il vit encore ou s'il ne vit plus.

O momentum, à quo pendet æternitas! C'est au milieu de tant d'angoisses et de tant de sujets d'affliction qu'il entrera dans l'éternité !.. Mes chers auditeurs, prévoyez dès aujourd'hui les terribles angoisses de cette dernière heure; comptons avec Dieu sans plus attendre; parce que dans ce moment difficile, il nous sera impossible d'être en paix avec nous-mêmes, et de faire la grande affaire du salut. O Jésus crucifié! je ne veux pas attendre la mort pour vous mouiller de mes pleurs, je vous embrasse dès ce jour. Je vous aime plus que toute chose créée, et mon amour est une preuve que je me repens de tout mon cœur d'avoir offensé votre bonté infinie. Je me propose et j'espère, avec votre grâce, de vous aimer toujours et de ne vous offenser jamais. Aidez-moi, Seigneur, au nom des mérites infinis de votre passion. »

NOTES

SUR LA CONGRÉGATION DU TRÈS-SAINT RÉDEMPTEUR,

Établie par saint Alphonse-Marie de Liguori.

Saint Liguori, un des membres les plus illustres de la Congrégation de la Propagande, érigée à Naples, ayant été frappé durant le cours de ses prédications de l'ignorance qui règne dans les campagnes, conçut et réalisa le projet d'une Congrégation de missionnaires, à laquelle il donna le titre *du Très-Saint Sauveur*. Outre les vœux simples de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, on y devait faire encore : 1° celui de n'accepter aucune dignité, emploi ou bénéfice hors de la Congrégation, excepté le cas d'un ordre exprès du souverain Pontife ; 2° celui de persévérer jusqu'à la mort dans l'institut, s'obligeant de ne recevoir dispense de ce vœu que du Pape ou bien encore du Supérieur général. Benoît XIV, par un bref du 25 février 1759, approuva le nouvel institut, et lui fit prendre le nom d'ordre *du Très-Saint Rédempteur*, d'où est venu celui de *Rédemptoristes*, et plus tard, de *Liguoristes*, ou *Liguorins*, à cause de leur fondateur.

Cet institut eut pour berceau l'ermitage de Sainte-Marie, de la ville de Scala. Il se propagea non-seulement dans le royaume de Naples, mais en Sicile et dans les Etats pontificaux. Quelque temps après, cependant, il fut poursuivi par l'esprit philosophique qui commençait à dominer. La difficulté d'obtenir de nouvelles approbations le divisa et morcela en trois parties. Ce ne fut que sous Pie VI qu'il retrouva sa première liberté. On confondait les Rédemptoristes avec les Jésuites, et la haine qu'on portait à ceux-ci, n'était pas étrangère aux préventions qu'on avait eues contre ceux-là.

Quelques prêtres Liguorins s'établirent en France, dans le diocèse de Strasbourg, sous l'épiscopat du prince de Croy, à un ancien pèlerinage dit *Bischenberg*, qu'ils voulaient restaurer. Mais une administration ombrageuse les ayant attaqués, comme rendez-vous de religieux étrangers, après une enquête, on leur ordonna de s'éloigner. La Révolution de 1830 vint, et elle acheva de les disperser. Ils existent cependant en Italie et en Autriche. Leur habit était semblable à celui des Jésuites. (Voy. Henrion, t. 3, *Des ordr. relig.*, p. 180.)

Tombeau et Épitaphe de saint Liguori.

Ce fut dans l'église cathédrale de Nocéra *de Pagani*, par Mgr D. Benoît Sanfélice, évêque de cette ville, que furent célébrées avec une pompe extraordinaire les funérailles du saint fondateur et évêque. — D. Fortunat Pinto, chanoine de Salerne, et plus tard évêque de Tricarico, prononça l'oraison funèbre. Trois jours après, un Père Rédemptoriste en fit une autre. Un artiste napolitain ayant été appelé pour mouler la figure de saint Alphonse de Liguori, lui fit une légère écorchure à la partie droite des narines, en levant le masque qui devait conserver l'empreinte vénérée; il en coula quelques gouttes de sang; recueillies aussitôt sur des linges, elles ont opéré plusieurs miracles. Cette petite plaie demeura toujours vive et l'est, dit-on, encore, vu la parfaite conservation du corps.

Il fut déposé près du maître-autel de Saint-Michel de *Pagani*, du côté de l'épître, où un riche mausolée, orné par les plus habiles sculpteurs napolitains, présente cette seule épitaphe :

✝

MARIE ALPHONSE DE LIGUORI.

✝

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE TROISIÈME VOLUME.

1re SERIE.

		Pages.
I.	Saint Thomas de Villeneuve	1
II.	Saint Ignace de Loyola	81
III.	Saint Pierre d'Alcantara	119
IV.	Saint François de Borgia	163
V.	Saint Louis de Gonzague	189
VI.	Saint Jean de la Croix	215
VII.	Saint Philippe de Néri	273
VIII.	Saint André Avellin	309
IX.	Saint François de Sales	403
X.	Saint Vincent de Paul	489
XI.	Saint A.-M. de Liguori	533

FIN DE LA PREMIÈRE TABLE.

TABLE SYNOPTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

1re SÉRIE.

ESPRIT DE SAINT THOMAS DE VILLENEUVE.

Pages.

Notice..... 1
Du sermon sur le jugement dernier..... 3
De la connaissance de soi-même..... 5
Les quatre voix que Dieu fait entendre aux pécheurs dans le désert pour les ramener..... 12
Sur l'amour de Dieu envers les pécheurs..... 17
Avantages et fruits de la fréquente confession..... 18
Moyens d'obtenir la contrition..... 22
Pieuse et divine paraphrase du *Pater*..... 25
Du commandement de l'amour..... 30
Pourquoi Dieu doit-il être aimé..... 37
Moyen d'obtenir l'amour..... 43

Extraits sur la sainte Vierge.

Sur son enfantement..... 44
Sur le *Magnificat*..... 48
Sur l'Assomption..... 54
Sur la vie contemplative de la très-sainte Vierge..... 60
Sur la mort de la très-sainte Vierge..... 62

Fragments et morceaux choisis.

Malheur de servir ses passions..... 64
Dangers et folie du renvoi de la conversion..... 65
Prix et dignité de l'âme..... *Ibid.*

Pages.
Rôle de la chair..... 66
Dieu précepteur de l'homme.....*Ibid.*
Soumission due à Dieu.....*Ibid.*
Valeur des bonnes œuvres..... 67
Ce qu'est le cœnr de l'impie.....*Ibid.*
Diverses tentations.....*Ibid.*
Conduite du pécheur.....*Ibid.*
Châtiments à venir..... 68
L'homme oisif.....*Ibid.*
Fuite de l'oisiveté.....*Ibid.*
Rajeunissement de l'aigle, guérison spirituelle..... 69
Voies secrètes de Dieu sur le pécheur..... 70
Route qui mène au ciel..... 71
Portrait sublime de l'avare.....*Ibid.*
Causes de l'avarice..... 72
Misères de l'homme..... 73
Adversité, prospérité.....*Ibid.*
Présence réelle..... 74
Cinq livres ouverts devant l'homme..... 75
Extase de l'âme..... 77
Marie en contemplation.....*Ibid.*
Rang de Marie dans le ciel.....*Ibid.*
Figure de l'homme spirituel..... 78
Notes sur les Filles hospitalières.....*Ibid.*
Notes sur les Ermites de Saint-Augustin..... 79

SAINT IGNACE DE LOYOLA.

Notice..... 81
Lettre aux Frères de la compagnie en Portugal..... 85
Lettre à Isabelle Rozel..... 95
Lettre au duc de Gandi..... 96
Lettre de démission du généralat..... 97

Fragments divers.

Sur la manière de servir Dieu..... 98
Horreur que doit inspirer le péché..... 99
Qu'il faut fuir l'élévation et les honneurs..... 100

Pages.

Maximes choisies.

Pour les chrétiens en général..... 102
Pour les personnes de piété..... 106
Avis, Sentences et paroles remarquables..... 112
Testament de Saint Ignace..... 115
Portrait de Saint Ignace..... 117
Epitaphe de son tombeau.....*Ibid.*
Notes sur les Jésuites.....*Ibid.*

SAINT PIERRE D'ALCANTARA.

Notice..... 119

Traité de l'Oraison.

De l'excellence de l'oraison..... 123
De la matière de la méditation..... 126
Des six parties de l'oraison en général..... 127
De la préparation..... 128
De la lecture..... 129
De la méditation..... 130
De l'action de grâces..... 131
De l'offrande..... 132
De la demande..... 133
Demandes particulières..... 134
Neuf choses qui servent pour l'oraison..... 136
Neuf choses qui empêchent l'oraison..... 138
Huit avis nécessaires pour l'exercice de l'oraison..... 140
Premier avis.....*Ibid.*
Second avis..... 141
Troisième avis..... 142
Quatrième avis..... 143
Cinquième avis.....*Ibid.*
Sixième avis..... 144
Septième avis..... 146
Huitième avis.....*Ibid.*
Des tentations ordinaires qui travaillent ceux qui s'adonnent à l'oraison et de leurs remèdes..... 149
1er remède..... 150

Pages.
2e remède..... 152
3e remède.....*Ibid.*
4e remède..... 153
5e remède.....*Ibid.*
6e remède..... 154
7e remède.....*Ibid.*
8e remède..... 155
9e remède..... 156
Huit avertissements nécessaires pour ceux qui s'adonnent à l'oraison.*Ibid.*
1er avertissement.....*Ibid.*
2e avertissement..... 158
3e avertissement..... 159
4e avertissement.....*Ibid.*
5e avertissement.....*Ibid.*
6e avertissement..... 160
7e avertissement..... 161
8e avertissement..... 162

SAINT FRANÇOIS DE BORGIA.

Notice..... 163

Collyre spirituel.

Chapitre préliminaire..... 167
1re partie. Combien la considération des choses qui sont au-dessous de la terre nous doit confondre devant Dieu..... 169
2e partie. Combien la considération des choses que nous voyons sur la terre nous doit donner de confusion..... 173
3e partie. Combien la considération des choses célestes doit nous humilier..... 183

SAINT LOUIS DE GONZAGUE.

Notice..... 189

Méditation sur les saints Anges.

1re partie. Considérations générales..... 193
2e partie. Des anges en particulier..... 202
Colloque..... 213
Notes sur sa chapelle et son tombeau..... 214

Pages.

SAINT JEAN DE LA CROIX.

Notice..... 215

De la montée du Carmel.

Prologue..... 219
Douze préceptes pour la perfection.....*Ibid.*
Des passions. Leurs désordres..... 221
Nécessité de dompter jusqu'à ses moindres passions pour entrer dans l'union divine..... 225
Moyens pour entrer par la foi dans la nuit ou la mortification des sens..... 227
De la seconde cause de la nuit spirituelle, qui est la foi..... 228
Que l'âme doit demeurer dans l'obscurité autant qu'il lui est possible, afin que la foi la conduise à une éminente contemplation.. 229
Ce que c'est que l'union de l'âme avec Dieu.....*Ibid.*
Des paroles intérieures et de leurs différences..... 232
Cause, utilité et dommages de la première espèce de paroles intérieures.....*Ibid.*

De la nuit obscure de l'âme.

Comment cette nuit, quoiqu'elle obscurcisse l'esprit, est une disposition pour l'éclairer..... 239
Explication des dix échelons de l'Echelle mystique de l'amour divin..... 241

De la vive flamme d'amour.

Premier cantique..... 245
Deuxième cantique..... 247
Troisième cantique..... 249
Quatrième cantique..... 250
Sentences spirituelles..... 252
Choix de maximes spirituelles..... 259
Maximes touchant le renoncement au goût de l'âme..... 260
Touchant le renoncement à l'honneur..... 261
Touchant la contemplation et l'union avec Dieu..... 262
Autres maximes et pensées sur divers sujets..... 264
Notes sur l'ordre des Carmes..... 270

Pages.

SAINT PHILIPPE DE NÉRI.

Notice..... 273
Lettre première. A saint Charles Borromée, archevêque de Milan. 279
Lettre II. A Madame Flore Ragui..... 280
Lettre III. A ma nièce qui m'est chère comme ma fille..... 281
Lettre IV. A ma très-chère nièce et vénérée religieuse sœur Marie-Victoire Trievi, à Saint-Pierre-Martyr, à Florence..... 282
Lettre VII. A Monseigneur l'illustrissime et révérendissime Dominique Pinelli, évêque de Fermo..... 285
Lettre VIII. A ma sœur Anne et ma fille très affectionnée en Jésus-Christ..... 286
Lettre IX. A ma sœur Marie-Victoire comme à ma fille chérie en Notre-Seigneur..... 293
Maximes et sentences choisies de saint Philippe de Néri..... 299
Authenticité des lettres de saint Philippe de Néri..... 306
Epitaphe du tombeau de saint Philippe de Néri.....*Ibid.*
Notes sur la congrégation des Prêtres de l'Oratoire, instituée par saint Philippe de Néri..... 307

SAINT ANDRÉ AVELLIN.

Notice..... 309
De ses discours très-utiles pour exciter l'âme religieuse à la perfection..... 313
Ce que doit faire celui qui désire les délicieuses consolations de l'esprit, qui surpassent toutes les consolations humaines..... 317
Du traité sur l'humilité..... 321
De son traité sur l'amour de Dieu..... 327
Du traité du très-saint sacrement de l'Eucharistie..... 337
Paraphrase de l'Oraison dominicale..... 339
De l'exposition sur le *Salve Regina*..... 351

Lettres spirituelles.

Au vénérable Père Paul d'Arezzo, clerc régulier Théatin et ensuite Evêque de Plaisance, Cardinal de la sainte Église romaine et Archevêque de Naples..... 361
A la très-illustre Dame Chrysostome Caraffa comtesse de Jorella.. 365

Pages.
A sœur Camille Brancia à Saint-Jérôme d'Orversa..... 368
Au révérendissime Monseigneur Paul d'Arezzo, clerc régulier, évêque de Plaisance, et ensuite cardinal et archevêque de Naples. 371
A Madame Blanche d'Adi de Milan..... 376
Au comte François Irivulzio de Milan..... 379
A la révérende sœur Paule-Françoise Visconti, religieuse capucine, à Sainte-Praxède de Milan..... 382
A Madame Camille Caraffa, marquise de Saint-Elme et duchesse d'Airola..... 387
A Madame Flavie Caracciolo..... 390
A la très-excellente Dame J. Castriotta, duchesse de Nocera..... 393
A la très-excellente Dame Chrysostome, princesse d'Avellino.... 396
A Madame Jeanne Castriotta, duchesse de Nocera..... 399

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Notice..... 403
De la vérité charitable. — De la douceur..... 407
Des paroles d'humilité..... 408
De l'humilité et de la chasteté..... 409
Du zèle..... 410
Des petites vertus..... 411
De l'égalité du saint amour..... 412
Des scrupules..... 413
Désirs terrestres et désirs célestes.....*Ibid.*
Des sécheresses dans l'oraison..... 414
Qu'il faut cacher ses vertus.....*Ibid.*
Du jeûne..... 415
De la solitude.....*Ibid.*
De la modestie..... 416
De la ponctualité.....*Ibid.*
Manière de lire avec fruit.....*Ibid.*
De l'amour de Dieu..... 417
Tout par amour, rien par force.....*Ibid.*
De la continence des yeux..... 418
De la sincérité.....*Ibid.*
De l'obéissance..... 419
De l'égalité de l'esprit.....*Ibid.*
De l'empressement..... 420
Des témoignages de bienveillance..... 421

Pages.
Des esprits trop réfléchissants..... 422
De la mortification des inclinations naturelles.....*Ibid.*
Mépris de l'estime..... 423
Du sentiment de la divine présence..... 424
Des bonnes inclinations. — Du recueillement. — Des aspirations. De la parole de Dieu..... 425
De la pénitence et de l'eucharistie.....*Ibid.*
Saint usage des offenses reçues..... 426
De la patience dans les calomnies..... 427
De la mortification et de l'oraison.....*Ibid.*
Des péchés de participation..... 428
Du dégoût de l'état où l'on est placé..... 429
Des compagnies et des conversations.....*Ibid.*
De l'exercice de l'abandon de soi-même entre les mains de Dieu.. 430
De l'usage des imperfections..... 432
Des dévotions sensibles..... 433
Signes de l'avancement dans la vertu..... 434
Contre le découragement..... 435
De la souffrance..... 436
Des chutes.....*Ibid.*
De la paix du cœur au milieu des embarras..... 437
De la vie morte et de la mort vivante..... 438
De la mortification.....*Ibid.*
De l'amour du prochain..... 440
Des frayeurs de la mort..... 441
Des peines intérieures..... 442
Des longues maladies..... 443
Du support du prochain.....*Ibid.*
Des malades qui ne peuvent prier..... 444
Dignité des malades..... 445
De la compassion..... 446
Du vrai mérite des hommes..... 447
Propriété et excellence de la dévotion..... 448
Sur le saint sacrifice de la Messe..... 449

Maximes et sentences.

Maximes qui regardent Dieu..... 450
Maximes qui regardent le prochain..... 451
Maximes qui nous regardent nous-mêmes.....*Ibid.*
Maximes qui regardent les vertus..... 452

Pages.

Du traité de l'amour de Dieu.

Pensées choisies..... 455

De ses entretiens spirituels.

Sur la confiance..... 460
Du parfait abandonnement de soi-même..... 461
De la fermeté..... 462
De la simplicité religieuse..... 464
Contre le propre jugement..... 466

De ses lettres.

Lettre à Mme de Chantal..... 468
A une supérieure de la Visitation..... 469
A une dame..... 470
A Mme de Chantal..... 471
A la même..... 472
A une dame..... 473
A une religieuse Visitandine..... 474
A une supérieure.....*Ibid.*
A une religieuse..... 476
A un ami.....*Ibid.*
A une dame..... 477
A une dame..... 478

De ses avis. — Sur la tristesse et l'inquiétude intérieure.

Art. 1er La tristesse et l'inquiétude se produisent réciproquement. 479
Art. 2. De l'inquiétude en particulier..... 480
Art. 3. De la tristesse en particulier..... 482
Art. 4. Signes de la bonne et de la mauvaise tristesse..... 483
Vrai caractère de la tristesse salutaire de la pénitence..... 486
Notes sur l'ordre de la Visitation..... 487

SAINT VINCENT DE PAUL.

Notice..... 489
Amour affectif et effectif..... 493

Pages.
Pureté d'intention..... 495
Sur l'oraison.....*Ibid.*
Du règlement de vie..... 498
De l'humilité et simplicité des paroles et des actions..... 499
Des procès..... 500
Charité mutuelle.....*Ibid.*
Conformité à la volonté de Dieu..... 501
Qu'il faut s'en remettre à Dieu du soin de ses affaires..... 502
De la protection de Marie..... 503
Différence de l'homme doux et de l'homme colère.....*Ibid.*
Sur la foi.....*Ibid.*
Justice de l'humilité..... 504
Que la paix est un des premiers fruits de l'humilité.....*Ibid.*

Maximes détachées.

Pensées de la mort..... 506
Discrétion.....*Ibid.*
Présence de Dieu.....*Ibid.*
Correction fraternelle..... 507
Avantage des Croix.....*Ibid.*
Envie et médisance.....*Ibid.*
Fréquente réception de l'Eucharistie.....*Ibid.*
Soin trop expressif de sa santé..... 508
De la mortification.....*Ibid.*
Bonheur des afflictions..... 509
Deux raisons de supporter les maladies et les tribulations avec patience..... 511
Sur la prudence.....*Ibid.*
Amour des pauvres.....*Ibid.*
Sur les caractères de la douceur..... 512
Sur les tentations contre la pureté..... 513
Sur la reconnaissance..... 514
Autres maximes plus courtes sur divers sujets..... 515
Pensées choisies..... 519

Choix de lettres.

A Mlle Legras..... 521
Autre à la même..... 522
A la même..... 523

Pages.
A Mlle Legras..... 523
A la même..... 524
A la même..... 525
A la même.....*Ibid.*
A la même..... 527
A la même..... 528
A la même..... 529
A la même.....*Ibid.*
A la même..... 530
Notes sur la congrégation des Lazaristes et des filles de la Charité. 531
Description de la châsse de saint Vincent de Paul..... 532

SAINT ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI.

Notice..... 533
Extraits de la voie du salut..... 537
Divers extraits d'autres traités..... 541
De l'amour de Jésus-Christ dans la divine Eucharistie..... 542
Fragments du traité de la prière..... 545
Autres pensées très-salutaires..... 547
De ses cantiques spirituels. — L'âme qui se donne..... 553
L'âme qui soupire.....*Ibid.*
L'âme éprise de la beauté de Dieu.....*Ibid.*
L'âme enivrée..... 554

Des gloires de Marie.

Du discours sur l'immaculée Conception..... 556
De celui de la Nativité..... 561
De celui de l'Assomption..... 563
D'un second sur l'Assomption..... 567

Du livre de la Religieuse sanctifiée.

Mérite des vierges..... 570
Désir de la perfection..... 571
Mortification intérieure; renoncement à l'amour-propre..... 572
Sur l'obéissance..... 573
Mortification des sens, des yeux surtout..... 574
De la présence de Dieu..... 575

Pages.
Des scrupules..... 577
De la Communion..... 580

Lettres choisies.

A un religieux de sa congrégation..... 581
Au même..... 582
A un autre.....*Ibid.*
A un autre..... 583
A un religieux scrupuleux..... 584
A une religieuse..... 585
A une dame pieuse..... 586
A une autre religieuse..... 587
A la même..... 588
A une autre dame.....*Ibid.*

Morceaux choisis de ses sermons.

De l'utilité des tribulations..... 589
Comment on doit en user..... 590
De la vraie sagesse..... 591
Sur la tempête de la vie..... 593
Dangers des âmes tièdes..... 595
Sur les rechutes..... 597
Sur l'obéissance au confesseur..... 599
De la conformité à la volonté de Dieu..... 600
Sur la passion dominante..... 601
Sur les angoisses des mourants dont la vie n'a été qu'indifférence. 604
Notes sur la congrégation du Saint-Rédempteur..... 608
Tombeau et épitaphe de saint Liguori..... 609

FIN DE LA TABLE SYNOPTIQUE.

TABLE PARTICULIÈRE

POUR LES MAISONS RELIGIEUSES.

Pages.

Sur le jugement dernier, par saint Thomas de Villeneuve... 3

Sur la connaissance de soi-même. — Trois choses à connaître de soi-même : ce qu'on est par nature, ce qu'on est par condition, ce qu'on est par ses devoirs..... 5

Sur les quatre voix que Dieu fait entendre dans le désert pour ramener le pécheur..... 12

Sur l'amour que Dieu témoigne au pécheur dans le sacrement de pénitence..... 17

Sur les avantages et les fruits de la fréquente confession.... 18

Des moyens d'obtenir la contrition..... 22

Pieuse et divine paraphrase du *Pater*..... 25

Du commandement de l'amour..... 30

Pourquoi Dieu doit-il être aimé?..... 37

Des moyens d'obtenir l'amour de Dieu..... 43

Sur l'enfantement de la sainte Vierge..... 44

Sur l'Annonciation..... 46

Sur le *Magnificat*..... 48

Sur l'Assomption..... 54

Sur la vie contemplative de la très-sainte Vierge..... 60

Sur la mort de la très-sainte Vierge..... 62

Malheur de servir les passions..... 64

Danger et folie du renvoi de la conversion..... 65

Prix et dignité de l'âme.....*Ibid.*

Valeur des bonnes œuvres..... 67

Guérison spirituelle, rajeunissement de l'aigle..... 69

Route qui mène au ciel..... 71

Présence réelle de Jésus-Christ dans la divine Eucharistie.. 74

Pages.
Ciuq livres ouverts devant l'homme. — Le livre de vie, le livre de la nature, le livre de l'écriture, le livre de l'exemple, le livre de la conscience..... 75
Extase de l'âme..... 77
Marie en contemplation.....*Ibid.*
Rang de Marie dans le ciel.....*Ibid.*
Figure de l'homme spirituel..... 78
Notes sur les filles hospitalières et du tiers ordre de saint Augustin.....*Ibid.*
Sur les ermites de saint Augustin..... 79
Lettre de saint Ignace sur la vertu d'obéissance..... 85
Sur la manière de servir Dieu..... 98
Horreur que doit inspirer le péché..... 99
Qu'il faut fuir l'élévation et les honneurs..... 100
Maximes de saint Ignace pour la conduite des chrétiens en général..... 102
Pour la conduite des personnes qui font profession de piété. 106
Sentences et paroles remarquables du même saint Ignace... 112
Ses dernières paroles sur la vertu d'obéissance..... 115
Traité de l'oraison par saint Pierre d'Alcantara..... 123
Excellence, avantages, méthode, etc. Tout ce traité est un chef-d'œuvre d'après sainte Thérèse..... 123 à 162
Collyre spirituel de saint François de Borgia. Ce traité est plein de choses admirables sur l'humilité..... 167 à 187
Traité de saint Louis de Gonzague sur les saints Anges. C'est la plus belle production d'un ange qui n'a fait que passer un moment sur la terre..... 193 à 214
Montée du Carmel de saint Jean de la Croix..... 217 à 237
De la nuit obscure, par le même..... 238 à 244
De la vive flamme d'amour, par le même..... 245 à 252
Sentences spirituelles de saint Jean de la Croix. ... 252 et suiv.
Maximes spirituelles du même Saint..... 259 et suiv.
Pensées de saint Jean de la Croix sur divers sujets..... 264
Lettres spirituelles de saint Philippe de Néri..... 281 et suiv.
Maximes et sentences choisies de saint Philippe de Néri.... 299
Discours de saint André Avellin pour exciter l'âme religieuse à la perfection..... 313
Ce que doit faire celui qui désire les délicieuses consolations de l'esprit..... 317

BX 4655 .E85 1883
v.3 SMC

Esprit des saints : les
plus illustres parmi
AZE-2169 (mceh)